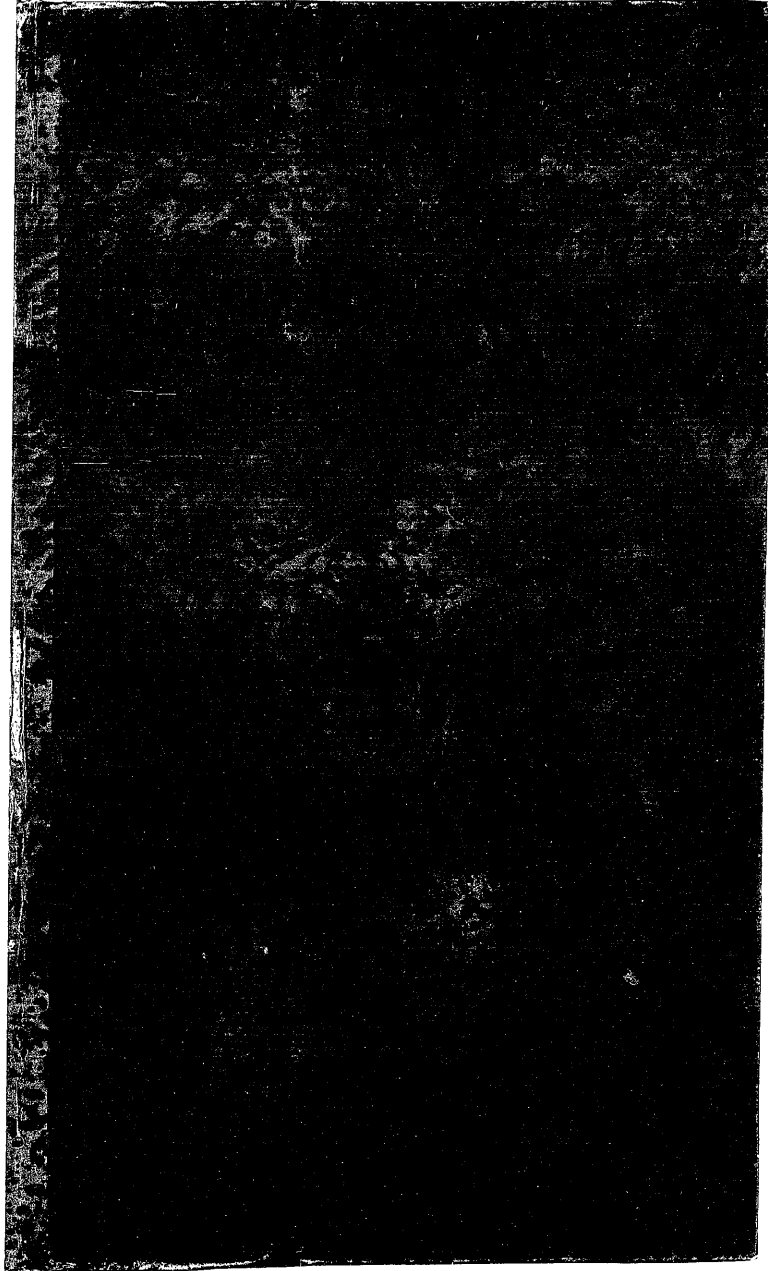


00350003

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



E 27881

東京経済大学図書館

- 本は大切に扱いますよう
- 返却は遅れないように致
しませう
- 本の配列を乱さないよう
に致しませう
- 切取、無断持出はやめま
しませう

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

←—————→
TOME III.
←—————→

COLLECTION

COMPLETE

DES

ŒUVRES

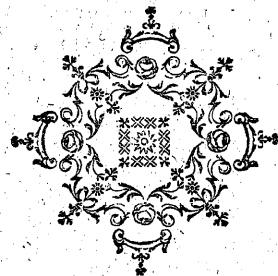
PHILOSOPHIQUES

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME III.



LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

135.4
C55c
v.3

HISTOIRE
DE
GRECE,
TRADUITE DE L'ANGLAIS
DE
M. TEMPLE STANYAN.

Tom III.

A



A

MILORD SOMMERS,
BARON D'EVESHAM.

MILORD,

Le desir que j'ai d'assurer aux Illustres de la Grece l'honneur de votre protection, est le plus grand témoignage de zele que je puisse donner à l'Antiquité. Si j'aspire à ce bonheur sur le seul mérite de ses Héros, l'envie de leur rendre service excusera ma témérité. La faveur d'un Homme tel que vous, est une récompense due à la mémoire de leurs grandes actions, qui ne brillent jamais davantage que lorsqu'elles sont autorisées par des Personnages de la même trempe qu'eux. Jadis ils étoient animés d'une haine vigoureuse contre tout perturbateur du Genre-humain. Quel autre sera maintenant leur appui, que celui qui s'est employé si glorieusement à conserver à la Patrie ses droits & sa liberté? Vous seul, Milord, ne convenez point de la part que vous eûtes dans cette heureuse entreprise, aussi soigneux d'écarter les applaudissemens qu'ardent à les mériter.

Embrasser avec zele les affaires les plus épineuses; les suivre avec assiduité, les conduire à leur fin, sans sortir de sa tranquillité, faire le bien, & borner ses vues à la douceur d'avoir bien fait, s'immoler généreusement

A 2

à sa Patrie, & lui dérober, avec adresse, les services qu'on lui rend, telles sont les qualités d'un illustre Citoyen, Milord, & les vôtres.

Qu'il est difficile de se refuser au plaisir de louer, quand on loue sans flatterie & sans bassesse, & qu'un mérite généralement avoué merite un éloge autant à l'abri des soupçons que le mien : car dans tout ce Peuple qui vous doit la félicité dont il jouit, est-il quelqu'un d'une ingratitude assez déterminée pour me contredire ?

Mais il est tems, Milord, de reconnoître mon insuffisance, & de céder à votre modestie. J'abandonne à ceux qui auront le bonheur d'écrire l'Histoire de notre siècle, le soin de vous peindre dignement à la postérité : ce fardeau est au dessus de mes forces.

En vous offrant cet Ouvrage, j'avois encore un motif dont il me reste à vous parler. La Grece est la Mère de la Littérature & des Arts. Tandis que je crayonnerai faiblement leur enfance, pour donner en même tems au Lecteur une vive idée de leur maturité, votre nom suffit à la tête de mon Ouvrage. Nous avons tant de preuves de votre supériorité dans ce genre, que le seul doute qui nous puisse rester, est de savoir si vos bienfaits ont plus contribué à l'avancement des Sciences, que votre exemple. L'étendue de connoissances, la force de raisonnement, la délicatesse de goût, la variété des talens agréables dont vous avez orné votre esprit, en le délassant de ses occupations importantes, finissent votre caractère, & celui d'un homme qui fait l'honneur du Pays dont il est le soutien.

Je suis avec un profond respect,

MILORD,

Votre très-humble &
très-obéissant Ser-
viteur, TEMPLE
STANYAN.



PRÉFACE.

LES affaires de la Grece sont si généralement suspectes, que je n'ose en rendre quelque compte, sans prévenir mon Lecteur sur le respect qu'un Historien doit à la vérité.

Platon en fait le propre de l'Histoire ; Cicéron, sa regle principale & son caractère distinctif ; & c'est là ce qui me fit presque tomber la plume de la main, lorsque j'entrepris l'Histoire de Grece, & que j'en trouvai les anciens Auteurs si confus & si partagés, que la plupart d'entr'eux ne s'accordoient pas même sur les premières dates.

Les uns assurent qu'il n'y a point d'Histoire de Grece avant Phoronée, fils d'Inachus ; d'autres fixent l'Ere Athénienne au Déluge d'Ogyges, qui arriva à peu près dans le même tems. Plutarque remonte jusqu'à Thésée, mais ce n'est pas sans en demander grace. Denis d'Halicarnasse tient pour incertain tout ce qui précède la guerre de Troye. Ephore de Cumes, Théopompe, & Callisthene datent du retour des Héraclides, quatre-vingt ans après cette guerre. Varron fait commencer les Tems Historiques avec les Olympiades ; & Pline dit qu'on ne peut rien assurer avant le regne de Cyrus, & Cyrus regnoit au commencement de la cinquante-cinquieme. D'autres enfin, ne placent les plus anciennes Histoires que peu de tems avant la descente des Perses.

On n'imagine pas que tant d'âges se soient écoulés, sans qu'on en pût reconnoître de traces chez les Grecs : le point est de savoir quand ces vesti-

ges des tems furent assez clairs pour être distingués sans peine, & suivis sans erreur. En remontant à l'origine de l'Histoire en général, on trouve qu'un desir naturel de gloire avoit occupé les hommes à chercher des moyens de transmettre leurs noms à leurs descendans, long-tems avant l'invention des caracteres alphabetiques : une partie de l'héritage des fils étoit les images de leurs peres : les murs des plus remarquables édifices étoient couverts d'hyeroglyphes peints ou gravés : les chansons, tout informes & grossieres qu'elles étoient, consacroient la mémoire des grands Capitaines, & servoient à la Postérité d'un aiguillon toujours nouveau. Mais les caracteres ne furent pas plutôt en usage, qu'on éleva des colonnes chargées d'Inscriptions ; & Eusebe raconte qu'Hermès Trismégiste grava sa doctrine sur des piliers, de peur qu'elle ne se perdit dans les inondations du Nil.

Il faut convenir que les caracteres alphabetiques ne parvinrent en Grece que fort tard, & que l'application qu'on en fit à l'Histoire ne fut pas aussi prompte que chez les autres Nations. Les Egyptiens qui prétendoient l'emporter en ceci, comme en tout autre genre de Littérature, prirent leurs Historiens dans la multitude de leurs Prêtres ; cependant on ignoroit déjà, du tems d'Hérodote, à quelle occasion les Pyramides avoient été construites, & quel avoit été le regne du grand Sésostris, ce qui montre combien l'Histoire des premiers Ages étoit defectueuse. Les Mages, les plus savans & les premiers d'entre les Perles, en firent les Mémoires, & Rome chargea ses Pontifes du soin de composer ses Annales. De tous les Peuples qui figuroient dans le Monde, le Grec étoit le seul qui s'en tint à ses traditions, & qui

n'écrivit rien. Qu'en arriva-t-il ? Que l'éloignement des tems grossissant les faits en même proportion que la distance des lieux diminue les objets, ils attribuerent tant de prodiges à l'Antiquité, que tout homme qui avoit eu quelque puissance ou quelque vertu, fut, à la longue, adoré comme un Dieu. Les Poëtes, qu'il faut regarder comme leurs premiers Historiens, vinrent à l'appui de ces traditions, tout extravagantes qu'elles étoient ; & c'est ainsi que leur Histoire se corrompit, & devint un composé monstrueux des actions de leurs Dieux & de leurs Heros. Voilà le premier fondement des Fables. S'il est vrai, comme le dit Laënce, que les Poëtes déguisoient seulement la vérité, il ne l'est guere moins que le voile dont ils l'ont enveloppée, n'a jamais été bien levé, & que les ténébreux Mémoires que nous avons des premiers Ages, ressemblent à ces vieilles médailles dont les inscriptions sont à demi-effacées, & dont on restitue les caracteres ancantis par des conjectures sur ceux qui restent.

Malgré l'esprit romanesque qui domine dans toute l'Histoire des Grecs, je crois qu'on peut leur appliquer ce que M. de Saint Evremont a dit des Romains ; que sans avoir recours à des fables, pour fixer notre admiration, ils avoient assez de leur grandeur réelle : car qu'il y ait eu des hommes tels que les Hercules, les Thésées, & tant d'autres dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, & qu'ils aient fait la plupart des actions qu'on leur attribue, il n'est permis d'en douter qu'à ceux qui ne se sentent pas capables de les imiter : nous mesurons volontiers les autres sur nous-mêmes, & nous sommes enclins à traiter de chimeres tout ce que nous jugeons au dessus de nos forces ; c'est une reflexion de Salluste. Au reste, ce que je viens de

dire de ces Héros de l'Antiquité, doit être entendu de la partie la moins brillante de leur caractère; car on leur prête en d'autres occasions des choses qui n'ont pas ombre de vraisemblance. Or, je me suis proposé, dans cet Abrégé, d'enlever à ces admirables Antiques le vernis fabuleux qu'elles ont reçu de la Poésie, qui est venue à bout d'éclipser des vertus qu'elle vouloit trop éclatantes, & de faire douter d'un mérite réel, à force de l'exagérer. Après cela, si l'héroïsme des anciens paroît encore imaginaire, en faveur des grands Hommes de la Grèce, j'attesterai ceux de ma Nation; & quand j'aurai montré les prodiges des siècles passés, si glorieusement constatés par les merveilles de notre âge, je pense qu'on n'aura plus rien à désirer pour leur apologie. Je ne cherche point ici l'occasion de prendre en main la cause de l'antiquité: il lui faut un autre défenseur que moi, & je ne sens que trop combien les Anciens ont déjà perdu dans mon Ouvrage. Je ne me flatte que d'avoir été attentif à ne rien assurer, sans me croire appuyé sur de bons garants; cependant, malgré les efforts que j'ai faits pour presser mes Auteurs, je n'en aurai pas toujours si bien exprimé le vraisemblable; que le Lecteur n'ait encore dans mon Histoire de quoi exercer son jugement.

Mais afin qu'on sache quelle foi l'on doit à cette collection, il ne sera pas inutile de dire un mot des principales sources où j'ai puisé.

Hérodote est le premier qui ait jeté quelques traits de lumière sur les affaires de la Grèce: on l'a nommé le *Pere de l'Histoire*, ou parce qu'elle prit entre ses mains la première forme, ou parce qu'il est le plus ancien dont les Ecrits en ce genre soient venus jusqu'à nous: son style coule avec tant de douceur, d'aisance & de pureté, & son sujet a tou-

jours tant de charmes, que ses Livres en ont reçu les noms des *Neuf Muses*. Mais cet Auteur, moins occupé d'instruire que de plaire, après avoir promis les guerres entre les Barbares & les Grecs, se jette dans des Antiquités qu'il débite sur la bonne foi des Prêtres Egyptiens, & ne vous quitte point qu'il n'ait dit tout ce qu'il en fait. Grace à ses digressions, la moitié de son livre est en parenthèses: ses successeurs n'ont que trop fidèlement imité ce libertinage, & la plupart de leurs écrits sont des grotesques si parfaits, qu'en les lisant il arrive d'en oublier le sujet principal. Les grands reproches que l'on fait à Hérodote, tombent sur sa facilité à croire & à conter des fables; mais ceux qui l'accusent de s'écarter de la vérité, semblent avoir méconnu son dessein. Loin de se proposer d'écrire en Historien scrupuleusement véridique, il prend les premiers Poètes pour modèles, & se renferme seulement dans les bornes de la vraisemblance. De son tems, la Poésie étoit à son dernier période. Eschile, Euripide & Sophocle avoient poussé la Tragédie à sa perfection, Pindare s'étoit illustré par ses Odes. Le Poème Epique appartenoit à Homère. Hérodote chercha donc un nouveau chemin pour arriver au Temple de Mémoire; il tenta d'amuser les Grecs en Prose, ou, comme dit Quintilien, d'enchanter leurs oreilles par des charmes plus secrets.

Thucydide monta l'Histoire sur un autre ton: content de devoir son émulation aux applaudissemens qu'Hérodote avoit reçus, il ne l'imita point; il débute par déclarer qu'il ne s'attend point du tout à être goûté de son siècle, que son Livre n'est rien moins qu'un tissu de fables; puis il en appelle aux siècles à venir, & prend une route plus sûre pour arriver à l'immortalité. Son style est élevé

mâle & sévère ; ses raisonnemens forts & profonds ; ses réflexions justes & toujours à propos ; sa diction serrée & nerveuse : un mot chez lui est presque une sentence ; mais on l'accuse d'être obscur & sec en quelques endroits ; à force d'être énergique & précis ; il affecte encore de ne rien dire d'une façon commune : il ressuscite des mots muftés ; il en adopte qui ne sont pas en usage ; mais Cicéron , & ceux qui lui font ce reproche , le proposent toutefois comme un fort bon modèle. Quoi qu'on dise de sa composition , on est d'accord sur sa véracité. Joseph est le seul qui ait osé contester son autorité ; encore est-ce dans sa Réponse à Appion , où l'intérêt des Juifs lui fait décrier tous les Historiens du Paganisme en général , & attaquer l'autorité de Thucydide en particulier : malgré cela , il convient dans le même endroit , que la Grèce n'a point d'Historien plus exact & plus impartial. On dit que le bon Historien n'est d'aucun pays : jamais Ecrivain n'a mieux vérifié cette maxime : si Thucydide n'eût indiqué sa patrie , on l'auroit ignorée. Lorsque quelques-unes de ses réflexions font honneur à ses compatriotes , leurs actions le justifient toujours à la rigueur : il est sans amis & sans ennemis : également en garde contre l'amour du bon Citoyen pour sa Patrie , & le ressentiment d'un banni , il ne lui mendie point de louanges , & ne s'en plaint jamais : le seul Ecrivain peut-être qui ait eu si peu de passion avec tant d'esprit. Si quelque chose jette sur son Histoire un air de Roman , ce sont les discours qu'il met dans la bouche de ses personnages : on pourroit les trouver trop finis & trop réguliers pour être éclos dans la chaleur d'une action , ou dans des circonstances où l'on n'a guère le tems de méditer ; mais ils sont si propres aux

situations & aux caractères ; c'est un si beau mélange d'éloquence & de bon-sens , qu'on pardonnera sans peine à Thucydide un défaut qui passeroit en tout autre que lui pour une grande beauté. D'ailleurs il en use fort bien avec son Lecteur : ne prétend point lui donner mot pour mot les discours originaux de ceux qu'il introduit sur la scène : il convient sans façon , qu'à l'exception des sentimens & des mœurs , tout le reste est de lui : moins coupable en cela qu'une infinité d'autres qui ont suivi la même méthode , & qui n'ont pas fait le même aveu : on aime dans tout son livre une sincérité , une candeur , un désintéressement dont aucun Historien du Paganisme n'a peut-être approché ; & la seule chose qu'on pourroit raisonnablement désirer de lui , c'est qu'il eût embrassé un plus grand intervalle de tems.

Xénophon , qui a continué l'Histoire de Thucydide , & dont le style est si facile & si pur , si naturel & si doux , qu'il mérita d'être appelé l'*Abeille Athénienne* , a bien réparé cette perte. Ceux qui n'en veulent qu'au sublime , lui reprochent trop de simplicité : son grand art est d'employer les mots propres des choses , sans devenir trivial : c'est l'image d'une eau transparente & paisible qui coule lentement & sans bruit ; mais qui ne croupit jamais. Personne n'a mieux connu la Nature , & cette naïveté dont les charmes secrets dérobent insensiblement la confiance du Lecteur , & donnent au récit un air impartial & vrai. C'est le seul Historien de la Grèce qui ait su , avec une diction simple & naturelle , conserver à l'Histoire toute sa dignité.

Le travail de Diodore de Sicile vaut bien la peine d'être vanté : il donne un peu dans les fables de ses prédécesseurs , & s'en rapporte trop

aux traditions des Prêtres ; mais il est bon à comparer aux autres , & quelquefois il peut y suppléer. Mr. de la Mothe le Vayer en faisoit si grand cas , qu'il dit qu'il courroit jusqu'au bout du Monde pour retrouver ce que nous en avons perdu , & qu'il envie à la postérité jusqu'à la stérile vraisemblance de recouvrer un si grand trésor.

Plutarque , après eux , n'a pas laissé de glaner encore chez les Anciens des richesses nouvelles : ses Héros sont d'après nature , & les Vies des Hommes Illustres sont pleines de traits qui méritoient bien d'être recueillis : en général , il est exact & désintéressé ; mais en qualité de compilateur , il ne se soucie pas toujours d'être égal : il s'en manque beaucoup que ni son style ni son livre soient tout d'une pièce. D'ailleurs , le vieillard perce à chaque page , il aime à raconter : qu'une Histoire vienne à son sujet ou non , il faut l'entendre , sans échapper la moindre circonstance , & toujours avec un air de superstition. Personne , à mon sens , n'eût mieux fait un abrégé que lui : il parle bien , quand il parle à propos : ses caractères sont justes , & ses réflexions sensées : il nous a conservé plusieurs écrits des Grands-Hommes , & ce n'est pas en cela que consiste la moindre partie de son mérite : si je n'ai rien omis d'essentiel , je le dois à sa réflexion : qu'une maxime , un bon mot , peignoit l'homme mieux quelquefois qu'une victoire.

J'ajouterai Cornélius Népos , quoique ses caractères ne puissent passer que pour des pièces détachées de la grande Histoire , & qu'ils soient trop courts pour en tirer des idées profondes de l'Antiquité : c'est par la même raison que Justin ne servira qu'à nous faire regretter la perte de Trogue Pompée , dont il a fait l'abrégé.

Je me suis encore aidé des lumières de mes Compatriotes , Walter Raleigh , le Docteur Howel , & le savant Marsham qui a pris des peines infinies à concilier , dans son *Canon Chronicus* , les différentes époques des premiers siècles. Mr. de Toureil est parmi les Modernes celui à qui j'ai le plus d'obligation. La Préface de son *Démofthène* est un merveilleux plan de la Grèce : autant que les bornes qu'il s'étoit prescrites le lui permettoient , il y a distingué les plus considérables époques , développé le génie de la Nation , démêlé les différens intérêts des États , & marqué les degrés qui ont conduit la Grèce à sa plus grande élévation.

Après avoir parlé des matériaux que j'ai rassemblés , il est à propos de montrer comment je les ai disposés. Je n'ai point trouvé de méthode plus claire que celle qui regne dans notre Histoire Romaine : je l'ai suivie dans la division des livres , des chapitres , & par-tout ailleurs où elle a pu se prêter à mon sujet : mais comme les affaires de Grèce & de Rome ne sont pas tout-à-fait les mêmes , il a fallu les traiter dans un ordre un peu différent : on voit d'un coup d'œil la naissance , les progrès , & la grandeur de Rome ; toutes ces Colonies dont elles s'accroissoit avec le tems , soumises aux mêmes loix aussi-tôt que conquises , étoient autant de branches qui partoient d'un même tronc , avec lequel elles ne faisoient qu'un tout : delà ce fil continu dans la conduite des événemens de Rome , & qui se rompt à chaque instant dans l'Histoire de Grèce.

Les Grecs avoient à faire à la plupart des Peuples connus : ils étoient partagés en différentes Républiques , entièrement indépendantes les unes des autres ; toutes jalouses de la supériorité , & par conséquent divisées par intérêt , tant que le

besoin ne les réunissoit pas contre un ennemi commun : ainsi ce que Florus dit des Romains, n'est pas moins vrai des Grecs, que leur Histoire est celle du Genre-humain. La liberté étoit un but qu'elles avoient toutes en vue ; mais chacune y tendoit & s'y conservoit à sa façon : delà cette variété d'événemens, cette confusion d'affaires difficiles à manier, & qu'il faudroit pourtant assujettir à l'ordre des tems & des lieux pour en composer un Corps d'Histoire bien lié dans toutes ses parties.

Au reste cet Ouvrage présentera la Grece sous deux faces : on la verra d'abord divisée en Royaumes dans un premier Livre, qui en contiendra les Histoires, où les principaux seront traités séparément, & qui finira à la destruction du Trône : on la considérera dans le second & le troisieme, ramassée par pelotons en différens Etats Républicains, & cette partie sera plus méthodique que la premiere.

Pour éviter toute confusion, & conserver mon récit sans interruption, je me suis fait une loi de rapporter à la République d'Athenes toutes les actions d'importance, sans faire mention des autres Républiques, qu'autant qu'elles y ont eu quelque part ; & j'ai pris la licence de donner dans l'ordre des Royaumes, la dernière place au Royaume d'Athenes.

Outre une attention particuliere à ne point fatiguer le Lecteur par une trop grande quantité d'objets présentés à la fois, j'ai tâché de le soulager encore par l'usage de la Chronologie. J'ai pris pour guide l'Archevêque Usher. Une connoissance générale des tems suffit ici : qu'on ne s'attende donc pas à des précisions astronomiques : si j'ai quelquefois arrondi les nombres des années, des hommes

& des vaisseaux, qu'on ne s'en prenne qu'à l'éloignement des tems ; & à la différence dans les Histoires, si grande, qu'il est souvent impossible d'atteindre à quelque exactitude. J'ai semé dans cet abrégé des Antiquités, toutes les fois que j'ai cru qu'il étoit nécessaire d'y répandre des agrémens : obligé de parler de la Littérature & des Beaux-Arts, en faisant l'histoire d'un pays où l'on dit qu'ils ont pris naissance, j'ai marqué les époques générales de la Poésie & de la Philosophie ; j'ai dit un mot de la vie & des écrits de ceux qui s'y sont distingués : enfin, j'ai tâché de me renfermer par-tout dans le plus petit espace possible, & de ne rien omettre qui fût important ; ce que je crois avoir exécuté, malgré l'étendue & la diversité des matières.

En publiant la seconde partie de cette Histoire, j'ai cru qu'il étoit nécessaire de donner une nouvelle édition de la premiere. Dans ce dessein, j'ai revu mon Ouvrage ; je l'ai corrigé en plusieurs endroits, & augmenté par-tout où l'expérience m'a fait connoître que la matiere le demandoit : j'ai beaucoup étendu les caracteres des hommes illustres dont j'avois à parler ; & sur l'avis de quelques amis, je leur ai donné des couleurs plus fortes, je les ai tirés plus au naturel, & les ai mis dans un plus grand jour.

En revenant sur les premiers siècles de la Grece, je me suis beaucoup aidé de la *Chronologie des anciens Royaumes réformés*, Ouvrage posthume de M. Newton, où il a pris des peines infinies à marquer le tems de leurs fondations, & la succession de leurs regnes, & où il n'a rien épargné pour fixer les dates de la guerre de Troie, du retour des Héraclides, du commencement des Olympiades, & les autres époques remarquables de l'Antiquité ;

mais ce savant & modeste Auteur ne se flatte pas d'avoir réussi; il convient nettement qu'il est très-difficile de déduire avec exactitude les Généalogies & la Chronologie des tems fabuleux de la Grece, & renvoie cette matiere à un plus profond examen. Il faut pourtant avouer qu'il a approché de la solution de ces difficultés plus qu'aucun autre Ecrivain, & que les conjectures seront toujours d'un grand poids, & serviront beaucoup à dissiper les tenebres de ces âges. S'il eût poussé ses réflexions au delà du regne des fables, il eût sans doute surmonté quelques difficultés qui arrêteront encore ceux qui écriront l'Histoire des siècles suivans; mais il étoit entièrement absorbé dans des recherches philosophiques, qui, fondées sur des principes plus certains, devenoient plus satisfaisantes pour lui, & plus utiles à l'Univers. Ce Traité Chronologique, tout savant qu'il est, & tout pénible qu'il eût été pour un autre, n'étoit que l'amusement des quarts d'heure qu'il déroboit à ses autres études. Ce grand homme a tant fait d'honneur à sa Patrie, & rendu de si grands services à la République des Lettres, que je ne puis refuser à sa mémoire des sentimens d'estime & de vénération. En écrivant l'Histoire d'un Pays que l'on regarde comme le berceau de la Philosophie, passerois-je sous silence le nom de celui à qui elle doit les progrès surprenans qu'elle a faits de nos jours.

Les Olympiades sont d'un si grand usage dans la Chronologie, qu'il seroit à souhaiter qu'on sût mieux en quel tems elles ont commencé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on célébroit les Jeux Olympiques bien avant que d'employer leur retour périodique à la mesure des tems, & que les Auteurs qui ont eu occasion de parler de ces solemnités,

ne

ne disent rien qui puisse les ériger en époques. Les Archontes d'Athenes, les Rois & les Ephores de Sparte, & les Prêtresses d'Argos, sont les principales dates de l'Histoire ancienne. Polybe est le premier qui ait compté par Olympiades. Pour Xénophon, il n'a point connu cette méthode; on l'a faussement insérée dans son Ouvrage. L'application tardive des Jeux Olympiques à la Chronologie, les différentes interruptions qu'ils ont souffertes après leur institution, & la négligence des Historiens qui ne nous ont pas transmis les noms de tous ceux qui y ont été couronnés, ont fait naître les obscurités qui dérobent l'origine de cette époque, & l'incertitude où l'on doit être sur les soixante ou soixante & dix premières, si l'on en croit M. Newton. Quoi qu'il en soit, ce savant Chronologiste a frayé la route dans ces profondeurs, & je ne doute point qu'en suivant ses traces, les Ecrivains qui nous succéderont, ne rencontrent la lumière.

Comme nous parlerons souvent des monnoies, il est bon de connoître leurs valeurs relatives aux nôtres. Les Grecs comptoient par dragmes: la dragme valoit 7 schelings 9 deniers de notre monnoie; la mine composée de cent dragmes, 3 livres sterling (*) 4 schelings 7 deniers; & le talent, composé de six mines, 193 livres sterling 15 schelings. Ceux qui voudront en savoir davantage là-dessus, n'auront qu'à lire la *Dissertation sur les Monnoies, les Poids & Mesures des Anciens*, que nous a laissé le savant Arbuthnot, dont j'avois l'honneur d'être ami.

(*) La livre sterling d'Angleterre vaut en France, cette année 1772, à peu près 22 livres 10 sols, & le scheling 11 sols 6 deniers; il est aisé, après cela, de fixer le prix de ces monnoies anciennes en argent de France.

Afin que le Lecteur fût en état de juger sainement du dessein & du mérite de notre Auteur, j'ai cru devoir joindre à cette Préface, celle qu'il a mise à la tête de la seconde partie de son Histoire, qui devoit suivre immédiatement la première, & qu'il ne donna que quelque tems après. Mr. Temple Stanyan commence par excuser sa négligence avec autant d'esprit que de modestie : non moins bon Citoyen que bon Historien, il s'exprime ensuite en homme qui se tient pour suffisamment récompensé de son travail, par le plaisir qu'il a ressenti en rendant justice aux premiers défenseurs de la liberté. Puis il ajoute :

Ce n'étoit pas une entreprise facile que de lever le voile de la Fable & des Fictions, dont les premiers Ages de la Grece étoient enveloppés, & de substituer le coloris naturel & vrai de l'Histoire, au vernis éclatant & faux de la Poésie. Mais autres tems, autres difficultés : la confusion des affaires à débrouiller, la différence des intérêts à distinguer, & la multitude des Gouvernemens & des mœurs à représenter, ont rendu les siècles historiques aussi pénibles à déduire, que les tems fabuleux. Ce travail avoit apparemment découragé les Auteurs, & c'est par cette raison que l'Histoire d'un Pays qui a servi de théâtre à tant d'actions éclatantes, & d'un Peuple pour qui les autres parties du monde ont été la scène de tant de grands événemens, a été si long-tems négligée. Je ne prétends pas que tous les momens de la Grece soient demeurés ensevelis sous les ruines de l'Antiquité ; mais il est certain que l'on n'a guere travaillé à les en tirer, eu égard aux progrès que nous avons faits dans les Arts, les Sciences, l'Histoire moderne, & même dans le reste de l'Histoire ancienne. Nous avons, à la vérité, quantité de morceaux détachés de ses Histo-

riens, de ses Poètes, de ses Orateurs & de ses Philosophes, sans compter un déluge de Gloses, de Commentaires & de Notes ; mais tous ces écrits découfus, & peu méthodiques, ne peuvent servir qu'aux fondemens d'un Ouvrage plus suivi & plus régulier. C'est l'usage que j'en ai fait : on nous a donné des Collections qui tiennent un peu plus de la forme de l'Histoire, mais dans lesquelles l'esprit de la Nation est étouffé par une foule de faits séchement racontés, & ses affaires confondues avec celles des autres Peuples. C'est un défaut essentiel à toutes les Histoires universelles, dont la loi principale est d'assujettir à l'ordre des tems, sans aucun égard pour celui des lieux ; on vous promene d'une contrée à une autre, sans préparation ni liaison. Cette variété peut plaire dans un Abrégé Chronologique, destiné à fixer dans la mémoire la succession & la date des principaux événemens ; mais former un tout de l'Histoire profane & sacrée, étrangère & domestique, ancienne & moderne, & donner aux faits une étendue convenable, c'est un ouvrage au dessus des forces d'un Ecrivain, & de la patience d'un Lecteur.

De tous les Auteurs qui ont parlé des affaires de la Grece, Mr. Rollin est le plus estimé : il a répandu dans son Ouvrage toutes les fleurs dont les Historiens sont parlemés ; mais il n'est pas toujours exempt des défauts que nous avons reprochés aux autres Historiens de la Grece. Du reste, son Livre tend au but de l'Auteur : il est capable d'inspirer à la jeunesse des principes d'honneur & de vertu ; mais plus conforme aux règles de l'art, qui ne permet que des réflexions courtes & liées au corps de l'Histoire, il eût été plus agréable à lire. Mon dessein n'est pas de ravalier le

mérite d'un Ouvrage qu'on a reçu avec un applaudissement général, & qui est maintenant dans les-mains de tout le monde. Je suis tout prêt à rendre justice aux grandes parties de cet Ecrivain : il est plein de son sujet, abondant dans son style, fidele dans ses citations, clair dans son récit, & par-tout animé d'un esprit de liberté qui convient à sa matiere, & qui n'est aussi vif que dans Mr. de Toureil. J'avois écrit cet Abrégé de l'Histoire Grecque, quelque tems avant que Mr. Rollin eût publié son Histoire des anciens Royaumes; j'avouerai cependant qu'elle ne m'a pas été tout-à-fait inutile en revoyant mon Ouvrage.

Les Antiquités Grecques de M. S. l'Archevêque de Cantorbéry, Prélat non moins illustre par beaucoup d'autres qualités, que par l'étendue de ses connoissances, m'ont encore éclairé dans quelques endroits de cette Histoire : cet enfant, dès sa jeunesse, né dans le cours de ses premières études, peut faire honneur à tout âge, & n'est indigne ni de la sainteté de son état, ni de l'éminence de son rang.

On étoit sur le point d'imprimer ces feuilles, lorsque Mr. l'Abbé de la Tour publia la Vie d'Epaminondas, & nous dédommagea de la perte de celle que Plutarque avoit écrite. Mr. de Fontenelle eut la bonté de me communiquer, dans le même tems, un Discours manuscrit sur le même sujet, prononcé dans l'Académie des Belles-Lettres & des Inscriptions, par M. l'Abbé Gédoyne : j'ai pris toutes les précautions possibles pour qu'il ne m'échappât rien d'important sur les grands hommes dont j'avois à parler. La lecture des Ouvrages que j'ai nommés, a quelquefois dissipé mes doutes & confirmé mes opinions.

Cette seconde Partie de mon Histoire, ne contient pas un vingtième de l'intervalle de tems renfermé dans la première : ce nombre d'années est, à la vérité, fort court; mais il est plein d'événemens : les soixante-huit dernières, avec les vingt-sept précédentes de la guerre du Péloponèse, sont les tems de la Grece les plus agités. Lorsque les Grecs furent délivrés des Armées étrangères, ils commencerent à se diviser, & à se déchirer par des guerres intestines; ils trempèrent leurs épées dans leur propre sang, & détruisirent cette liberté qu'ils avoient si courageusement défendue. Quelques vrais citoyens travaillerent encore à sauver la Nation, en établissant la balance entre les Etats; mais la difficulté de trouver cet équilibre, & de le conserver, fut la source de tous les différends. D'ailleurs, comment bannir le désordre & les querelles des assemblées d'une foule de Peuples si diversement gouvernés? Les Démagogues (& qui conque, à leur exemple, se sentoient un peu d'adresse & d'audace) aigrissoient les esprits, & faisoient leur profit particulier du trouble & des malheurs publics. Pour remédier à cet inconvénient, on créa les Amphictions : c'étoient des espèces d'Etats-Généraux, où l'on déliberoit sur les intérêts & la sûreté de la Nation, & où l'on decidoit encore des prétentions relatives de chaque Peuple. Les jugemens émanés de ce Tribunal étoient respectés; mais il ne s'assembloit que deux fois l'an, la plupart du tems pour la forme; & si vous en exceptez quelques occasions extraordinaires, il ne fit rien qui répondit au but de son institution. Cependant, on faisoit toujours parade de la liberté; les discours publics étoient pleins de ce mot; mais l'esprit en étoit totalement éteint. Cette affection réciproque qui les avoit réunis contre les Perles, ne

subissoit plus : l'indolence & la volupté, le trouble & la dissolution, la violence & les rapines avoient succédé au désintéressement, à la droiture, & à l'héroïsme des premiers tems : les Peuples se dévoroiert mutuellement : les petits Etats étoient écrasés par les grands : la Souveraineté étoit entre eux la pomme de discorde ; l'un s'élevoit sur les ruines de l'autre ; tous vouloiert dominer, & la plupart domineroient à leur tour. Telles étoient les convulsions de la Grece, pendant la guerre du Péloponnèse : s'il y eut quelque intervalle de tranquillité, il sembloit qu'on reprenoit haleine, plutôt qu'on ne cessoit de combattre.

Que le Lecteur ne s'attende pas à trouver dans ces guerres intestines des événemens aussi grands, aussi merveilleux, que lors de la descente des Perses ; ce ne sont plus des Armées innombrables, telles que celles dont l'Orient inonda ce Pays, ni des victoires aussi prodigieuses que celles qui ont éternisé les noms de Marathon, de Salamine, de Platée, & de Mycale. Les efforts que l'on fit dans ces premiers tems en faveur de la Liberté, sont hors du cours ordinaire de la Nature ; ils semblent au dessus de l'humanité ; ils ont quelque chose d'énorme : l'éclat de ces actions nous frappe & nous ravit ; mais le récit de leurs querelles domestiques, en nous exposant des faits moins extraordinaires, doit nous plaire tout autant, & peut nous instruire davantage : le nombre des combattans sera moins grand ; on verra moins de sang répandu ; c'est l'adresse & la conduite des Généraux, c'est la discipline des soldats qui fera le mérite de ces dernières victoires, & non la foule des morts : il n'est presque plus question que de feintes & de stratagèmes, de marches & de contre-marches, de campemens & de retraites, de garnisons surprises, de

convois interceptés, d'alliés détachés, & de Traités violés. Les Grecs étoient devenus plus entendus dans l'Art militaire, & moins prodigues de leurs vies, que lorsqu'ils n'avoient à opposer à une multitude de Barbares que la valeur & le désespoir, comme à cette fameuse journée des Thermopyles, où une partie se dévoua à une mort certaine pour le salut de l'autre. Voilà ce qui rendit ces Guerres civiles beaucoup plus durables qu'on ne l'auroit imaginé. Quand on vient à considérer la valeur des Peuples, & le peu d'étendue du pays, on se persuaderoit presque qu'une journée suffisoit pour décider le sort de la Grece entière, & qu'une des principales Républiques devoit subjuguier, en fort peu de tems, le reste de la Nation. Mais outre les raisons que nous venons de donner de la durée & de l'issue de ces dissensions, il faut encore observer que les Grecs intéresserent fréquemment les Puissances étrangères dans leurs différends. Dans leurs désastres, la plupart des Républiques, à leur honte éternelle, appellerent à leur secours les Perses leurs anciens ennemis. Le Persé fomenta les divisions ; & pour affoiblir la Nation entière, il protégea les Etats les uns contre les autres. Philippe suivit cette méthode avec plus de succès, & le Grec perdit la liberté. Les progrès successifs de cette révolution, & les efforts de quelques particuliers pour briser le joug, & réparer l'honneur du Pays, seront la matière des huit derniers Chapitres de cette Histoire.

Remarquez qu'au milieu de ces troubles, plus ou moins grands, mais continuels, le progrès des Arts & des Sciences ne fut point interrompu : ils furent poussés à un haut point de perfection : il y avoit alors en Grece plus de politesse, d'éloquence & d'urbanité, plus de grands Hommes en tout

genre, qu'en aucun autre tems, & qu'en aucune autre partie du Monde. Comme la connoissance des Hommes illustres jette un grand jour sur les siècles où ils ont vécu, je me suis étendu sur leurs caractères: j'ai pesé leurs bonnes & mauvaises qualités, & j'ai relevé les services qu'ils ont rendus, sans déguiser les maux qu'ils ont faits. Pour m'acquitter de cette tâche avec quelque exactitude, il a fallu concilier les Historiens les uns avec les autres, & quelquefois avec eux-mêmes. A cet effet, je les ai comparés; j'ai fait servir l'un où l'autre m'abandonnoit, & j'ai choisi les particularités de leurs vies que j'ai trouvé les plus raisonnables, les plus intéressantes, les plus vraisemblables, & les plus conformes à l'idée communément reçue du personnage dont j'avois à parler. J'ai jugé des faits comme des hommes; & lorsque les Historiens se sont manifestement contredits sur quelque point essentiel, je n'ai pas manqué d'en avertir le Lecteur.

Quelqu'obscurs que soient les premiers Âges de la Grece, & quelque difficiles à traiter que soient les siècles suivans, il faut pourtant convenir que la confusion & les vuides ne sont pas proportionnés à la quantité d'Auteurs que nous avons perdus: heureusement les meilleurs Ecrivains & les Historiens les plus exacts se sont sauvés du naufrage: tels sont Thucydide, Xenophon, & Demosthene, gens d'une véracité & d'une probité reconnue, & qui tous ont eu part dans les choses qu'ils nous ont racontées; ainsi le *Græcia mendax* de Juvénal ne peut leur être appliqué, non plus qu'aux siècles où ils ont fleuri: l'épithète du Satyrique ne convient qu'aux Âges fabuleux, tems favorables à l'imagination d'un Poète, mais indignes de la gravité d'un Historien: c'est dans cet esprit que j'en ai traité en

si peu de mots. J'aurois glissé sur cette partie de l'Histoire plus légèrement encore; mais il falloit entrer en matière, & amener les faits dont l'authenticité est avouée. Si l'exemple pouvoit me justifier, je citerois en ma faveur la plupart de nos Historiens, qui, non contents de perpétuer tous les contes qu'on a débités des anciens Bretons, nous donnent encore pour fondateur, le Brutus des Troyens: les Ecoissois datent même leur origine de Cécrops d'Athenes, ou d'Argus, qui vivoit cent ans avant lui: mais tout cela ne prouve autre chose, sinon qu'à l'imitation des Grecs, nous avons établi les commencemens de notre Histoire sur des fables, ou, qui pis est, enté une fable sur une autre: la plupart des Peuples de l'Europe ont donné dans cette vanité.

Bien des Nations qui pouvoient aussi commodément, & avec plus de vraisemblance, tirer leur origine de quelques Héros imaginaires de leurs contrées, ont cherché des Fondateurs chez les Grecs: il n'a pas dépendu d'elles que la Grece ne passât pour leur Mere commune. Cette affectation lui fait honneur; c'est un hommage qu'elles ont rendu à la science, à l'esprit & à la délicatesse des Athéniens, aux Loix, & à la discipline de Lacédémone, & à la valeur des Grecs en général. Elles ont cru qu'en s'alliant à ce Peuple, on les croiroit héritières de ses vertus, & capables de ses actions. C'est dans ce même préjugé que la plupart des contrées d'Europe ont pris les Gouvernemens de la Grece pour modeles, sans y apporter d'autres innovations que celles que l'expérience leur a suggérées. Quoique le bonheur & la liberté des Peuples fussent le fondement des Constitutions de la Grece, toutefois, elles n'étoient pas sans défauts: j'en ai remarqué plusieurs, en parlant des désordres qu'ils ont occa-

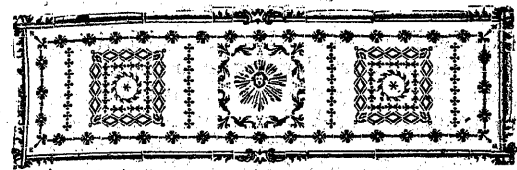
onnés : aussi les retrouve-t-on dans les Républiques qui subsistent à présent, avec quelques autres qu'on y a ajoutés, à force de raffiner & de tendre à un degré de perfection, dont cette espèce de Gouvernement n'est pas susceptible. Je fais qu'on a prétendu démontrer qu'un Gouvernement Républicain pouvoit être parfait ; mais quelque beaux que soient ces projets en idée, il est difficile de les mettre en exécution, & de prévenir la tyrannie du petit nombre dans l'Oligarchie, & les désordres de la multitude dans la Démocratie : ces deux Gouvernemens étoient les fondemens de tous ceux qui partageoient la Grece.

Lycurque tempéra dans Lacédémone le pouvoir du Monarque ; mais de son tems même, ils étoient trop limités, eu égard à l'autorité du Sénat, & plus encore dans la suite, eu égard à celle des Ephores, dont on prétendit faire une barrière entre les Magistrats & le Peuple ; mais qui bientôt devinrent tout-puissans, & ne laisserent aux Rois qu'un vain nom : cependant cette forme subsista, & les Romains l'adoptèrent : les deux Consuls de Rome répondoient aux deux Rois de Lacédémone, & les Tribuns du Peuple aux Ephores, avec cette différence, que la puissance des Magistrats Romains étoit plus grande que celle des Lacédémoniens, & qu'ils en firent un plus mauvais usage, sur-tout les Tribuns, qui, sous prétexte de défendre les droits du Peuple, donnerent occasion à la plupart des révoltes, des assassinats, & des proscriptions dont il est fait mention dans les tems orageux de la République. Les Rois étoient trop foibles à Sparte, & le Peuple étoit trop puissant dans Athènes ; il n'y avoit qu'un juste milieu entre ces extrêmes, qui pût procurer un bon Gouvernement. J'ai fini cet Abrégé à la mort de Philippe, par

la raison que les conquêtes d'Alexandre sont plutôt une partie de l'Histoire des Asiatiques & des Macédoniens, qu'une continuation de celle des Grecs. D'ailleurs, les affaires de ces tems sont plus exactement détaillées que celles des siècles précédens. Il est vrai que l'absence d'Alexandre donna lieu à quelques Grecs d'attenter à la liberté qu'ils avoient perdue : mais son retour sur eux fut prompt ; & telle fut la terreur que la destruction de Thebes, & les victoires d'Antipater sur les Péloponnésiens répandirent dans toutes ces contrées, qu'on n'osa plus secouer ses chaînes. Si la mort d'Alexandre n'eût empêché son retour en Macédoine, il eût aisément reuni la Grece à ses domaines, & même anéanti le nom de Grec, s'il eût voulu. Ils subsistèrent encore après ces échecs, mais dans un si grand avilissement, qu'aucun d'entr'eux ne se distingua dans quelque genre que ce fût : depuis le regne des Successeurs d'Alexandre jusqu'à l'expédition des Romains, ils n'eurent ni Poètes, ni Philosophes, ni Généraux, & ne firent rien de remarquable, si vous en exceptez la Ligue des Achéens, sous Aratus & Philopæmen, & les efforts d'Agis & de Cléomènes contre les Ephores.



E 27881



HISTOIRE DE GRECE.



INTRODUCTION.

De l'origine de la Grece , & de ses premiers Habitans.



EST de tout tems que les Peuples se sont disputé l'ancienneté : l'Egyptien, le Scythe, & les autres, bien résolus de ne la point céder à leurs voisins, se disoient aussi vieux que le Monde, & aussi durables que lui : les Grecs ne furent point exempts de cette vanité : les Athéniens, en particulier, se vantoient d'avoir été produits au même instant que le Soleil, & d'être sortis du sol qu'ils habitoient. L'orgueil & la jalousie accrédièrent sans doute cette opinion ; mais elle dut vraisemblablement sa naissance à l'ignorance des Lettres, & au défaut de Gouvernement civil dans ces premiers Ages du

Monde. Delà vint encore cette obscurité qui se répandit alors sur l'origine de la plupart des Nations ; & qui suppose maintenant beaucoup d'indulgence dans un Lecteur, qui croit ce que nous en savons de plus certain. Les ténèbres furent plus épaisses dans la Grece qu'ailleurs ; car son enfance fut longue, & les actions qui la signalèrent de tems à autre, transmises à la Postérité par une tradition incertaine, ou dans des Mémoires imparfaits, donnèrent lieu aux Historiens des siècles suivans, aussi-bien qu'aux Poètes, de remplacer, par des fictions, ce qui leur manquoit en récits authentiques. Voilà, en quatre mots, ce qu'on appelle les Tems fabuleux : la nuit dont l'erreur & la superstition les a couverts, est profonde à la vérité ; mais nous tâcherons, à la lueur de quelques traits de lumière qu'on aperçoit à travers, de démêler l'origine d'un Peuple qui a tant figuré dans le Monde.

Nous ne risquons rien d'accorder aux Grecs un rang d'ancienneté, en leur refusant le premier ; car leurs propres Historiens conviennent qu'ils furent instruits & civilisés par des Colonies qui descendirent d'Egypte & de Phénicie. Le Phénicien leur apprit la Navigation, le Commerce & l'usage des Caractères alphabétiques ; & ils reçurent de l'Egyptien le goût des Arts & des Sciences ; une Religion, des Loix ; en un mot, des Dieux & des Rois.

Mais avant que d'entrer dans le détail des affaires de la Grece, il est nécessaire de jeter les yeux sur cette partie du Monde, connue sous le nom de la Grece en général. Le nom de Grec étoit ancien chez la Nation ; il lui venoit ou d'un petit Bourg, ou d'un certain Græcus, Roi fort obscur, dont on croit que les sujets étoient ori-

ginaires de la Thessalie ; ce qui a engagé quelques anciens Historiens à borner à cette Contrée la Grece proprement dite. Les Romains le lui conserverent par égard pour son ancienneté, quoiqu'on ait remarqué que Virgile ne s'en est pas servi une seule fois dans toute son *Enéide*. Les Grecs ne tarderent point à le quitter pour celui d'Archéens, ou d'Helléniens, & l'on s'étonnera sans doute qu'un Peuple si jaloux de son ancienneté, se départit si facilement de la meilleure preuve qu'il en eût : mais il paroît que c'étoit un hommage auquel la plupart de leurs Rois s'attendoient, de sorte qu'ils changerent de nom presque aussi souvent que des Maîtres.

Mais puisqu'ils ont affecté de déguiser leur origine, en corrompant les noms de leurs Fondateurs, il ne nous reste qu'à réclamer contre ce mélange d'ignorance & d'orgueil, les saintes Ecritures, la plus ancienne & la plus authentique de toutes les Histoires.

On convient que la Grece, ainsi que les autres Contrées, fut d'abord habitée par les descendans de Noé. Mais quel est celui de ces descendans dont l'immédiate postérité se répandit en Grece ? c'est sur quoi l'on n'est pas d'accord. La postérité de Japhet s'empara des Isles des Gentils, façon de parler hébraïque qui s'étendoit non-seulement à toutes les Terres à qui elle convenoit proprement, mais encore à toutes les Contrées voisines de la Mer, à quelque distance que ce fût de la Palestine, particulièrement aux Pays qui séparent l'Océan de la Méditerranée ; ainsi la Grece & l'Italie pouvoient être comprises sous cette dénomination.

Si l'on s'en rapporte à l'analogie des noms, on n'aura pas de peine à croire que l'Ion de Grece

est le même que le Javan de l'Écriture ; & que la Grèce fut peuplée par ce fils de Japhet : l'Écriture ne nomme jamais la Grèce autrement que Javan ; & l'on remarquera que, quoique l'Ionie n'en fût qu'une Province, les autres Nations comprenoient toutefois tous les Grecs sous le nom commun d'Ioniens : à quoi l'on peut ajouter que les Éoliens, ou plutôt Elis de Péloponnèse, cette partie de la Grèce qu'Homère appelle Alifum, & d'où quelques-uns dérivent le mot d'Helléniens, semble n'avoir pris ce nom que pour conserver la mémoire de son fils Elisha.

Mais ces opinions n'ayant point encore un degré de vraisemblance qui les mette au dessus de toute critique, permettons aux Grecs de s'expliquer eux-mêmes sur leur propre origine. Les plus exacts & les plus judicieux d'entr'eux disent que le Pays fut habité, dans le commencement, par des Barbares, dont la langue & les mœurs étoient différentes des leurs : Strabon nous a laissé une longue liste des Driopes, des Caucomiens, des Lélèges, des Aoniens & autres ; mais tous ces Peuples n'ont pas l'air d'avoir été les anciens habitans de la Grèce ; on les prendroit plus volontiers pour des rebus de la Carie, d'où elle étoit exposée à de fréquentes irruptions. Les Pélasgiens sont les plus remarquables, tant par leur ancienneté, que par l'étendue des terres qu'ils possédoient : l'Arcadie fut leur première ou principale résidence ; aussi les Arcadiens avoient-ils adopté Pélasgus pour Fondateur ; & sur cette adoption ils s'arrogèrent, entre leurs voisins, le premier rang d'ancienneté.

Les Grecs tenoient Pélasgus pour fils de la Terre ; car c'est ainsi qu'ils nommoient tous ceux dont ils n'avoient rien de mieux à dire. Cette marque d'ignorance donna lieu à de plus éclairés, de conjecturer

sur ce Pélasgus de Grèce pourroit bien être le Péleg ou Phaleg de l'Écriture ; ce qui passe la vraisemblance, si l'on convient que la Grèce, & la plupart des contrées de l'Europe furent peuplées par des colonies qui sortoient de la Scythie ; d'où les descendans de Phaleg traversèrent la Thrace & la Thessalie, occupées par la postérité d'Elisha, & se fixèrent, les uns en Épire, les autres dans l'Hélide, & le plus grand nombre dans les endroits du Péloponnèse, qui leur parurent les plus habitables, & qu'ils trouverent les moins habités ; car on a raison de supposer que les contrées maritimes ne furent pas peuplées des premières ; d'abord, l'ignorance de la Navigation, ensuite la crainte des Pirates ayant dû les rendre désertes.

La Langue Grecque, qui dérive, comme on en convient généralement, des Langues Orientales, achevé de confirmer, par son rapport avec l'Hebreu, cette descendance de la postérité de Phaleg ; & le mélange avec des idiomes étrangers, est la seule bonne raison qu'on puisse donner de la diversité des dialectes qui la partage. Le dialecte dorique offre même un exemple sensible de la prononciation emphatique, si particulière aux Orientaux : les Langues Orientales ont laissé les mêmes traces sur les listes de la Grèce ; on les distingue principalement dans la Crète, & les Isles où dut naturellement s'arrêter le Pélasgien chassé du Péloponnèse & du Continent ; mais quel que fut ce Peuple, il n'eut jamais d'autre nom que celui de Pélasgien, d'où le Péloponnèse fut appelé le Pélasge.

Les Pélasgiens, après s'être dispersés dans toute la Grèce, s'étendirent en Italie, où confondus avec les Thyrrhéniens, ils passèrent pour les premiers Fondateurs de Rome ; épars & vagabonds qu'ils étoient, ne s'affirmant nulle part, & ne s'incor-

porant avec aucun Peuple de Grece, ils furent obligés de céder le Péloponnèse à Hellen, fils de Deucalion, quelques-uns disent de Climene & de Prométhée, & les autres d'Ion.

Hellen régna dans la Thessalie, peu de tems après le Déluge, qui porte le nom de son pere : placé au centre de la Grece, & dans des Pays où sa famille se rendit puissante, il entretint correspondance avec ses voisins, & vint à bout de chasser le reste des Pélasgiens : il nomma ses sujets *Helléniens*, & l'*Hellade*, ce Pays qui s'appella dans la suite Phthyothis. Ce nom, qui embrassera la Nation entiere avec toutes ses colonies, ne convenoit, dans son origine, qu'aux terres qu'Hellen possédoit ; car les Rois qui l'environnoient, n'étoient pas moins jaloux que lui d'étendre leurs noms, persuadés qu'ils en acquéroient une espece de droit à la Monarchie universelle de Grece. Delà cette multitude de noms que nous rencontrons, sur-tout dans les Poëtes, qui s'en servirent indifféremment pour désigner la Nation en général.

Entre les Peuples qui partageoient la Grece, les plus considérables étoient les Achéens, les Argiens, les Danaëns, les Dolopes, les Helléniens, les Ioniens, les Mirmidons, & les Pélasgiens : les contrées qu'ils occupoient portoient chacune le nom de celui qu'elles avoient pour Fondateurs ou pour Rois. Avant la guerre de Troye, les Grecs n'avoient rien fait de remarquable, ni au dedans, ni au dehors : cette expédition les rassembla, pour la première fois, sous un même nom, & pour un intérêt commun : ils en emporterent la vanité de traiter de Barbares le reste des Nations : ils avoient alors un Peuple à leur opposer, & s'étoient fait un nom dans le monde.

L'*Hellade*, la Grece proprement dite, ou cette

contrée qui voit à l'occident & au midi la Mer Ionienne, & à l'orient la Mer Egée, qui la sépare de l'Asie, est la partie la plus orientale d'Europe, & fut la première & principale résidence des Grecs : la Macédoine, l'Illyrie & l'Epire la bornent au septentrion : le Barbare partageoit avec le Grec l'Illyrie & l'Epire. L'Isthme, ou la langue de terre qui empêche la jonction des deux Mers, la divise en deux parties : l'une septentrionale, & la plus étendue : l'autre méridionale, dont les Mers qui l'environnent de tout côté, sans l'Isthme, forment une presqu'Isle, à qui Pélops, qui la posséda, donna le nom de Péloponnèse. A ces Pays il faut ajouter toutes les Isles dont la Mer Egée & la Mer Ionienne sont parsemées : Crete, la plus renommée & la plus grande de toutes, l'Eubée, Corcyre, Céphalénie, Zacynthe, avec une quantité d'autres moins considérables. Toutes ces contrées qui composent la Grece, se sous-divisoient encore en Provinces. Au septentrion de l'Isthme, la Thessalie, les Locres-Epicnémides, Opunces & Ozoles, Peuples Orientaux, connus sous le nom de Locres-Hespériens ; la Béotie, l'Attique, le Territoire de Mégare, la Phocide, l'Æolie, l'Acarnanie & la Doride se sont signalés dans les beaux jours de la Grece. Au midi, l'Achaïe, l'Elide, la Messénie, la Laconie, l'Argolide & l'Arcadie formoient toutes ensemble le Péloponnèse.

Telle fut la résidence originnaire des Grecs ; mais devenus avec le tems & plus puissans & trop nombreux, les colonies dont ils regorgerent, étendirent considérablement leur territoire : c'est ainsi qu'ils s'emparèrent & des cantons circonvoisins, tels que la Macédoine, l'Illyrie & l'Epire ; & des contrées plus éloignées, telles que la Sicile, la plus grande, après notre Isle, de toutes celles qui

sont en Europe, & les Provinces méridionales de l'Italie, où les colonies s'établirent en si grand nombre, que ces Pays en furent appelés la grande Grece. pour la Macedoine en général, nous attendrons que, posant les fondemens de cette Souveraineté qu'elle maintint, sous le nom de tierce Monarchie, ses forces & sa grandeur fassent trembler la Grece jusques dans ses Etats les plus reculés, pour la mettre au nombre de ses contrées.

Les Grecs possédoient encore dans l'Asie Mineure le Pont, la Bithynie, la Phrygie, la Lydie, la Carie, la Lycie, la Pamphlie, avec l'Isle de Chypre, & d'autres non moins connues, qui bordent l'Asie: telles sont Lesbos, Chio, Samos, Cos, Carpathe, Rhode & Lemnos, dans la Mer Egée, aux environs de la Thrace.

Nous aurons occasion, dans le cours de cette Histoire, de nous étendre sur toutes ces colonies, & quelques autres moins considérables: quant à présent, nous nous contenterons d'observer qu'elles pénétrèrent dans presque tous les Pays connus de l'ancien monde, & qu'elles y établirent leur Gouvernement, leurs coutumes & leur postérité.

La Grece n'offre rien qui mérite quelque attention avant la fondation de ses Royaumes. Que peut-on dire d'un Peuple grossier jufqu'à la barbarie, ne connoissant ni l'art de cultiver les terres, ni celui de construire des habitations, ni les moyens de pourvoir aux besoins les plus naturels, n'ayant d'autre loi que la force, & paissant en plein air comme la brute? Tels étoient alors les Grecs, & quiconque parmi eux donnoit quelques signes d'humanité, étoit obéi comme un Roi, ou même adoré comme un Dieu: témoin les honneurs divins rendus à ce Pélasgus, qui leur apprit à bâtir des chaumières, à se couvrir de peaux, &

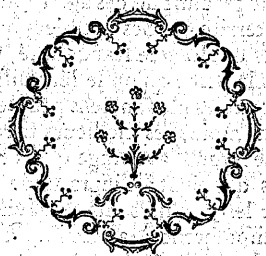
à vivre de glands. Les mœurs ne se ressentirent pas beaucoup des avantages de ce nouvel aliment: des siècles entiers s'écoulerent avant que la Grece eût quelque forme constante & décidée: c'étoit toujours une multitude sans frein & sans loi, un Peuple errant à l'aventure, & s'accommodant volontiers de la fortune de ses voisins, quand il étoit mécontent de la sienne. Dans ces mouvemens, les riches contrées devinrent la proie des plus forts. Mais si la conquête en étoit aisée, la possession n'en étoit pas de longue durée: les possesseurs en étoient bientôt chassés par d'autres, qui avoient le même droit de les dépouiller: chaque année donnoit ainsi à la Thessalie, au Péloponnese, & aux autres contrées de la Grece, un nouveau Maître & de nouveaux habitans.

L'Attique se garantit de ces agitations par la stérilité de son territoire. Ses premiers habitans posséderent, dans une longue tranquillité, un Pays qui ne valoit pas la peine qu'on le leur disputât: delà, s'ils n'étoient pas les plus anciens peuples de Grece, ils avoient au moins les meilleurs titres d'ancienneté; mais le grand avantage qu'ils retirèrent de la paix qu'ils devoient à l'ingratitude de leur sol, fut de penser les premiers: ils en devinrent inventifs: ils se disposèrent à accueillir la Littérature & les Arts, lorsqu'ils se présentèrent, & ils jetterent les premières semences de cette grandeur à laquelle les siècles suivans les virent élevés.

Mais tandis que l'Attique jouissoit d'une profonde paix, un tumulte & des ravages continuels désoloient le reste de la Grece: la crainte d'être déplacé, empêchoit qu'on ne fit des établissemens: on ne voyoit rien au delà du présent; on vivoit au hasard; & les esprits étoient engourdis à un point, que ces tems n'offrent dans ces contrées,

pas le moindre vestige des Sciences, des Arts & du Commerce, fruits heureux de la tranquillité.

Ce ne fut qu'à la longue qu'on reconnut la nécessité de former une Société, l'unique barrière qu'on pouvoit opposer à la violence; alors on se perfectionna dans l'art de bâtir; les habitations s'embellirent, se multiplièrent, & l'on vit éclore des Bourgs, qui devinrent incontinent des Villes; mais tout cela n'adoucit pas entièrement le tempérament & les mœurs. Cet honneur étoit réservé à l'Egypte & à la Phénicie, comme nous l'avons infinué plus haut.



HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE PREMIER.

Des Royaumes de Grece depuis la fondation de Sycione, jusqu'à la destruction du Trône dans Athenes, ce qui comprend l'espace de 1579 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Du Royaume de Sycione, qui a duré 1000 ans.

LE Royaume de Sycione est le premier dont les anciens Historiens aient parlé. Sycione est une Ville du Péloponnese, située aux environs de l'Isthme, & sur les confins de l'Achaïe : on place sa fondation peu de tems après le déluge universel : comme elle est une des plus anciennes de l'Europe, & même du monde, ajoutent quelques Auteurs, qui ne lui permettent pas d'être postérieure aux Em-

pires d'Egypte & d'Assyrie, & que d'ailleurs nous avons autant au moins de raisons de douter de son existence que de la croire, nous en dirons fort peu de chose.

On prétend qu'Ægialée fut le premier de ses Rois; qu'il regnoit l'an 1915 de la création; que la Ville, son territoire, & même la plus grande partie du Péloponnèse portèrent son nom, & que ce Pays s'appelloit l'Ægialée; ainsi que des Rois Apis & Sycione, il s'appella dans la suite Apia & Sycionie. On ne s'accorde ni sur l'ordre & le nombre, ni sur les noms des Rois de Sycionie, bien loin d'en rapporter les actions mémorables, ou de fixer la durée de leurs regnes. Adraсте fut le premier de ses Rois, si l'on en croit Homère; mais Pausanias omet Poliphède, & fait succéder Hyppolite & Lacedade à Xeuxippe, qu'on met communément le dernier. M. Newton a observé que les Chronologistes ont fait d'Apis & d'Epaphus ou Epopéus deux Rois, entre lesquels ils ont inséré une douzaine de Princes imaginaires, dont ils n'ont dit que les noms; ce qui rend Ægialée, Fondateur de ce Royaume, de trois cens ans plus vieux que Phoronée son frere; absurdité manifeste, si l'on convient qu'Ægialée & Phoronée sont fils d'Inachus. L'opinion qui compte Sycionie entre les anciens Royaumes, mais qui ne date sa fondation que du tems, ou même plus tard que celle d'Argos, fournit un moyen de remédier à cette différence, en effaçant du catalogue des Rois tous ces noms chimeriques, & ne faisant d'Apis, Epaphus & Epopéus qu'un seul Roi, sous des noms différens. Mais parmi ces difficultés, que peut-on avancer sur le Royaume de Sycionie, qui ne puisse être contredit, sur-tout quand on voit les Critiques les plus éclairés des premiers âges, ne trouver aucune place

dans l'antiquité pour ses Princes, & en rejeter la succession l'espace à peu près de 1000 ans? Cependant, en accordant quelque chose à l'éloignement des tems & à la disette d'Historiens, & supposant sur la situation commode de Sycionie, & sur la bonté de son territoire, qu'elle fut peuplée des premières, nous en pourrions conclure d'abord qu'elle exista, & qu'elle eut même des Rois; car après le Déluge, à mesure que les hommes se multiplièrent, ils formerent presque par-tout où ils s'établirent, des Etats Monarchiques. Conséquemment, outre les Rois dont j'ai déjà fait l'énumération, la Grece en comptoit beaucoup d'autres; l'Arcadie, la Messénie, la Thessalie, la Crete, & les autres Îles; Elis, Eleusis, & quelques Cités particulières, étoient érigées en Royaumes. Mais l'obscurité qui les couvre est si grande, qu'il est impossible de donner une suite exacte de tous ces regnes: aussi ne ferai-je mention que de quelques-uns; encore sera-ce par occasion, lorsque des faits dignes de remarque les ramèneront à l'histoire générale du Pays.

Nous observerons seulement, qu'on nous a représenté ces premiers Rois de la Grece, comme des personnages illustres, & dignes par leur courage, leur prudence & d'autres vertus, du choix unanime & libre des Peuples qu'ils ont gouvernés. La conduite des Armées étoit leur fonction principale, & Thucydide assure que, sous le regne de Cécrops & de ses successeurs, jusqu'à Thésée, les Rois n'étoient consultés que dans les dangers de l'Etat; que l'Attique n'avoit rien de particulier en cela; & que pendant la paix, toutes les Villes de Grece avoient leurs Cours & leurs Magistrats chargés des affaires ordinaires, & formoient au dedans d'elles-mêmes des especes de Républiques.

Mais l'ascendant que la qualité de Général donnoit à ces Rois, étendit bientôt les limites de leur autorité, & leur ouvrit la porte au Gouvernement Civil: ils n'abuserent pas sur le champ de cet accroissement de puissance: la durée & la tranquillité des premiers regnes est un témoignage de la bonne intelligence qui regnoit entre le Prince & les Sujets: l'obéissance des Sujets étoit entière & volontaire, & le Prince étoit plus flatté de la dévotion à l'amour qu'on lui portoit, & à l'estime qu'on faisoit de ses vertus, qu'à la force de ses armes, & à une crainte servile de son pouvoir. Le Roi sacrifioit tout projet d'ambition, toute idée particulière de fortune, à l'intérêt du Peuple, dont il reconnoissoit ne tenir son autorité que pour en être le protecteur: & le Peuple avoit tant de confiance en son intégrité, que les Grecs, long-tems après avoir cessé d'être barbares, ne reconnoissoient d'autres loix que le vouloir despotique & les décisions de leurs Rois. L'intérêt, la politique & la soif de régner troublèrent cette harmonie dans les siècles suivans, & le Peuple revendiqua son autorité toutes les fois qu'il en trouva l'occasion. Ces fréquentes alternatives firent éclore dans la Grece plus de formes différentes de Gouvernement, qu'il n'y en avoit nulle part, & peut-être dans tout le reste du Monde.

Mais, pour revenir à Sycione, il est constant que ce Royaume n'a jamais eu grande puissance, ni beaucoup d'éclat: il a subi le sort d'une infinité de foibles Royautés, qui ne le disputèrent jamais aux grands Etats de la Grece: on ignoreroit qu'elles ont existé dans le Monde, si les Poëtes n'avoient sauvé de l'oubli les noms de quelques-uns de leurs Rois. Après la mort du dernier Roi de Sycione, le sceptre tomba entre les mains des Prêtres d'Apol-

lon. Sept d'entr'eux le conserverent pendant trente-trois ans: enfin, ce petit Etat devint la proie de ses voisins, & se fondit dans les Domaines d'Argos.

CHAPITRE II.

Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ 800 ans.

NOUS allons appercevoir quelque crépuscule, mais si foible, qu'il servira moins à nous éclairer qu'à nous faire desirer la lumière, & plus à piquer notre curiosité qu'à la satisfaire. Si l'on n'accorde pas au Royaume d'Argos le premier rang d'ancienneté, on ne peut lui refuser le second; mais pour quelques années dont il étoit postérieur à celui de Sycione, il le surpassoit beaucoup en puissance, richesses & renom. Argos le disputoit au reste du Monde en splendeur & en magnificence.

L'opinion commune est qu'Inachus fonda ce Royaume l'an 2148 de la création, 232 ans après la fondation de Sycione, 1080 ans avant la première Olympiade; on le disoit fils de l'Océan; sans doute parce qu'il fit par Mer le trajet d'Egypte en Grece: il régna cinquante ans, & laissa la couronne à Phoronée son fils. Ceux qui traitent Sycione de fable, font d'Inachus une Riviere, & datent l'Histoire de Grece, de Phoronée, qui passa chez des Peuples qui n'en savoient pas davantage, pour le premier homme & le pere du genre-humain. On ne fait rien de remarquable avant lui: il consacra à Junon les premiers autels que la Grece

A. M.
2148.

ait vus. Après avoir donné une Religion à ses sujets ; pour les rassembler & former entr'eux quelque société, il bâtit une Ville, qu'il nomma Phoronice : il leur prescrivit des Loix, & ne négligea rien de ce qui pouvoit les tirer de la barbarie, & les plier à quelque règle de Police. Il eut une guerre à soutenir contre les Parrhasiens & les Telchines. Ceux-ci s'étoient ligués avec des Cariates : il vainquit les uns & les autres, conquît les contrées de l'Arcadie qu'ils occupoient, les poursuivit en Crete, & les renferma dans l'Isle de Rhodes, à laquelle ils donnerent le nom de Telchine. Cette expédition le rendit maître de la presqu'Isle entière, qu'il laissa à son fils Apis, après un règne de soixante ans. On compte trois Apis ; l'Egypte, Argos & Sytione ont chacune le leur. Les Mythologues les ont confondus, & ont attribué à un seul les actions des deux autres : c'est assez la coutume des Grecs, par rapport à leurs Dieux & leurs Héros. Tel est apparemment le fondement du voyage d'Apis en Egypte, où l'on dit qu'il bâtit Memphis, apprit aux Peuples l'Agriculture, mourut, & fut adoré comme un Dieu, sous le nom d'Osiris ou de Sérapis, & sous la figure d'un bœuf. Mais en accordant ce dont tous les Auteurs ne conviennent pas, qu'il y eut un Apis, Roi d'Argos, ce qu'on peut ajouter de vraisemblable, c'est qu'il vécut en Grece ; qu'il donna son nom à la presqu'Isle ; & qu'il fut massacré comme un tyran, la trente-quatrième année de son regne, ce qui n'étoit pas commun dans ces premiers tems. Apis ne laissa point d'héritier, & la couronne passa à Argus, fils de sa sœur Niobé, que l'on confond avec son bis-aïeul de même nom, à qui les Poëtes ont donné tant d'yeux. La Grece fit de grandes récoltes de bled sous son regne, qui n'eût été remarquable que par une durée de soixante

te-dix ans, sans cette abondance, qui lui mérita, après sa mort, des autels & des sacrifices. On attribue toutefois à Homogire l'art de cultiver les terres, & il passa pour le premier qui ait attelé le bœuf à la charrue. Argus donna son nom à la Ville d'Argos, & à la presqu'Isle, dont les habitans s'appellerent Arges ou Argiens. Il y en a qui croient que le Fondateur des Pélasgiens, Peuples qui de l'Arcadie leur principale résidence, s'étoient dispersés dans toute la Grece, & avoient envoyé des colonies dans le Latium, que ce Pélasgus dont nous avons déjà parlé, étoit frere d'Argus. Argus eut pour successeur son fils Criafus, que Pausanias appelle Peirasus, & quelques Historiens Péranthus : d'autres en font plusieurs Rois, & ajoutent que Péranthus consacroit à Junon l'Argienne ses premiers autels, à peu près dans le tems que Salomon élevoit le Temple de Jérusalem.

Il est certain que Junon avoit alors un Temple dans Argos, & que Callithie, fille de Péranthus, en étoit la Prêtresse : d'où l'on a pu conjecturer, sans beaucoup de fondement, que son pere étoit Roi ; cette erreur a duré plusieurs siècles. Comme les affaires publiques & particulieres étoient datées de l'année de la Prêtresse Callithie, cette année devint la grande époque des Argiens. Hellanicus, antérieur de douze ans à Hérodote, a suivi dans la division de son Histoire la succession des Prêtresses de Junon l'Argienne. Criafus regna cinquante-quatre ans, & laissa la couronne à Phorbas, son frere ou son fils.

Moyse & les Patriarches avoient alors en Grece d'illustres contemporains, qui frayerent le chemin aux Sciences & à la politesse : elles avoient pris naissance en Orient, & elles aborderent dans ces tems en Europe, par les contrées de la Grece les

plus voisines de la Judée. Parmi ces grands hommes, nous pouvons compter l'inventeur de la Sphere, ce savant Astronome, qui porta, dit-on, le Ciel sur ses épaules, & qui passa pour le pere des Hyades & des Pléiades, Atlas, fils de Japhet ou de Japhet: c'est un honneur que nous ne pouvons refuser à Prométhée son frere. Ce Philosophe travailla toute sa vie à ramener à la raison les humains arrachés à l'ignorance & à la stupidité: ce qui a fait imaginer aux Poètes qu'il avoit déroché dans les Cieux, le feu dont il anima l'homme, qu'il avoit formé du limon de la terre. Le reste de la fiction s'accorde fort bien avec l'éloge que nous en faisons; & cette Aigle qui lui dévore continuellement les entrailles, est une image vivante de ses profondes & pénibles recherches. Plusieurs circonstances concourent à persuader que ce Prométhée est le même que Magog.

Phorbas regna trente-cinq ans, & son fils Triopas quarante-six. Pausanias assure, avec quelque raison, que Triopas laissa la couronne à son fils Jafus; car la Ville s'appella Jafos. La fameuse Io, à qui les Poètes ont fait parcourir tant de Pays, est fille de ce Jafus: on la distingue aisément d'une fille d'Inachus, qui porta le même nom, & qui n'est guere moins connue. L'histoire de celle-là a quelque vraisemblance dans Hérodote: il raconte que les Phéniciens, qui s'appliquerent les premiers à la Navigation, & qui faisoient commerce avec les autres Nations, de marchandises d'Assyrie & d'Egypte, vinrent à Argos, alors la Métropole de Grece; que l'envie d'acheter conduisit les femmes en foule sur leurs bords; qu'ils en firent tout autant qu'il en accourut, & firent voile en Egypte, avec Io, fille du Roi, qui se trouva comprise dans la multitude. Il ajoute que les Grecs conçurent un

violent ressentiment de cette injure, & que ce rapt fut la semence des inimitiés & des contestations qui éclaterent dans la suite entr'eux & les Asiatiques. Mais, pour revenir à Jafus, l'opinion commune est que, Crotopus, fils d'Agénor, frere de Jafus, succéda à son grand-pere Triopas, & qu'après un regne de vingt-un ans, il eut pour successeur son fils Sthénélas: on ne met point Jafus au nombre des Rois, & l'on seroit tenté d'en exclure Phorbas & Triopas, sur ce qu'on dit qu'ils abandonnerent Argos, & se retirerent à Rhodes. La fuite de Crotopus, qu'on envoie bâtir une Ville dans le territoire de Mégare, donne le même doute sur sa succession au Royaume d'Argos. Mais quand on conviendrait de la réalité de ces huit derniers regnes, leur durée feroit une autre objection; ils comprennent ensemble l'espace de trois cens soixante & onze ans; c'est l'un portant l'autre un peu plus de quarante-six ans pour chacun. Or, le célèbre Chronologiste dont nous avons déjà parlé, remarque que cette durée est trop au dessus du cours ordinaire de la Nature, pour en croire la Chronologie: il fait la même observation sur les Rois de Sycione, de Sparte, & des autres Cités qui ont précédé l'Empire des Perses. La somme des regnes, divisée par leur nombre, donne trente-cinq ou quarante ans pour chacun, tandis que toutes les successions que nous connoissons, s'accordent à fixer à dix-huit ou vingt ans la durée moyenne de chaque regne: ce qu'il démontre par la fuite des Rois d'Israël & de Juda, de Perse, de Macédoine & des autres contrées; & ce calcul est confirmé par nos trente Rois, depuis Guillaume-le-Conquérant, & par les soixante-trois Rois de France, depuis Pharamond. Il ajoute qu'à peine trouvera-t-on dans ces derniers tems, depuis que

la Chronologie est exacte, un seul exemple de dix regnes, qui pris de suite, se montent à plus de deux cens soixante ans, & que l'erreur des anciens est la suite d'une estimation technique, introduite par Timée, & d'autres Ecrivains, qui égalerent, à l'imitation des Egyptiens, la durée des regnes à celle des générations, & qui évaluerent les trois générations à cent ans, & quelquefois à cent vingt. Mais, pour ne nous point écarter des anciens Historiens, nous dirons que Sthénélas régna huit ans, & laissa la couronne à son fils Gélanor : c'est alors qu'arriva le démêlé des fils de Bélus. Égypte regnoit dans le Pays qui porte son nom : il avoit cinquante fils, qu'il se proposa de marier aux cinquante filles de son frere : ce n'étoit point l'avis de l'Oracle, ni de Danaüs, qui refusa ces alliances & s'enfuit à Rhodes avec sa famille, & de Rhodes à Argos. Le vaisseau qui les porta s'appelloit Pentécontoris, & c'est le premier de quelque grandeur qui parût sur les côtes de la Grece. A Argos, il disputa le sceptre à Gélanor, en qualité de descendant d'Epaphus, fils de la première Io, dont nous avons parlé. Tandis qu'il faisoit valoir ses prétentions devant le Peuple, un bœuf qui païssoit aux pieds des murs de la Ville, fut dévoré par un loup : on interpréta cet événement en sa faveur : on crut voir dans cet étranger une image du loup, & un signe de la volonté des Dieux, & la couronne lui fut adjugée. Égypte, jaloux des accroissemens que la puissance de son frere recevroit des alliances qu'il formeroit en mariant ses filles, envoya ses fils à la tête d'une Armée, en réitérer la demande. Les jeunes gens obtinrent le consentement de leur oncle, qui distribua secrètement des poignards à ses filles, & leur persuada d'assassiner leurs époux la première nuit de leurs nœces. L'Antiquité n'a pas d'exemple

d'exemple d'une action plus cruelle : un seul échappa de ce massacre, Lincée, mari d'Hypermnestre, que son pere poursuivit en jugement ; mais qui ne fut point condamnée. Les Danaïdes communiquèrent aux Argiens l'invention des Puits, qu'elles apportèrent vraisemblablement d'Égypte, où les eaux étoient rares. Voilà, je pense, le fondement le plus naturel du châtement fabuleux de leur inhumanité.

Danaüs, après cinquante ans de regne, eut pour successeur son gendre Lincée. Lincée laissa la couronne, après quarante ans, à son fils Abas, qui regna trente-trois ans. On a confondu cet Abas avec un autre de même nom, qui bâtit Abée, dans la Phocide, & qui est peut-être celui qui donna le nom d'Abantes aux habitans de l'Eubée. On ne sait lequel de ces Abas continua la succession des Rois d'Argos, & laissa deux fils, Acrisius & Pratus, qui se disputèrent la Royauté, en qualité de jumeaux. Pratus, après avoir regné dix-sept ans, fut dépouillé par Acrisius, & chassé dans la Lycie, d'où il revint avec des forces considérables, s'empara de Tyrinthe, & livra à son frere un combat, où l'on se servit de boucliers, pour la première fois. Cette action n'étant pas décisive, on en vint à un accommodement ; le Royaume fut partagé ; Acrisius prit possession d'Argos, & céda Tyrinthe & quelques places maritimes à son frere. Cet Acrisius est pere de Danaé : l'Oracle lui prédit qu'elle auroit un fils qui seroit la cause de sa mort.

Mais avant que d'aller plus loin, il ne sera pas inutile de dire un mot de ces Oracles, qui faisoient une si grande partie de la superstition des Grecs. Les Oracles étoient la plus auguste & la plus religieuse espece de prédiction. Ils avoient pour but, un commerce immédiat avec les Dieux, pour en

obtenir des lumières dans les affaires épineuses, & même la connoissance de l'avenir, & cela avec une certitude supérieure à la sagacité des hommes, à qui l'ignorance & les préjugés peuvent dérober ou déguiser la vérité. On ne connut bientôt d'autre façon de se décider : falloit-il déclarer la guerre, conclure la paix, introduire quelque nouveauté dans le Gouvernement, imposer une Loi ? on interrogeoit l'Oracle, & sa réponse étoit inviolable & sacrée. Jupiter étoit la cause première des Oracles & de toute Divination ; le Livre du Destin s'ouvroit à ses yeux, & il en dévoiloit plus ou moins, selon son bon plaisir, aux Divinités subalternes. Mais à parler sérieusement, cette prétendue communication avec les Dieux, est le plus ancien & le plus choquant monopole que les Prêtres du Paganisme aient jamais exercé dans le Monde. Aussi-tôt que les Oracles furent accrédités, on n'en obtint des réponses, qu'après avoir préalablement fait aux Dieux des sacrifices coûteux, & de riches présens aux Sacrificateurs. Le Peuple, qui ne pouvoit suffire à ces dépenses, ni par conséquent les consulter fréquemment, n'en eut pour eux que plus de respect. Pour augmenter encore la vénération, sans diminuer le profit, l'Oracle eut ses jours pour être interrogé : cela donna à la chose un air de mystère, & sans ce manège, la fourberie eût été bientôt découverte, & le commerce avec les Dieux décrié. Laisant à part la Religion dont les Prêtres se jouoient, il faut convenir que cette pratique étoit très-avantageuse à l'Etat : rien de mieux assorti au génie d'un Peuple que l'on engageoit dans les projets les plus désespérés, à qui l'on faisoit approuver toute innovation dans le Gouvernement, si-tôt que l'Oracle avoit déclaré que tel étoit le vouloir des Dieux.

Numa, Lycurgue, & les autres Législateurs en ont bien connu l'utilité. Le Grec étoit si fort attaché à cette partie de sa Religion, que c'étoit ordinairement la meilleure façon, & quelquefois la seule, de le persuader : aussi on eut soin de faire expliquer les Oracles en termes amphibologiques, capables de la construction & du sens qu'exigeroient les circonstances & les tems. Les réponses étoient favorables à l'Etat, à moins que l'Oracle ne flattât ceux qui avoient eu intérêt de le corrompre, comme il arrivoit quelquefois. Démosthène se plaignoit que la Pithie philippisoit. Les Oracles les plus nombreux & les mieux accrédités étoient ceux d'Apollon : Jupiter s'étoit déchargé sur ce Dieu, du soin d'inspirer toute sorte de Devins & de Prophètes. Entre les Oracles d'Apollon, celui de Delphes étoit renommé, moins encore par son ancienneté que par sa précision. Les réponses du Trépied passioient en proverbe, pour des vérités infaillibles & claires. Nous n'avons gardé d'oublier la Prêtresse de ce fameux Oracle, Phémoneé, la première Pithie : on croit qu'elle prédisoit sous Acrisius, & qu'elle rendoit ses réponses en vers. On trouva depuis, dans le vers, un charme secret, qui donnoit aux choses de l'élevation & du poids : les Législateurs & les Philosophes mirent en vers leurs loix & leurs maximes, & tous les Ouvrages du tems, qui ont quelque degré de perfection, ou qui sont de quelque importance, sont écrits en vers. La Poésie, qui n'en étoit alors qu'à son aurore, fit des progrès rapides, & tant qu'elle ne se proposa qu'un but aussi noble que les intérêts de la Religion & du Gouvernement, les Poètes furent comblés d'honneurs, & admis dans l'administration des affaires. Mais à mesure que la Poésie se perfectionna, les Poètes dégénérèrent ; la fin basse

& fervile dégrada la noblesse du talent ; les Muses s'avilirent , se prostituèrent , & perdirent leur dignité première , & toute l'estime qu'elles s'étoient acquise. Mais , pour en revenir aux Oracles , la Grèce les consulta dès son enfance , & l'on ne fait bien , ni quand elle commença , ni quand elle cessa d'en avoir : ils étoient muets pendant quelque tems ; puis ils recouvroient la parole ; mais on soutient qu'ils se turent pour jamais à la naissance de Jesus-Christ. Je le croirois , s'il étoit possible que le Diable eût eu la permission , pendant des siècles entiers , d'entretenir l'Univers dans l'erreur. D'ailleurs , il est certain que les Oracles subsistoient encore sous Julien l'Apostat , qui les consulta : ainsi , tout ce stratagème n'étoit qu'une invention humaine , une brillante imposture , fondée sur la crédulité des Peuples , & soutenue par l'intérêt des Prêtres & la politique des Rois , jusqu'à ce que la lumière de l'Évangile vint chasser du Monde l'esprit d'enthousiasme , & dissiper les ténèbres de la superstition.

Pour revenir à Acrisius , sur la réponse de l'Oracle , il renferma sa fille ; mais Jupiter , métamorphosé en pluie d'or , pénétra dans la tour , & delà vint Persée. On a remarqué que la plupart des Héros de l'Antiquité étoient des fruits de l'adultère & de l'inceste. Si les meres étoient d'illustre extraction , on mettoit le crime sur le compte de quelque Divinité ; & le Peuple , en faveur des vertus des fils , & des services qu'il en recevoit , s'en laissoit imposer sur leur naissance. Persée fut un de ceux dont on fit les honneurs à Jupiter : on dit qu'il fut précipité dans la Mer avec sa mère ; que les flots le portèrent , comme par miracle , dans l'Isle de Sérîphe ; qu'il employa sa jeunesse à combattre des monstres , à l'imitation des Héros de son tems ,

& qu'il tua Méduse , dont il porta la tête en trophée sur le milieu de son bouclier. Cette Méduse étoit , à ce qu'on croit , une Reine d'Afrique , fort belle femme , que Persée alla disputer à la tête d'une Armée , & qu'il conquit : ainsi , il faut placer cette expédition après son retour à Argos , & après la mort de son grand-père. Il épousa Andromède , qu'il avoit délivrée d'un monstre marin , ou plutôt arrachée des mains de je ne sais quel Phénix , qui l'enlevoit dans un vaisseau , appelé *la Baleine* , & revint à Argos. Acrisius , dans l'espoir d'éviter les malheurs qui lui avoient été prédits , se retira dans la Thessalie , où Persée , que le hasard conduisit à des jeux publics qu'on y célébroit , le tua d'un coup de palet , la trente-unième année de son règne. Sur ces entrefaites , Pélops , fils de Tantale , Roi de Sipile , en Phrygie , arriva dans la Grèce : il avoit été battu par Ilius , fils de Tros , & se réfugioit chez Oenomaüs , Roi de Pise en Elide : il épousa sa fille Hippodamie , & lui succéda : sa famille fut très-nombreuse , & ses alliances , & la durée d'un règne de cinquante-huit ans , le rendirent possesseur de toute la presque-Isle , qu'il nomma le Péloponnèse : sa posterité s'y maintint , & la race des Pélopidés s'en fit connoître par ses malheurs & par ses exploits , autant qu'aucune autre de Grèce.

L'accident qui arriva à Persée lui donna tant d'aversion pour Argos , qu'il transporta le trône à Mycenes , dont il fonda la Ville & le Royaume. Ainsi finit Argos , après avoir duré 544 ans , depuis la fondation par Inachus : jusqu'à la mort d'Acrisius. Quelques Historiens considèrent l'état de Mycenes comme une continuation de celui d'Argos , & ne font qu'une succession de tous ces Rois : mais d'autres assurent , avec plus de vraisemblance ,

A. M.
2692.

que Persée fit un échange avec Mégapenthe, son allié, qui regnoit alors à Tyrinthe, où il avoit succédé à Prætus son père, & qui laissa le Royaume d'Argos à son fils Anaxagoras, qui le partagea avec ses freres Mélampe & Bias. Ce Mélampe guérit de la folie les Prétides ses tantes, par l'usage de l'ellébore. La division des Domaines d'Argos diminua beaucoup la figure que ses Princes avoient coutume de faire dans le Monde, & jetta une si grande confusion dans les affaires, qu'il est impossible de les détailler dans l'ordre des tems & des lieux. Nous concluons seulement en général, que Persée interrompit la succession des Princes d'Argos, mais ne détruisit point la Monarchie; car on compte des Rois après Anaxagoras, tels sont Alektor, Iphis, Eteocles, celui qui fut tué au siege de Thebes, Talaor, fils de Bias, Adraïste & son gendre Tidée, pere de Diomède.

A travers ces obscurités, revenons à Mycènes, où nous avons laissé Persée occupé à affermir un Royaume qu'il venoit de fonder, & qu'il posséda cinquante-huit ans. Nous lui devons une des premières places parmi les Héros de ces tems, surtout si nous mettons au nombre de ses conquêtes la Perse, à qui son fils Persès ou Persée lui-même donnerent ce nom, à ce qu'on dit: mais il n'est pas croyable que la Grece eût déjà fait quelque irruption en Orient, & moins encore avec des forces capables de subjuguier d'aussi vastes contrées. Persée eut cinq fils, Persès, Alcée, pere d'Amphytrion, Sthénéus, Electrion & Mastor: on lui donna Mastor pour successeur, & à Mastor Electrion, son frere, pere d'Alcmene: mais cette opinion n'étant point générale, nous regarderons Sthénéus comme son successeur immédiat, & nous leverons toute difficulté, en distribuant, à la façon

des Chronologistes, sur les regnes suivans, la durée des deux premiers qui sont incertains. Sthénéus regna huit ans: il eut d'Ardamie, fille de Pélops, Euristhée, qui lui succéda: cet Euristhée est fameux par la difficulté des travaux qu'il imposa à Alcée, qui mérita, par ses exploits, le nom d'Hercule, sous lequel il est mieux connu: nous ne pouvons nous dispenser d'en parler. De tous les faits des Héros de l'Antiquité, les actions d'Hercule sont celles dont on parle le plus, & dont on a le moins de certitude. Quelques Auteurs en comptent trois de ce nom, d'autres quatre; Cicéron en distingue six, & Varron quarante-quatre: chaque âge & chaque Pays presque avoit son Hercule. On donnoit anciennement aux Rois le nom de Saturne, à leurs fils celui de Jupiter, & au plus courageux de leurs petits-fils celui d'Hercule: il y en eut un si grand nombre, qu'on les confondit bientôt, & qu'on attribua à un seul les actions de tous les autres; de sorte qu'il est bien plus aisé d'affirmer que l'Hercule dont il s'agit ici, est un Héros, que de dire comment il mérita ce titre. Il étoit fils d'Alcmene & d'Amphytrion, qui descendoit immédiatement de Persée: les Poètes lui donnent Jupiter pour pere, ce qui doit être entendu de quelque Prince voisin; car lorsque les Phéniciens aborderent en Grece, pour la première fois, ils donnoient à tous les Rois indifféremment le nom de Jéopater ou de Jupiter. La naissance & la valeur d'Hercule firent ombrage à Euristhée, qui pour s'en défaire honorablement, le précipita dans tous les dangers qu'il put imaginer: ses principales entreprises sont renfermées dans ses douze travaux; mais les descriptions qu'on nous en a laissées sont si romanesques, que la gravité de l'Histoire ne nous permet pas de les rapporter; car que penser

du Lion de Némée, de l'Hydre à sept têtes, de l'Ourse de la Forêt d'Erimanthe, & du reste de ses actions incroyables, sinon que ces monstres sont des images des brigands, des meurtriers & des tyrans qui désoloient alors le genre-humain, & que détruisit Hercule. Aux douze travaux qu'il entreprit, à la sollicitation d'Euristhée, dont la jalousie le couronna de gloire, nous en pourrions ajouter d'autres, auxquels il se porta de lui-même. Au reste, l'estime que nous faisons de ce Héros, nait bien moins d'un zèle aveugle pour l'Antiquité, que d'un sentiment de vénération qu'on ne peut refuser à ceux qui se sont généreusement déclarés les protecteurs du foible qu'ils pouvoient écraser, & qui ont consacré leur valeur à réprimer des violences qu'ils auroient pu commettre. Il faut convenir que l'esprit de la Chevalerie Errante dominoit chez les illustres de ces premiers âges, qui non contents de se signaler au milieu de la patrie, par les services qu'ils lui rendoient, alloient encore chercher au loin d'éclatantes aventures. C'est de cet œil que nous devons regarder l'expédition des Argonautes : elle tombe à peu près en ce tems ; & comme elle est la première de cette espece dont les Historiens fassent mention, nous en allons parler.

Jason, jeune Prince d'Iolcos en Thessalie, fils d'Æson, petit-fils d'Æolus, fut chef de cette entreprise, qui lui fut proposée par son oncle Pélidas, qui avoit usurpé la couronne. La réputation que Persée & d'autres s'étoient déjà faite avant lui, échauffant son courage, il se laissa persuader, & entraîna dans son dessein la Noblesse & la fleur de la Grece : ils étoient au nombre de cinquante : les plus considérés après Hercule & Jason, étoient Orphée, leur Historien, Oïlée, pere du jeune

Ajax, Télamon, pere du vieil Ajax, Pélée, son frere, & pere d'Achille, les fils d'Éaque, Castor & Pollux, fils de Tyndare, Roi de Sparte, & Argus constructeur du vaisseau qui porta ces Héros, & qui fut appelé Argo, & les compagnons de Jason, Argonautes. Chez les Poètes, la conquête de la Toison d'Or est le but de leur entreprise ; mais à parler en Historien, ils alloient dépouiller Aëtes, Roi de Colchos en Asie, des trésors qu'on disoit être en sa puissance. Ils mirent à la voile dans une Baie de la Thessalie, proche Iolchos : ils eurent, en chemin faisant, & en revenant à Lemnos, & ailleurs, une infinité d'aventures fabuleuses, que nous nous garderons bien de détailler : telle est la rencontre des Symplégades, des Syrenes, des Harpies, de Scylla & de Charibde ; fictions poétiques dont Orphée enveloppa des vérités morales ; & qu'Homere paroît avoir imitées dans ses travaux d'Ulyffe. Arrivés à Colchos, ils s'emparerent des richesses d'Aëtes, par le secours de Médée sa fille, qui s'étoit éprise de Jason, & qu'ils enleverent, dirent-ils, par représaille du rapt d'Io. Jason épousa cette Médée, qu'il répudia dans la suite, & qui passa de son lit dans celui d'Égée, Roi d'Athènes : sa science dans les sortileges & la magie, & ses aventures tragiques, ont fourni dans les siècles suivans de grands sujets à la scène.

Mais pour achever l'histoire d'Hercule, sa mort ne dément point les extravagances de sa vie : la réputation qu'il avoit dans le Monde, lui mérita la tendresse de plusieurs femmes : Mégare, Iole, Déjanire, Omphale, sont les plus connues ; soit qu'il ait été empoisonné, victime malheureuse de la jalousie de quelqu'une d'entr'elles, ou qu'il se soit brûlé sur le Mont Ida, dans un accès de fureur, ce qui est difficile à décider ; il est sûr qu'il

mourut la cinquante-deuxième année de son âge. Sa mort n'éteignit point la haine d'Euristhée : elle se manifesta à son fils Hellus & ses frères, à mesure qu'ils avançaient en âge, par des ordres d'abandonner le Péloponnèse : ils obéirent, n'étant pas en état de résister, & se retirèrent à Athènes, où ils furent accueillis & protégés. L'union qui regnoit entr'eux, & l'éclat qu'ils recevoient de leur naissance & du mérite de leur père, inquiétèrent Euristhée, qui voyant en eux des ennemis trop dangereux dans son voisinage, fonda en Attique, dans le dessein de les exterminer ; mais les fils d'Hercule lui firent tête avec le secours des Athéniens, le tuèrent lui & ses fils, la quarante-troisième année de son règne, & rentrèrent dans le Péloponnèse. La peste désoleoit alors le Pays : il plut à l'Oracle d'attribuer ce fléau à la précipitation de leur retour, & ils furent obligés de se retirer à Marathon. Trois ans après, ils renouvelèrent leur entreprise, en prenant à la lettre l'Oracle qui fixoit à trois récoltes le tems de leur éloignement, qui devoit être de trois générations. Les Armées étoient en présence, on en alloit venir aux mains, lorsqu'Hellus proposa de décider la querelle par un combat singulier. Echémus, Roi de Tégée en Arcadie, accepta le défi, & le tua : le reste se dispersa. Egimius, Roi des Doriens, qu'Hercule avoit remis sur le trône, & qui avoit adopté Hellus, en reconnaissance de ce service, permit à la plupart d'entr'eux de s'incorporer avec ses sujets qui résidoient aux environs du Mont Oeta. Les fils d'Hercule & leurs descendans firent encore quelques tentatives inutiles, avant que de recouvrer leur ancienne autorité dans ces contrées : événement dont nous parlerons en son lieu.

Euristhée avoit confié à Atrée, fils de Pélops, le Gouvernement de Mycènes pendant son irruption en Attique : la mort de l'oncle mit le neveu en possession : les Pélopidés devinrent ensuite les maîtres du Péloponnèse, & voilà la date de leur ascendant sur les Perséides. On croit qu'Atrée partageoit le Gouvernement avec son frère Thyeste, lorsqu'il le surprit en adultère avec sa femme Érope, & le bannit ; il le rappella dans la suite, tua son fils, & le lui servit à manger ; c'est là ce qu'on appelle la cène de Thyeste. Les Poètes ont dit que ce souper fit reculer le Soleil d'horreur, d'où quelques Auteurs ont conjecturé qu'Atrée étoit savant en Astronomie ; qu'il prévoyoit les Eclipses, & qu'il découvrit, au mouvement des Etoiles fixes, les irrégularités du mouvement solaire. On parle encore d'un frère d'Atrée, connu sous le nom de Plisthène, père d'Agamemnon & de Ménélas, qui ne seroient en ce cas que des fils adoptifs d'Atrée, à qui Plisthène les auroit confiés ; mais il faut plutôt regarder Plisthène comme fils & successeur d'Atrée, & prendre la durée de son règne sur les soixante-quatre ans que l'on donne à celui d'Atrée & de Thyeste. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Agamemnon est le second Roi de la race des Pélopidés. Ce Prince avoit de la prudence & du courage ; il se rendit Souverain non seulement dans Argos & Mycènes, mais encore dans Sycione, Corinthe, & dans toute la contrée qu'on appelloit l'Achaïe : il fut élu chef des Grecs pendant la guerre de Troie, & ce n'est pas la moindre partie dont ses honneurs se soient accrûs. Voici le tems de cette expédition, sur laquelle l'intérêt général que tous les Peuples de Grece y prirent, ne me permet pas de passer légèrement.

La prise de Troye est une des plus fameuses époques de l'Antiquité : les Histoires de Grece datent de cette expédition tout ce qui s'est fait de remarquable chez la Nation. La Grece essaya devant Troye ce que pouvoient ses forces réunies ; & cette entreprise , qui fut proprement la fin de son enfance , dut faire pressentir à l'Asie le joug qu'on lui préparoit. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre , il est nécessaire de discuter , en peu de mots , sa certitude , qui n'est pas si bien établie que quelques Auteurs ne mettent en question tout , ou la plus grande partie de ce que les anciens Historiens nous en ont laissé. Les uns disent nettement qu'il n'y eut jamais d'Agamemnon , d'Achille , d'Hector , de Paris & d'Hélène ; tandis que d'autres s'efforcent de prouver , par d'anciens monumens égyptiens , qu'Hélène étoit femme de Paris , fils de Priam ; que les Troyens maltraiterent , en différens combats , les Grecs que la jalousie avoit rassemblés devant Troye , & qu'Achille périt de la main d'Hector dans un de ces combats.

Il faut convenir que le Grec ne se piquoit pas d'exactitude dans ses Annales ; que les fictions des Poëtes , jointes à la négligence des Historiens , acheverent de les corrompre , & que cela vinrent une infinité de récits différens des faits les plus considérables ; mais les ruines de Troye étant des preuves palpables de son existence & de sa grandeur passée , ceux qui rejettent l'expédition des Grecs comme fabuleuse , imputent sa destruction à des inondations & des tremblemens de terre , & appellent les élémens au secours du témoignage de je ne fais quel Prêtre Egyptien , contre le consentement unanime des Historiens Grecs & Latins. Quant à ceux de ces Historiens dont les

noms nous ont été transmis , j'avoue que la plupart vivoient quelques siècles après la guerre de Troye ; car nous ne pouvons regarder comme originaux Darès le Phrygien , & Dictis de Crete , dans l'état où nous les avons. Il ne faut pas inférer de-là , que tous les Ecrivains de la guerre de Troye ne nous en ont dit que ce qu'ils en ont appris dans Homere ; car on assure que ce Poëte n'est ni le premier ni le seul Auteur qui ait parlé de cette expédition : on en cite d'autres , dont il se servit apparemment , comme on se servit de lui dans la suite : les uns n'admettent pas un mot de toute cette Histoire , & d'autres , adorateurs superstitieux de tout ce qui vient de l'Antiquité , n'y trouvent rien de difficile à croire. *L'Iliade* est pour eux un récit scrupuleux & fidele ; ils conviendront aussi-tôt qu'Homere n'est pas un grand Poëte , que de souffrir qu'on l'ôte du nombre des Historiens exacts. Il y a certainement un milieu à tenir entre ces deux extrêmes : Homere lui-même , ce grand Maître à qui la Poésie doit la plupart de ses regles , ne l'a pas ignoré : il savoit , aussi-bien que qui ce soit , qu'en respectant le sujet principal , un Poëte a la liberté d'altérer les incidens ; que l'action doit avoir un fondement réel & vrai , mais que la vraisemblance suffit aux Episodes. Un récit abrégé de la guerre de Troye , tiré des premiers Historiens que nous en avons , fera connoître jusqu'où ce Pere de la Poésie s'est livré aux privileges de son art.

Nous ne savons ce qu'étoit Troye avant le regne de Teucer , dont nous ne connoissons pas mieux la durée : c'est pourquoi l'on a pris le parti d'attribuer la fondation de cette Ville à Dardanus , originaire d'Arcadie , qui côtoyant l'Europe à la tête de quelques-uns de ses compatriotes

tes, arriva dans la Samothrace, & passa de-là en Phrygie, Province de l'Asie mineure, où regnoit Teucer, dont il épousa la fille, qui lui apporta en dot quelque terrain dans le voisinage de la mer, où il bâtit une Ville qu'il nomma, avec ses environs, Dardanie. Quelques Auteurs ont imaginé là-dessus, qu'il avoit partagé l'Empire de son beau-pere; mais il est plus sûr qu'il lui succéda dans tous ses Etats, & que les Peuples qui s'appelloient auparavant Teucriens, prirent sous lui le nom de Dardiens. Les Grecs ont beau dire que la guerre de Troye est le prélude des conquêtes qu'ils ont faites sur les Barbares: il est vraisemblable que les Troyens étoient une Colonie de Grecs; leurs noms étoient Grecs; ils adoroient les mêmes Dieux que les Grecs, & Homere nous donne à penser qu'ils parloient la même langue; car sans cela on ne conçoit pas que ce Poëte, qui pousse quelquefois l'exactitude jusqu'aux minuties, nous eût rapporté tant de conférences entre les Troyens, & les Grecs, sans faire mention d'Interprete. Après un regne de soixante-quatre ans, Dardanus laissa la couronne à son fils Erichonius, qui la transmit; au bout de quarante-six, à son fils Tros, qui nomma le Pays, la Troade, & sa Capitale, Troye. Tros eut trois fils, Ilus, Assaracus & Ganymede. *Enée* descendoit d'Assaracus: Tentale, pere de Pélops & bifaieul d'Agamemnon, enleva Ganymede: Ilus vengea cette injure, chassa Tentale de ses Etats, & le contraignit de se réfugier en Grece, où son fils Pélops laissa, comme nous l'avons dit plus haut, la race des Pélopidés. Telles furent les semences de cette haine héréditaire entre les familles de Priam & d'Agamemnon, & telle fut la premiere cause de la guerre de Troye, quoique la moins générale-

ment alléguée; car il est vraisemblable que le petit-fils d'Ilus n'enleva que par repréaille la femme du petit-fils de Tentale. Tros regna quarante-neuf ans, & laissa le sceptre à son fils Ilus, qui passa, chez quelques Historiens, pour Fondateur de la Ville que les Grecs appelloient Ilion, & que les Romains appellerent Troye: d'autres en font honneur à Tros. Je suis de l'avis de ceux qui attribuent à Dardanus, & qui pensent qu'Ilus & Tros l'agrandirent seulement, l'embellirent, & la changerent de nom. Ilus regna quarante ans, & laissa pour successeur son fils Laomédon, qui, pour entretenir les murs de Troye, dépouilla les Temples de Neptune & d'Apollon qu'il avoit employés à les bâtir. Sur le refus de restituer, l'Oracle lui déclara qu'il n'expieroit ce sacrilege, & n'appaiseroit la colere des Dieux qu'en abandonnant une Vierge Troyenne en proie à un monstre marin: le sort tomba sur Héfione sa fille; mais Hercule lui conserva la vie, en tuant le monstre. Le Héros que Laomédon vouloit frustrer de la récompense qu'il avoit promise à ce service, assiégea la Ville, la prit, la pillà, tua cet insigne parjure, & fit prisonnier son fils Podarcès, qui reçut le nom de Priam, de sa rançon que les Troyens payerent dans la fuite. D'autres disent au contraire, que Priam prit parti pour Hercule contre Laomédon, & que le Héros, sensible à son intégrité, le mit sur le trône que son pere avoit occupé quarante-quatre ans. Priam étoit grand guerrier: son Royaume s'étendoit de Ténédos jusqu'au Septentrion de la Phrygie; il étoit composé de neuf Provinces, & d'un nombre de Villes proportionné. Il rebâtit la Cité, releva ses murs, la fortifia, & lui donna le nom de Pergame. La pompe & la magnificence regnoient en sa Cour:

il jouit, pendant plusieurs années, d'une prospérité sans interruption : sa famille étoit nombreuse ; il avoit cinquante fils, presque tous légitimes, & d'Hécube sa seconde femme. Hécube ayant rêvé, pendant qu'elle étoit enceinte de Paris, qu'elle accoucherait d'un tison qui réduiroit la Ville en cendres, Priam allarmé de ce songe, fit exposer l'enfant sur le Mont Ida ; mais les soins & la tendresse maternelle le conservèrent : il fut élevé parmi des Bergers, qui le surnommerent Alexandre, à cause des marques de courage qu'il avoit données plusieurs fois, en les défendant contre les voleurs qui les attaquoient. Lorsqu'il fut avancé en âge, soit que ses grandes qualités décélérent sa naissance, ou que l'adresse de sa mere en eût ménagé les moyens, il se fit connoître à son pere, qui le reçut avec beaucoup de tendresse. Quelque tems après son retour à la Cour de Priam, il fit voile pour la Grece, sous prétexte de redemander sa tante Héhone, qu'Hercule avoit enlevée, & que Télamon, pere d'Ajax, avoit épousée ; mais avec des desseins sur Hélène, femme de Ménélas, Roi de Sparte, si l'on s'en rapporte à l'événement : toutefois il est vraisemblable qu'il n'en avoit d'autres, que de chercher des aventures loin de sa Patrie, à l'imitation des jeunes Héros de ces tems. C'est en cette qualité qu'il partit à Sparte, où on l'accueillit avec toutes les démonstrations possibles de bienveillance & d'humanité : il fut bientôt en bonne intelligence avec Hélène, qu'il enleva de son consentement : les rapt de l'antiquité ne vont guere sans cette condition. J'ai déjà dit que les Grecs & les Asiatiques, alliés & voisins des Troyens, avoient, depuis long-tems, des sujets de mécontentemens réciproques. Que ce fût donc le dessein de Paris ou non,

non, il est certain qu'il dut se féliciter d'avoir trouvé une occasion d'embrasser la querelle de sa Patrie, & de venger les injures de sa famille, en satisfaisant son amour. Dans la crainte d'être poursuivi, il alla droit à Sidon en Phénicie, où l'on dit qu'il épousa Hélène ; & de Sidon à Troye, où il n'étoit pas arrivé que Sparte fut en rumeur, & toute la Grece en allarme. Agamemnon entra dans les ressentimens de son frere Ménélas ; il étoit puissant dans le Péloponnese ; il mit tout en usage pour engager dans leur querelle les Princes voisins de ses Etats, & la Grece entiere. Ce projet lui réussit d'autant plus facilement, que Tyndare avoit fait jurer à tous ceux qui prétendoient à la possession d'Hélène, la beauté de son siecle, que, quel que fût le choix de sa fille, si quelqu'un l'enlevait, de l'arracher des bras du ravisseur, & de la rendre à son époux : l'affaire devint donc nationale.

Agamemnon assembla dans Egium, ville de l'Archadie, les premiers Capitaines de la Grece, pour concerter la conduite de cette guerre. Il fut élu Général, & chacun se rendit en Aulide, port de la Béotie, comme on en étoit convenu, & on y jura de ne point retourner en Grece, sans avoir délivré Hélène, ou saccagé Troye. Ménélas étoit à la tête des Spartiates, que son frere Agamemnon commandoit en Chef. Diomede, Sthénéus & Euryale conduisoient les Argiens. Nestor, qui rachetoit bien les infirmités de son âge par sa sagesse & son expérience, étoit Chef des Messéniens. Les Arcadiens marchaient sous Agapénor ; les Eléens sous Polyxene, Amphimaque, Dalphius & Diarès, qui partageoient le Royaume. Quant aux Etats situés hors de l'Isthme, Ménésthee étoit suivi des Athéniens ses Sujets ; Ajax, fils de T-

Iâmon, des Magnétiens & des Habitans de Salamine; Schédius & Epistrophus, fils de l'Argonaute Iphitus, des Phocéens; Thoas, des Etoliens; Mégès, des Habitans de Dulichium & des Echinas; & Ulyffe, des Céphalléniens, Zacynthiens & des Habitans d'Itaque. Les forcés de la Béotie étoient divisées sous les cinq Généraux, Leitus, Arcétilas, Prothoenar, Clonus & Tersandre, fils de Polynice, Roi de Thebes: ce dernier fut tué dans la Myfie, & Pénélee prit sa place: les Orchoméniens étoient commandés par les freres Ialmenus & Afcalaphé; les Locres Opunces & Opicnémides, par le jeune Ajax, fils d'Oïlée; & les Eubéens, sous le nom d'Abantès, par Elphénor. Achille & son ami Patrocle amenèrent de la Thesalie, ou de ce Pays qu'on appelloit Pthiothis, les Mirmidons, les Achéens & les Helléniens; car le nom d'Helléniens n'embrassoit pas encore la Grece en général. Protéfilas, fils d'Iphyclyus; Philoctete, fils de Péan; Podalirius & Machaon, fils d'Esculape; Eumélus, Euripile, Polipete & Léontéus, Princes voisins & alliés des Grecs, fournirent aussi des soldats: Gunée conduisit les Anianes & les Perhibiens, & Prothée les Magnètes. On parle encore de Mériôn & d'Idoménee, Chefs des Crétois, & de Tlépoleme, fils d'Hercule, Général des Rhodiens. Nirée se rendit de Simé à l'Armée: Antippe & Phidippe, descendans d'Hercule, vinrent de Cos & de Carpathe: les Acarnaniens sont les seuls Peuples de quelque nom qui ne parurent point à cette expédition. On peut conjecturer quel étoit le nombre de ces troupes, par celui des vaisseaux qui les porterent: on en compte mille, mais plus communément douze cens, dont le plus grand n'avoit pas plus de cent-vingt hommes d'équipage, & le plus petit cin-

quante: ce qui donne, par une estimation moyenne, un corps d'Armée de cent mille hommes. On ne se seroit jamais imaginé que la Grece pût fournir tant de soldats: mais les hommes n'étoient pas ce qui manquoit aux Grecs; ils en avoient plus qu'ils n'en pouvoient entretenir, avec le peu d'argent & de vivres dont ils étoient pourvus: leurs vaisseaux étroits & sans ponts, tels que ceux des Pirates, ne pouvoient recevoir que fort peu de provisions.

Les Grecs en cet état mirent à la voile en Aulide, relâcherent à Lemnos, se tromperent de route, débarquerent en Myfie, & firent quelques incursions dans ce Pays: mais Téléphe, qui y regnoit, les repoussa, & les Béotiens perdirent Tersandre, leur Général. Ils arrivoient à peine dans les Champs Troyens, qu'on leur livra bataille; Protéfilas & quelques autres furent tués; cependant l'avantage fut du côté des Grecs; mais ils connurent, à la chaleur de cette réception, à quelles gens ils avoient à faire. Lorsque cette nombreuse Armée eut assez gagné de terrain pour asseoir un camp, on envoya Ulyffe & Ménélas en qualité d'Ambassadeurs, redemander Hélène aux Troyens: la chose fut mise en délibération: Anténor, & les premiers personnages de l'assemblée, étoient d'avis qu'on la rendit: mais Priam, par complaisance pour son fils, embrassa le sentiment opposé, rejetta la demande, & congédia les Ambassadeurs.

Sur ce refus, les deux Partis se préparèrent à la guerre. Les Troyens furent encore maltraités dans la seconde action; mais le manque de vivres força les Grecs à diviser leur Armée: une partie fut employée à cultiver la Chersonese, une autre à croiser les Mers pour fournir aux besoins pré-

fens ; le métier de Pirate étoit alors plus usité & moins odieux que dans les siècles suivans : le reste ravageoit le Pays, & vivoit à discrétion. Cette division fut favorable aux Troyens : ils eurent le tems de resserrer leurs vieilles alliances avec les Phrygiens, les Lyciens, les Mysiens, & la plupart des Peuples de l'Asie mineure, leurs voisins, & d'en former de nouvelles avec des Princes étrangers, dont ils reçurent de grands secours.

Les Grecs n'avoient de troupes sur pied que ce qu'il en falloit pour fatiguer l'assiégé, & faire la sûreté du camp. On envoya Achille en détachement, pour fourrager le Pays, & couper les vivres. Il s'en acquitta bien. Il prit trente Villes, d'où il rapporta une grande quantité de provisions; mais il fut très-mécontent du partage d'un butin dont il avoit fait lui seul la plus grande partie. Il avoit été secondé dans cette expédition, de Palamede, qu'on lapida comme un traître, sur les fausses suggestions d'Ulysse, tandis qu'Achille étoit occupé à la conquête de Lesbos. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce Capitaine avoit bien mérité de l'Armée par sa prudence, son courage, & sa science dans l'Art militaire; & qu'il n'eut jamais d'autre crime que d'avoir excité la jalousie de son accusateur. On dit qu'il enrichit l'Alphabet de seize Lettres, ou plutôt de quatre, qu'il ajouta aux seize qu'on tenoit de Cadmus; qu'il apprit aux Grecs à conduire & à disposer une Armée, honneur que Ménéstée pourroit revendiquer à juste titre; qu'il introduisit l'usage du mot du Guet, & qu'il inventa différens jeux pour la récréation du Soldat. Sa mort affligea le vieil Ajax, mais plus sensiblement Achille, dont cette cruauté, jointe à l'injustice qu'on lui avoit faite dans la division du butin, suspendit long-tems la

valeur & les armes; car tel fut apparemment le sujet de la colere de ce jeune Héros, & non la perte de sa Maitresse, comme le dit Homere.

Nous n'entrerons pas dans les particularités de cette guerre; elles sont sujettes à caution, & seroient longues à déduire. Les neuf premières années se passerent en assauts & en escarmouches peu nuisibles à l'assiégé, bien pourvu du nécessaire, assez nombreux pour faire tête à l'ennemi, & à qui la Ville offroit une sûre retraite, lorsqu'il étoit repoussé. Les Auteurs conviennent qu'il n'y eut aucune action importante avant la dixième année; & même ce n'est pas sans raison qu'Hérodote assure que les Grecs ne passèrent pas devant Troye les neuf premières; mais s'occupèrent à subjuguier les neuf Provinces qui composoient le Royaume de Priam, & tout ce qui s'opposoit à leur passage; pillant & ravageant le Pays devant eux, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent enfin à la capitale, dont ils firent le blocus: ce qui a occasionné l'erreur des Historiens, qui ont donné au siège de Troye une durée qui ne convenoit qu'à la guerre de Troye.

Il est certain que le corps de l'Armée se rassembla sous les murs de Troye, au commencement du Printems qui précéda sa prise. Les assiégés, peu inférieurs en nombre de Généraux & de soldats aux assiégeans, faisoient de fréquentes sorties: ses principaux Chefs étoient Hector, Paris, Déiphobe, Hélénus, & les autres fils de Priam, Énée, Anténor & ses fils, Euphorbe & Polidamas, fils de Penthée, Sarpédon, Roi de Lycie; Afius & Glaucus, Rhéus, Memnon, & d'autres Princes étrangers qui se rendirent à Troye sur la fin de la guerre, & qui commandoient les troupes auxiliaires. Quand Hector parut hors des

portes de Troye, tout annonçoit une action décisive : cependant le sort de cette guerre fut encore balancé dans plusieurs combats : un des plus considérables se donna vers le tombeau d'Illus, & l'autre dans le camp même des Grecs. Hector en força les retranchemens, & mit le feu aux vaisseaux. A l'exception de Teucer & d'Ajax, tous les Chers furent blessés, & la victoire étoit désespérée, lorsque Patrocle, à force de prieres, obtint d'Achille, dont il étoit ami, la liberté de conduire les Mirmidons à leur secours. A l'aide de ces troupes, que le repentiment, & non la prudence de leur Général, avoit éloignées du combat, les Grecs se rallierent, revinrent sur les Troyens, & les repousserent, après un choc opiniâtre. Patrocle tua Sarpedon & quelques autres; il poursuivoit Hector, lorsqu'Euphorbe le blessa par derrière; Hector fit face, & l'acheva. Euphorbe fut tué par Ménélas; c'est lui que Pithagore se ressouvenoit d'avoir été, & dont il assuroit, selon le système de la Métempsychose, que l'ame animoit actuellement son corps. Achille sortit de son assoupissement au bruit de la mort de Patrocle, & oubliant tout mécontentement, il courut au combat & à la vengeance; il rengagea la mêlée, & fit prisonniers douze jeunes ennemis, qui furent immolés aux mânes de Patrocle dans les jours de ses funérailles. Il attira dans la suite Hector en un combat singulier, le tua, & traîna en triomphe, autour des murs de Troye, son cadavre attaché à la queue d'un char, jusqu'à ce que Priam vint en payer la rançon. La mort d'Hector fut suivie de celle de Memnon, de Troilus & de beaucoup d'autres, & bientôt après vengée sur Achille, qui perit de la main & par quelque traïson de Paris. J'aime mieux ne rien décider sur la

façon dont il s'y prit, que de m'en rapporter au récit d'un Poete, qui, pour donner de la tendresse à son Héros, le rend amoureux de Polyxene, fille de Priam, qu'il apperçoit sur les remparts de Troye, qu'il obtient de son pere, & qu'il alloit épouser, lorsque Paris, qui s'étoit caché dans le Temple derrière une statue, lui lance un dard, & le tue aux pieds des autels. Ce boute-feu périt aussi de la main de Philoctete, & Hélene fut accordée à son frere Deiphobe.

Après la perte de leurs premiers Généraux, les Troyens mirent toute leur confiance dans le Palladium : on leur avoit prédit que la Ville ne seroit point prise, tant qu'on y conserveroit la statue de Minerve. Les Romains donnerent dans une superstition toute semblable, & Numa-Pompilius leur persuada que les Dieux leur avoient envoyé du Ciel de petits boucliers qu'on trouva par hazard, comme un gage de leur protection. Mais le tems fatal approchoit; le Palladium fut volé, & la Ville trahie par Antenor, & par Enée, ou surprise, comme d'autres le disent, par le stratagème du Cheval de bois. Mais à considérer cette machine pleine de Soldats & des principaux Officiers de l'Armée, sur la description qu'on nous en a laissée, il est difficile de décider quelle conduite est la plus ridicule, ou celle des Grecs qui s'enfermerent dans ses cavités, ou celle des Troyens qui l'introduisirent dans leur Ville. C'est épisode est, même dans un Poeme, une extravagance d'imagination, plutôt qu'une beauté de l'art. Au reste, ce Cheval n'étoit peut-être que le Bélier qui passa des Grecs chez les Romains. Plinè date son usage du siege de Troye, & le regarde comme le fondement de cette fiction; conjecture d'autant plus vraisemblable, que

nous savons qu'en ces tems on enveloppoit dans des fables l'origine de la plupart des inventions : la Grece en uoit ainsi pour se faire honneur de celles de l'Orient. Mais quelle que fut la figure de cette machine, Pausanias dit que c'étoit une espece de Bélier qu'Epeus imagina, & dont on conservoit un modele dans la citadelle d'Athènes : on en batit les murs de Troie ; on ouvrit une large brèche, par laquelle l'Armée entra de nuit dans la Ville, se dispersa dans les différens quartiers, s'en empara, la pillà, & la brûla. Priam, avec toute la famille, & la plupart de ses Sujets, fut massacré, sans egard à son âge & à sa dignité, & sans respect pour la sainteté des lieux où il s'étoit réfugié : les seuls Antéor & Enee échapperent du carnage, ce qui confirme leur correspondance avec l'ennemi, & la trahison dont on les accuse.

Tel fut le sort de Troie, non moins fameuse chez la posterité pour avoir été le théâtre des premières victoires de la Grece, que par la longue & vigoureuse résistance qu'elle fit à toutes ses forces réunies : heureuse au moins dans sa chute, d'avoir trouvé des Ecrivains capables d'éterniser ses ruines, & d'avoir donné naissance, par ses malheurs, aux deux plus beaux Poèmes que l'Univers ait encore produits. La plupart des Nations ont voulu descendre de ses restes dispersés, & cette vanité leur fait honneur. Ceux qui ont le plus de droit d'y prétendre, ce sont les Romains, originairement les Albains, fixés en Italie par Enee ; les Vénitiens par Antéor, qui entra dans la Mer Adriatique avec les Hennes, & fonda Padoue ; & les Chaoniens qu'Hélénus, fils de Priam, établit en Epire. Ce Royaume finit avec sa Capitale, l'An du Monde 2820, quatre cens

A. M.
2820.

huit ans avant la premiere Olympiade, deux cens quatre-vingt-seize depuis sa fondation par Dardanus, dont la couronne passa de pere en fils, sans interruption, jusqu'à Priam, le dernier de ses Rois.

Quel que fut le malheur des Troyens, la victoire ne fut pas fort avantageuse aux Grecs : la plupart de leurs Généraux & de leurs soldats demeurèrent sur le champ de bataille : le reste, épuisé des fatigues d'une longue guerre, fut exposé, pendant le retour, à toute la fureur des tempêtes, & à toutes les miseres des naufrages ; ce qu'on attribue à l'impatience de Ménélas, qui fit mettre à la voile aussi-tôt qu'il eut recouvré son Hélène. La Flotte fut dispersée ; les uns échouèrent ; d'autres furent jetés sur des côtes étrangères ; & le petit nombre de ceux qui revirent la Patrie, trouverent leurs familles pleines de désordre, l'Etat déchiré par des factions, le Gouvernement défiguré par des innovations, & furent égorgés dans leurs foyers, ou contraints de prendre la fuite. La ruine des Troyens coûta des larmes aux Femmes & aux Maitresses des Généraux de la Grece ; elles daterent leur infortune de cette expédition, & n'en parlerent jamais sans la détester.

Agamemnon fut massacré, à son retour, par Egeste, fils de Thyeste & de Clytemnestre, son épouse, qui avoit vécu en adultere avec le pere de l'assassin, pendant tout le tems de l'absence de son mari. On ne convient pas généralement, mais il est naturel de croire qu'Egeste s'empara du Royaume ; dont il jouit pendant sept ans, au bout desquels Oreste, fils d'Agamemnon, revint de la Phocide, où il s'étoit réfugié, tua l'Usurpateur Egeste, Clytemnestre sa mere, sa sœur

Hélène, & remonta sur le trône de son père, après avoir éprouvé quelque opposition de la part des Argiens. On dit qu'il fut ensuite agité des Furies, ce qu'il faut entendre des remords qui suivirent les meurtres qu'il venoit de commettre. On le cita devant l'Aréopage, & il fut absous sur le partage des opinions. Lorsque les voix étoient égales, on suivit toujours le parti favorable à l'accusé. Ce jugement, & quelques expiations, fermèrent la scène d'adultère, de meurtre & d'inceste, qui avoient flétri jusqu'alors, & désolé sa famille: il jouit d'un Royaume puissant, & son règne fut long & paisible. Nous avons insinué qu'Argos avoit eu des Rois après la mort d'Acristus; mais il faut regarder ces Souverains comme des Vice-Rois de Mycenes. Le secours des Phocéens, qui lui demeurèrent constamment attachés, lui donna dans Argos une autorité que ni son père, ni aucun de ses prédécesseurs n'avoient eue. On croit que cet Etat se réunit cent quarante ans après la division qu'Anaxagoras, Melampe & Bias en avoient faite entre eux. Après la mort de son oncle Ménélas, dont il avoit épousé la fille Hermione, il régna dans Lacédémone, au défaut d'un successeur légitime, & en qualité de petit-fils de Tyndare, du côté de Clytemnestre sa mère. Il agrandit encore ses domaines d'une partie de l'Arcadie, dont il s'empara pendant la vacance du trône, & mourut après un règne de soixante ans. On lui attribue la fondation d'une Colonie d'Éoliens en Asie; mais il faut réserver cet honneur à son fils Penthile, qui les introduisit dans la Thrace, d'où ils passèrent à Lesbos, lors du retour des Héraclides; & ce ne fut que le fils de Penthile qui les fixa dans l'Asie. Oreste laissa deux fils; Tisamene, qu'il eut d'Hermione, fille de Mé-

nélas; & Penthile, qu'il eut d'Erigone, fille d'Érygiste. On ne sait lequel des deux fut successeur d'Oreste, ou s'ils partagerent la Souveraineté; mais il est vraisemblable que la couronne échut à Tisamene, l'héritier légitime: il en jouissoit à peine depuis trois ans, lorsqu'il fut chassé par les Héraclides.

Aristomaque, arrière petit-fils d'Hercule, avoit laissé trois fils, Témene, Créphonie & Aristodème. Encouragés par les Oracles qui les instruisoient & des lieux & du tems de leur descente, ils répandirent qu'ils suivroient la trace de leur trisaïeul, & qu'ils rentreroient par l'Isthme; mais tandis que ce faux bruit attiroit toutes les forces du Péloponnèse à la défense de ce passage, ils traversèrent la Mer, sous la conduite d'Oxilus, fils de ce Thoas qui assista au siège de Troie, & descendirent à Moliérium sans presque aucun obstacle.

La guerre de Troie précéda de huit ans le retour des Héraclides: c'est la seconde action qui ait intéressé la Grèce en général: elle fit changer de face au Péloponnèse. Les Héraclides, en qualité d'héritiers des Pérides, revendiquèrent comme leur légitime, la Ville d'Argos, que le fort (car c'est ainsi qu'ils partagerent leurs conquêtes) adjugea à Témene, qui trouva quelque difficulté à s'en rendre possesseur, & qui s'empara de plus d'un petit Village voisin qu'il fortifia, & dont il fit une place de retraite dans la conduite de cette guerre. Leurs prétentions au Royaume de Lacédémone étoient fondées sur ce qu'Hercule ne rendit la couronne à Tyndare, qu'à condition qu'il la transmettroit à ses fils; & Sparte, livrée par un certain Phylaxene, fut le partage d'Aristodème, qui en laissa, en mourant, le gouvernement à ses

A. M.
2900.

fils Euristhene & Proclès. Ils avoient les mêmes droits sur la Messénie; car Hercule, après avoir détruit la Ville de Pile, & conquis le Pays, n'en céda le sceptre à Nestor qu'aux mêmes conditions que Tyndare avoit obtenu celui de Sparte. Cresphonte obtint la Messénie par adresse. Son humeur populaire le fit haïr de la Noblesse, & il fut massacré avec deux de ses fils, Epitus, le plus jeune, échappa, vengea la mort de son père dans le sang de l'Usurpateur Polyphonte, & régna. Il eut sept successeurs sous le nom d'Epitides, qui gouvernèrent l'Etat depuis sa mort, jusqu'à l'invasion des Spartiates. Les Héraclides mirent Oxilus, leur Général, en possession d'Elis qu'ils lui avoient promise. Iphitus, InSTITUTEUR des Jeux Olympiques, descendoit de cet Oxilus. Ils réservèrent encore l'Etat de Corinthe à Aletes, leur allié, qui s'en empara, & que sa postérité gouverna l'espace de trois cens ans: c'est ainsi qu'ils recouvrèrent tout le Péloponnèse, à l'exception de l'Arcadie, que Cypselus conserva, en mariant sa fille Merope à Cresphonte: leur Souveraineté dura jusqu'au tems des conquêtes de la Macédoine. Lors de cette révolution, les Achéens, originaires de Thessalie, & descendans d'Achæus, frere d'Ion, remplissoient Argos & Lacédémone. Chassés par les Héraclides, ils demanderent retraite aux Ioniens, leurs voisins & leurs alliés. Sur leur refus, ils marcherent contre eux, sous la conduite de Tisamene, qui périt dans le combat; mais après avoir repoussé les Ioniens en Attique, & établi les Achéens en leur place. Polybe dit que Tisamene régna dans l'Ionie, & qu'il eut des successeurs: mais il est certain que le retour des Héraclides anéantit la puissance des Pélopidès, qui regne-

rent dans Argos & Mycenes à peu près cent soixante ans.

Témene, que nous avons laissé en possession d'Argos, donna sa fille à Déiphonte, son allié, qui se concilia la faveur du Peuple & les bonnes grâces de son Roi, à un point que les fils de Témene en devinrent jaloux, & se défirent de leur père, dans la crainte que Déiphonte ne lui succédât. Malgré la puissance du parti de Déiphonte, & l'indignation publique que ce meurtre dut naturellement exciter, la couronne de Témene passa, dit Pausanias, à Cylus, son fils aîné: les regnes de Témene & de Cylus, ajoutés ensemble, durèrent quarante ans. Les Argiens, qui soupiroient depuis long-tems après la liberté, ne laisserent, après la mort de Cylus, à ses successeurs, que le nom de Roi. Nous pouvons dater de ce tems la chute d'Argos, dont l'Etat, joint à celui de Mycenes, a subsisté à peu près huit cens ans, depuis sa fondation par Inachus. Pour éviter les désordres d'une révolution subite, on continua quelque tems la succession de ces Rois titulaires; mais ils avoient si peu d'autorité, que les Historiens n'en font presque pas mention. Meltas, fils de Lecidaüs, fut le dernier de ces esclaves couronnés: il étoit né fier; il voulut secouer le joug qu'on avoit imposé à ses prédécesseurs, par quelque action qui demandoit plus d'autorité qu'on ne leur en avoit laissé: on lui fit son procès: cette hardiesse lui coûta la couronne & la vie, & la Souveraineté s'anéantit ainsi dans Argos. Ce qu'Hérodote dit ensuite de ces Rois, doit s'entendre de quelques Officiers particuliers qui porterent ce nom dans les Républiques d'Athenes & de Rome. Nous pouvons donc regarder à présent Argos comme un Etat Républicain, quoiqu'à en juger sur ce que les ancien-

nes Histoires nous apprennent de ses constitutions ; ce fut plutôt une espece de Démocratie. Le Peuple étoit divisé en quatre Tribus : il avoit un Sénat, qui lui étoit subordonné, & qui se renouvelloit tous les quatre ans. Ce Tribunal terminoit, de son autorité privée, toutes les petites affaires, mettoit le Peuple en état de délibérer sur les grandes, & faisoit exécuter ses décisions. Les Argiens avoient encore une Cour de Judicature, composée de quatre-vingts personnes, sans compter une quantité d'autres Magistrats subalternes. Ce Gouvernement fleurit pendant plusieurs siècles. La contestation qu'ils eurent avec les Lacédémoniens, par rapport au territoire de Thyrée, leur fut glorieuse. La jalousie & la différence de Gouvernement firent naître & fomentèrent la dissention entre ces Peuples. Le Lacédémonien ne voyoit rien de comparable à l'Oligarchie, & faisoit tous ses efforts pour amener ses voisins à ses constitutions, qu'il croyoit les meilleures de Grece.



CHAPITRE III.

Du Royaume & de la République de Lacédémone, depuis sa fondation jusqu'à la fin des guerres contre les Messéniens, ce qui comprend environ 800 ans.

DE toutes les traditions sur la fondation de ce Royaume, la plus généralement reçue nous apprend que Lélex regna le premier dans la Laconie, l'an du monde 2500, & qu'il nomma ses sujets, les Léleges, & le Pays, la Lélégie. Il laissa deux fils, Myles & Polycæon. Myles lui succéda, & passa chez le Grec pour l'inventeur du Moulin. Polycæon épousa Messene, fille de Triopas, Roi d'Argos, & s'empara de ce Royaume, qu'il nomma la Messénie. Eurotas & Cléson passent pour fils de Lélex, mais le premier plus généralement pour fils & successeur de Myles, & pour Fondateur de la Ville, qui porta le nom de Sparte sa fille. D'autres en ont fait une Rivière, à l'occasion d'un large canal qu'il fit creuser, & qui conduisoit à la Mer toutes les eaux dont le Pays étoit inondé. Eurotas ne laissa point d'enfant mâle, & le sceptre passa entre les mains de Lacédémon, à qui il avoit donné sa fille en mariage. La Ville s'appelloit Sparte, du nom de sa Reine; & le territoire s'appella Lacédémone, du nom de son Roi; mais le tems anéantit la différence de ces dénominations, & dans la suite Sparte & Lacédémone désignerent indifféremment & la Ville & son territoire. Lacédémone laissa la couronne à son fils Amyclas. Amyclas eut trois fils, Argalus,

Cynortas & Hyacinthe. Les Poètes ont dit que ce dernier fut tué malheureusement par Apollon, qui le métamorphosa en une fleur qui porte son nom. Argalus succéda à Amyclas, & eut pour successeur son frere Cynortas, qui transmit le sceptre à son fils Oebalus, dont le Royaume fut pendant quelque tems l'Oébalie. Oebalus eut Tyndare, de Gorgophone, fille de Persée; il avoit eu Hyppocoön d'un premier lit. Hyppocoön & Tyndare se disputèrent le trône; mais Tyndare fut contraint d'abandonner ses prétentions, jusqu'à la mort de son frere & de ses dix fils, égorgés par Hercule, comme nous l'avons dit dans l'Histoire d'Argos. Tyndare épousa cette fameuse Léda, qui eut de Jupiter, dit-on, les jumeaux Castor & Pollux, à qui leur naissance ou leurs exploits méritèrent le surnom de Dioscours. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'ils partagèrent la gloire de la plupart des grandes entreprises de leur tems, & qu'après leur mort on leur éleva des autels; qu'on donna leur nom à la Constellation des Gemeaux, & que Rome, de même qu'Athènes, par une vénération particulière pour leur Divinité, attribua à leur assistance ses victoires les plus signalées. Tyndare eut encore deux filles, qui ne firent guère moins de bruit dans le monde que leurs freres; Clytemnestre, femme d'Agamemnon, & Hélène, que Thésée avoit enlevée, avant que Ménélas, frere d'Agamemnon l'épousât; mais on trouvera, à l'endroit de la guerre de Troie, l'histoire de ces époux. Castor & Pollux moururent avant leur pere, & Ménélas monta sur le trône de Sparte, en qualité de gendre de Tyndare. Il échappa du siege de Troie; mais assailli, à son retour, par une tempête, où il perdit la plupart de ses vaisseaux, il fut jetté sur les côtes d'Egypte, où il erra

erra pendant sept ans avant que de rentrer dans Lacédémone. Hérodote assure qu'Hélène, qu'on retenoit en Egypte pendant la guerre de Troie, fut la seule occasion de son voyage dans ce Pays; & il insinue en même tems, que Priam étoit trop prudent pour exposer sa famille & son Royaume à toutes les miseres dont ils furent accablés; & trop juste pour maintenir un fils, qui n'étoit ni l'héritier immédiat de sa couronne, ni d'un mérite à comparer à celui de ses freres, dans la possession de la femme d'un autre, s'il eût été en son pouvoir de la rendre. Ménélas n'eut d'Hélène qu'une fille, appelée Hermione, qu'il maria à Pyrrhus, fils d'Achille, après l'avoir arrachée d'entre les bras d'Oreste, fils d'Agamemnon, à qui il l'avoit donnée en premieres noces. Mais Pyrrhus fut assassiné, & Oreste soupçonné de ce meurtre, sur son empressement à reprendre Hermione: cependant, après la mort de Ménélas, les Lacédémoniens le préférèrent à Nicolstrate & à Mégapenthe, & aimerent mieux se soumettre à ce petit-fils de Tyndare, quoiqu'il regnât déjà dans Argos & Mycenes, qu'aux fils naturels de leur Roi. Le regne d'Oreste fut long; son fils Tisamene lui succéda; mais il fut bientôt dépouillé de tous les Royaumes que son pere lui avoit laissés, par les Héraclides, dont nous avons exposé plus au long le retour, à la premiere occasion que nous avons eue d'en parler.

Il n'arriva rien de remarquable dans Lacédémone, jusqu'à cette premiere révolution: nous n'avons même aucune autorité suffisante sur laquelle nous puissions fixer la durée de chaque regne. Quelques Chronologistes en omettent la succession jusqu'à la descente des Héraclides. Il en est des Etats à peu près ainsi que des hommes;

les actions de leur enfance ne méritent pas ordinairement qu'on s'en souvienne : la mémoire des premiers Rois est tellement éclipsée par la réputation de leurs successeurs, qu'il n'en reste que les noms, & ce vuide est dans la suite un prétexte aux Historiens pour les ravir à la postérité. Quoi qu'il en soit, nous adopterons ces treize Rois, dont les treize derniers sont de la race de Pélops. La durée de tous ces regnes est à peu près de quatre cens ans : il n'y avoit point encore de barrière élevée entre l'autorité du Monarque & les privilèges des Sujets ; cependant il paroît qu'on ne faisoit aucune irruption de part ni d'autre.

De Monarchique que le Gouvernement avoit été jusqu'alors, il devint Diarchique. Le hasard donna lieu à cet événement, ou plutôt il fit naître le dessein de mettre deux Rois sur le trône. Aristodème, un des Héraclides, mourut lorsque ses frères préparoient leur retour : la Souveraineté de Lacédémone lui étoit destinée ; on la conserva à sa famille. Il avoit deux fils jumeaux, Euristhène & Proclès : ils étoient si semblables, qu'on ne pouvoit distinguer qui des deux étoit le successeur légitime de leur pere.

Les Spartiates s'en rapportèrent à leur mere : il est vraisemblable qu'elle profita de l'occasion de fixer le sceptre dans sa famille : elle répondit qu'elle n'avoit jamais distingué l'aîné du cadet, & l'Oracle appuyant son projet, tous les deux furent proclamés Rois. L'autorité étoit égale entre eux ; mais la famille d'Euristhène eut quelque avantage dans le partage des honneurs ; on confia les rênes de l'Etat à leur oncle Theras, pendant leur minorité : sa régence expirée, Theras conduisit une colonie à Calliste, Ile de la Mer Egée, qui se fit connoître, dans la suite, sous le nom de Thé-

ra. Les freres se regarderent avec des yeux de rivaux, tout en montant sur le trône : il n'est pas étonnant que la place qu'ils occupoient, fit éclore entre eux des mécontentemens & des inimitiés réciproques ; mais on doit être surpris que ce levain se soit transmis jusques chez leur postérité la plus reculée, & qu'il ait fermenté pendant près de huit siècles, sans bouleverser de fond en comble les constitutions du Royaume. Euristhène eut pour successeur son fils Agis, & Proclès son fils Sous. On vit alors à Sparte l'origine de l'esclavage. Dans une division générale du Pays, Euristhène & Proclès avoient accordé aux habitans les immunités & les privilèges dont les Citoyens jouissoient. Agis abolit cette loi, & imposa un tribut sur tous les domaines de Lacédémone. Les seuls Hélotés refusèrent de le payer : ce Prince marcha contre eux, les fit prisonniers de guerre, les dépouilla de tous les droits qu'ils avoient en qualité de membres de l'Etat, & les condamna, eux & leur postérité, à un esclavage perpétuel. Pour éterniser leur infamie, on donna le nom d'Hélotés à tous ceux qui tombèrent dans la servitude, & il en fut en Grece à peu près comme dans la plupart des contrées de l'Europe, auxquelles les Sclavoniens ont fourni, en semblable occasion, le mot d'esclave. Tandis qu'Agis se rendoit formidable au dedans de l'Etat, Sous, jaloux de se signaler au dehors, subjuga une partie de l'Arcadie. Plutarque rapporte un trait remarquable de cette expédition. Les Clitoriens le tenoient bloqué dans son camp. Son Armée étant sur le point de manquer d'eau, il convint de leur abandonner toutes ses conquêtes, à condition qu'on lui permettroit, & à ses troupes, de se défaltrer dans un ruisseau qui couloit aux environs. Pour éluder la force de ce Traité, il of-

fit sa couronne au premier de ses soldats qui s'abstiendrait de boire ; mais aucun n'acceptant la proposition , il s'approcha le dernier du ruisseau , s'y baigna le visage , sans avaler une goutte d'eau , se mit en marche à la face de l'ennemi , & refusa de restituer ce qu'il avoit conquis. Echestrate lui succéda dans la ligne des Euristhénides , & quelques années après , Eurytion ou Euryphon dans la ligne des Proclides. L'Empire des Rois avoit été jusqu'alors absolu , mais Eurytion affectant de se communiquer à ses Sujets , relâcha les rênes de l'Etat ; & le Peuple , que cette familiarité rendit entreprenant , empiéta sur son autorité , & profita si bien de la foiblesse ou de la condescendance de ses successeurs , que le Gouvernement tomba dans le mépris ; & tout le Royaume en combustion. Labotas & Britanis succéderent à Echestrate & à Euryphon. Les contestations entre Lacédémone & Argos commencèrent sous leur règne , mais ne produisirent aucune action mémorable. Ils eurent pour successeurs Dorisse & Eunome. Dorisse fit place à Agésilas , qui gouverna avec Eunome , jusqu'à ce que celui-ci fut massacré dans une émeute populaire. Eunome laissa deux fils de différens lits , Polidecte & Lycurgue. Polidecte lui succéda , & partagea l'Empire avec Archelaüs , de la famille d'Euristhene ; mais Polidecte étant mort sans enfans , Lycurgue son frere monta sur le trône. Sa belle-soeur , qui se trouvoit enceinte , s'offrit à détruire son fruit , s'il consentoit à l'épouser. Lycurgue dissimulant avec adresse l'horreur qu'il ressentit à cette proposition , se répandit en témoignages de reconnaissance & de joie , & la conjura , par l'intérêt de sa santé , de ne point attenter sur elle-même ; qu'il auroit soin d'écarter l'enfant , si-tôt qu'il seroit né. Elle accoucha d'un garçon.

Lycurgue étoit alors à souper avec les Magistrats de Lacédémone ; on le lui porta , il le leur présenta comme leur Roi ; & pour marquer la joie du Peuple & la sienne , il le nomma Charilas ou Charillus. Il gouverna en qualité de tuteur du jeune Roi ; mais six mois après cet événement , s'apercevant que son déintéressement & son équité ne pourroient le défendre contre une Reine que ses refus avoient rendu furieuse ; que ses créatures l'accusoient d'attenter à l'autorité royale , & que son frere avoit eu le front de lui en faire des reproches à lui-même , il crut que son absence écarteroit la tempête , & il prit le parti de voyager , en attendant que la naissance d'un fils assurât le sceptre dans la famille de son neveu.

Dans ce dessein , il passa en Crete , dont il étudia les constitutions , & recueillit les meilleures loix , se proposant de les introduire à Sparte , si-tôt qu'il en auroit occasion. Il forma des liaisons étroites avec Thalès ; ce n'est pas le Philosophe. Ce Thalès étoit grand Législateur & grand Poète : il l'engagea à aller à Lacédémone , & à préparer le Peuple à l'étrange révolution qui suivit son retour. Quant à la Crete , on reconnoît Minos pour son Législateur ; cependant il ne fit que perfectionner le plan de ce Radamanthe , qui donna lieu , par sa prudence & son équité , aux Poètes de le mettre au nombre des Jugés infernaux. On parle de deux Radamanthes & de deux Minos ; mais l'opinion commune est que Minos le Législateur est seul de ce nom. On l'appelloit fils de Jupiter ; mais c'étoit une suite de la fable de l'enlèvement d'Europe. Le Taureau , dont on dit que ce Dieu prit la forme , étoit l'enseigne du vaisseau qui la transporta. Ce qu'on fait de plus vraisemblable sur Minos , c'est qu'il est fils d'Astérius & d'Eu-

rope, & qu'il succéda à son pere. On croit qu'Aférius, Europe & Minos étoient le Saturne, la Rhée & le Jupiter des Crétois. Cette Ile est la première que les Voyageurs Orientaux ont dû rencontrer sur leur route; d'où nous conjecturons qu'elle fut la porte des Arts, des Sciences & de la politesse, & que s'ils ne firent pas d'aussi grands progrès dans cette contrée que dans quelques autres, elle en ressentit au moins les premiers effets. Europe avoit à sa suite quelques Curetés; c'étoient les plus instruits & les plus adroits d'entre les Phéniciens; ils formoient une partie du cortège de Cadmus: ils se répandirent dans la Grèce, dont ils occupèrent plusieurs contrées, sous les noms différens de Corybantes, de Telchines & de Cabires. On les appelloit en Crete, Idéens Dactiles: ils apportèrent avec eux les métiers, & inventerent les outils qui leur sont propres: ils travailloient en fer & en cuivre, & fabriquoient des armures dont ils se couvroient dans leurs sacrifices, & qu'ils frapportoient en mesure avec leurs épées, en dansant au bruit des siffes & des tambours, comme s'ils eussent été possédés de quelque Dieu. On rapporte à cette cérémonie l'origine de la Musique en Grèce.

C'est à leur instigation que Minos construisit une Flotte, & se rendit maître des Mers. Il est vraisemblable que leurs avis ne lui furent pas inutiles, quand il forma son Gouvernement: ses constitutions particulières ont une si grande analogie avec celles de Sparte, qu'afin de ne pas répéter les mêmes choses sous des noms différens, nous n'en parlerons point; nous contentant d'observer en général, que le corps des Loix de Minos tendoit au bonheur & à la liberté de ses Sujets.

Lycurgue passa de la Crete en Asie; & malgré

l'extrême contrariété de la discipline sévère des Crétois, avec l'indolence & la mollesse des Ioniens, ce séjour ne lui fut pas entièrement infructueux. C'est-là qu'il rassembla les Ouvrages d'Homere, qui jusqu'alors avoient été dispersés par fragmens entre les mains de quelques particuliers; c'est par ses soins qu'on en vit les premiers exemplaires complets. On rendit justice à ce grand Poète, quoique son Ouvrage n'eût encore ni l'ordre, ni la beauté qu'il reçut dans la suite, de Solon & de Pisistrate. On croit que Lycurgue entra en Egypte. Quant au reste de ses voyages dans les contrées du monde les plus reculées, & à ses conférences avec les Gymnosophistes Indiens, tous ces faits ne sont pas suffisamment attestés. Tandis qu'il recueilloit des connoissances chez l'Etranger, ses concitoyens avoient grand besoin de son secours, & tous les différens ordres de l'État lui dépêcherent, du consentement des Rois mêmes, des Ambassadeurs en titre, pour hâter son retour. Après le meurtre d'Eunome, & quelques autres tragiques effets de l'insolence du Peuple, tout tendit à l'anarchie & à la révolte; & Sparte ne vit de ressource contre la ruine qui la menaçoit, que dans l'intégrité & la prudence de Lycurgue, qui lui étoient si bien connues.

Tel étoit l'état des choses, lorsque Lycurgue revint. Trouvant le Peuple disposé à recevoir toutes les impressions qu'il jugeroit à propos de lui donner, il ne perdit point de tems. Pour appliquer un remède aussi grand que le mal, il crut qu'il falloit refondre entièrement le Gouvernement: il savoit de quel poids étoit en pareil cas la voix des Dieux, & l'autorité de la Religion. Il alla donc à Delphes, consulter Apollon; la Pitié l'appella le bien-aimé des Dieux, & Dieu lui-

même plus qu'homme. Il en reçut un Oracle, auquel il donna le nom de Rhétra, & qui contenoit, à ce qu'il disoit, & la forme du Gouvernement qui convenoit aux Spartiates, & des assurances qu'il égaleroit en splendeur les Etats du Monde les plus florissans. Encouragé par cet heureux début, il communiqua ses vues à ses amis; peu à peu il en gagna d'autres; & lorsque son projet fut mûr, pour inspirer la terreur à ceux dont il avoit à craindre quelque résistance, il commanda à trente des principaux Citoyens de se présenter en armes sur la place publique. Charilas prit l'allarme, & se réfugia dans le Temple de Minerve; mais ce Prince étoit d'un caractère flexible. Lycurgue l'initia dans ses desseins, & il y donna les mains.

Après cette démarche nécessaire, il porta les premiers coups aux Chefs de l'Etat; il continua à la Famille Royale le droit de succéder au Trône; mais il affoiblit l'autorité des Rois, en instituant un Sénat qui pût servir de contrepoids entre le Prince & les Sujets, & entretenir un juste équilibre entre les prérogatives de l'un & les prétentions des autres. Ce Tribunal étoit composé de vingt-huit personnes, sans compter les deux Rois: on donna les premières places à ceux qui favorisoient la réforme; & pour remplir les autres, on choisit entre les Citoyens ceux qui s'étoient distingués par leurs vertus particulières, ou par les services qu'ils avoient rendus à l'Etat; mais chacun de ces Magistrats n'avoit pas moins de soixante ans. Ils demeuroient en charge le reste de leur vie, à moins de quelqu'insigne malversation: on prévenoit ainsi tous les inconvéniens d'un Corps qui se renouvelle trop souvent, & l'on préparoit une récompense aux Vieillards, & un aiguillon pour la jeunesse. Cette Cour de Judicature étoit Sou-

veraine; cependant on en appelloit au peuple, mais ces appels étoient rares; car elle procédoit avec tant de prudence & de circonspection, que dans l'espérance d'acquérir de nouvelles lumières, elle suspendoit le jugement d'une affaire pendant plusieurs jours: au reste, on n'avoit pas la liberté de prendre ces Juges à partie. Aristote remarque que l'étendue de ce privilege ne pouvoit s'accorder avec la bonté du Gouvernement. En effet, quand on considère que toute l'autorité étoit concentrée dans ce Sénat, ces Rois qui n'en étoient que les Chefs, & qui ne pouvoient entreprendre, ou décider aucune affaire d'importance, sans avoir la pluralité des voix, font une triste figure: on avoit, à la vérité, quelque respect, quelque déférence particulière pour eux; ils occupoient les premières places dans les assemblées; ils propoisoient leur avis, & donnoient leur suffrage les premiers; Hérodote insinue même qu'ils avoient double voix: mais quant aux droits particuliers de la couronne, ils étoient bornés à la réception des Ambassadeurs & des étrangers, aux consultations des Oracles, aux soins des Sacrifices, à l'adoption des Héritiers, à la protection des jeunes Héritières, & aux fonctions de Voyers; ils étoient comptables de leur administration; on informoit contr'eux; on les interrogeoit en forme, & on les condamnoit selon la nature du crime. Ils pouvoient en appeler au Peuple; mais ce droit leur étoit commun avec le dernier des Citoyens: en un mot, s'ils avoient quelque juridiction, c'étoit plutôt en qualité de Sénateurs que de Rois. Contens du titre & de la pompe royale, ils avoient moins d'autorité que les Consuls Romains, & autant au plus que les Doges de Venise. Telle étoit la condition des Rois dans le Sénat; mais elle

étoit bien différente dans le Camp. Là ils jouissoient d'un pouvoir absolu, en qualité de Généraux : leur Conseil étoit composé du Chef de la Cavalerie, de quelques Sénateurs, & d'un grand nombre de Colonels & d'Officiers subalternes qu'ils consultoient, mais dont ils pouvoient toujours négliger les avis. Ils prenoient cependant les ordres du Sénat, qui leur donnoit ordinairement carte blanche; mais qui les contraignoit aussi quelquefois à marcher contre l'ennemi, ou à rentrer dans l'Etat, lorsqu'ils y pensoient le moins.

Quant à la part que le Peuple avoit dans le Gouvernement, elle se réduisoit à deux especes d'assemblées : la plus petite étoit composée des seuls Citoyens, & la plus grande du corps entier des Lacédémoniens; mais l'une & l'autre n'étoit qu'une pure formalité: le Sénat les convoquoit, & les dissolvoit à son gré; il proposoit ce qui lui paroissoit convenable; & il ne restoit au Peuple qu'à ratifier, ou à rejeter son avis; point d'examen, point de délibération; on n'alloit pas même aux opinions: d'ailleurs, il étoit exclus de toutes les dignités de l'Etat; en sorte que ce que Lycurgue avoit ôté à la puissance des Rois, n'avoit guere augmenté celle du Peuple; mais ce qui lui restoit à faire, le fondement de tout ce qu'il avoit déjà fait, la dernière; mais la plus dangereuse innovation qu'il alloit apporter dans le Gouvernement, lui étoit entièrement favorable; c'étoit la division des terres. Cet article devoit souffrir une violente opposition, sur-tout de la part de ceux qui s'étoient enrichis dans les derniers troubles. Il leur représenta combien il étoit utile & beau qu'il n'y eût entr'eux d'autre distinction que celle que le vice & la vertu y mettroient: la partie indigente du Peuple étoit la plus nombreuse; elle

appuyoit ses remontrances, il fallut y céder.

Il leva un plan exact de la Laconie, qu'il partagea en trente mille parties égales, dont il assigna neuf mille aux Citoyens, & le reste aux habitans du domaine. Chaque portion pouvoit suffire à la subsistance d'une famille, mais avec cette frugalité à laquelle il s'étoit proposé de les assujettir. Le revenu des Rois qui avoient leur dignité à soutenir, étoit plus considérable; toutefois leurs tables respiroient la décence & la sobriété, plutôt que l'abondance & le superflu.

Mais l'argent étoit inégalement dispersé, & le Législateur prévint que toutes les terres tomberoient, à la longue, entre les mains d'un petit nombre de propriétaires, s'il ne remédioit à cet inconvenient. C'est pourquoi il substitua des monnoies de fer à celles d'or & d'argent, dont il prescrivit l'usage. Comme il falloit une grande quantité de ces nouvelles especes pour faire une petite somme, peu de particuliers en amasserent plus que leurs besoins journaliers n'en exigeoient. Ce règlement bannit tout d'un coup l'avarice, les vols, la mollesse, & leur longue famille. On ne doit point être étonné de voir si peu de Chambres de Justice à Lacédémone; Lycurgue avoit coupé racine à tout procès. Le reste de la Grece se moqua d'un projet qui anéantissoit tout commerce: mais Lycurgue avoit son but; il supprimeoit, par ce moyen, tous les Arts & tous les Métiers qui tendoient à amollir les esprits, & fermoit l'entrée au luxe des Grecs circonvoisins. Pour prévenir la corruption de son Peuple, & le mépris de ses constitutions, il interdit à tout étranger, par une loi expresse, un séjour continuel dans Lacédémone: c'est par la même raison qu'il défendit les voyages à tous les habitans de la Laconie.

Il arrêta l'intempérance domestique, en abolissant les repas en famille, & en rassemblant dans une vaste salle à manger tous les Citoyens, sans distinction de fortune, ou d'état. Un des Rois fut déposé & puni pour avoir mangé en particulier avec la Reine. On appella, dans le commencement, ces assemblées du nom d'Andria, qu'elles avoient reçu des Crétois, dont les Spartiates tenoient cet usage : elles prirent ensuite celui de Phiditia & Syssitia. Chacun avoit soin d'envoyer ses provisions pour un mois, avec quelque argent pour d'autres besoins. Tous les mets qui tendoient à flatter le goût, plutôt qu'à satisfaire l'appétit, & à nourrir le corps, étoient bannis de ces tables : leur aliment ordinaire étoit une espèce de brouet noir, dont tout autre qu'un estomac Spartiate auroit eu bien de la peine à s'accoutumer. On s'opposa d'abord fortement à ces repas en commun : cet établissement exposa le Législateur aux insultes du Peuple ; il perdit même un œil d'un coup qu'il reçut dans une émeute qui se fit à ce sujet ; mais cette coutume fut exactement observée avec le tems, & ces tables furent dans la suite des écoles de tempérance, & les conversations qu'on y tenoit, des leçons de prudence pour la jeunesse qu'on y envoyoit.

Le dessein de Lycurgue étoit de donner des mœurs à ses Sujets, par les mêmes loix qui assureroient le bon ordre de l'Etat : ses loix tendoient à former les mœurs, & les mœurs devoient être l'appui de ses loix : il n'imaginait pas qu'on pût être bon Citoyen, sans être honnête homme : mais comme la probité dépend beaucoup de l'éducation, il eut soin qu'on rendît, comme naturels dans le cœur des Sujets, les sentimens d'ordre & de discipline, par les principes qu'on leur

inspiroit dès leur tendre jeunesse. Afin que les enfans apportassent, en naissant, un tempérament vigoureux & robuste, il intéressa les meres à vivre durement, & à prendre des exercices pendant tout le tems de leur grossesse : car si-tôt qu'elles étoient accouchées, on exposoit l'enfant en public ; & si l'on jugeoit, à sa foiblesse, ou à quelque défaut de conformation, qu'il dût être un jour moins utile qu'onéreux à l'Etat, on le jettoit, sans pitié, dans une caverne voisine du Mont Taygete, où il périssoit. Si on n'y trouvoit rien à reprendre, on le renvoyoit à ses parens pour être nourri, vêtu & traité en tout avec une dureté qu'on croiroit volontiers au dessus des forces de cet âge.

A sept ans on tiroit les enfans d'entre les mains de leurs parens ; le Public les revendiquoit, & on les distribuoit en différentes classes : un plus adroit & plus expérimenté que les autres en étoit le chef : il leur commandoit, les gouvernoit, & les châtoit, selon la nature des fautes qu'ils commettoient. Ils observoient les loix de la plus étroite discipline dans leurs amusemens & leurs exercices. Leur éducation étoit dure & pénible ; on les accoutumoit à marcher pieds nus ; ils avoient la tête rasée, & on les faisoit combattre tout nus, les uns contre les autres. C'étoit une vieille coutume de les fouetter sur l'autel de Diane : ils supportoient les coups avec patience, jusqu'à ce que le sang coulat ; on en a vu même quelques-uns se piquer d'une émulation bien étrange, & mourir sans se plaindre. Plutarque raconte l'histoire d'un jeune enfant qui tenoit caché sous sa robe un petit renard qu'il avoit volé, & qui aimoit mieux s'en laisser déchirer les entrailles que de découvrir son vol. Le vol étoit permis, même

ordonné, comme une partie de l'exercice militaire; mais puni, quand il étoit découvert.

A douze ans ils passoient dans une autre classe. Pour étouffer les semences du vice qui commencent à germer à cet âge, la discipline étoit plus étroite, & les devoirs plus fatigans. Ils avoient un Pœdonome : ce Pœdonome étoit un Inspecteur-général de leur conduite : sous cet Inspecteur, une foule d'Irenés, ou de jeunes gens choisis dans le corps entier, à la tête chacun d'une compagnie, sur laquelle ils avoient un commandement plus constant & plus immédiat. L'exercice commençoit alors à devenir plus sérieux & plus martial; ils avoient entr'eux des attaques, des escarmouches & des combats. Le Plataniste, ainsi appelé de l'endroit où il se livroit, étoit un des plus considérables : on s'y battoit des pieds & des mains, des ongles & des dents, & avec tant d'opiniâtreté & de fureur, que plusieurs y perdoient ordinairement les yeux, les bras, & quelquefois la vie, avant que l'action fût décidée. Pour leur donner une idée des stratagèmes & des ruses de guerre qui pût leur servir dans la suite, ils avoient des embuscades, des sentinelles & des gardes.

On cultivoit aussi leur esprit; mais le mérite principal d'un Spartiate étant d'obéir & d'exécuter, peu de Littérature lui suffisoit. Les jeunes gens s'instruisoient plus avec les hommes que dans les Autels : les plus graves Citoyens se faisoient un plaisir de les examiner, & d'éprouver leurs talens; & pendant les repas, les Irenés les engageoient, les uns contre les autres, dans différentes questions, auxquelles il falloit que la réponse fût prompte, courte & claire; ils en acqueroient une façon de s'exprimer naturelle &

précise; & la présence d'esprit qu'ils devoient encore à cette habitude, donnoit à leurs pensées un tour original & neuf. Telle est l'origine de ce style serré qui leur étoit si familier, qu'on appella dans la suite le style laconique, & que Lycurgue leur avoit recommandé, par la raison, disoit-il, que ceux qui n'employoient que peu de mots, n'avoient pas besoin d'un grand nombre de Loix. Les Spartiates n'étoient pas amis de l'Art Oratoire; cependant on remarque qu'ils discouroient avec autant de grace, & communément avec plus de justesse que ceux qui avoient fait une étude longue & particulière des préceptes de la Rhétorique : leur expression courte & serrée donnoit de la force à leurs pensées : le laconisme étoit lumineux; il exprimoit bien moins de choses qu'il n'en faisoit entendre. Tels étoient les exercices des jeunes gens pendant leur minorité, qui dureroit vraisemblablement jusqu'à l'âge de trente ans; car ils ne pouvoient, avant ce tems, ni se marier, ni porter les armes, ni entrer en charge; mais à trente ans passés, ils encoûroient la disgrâce publique, s'ils n'étoient mariés.

L'éducation des Filles étoit toute semblable à celle des Garçons : on avoit peu d'égard à la faiblesse de leur sexe; on ne les marioit point avant l'âge de vingt ans, & jusqu'alors on les endurcissoit à la peine & au travail; on les exerçoit à la course & à la lute; on leur apprenoit à se servir de l'arc, & à lancer le javelot; elles étoient nues dans leurs exercices publics. On ne trouvoit en cela ni indécence, ni danger pour les mœurs : on voyoit, au contraire, dans l'innocence naturelle & la simplicité dont elles se présentoient, un témoignage de leur vertu. C'est à cette partie de leur éducation qu'elles étoient redevables de

cette grandeur d'ame, & de ces sentimens d'honneur qui brillent dans la réponse de Gorgo, femme de Léonidas, à quelques Dames étrangères qui lui demandoient pourquoi, de toutes les femmes du monde, les Lacédémoniennes étoient les seules qui eussent quelque empire sur les hommes ? C'est, leur dit-elle vivement, qu'elles sont les seules qui sachent en faire. A propos des femmes, nous remarquerons, qu'entr'autres commodités du mariage, il n'y avoit point de loi contre l'adultère : on dit pour raison que ce crime étoit inconnu à Lacédémone : mais c'est un pur subterfuge ; car quelque nom que l'on donne à la chose, il est certain qu'elle y étoit pratiquée, & même autorisée d'un consentement réciproque on prénait la femme de son voisin pour un tems, & on lui donnoit la sienne. Si quelque homme plaisoit à une femme plus que son mari, sans encourir les inconvéniens du divorce, le bien des races futures étoit un prétexte légitime à son inconstance : les époux avoient le même privilège ; cette liberté mutuelle leur étoit accordée par la Loi, moins pour favoriser le caprice des passions, que pour écarter les peines inutiles & cruelles de la jalousie.

C'est ainsi que Lycurgue fit élever la jeunesse : tels furent les soins qu'il prit d'inculquer, de bonne-heure, dans les esprits des sentimens d'honneur & de vertu. Il n'ignoroit pas que la coutume & l'éducation étoient presque aussi puissantes que la Nature ; c'est d'elles qu'il se promettoit la durée de ses Loix, & c'est apparemment la raison pour laquelle il n'en écrivit aucune.

Voici quelques maximes générales qu'il leur laissa : » De ne pas combattre trop souvent le même ennemi ; d'attendre qu'ils en fussent at-

» taqués,

» taqués, de peur qu'il ne s'instruist de leur discipline ; que Sparte n'eût d'autres remparts que les corps des Citoyens, plus forts, disoit-il, que des murs de brique. Il est vrai que leur discipline les tenoit perpétuellement en garde, & qu'il étoit presque impossible de surprendre un Peuple si vigilant, ou d'écraser un Peuple si réuni, quand on l'auroit surpris. La défense de la ville étoit son unique occupation. Les Hélotés suffisoient à la culture des terres, & à tous les ouvrages serviles. Il étoit défendu de vendre à l'Etranger, ou d'affranchir aucun de ses Esclaves ; aussi leur nombre devint si grand, que l'Etat en fut effrayé ; ce qui donna lieu à la Loi Cryptia. C'étoit un ordre secret à tous les jeunes gens de marcher contr'eux ; on se répandoit dans la campagne ; on se cachoit, pendant le jour, dans des bruyères ; on fondoit, la nuit, sur ces malheureux, & l'on égorgeoit tous ceux qu'on pouvoit attraper. On attribue ce massacre politique à Lycurgue ; mais Plutarque dit qu'il étoit d'un caractère trop humain pour autoriser un décret si barbare. Il est plus vraisemblable qu'il émana du Tribunal des Ephores, qui leur déclarerent la guerre ; mais il est certain qu'on les traitoit alors moins en hommes qu'en bêtes. On les enivroit, & on les faisoit paroître dans les salles publiques, pour donner horreur du vice à la jeunesse. Cette conduite a fait dire que ceux qui étoient libres à Lacédémone, l'étoient beaucoup ; mais que ceux qui y étoient esclaves, l'étoient plus qu'ailleurs.

Telle fut la forme du Gouvernement que Lycurgue introduisit à Lacédémone : le succès égala, surpassa même ses espérances ; car on ne conçoit pas comment un seul homme qui n'avoit que son courage & sa vertu à opposer à l'autorité de deux

Rois, pût changer si généralement & si brusquement la face de l'Etat; on ne conçoit guere plus comment les Loix d'un Payen qui a favorisé le vol & l'adultere, & quelquefois le meurtre, approcherent souvent, & même atteignirent la pureté du Christianisme. Cette révolution eut des effets trop sensibles pour les omettre; mais ils sont en trop grand nombre pour les détailler; nous nous contenterons donc de jeter un coup d'œil sur les grands avantages qui en résulterent. L'égalité qui regnoit entre les Citoyens, excluoit toutes les jalousies particulieres; chaque membre de l'Etat n'avoit que le corps à servir, & trouvoit son propre avantage à conspirer au bien général: ils n'avoient ni or ni argent; mais ils possédoient d'autres trésors: leur tems étoit la plus précieuse de leurs richesses; les occupations étoient proportionnées à l'âge & à la capacité; le travail n'avoit rien de bas ni de servile; on le regardoit au contraire, comme le devoir d'un homme libre; & l'amour qu'on en inspiroit aux enfans, leur interdisoit tout amusement. On ne souffroit point que le soldat se promenât dans ses heures de relâche; tout le jour étoit consacré à la vertu, & c'étoit une espece de sacrilege que de lui ravir un instant. Ils étoient économes jusques dans le discours; une syllabe faisoit quelquefois une réponse. Des voisins les menaçoient, par leurs Ambassadeurs, que s'ils entroient une fois dans leur Pays, ils y mettroient tout à feu & à sang. Ils ne répondirent que *si*. Il y avoit de l'emphase & de l'expression jusques dans leur silence: ils observoient la tempérance la plus étroite: ils buvoient rarement du vin: ils se régaloient avec un morceau de pain trempé dans de l'eau. Ce qu'on appelle splendeur & magnificence, ne se rencontroit point à Sparte; un seul ha-

bit servoit pour toutes les saisons; c'étoit un crime que d'en changer. Le sexe, curieux ailleurs des ornemens du corps, ne s'attachoit, à Lacédémone, qu'à la culture de l'esprit; toutes les passions étoient immolées à la liberté de l'ame, & nous ne haïssons pas plus naturellement le travail & la peine, qu'ils haïssent la paresse & les plaisirs. Lycurgue leur avoit interdit tout spectacle: il craignoit que leurs yeux ne se fissent à voir des actions défendues par la Loi, & leurs oreilles à entendre l'apologie des vices. La Loi avoit autant de force contre le riche que contre le pauvre; les Rois se faisoient honneur de s'y soumettre, & ne se distinguoient que par une obéissance plus étroite. Le mérite se voyoit à Sparte à tout âge; la jeunesse étoit instruite; l'éducation & l'exemple suppléent aisément aux leçons de l'expérience, dans un Pays où les femmes étoient ornées des vertus les plus éminentes, & capables des actions les plus héroïques. L'amour du Pays dominoit en elles la force du sang: une mere dont le fils avoit perdu la vie au service de l'Etat, modéroit sa douleur, selon que ses blessures étoient glorieuses ou déshonorantes. La discipline étoit si sévère pendant la paix, que la guerre n'avoit rien d'effrayant pour eux; ils étoient les seuls pour qui le camp fut un lieu de repos. Après cela, doit-on s'étonner de leur intrépidité dans l'action? Il n'y avoit point de milieu, il falloit vaincre ou mourir. Ils employoient rarement les stratagèmes: ils ne se tenoient honorés que de la victoire qu'ils devoient à leurs armes, & ce n'étoit que sur le champ de bataille qu'ils recueilloient les lauriers dont ils étoient jaloux de se couronner. L'inégalité du nombre ne les arrêta jamais. Agis, un de leurs Rois, disoit à ce sujet, que les Spartiates deman-

doient bien où étoient les ennemis , mais non , combien ils étoient. La réputation d'un Peuple si extraordinaire pénétra jusqu'en Egypte , & le Phénicien lui rendit une espece d'hommage par des Ambassadeurs : le reste de la Grece n'avoit pas moins d'estime & de vénération pour eux ; on étoit persuadé qu'ils avoient toujours la raison & l'équité de leur côté , & qu'en prenant leur parti , on travailloit à l'honneur & aux intérêts de la nation en général ; jamais la tyrannie n'eut d'ennemis plus terribles , & la liberté , de défenseurs plus infatigables. C'est ainsi que Lacédémone acquit sur la Grece entiere un empire qu'elle devoit à ses vertus ; tant qu'elle se contenta de ce titre , on la respecta comme Mere des Nations , Protectrice de la cause commune , & Juge souveraine de tous les différends : l'amour , l'estime , la confiance & l'admiration des Peuples étoient la seule récompense qu'elle en reçût & qu'elle en exigeât pour tous les services qu'elle leur rendoit.

Cependant les constitutions des Lacédémoniens n'étoient pas sans défaut : j'en ai déjà remarqué quelques-uns , en parlant de la Morale & des Mœurs. Leurs vertus & leur gouvernement avoient un air effrayant , qu'on admiroit plus volontiers qu'on ne l'aimoit : la sévérité de leur discipline leur donnoit un caractère inflexible dont ils ne se départoient jamais , & ils traitoient leurs alliés avec toute cette rigueur à laquelle ils étoient accoutumés : d'ailleurs , ni paix ni trêve chez ce Peuple destiné aux combats , & dont la guerre étoit l'état naturel. Ces inconvéniens dégoutèrent insensiblement de leur domination ; l'ambition réveilla les Athéniens leurs rivaux ; après un long assoupissement , ils secouèrent le joug qui leur étoit commun avec leurs voisins , & le briserent enfin ,

comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Mais pour revenir à Lycurgue , quand il eut consommé son ouvrage , & qu'il vit l'Etat affermi sur les fondemens qu'il avoit posés , il fit jurer le Sénat & le Peuple d'observer ses Loix jusqu'à son retour ; & s'en étant allé à Delphes , consulter Apollon , disent quelques Auteurs , sur la perfection de son Gouvernement , il s'y laissa mourir de faim. D'autres assurent qu'il mourut en Crète , & qu'il ordonna que son corps fût brûlé , & ses cendres jettées dans la Mer : d'où nous concluons du moins , qu'il s'exila volontairement dans quelque endroit inconnu , de peur qu'on ne le transportât vif ou mort à Lacédémone , & que le Peuple ne se crût dégagé de son serment , & n'eût un prétexte pour enfreindre ses Loix. Les Spartiates porterent à sa mémoire le même respect qu'ils avoient eu pour sa personne ; on lui eleva des autels , & on lui rendit les honneurs divins : c'étoit moins encore qu'il ne méritoit , dit Aristote. On ne peut nier que ce ne fût un homme d'une équité , d'une modération , & d'une prudence extraordinaires : personne n'avoit plus de droit de prescrire des Loix dans un Royaume , que celui qui avoit eu la force de rejeter une couronne qu'on lui mettoit sur la tête , pour ainsi dire , malgré qu'il en eût , & qu'il pouvoit accepter avec moins de danger qu'il n'en couroit à la refuser. Quant à ses Loix , il n'est pas plus recommandable pour les avoir établies , que pour les avoir accréditées par son exemple : il observoit le premier tout ce qu'il ordonnoit aux autres ; & son exil & sa mort , sont des preuves qu'il n'étoit pas moins jaloux de perpétuer le bonheur de l'Etat , qu'il avoit été ardent à le lui procurer.

Nous finirons à la réforme de Lycurgue, la seconde révolution de Lacédémone, dont les descendants d'Euristhene & de Proclès avoient occupé le trône l'espace de deux à trois cens ans, sans interruption, sans attendre que les innovations qui suivirent la mort de ce Législateur, inclinèrent davantage le Gouvernement à la Démocratie. L'autorité royale est maintenant si limitée, que nous pouvons considérer la Laconie comme une République, abandonner la succession des Rois, & n'en parler qu'à l'occasion des faits auxquels ils auront eu quelque part en qualité de Généraux ou de Députés. Après avoir suivi l'histoire des Spartiates jusqu'à cette époque, il me paroît nécessaire d'entrer dans la guerre contre les Messéniens. La Grèce n'offre aucune expédition plus considérable, depuis le siege de Troye jusqu'à la descente des Perles; son importance demande de nous quelque détail, & nous ne pouvons parler de ce fait isolé du reste des affaires de la Nation, plus à propos qu'à présent, que nous considérons Sparte comme un Etat particulier. Après la mort de Lycurgue, les Spartiates qui ne respiroient que la guerre, renouvelèrent leur vieille querelle avec les Argiens, & Charilas porta le fer & le feu dans leur Pays; quelques années après, ils tombèrent sur les Tégéens, qui possédoient les Contrées de l'Arcadie qui confinoient avec leur territoire: on leur avoit prédit qu'ils mesureroient l'Arcadie au cordeau. Pleins de confiance dans cet Oracle, ils marchèrent contre l'ennemi, & n'oublièrent pas les cordes dont ils se promettoient de le lier: mais par malheur, ils avoient mal entendu l'Oracle: les Tégéens s'assemblerent hommes & femmes, leur firent tête, les mirent en déroute, & en prirent un grand

nombre, qu'ils lièrent avec les cordes qu'ils avoient apportées. Charilas fut du nombre des prisonniers; mais ils lui rendirent la liberté, sur le serment qu'il ne combattoit plus contre eux: cependant il eut part à la destruction d'Égys, & de quelques villes qui appartenoient aux Achéens, qu'on soupçonna de favoriser les Tégéens.

Télecle, fils d'Archelaüs, ne fut pas long-tems collègue de Charilas: voici comment il périt. Les Lacédémoniens & les Messéniens fréquentoient un Temple de Diane, situé sur les confins de leurs territoires, & qui leur étoit commun: ceux-ci insultèrent quelques jeunes Lacédémoniennes, qui s'étoient rendues à une solennité qu'on y devoit célébrer. Télecle prit leur défense, & fut tué.

Les Messéniens donnerent un autre tour à cette affaire; ils dirent que Télecle avoit comploté de les surprendre; que ces filles étoient de jeunes gens déguisés, qu'ils étoient armés de poignards qu'ils tenoient cachés sous leurs robes, & qu'ils avoient jugé à propos de se défaire de ces traîtres & de leur Chef. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y eut une émeute où Télecle fut tué, & que les Lacédémoniens digérerent cette injure, & différèrent la vengeance de sa mort; ce qui fait naître des soupçons qui leur sont défavorables: toutefois ce meurtre servit dans la suite de prétexte à la guerre. Alcàmene succéda à Télecle, & Nicandre à Charilas. Nicandre reprit la querelle de son pere avec les Argiens, & fit une irruption avantageuse sur leurs terres. Les Olympiades commencerent la trente-quatrième année de son règne, & la trente-cinquième du regne de son collègue. Nous parlerons plus au long de cette institution dans l'Histoire d'Athenes: quant à pré-

sent, nous nous contenterons d'en faire la date des principaux événemens.

A. M.
3255.
Olymp.
VII. 4.

Nicandre laissa le trône à Théopompe : le Gouvernement essuya, sous ce regne, une grande révolution : ce fut la création des Ephores, que quelques Auteurs attribuent à Lycurgue ; mais son plan entièrement aristocratique, excluait toutes ces dignités populaires ; car que ce Législateur fut ennemi de la Démocratie, cela est évident, par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui vanta cette espèce d'administration : *Commencez*, lui dit-il, *par l'établir dans sa maison* ; de sorte qu'on ne sait ni par qui, ni comment les Ephores furent créés ; cependant il paroît que Théopompe lui-même consentit, ou plutôt qu'il contribua à l'institution de cet Office, & qu'Elatus l'exerça le premier à sa nomination : c'étoit une bride qu'il prétendoit donner aux Citoyens ; & lorsque la Reine lui reprocha qu'il laisseroit la Royauté moins puissante qu'il ne l'avoit reçue : *Je la laisserai*, dit-il, *plus durable, & par conséquent plus solide*. Quelques Historiens regardent les Ephores comme les collègues, & d'autres, comme les antagonistes des Rois ; mais la réforme de Lycurgue laissoit aux Princes si peu de part dans l'administration, qu'il étoit inutile de créer de nouveaux Magistrats pour balancer leur puissance, ou partager leur emploi. Il est plus vraisemblable que le Peuple opprimé par le Sénat, dont le pouvoir s'étoit accru dans l'espace de cent ans, s'ennuya d'obéir à trente Maîtres, au lieu des deux dont il s'étoit délivré ; & que ses mécontentemens donnerent lieu à la création de ces Officiers, qu'il chargea de défendre ses intérêts, & de le maintenir en bonne intelligence avec le Ministère. L'inspection qu'ils avoient sur la conduite du Peuple & du Sénat,

donna une grande étendue à leur district ; mais leur principale fonction étoit la conservation de la Liberté. Le Peuple les éliçoit, & les tiroit de sa multitude, sans distinction de fortune & d'état ; quiconque étoit entreprenant, populaire, ennemi du pouvoir arbitraire, étoit suffisamment qualifié ; leur autorité bornée, dans son institution, prit, avec le tems, de si grands accroissemens, que tout, jusqu'aux plus petites affaires, leur passoit sous les yeux, & qu'ils jugeoient des procédés du Sénat & des Rois. Cette espèce de tyrannie annonçoit des désordres plus grands que ceux auxquels on avoit eu dessein de remédier ; elle avoit cependant un frein : ces Magistrats & les Rois faisoient, tous les mois, un serment mutuel ; les Rois juroient, en leur nom, de gouverner suivant les Loix ; & les Ephores juroient, au nom du Peuple, de maintenir l'autorité des Rois. Les Ephores se crurent donc obligés, dans toutes les conjonctures pressantes, d'incliner le Peuple au sentiment du Sénat. D'ailleurs, comme ils étoient quatre (le premier s'appelloit *Eponyme*, de même que l'Archonte des Athéniens), ils se balançoient mutuellement ; car rien ne passoit que d'un consentement unanime, ou, tout au moins, qu'à la pluralité des voix ; mais leur élection annuelle faisoit la sécurité de l'Etat : avec ces restrictions, ils ne servoient qu'à cimenter les différens ordres, & on les regardoit comme les nerfs de la République : ils entretenoient, entre le Sénat & le Peuple, un si parfait équilibre, que l'autorité des Magistrats ne pouvoit dégénérer en tyrannie, ni la liberté du Peuple occasionner des révoltes. C'est à ce contre-poids entre la licence du Peuple & le despotisme du Sénat, que Lacédémone fut redevable de cette longue tranquillité dont elle

jouit, au milieu des dissensions qui déchiroient les Républiques voisines.

Malgré les privilèges que Théopompe avoit accordés au Peuple, ce Prince & son collègue Polydore trouverent encore moyen de le tenir en bride. S'apercevant, quelque tems après la mort de Lycurgue, qu'on commençoit à donner à ses Loix des interprétations contraires à leur sens naturel, & à l'esprit du Législateur, ils inférèrent dans l'Oracle Khétra cette clause, qu'ils firent passer pour authentique, que si le Peuple faisoit quelque altération dans les décrets du Sénat, en corrompant leur sens naturel, ou autrement, les Rois auroient droit de rompre l'assemblée, & d'annuler les délibérations.

Ce fut encore sous le regne de Théopompe que commença la guerre contre les Messéniens : la mort de Télécle en fut le prétexte ; mais une jalousie héréditaire qui s'étoit allumée, même avant la division de leurs territoires par les Héraclides, en étoit le motif. Les Lacédémoniens s'étoient plaints quelquefois que Cresphonte, oncle d'Euristhène, avoit acquis la Messénie par une adresse illégitime ; & maintenant ils ne croyoient pas devoir laisser les Messéniens tranquilles possesseurs de ce Pays, meilleur que le leur, & dont ils s'estimoient plus dignes qu'eux. L'ambition & la haine étoient grandes, & dans ces dangereuses dispositions, le moindre accident suffisoit pour occasionner une rupture ouverte : en voici la cause immédiate. Le Messénien Polichare, qui avoit remporté le prix aux Jeux Olympiques, donna quelques bœufs à nourrir au Lacédémonien Evæphnus, qui devoit se payer de ses soins sur les accroissemens du petit troupeau. Evæphnus vendit les bœufs, & prétendit qu'on les avoit

volés ; mais cette friponnerie ayant été découverte, Polichare lui envoya demander de l'argent par son fils, qu'Evæphnus tua. Le pere malheureux porta ses plaintes à Lacédémone, & demanda plusieurs fois justice de cet assassinat : mais comme on n'avoit point d'égard à sa demande, devenu furieux, en perdant l'espérance de se venger d'Evæphnus, il prit le parti de massacrer tout autant de Lacédémoniens qu'il en pourroit attraper. Les Spartiates se plaignirent, à leur tour, aux Messéniens, demanderent Polichare, qu'on leur refusa, & l'affaire devint nationale. Pour conserver l'avantage dans les procédés, le Messénien proposa de s'en rapporter aux Argiens, leurs communs alliés, à l'Aréopage, ou aux Amphyctions. Mais ce n'étoit pas ainsi que le Spartiate prétendoit finir la querelle : il garda le silence, & laissa la chose en suspens, se préparant secrètement à la guerre, & s'engageant, par serment, à ne point rentrer dans sa Ville qu'il n'eût subjugué la Messénie.

La seconde année de la neuvième Olympiade, les Lacédémoniens sortirent de leur Ville pendant la nuit, se mirent en marche sous la conduite d'Alcamene ; & sans avoir déclaré la guerre, surprirent Amphée, Ville frontière de grande importance, où ils passèrent tout au fil de l'épée ; & après avoir laissé garnison dans cette place, qui devoit leur servir de retraite, ils se jetterent dans le Pays, qu'ils abandonnerent à la subsistance du Soldat qui le ravagea. Les Messéniens n'étant point alors en état de leur faire tête, se contenterent de quelques foibles représailles sur les côtes de la Laconie ; mais quatre ans après cette irruption, ayant des forces suffisantes à leur opposer, Evæphnus, Roi des Messéniens, s'avança jusques sur

la frontiere, leur offrit la bataille, qu'ils acceptèrent, & qui dura jusqu'à ce que la nuit vint séparer les combattans. La victoire fut incertaine, & le lendemain la plus grande partie de l'Armée des Messéniens se trouvant fortement retranchée, les Spartiates se retirèrent, ne se croyant pas en état de les forcer; mais irrités des reproches de leurs compatriotes, qui les traitèrent de parjures, ils se remirent en campagne, l'année suivante, sous la conduite de Théopompe & de Polydore, successeur de son pere Alcamene, bien résolu de faire leurs derniers efforts. L'ennemi étoit prêt à les recevoir; on en vint incontinent aux mains, & le désespoir des Messéniens balançant le nombre & la discipline des Spartiates, le succès de cette action fut incertain. Euphaès mit en fuite Théopompe, & l'aile droite en déroute; mais Polydore enfonça l'aile gauche d'Euphaès. Le combat fut si douteux, & si long au centre, que les Soldats harassés se séparèrent, comme d'un consentement mutuel, & sans crier victoire: le lendemain on enterra les morts, sans qu'on méditât, de part ou d'autre, une seconde action. Si les Spartiates eurent quelque avantage dans cette journée, ils étoient en trop grand désordre pour en profiter, sur-tout en Pays ennemi.

Les Messéniens commencerent alors à ressentir toutes les miseres dont les Peuples sont affligés, lorsque leur Pays est le théâtre de la guerre; la disette, la désertion & les maladies. Contraints d'abandonner leurs Cités désolées, ils se rassemblèrent à Ithome, place forte située sur le sommet d'une montagne, où ils se précautionnerent contre toute irruption subite: ils jouirent dans cet asyle de quelques années de répit, pendant lesquelles ils envoyèrent à Delphes consulter Apol-

lon sur la fin de cette guerre. L'Oracle demanda en sacrifice une Vierge de la famille d'Épytus, fils de Cresphonte: le sort tomba sur la fille de Lyfisque; mais comme on avoit quelque soupçon sur sa naissance, Aristodème offrit la sienne. Un jeune homme qui l'aimoit, crut lui sauver la vie, en l'accusant d'être enceinte; mais son pere furieux lui ouvrit les entrailles de sa propre main, & vengea publiquement son innocence attaquée. Le Prêtre insistoit sur un nouveau sacrifice: Euphaès s'y opposa: & qu'importe, lui dit-il, comment, & par qui la victime ait été immolée? les Dieux ne veulent plus de sang. Quelque tems après, Lyfisque qui s'étoit réfugié à Sparte, où sa fille mourut, fut pris, & auroit été condamné comme déserteur, si la Prêtresse de Junon n'eût confessé librement que l'enfant que Lyfisque avoit élevé, étoit d'elle, & qu'elle l'avoit envoyé secrètement à sa femme: on eut d'autant moins de peine à la croire, que cet aveu la privoit incontinent de sa dignité de Prêtresse.

Les Spartiates qui étoient alors en haleine, profiterent de la tranquillité des Messéniens, pour renouveler une vieille querelle avec les Argiens, à l'occasion de Thirée, Ville frontiere, dont ils se disputoient la Souveraineté. La contestation fut portée devant les Amphyctions. Ce Tribunal ordonna que les Armées seroient congédiées, & que trois cents hommes de chaque côté défendroient les droits de leurs Villes à la pointe de leurs épées. On acquiesça à cette décision: il n'échappa du combat que deux Argiens, & du côté des Lacédémoniens, que le seul Othirade, qui ne survécut à sa victoire que le tems d'élever un trophée des boucliers de l'ennemi, & d'y tracer une inscription de son propre sang. La Ville fut donc

adjudgée aux Spartiates ; mais les Argiens persuadés qu'on ne leur avoit pas rendu justice, persistèrent dans leurs prétentions, & Hérodote assure qu'il y eut une seconde action où ils furent encore maltraités : mais je crois que cet Auteur se trompe, & que le combat dont il parle, ne s'est donné que fort long-tems après celui que nous avons rapporté.

Ce différend appaisé, les Spartiates revinrent contre les Messéniens, huit ans après leur retraite à Ithome : il y eut entr'eux une action fort vive qui dura jusqu'à la nuit, & dont le succès eut encore été fort douteux, si Euphaës, emporté avec trop d'ardeur contre Théopompe, n'eût été enveloppé par ses troupes : cependant on vint à bout de le dégager, & de le transporter dans sa tente, où il mourut de ses blessures, quelques jours après ce combat. Il ne laissa point d'enfant. Aristodème lui succéda ; le Peuple, dont il avoit la faveur, lui donna la préférence sur tous ses concurrents. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit alliance avec les Argiens, les Arcadiens & les Lycaoniens. Les Lacédémoniens reçurent quelque secours de Corinthe : après avoir passé quatre ans en irruptions réciproques, on en vint à une action générale. Les Messéniens, inférieurs en nombre, s'étoient postés sous les murs d'Ithome, qui leur offroit un asyle assuré. Lorsque le combat fut engagé, un détachement qu'ils avoient mis en embuscade, fondit sur les Spartiates, & les pressa si vivement en flanc, qu'après une vigoureuse résistance, la plupart furent tués, & le reste mis en déroute.

Après avoir perdu l'élite de leurs soldats, les Spartiates désespérant du succès de leurs armes, eurent recours aux stratagèmes ; ce n'étoit pas

leur usage ; mais il falloit céder au tems. Ils embrassèrent donc l'avis de l'Oracle, qui leur avoit conseillé de recouvrer la Messénie, comme les Messéniens l'avoient acquise. La vigilance d'Aristodème fit échouer tous leurs desseins ; mais le siege d'Ithome changea brusquement la face des affaires. Les Messéniens étroitement bloqués, se virent en un moment privés de tout secours. Leur Prince, furieux d'avoir sacrifié sa fille pour le salut de son Pays, qui touchoit à sa ruine, se tua sur son tombeau, après avoir fait tout ce qui pouvoit la prévenir : ses malheurs ne diminuent point son mérite. Le Royaume des Messéniens finit avec lui : sa mort combla le désespoir de ses Sujets. Dans leur premier mouvement, ils vouloient se livrer à la merci de l'ennemi : la réflexion les arrêta ; ils résolurent de faire une sortie, & de combattre jusqu'à la dernière goutte de leur sang ; mais ils n'en eurent pas le courage ; ils aimerent mieux souffrir, pendant quatre mois, la faim & les autres miseres de la guerre : enfin, n'étant plus en état de subsister, ils capitulerent aux conditions qu'il plut à l'assiégeant de leur imposer : la principale les obligeoit à cultiver leurs terres, & à envoyer à Sparte la moitié des fruits qu'elles produiroient. Ithome fut rasée ; les autres Cités se rendirent ; mais la plupart des habitans les abandonnerent, aimant mieux se réfugier chez ceux qui les avoient assistés pendant la guerre, que de vivre chez eux en esclaves de Sparte. Ainsi finit la guerre contre les Messéniens, au commencement de la quatorzième Olympiade, après avoir duré vingt ans presque sans interruption.

Il se passa à Lacédémone une chose que nous ne pouvons omettre. La guerre avoit épuisé la ville d'hommes, & tous s'étoient engagés à n'y

pas rentrer que leur projet ne fût accompli : les femmes leur remontrèrent qu'on trouvoit bientôt la fin d'un fond sur lequel on prenoit toujours, fans y rien ajouter ; qu'ils manqueroient de sujets, & que leur postérité s'éteindroit. Pour prévenir ces inconvéniens, ils dépêcherent à Sparte cinquante jeunes soldats, avec ordre d'habiter avec toutes les jeunes filles qui leur plairoient ; mais de retour, ils traitèrent avec tant de mépris toute la race qui fortit de ce commerce, que quelques années après, les Hélotés s'étant révoltés, ces malheureux se joignirent à eux ; mais cette émeute fut bientôt apaisée, & on les bannit de l'Etat. Phalante les conduisit en Italie, & les établit à Tarente.

Les Messéniens gémissent sous le traitement insolent & cruel de leurs vainqueurs ; mais ils ne pouvoient espérer de briser leur joug avant que d'avoir réparé la plus grande partie de leurs pertes. Après trente-neuf ans d'esclavage, à l'instigation d'Aristomene, jeune homme d'un mérite & d'un courage extraordinaires, qui avoit engagé dans leurs intérêts les Argiens & les Arcadiens, ils tentèrent de recouvrer leur liberté par une révolte générale : c'est ainsi que commença la seconde guerre contre les Messéniens, la quatrième année de la vingt-troisième Olympiade, sous le regne d'Anaxandre, petit-fils de Polydore, & d'Anaxidame, arrière petit-fils de Théopompe. Un an après la révolte, il y eut à Dérés, Village de la Messénie, une action où les Messéniens se firent honneur de n'avoir pas été mis en déroute ; ce qu'ils attribuerent à la prodigieuse valeur d'Aristomene, qui les commandoit en qualité de Général : il avoit préféré ce titre à celui de Roi, qu'on lui avoit offert, & qu'il pouvoit accepter comme descendant

A. M.

3291.

Olymp.

XXIII. 4.

Olymp.

XXIV. 1.

déscendant d'Épytus. Les Lacédémoniens consultèrent l'Oracle d'Apollon, qui leur conseilla de mettre un Athénien à la tête de leurs affaires. Athenes étoit jalouse des progrès que Lacédémone faisoit dans le Péloponnèse : cependant, par une espece d'obéissance aux Dieux, & de vénération pour cette Ville, on leur envoya Tyrtée, une cervelle disloquée, un Maître d'école, dont la principale occupation étoit de composer des harangues, & de répéter des vers. Quel que fût le mérite de ce boiteux dans sa classe, il étoit vraiment ridicule dans un camp, & c'étoit peut-être marquer du mépris pour les Spartiates, que de leur députer un tel homme : cependant on le reçut avec joie ; on le regarda comme l'Envoyé du Destin : il étoit d'Athenes : on n'en demandoit pas davantage.

L'année suivante il y eut une seconde action, dans un endroit appelé la Fosse du Sanglier : elle fut opiniâtre & longue. Les deux partis étoient accompagnés de leurs alliés : Aristomene mit les Spartiates en déroute ; mais ayant perdu son bouclier dans la poursuite, il profita peu de sa victoire. Jusqu'à présent les Messéniens avoient été sur la défensive ; mais encouragés par ces succès, ils attaquèrent ; ils fondirent dans la Laconie, surprirent Pharos, la pillèrent, vainquirent Anaxandre, qui s'opposoit à leur passage, & ils alloient droit à Sparte ; mais Aristomene fut effrayé par une fausse apparition d'Hélène, & de ses frères Castor & Pollux, les Dieux tutélaires de cette Ville, & s'arrêta.

Les Spartiates déconcertés, songeoient à faire la paix ; mais Tyrtée mit en œuvre toute sa rhétorique pour les en dissuader ; il faisoit aux soldats des leçons continuelles d'honneur : la forêt

de sa poësie ranima leur courage, & l'on résolut un nouveau combat. Dans ce dessein, on recruta les compagnies d'Hélotés, à qui l'on promit les veuves de ceux qui périroient, & l'on en vint aux mains dans un endroit appelé le grand Fossé. Les Messéniens n'avoient avec eux que les Arcadiens, qui se retirèrent dans le commencement de l'action, par ordre d'Aristocrate, leur Roi, qui s'étoit laissé corrompre, & les abandonnerent en proie aux Lacédémoniens, qui les mirent en piéces: une grande partie de la Noblesse Messénienne demeura sur le champ de bataille. Aristomene, échappé de ce massacre, rassembla les restes de son Armée, & se renferma dans une citadelle, située sur le Mont Eira. Pour la sûreté de cette place, il fortifia Pile & Méthone, abandonnant à l'ennemi tout l'intérieur du Pays. Les Spartiates ne le bloquerent pas si étroitement, qu'il ne vint à bout de s'ouvrir un passage: il sortit à la tête d'un corps de trois cens hommes d'élite, entra dans la Laconie, ravageant tout ce qui se trouva sur sa route, & surprit Amiclès. Cette diversion fut si puissante, qu'elle contraignit l'ennemi de lever le siege d'Eira; mais s'étant malheureusement engagé dans une action contre les deux Rois, il fut pris avec cinquante de ses soldats; conduit à Sparte, & jeté dans la tour des malfaites. Tous ses compagnons avoient été précipités, & le même sort l'attendoit sans doute, lorsqu'un renard, qui rongeoit des os au fond de sa prison, lui sauva la vie: il le saisit d'une main, par la gueule, de l'autre par la queue, & se laissa conduire: l'animal alla droit à sa tanière: l'entrée en étant trop étroite pour tous les deux, le prisonnier lâcha son guide, suivit ses traces, & s'échappa. Après cette fuite miraculeuse, ou du

Olymp.
XXIV.Olymp.
XXV.

moins incroyable, il rentra dans Eira, & dès la même nuit il tomba sur les Corinthiens, tua leurs Généraux, & pilla leur camp. Il fut pris une seconde fois par quelques Crétois, qui assistoient au siege; mais ses gardes s'étant enivrés, il les tua avec leurs propres poignards, & rejoignit sa troupe.

Le siege n'étoit pas fort avancé; mais onze ans après la prison d'Aristomene, pendant une nuit obscure & pluvieuse, les sentinelles croyant tout en sûreté, avoient abandonné leurs postes. L'ennemi informé de cette conjoncture, par un Spartiate, qui étoit en intrigue avec une Messénienne, s'approcha brusquement du Fort, & le surprit: l'alarme rassembla les assiégés, & ils se défendirent encore pendant un jour entier; mais enfin accablés par le nombre, Aristomene aima mieux rendre la place, que de sacrifier le reste de ses soldats. Les Arcadiens n'abandonnerent point ces anciens amis dans cette extrémité; ils vinrent au devant d'eux avec des provisions, & les pressèrent de s'établir dans leurs Villes.

Mais Aristomene, qui ne pouvoit se persuader que tout étoit perdu, rassembla quatre cens hommes, qu'il supposoit peu jaloux de survivre à la ruine de leur Pays, & leur demanda s'ils se sentoient la hardiesse de le suivre: tous lui répondirent qu'il n'avoit qu'à disposer de leurs vies. Alors il leur découvrit le dessein qu'il avoit d'aller à Sparte, tandis que leurs compagnons s'occupoient à ravager la Messénie: il ne faut, leur dit-il, que ce succès pour relever nos espérances: après tout, une mort honorable est le plus grand malheur qui nous attende. Trois cens Arcadiens entrèrent dans cette entreprise; mais Aristocrate, toujours vendu aux Spartiates, traversa leurs des-

seins : il en fit informer Anaxandre, qui le remercia par une lettre, & de cet avis important, & de ses services à la journée du grand Fossé; mais cette lettre interceptée, & toute sa trahison découverte, il fut lapidé par ses sujets, qui pour éterniser son infamie, éleverent une colonne en mémoire de cette action. La prise d'Eira fut la suite de ce contre-tems, & la fin de la seconde guerre contre les Messéniens, qui avoit duré dix-huit ans, depuis leur révolte, & pendant laquelle les succès avoient presque toujours été partagés. Tyrtée n'eut point à se plaindre des Spartiates; ils lui accorderent le droit de Bourgeoisie, en récompense des services qu'ils en avoient reçus. On demandoit à Pausanias, fils de Cléombrote, comment on avoit pu lui faire cet honneur? C'est, répondit-il, pour qu'on ne puisse pas dire que nous nous sommes servis d'un Général étranger. Il faut considérer Tyrtée plutôt comme un bel-esprit que comme un soldat: l'Homme de Lettres étoit en lui fort au dessus de l'Homme de Guerre; la Poésie étoit son talent principal; l'esprit de Lacédémone à dicté ses ouvrages; ce sont des préceptes moraux, enfermés dans des vers élégiaques: il a fait quatre Livres de la guerre.

Les Messéniens desiroient ardemment de sortir de la Grece, & de s'établir ailleurs sous la conduite d'Aristomene; mais c'est un soin dont il se reposa sur ses fils. Il périt aux environs d'Eira, au milieu d'une troupe de Spartiates, à travers lesquels il s'étoit précipité. D'autres disent que cet ennemi juré de Lacédémone continua la guerre, dans l'espérance de trouver une occasion de se venger, & qu'enfin il mourut à Rhodes chez un de ses gendres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il laissa, après sa mort, la réputation de brave

Soldat & de bon Citoyen. Il avoit obtenu trois fois l'Hécatomphonie dans cette guerre: c'est un sacrifice qu'on accordoit à ceux qui avoient tué, de leur propre main, cent ennemis dans un combat. Il fut la terreur des Spartiates, & après la prise d'Eira, ils ne s'aviserent pas de lui disputer le passage; il marcha à leur face, plutôt en conquérant qu'en homme qui fuit. Tandis que les Messéniens délibéroient sur ce qu'ils avoient à faire, Anaxilas, Prince de Rhégium, qui descendoit de ces Messéniens qui se fixerent en Italie, après leurs premières défaites, les invita à joindre leurs forces aux siennes, & à combattre les Zancléens, Peuples de Sicile, avec qui il étoit en guerre, & dont il s'engagea de leur céder la Ville, après leur défaite. Sur cette promesse, ils partirent pour la Sicile, s'emparèrent de Zancle, & s'incorporerent avec les habitans originaires de Grece. Quelque tems après, ils détruisirent cette Cité, & en bâtirent une nouvelle, à un mille de l'ancienne, à laquelle ils donnerent le nom de Messine, qu'elle a conservé. La Grece étoit alors si peuplée, que sur quelque mécontentement, ou après une défaite, il en sortoit des Colonies qui se répandoient en Sicile, en Italie, & dans la plupart des Contrées de l'Europe & de l'Asie: mais pour éviter l'ennui de la répétition, nous ne parlerons que des principales, & dans le tems de leurs établissemens. Quant aux Messéniens, ceux que l'âge & la pauvreté arrêterent dans le Pays, prirent parti parmi les Hélotés, & ce fut sans doute; à cette occasion, que les Spartiates redoublèrent la sévérité de leur traitement: aussi étoient-ils toujours prêts à se révolter, & à secouer leurs chaînes; cependant ils les porterent plus de deux cents ans. Il est étonnant que ce Peuple, esclave

A. M.
3340.

Olymp.
XXIX.

& dispersé, ait conservé si long-tems son nom, sa langue, ses coutumes, sa haine contre les Spartiates, & l'amour de sa Patrie, & qu'enfin il ait trouvé l'occasion d'y retourner, & de s'y rasseoir.

La conquête de la Messénie augmenta beaucoup la puissance des Lacédémoniens, & l'étendue de leur territoire. A peine furent-ils en possession de cette Province, qu'il déclarèrent la guerre aux Arcadiens, & reprirent l'ancienne querelle avec les Argiens; mais tous ces démêlés particuliers avec leurs voisins n'ont rien de remarquable. Quant à leurs affaires générales avec les autres Etats, nous les renverrons à la seconde Partie de cette Histoire, où nous considérerons la Grèce plus en détail.



CHAPITRE IV.

Du Royaume & de l'Aristocratie de Corinthe, jusqu'à la destruction du Trône, ce qui comprend environ l'espace de 900 ans.

Corinthe, qu'on appelloit auparavant Ephira, petite Ville fort obscure dans son origine, fut érigée en Royaume par Sisyphe, celui que les Poètes ont condamné à rouler éternellement un rocher, pour avoir surpris Jupiter en adultere. On attribue l'institution des Jeux Isthmiens à Glaucus son fils. Glaucus est pere de ce Bellérophon, qui cherchant à la Cour d'Argos un asyle contre les suites d'un homicide qu'il avoit commis à Corinthe, devint la passion de Sténobée, qui se vengea de ses refus, en l'accusant à son époux d'un faux projet

de l'enlever : histoire qui revient fort à celle de Joseph & de la Femme de Putifar. Sur ce rapport continuel des Fables de l'Antiquité avec la plupart des traits de l'écriture, on leur supposeroit volontiers une origine bien supérieure à celle qu'on leur attribue. Prætus qui s'étoit déclaré protecteur de Bellérophon, craignit de violer les droits de l'Hospitalité, s'il en devenoit l'assassin : il l'envoya à son beau-pere qui regnoit en Lycie, & se reposa sur lui du soin de le punir comme il le méritoit. Le Roi de Lycie l'exposa à différentes entreprises périlleuses, dont la plus fameuse est la défaite de la Chimere. J'aime mieux garder le silence sur ce monstre, que de hasarder des conjectures, & d'expliquer une chimere par une autre, à l'exemple de tous ceux qui se sont mêlés d'en parler : il suffit que le Héros en sortit à son honneur, & que cette victoire lui valut une fille du beau-pere de Prætus, & le droit de succéder à la couronne de Lycie.

Dans cet intervalle, Toas, fils de son oncle Ornityon, s'empara des Etats de Corinthe. Bellérophon ne laissa donc que le Royaume de Lycie à son fils Démophon, à qui Propodas succéda, & qui eut pour successeurs ses deux fils Hiantidas & Doridas. L'obscurité qui couvre tous les Royaumes de Grèce, & dont les tems de leurs fondations sont particulièrement enveloppés, nous dérobe entièrement & la date & la durée de ces regnes; nous n'osons même assurer que tous ceux dont les Auteurs ont parlé, aient effectivement régné, ni qu'il n'y ait pas eu beaucoup d'autres Rois dont ils ne parlent point, & qui remplissoient l'intervalle d'environ 400 ans, qu'on assigne à la succession des Rois descendus de Sisyphe. Il est vrai que M. Newton raccourcit beaucoup la durée

qu'on accorde communément à cette race & aux races suivantes.

A. M. 920.
On a placé, sous le regne des fils de Propodas, le retour des Héraclides, qui, dans le partage qu'ils firent entr'eux du Péloponnèse, destinèrent les Etats de Corinthe à leur parent Alètes, fils d'Hyppotès, & petit-fils d'Hercule. Ainsi Hiantidas & Doridas furent dépouillés, ou leur postérité s'éteignit, & Alètes s'empara de la Capitale, l'agrandit, & l'embellit. Elle portoit déjà le nom de Corinthe, qu'elle avoit reçu de son Fondateur, qui passoit pour fils de Jupiter, & qui la surnomma la Corinthe de Jupiter; si l'on n'aime mieux que ce surnom soit une marque de reconnaissance qu'Alètes donna à l'Oracle de Dodone qui avoit appuyé ses prétentions. La couronne qu'Alètes porta trente-huit ans, passa sur la tête des aînés de sa race, plusieurs générations de suite. Son successeur immédiat fut Ixion, qui régna trente-quatre ans. Le regne d'Agélas, qui suivit Ixion, fut de trente, celui de Prumnès, & celui de Bacchis, chacun de trente-quatre. Bacchis, plus populaire que ses ancêtres, & mieux connu dans l'Histoire, laissa à ses descendans le nom de Bacchides, au lieu de celui d'Héraclides. Agélas, le premier de ses descendans, & le second du nom, régna trente ans; Eudamus trente-quatre; Aristomede, que quelques-uns nomment Aristodeme, tout autant. Ce dernier eut un fils nommé Téléstès, qu'il laissa sous la tutelle de son frere Agémon, qui dépouilla son neveu, régna seize ans, & transmit la couronne à Alexandre, que Téléstès tua, la trente-quatrième année de son regne, & remonta sur le trône de son pere. Il en jouit pendant douze ans, périt de la main de son cousin, & fit place à Automénès, qui ne régna qu'un

an. La seconde race, à qui l'on donne trois ou quatre cents ans depuis Alètes, finit à la mort d'Automénès, qui mit une longue interruption dans le Gouvernement.

Les Bacchides, au nombre de plus de deux cents, s'emparèrent de l'Etat, & élurent entre eux un Chef annuel, qu'ils nommèrent Prytane, au lieu de Roi. Ce titre donnoit beaucoup d'honneur, mais peu d'autorité; & le Gouvernement fut Aristocratique l'espace de 90, ou, selon quelques Auteurs, de 120 ans.

Pendant ce tems, Corinthe apprit à se servir de ses forces sur Mer, & fonda les fameuses Colonies de Corcyre & de Syracuse; celle-ci, sous la conduite d'Archias, & l'autre sous la conduite de Therficrate, tous les deux de la race d'Hercule. Syracuse devint, en peu de tems, par la fertilité de son territoire, la beauté de son ciel, & les commodités de sa situation, une des plus grandes & des plus belles Villes de Grece. Corcyre qui jouissoit des mêmes avantages sur Mer, devint assez puissante pour fonder en Illyrie les Villes d'Epitamne & d'Apollonie. Ces Colonies demeurèrent dans la dépendance de Corinthe, & conservèrent sa forme de Gouvernement, tant qu'elles n'eurent pas la force d'en secouer le joug & l'administration; mais l'obéissance diminuant en même proportion que la puissance augmentoit, leur révolte, qui ne tarda pas d'arriver, donna lieu à des mouvemens qui feront une partie considérable de cette Histoire.

Les Bacchides, jaloux d'affurer le Gouvernement à leur postérité, concentrèrent toutes leurs alliances dans leur famille, jusqu'à ce que Labda, une de leurs femmes, laide à ne pouvoir trouver entr'eux un époux, se maria à Eétion, Hérodote

raconte qu'Eétion n'en ayant point d'enfans, alla à Delphes consulter Apollon, qui lui promit un fils, qui, tombant comme un rocher sur l'Oligarchie, l'écraseroit, & reformeroit le Gouvernement; les Bacchides en furent allarmés. Cet Oracle en confirmoit un autre, qui leur avoit été rendu sur le même sujet, mais en termes plus ambigus. Dans cette inquiétude, quand Labda fut accouchée, ils en dépêcherent dix d'entr'eux pour massacrer l'enfant. Cette innocente victime sourit à ses meurtriers, les défarma, & tous s'accorderent à ne lui point ôter la vie. Mais la honte de s'être laissés attendrir ramena bientôt ces cruels. Labda informée, dans cet intervalle, du sujet de leur message, cacha son fils sous un boisseau, & le déroba à leur recherche. Il en fut appelé Cypsélus: l'inhumanité de ces Emisaires fut trompée une seconde fois: ils assurèrent cependant qu'ils avoient exécuté leur commission, & ce mensonge fit dans la suite la sûreté de l'enfant.

Lorsque Cypsélus fut en âge, encouragé par de nouveaux Oracles qui l'assuroient positivement qu'il regneroit à Corinthe, & que le Sceptre demeureroit dans sa famille jusqu'à la troisième génération, il crut qu'il étoit tems de travailler à leur accomplissement. A cet effet il s'insinua dans les esprits, flatta le Peuple, lui fit envisager la liberté, le berça de promesses, l'affoupit, & trouva moins de danger & plus d'aisance à le faire entrer dans ses vues. Ecarter les Bacchides, c'étoit le premier pas qu'il avoit à faire: il en vint à bout, en leur persuadant d'aller en corps interroger Apollon sur le salut de l'Etat. Ils étoient à peine sortis, qu'il s'empara du Gouvernement, & fit publier, de son chef, un Edit qui défendoit expressément leur retour. Il est à croire qu'il n'eût

pas causé une révolution si subite, sans trouver quelque opposition, si la nonchalance & la mollesse des Bacchides n'eussent beaucoup aidé ses desseins. On a placé son regne sous la trentième Olympiade. Le commencement en fut cruel: il détruisit tout ce qui pouvoit s'opposer à sa puissance, & s'affermir sur les ruines, & dans le sang de tous ceux qui avoient assez de crédit ou de fortune pour mériter ses soupçons. Ce fut dans ce tems de proscriptions que Démarate, riche Commerçant & grand homme, passa en Italie, s'établit chez les Etruriens, & prit pour femme une habitante du Pays, dont il eut deux fils, Arons & Lucumon: celui-ci regna dans Rome sous le nom de Tarquin-le-Vieux. Quelles que soient les injustices que l'ambition fit commettre à Cypsélus, je crois que la nécessité des conjonctures y eût plus de part que la méchanceté de son caractère; car aussi-tôt que sa grandeur fut à l'abri des revers, sa conduite fut pleine d'indulgence & de douceur. Il avoit tant de confiance dans l'amour de ses Sujets, qu'il ne souffrit jamais de Gardes autour de sa personne: hardiesse incroyable dans un homme à qui l'on pouvoit donner, à juste titre, les noms d'Usurpateur & de Tyran: c'est ainsi qu'il conserva, pendant trente ans, le sceptre, qu'il remit, en mourant, à son fils Périandre.

Périandre fit avec son pere un contraste parfait; ce que les uns attribuent à son tempérament, & d'autres à ses liaisons étroites avec le tyran de Milet. On dit que l'ayant fait consulter sur la façon de gouverner son Peuple, Thrasibule conduisit le Député dans un champ de bled, fit sauter tous les épis qui s'élevoient au dessus des autres, & le renvoya sans autre réponse. Périandre comprit cet avis, s'en servit, & s'assura la couronne,

A. M.
3349-
Olymp.
XXXI.

Olymp.
XXXVIII.

avec le titre de tyran inflexible & cruel, par le meurtre des principaux citoyens. A ce crime il en ajouta de plus grands : il commit inceste avec sa mere : il fit égorger sa femme pendant sa grossesse, par le conseil de ses concubines, & eut commerce avec son cadavre. Ces infamies éteignirent tout amour dans le cœur de ses Sujets : il s'en aperçut, & ne marcha plus sans une escorte de 300 hommes. Il eut deux fils. Cypselus l'aîné, étoit d'une douceur de caractère admirable. Pour avoir témoigné quelque ressentiment du massacre de sa mere, Licophon, le cadet, fut relégué dans l'Isle de Corcyre. Périandre, dont la vieillesse étoit pleine d'infirmités, rappella ce fils, & s'offrit de prendre le Gouvernement de Corcyre, & de lui céder la Tyrannie de Corinthe ; mais les Corcyréens égorgerent le fils, pour prévenir la domination du pere. On dit que Périandre en mourut de chagrin, après avoir vécu quatre-vingts ans, dont il en avoit régné quarante. On le mit au nombre des sept Sages de Grece : excès d'honneur qu'il ne dut sans doute qu'à son commerce avec les Philosophes de son tems : fruit de sa vanité, plutôt que la récompense de son mérite : car il montra si peu de sagesse en soutenant ses droits, que quelques Auteurs ont accordé sa place à Myson. Sa tyrannie donna de si violentes secousses aux Constitutions du Royaume, que le Peuple se défit, en moins de trois ans, de Psammétique, fils de Gordias, son frere ou son allié, & l'héritier de sa couronne ; & se procura, par une forme nouvelle de Gouvernement, plus de liberté qu'il n'en avoit eue sous l'administration même des Bacchides : c'étoit un composé d'Oligarchie & de Démocratie.

Les Corinthiens ont donné des marques d'une

Olymp.
XLVIII.

A. M.
3422.
Olymp.
XLIX.

aversion singulière pour la Monarchie, en s'engageant dans plusieurs guerres, moins pour leur intérêt propre, que pour la défense de la liberté en général ; car ils avoient autant de facilité à agrandir leur Etat, qu'à protéger leurs voisins : les commodités de la navigation, la situation de l'Isthme, le seul pas de communication entre le Péloponnese & le Continent, d'où ils pouvoient commander à la Mer Ionienne & à la Mer Egée, faisoient regarder la Citadelle de Corinthe comme l'œil, & la Ville comme les fers de la Grece, & devoient leur donner des tentations de subjuguier leurs voisins, auxquelles les autres Etats de la Grece n'étoient pas exposés. Sur ces avantages, qui n'étoient pas inconnus aux Romains, ils mettoient Corinthe au nombre des trois Villes capables de fonder un puissant Empire. [*] : mais ses vues, plus utiles que grandes, se tournèrent entièrement du côté du Commerce, qui procura à ses citoyens des richesses immenses, & les plongea dans une mollesse, qui ne leur permit pas de s'élever au dessus des Républiques du second ordre. Elle se signala toutefois, de tems en tems, dans les guerres intestines de la Grece, & ne laissa pas que de rendre de grands services à ses alliés.

[*] Carthage & Capone.



CHAPITRE V.

Du Royaume de Thebes, qui a duré 322 ans.

Thebes étoit la Capitale de la Béotie : on n'est pas décidé sur son Fondateur ; mais on est sûr qu'elle fut habitée par Calydnius, que les plus anciens Historiens regardent comme le premier de ses Rois ; on ajoute qu'Ogygès lui succéda ; mais Ogygès résidoit en Attique dans le tems du déluge qui porte son nom. Quoi qu'il en soit, si nous lui accordons le Royaume de Béotie, les Ectenes, les premiers habitans du Pays, deviendront ses Sujets. Mais de quoi remplira-t-on l'espace de trois cents ans qui le sépare de Cadmus ? Nous ne savons aucunes particularités des regnes de ces deux premiers Rois ; ce qui nous en reste est un proverbe qui renvoie aux tems de Calydnius & d'Ogygès ; tout ce dont on veut désigner l'extrême ancienneté.

On a bien des raisons de croire que Cadmus est le même qu'Ogygès ; mais cette opinion n'étant pas encore suffisamment constatée, nous considérerons Cadmus, sans aucun rapport avec Ogygès, comme le premier Roi de Béotie ; d'où nous concluons qu'il fonda, ou du moins rebâtit la Cité qu'il nomma Thebes, d'une Ville d'Egypte, qui portoit le même nom, & la Citadelle qu'il appella Cadmée. Il passe communément pour fils d'Agénor, frere de Belus, & pere de Danaus. On peut inférer de cette généalogie, & de quelques autres circonstances qui se fortifient mutuellement, qu'il étoit originaire d'Egypte, quoiqu'en

A. M.
2555.

remontant sur ses pas, on le trouve d'abord en Phénicie, où il résida quelque tems : on dit même que Phénix son frere donna son nom à cette contrée. On conjecture encore qu'il étoit de la famille de ces Cadmonites dont il est question dans les Livres de Moïse, & qui sont les mêmes que les Hivites ; & sur ce qu'il étoit contemporain de Josué, on n'en est que plus disposé à croire qu'il conduisit en Grece une Colonie de ces Canaanites ou Phéniciens que les Israelites chasserent de leurs Pays ; ce qui est beaucoup plus raisonnable, que de le faire courir sans fin après Europe sa soeur, dont on a vu l'arrivée & l'établissement en Crète. Quant à son frere, l'opinion la plus vraisemblable est qu'il vint en Europe, dans le dessein d'y fonder un Royaume, & d'y fixer une Colonie de Phéniciens ; la perte de sa soeur n'étoit qu'un prétexte pour chercher, sans obstacle, un endroit qui lui convint. On lui attribue l'invention de seize lettres de l'Alphabet grec ; mais leurs noms, leurs figures & leur arrangement, parfaitement semblables aux anciens caractères phéniciens ou hébraïques, détruisent cette opinion : il les forma seulement d'après sa langue, comme on peut croire que les Phéniciens avoient formé les leurs d'après la langue Egyptienne.

La plupart des Arts & des Religions qui passerent en Europe, avoient pris naissance en Egypte ; mais la navigation procuroit aux Phéniciens la commodité de les distribuer les premiers aux autres Nations, & quelquefois aussi les honneurs de l'invention.

C'est ainsi que Cadmus s'établit dans la Grece ; que dans la suite il ait conquis l'Illyrie, & qu'il y ait regné, ou qu'il soit mort à Thebes, il est certain que son fils Polydore lui succéda. Polydore

épousa une fille de Nyctée : il en eut un fils, appelé Labdacus, qu'il mit sous la tutelle de son beau-père, jusqu'à ce qu'il fût en âge de régner. On enleva à Nyctée, Antiope, une autre de ses filles : il eut, à ce sujet, avec les Sycioniens un démêlé qui lui coûta la vie : il remit, en mourant, le jeune Prince entre les mains de son frère Lycus, qui répondit si parfaitement à cette confiance, que Labdacus, dont le règne fut court, implora sa protection pour son fils Laius. Lycus soutint la querelle de Nyctée contre les Sycioniens, & recouvra sa niece Antiope. Amphion & Zéthus, fils d'Antiope, marchèrent contre les Thébains, résolus de venger l'injure qu'ils prétendoient avoir été faite à leur mère : ils arrivent devant Thebes ; Lycus périt dans un combat ; la Ville est prise, le jeune Prince écarté, & le Royaume envahi par les deux frères. Cet Amphion est celui qui rebâtit les murs de Thebes, au son de sa lyre, disent les Poètes : il est vraisemblable qu'il la fortifia pour s'y maintenir, & qu'il vint à bout, par son éloquence, de persuader à un peuple grossier, de le confirmer dans son usurpation : c'est le sens de cette allégorie, & la façon d'interpréter les fables qu'on débite sur le compte des Musiciens de ces tems. La peste, & quelques autres accidens, éteignirent, en peu de tems, la race d'Amphion & de Zéthus, & les Thébains restituerent à Laius la couronne de son père. Ce Prince épousa Jocaste, fille de Ménécéus ; il en eut un fils, par la main duquel l'Oracle lui prédit qu'il périroit. Pour prévenir cet accident, il fit exposer cet enfant dans les bois : on lui avoit percé les pieds, pour lui mettre des fers, ce qui lui causa une enflure, d'où lui vint dans la suite le nom d'Œdipe. Des Bergers lui sauvèrent la vie, & le firent élever à

Corinthe.

Corinthe. Le dessein de connoître sa famille lui vint avec l'âge. Laius, de son côté, n'étoit pas moins inquiet de savoir ce que son fils étoit devenu. Tous les deux se mirent en même tems en chemin pour aller consulter l'Oracle ; & s'étant rencontrés dans la Phocide, il survint entre eux une contestation sur le passage, sur quelque autre sujet aussi frivole. Œdipe tua son père, & ni l'un ni l'autre ne se reconnurent.

Après la mort de Laius, Créon, frère de Jocaste, usurpa la couronne, qu'il conserva jusqu'à ce qu'Œdipe expliqua l'énigme du Sphinx, & monta sur le trône. Il est plus difficile qu'important de déterminer quelle espèce de créature c'étoit que le Sphinx : chez les uns, c'est un voleur ; chez d'autres, une fille naturelle de Laius, qui avoit acquis, par sa prudence, le droit d'examiner les prétendans au trône, & de punir de mort ceux qui n'avoient pas des titres capables de justifier leurs prétentions : chez les Poètes, c'est un monstre, composé des membres & des attributs de différens animaux : & chez l'Egyptien, c'étoit un emblème de prudence & de force. Voici l'énigme qu'il proposa : *Quel est l'animal qui marche à quatre pieds le matin, à midi à deux, & le soir à trois.* Œdipe répondit que c'étoit l'homme, qui se traîne dans l'enfance sur ses pieds & ses mains, qui marche droit sur ses jambes dans l'adolescence, & qui s'aide d'un bâton dans la vieillesse. Le Sphinx agréa la solution. Œdipe épousa Jocaste, & régna, toujours dans une ignorance profonde de ce qu'il avoit fait & de ce qu'il étoit.

Enfin le mystère se découvrit, & le meurtrier de son père se reconnut entre les bras de sa mère. Jocaste se pendit de douleur, & Œdipe s'arracha les yeux dans un accès de fureur, ou plutôt, il

consuma les tristes restes de sa vie dans l'exil & dans la retraite.

La mort d'Œdipe ne fut pas le dernier malheur de sa famille. Il laissa deux fils, Étéocle, & Polynice, avec plusieurs filles. Diodore de Sicile assure que tous ces enfans étoient de Jocaste, contre l'opinion commune, qui donne aux filles une autre mère. Les deux freres, après s'être contesté la succession au trône, convinrent de régner alternativement d'année en année. Étéocle, en qualité d'ainé, monta le premier sur le trône; mais son regne étant expiré, il refusa d'en descendre. Polynice se retira chez Adraste, Roi d'Argos, qui épousa sa querelle, & dont il épousa la fille. Tidée s'étoit réfugié dans la même Cour, & y avoit pris les mêmes engagements. Adraste avoit promis à ces Princes de les rétablir dans leurs États. A cet effet, il envoya Tidée faire des remontrances aux Thébains, en faveur de Polynice; Étéocle prévenu, tendit à ce Député une embûche de cinquante hommes. Tidée les défit, revint à Argos, & la guerre fut déclarée. Sept grands Capitaines entreprirent le siège de Thebes, Adraste, Polynice & Tidée, les plus intéressés dans la querelle, secondés d'Amphiaräus, de Capanée, d'Hyppomédon & de Parthénopée. Cette expédition est la première affaire d'importance qui soit arrivée dans la Grèce: on la regarde comme le prélude de la guerre de Troye, qu'elle précéda de trente ans: elle exerça beaucoup le génie des anciens Poëtes; les seuls préparatifs fournirent à Antimaque la matière de XXIV Livres, qu'il publia du tems de Platon. Cette action fit, sans doute, dans le monde beaucoup plus de bruit, que l'éloignement des tems n'en a laissé parvenir jusqu'à nous. Adraste leva la plus grande partie des troupes

qui composoient l'Armée; chaque allié y joignoit sa quotité, & le commandement général fut donné à son beau-frere Amphiaräus.

Nous ne trouvons rien dans l'histoire de cette guerre, sur quoi nous puissions assurer qu'on fut faire alors un siège dans les formes. Les sept Chefs arrivent devant Thebes; on se dispose à l'attaque des sept portes; elles sont défendues par autant de Généraux Thébains; les assiégés font une sortie; on les repousse jusqu'aux pieds de leurs murs. Capanée se prépare à les escalader; on le précipite à coups de pierres (on dit dans la suite qu'il avoit été foudroyé): sa mort arrête la chaleur de l'attaque; on se retire, & la plupart des autres Chefs périrent dans la retraite. Les freres conviennent ensuite de décider entr'eux la querelle; ils se battent, & se blessent à mort: cette circonstance rend l'action générale, & la défaite des Argiens est complète: ainsi finit cette expédition. Des sept Chefs, Adraste est le seul qui en revint; il trouva son salut dans la fuite. Les pertes des Thébains ne furent pas moins considérables: le champ de bataille leur coûta si cher, qu'une victoire Thébaine fut dans la suite synonyme à une victoire ruineuse.

Après la mort des deux freres, Créon usurpa la couronne d'Étéocle, à titre de tuteur de son fils Léodamas. Les corps des Princes demeurèrent sur le champ de bataille, jusqu'à ce qu'à la prière d'Adraste, les Athéniens dont on connoissoit l'humanité, vinrent, les armes à la main, leur procurer les derniers honneurs, malgré la défense de Créon. Insulter aux cadavres de l'ennemi, parut un acte si barbare, que la sépulture des morts devint une loi des armes. Cette coutume que la Nature introduisit, & que la décence affermit, dé-

généra en superstition. On crut, dans la suite, que les âmes de ceux qui avoient été privés des derniers devoirs, erroient sur les bords du Cocyte, & n'étoient point admises dans l'Elisée.

Les Epigones, ou les fils des sept Capitaines en âge de venger la mort de leurs pères, se liguerent contre les Thébains, & rallumèrent une guerre qui paroissoit éteinte. Sur l'avis de l'Oracle, ils élurent pour Chef Alcmeon, fils d'Amphiaraus, marcherent sous ses ordres, ravagerent le territoire, & engagerent les Thébains dans un combat, à force de les harceler. Ægialée, fille d'Adraste, y fut tuée par Léodamas, qui eut bientôt le même sort, ou qui l'évita par la fuite. Les assiégés, privés de leur Roi, suspendirent les armes, sous prétexte de capituler, & abandonnerent leur Ville pendant la nuit. Les Epigones s'en étant aperçus, entrèrent dans Thebes, la pillerent, & la démolirent. Quelques-uns croient cependant qu'elle fut conservée par Therfandre, fils de Polynice : cette opinion est d'autant plus vraisemblable, que Therfandre succéda à Polynice, régna dans Thebes, & conduisit un corps de Béotiens au siège de Troye; où il périt. Son fils Tifamene étoit alors trop jeune pour lui succéder, & l'on mit à sa place Pénélee, moins en qualité de Roi que de Général. Pénélee laissa aussi la vie aux pieds des murs de Troye, & Tifamene, à qui personne ne pouvoit plus disputer son droit au trône, y monta. Son fils Autésion sortit de Thebes, & laissa la couronne qu'il avoit reçue de son pere, à Damastion, fils d'Opheltas, & petit-fils de Pénélee. Ptolomée succéda à Damastion, & Xanthus, successeur de Ptolomée, tué par Mélanthe, comme nous le verrons dans le Royaume d'Athènes, mit fin à la Monarchie Thébaine.

Ce Royaume fut fondé des derniers, & sa durée fut courte. Quoique nous ne puissions fixer la longueur de chaque règne, il est constant qu'il ne s'est pas écoulé plus de 300 ans de Cadmus à Xanthus; ce Gouvernement devint alors Républicain; quoique la forme ne fut pas d'abord bien décidée, nous pouvons assurer que dans les tems que Thebes florissante formoit un des grands Etats de la Grece, & aspiroit à la Souveraineté, c'étoit une espèce de Démocratie.



CHAPITRE VI.

Du Royaume & de l'Etat d'Athènes, depuis sa fondation jusqu'à l'expulsion d'Hypias, & à l'entière extinction de l'Autorité Royale, ce qui comprend environ l'espace de 1046 ans.

Nous ne savons rien de ce qui s'est passé dans l'Attique, depuis ses premiers habitans jusqu'au tems d'Ogygès. Platon dit, à la vérité, que la gloire & la puissance des Athéniens étoient grandes dans les premiers âges; qu'ils étoient profonds dans les affaires civiles & militaires; qu'ils étoient gouvernés sous des Loix salutaires & justes, & qu'ils vivoient dans un éclat que son siècle n'avoit point encore surpassé. Mais cet éloge n'est appuyé que sur une tradition vague & générale; on ne rencontre dans l'Histoire aucune trace de cette grandeur; d'où nous pouvons inférer que tout ce fait n'est qu'une fable que les Athéniens débitoient en faveur de leur ancienneté.

On fait mention de plusieurs Rois entre Ogy-

ges & Cécrops ; on rapporte même quelques particularités de leurs regnes. L'Attique s'appelloit, dit-on, dans le commencement Acte, d'Acteus, un d'entr'eux ; mais de fort anciens Historiens rejettent comme fabuleux, tout ce qui remplit cet intervalle : pour moi, je crois qu'il faut s'en prendre au déluge d'Ogyges, du silence de ces tems : on peut supposer qu'il fit de si grands ravages dans l'Attique, que les habitans, réduits à un très-petit nombre, passerent les 190 ans d'Ogyges à Cécrops, sans Gouvernement & sans Rois.

Nous attribuerons donc à Cécrops la fondation d'Athenes, que nous placerons sous Triopas, Roi d'Argos, la 2448^e. année de la Création, environ 370 ans avant la prise de Troyé. Quelques Auteurs le disent originaire de Grece ; mais le gros des Historiens en font un Egyptien ; & des Atheniens, une Colonie Egyptienne composée de Saïtes, qui descendirent, à la suite de Cécrops, d'une des embouchures du Nil. Il est le premier qui fit le trajet, & s'établit en Grece ; mais l'Egyptien n'ayant alors ou point, ou fort peu de connoissance de la Marine, il est vraisemblable qu'il vint immédiatement de la Phénicie, dont la situation étoit favorable aux progrès de la navigation : toutefois le Phénicien n'avoit alors qu'une espece de barque assez large, que le Roi Erithras avoit inventée, au milieu des Isles de la Mer Rouge. Si vous demandez aux Poëtes pour quoi ils ont donné à Cécrops l'épithete de Diphie ; c'est, vous repondront-ils, qu'il étoit moitié homme & moitié serpent : ce qui, bien entendu, ne signifie autre chose, sinon qu'il étoit originaire d'Egypte, & habitant de la Grece, & qu'il connoissoit la langue & les mœurs de l'un & de l'autre Pays. Le Peuple de l'Attique vivoit dispersé,

à la maniere ancienne : il le rassembla dans douze Cités ; honneur qu'on attribue au second de ce nom : il lui prescrivit une forme de Gouvernement, & prit le nom de Roi : il forma dans la suite le plan d'une Ville, qu'il destinoit à être la résidence du Prince, & la Capitale du Royaume. Un rocher qui s'élevoit au milieu d'une large plaine, à peu près au centre de l'Attique, fut l'Assiette qui lui parut la plus avantageuse pour Cécrops ; c'est le nom qu'il donna à cette Ville & au territoire qui l'environnoit. Lorsque la plaine fut couverte d'habitans, on construisit une citadelle sur le sommet du rocher.

Ses premiers soins furent de donner une forme à la Religion, il prescrivit au Peuple, & la maniere d'adorer, & l'objet de ses adorations ; il éleva des Statues aux Dieux, sur-tout à Jupiter & à Minerve. Minerve, qu'on appelloit encore Athéné, donna son nom à la Ville, & les Atheniens se flattoient d'une protection toute particuliere de sa part. On croit que cette Déesse passa des Temples de l'Egypte sur les Autels de la Grece : c'étoit la Divinité favorite des Saïtes, & les honneurs que Cécrops lui rendit, confirment bien l'origine de l'un & de l'autre. On trouve tant de conformité entre les rites Grecs & Egyptiens, qu'on a eu quelque raison de croire que l'Egypte est la source de toutes les superstitions de la Grece. Quelques Auteurs accusent la Thrace d'en avoir fourni une bonne partie, dont Orphée avoit été l'inventeur : cela est sujet à restriction ; car que la Grece ait emprunté de la Thrace, de l'Egypte, ou de quelque autre Contrée que ce soit, tous les systèmes de Religion ; c'est ce que ne croiront jamais ceux qui réfléchiront sur la variété infinie des cultes établis dans ce Pays, ou

chaque Ville avoit sa Religion & ses Dieux. Il est bien plus naturel de penser que la Grece, peuplée par des Colonies de diverses Nations, eut quelque chose du culte & des cérémonies de chacune. Ce fond ne fut pas infructueux entre les mains d'un Peuple superstitieux à l'excès : il produisit à un point, que non content des anciennes Divinités, il en imaginoit tous les jours de nouvelles ; il adopta toutes celles des Nations avec qui il étoit en commerce ; de sorte qu'au tems d'Homere, on comptoit déjà 30000 Dieux. On institua une fête en l'honneur des Dieux étrangers, & on la célébroit fort religieusement. Dans la crainte d'en omettre, on éleva des autels aux Dieux inconnus ; enfin, aucune Nation ne poussa jamais la superstition plus loin. Le Grec raffinoit continuellement sur la Religion, qu'il réduisit enfin à rien, à un appareil, & à des cérémonies extérieures.

Après avoir donné à ses Sujets une Religion, Cécrops tourna ses vues du côté du Gouvernement. Pour faciliter l'administration de la Justice, & animer entre eux un commerce mutuel, il les distribua en quatre Tribus appelées Cécropis, Autochton, Actée & Paralie : cet établissement affermit les liens de la Société, & l'affluence des Etrangers accrût bientôt le nombre des habitans : ils se montoient à 20000 ; il en fit le dénombrement, en ordonnant à chacun d'aller jeter une pierre dans un puits qu'il désigna à cet effet. La stérilité du territoire, d'ailleurs assez mal cultivé, menaçoit cette multitude d'une prochaine disette. Cécrops la prévint par l'usage de la Navigation, & l'Afrique & la Sicile lui fournirent des bleds. On le fait encore Auteur de quelques bonnes Loix, & de quelques autres établissemens utiles : tel est

le mariage, dont on ne connoissoit point, avant lui ; la contrainte ni les liens.

On place sous son regne, ou celui de son successeur, la création de l'Arcopage : quelques Auteurs la renvoient jusqu'au tems de Solon ; mais ce sentiment n'est pas vraisemblable, car Solon cite, dans quelque-une de ses Loix, des Arrêts de cette Cour antérieurs à la réformation du Gouvernement. La nouvelle forme qu'elle reçut de ce Législateur, & l'étendue qu'il donna à ses privilèges, est le fondement de cette méprise : il mit ce Tribunal en parallèle avec celui des Ephetes, qui devoit à Dracon, sinon son établissement, au moins sa puissance & son excès de sévérité. Ce Sénat prit son nom du lieu de ses séances : c'étoit une montagne voisine de la citadelle, & consacrée à Mars. La Grece n'a point eu de Chambre de Justice plus renommée : ses Membres étoient pris entre les Citoyens distingués par le mérite & l'intégrité, la naissance & la fortune : ce choix en faisoit le plus auguste & le plus sacré des Tribunaux : son équité étoit si généralement reconnue, que tous les Etats de la Grece en appelloient à l'Arcopage dans les démêlés qui les défunissoient, & s'en tenoient à ses décisions. Démosthene assure qu'il n'étoit jamais arrivé de son tems, que le Défendeur ou le Demandeur eût eu de bonnes raisons de se plaindre de ses jugemens. Cette Cour est la première qui ait eu droit de vie & de mort. Il paroît que dans sa première institution, elle ne connoissoit que des assassinats ; sa juridiction s'étendit dans la suite aux incendiaires, aux conspirateurs, aux meurtriers, aux transfuges ; enfin à tous les crimes capitaux. Ce Corps acquit une autorité sans bornes, sur la haute opinion qu'on avoit dans l'Etat de la gravité & de l'intégrité de

ses Membres. Solon leur confia le maniment des deniers publics, & l'éducation de la Jeunesse; ce soin entraîna le droit de punir la débauche, & la fainéantise, & de récompenser l'industrie & la sobriété dans les personnes de tout âge & de tout sexe: ils connoissoient encore des matières de Religion. C'étoit aux Aréopagites à arrêter le cours de l'impiété, & à venger les Dieux du blasphème, & la Religion; des mépris: ils déliéroient sur la consécration des nouvelles Divinités; sur l'édification des Temples & des Autels, & sur toute innovation dans le culte divin: c'étoit même leur fonction principale; ils n'entroient dans l'administration des autres affaires, que quand l'Etat, alarmé de la grandeur des dangers, qui le menaçoient, appelloit à son secours, la sagesse de l'Aréopage, son dernier refuge. Ils conserverent cette autorité jusqu'à Périclès, qui ne pouvant être Aréopagite, parce qu'il n'avoit point été Archonte, employa toute sa puissance & toute son adresse à l'avilissement de ce Sénat, & ce ne fut pas sans succès: son éclat souffrit beaucoup de ses mépris, & les excès & les vices qui corrompoient la Ville, s'étant alors glissés dans cette Cour, elle perdit, par degré, l'estime qu'on en faisoit, & le pouvoir dont elle avoit été revêtue.

Le fameux Déluge, connu sous le nom de Deucalion, qui regnoit alors dans la Thessalie, qui souffrit particulièrement de ses ravages, arriva sous le regne de Cécrops; quelques Chronologistes disent sous Cranaüs, son successeur. On tient que Deucalion & beaucoup d'autres se réfugièrent sur le Mont Parnasse dans des barques, ce qui donna lieu aux Poètes de chanter qu'il avoit repeuplé la Terre. Ce Déluge a tant de particularités communes avec celui de Noé, qu'en chan-

geant les noms dans les Histoires de Grece, on retrouve le récit qu'en fait l'écriture. Malgré les peines que quelques Auteurs se sont données pour mettre cent ans d'intervalle entre le Déluge d'Ogygès & celui de Deucalion, les Critiques les plus judicieux ne les distinguent point, & les regardent l'un & l'autre comme des traces de celui de Noé, dont la mémoire s'est conservée dans l'Attique sous le nom d'Ogygès, & en Thessalie sous le nom de Deucalion, à cause de l'ancienneté de ces regnes. On pourroit pousser plus loin le parallèle de Noé & de Deucalion, & remarquer que les descendans de Noé repeuplèrent la Terre, & que la famille de Deucalion eut en Grece une étendue & une puissance proportionnelle.

Deucalion eut deux fils, Hellen & Amphiction. Hellen, dont nous avons déjà parlé, en eut trois, Xuthus, Eolus & Dorus. Eolus, Fondateur des Eoliens, succéda à son père Dorus, père des Doriens, s'établit dans l'Histiaothis, aux environs du Mont Ossa, d'où sa postérité passa dans le Péloponnèse. Il est vraisemblable que Xuthus posséda le territoire d'Athènes, & qu'il fut peuplé par sa famille.

Cécrops vit mourir son fils Erésichon, régna cinquante ans, & laissa la couronne à Cranaüs, homme riche & puissant dans Athènes. Le Pays appelé Cécropie de Cécrops, s'appella d'abord Cranaé de Cranaüs, puis Attique d'Atthis, fille de Cranaüs; & les quatre Tribus prirent les noms de Cranaüs, Atthis, Mégée & Diacris. Cranaüs ne régna que neuf ans, & fut dépouillé par son frere.

On soupçonne Amphiction d'avoir regné dans la Thessalie, & non dans l'Attique. Cette conjecture est fondée sur l'établissement de l'Assemblée

qui porte son nom, où tous les Etats de la Grece affissoient par leurs Députés, & qui se tenoit aux environs du Détroit des Thermopiles; d'où elle fut encore appelée Pilée, & ses Membres, Pilagores. Acrisius, Roi d'Argos, la transporta, ou en établit une autre à Delphes, dans la Phocide. Delphes étoit placée au centre de la Grece, & les Députés des douze Villes pouvoient s'y rendre plus facilement dans les occasions pressantes. Ces Assemblées se tenoient, tous les ans, aux commencemens du Printems & de l'Automne, & plus souvent, quand il en étoit besoin. On y terminoit les différends qui naissoient entre les Villes & les Etats qui composoient la Grece; leur autorité étoit grande, & leurs décisions inviolables; quiconque refusoit d'y souscrire, étoit déclaré l'ennemi commun, & traité comme tel. Un pareil établissement parut nécessaire chez un Peuple partagé en tant de Gouvernemens, & dont les intérêts devoient, par conséquent, se croiser à chaque instant: on le regarda comme le meilleur, & peut-être l'unique moyen d'affermir la bonne intelligence, & de réunir ses forces contre ses ennemis.

On croit que ce fut sous son regne que Dionysius ou Bacchus arriva dans l'Attique: les uns le confondent avec l'Osiris des Egyptiens, & d'autres en font un Prince de l'Arabie heureuse des environs du Mont Nyfa. Tout ce que les anciens Auteurs en disent de vraisemblable, c'est qu'il vint accompagné d'Orientaux; qu'il inventa quelques Arts utiles, tels que la culture de la vigne, & l'entretien des abeilles, & que la Grece lui éleva des autels. Son histoire est du reste un tissu de traditions orientales, que les Grecs reçurent des Phéniciens qui suivirent Cadmus, qui passa, par

cette raison, pour l'aieul de Bacchus, à qui l'on donne Sémélé, la fille, pour épouse. Sur le rapport de Bacchus avec Noé, Moïse & Nimbrot, quelques Auteurs ont cru que ce Dieu des Grecs n'étoit qu'une image confuse de l'un d'eux, & même de tous les trois, & que tout ce qu'on lui attribue est tiré de l'histoire générale d'Orient, & même des Saintes Ecritures qu'on a corrompues: ils en trouvent une preuve remarquable dans la maniere dont les Poètes ont raconté sa naissance: ils disent qu'il sortit de la cuisse de Jupiter: phrase usitée chez les Hébreux, pour exprimer la maniere ordinaire d'engendrer.

Amphiction regna dix ans, & fut dépossédé par Erichonius, dont la naissance est fabuleuse, & à qui les Poètes ont attribué l'invention des chars; pour cacher les pieds de serpens qu'ils lui ont donnés; ou plutôt pour avoir institué, en l'honneur de Minerve, l'Athénée, fête où l'on disputoit le prix à la course des chars: on l'appella Panathénée, ou le Sacrifice de la Grece entiere, lorsque Thésée, qui avoit rassemblé tout le Peuple d'Attique dans une seule Ville, remit ces jeux en vigueur. Les Grecs avoient deux fêtes de ce nom; la grande, qui se célébroit de cinq en cinq ans; & la petite, chaque année: c'étoit à peu près la même chose que les Quinquatria Romaines.

Nous remarquerons ici que les fêtes en général faisoient une grande partie de la Religion des Grecs: elles étoient instituées en l'honneur des Dieux, ou de ceux qui avoient arraché leur Pays à la servitude, ou perdu le jour, en défendant leur Patrie. Cette espece d'immortalité fut la source de la plupart des grandes actions de l'Antiquité: mais cet aiguillon s'émoussa, & ces Héros passèrent dans la suite pour de vrais Chevaliers errans,

malgré les fables & la superstition qui en avoient fait des objets de vénération. La Religion, simple dans son origine & sans pompe, ordonnoit peu de ces solemnités ; mais leur splendeur & leur fréquence s'accrut avec le tems, dans Athenes sur-tout, où les hommes n'étoient pas en plus grand nombre que les Dieux : dans les commentemens, tout se réduisoit à un sacrifice pur & simple ; on introduisit dans la suite, à la charge du Public, des Jeux, des Processions, & une infinité de cérémonies superstitieuses ; imitations ridicules des actions fabuleuses des Dieux & des Héros.

Mais pour revenir à Erichonius, on dit qu'il apprit aux Athéniens l'usage de l'argent, ou du moins qu'il est le premier qui en fit frapper de la monnoie. Il regna cinquante ans, & laissa la couronne à son fils Pandion. Pandion est le premier que les droits du sang conduisirent au trône ; la force ou l'adresse avoient couronné tous ses prédécesseurs. Son regne ne mit pas fin aux révolutions : le sceptre fut encore usurpé ; mais le Royaume continua d'être héréditaire. Pandion régnoit, lorsque Triptoleme apprit aux Athéniens à labourer & à ensemençer les terres ; art qu'il tenoit de Cérés, la même que Isis des Egyptiens. On croit qu'elle parut alors dans l'Attique : on institua, en son honneur, des fêtes, qu'on appelloit *Eleusines*, d'Eleufis, petit Bourg de cette contrée. On les célébroit avec grande solemnité : elles prescrivoient un profond silence à ceux qui s'y faisoient initiés. Par une marque de distinction, on les surnomma les Myfteres d'Eleufis : la mort étoit la peine de la moindre indiscretion sur les cérémonies qu'on y observoit. Quelques Auteurs placent cette Déesse & son culte sous Erechthée, successeur de Pandion, que l'on fait originaire d'Egypte : cette

institution, tout-à-fait égyptienne, confirme cette conjecture ; mais l'opinion commune laisse son origine en Attique, & le fait successeur de Pandion son pere, à qui l'on donne un regne de quarante ans. M. Newton, persuadé que l'Erichonius, dont nous avons parlé, & son fils Pandion, sont les mêmes que l'Erechthée & le Pandion dont il est question, exclut de la succession des Rois ; Cécrops second, celui qui passe pour fils & successeur d'Erechthée, & pour pere de Pandion second : toutefois j'ai suivi les regnes dans l'ordre qu'on leur a marqué, laissant au Lecteur la liberté de se décider en cette occasion, ainsi qu'en bien d'autres, où l'on n'a pas toute la certitude qu'on pourroit désirer.

Erechthée eut affaire aux Chalcidiens, habitans de l'Eubée, qu'il défit avec le secours de Xuthus, fils d'Hellen, qui s'étoit enfui de la Thessalie avec une grande partie des trésors de son pere : pour le récompenser de ce service, il lui donna sa fille Créusa, dont il eut Ion. Dans une seconde guerre qu'Erechthée eut à soutenir contre les Eleufiniens, secondés d'Eumolpe, Roi de Thrace, le fils ne le servit pas moins bien que son pere. Ion fut si puissant dans Athenes, qu'on le croit successeur de son aïeul Erechthée. Quoi qu'il en soit, de toutes les marques de la Royauté, il ne lui manqua que le titre de Roi. Il imposa des noms au Pays & aux quatre Tribus, à l'exemple de ses prédécesseurs. Sa postérité fut nombreuse, & l'Attique se trouvant dans la suite surchargée d'habitans, on envoya sa famille dans le Péloponnese ; mais repoussée par les descendans de son frere Achaus, elle revint à Athenes, d'où les fils de Codrus la conduisirent dans l'Asie mineure, où elle se divisa en différentes Colonies, à qui l'on donna le nom com-

mun d'Ioniens ; mais tout ce récit n'est pas si certain que ceux qui confondent Ion avec Javan, quatrième fils de Japhet, qu'ils débarquent dans la Grece après la confusion de Babel, & qu'ils établissent dans l'Attique, ne puissent fort bien demeurer dans leur opinion.

Quelques Auteurs disent qu'Erechthée fut tué dans un combat contre les Eleufiniens. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce Prince eut du courage & de l'intégrité, & qu'il mourut la cinquantième année de son regne ; on le mit au nombre des Héros de l'antiquité, & on lui rendit, après sa mort, les honneurs divins. Les Athéniens, qu'on appelloit Cécropides, prirent alors le nom d'Erechthides. Borée, Roi de Thrace, enleva sa fille Orythie. La Thrace est au septentrion de l'Attique ; ce qui a donné lieu aux Poètes d'accuser le vent du nord de ce rapt.

Cécrops, Métion & Pandore se disputèrent la couronne de leur pere : Xuthus, à qui ils s'en rapportèrent, adjugea le sceptre à Cécrops, comme à l'ainé : cette décision déplut aux deux autres, & Xuthus sortit d'Athenes, & se retira dans l'Ægiée, où il mourut. Cécrops second conduisit une Colonie dans l'Eubée ; on le croit Fondateur de Rhodes ; il regna quarante ans, & Pandion son fils lui succéda.

Pandion second, dépouillé par les fils de Métion son oncle, se réfugia chez Pilas, Roi de Mégare, dont il épousa la fille : il succéda à son beau-pere, & laissa quatre fils, Egée, Licus, Pallas & Nifus, qui recouvrèrent la couronne de leur pere, & chasserent d'Athenes les fils de Métion. On dit qu'ils remirent leur pere sur le trône, & qu'ils partagèrent entr'eux le Royaume après sa mort ; mais comme on n'est pas d'accord sur cette division,

division, & qu'on ignore quel fut le lot de chacun, nous la regarderons comme imaginaire, & nous ferons succéder Egée à Pandion, qui regna vingt-cinq ans. Egée céda sans doute quelque chose à ses freres, en faveur du secours qu'ils lui avoient donné dans la guerre contre les fils de Métion ; mais il est certain qu'il eut, en qualité d'ainé, l'autorité souveraine, & qu'il regna dans Athenes. Ses freres ne virent pas, sans murmurer, la couronne de leur pere sur la tête d'un fils adoptif ; car Egée passoit généralement pour tel ; mais rien ne dut lui donner tant d'ombrage que les cinquante fils de Pallas, qui toutefois ne rompirent jamais ouvertement avec lui, dans l'espérance que sa mort les mettroit en possession du trône ; ils se contenterent de le mépriser. Egée, qui n'avoit point eu d'enfans des deux femmes qu'il avoit épousées, alla consulter l'Oracle sur les moyens de se procurer une postérité. La réponse qu'il en reçut, étoit enveloppée de quelque obscurité. Pithée, fils de Pélops, qui regnoit alors à Trezene, passoit pour un homme d'une expérience & d'un savoir profonds. Egée chercha chez lui quelque éclaircissement. Pithée le reçut avec humanité, & de quelque façon qu'il interprétât l'Oracle, il consentit qu'Egée connût sa fille Æthra, dont il eut Thésée.

Thésée promit beaucoup dès sa jeunesse : il avoit à peine seize ans, que sa mere l'instruisit de sa naissance, & l'envoya à Athenes. Quoique le Pays fût infesté d'assassins & de voleurs, & que le voyage par terre fût dangereux, il ne prit point la Mer. Animé par la réputation d'Hercule, son ancêtre du côté maternel, il entreprit d'étouffer le reste des brigands dont ce Héros avoit commencé de purger les grands chemins : il en détruisit plusieurs ; & à l'imitation de ce Héros, qu'il s'é-

toit proposé pour modele, il leur imposa la peine du Talon. Arrivé à Athenes, où l'étranger étoit bien venu, il fut sur le point d'être empoisonné par son pere, à l'instigation de Médée, qui s'étoit réfugiée dans sa Cour; mais à la vue d'une épée qu'il avoit donnée à sa mere; comme un gage de sa tendresse, la coupe lui tomba des mains; il embrassa son fils, & le reconnut publiquement pour son successeur. Les Pallantides éleverent leurs murmures; ils ne purent souffrir qu'un inconnu, qu'un enfant naturel fut destiné au trône de leurs ancêtres, qui n'avoit déjà été occupé que trop long-tems par un fils adoptif de Pandion. Ils perdirent tout ménagement en perdant toute espérance; des actes d'hostilité annoncerent une rupture ouverte; mais ils ne tinrent pas long-tems contre la prudence & la valeur de Thésée: il les vainquit, les dispersa; & pour se tenir en haleine & conserver la faveur du Peuple, il s'occupa à combattre différens monstres qui désoloient le Pays: il dompta le Taureau de Marathon, le conduisit en triomphe aux pieds des autels d'Apollon, & l'immola de sa propre main: il tua le Minotaure, monstre nourri par Minos, Roi de Crete; voici comme on raconte cette action. Androgée, fils de Minos, vint à l'Athénée; il surpassa tous ses rivaux dans les Jeux auxquels on s'exerçoit, & contracta d'étroites liaisons avec les Pallantides. Egée, qui craignoit que la perte de sa couronne ne fût une suite de cette union, prit le parti de se défaire d'Androgée. Minos, résolu de venger la mort de son fils, déclara la guerre aux Athéniens: il étoit maître des Mers, & les Athéniens trouverent en lui un ennemi si incommode, qu'ils cédèrent, sans peine, aux avis de l'Oracle, & qu'ils se crurent heureux de s'en débarrasser, en

lui payant un tribut annuel de sept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que le Roi de Crete, disent les Poëtes, abandonnoit en proie au Minotaure, ou, pour parler sans fiction, qu'il faisoit égorger ou garder dans les fers par Taurus, à qui il avoit confié ce soin. Dans l'espérance de délivrer la Patrie de cet impôt, & de vaincre le monstre, Thésée s'offrit à accompagner la Jeunesse qui lui étoit destinée: ils arrivent en Crete; il plait à la fille de Minos; elle lui donne un fil pour le diriger dans les replis du labyrinthe qui renfermoit le Minotaure; il le combat, le tue; anéantit le tribut, & revient triomphant avec tous les compagnons de sa captivité. Une voile blanche devoit annoncer leur salut à Egée; l'excès de la joie leur fit oublier ce signal. Ce Roi les attendoit sur le haut d'un rocher; mais appercevant la voile noire, convaincu de leur malheur, il se précipita dans la Mer qui porte son nom: il avoit regné quarante-huit ans. Thésée lui succéda.

Depuis Cécrops jusqu'à Thésée, il ne se fit aucune altération considérable dans le Gouvernement. Mais Thésée, après avoir délivré sa Patrie de toute servitude étrangère, & de toute guerre intestine, se proposa de changer la face de l'Etat. Il étoit puissant, mais il n'étoit pas moins sage; il prévoyoit que ce ne seroit qu'avec des ménagemens infinis qu'il introduiroit, sans danger, quelque innovation dans le Gouvernement, & qu'il n'y auroit que la douceur qui ameneroit à ses vœux un Peuple qui avoit un sentiment si vif de liberté.

Il songea d'abord à remédier aux inconvéniens qui se rencontroient nécessairement chez un Peuple dispersé, cantonné çà & là, toujours en dés-mêlé, & jamais à portée de délibérer sur ses vrais intérêts. Il rassembla donc tous les habitans de

l'Attique dans une seule Ville, qu'il comprit avec Cécropie, résidence ordinaire des Rois, sous le nom d'Athènes; & voici comment ils'y prit. Il alloit de tribus en tribus; il terminoit les différends, & proposoit ses desseins, comme le seul moyen de parvenir à quelqu'accommodement solide. Les Pauvres, qui ne risquoient rien à suivre ses avis, les embrasèrent avec chaleur: il présentoit aux riches le plan d'une République, où ne se réservant que le commandement des Armées & la défense des Loix, ils partageroient entr'eux le reste de l'administration, & toute l'autorité seroit entre les mains du Peuple: les autres, qui connoissoient son courage & sa fermeté, & qui craignoient sa puissance, se laisserent persuader ce qu'ils auroient eu bien de la peine d'empêcher.

Il s'occupa ensuite à dissoudre toute Cour de Judicature, & toute Constitution particulières à chacune des douze Villes: il fit construire le Pritanée ou Place commune d'Assemblée. Dans le dessein de peupler la Ville, il invita l'étranger à s'y rendre, à s'y établir, & à en partager tous les privilèges avec les naturels; on accourut de toutes parts. Pour prévenir la confusion & l'anarchie, il divisa le peuple en trois classes; le Noble, le Bourgeois & l'Artisan. Le Noble possédoit les charges de la Magistrature; mais elles étoient à la nomination du Peuple. La Noblesse étoit encore chargée du dépôt & de l'interprétation des Loix & du soin de la Religion; le reste de l'administration étoit également partagé: les honneurs étoient attachés à la Noblesse; le Marchand avoit le profit, & la multitude étoit du côté des Artisans.

Après avoir accompli ses desseins, Thésée tint sa parole, & se dépouilla, pour ainsi dire, d'une autorité qu'un homme qui avoit autant d'esprit

& de courage que lui, & à qui l'Etat avoit de si grandes obligations, pouvoit aussi facilement étendre que restreindre. D'où l'on peut conjecturer, qu'en se déterminant pour le Gouvernement Populaire, il céda bien moins au génie d'un Peuple entêté de sa liberté; qu'il ne suivit son penchant. Cette résignation parut toutefois un acte de générosité singulière: réunie aux services qu'il avoit rendus, elle lui mérita le titre de second Fondateur d'une Ville qu'il avoit agrandie. Athènes n'étoit point encore République; mais son Gouvernement en étoit si voisin, que le Peuple reprima toujours, avec avantage, les efforts que les successeurs de Thésée firent pour recouvrer l'autorité, & ramener la Monarchie.

Après avoir posé ces fondemens, il laissa à d'autres le soin d'achever l'édifice, & passa le reste de sa vie à courir de nouvelles aventures, compagnon d'Hercule & des autres Héros de son tems. Hercule avoit institué les Jeux Olympiques, en l'honneur de Jupiter; Thésée institua les combats de l'Isthme, en l'honneur de Neptune, dont on le croyoit fils, tant d'être mieux instruit de sa naissance, ou plutôt à cause des soins qu'il prit d'animer le commerce, & de perfectionner la Navigation: il faut encore attribuer à sa passion pour les voyages, & à son caractère ennemi du repos, l'expédition romanesque contre les Amazones, chez qui il épousa Antiope, que d'autres appellent Hyppolite; de même que la guerre des Amazones contre les Grecs, qu'elles combattirent dans les propres murs d'Athènes, qu'elles tinrent assiégée, jusqu'à ce qu'Antiope conclut la paix. Il y en a qui comptent deux expéditions de cette espèce, & qui croient qu'Antiope n'est pas la même qu'Hyppolite. Nous n'omettrons pas l'amitié qu'il

eut pour Pirithoüs, fils d'Ixion; amitié qui naquit dans un combat, où ces deux ennemis ne purent refuser une admiration réciproque aux preuves de courage qu'ils se donnerent. Ils enlevèrent ensemble Hélène, fille de Tyndare, dont le sort accorda la possession à Thésée, qui la conduisit à Aphidnes, chez sa mere, à qui il la confia, jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'épouser; il avoit alors cinquante ans. Ils allerent ensuite en Egypte, dans le dessein de ravir la fille d'Aidoneüs, destinée à Pirithoüs. Aidoneüs étoit Roi des Molosses; la Fable l'a nommé Pluton: il fut informé de ce projet, tua Pirithoüs, & jeta Thésée dans un cachot, d'où il ne sortit qu'à la sollicitation d'Hercule. Tandis qu'il étoit embarqué dans ces aventures, Ménésthée, fils de Pithée, & petit-fils d'Erechthée, profita de son absence pour se concilier la faveur des premiers citoyens: il leur insinuoit que les innovations qu'on avoit faites dans le Gouvernement, n'étoient qu'un moyen plus sûr de les réduire en servitude, sous prétexte de leur procurer la liberté. Sur ces entrefaites, Castor & Pollux vinrent redemander Hélène: ne la trouvant point à Athenes, ils allerent à Aphidnes, où ils recouvrèrent leur sœur, après la prise de cette Ville. Par les brigues de Ménésthée, les Athéniens avoient honorablement accueilli les deux freres, & Thésée trouva, à son retour, les esprits envenimés, & le Peuple plein de mépris pour sa personne & son autorité. Indigné de ce procédé, il fit passer sa famille dans l'Eubée, chargea Athenes de malédictions, & se retira dans l'Isle de Syros, où l'on dit que le Roi Lycomedes, jaloux de sa réputation, ou corrompu par Ménésthée, le précipita du haut d'un rocher, où il l'avoit attiré, sous prétexte de lui montrer la campagne. Ainsi mourut Thésée,

après un regne de trente ans. Les Athéniens n'ont point eu de plus grand Roi: les siècles suivans ont bien reproché à ses sujets leur ingratitude, par le respect dont ils ont honoré ses cendres. En mémoire du secours qu'il avoit donné aux malheureux, & de la fermeté avec laquelle il s'étoit opposé aux injustices, son tombeau fut un refuge pour les Esclaves: sa mort mit Ménésthée en possession du Royaume. Ménésthée partit avec cinquante vaisseaux, pour la guerre de Troye: il s'y distingua par sa science dans l'Art militaire: on dit qu'il apprit aux Grecs à arranger & à conduire une Armée. Il mourut à son retour de cette expedition, dans l'Isle de Melos, la vingt-troisième année de son regne: il eut pour successeur Démophon, fils de Thésée, qui accompagna son frere Acamas au siege de Troye. Démophon fut, à son retour, jetté sur les côtes de Thrace, où il plut à la Reine Phillis: il s'étoit engagé de l'épouser, après qu'il auroit arrangé les affaires de son Royaume; mais lorsque le tems qu'il avoit demandé pour son voyage fut écoulé, elle se pendit. On établit sous son regne l'*In-Palladio*. Quelques Argiens, sous la conduite de Diomedes, furent jetés, pendant la nuit, sur les côtes d'Attique, qu'ils alloient ravager, se supposant en Pays ennemi; mais les Athéniens alarmés, se rassemblèrent sous les ordres de Démophon, & les repousserent avec un grand avantage. Le jour éclaira la méprise des uns & des autres. Acamas trouva entre les corps morts le Palladium ou la Statue de Minerve, qu'on avoit enlevée de Troye, & reconnut qu'ils avoient tué leurs amis & leurs alliés. Cet accident fit une querelle, qu'on remit à la décision de cinquante Athéniens, & d'autant d'Argiens, qu'on appella les Ephetes. Telle est, je pense, l'origine

de ce Tribunal que Dracon opposa à l'Aréopage: il ne connoissoit, dans son institution, que des homicides involontaires. Après un regne de trente-trois ans, Démophon laissa la couronne à son fils Oxintes, qui la transmit, au bout de douze ans, à son fils Apinidas, qui ne regna qu'un an, & fut massacré par Thémète, fils naturel de son frere, qui s'empara du Gouvernement, & fut le dernier Roi de la race d'Erechée. Les Athéniens & les Béotiens étoient alors en démêlé sur les limites de leurs territoires. Les Béotiens proposèrent aux Athéniens de laisser les Rois décider entre eux la querelle: Thémète refusa le défi, Mélanthe l'accepta. Ces rivaux étoient sur le point d'en venir aux mains, lorsque Mélanthe dit à Xanthus, tu ne tiens pas la loi de notre combat, je suis seul, & tu viens avec un second. Le Béotien tourna la tête pour voir qui le suivoit, & Mélanthe le perça d'un coup de lance. Il dut à ce fratricide la victoire & la couronne d'Athènes, que Thémète lui céda, ou qu'il perdit, par sa lâcheté, après un regne de 8 ans. Mélanthe en regna 37: il eut pour successeur, son fils Codrus, qui s'immola généreusement au salut de sa Patrie. Les Héraclides avoient fait une irruption dans l'Attique: l'Oracle les avoit assurés du succès de leur entreprise, à condition qu'ils épargneront le Roi des Athéniens. Codrus, informé de cette réponse, se déguisa en paysan, chercha querelle à quelques-uns des ennemis, qui le tuèrent. Les Athéniens envoyèrent incontinent un Héraut redemander le corps de leur Roi. Cette nouvelle jeta les Héraclides dans un si grand étonnement, qu'ils dispersèrent aussitôt leurs troupes, & s'en retournèrent.

Ainsi périt Codrus: sa mort anéantit dans Athènes le titre de Roi, qui avoit subsisté, depuis Cé-

crops, 487 ans. Pour honorer sa mémoire, on abolit ce nom: le Peuple manqua rarement de prétexte pour augmenter son autorité, jusqu'à ce qu'il fut entièrement libre: on substitua au Roi l'Archonte perpétuel. Cette dignité étoit héréditaire: elle différoit si peu de la Royauté, que la plupart des Historiens ont mis les Archontes au rang des Rois: toutefois, il ne faut pas les considérer absolument comme tels; car leur autorité étoit subordonnée au Peuple, qui pouvoit leur demander raison de leur conduite, lorsqu'il le jugeoit à propos.

Médon, fils aîné de Codrus, fut le premier Archonte perpétuel: il étoit d'une figure désavantageuse: son frere Nilée, qui le méprisoit, lui disputa le Gouvernement: le Peuple saisit l'occasion, les rejeta l'un & l'autre, & déclara qu'il ne reconnoissoit de Souverain que Jupiter. Athènes fut sous une espèce de Théocratie, pendant cette contestation; mais enfin l'Oracle se déclara contre Nilée. Ses freres & lui conduisirent en Asie les Colonies dont nous avons parlé; elles y fondèrent les douze fameuses Villes des Joniens, Ephèse, Milete, Prienne, Colophon, Mius, Tios, Lébedos, Clazomene, Erithrée, Phocée, avec Chio & Samos, dans les Isles qui portent leurs noms.

Médon gouverna vingt ans: il eut douze successeurs de sa race, qu'on appella Médonides. Voici leurs noms, & la durée de leur administration. Acaste gouverna trente-six ans; Archippe dix-neuf, Therippe quarante-un; Phorbis trente, Mégacles vingt-huit; Diognete vingt-quatre, Phéréclès dix-neuf; Aripbron vingt, Théspicus vingt-six; Agamastor soixante-dix, Æschile vingt-trois, & Alcéméon deux ans seulement. On trouve à peine une action remarquable dans toute cette

durée. Le Gouvernement fut tranquille & sans révolution l'espace d'environ trois cents ans.

Nous pouvons remplir cet intervalle de ce qui s'est passé dans l'état des Sciences & des Lettres, qui commençoient à fleurir dans les Contrées de la Grece les mieux policées; Nous parlerons d'abord de la Poésie, la première façon d'écrire, & le véhicule ordinaire des découvertes. Les noms de Linus, d'Orphée, de Musée & des autres Auteurs de la Théologie Païenne, sont parvenus jusqu'à nous, avec les marques d'estime & de respect qu'ils ont méritées de leur siècle; mais leur histoire est si sujette à caution, qu'elle ne trouvera jamais de place dans un Historien sévère. On ne fait quelle étoit leur patrie, ni dans quel tems ils écrivoient; & l'on attribue à d'autres le peu d'Ouvrages qui nous en restent. Quoi qu'il en soit, on n'oseroit soutenir qu'avant Homere, la Poésie fut entièrement ignorée des Grecs; toutefois nous n'avons aucune autorité suffisante pour dater son origine de plus loin. Quoique les Critiques aient été plus exacts dans la recherche qu'ils ont faite de la Patrie & du siècle de ce grand homme; que dans le jugement qu'ils ont porté de ses Poèmes, ces questions sont encore indéciées; cependant leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait inutiles; ses Ouvrages, où chaque parti alloit prendre des armes, en ont acquis du poids & de l'autorité. De toutes les Villes qui se sont disputées sa naissance, Smyrne paroît en avoir les meilleurs titres: on conjecture qu'il écrivoit la guerre de Troye, deux ou trois cents ans après la prise de cette Ville. Il y en a qui le font postérieur aux Olympiades; mais est-il à présumer qu'un Poète qui a pris tous les soins imaginables pour embellir ses Poèmes, eût omis la description des Jeux

Olympiques, si on les eût célébrés de son tems? Quant à sa personne & à sa fortune, on nous le représente aveugle; du reste, aussi gueux que nos Chanteurs, & courant le Pays comme eux. Si cet état l'avilit à nos yeux, ses Ouvrages nous en donnent une idée bien noble: c'est là qu'on voit ce grand homme dans toutes ses proportions; c'est là qu'il paroît avec tous les avantages de l'Art & de la Nature; qu'il force notre admiration, & qu'il enleve le titre de Prince & de Pere de la Poésie Grecque. A force de raffiner sur ses Ecrits, quelques gens ont prétendu y trouver l'origine de toute Littérature, des Arts, des Sciences, des Religions, & des Gouvernemens. Nous conviendrons que son siècle n'a point eu de génie plus universel; mais nous nous garderons bien d'en faire le Fondateur des Royaumes & des Etats, & l'auteur de toute politesse; il suffit, pour son immortalité, que l'élevation de ses pensées, la beauté de ses images, la noblesse de ses fictions, l'harmonie de ses vers, la force de son expression, la justesse de ses caractères, & la conduite de son Poème, aient poussé à un degré de perfection presque inimitable, la Poésie Epique, qu'on ne connoissoit pas encore, ou qui ne faisoit que de naître.

Hésiode, né à Cumes en Boëtie, fut transporté dans sa jeunesse à Ascra, petit village de la Bœtie; le mérite de ses Ouvrages, & le tems auquel il écrivoit, lui ont acquis le second rang entre les Poètes. Quelques-uns le font antérieur à Homere; d'autres assurent qu'ils étoient contemporains, & racontent qu'il remporta la victoire sur lui dans un combat poétique; à propos de quoi Lucien a dit, que le vainqueur n'étoit pas le plus fort; mais l'Epigramme sur laquelle on fonde la prétendue contestation de ces Poètes, pourroit bien

être apocriphe, & Hésiode n'avoir fleuri que quelque tems après Homere : en tout cas, ce seroit à son désavantage qu'on le rapprocheroit du Prince des Poètes, assez pour en faire son rival. Au reste, leurs mérites sont tout-à-fait différens. Hésiode n'aspire point au sublime ; il se contente du gracieux ; il est bien moins jaloux d'être pompeux qu'agréable, & il affecte par-tout la simplicité plus encore que la délicatesse : enchanté de la solitude, des délices & du loisir de la vie champêtre, il tourna son génie à des sujets qui demandent quelque noblesse & beaucoup d'ingénuité : son succès mérite bien le rang qu'on lui donne. Maxime de Tyr fait une histoire de lui qui caractérise un homme plein d'humeur, ou bien curieux de sa composition. Un jour, dit-il, qu'il entendit un Potier qui chantoit quelques-uns de ses vers en travaillant, sans s'embarrasser de la cadence, non plus que des accens, il se jeta tout à travers les pots, les mit en morceaux, & l'Ouvrier lui demandant par quelle raison il brisoit ainsi son ouvrage : *C'est, répondit Hésiode, parce que tu défigures le mien.*

Outre les progrès de la Poésie, l'institution des Jeux Olympiques, ainsi nommés d'Olympie, ville dans le voisinage des plaines d'Elis, où on les célébroit, fut encore le fruit de la tranquillité générale dont la Grece jouissoit alors : les uns en font honneur à un Hercule de la race des Dactyles Idéens, & d'autres à Pélus, dont nous ne connoissons que le nom. Je crois qu'il faut les attribuer à Pélus : ils étoient consacrés à Jupiter. Atreë, Hercule, fils d'Alcmene, & d'autres, les renouvelèrent ; mais ils n'avoient point encore de retour périodique : on attendoit, pour les célébrer, quelques conjonctures extraordinaires, &

cela se faisoit sans pompe, ni solemnité remarquables.

Leur splendeur ne commença que sous Iphitus, Roi d'Elis, & descendant d'Hercule : il les remit en vigueur sur les avis de l'Oracle : on les célébra de cinq en cinq ans, & on appella une Olympiade l'espace de quatre ans qui s'écouloient d'une solemnité à une autre. Il paroît qu'après sa mort, leur succession fut interrompue ; car l'Olympiade où Corebe d'Elis remporta le prix, passe pour la première, & n'est, à bien compter, que la vingthuitième. Tel fut le commencement des Olympiades ; il tombe sur la seconde année de l'administration d'Eschile, douzième Archonte perpétuel d'Athènes, quatre cents huit ans après la prise de Troye, & l'an 3228 de la Création : cette époque sépare, selon Varron, les tems fabuleux des siècles historiques ; & sa certitude est si grande chez tous les Auteurs, que le nombre des Olympiades est un des premiers caractères de la Chronologie. Les Grecs suivoient cette date dans leurs Annales, & même dans l'Histoire des Nations étrangères ; & je crois ne pouvoir mieux faire que de l'employer dans le reste de cet Abrégé. On n'appliqua pas tout d'un coup le retour de Jeux Olympiques à la connoissance des tems ; cet usage fut accessoire ; ils avoient un autre but plus immédiat, que je vais développer. Les fêtes & la plupart des solemnités de la Grece furent instituées, dans leur origine, en l'honneur des Dieux & des Héros ; consacrées par leur objet, le Peuple en faisoit un point de Religion : la Politique secondant l'esprit de superstition & le goût de la Nation, les perpétua. On sentit combien il étoit à propos de rassembler, de tems en tems, & de réunir, s'il étoit possible, par des solemnités gé-

nérales, tant d'Etats différens, indépendans les uns des autres, & séparés par la distance des lieux, moins encore que par la diversité des intérêts : ces assemblées étoient une occasion de délibérer, & de statuer sur tout ce qui concernoit le bien public, & l'honneur de la Grece. Quant aux Jeux en eux-mêmes, conformes au génie & à la vivacité du Peuple, on les regardoit comme les exercices les plus-utiles & les plus honorables dont on pût s'occuper en tems de paix : ils donnoient de la force, de l'activité & de la souplesse aux corps, & nourrissoient dans les cœurs le desir de la gloire. C'étoit une espece d'Ecole militaire, où l'on tenoit continuellement le courage en haleine. On se proposoit, sans doute, par les applaudissemens extraordinaires qu'on prodiguoit à ceux qui y remportoient la victoire, d'élever aux grandes choses l'ame du vainqueur, qui acquéroit dans cette image de la guerre, une gloire qui approchoit, à quelques égards, de celles des plus fameux Conquérens : la douceur de ces triomphes étoit le plus grand bonheur dont un homme pût jouir pendant sa vie : un ami de Diagoras, dont les fils avoient été couronnés, lui disoit à cette occasion : *Maintenant, Diagoras, tu dois mourir satisfait, car tu ne peux être un Dieu.* Sans entrer dans l'énumération de tous les exercices qu'on y pratiquoit, nos Joutes & nos Tournois, qui tenoient un juste milieu entre l'amusement & le combat, peuvent nous en donner une idée générale ; mais la pompe des Jeux Olympiques étoit bien autre. La Grece entiere s'épuisoit-elle & les Nations circonvoisines, pour en soutenir la magnificence. Lorsque leur institution fut bien affermie, leur célébration se fit sans interruption, tant que la Grece jouit de quelque liberté, & même après

cette perte, disent quelques-uns, qui les continuent jusques sous le Grand Constantin, l'an 312 de J. C. Cédrenus en augmente encôre la durée de huit ans, & compte 293 Olympiades.

Mais pour revenir à Athenes, la mort d'Alcméon occasionna encôre quelque révolution dans le Gouvernement. Les échecs que le Peuple avoit donnés à l'autorité souveraine, suffisoient pour rendre circonspects ceux qui se mêloient de le conduire ; mais l'épithete de perpétuel le choquoit encôre, & la dignité d'Archonte fut fixée à dix ans. Charops, frere d'Alcméon, & fils d'Eschile, fut le premier de cette création. Esimede, Clidique, Hyppomene, Léocrate, Apsandre & Erixias, qui lui succederent, n'auroient rien fait de remarquable sans Hyppomene, qui enferma sa fille qu'on avoit séduite, avec un cheval qui la dévora toute vive. Cette inhumanité entraîna sa déposition. Erixias, le dernier de la race de Cœdrus, mourut, ou fut déposé, avant que le tems de sa charge fut expiré. Quelques Auteurs croient que Tléfias acheva les dix ans ; mais cette opinion n'est pas générale ; d'ailleurs, il est vraisemblable qu'on a pris Lisias troisième Archonte annuel, pour ce Tléfias ; ainsi nous finirons à Erixias cette espece de Gouvernement, qui a duré 64 ans.

Tous ces changemens préparoient une révolution plus considérable. Elle arriva. Le Peuple s'empara de la Puissance & du Gouvernement : au lieu d'un seul Archonte, dont le pouvoir duroit dix ans, il en créa neuf dont l'autorité fut annuelle : ce tems expiré, si l'on étoit satisfait de leur gestion, on les envoyoit achever le reste de leur vie dans l'Aréopage : le premier de ces Magistrats s'appelloit proprement Archonte ; on y

A. M.
3242.
Olymp.
XXIX. 14

A. M.
3317.
Olymp.
XXIII. 2.

ajoutoit l'épithete d'Eponime, parce que l'année étoit désignée par son administration, & que toutes les affaires importantes se passoient en son nom. Il avoit soin d'une partie des superstitions: il étoit à la tête d'une espece de Chambre Ecclésiastique, où l'on décidoit tous les démêlés des époux, des peres & des enfans, des parens & des voisins, & toutes les contestations formées sur les testamens, les legs, les dots & les successions. Il étoit chargé particulièrement des orphelins, de la conservation de leurs biens, & du choix des Tuteurs: en général, toutes les affaires civiles étoient portées à son tribunal en premiere instance. Le second Archonte avoit le surnom de Roi; le reste du culte & des cérémonies lui étoit confié: sa fonction principale étoit de présider à la célébration des fêtes, de terminer les querelles des Prêtres & des Familles sacrées, & de punir les impiétés & les prophanations des saints Mysteres. On instruisoit encore devant lui quelques affaires criminelles & civiles, qu'il decidoit, ou qu'il renvoyoit aux autres Cours. Le troisieme se nommoit Polémarque: il veilloit aussi à quelque pratique de Religion; mais le Militaire étoit l'important de sa charge: son nom en étoit dérivé: il étoit tout puissant en tems de guerre, & jouissoit, pendant la paix, de la même juridiction sur l'Etranger, que le premier Archonte sur le Citoyen. Les six autres portoient le nom commun des Thesmothetes, & formoient un tribunal, où l'on appelloit des séductions, des calomnies, & de toute fausse accusation: les différends entre l'Etranger & le Citoyen, les marchandises & le commerce, étoient de son ressort. Les Thesmothetes avoient encore l'œil à l'observation des Loix, & le pouvoir de s'opposer à tout établissement qui leur

leur paroïssoit contraire aux intérêts de la société, en faisoit une barriere élevée entre les autres Magistrats & le Peuple. Tel étoit le district de chaque Archonte en particulier: le Corps seul avoit droit de vie & de mort. Quelques Officiers subalternes étoient à sa nomination, & il les déposoit, lorsque, sur l'examen de leur conduite, les suffrages du Peuple les déclaroient indignes de leurs charges: il convoquoit le Peuple; ce que le Roi & les autres Archontes en particulier pouvoient aussi dans les occasions pressantes. En récompense de leurs services, ces Juges étoient exempts des impôts qu'on levait pour l'entretien des Armées, & cette immunité leur étoit particulière. Créon est le premier de ces Archontes annuels. Il entra en charge la seconde année de la vingt-troisième Olympiade. La succession des Magistrats fut réguliere; & quelles que furent les révolutions que l'Etat souffrit dans la suite par les factions, ou par les usurpateurs, on en revint toujours à cette forme de Gouvernement, qui dura dans Athènes tant qu'il y eut un reste de liberté & de vie.

La liberté dont Thésée avoit jeté les fondemens, avoit encore bien des progrès à faire, avant que d'être entiere & solide. Le Peuple, à chaque révolution, avoit acquis quelque avantage, & l'autorité des Magistrats se trouvoit trop foible pour captiver ces esprits factieux & légers. Pour les conduire & les protéger dans les fonctions de leur charge, ils avoient besoin du secours des Loix, & la Grece n'en avoit point encore d'écrites: l'avis des Archontes étoit la seule regle d'Etat: de-là naïssent des disputes éternelles: on ne s'entendoit, ni sur la Religion, ni sur le Gouvernement civil: la moindre innovation devenoit

un sujet d'alarme aux ignorans, & de révolte aux ambitieux. L'entreprise de Cylon en est un bon exemple: au milieu de ces dissensions, il affecta la Souveraineté, s'empara de la citadelle, y foudroya le siège, & n'en sortit avec son frère que pour n'y pas mourir de faim. Les compagnons de la révolte se réfugièrent au pied de la statue de Pallas; mais s'étant laissés persuader, sur l'espoir du pardon, d'abandonner ce sanctuaire, ils furent presque tous mis à mort: on trouva dans la suite cette action si injurieuse à la Religion, qu'on en bannit les Auteurs, dont on croyoit que la présence fouilloit la Ville, & l'exposoit au ressentiment de la Déesse. Cette condamnation alluma dans Athenes une faction, qui fut long-tems à s'éteindre: on place ce trait dans la quarante-quatrième Olympiade; mais c'est plutôt la date de l'expiation de la mort des compagnons de Cylon, que celle de son entreprise, qui paroît fort antérieure.

Tel fut le sort des Athéniens, jusqu'à ce qu'intruits par leurs malheurs, que la vraie liberté consiste dans la soumission à la raison & à l'équité, & qu'ils avoient besoin d'un Législateur qui les réduisit sous cet empire, ils jetterent les yeux sur Dracon: il étoit Archonte pendant la trente-neuvième Olympiade. C'étoit un homme vertueux & éclairé; mais presque inhumain, & forcé d'être sévère: il fit un grand nombre de Loix, qui toutes se sentoient de la dureté de son caractère: il confia l'exécution aux Ephetes, Tribunal qu'il établit à cet effet: il condamnoit à mort tout coupable indistinctement; point de différence entre voler un chou ou commettre un sacrilège: on disoit qu'il avoit écrit ses Loix *non avec de l'encre, mais avec du sang*. Quand on lui demandoit la raison de

A. M.
3380.

Olymp.
XXIX. 1.

l'égalité des peines qu'il avoit imposées pour toutes les fautes: *C'est*, répondoit-il, *que les plus petits crimes méritent la mort, & que je ne connois pas de plus cruel châtiment pour les grands*. La doctrine des Stoiciens, qui fut si généralement suivie, sembla devoir sa naissance à ces notions rigides. Les Loix de Dracon eurent le sort de toutes les choses violentes: leur sévérité les rendit bientôt impraticables: le Pauvre n'y trouva point un asyle contre la dureté des riches qui l'épuisoient: le Peuple continua de haïr la Noblesse, le Noble de craindre le Peuple, & l'Etat étoit au bord du précipice.

Il y eut alors quelque contestation entre Athenes & Lesbos de Mytilene: il étoit question de Sigée, petite Ville de la Troade, dont les deux partis se disputoient la Souveraineté. Les Athéniens, sous la conduite de Phrinon, les Lesbiens, commandés par Pittacus, avoient soutenu leurs droits avec des succès égaux. Lorsque les Chefs convinrent de terminer entre eux cette querelle, Pittacus enveloppa son adversaire dans un filet, qu'il avoit caché sous son bouchier, & le tua. Il est vraisemblable que les Rénaires durent chez les Romains leur origine à ce stratagème. Les Athéniens renouvelerent leurs prétentions, & Pisistrate s'empara de Sigée, qu'il donna à son fils Hégestistrate. Les Lesbiens inquiéterent Hégestistrate: l'affaire fut portée devant Périandre de Corinthe, qui décida que chacun garderoit ce qu'il possédoit, & l'on s'en tint à sa décision. Hérodote, qui ne fait mention ni de Phrinon, ni de Pittacus, & qui ne parle de cette guerre que comme d'une action unique, a donné lieu aux Historiens de confondre le premier événement avec le second. On croit que Pittacus fut tyran de Mytilene; mais sa

Olymp.
XLIII. 3.

conduite devoit le mettre à couvert de cette injure. Il est vrai qu'il s'empara du Gouvernement ; mais ce fut moins par une ambition particulière, que dans le desir de s'opposer à l'ambition des autres. Il ne garda la Souveraineté qu'autant que les besoins de l'Etat le demanderent : il fit quelques bonnes Loix, & donna tant de preuves de son intelligence & de sa modération, qu'on le mit au nombre des sept Sages. Alcée, qui avoit beaucoup de part dans l'administration de Mytilene, étoit son antagoniste. Ce Poète s'est illustré par ses talens lyriques, mais plus encore par les qualités de bon soldat & de bon citoyen, tout équivoques qu'elles étoient en lui ; car dans un combat qui se donna entre les Athéniens & ses Compatriotes, il prit la fuite, & abandonna son bouclier à l'ennemi ; & Strabon nous assure que malgré ses belles déclamations contre la tyrannie, on l'accusa d'avoir lui-même les desseins qu'il combattoit si fortement dans les autres. Tous ses ouvrages sont lyriques ; son style est serré, correct, & tout-à-fait noble ; sa muse folâtre quelquefois ; mais sans rien perdre de sa dignité : on la reconnoit capable des grands sujets, même quand elle s'abaisse à chanter les amours. Horace, son émule, lui attribue l'invention du Barbiton, dont quelques Auteurs font honneur à Terpandre, & d'autres à Anacréon : on l'appelloit la *Lyre d'Or*, à cause des piéces qu'il avoit écrites contre la tyrannie. Après avoir parlé de ce Poète, nous n'avons garde d'omettre Sapho, sa contemporaine & sa compatriote : elle fleurissoit aux environs de la quarante-quatrième Olympiade. Ce n'étoit pas une beauté ; Alcée en étoit toutefois grand admirateur : il ne paroit pas qu'il en ait été bien traité : *Si l'on avoit osé*, lui disoit-il un jour, *il y a long-tems qu'on*

vous auroit confié son secret. Puisque vous l'avez gardé si long-tems, lui répondit Sapho, *c'est une marque qu'il ne me convient pas de l'apprendre*. Sa froideur pour Alcée est singulière ; car on ne l'accuse point d'avoir été inhumaine. Sa passion pour son sexe a beaucoup flétri sa réputation. Elle aima Phæon ; les infidélités de ce jeune-homme firent la matière de ses plus beaux Ouvrages, & furent la cause de sa mort. Du reste, les charmes de son esprit couvroient tous ses défauts : il est aisé de juger, par les fragmens qui nous en restent, avec quelle force & quelle adresse elle manioit les passions, & à combien juste titre elle mérita le nom de *diexima Muse*. Archiloque, né à Paros, aux environs de la vingt-neuvième Olympiade, se fit connoître alors : il passe pour l'inventeur du vers iambique ; mais ce genre de Poésie est de plus ancienne date : on dit même qu'Homere avoit composé dans ce style une Piéce, appelée *Margitis* : ainsi, il ne doit apparemment cet honneur qu'à l'amertume & au succès de ses invectives. Lycambe, qui lui avoit accordé sa fille, rompit le mariage lorsqu'on fut sur le point de le célébrer. Le Poète le poursuivit, dans ses vers, avec tant de fureur, qu'il se pendit : la fille en fit autant. Son style est fort & nerveux, brillant & serré, tout pétillant d'esprit, mais rempli de fiel ; Archiloque fait gloire de n'épargner ni ami, ni ennemi. Mais de tous ceux qui ont travaillé à perfectionner la Poésie Lyrique, personne n'y a contribué autant que Stésichore : il apprit au Chœur à danser au son de la lyre ; il en fut nommé Stésichore : il ne nous reste pas même un catalogue de ses Ouvrages : tout ce que nous en savons, c'est qu'ils étoient d'un caractère grave & majestueux ; que ses chants avoient toute la dignité & toute la pompe qui conviennent à

la Poésie Epique : on l'a comparé à Homere ; mais il faut avouer que celui-ci étoit plus maître de son génie, & que Stésichore lui cédoit particulièrement par son style trop diffus & trop négligé. On a vanté sa sagesse. Il avoit de l'autorité dans sa patrie : il entra dans les démêlés de l'Etat & de Phalaris : il s'opposa vigoureusement aux desseins du Tyran avant leur exécution ; & quand ils furent accomplis, il exhorta des premiers le Peuple à la révolte. Phalaris le fit saisir, & le garda jusqu'à ce qu'il eût trouvé un supplice proportionné à son crime. Dans cet intervalle, ayant occasion de connoître son mérite & ses talens, il tourna toute sa fureur en estime, & eut tant de confiance en lui, qu'il prenoit sa défense contre ceux qui l'accusoient de conspirer. Il mourut à Catane, âgé de quatre-vingts ans : les habitans furent si sensibles au bonheur de posséder ses cendres, que plutôt que de les rendre, ils résolurent de soutenir une guerre contre les Hymériens qui les redemandoient. Phalaris appaisa la querelle, & fit entendre à ses Sujets qu'en quelque lieu que le Poète fût mort & enterré, Hymere auroit toujours l'honneur de lui avoir donné la naissance, & que l'éclat de ses actions rejailliroit toujours sur sa patrie. A la vérité toute cette histoire est fondée sur l'autorité seule de Phalaris ; mais quoique les Lettres qui portent son nom ne soient point originales, elles serviront au moins à nous transmettre les idées de l'antiquité, & à confirmer l'estime que nous faisons de ce grand homme.

Nous avons laissé les Athéniens sur le bord du précipice, & prêts à retomber dans les désordres qu'ils avoient tâché de prévenir ; car le remède prescrit par Dracon, étoit lui-même un autre

mal. Ceux qui furent chargés de l'exécution de ses Loix, sentirent bientôt la nécessité de se relâcher de leur sévérité ; & d'ailleurs, ils connoissoient tout le danger qu'il y avoit à les abandonner entièrement. Pour trouver un milieu qui rendit à la Loi, d'un côté, ce qu'elle perdrait de l'autre, on jeta les yeux sur Solon. C'étoit un homme équitable & prudent, qui s'étoit concilié, par la douceur de son caractère, une estime générale, & qui n'étoit engagé dans aucun parti : il s'étoit fait connoître par la réduction de Salamine sa patrie : elle avoit secoué la domination d'Athènes, pour se mettre sous la protection de Mégare : on avoit tenté tant de fois inutilement de recouvrer cette perte, qu'on décerna peine de mort contre quiconque proposeroit dans la suite cette entreprise. La crainte du supplice ne découragea point Solon : il contrefit l'insensé, & joignant à des grimaces affectées toute la chaleur & toute la force du raisonnement, il rembarqua le Peuple dans cette expédition : on lui en confia le succès, & l'Isle fut surprise par de jeunes hommes déguisés en femmes. Cette action & quelques autres l'éleverent à la dignité d'Archonte, la cinquième année de la quarante-sixième Olympiade. On ajouta, d'un consentement unanime, à l'autorité de sa charge, le pouvoir de réformer la Magistrature, de régler ses Tribunaux, & d'en fixer le nombre, les séances & les revenus ; de confirmer, ou de dissoudre toutes les constitutions qu'il jugeroit à propos, & d'en former de nouvelles, dont l'Etat pût recevoir une meilleure forme de Gouvernement.

L'orgueil & l'avarice dominoient alors dans Athènes ; les factions la déchiroient : Solon feignit de se charger, à regret, d'une entreprise si péril-

leuse. La Ville étoit divisée en trois partis : les uns inclinoient pour l'Oligarchie ; d'autres vouloient un Gouvernement Démocratique ; & le reste, un composé des deux. Le Peuple, prêt à se révolter, demandoit un partage égal des terres publiques dont les riches étoient en possession, & se dispoisoit à joindre la violence à sa demande. C'est dans ces circonstances que Solon, revêtu d'une pleine autorité, parut, & dissipa l'orage. Les Citoyens les plus puissans lui conseillèrent la tyrannie, & ses amis s'efforcèrent à lui persuader que sa conduite & sa modération étoufferoient la haine qu'on avoit pour le nom de Roi. *La tyrannie, leur répondit-il, est un beau séjour, c'est dommage qu'il n'ait point d'issue ;* & rejeta des avis qui ne s'accordoient point avec ses vues.

Le premier pas qu'il fit, fut la publication de la Loi *Sisactia*, qui anéantissoit toutes dettes ; mais pour réparer, en quelque sorte, le tort qu'il faisoit aux créanciers, il augmenta proportionnellement la valeur de l'espece. Cet expédient fut exposé à des conséquences dangereuses. Il avoit communiqué son dessein à quelques amis, qui abusèrent de sa confiance ; ils emprunterent des sommes considérables, qu'ils placèrent en fonds ; & quand l'Arrêt fut publié, ils gardèrent les terres, & refusèrent le remboursement. Solon fut soupçonné d'avoir trempé dans cette fourberie ; mais la remise qu'il fit à ses débiteurs le justifia. Elle étoit de cinq talens ; quelques Auteurs la font monter jusqu'à quinze. Pour dédommager totalement les riches, il leur destina les dignités & les emplois ; mais il eut soin d'en affoiblir l'autorité, en accordant à chaque particulier le droit de suffrage dans l'assemblée générale de l'Etat. Ce privilège tiroit à des conséquences dont on ne s'ap-

perçut pas d'abord : réuni au droit d'appel que tout Citoyen pouvoit interjeter, il soumettoit au Peuple les causes les plus importantes : ses décisions n'étoient pas toujours fort équitables. Anacharsis, que la réputation des Sages de Grece avoit attiré des extrémités de la Scythie, dit à Solon : *Qu'il étoit étonné que les gens de bon-sens proposassent les questions, & qu'on les laissât décider à des fous ; & dans une autre occasion, que les Loix étoient des toiles d'araignée, capables d'arrêter l'indigent & le foible, mais que le puissant & le riche franchissoient sans difficulté.* Solon lui repliqua, *que les uns & les autres les respecteroient, tant qu'ils trouveroient leur intérêt à les observer.* Au reste, connoissant tout le danger qu'on courroit à confier à une multitude tumultueuse, & qui ne pense point, les grandes affaires, il tira cent hommes de chaque Tribu, dont il fit un Tribunal chargé d'instruire exactement les matieres, pour être ensuite portées devant le Peuple. Quant à l'Aréopage, bien loin de supprimer ce Sénat, il en étendit le pouvoir : il regardoit cette Cour & le Conseil des quatre Cens, comme les ancrs qui devoient fixer la République au milieu des émotions populaires, & la défendre contre tous ceux qui auroient assez de méchanceté pour résoudre sa destruction, & d'éloquence ou d'adresse pour en venir à bout. Nous ne devons pas oublier le Tribunal Héliastique, ainsi nommé, parce qu'il se tenoit en plein air, & qu'il rendoit les arrêts au grand jour. Ses Membres se choissoient parmi le Peuple ; ils étoient au nombre de cinquante à deux cents, selon l'exigence des causes, dont un grand nombre & de très-importantes étoient de son ressort.

Tels sont les changemens qu'il fit dans l'Etat, & l'ordre qu'il mit dans la Judicature. Quant aux

Ordonnances particulieres, il réhabilita toutes les Loix de Dracon, excepté les peines contre les meurtriers; & il en imposa d'autres proportionnées à la nature des fautes. Il sévit particulièrement contre la fainéantise. Un fils n'étoit pas obligé de nourrir un pere qui ne lui avoit point donné d'état. Il permit à chacun de tester: car avant cette Ordonnance, la succession passoit nécessairement au plus proche parent: il fit entendre par là que les liaisons de cœur étoient plus fortes que les liens du sang. Afin que les filles ne fussent point la proie de ceux qui les épouseroient, & que l'intérêt ne nuisit point aux fins du mariage, il défendit de les doter. Quant à celles qui devenoient héritieres, il enjoignit aux époux de satisfaire à leurs devoirs au moins trois fois par mois, & permit à ces femmes de se dédommager avec leur plus proche parent, de l'insuffisance de leurs maris, si le cas y échéoit: en toute autre occasion, on pouvoit tuer une adultere surprise en flagrant délit. Les Courtisannes étoient tolérées: on les regardoit comme des victimes abandonnées à la brutalité des passions: il leur étoit défendu de se mêler avec les honnêtes femmes; on les distinguoit à une espece d'ajustement qui leur étoit particulier; & un commerce trop marqué avec elles, ôtoit aux hommes le droit de parler en public. Celui qui violoit une femme libre étoit condamné à mille dragmes. L'usage des jeunes garçons n'étoit interdit qu'aux esclaves, les seuls que le Législateur eût jugé indignes de cet infame privilege. On n'entroit point dans la Magistrature avant l'âge de trente ans, & les fautes qu'on commettoit alors n'en étoient que plus sévèrement punies. Un Archonte qu'on surprenoit dans l'ivresse, étoit puni de mort. Il ne fit aucune Loi

contre le parricide, ne s'imaginant pas apparemment que les hommes commettraient jamais ce crime. Telles étoient ses principales institutions: j'en pourrois encore ajouter quelques autres, dont une des plus remarquables est le blâme dont il flétrit tous ceux qui ne prenoient aucun parti dans une sédition: celui qui ne sentoit rien pour sa Patrie, étoit, à son avis, incapable de faire un bon Citoyen. Il réforma le Calendrier; il regla l'année sur le mouvement du Soleil. Après avoir formé un Corps de Loix, il songea à leur exécution. Pour que personne ne prétendit cause d'ignorance de ce qu'il avoit à faire, ou à éviter, il en fit exposer des recueils à l'usage du Public, & que chaque particulier pouvoit consulter dans le besoin. Les Thesmothetes étoient chargés du soin de revoir, avec exactitude, ces Registres publics. Quand une assemblée générale étoit indiquée, on donnoit connoissance au Peuple du sujet des délibérations, & du tems pour le méditer. Afin d'assurer à ces Loix quelque durée, & les garantir du mépris qui suit l'indolence des Magistrats, il fit jurer à chaque Thesmothete de dédier à Apollon une statue d'or de sa propre pesanteur, s'il souffroit qu'on en violât, quelqu'une; il lia le Peuple, par un serment, à les observer l'espace de cent ans.

Tel fut le nouveau Gouvernement introduit par Solon: sa fin principale étoit d'établir l'équilibre entre les différens Corps de l'Etat: la part que le Peuple avoit dans l'administration, compensoit, à peu près, les richesses & les dignités dont il étoit privé, & les choses en étoient réduites à une égalité fort approchée: mais, à parler franchement, il étoit impossible de trouver un remede qui s'étendit à tous les maux qui désor-

loient les Athéniens, & dont la foiblesse de ce Peuple permit l'usage. Aussi quelqu'un lui demandant : *Si les Loix qu'il leur avoit données, étoient bonnes*, il répondit, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir*. Il favoit que la Démocratie convenoit seule au génie de la Nation, il s'en tint à cette forme : il ne lui vint pas dans l'esprit de transporter à Athenes les constitutions que les Spartiates avoient reçues de Lycurgue : le tempérament des Athéniens étoit trop délicat pour supporter l'austérité de ces Loix : d'ailleurs, il en trouvoit l'exécution trop dépendante de la volonté du Peuple, & le nombre trop grand pour être religieusement observées. Tous ces changemens ranimerent le commerce & l'agriculture, & mirent les Athéniens en état de se rendre opulens au dedans, & puissans au dehors. Les sentimens d'ordre & de discipline qu'il leur inspira, adoucirent ce Peuple jaloux de sa liberté, & persuadé que la violence étoit le seul refuge contre l'oppression. Cette nouvelle forme de Gouvernement, pour être généralement approuvée, ne fut pas à l'abri de toute censure ; mais il prévint les plaisanteries qu'on ne manqua pas de faire sur ces Loix, par des voyages qui durèrent dix ans : il espéra qu'elles seroient cimentées par le tems, & qu'on les observeroit ensuite par habitude. Mais tandis qu'il parcouroit l'Égypte, l'Isle de Chypre & la Lydie, les factions qui troublèrent Athenes se réveillèrent. Pisistrate, descendant de Codrus, & allié de Solon du côté maternel, se mit à la tête du Peuple : c'étoit un homme plein de projets & pètri d'artifices ; d'un accès facile, & d'un abord ouvert & défintéressé, professant l'égalité, & proscrivant toute innovation : sa dissimulation se déroboit sous un air d'affabilité, & ses desseins

étoient palliés par des discours si naturels & si séduisans, qu'il étoit difficile de se refuser à des apparences qui promettoient un mérite si vrai. Solon étoit le seul qui le pénétra, & il ne tarda pas à s'apercevoir que Pisistrate travailloit pour lui-même : il tenta de le détourner de ses pernicieux projets, par les moyens les plus doux : il lui disoit quelquefois qu'Athenes ne connoitroit pas un meilleur Citoyen, ni un plus honnête homme, si la soif de regner ne gâtoit pas un si beau naturel : mais cet ambitieux, résolu d'user de toute la bonne opinion qu'il avoit donné de lui à ceux qui s'étoient mis sous sa protection, se fit une blessure, parut tout sanglant sur son char, & se plaignit que sa vie étoit à la merci des assassins ; qu'il avoit été attaqué, & que la mort étoit la récompense qu'il attendoit du zèle qu'il avoit pour le bien public : il finit par demander des Gardes. Solon n'en fut point la dupe : il le compara à l'Ulysse d'Homere, avec cette différence, lui dit-il, *qu'Ulysse se blessa pour tromper l'ennemi, & que toi tu t'es blessé pour tromper tes Concitoyens*. Il reprocha au Peuple son imbécillité, & ajouta que, quant à lui, il avoit assez de sens pour démêler ses desseins, & de courage pour s'y opposer. La faction de Pisistrate prévalut : il obtint cinquante Gardes, dont il augmenta le nombre insensiblement, & s'empara, avec leur secours, de la Citadelle & de la Souveraineté.

La Ville fut bientôt en alarme. Solon redoubla ses efforts ; il représentoit au Peuple, que s'il eût été plus facile d'étrouffer les semences de la tyrannie ; il leur seroit plus glorieux d'en arracher les racines ; mais cette révolution avoit effrayé les esprits ; personne n'appuya ses remontrances : on lui demanda au contraire, en qui il se confioit ;

pour hasarder de pareils discours : *En mon âge*, répondit-il : mais convaincu qu'il ne tireroit jamais ce Peuple de sa stupidité, il abandonna Athenes, en disant qu'il emporteroit au moins avec lui, la douceur d'avoir satisfait à sa Patrie & au Gouvernement. Afin qu'on ne traitât point d'affectation le changement de sa conduite, il s'éloigna sans différer, & aima mieux couler dans la Lydie, la Sicile & l'Isle de Chypre, les restes de sa vie, que de céder aux sollicitations importunes de Pisistrate, qui le rappella. C'est en Lydie qu'il eut avec Cræsus cette fameuse conférence sur le bonheur, dont le résultat fut, qu'un homme ne pouvoit se flatter d'avoir été heureux pendant sa vie, qu'il ne fût sur le point de mourir. Cræsus, qui l'avoit invité à venir admirer la pompe & la magnificence de sa Cour, méprisa son ignorance & la grossièreté de ses mœurs, & le congédia. Dans la suite, ce Roi, prisonnier de Cyrus, & condamné à être brûlé vif, s'écria, à plusieurs reprises ! *Ah Solon ! ah Solon !* Cyrus lui demanda la raison de cette exclamation. Cræsus lui fit le récit de la conversation qu'il avoit eue avec ce Sage, dont la situation présente ne vérifioit que trop bien les discours. Cyrus en fut touché ; il accorda la liberté à Cræsus, & même son amitié. La sagesse de Solon sauva la vie à l'un, & ~~maintint~~ l'autre. Il fonda dans la Cilicie, une Ville, qu'il nomma Soléïs : il y attira quelques Athéniens, dont le langage se corrompit par son mélange avec celui des naturels, & l'on dit qu'ils *solécisoient*. Il mourut dans l'Isle de Chypre, aux environs de la cinquante-cinquième Olympiade, la quatre-vingtième année de son âge, & la deuxième du Gouvernement de Pisistrate. A une prudence & une intégrité dont ses Loix & son ad-

ministration font de fort bons garans, ce grand homme réunissoit d'autres qualités : il avoit le génie si propre à la Rhétorique, que Cicéron date de lui l'origine de l'éloquence dans Athenes : il s'étoit encore illustré par quelques Ouvrages de Poésie ; & Platon assure qu'il ne le céda à Homère, que parce qu'il ne se donna pas la peine de le lui disputer : son talent principal étoit la science politique & morale ; il y étoit si profond, qu'on l'a mis au rang des Sages de la Grece.

Nous ne finirons pas le caractère de ce Législateur, sans parler de quelques-uns de ses contemporains, qui doués d'un fond naturel de raison & de bon-sens, répandirent les premières semences de la Philosophie & des Sciences dont la Grece fut, dans les siècles suivans, la principale résidence : je veux parler de Thalès, de Pittacus, de Bias, de Cléobule, de Myson & de Chilon, qui composoient avec Solon les sept Sages de Grece ; cet attribut leur fut donné la troisième année de la quarante-neuvième Olympiade. Comme la plupart d'entr'eux avoient part au Gouvernement, tous leurs préceptes tendoient au bon ordre de la Société ; ils s'étoient attachés à renfermer, dans des sentences isolées, courtes, significatives, & faciles à retenir, les principes généraux de la morale, de la politique ; les droits de la Nature, de l'honnêteté, du sang, de la Patrie, de l'amour, & les autres devoirs de l'homme. Entre ces maximes, chacun de ces Philosophes en avoit choisi une plus expressive que les autres, qui lui étoit particulièrement affectée, & qui lui servoit comme d'étiquette. Thalès, le premier des sept Sages, poussa ses notions plus loin qu'aucun d'eux ; il remonta des principes de pratique & d'usage, à des questions purement spéculatives.

C'est ici le lieu d'examiner avec plus d'exactitude que nous n'avons encore fait, l'origine de la Philosophie, qu'il faut dater de ce tems, & qu'on ne peut refuser aux Grecs : ce n'est pas que quelques-unes de ses parties, telles que celles que l'on doit au hasard ou à la nécessité, ne fussent antérieures à ce Peuple, & n'eussent pris naissance chez l'Etranger. Le partage annuel des terres, occasionné par les inondations du Nil, qui confondoient les héritages, en dispersant les bornes qui les séparoient, fit éclore chez l'Egyptien les premiers élémens de la Géométrie. L'Assyrien, qui jouissoit d'un beau ciel, d'un Pays découvert, & qui avoit du tems de reste, s'appliqua naturellement à la contemplation des Astres, & jeta les premiers fondemens de l'Astronomie. Ces spéculations raffinées chez le Chaldéen, dégénérèrent en Astrologie; & le Phénicien, qui tendoit à l'utile, les appliqua avec succès à la navigation : il découvrit le premier qu'il y avoit autour du Pole un point fixe, qui pouvoit diriger le Pilote dans ses voyages. L'Egyptien revendiqua encore les parties les plus générales & les plus étendues de la Littérature : nous ne savons rien de ceux qui l'ont civilisé, & qui précéderent Hermès Trismégiste. Il ne nous reste même de celui-ci, qu'un mélange apocryphe de dogmes Egyptiens, Platoniques & Chrétiens. Il est à présumer que l'Egypte doit une partie de ses connoissances à son commerce avec le Peuple Juif, qu'elle tint long-tems en captivité, & dont la loi l'exceptoit de l'averfion générale qu'elle lui prescrivait pour le reste des Gentils. Mais de quelque part que les Sciences & les Arts lui soient venus, il est certain qu'ils n'y firent point les progrès qu'on avoit lieu d'espérer. L'Egyptien étoit superstitieux jusqu'à l'im-

bécillité :

bécillité : les Prêtres mirent à profit sa foiblesse ; ils déroberent à sa connoissance, sous des emblèmes & des hiéroglyphes, leurs observations naturelles : ils composèrent une espece de Théologie, & tout devint mystère & religion. Ils ne manquoient pas en cela de dessein ; l'ignorance du Peuple leur en assuroit les respects ; mais ce manège ne tournoit point du tout à l'avantage des Sciences & de la Philosophie : il mit toutefois la nation en grande réputation dans le monde. Le Grec, naturellement actif & curieux, voulut s'initier dans ses mystères : il fit en Egypte plusieurs voyages dans ce dessein ; & malgré les ténèbres qui les enveloppoient, il en rapporta quelques connoissances, qui furent les premiers fondemens d'une architecture immense. Le Gouvernement étoit l'objet principal de la plupart des nations. Lycurgue, Solon & les autres Législateurs tournèrent toutes leurs vues de ce côté, & ne s'appliquèrent, dans leurs voyages, qu'à s'enrichir des réglemens & des loix des différens Etats qu'ils parcouraient. Ceux dont le génie étoit éloigné des affaires, s'adonnerent à des spéculations plus sublimes & plus déliées sur la nature & sur les ouvrages de la Providence. Thalès est le premier qui fit quelque progrès de ce côté ; il naquit dans la trente-quatrième Olympiade ; on le croit originaire de Phénicie ; mais il vécut à Milet en Ionie, & fut appelé le Miletien. Il apprit aux Grecs les élémens de la Géométrie & de l'Astronomie : il forma plusieurs théories générales sur l'Univers ; qu'il concevoit comme une machine animée par une intelligence suprême, la cause première de tous ses mouvemens : il eut quelque soupçon de l'immortalité de l'Âme : on lui attribue la méthode de connoître la hauteur des Pyramides, par la longueur de leurs

M

ombres : il partagea la sphere en huit cercles : il observa le premier le tems des Solstices & des Equinoxes : il découvrit la cause des Eclipses, dont on s'effrayoit avant lui, comme de présages surnaturels de quelque calamité publique ; superstition dont le petit-peuple fut encore quelque tems infecté : il tenoit pour axiome fondamental, que l'eau étoit le premier principe de tous les corps. Telles sont les découvertes dont il enrichit la Patrie : il passa pour le Fondateur de la Philosophie : il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix ans, en assistant aux Jeux Olympiques. Anaximandre & Anaximene, ses compatriotes & ses disciples, répandirent bientôt sa doctrine. Anaximandre y fit des changemens si considérables, qu'il fut regardé comme le chef immédiat de la Secte Ionique. Il substitua l'infini au premier principe de son maître : il distingua quatre élémens : il découvrit l'obliquité de l'écliptique, & donna les premières idées d'un système général, qui plaçoit la Terre au centre de l'Univers. Voilà les progrès que ces Héros firent dans la Philosophie ; & s'ils ne leverent point le voile qui couvre les ouvrages de la Nature ; & n'arriverent pas à des connoissances plus distinctes, ils ont du moins l'honneur d'avoir ouvert le chemin, & donné, par leurs erreurs, matière à des recherches plus exactes. L'Ecole Ionique fut ensuite éclipsée par une Secte dont l'étendue & la durée furent bien autres ; on l'appelloit la *Secte Italique* ; Pythagore en étoit l'instituteur. Nous allons en parler, sans entrer dans le détail des contradictions & des absurdités qui ont terni la vie & la doctrine de ce grand homme. Il naquit à Samos, aux environs de la quarante-septième Olympiade : il commença ses études sous le Grammairien Hermodamas : il se perfectionna

sous Phérécide de Scyros, homme d'une sagesse reconnue, & le premier, si l'on en croit Cicéron, qui ait assuré l'immortalité de l'ame. Il voyagea de bonne heure en Egypte, & eut, à la recommandation de Policrate, un accès facile chez les Prêtres. Jaloux de leurs connoissances, & par conséquent peu communicatifs, ils lui firent esfuier toutes les austérités de leur Séminaire, dans l'espoir de le dégoûter de la connoissance de leurs mysteres. Mais sa curiosité surmonta la sévérité de cette épreuve : après avoir passé vingt ans à s'instruire dans tout genre de Littérature, il revint à Samos ; mais la crainte du tyran sous lequel sa Patrie gémissoit alors, le relégua dans le Péloponnese ; ensuite à Crotone, où il passa le reste de sa vie. Il mourut de faim, ou fut tué dans une émeute, excitée par un jeune-homme, appelé Cylon, à qui la corruption de ses mœurs avoit fermé la porte de son école. L'industrie & le courage des Crotoniates leur avoit fait jadis une grande réputation : on disoit en proverbe, *que le dernier des Crotoniates étoit le premier des Grecs* ; mais une perte considérable qu'ils souffrirent dans un combat contre les Locriens, les avoit entièrement abattus. Ils étoient plongés dans l'indolence & la mollesse, lorsque Pythagore s'établit au milieu d'eux : il regarda comme une entreprise digne de lui, de ranimer dans ce Peuple le sentiment de sa grandeur passée : il prit le caractère de Législateur ; il lui prescrivit des regles d'équité ; il lui donna une Religion. On se soumit sans peine à tout ce qu'il proposa, & les Magistrats mêmes le sollicitèrent d'entrer avec eux dans l'administration ; mais après avoir réformé les mœurs, résolu de fonder une Secte, il professa publiquement la Philosophie. Il trouva de l'orgueil dans le titre de

Sage, qu'on avoit donné à ses prédécesseurs ; il l'élada avec modestie, & se contenta d'être appelé *Philosophe*, ou *Amateur de la Sagesse*. Il obtenoit l'attention & le respect de ses Auditeurs, en leur imposant un silence de cinq ans. Il avoit retenu des Egyptiens, dans toutes ses instructions, un air grave & mystérieux ; il évita l'énigmatique, en se servant de symboles qui présentoient un sens clair & simple ; mais qui en contenoient un autre entièrement figuratif : unique façon de faire entendre sa doctrine sans la divulguer. Cette expression laconique tenoit le milieu entre le discours ordinaire & l'hieroglyphe, & répondoit parfaitement à l'envie qu'il avoit de répandre sa doctrine sans la profaner. La Musique, les Nombres & la Géométrie composoient sa méthode ordinaire d'enseigner. La Géométrie figuroit les êtres matériels & sensibles, & les deux autres désignoient les objets intellectuels. Ce n'est pas qu'il imaginât dans les Nombres quelques qualités intrinsèques ; mais en exprimant avec exactitude les rapports des choses, ils donnoient à sa Philosophie un air de profondeur qu'elle n'avoit point en effet. Quant à sa Théologie, c'est lui qui fit connoître aux Grecs le nom du vrai Dieu, qu'il communiqua à ses disciples, sous celui de *quaternion*, ou nombre de quatre ; car on convient que le *quaternion* de Pythagore est la même chose que *l'ineffable* ou le *Jéhovah* des Hébreux : il en vint aussi jusqu'à l'immortalité de l'ame ; mais dans l'impossibilité de concevoir son existence après sa séparation d'avec le corps, il imagina la *Métempsychose* ou la *Transmigration des Esprits* : c'est pour cette raison qu'il bannit la chair des autels & des tables. Il dicta les premiers principes de Physique qu'on eut : ce n'étoit pas, à la vérité, un système complet ; mais

ses recherches avoient un enchaînement & une solidité qu'on ne connoissoit point encore : aussi la réputation de cette école fut bientôt décidée ; elle produisit tous les Philosophes qui se distinguèrent l'espace de quatre cens ans après sa naissance ; & qui formerent entr'eux une infinité de Sectes différentes.

Mais pour revenir à Athenes, Pisistrate jouit pendant trois ans de son usurpation, & fut déplacé par Mégacles & Lycurgue, Chefs de deux autres factions dont la méfintelligence donna lieu cinq ans après, à son rétablissement. Mégacles, mécontent de Lycurgue, s'offrit à remettre Pisistrate sur le trône, à condition qu'il épouserait sa fille. Dans ce dessein, il fit déguiser en Minerve une grande femme, nommée Phya ; on la couvrit d'une armure ; on la plaça sur un char ; on prépara le Peuple à sa réception ; on lui dit que la Déesse venoit en personne le solliciter en faveur de Pisistrate ; & cette mascarade, soutenue avec une effronterie incroyable, eut un heureux succès ; on adora la Déesse, & on rétablit son favori. Dix ans s'étoient écoulés, lorsque Mégacles renouvella la querelle, sous prétexte que Pisistrate méprisoit sa fille, qui ne l'avoit épousée que pour recouvrer la Souveraineté, & qu'il ne la traitoit pas comme sa femme. Pisistrate, informé de l'orage qui se formoit, s'exila volontairement, & se retira à Eritrée, dans l'Eubée. Dix ans après sa retraite, il fit alliance avec les Thébains & les Argiens, s'empara de Marathon, Ville de l'Attique, marcha contre les Athéniens, les mit en déroute ; & pour les empêcher de se rallier, il leur fit dire qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils vouloient s'en retourner à Athenes, & y demeurer tranquilles. C'est ainsi qu'il remonta sur le trône pour la troisième

fois : il s'y conserva par ses richesses, par ses alliances, & en retenant en ôtages les fils de ses ennemis jusqu'à sa mort, qui ne tarda pas d'arriver. Pendant le cours de son règne, qui dura trente-trois ans, en y comprenant les seize ans de son éloignement, cet usurpateur se conduisit avec tant d'équité & de modération, qu'il auroit pu faire rougir de leur administration plus d'un légitime Souverain. Plutarque nous en fournit une preuve. Pendant sa tyrannie, il fut accusé d'un meurtre; il se présenta devant l'Aréopage, & plaida sa cause; mais son accusateur ne parut point. Il en usa fort bien avec Solon; il rendit à sa personne & à ses loix tout le respect qu'elles méritoient; il y ajouta quelques réglemens, par lesquels il pourvoyoit à l'entretien des Invalides & au labour des terres. Le prétexte de ce dernier établissement étoit de prévenir la fainéantise, & d'avancer l'Agriculture; mais le but, de disperser le Peuple, & de lui ôter toute occasion de cabaler, de s'ameuter & de gêner son autorité. Il étoit naturellement éloquent: il avoit plus de Littérature qu'on n'en acquéroit communément alors: il estimoit les Savans, & il érigea, en leur faveur, la première Bibliothèque publique: il avoit de grandes parties, & en faisoit un bon usage, tant qu'il n'étoit pas question de régner: le Peuple ne pouvoit lui reprocher que de s'être rendu plus puissant que les Loix; car il n'abusa jamais du pouvoir qu'il avoit en main; & peu s'en fallut qu'il n'éteignît dans les cœurs l'aversion naturelle que les Athéniens avoient pour la Royauté: il étoit ennemi déclaré de tout usurpateur. Cicéron crut faire l'éloge de Jules-César, en disant qu'il étoit le Pisistrate de Rome; & dans un autre endroit, ne sachant comment cet Empereur useroit de sa

fortune, après la défaite de Pompée, il écrit à Atticus: *Nous ignorons encore si c'est le dessein de Rome de gémir sous la tyrannie d'un Phalaris, ou de jouir d'elle-même sous l'équité d'un Pisistrate.*

Pisistrate laissa trois fils, Hyppias, Hipparque & Theffalus. Ils partagerent entr'eux le Gouvernement; mais Hyppias, l'aîné, posséda la Souveraineté. On donne à Theffalus un caractère intrépide & féroce: Diodore l'éleve au dessus de ses freres, & dit qu'il fut aimé du Peuple, pour avoir abdiqué la tyrannie. Nous nous bornerons à l'histoire des deux premiers, dont nous sommes mieux instruits. Ils ne firent aucune altération dans le Gouvernement; ils embellirent la Ville, & bornèrent leur revenu à la cinquième partie des rentes publiques: ils regnerent en bonne intelligence, & suivirent l'exemple de leur pere avec tant de succès, qu'Athenes ne pouvoit leur objecter que le nom de tyran. Laissons-les paisibles possesseurs de l'Etat, & tournons un moment les yeux sur un autre despotisme.

Le Gouvernement de Samos avoit été jusqu'à présent Démocratique: Hérodote fait mention d'un premier Roi, qu'il nomme Amphicrate, sans parler ni du tems, ni des circonstances de son règne; ainsi nous regarderons Policrate comme le premier dont nous puissions assurer quelque chose. Il usurpa le Gouvernement, qu'il partagea d'abord avec ses freres: dans la suite, ayant massacré l'un, & banni l'autre, il devint maître absolu de l'Isle. Pour affermir sa domination, il fit alliance avec les Egyptiens: il avoit, pour maxime, qu'il obligeoit plus son ami, en lui rendant ce qu'il en avoit reçu, que s'il n'en eût jamais rien emprunté: il avoit une Flotte de cent vaisseaux, avec laquelle il infestoit les côtes circonvoisines.

il rendit son nom formidable en Europe & en Asie; Dans toutes ses entreprises, il faisoit tant de fond sur son bonheur, qu'il osa aspirer à la Souveraineté de la Grèce, en opprimant & ses sujets & ses voisins. Ce fut sous son regne qu'une troupe de transfuges vinrent demander du secours aux Lacédémoniens, quoiqu'ils descendissent d'une colonie Athénienne. Les grands succès que Sparte avoit eus dans les guerres contre les Messéniens, & la sévérité de sa discipline, l'élevoient si fort au dessus des autres Peuples de la Grèce, du côté de l'Art Militaire, que tous les Etats chancelans imploroient son appui. Les Lacédémoniens, croyant qu'il étoit à propos d'arrêter les progrès du tyran, firent aux transfuges une réponse favorable; & quel que fut le prétexte dont ils pallierent leur entreprise, résolus de traiter Policrate comme un ennemi commun, ils mirent en Mer une Flotte nombreuse, descendirent dans l'Isle, investirent la Ville, lui donnerent plusieurs assauts; mais ils furent toujours repoussés avec perte, & contraints de lever le siège au bout de quatre jours, & de s'en retourner. Les habitans de Samos, qui étoient entrés dans la conspiration, voyant l'entreprise échouée, se retirèrent en Crete, & fonderent Cydonie.

Quelque tems après, Policrate fut livré entre les mains des Perses, qui le cruciferent. Les Samiens n'eurent pas le courage de s'affranchir; ils souffrirent que Méandrius, son Secrétaire, lui succédât. Méandrius céda la place à Siloson, frere de Policrate, qui revint de son exil, à la tête d'un corps de Perses, s'empara de l'Isle, & traita les habitans avec beaucoup de dureté. Il eut pour successeur son fils Eacès; & si le Peuple recouvra la liberté par l'expulsion d'Eacès, il en fut moins

A. M.
3481.
Olymp.
LXIV.

redevable à ses efforts, qu'à des conjonctures qui produisirent une révolution générale dans l'Ionie.

Le mauvais succès des Spartiates devant Samos ne les mit point à couvert des importunités; on les invoquoit de tous côtés: les Platéens leur demandèrent justice des insultes continuelles qu'ils recevoient des Thébains; mais ils s'excuserent sur la distance des lieux, & les renvoyerent aux Athéniens, qui firent avec eux une alliance, qui fut, dans la suite, funeste aux Thébains & à leurs alliés.

Mais pour revenir à Athenes, une aventure galante rompit, sous Hipparque, l'harmonie qui avoit regné dans cette Ville pendant quatorze ans, qui s'étoient écoulés depuis la mort de Pisistrate. Ce Prince avoit de la prudence & des lettres; mais né d'un tempérament amoureux, il se passionna pour un jeune-homme, appelé Harmodius, qu'il sollicita vainement, & dont il viola la sœur, en représaille de ses refus. Harmodius instruisit de tout Aristogiton, son ami, qui n'étoit pas moins épris de lui qu'Hipparque: ils formerent ensemble une conspiration, dont ils fixerent l'exécution à la Panathénée. Cette fête leur procuroit la commodité de paroître en armes, sans occasionner des soupçons. Le jour vint; ils trouverent un moment favorable; ils fondirent sur Hipparque, le tuerent, & périrent eux-mêmes dans l'émeute. Pour prévenir un plus grand désordre, Hyppias obtint de ceux qu'il regardoit comme les complices de l'entreprise, qu'ils mettroient bas les armes; & malgré le ressentiment qu'il eut de la mort de son frere, il crut qu'il en falloit différer la vengeance; mais résolu de se faire craindre, avant qu'on eût le tems de prendre sur lui des avantages, il devint cruel, impérieux; & tâcha de s'af-

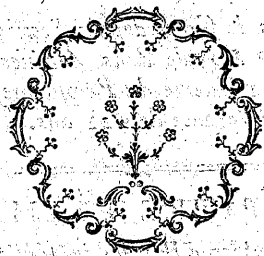
A. M.
3484.
Olymp.
LXV.

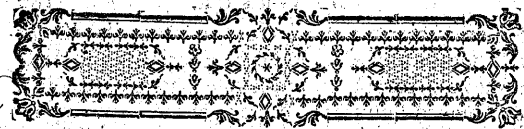
fermir par des voies toutes contraires à celles qu'il avoit suivies. Cela ne lui réussit pas. L'Athénien, révolté par la violence de ses procédés, songea à secouer un joug qu'on lui rendoit trop pesant : on conspira. Les Alcéméonides, qui formoient une partie de la faction de Mégacles, qui descendoient de Sestor par Alcmeon, & que les Héraclides avoient chassés de la Messénie, étoient les Chefs de l'entreprise : se méfiant de leurs forces, pour engager les Lacédémoniens dans leur projet, ils corrompirent la Pithie de Delphes ; sur quelque affaire que Sparte la consultât, on en recevoit pour toute réponse : *Mettez Athenes en liberté.* Sur cet avis si souvent répété, la liberté d'Athenes devint une affaire de Religion. On envoya donc une Armée, sous la conduite d'Anchimolimus : les Pisistratides en furent avertis : ils tirèrent mille chevaux de la Thessalie, fondirent avec ce renfort sur les Lacédémoniens, tuèrent leur Général & quelques autres, & poursuivirent le reste jusques dans leurs vaisseaux. Sparte mit sur pied une seconde Armée, commandée par Cléomene, fils d'Anaxandride, qui tombant sur la Cavalerie Thessalienne, la défit en partie, & mit le reste en fuite. Les Pisistratides se retirèrent dans la Ville, d'où ils firent évader leurs enfans ; mais ils furent interceptés par l'ennemi, qui ne promit de les rendre, qu'à condition que les parens sortiroient de l'Attique dans quatre jours ; ce qui fut accepté. Hyppias se retira à Lampsaque, dont le Souverain avoit épousé sa fille. Il n'avoit possédé la tyrannie que l'espace de quatre ans, depuis la mort de son frere.

A. M.
3493.
Olymp.
LXVII. 3.

C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent une liberté dont ils avoient été privés pendant cinquante-un ans. Les regnes de Pisistrate & de ses

fil en avoient occupé trente-quatre : ils dirent ce bonheur aux Alcéméonides. Harmodius & Aristogiton y eurent aussi quelque part ; ils avoient commencé l'ouvrage, & ils en avoient été les victimes. Athenes leur éleva des statues, & défendit aux esclaves de prendre leurs noms : on consacra aussi une lionne, sans langue, à Léena, maitresse d'Aristogiton, qu'Hyppias fit mettre à la question, pour en arracher le détail de la conspiration ; mais qui se coupa la langue avec les dents, la cracha au visage du bourreau, & s'ôta, par ce moyen, la liberté de parler.





HISTOIRE

DE

GRECE.



LIVRE SECOND.

Des affaires de Grece depuis l'extinction de la Puissance Royale dans Athenes, jusqu'à la fin de la Guerre du Péloponnese; ce qui comprend l'espace de 122 ans.



CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'Expulsion d'Hyppias jusqu'à la Bataille de Marathon; ce qui comprend l'espace de 20 ans.

LA Grece commençoit à peine à s'affermir sous les nouveaux Gouvernemens qui la partageoient, que toutes les forces de l'Asie la menacerent d'une entiere destruction; personne n'ignore la fameuse descente des Perles. L'intérêt commun qui rassembra les Grecs dans les Champs Troyens, les

réunit encore dans la guerre des Perles, qui ne concernoit particulièrement que les Athéniens. L'enfance de la Grece finit à la guerre de Troye, & la guerre des Perles fera la fin de sa minorité; mais avant que d'entrer en Asie, nous allons jeter un coup d'œil sur ce qui se passa de remarquable dans Athenes & dans Sparte, avant cette expédition, & sur ce qui en fut l'occasion.

L'extinction de la puissance Royale dans Athenes, donna trop de part au Peuple dans le Gouvernement: les affaires se conduisoient en tumulte & par factions, & les désordres de cette triste Démocratie étoient peut-être pires que les maux dont ils se plaignoient sous l'autorité des Rois. Isagoras & Clisthene, deux des principaux Citoyens, jaloux de ce pouvoir qu'ils venoient d'attaquer avec tant de succès, firent naître la première contestation qui suivit la chute des Pisistratides. Clisthene avoit embrassé les intérêts du Peuple, que sa faction étoit trop foible pour opprimer, & défendoit la liberté de la Patrie, dont il ne pouvoit se rendre le tyran. Il changea les noms des Tribus, en créa six nouvelles, & ordonna que chacune fourniroit cinquante Vocaux par an, à l'assemblée des quatre Cens, qui se montoit ainsi à cinq cens; mais rien ne fut si favorable à la puissance du Peuple que l'Ostracisme. Quelques Auteurs font remonter cette coutume jusqu'à Thésée; mais la plupart des Historiens datent son origine du tems de Clisthene, qui en fut, dit-on, & l'instituteur & la première victime. Voici comment ce Tribunal procédoit dans ses jugemens. Chaque Citoyen qui n'avoit pas moins de soixante ans, écrivoit un nom sur une tuile, ou sur une écaille d'huitre, (d'où cette assemblée prit le nom d'Ostracisme) & celui sur qui tomboit la plura-

lité des suffrages, étoit banni pour dix ans. Le prétexte de cet établissement étoit d'appaiser le Peuple, en éloignant les objets de sa jalousie, sans traiter comme coupables des Citoyens qui avoient quelquefois bien mérité de la République; aussi le pros crit rentroit-il dans tous ses biens à son retour: mais on avoit en vue d'écarter du Gouvernement tous ceux que la réputation, la naissance, les richesses ou l'éloquence tiroient du niveau de leurs Concitoyens. La crainte de cette Loi décou rageoit, à la vérité, les talens; mais on la trouvoit nécessaire au bon ordre de l'Etat, qui dépend de l'égalité des Sujets. Elle passa d'Athènes à Argos, à Milet, à Mégare & à Syracuse, où elle fut observée sous des noms différens & avec quelques restrictions. Hyperbolus subit le dernier de la peine de l'Ostracisme: c'étoit un misérable qui n'avoit d'autre occupation que de fournir le théâtre de scandale, vil instrument dont le Peuple se servoit pour attaquer la réputation des Citoyens illustres. Alcibiade, Néréas & Phéax, Chefs d'autant de factions qui divisoient l'Etat, avertis que les Citoyens subalternes à qui leur puissance faisoit ombrage, avoient résolu de bannir un d'entr'eux, se réunirent, & tournerent sur Hyperbolus l'orage qu'il avoit excité contre eux: l'Ostracisme en fut tellement avili, qu'il cessa d'avoir lieu.

L'autorité d'Isagoras succombant aux brigues de Clisthène, il se retira chez Cléomènes, Roi de Lacédémone, avec qui il avoit formé d'étroites liaisons pendant la guerre contre Hyppias. Cléomènes épousa sa querelle, fit exiler Clisthène & les principaux de sa faction, marcha contre Athènes, & en chassa toutes les familles qui pouvoient s'opposer aux desseins d'Isagoras; elles étoient

au nombre de six cents. Il tenta d'abolir le Sénat, & de confier l'entière administration des affaires aux trois Cents de la faction d'Isagoras; mais sur la résistance des Sénateurs & du Peuple, il s'empara de la citadelle, dont il soutint le siège pendant deux jours; le troisième, on lui laissa la liberté d'en sortir avec les Spartiates. Quant aux Athéniens qui avoient trempé dans cette entreprise, ils furent emprisonnés & mis à mort: en suite on rappella Clisthène & les six cents familles exilées; & ce rival d'Isagoras, connoissant, par expérience, le danger qu'on couroit en préparant des chaînes à sa Patrie, lui rendit le Gouvernement démocratique, tel qu'elle l'avoit reçu de Solon.

Les Athéniens qui ne pouvoient douter du ressentiment des Spartiates, se tinrent sur leurs gardes; ils jugerent même qu'il étoit à propos de rechercher l'alliance des Perses, qui profiterent de l'occasion pour leur demander la terre & l'eau: c'étoit un hommage qui marquoit en celui qui le recevoit, la Souveraineté sur tout ce que ces éléments renfermoient. Les Ambassadeurs des Athéniens se crurent obligés d'accepter des conditions dont on ne vouloit point se départir; mais ils en furent blâmés à leur retour: on les accusa d'avoir trahi la dignité de l'Etat; & en effet, on peut regarder cette condescendance servile, comme une cause éloignée de la descente des Perses.

Dans ces entrefaites, Cléomènes se prépara à de nouveaux efforts en faveur d'Isagoras: après avoir fait alliance avec les Béotiens & les Chalcidiens de l'Eubée, qui devoient favoriser son entreprise par une diversion, il entra dans l'Attique, à la tête d'une Armée. Les Athéniens, pressés de tous côtés, marcherent d'abord contre les Pélopon-

néfiens d'Eleusis : on alloit en venir aux mains ; lorsque les Corinthiens , frappés de l'injustice de leur cause , se retirèrent , à la persuasion de Démarate , collègue de Cléomènes. Le reste suivit cet exemple , & toute l'Armée se dispersa avant l'action. Le ressentiment des Athéniens tomba sur les Béotiens ; ils en tuèrent , ils en prirent ; & entrant , le même jour , dans l'Eubée , ils se vengerent de la même manière des Chalcidiens. Les Thébains effrayés se liguerent avec les habitans d'Egine , petite Isle abondante en richesses , & puissante sur Mer , ennemie déclarée d'Athènes , à qui sa situation étoit si désavantageuse , que Périclès l'appelloit la taye du Pirée. Tandis que les Eginetes infestoient les côtes de l'Attique , les Lacédémoniens jugerent à propos de renouveler leur querelle avec les Athéniens , qu'ils traitoient en rivaux , depuis que le recouvrement de leur liberté avoit rendu leur Etat florissant : s'imaginant que le meilleur moyen de les déprimer , étoit de leur donner un Tyran , & connoissant , par expérience , qu'il leur falloit un autre homme qu'Isagoras , ils rappelèrent Hyppias , dans la résolution de lui rendre la Souveraineté d'Athènes : on proposa ce projet aux alliés , qui s'y opposerent fortement : Soficlès , le Corinthien , en particulier fit une violente déclamation contre tous les Tyrans en général , & il n'en fut plus question. Hyppias s'en retourna en Asie : il s'étoit rendu nécessaire à la Cour des Perses : il prit à tâche de les irriter contre les Athéniens , & ce ne fut pas sans succès ; car lorsqu'Athènes envoya justifier ses procédés , les Députés eurent beau représenter qu'un homme ne devoit avoir ni crédit , ni qualité devant eux , on ne leur fit d'autre réponse , sinon que leur salut dépendoit du retour d'Hyppias : mais Athé-

nes ,

nes , qui venoit de secouer le joug , avoit la mémoire trop récente de ses calamités , pour accepter cette proposition : elle résolut de s'exposer à toute extrémité , avant que d'ouvrir ses portes à la tyrannie , & ce refus devint une des causes principales de la querelle des Grecs & des Perses.

Mais pour mettre ce différend dans tout son jour , nous commencerons notre récit par ce qui se passa en Ionie. Ce fut dans cette Contrée que s'alluma , & c'est de là que s'étendit cet incendie , qui ne s'éteignit entièrement que dans les ruines de la Monarchie des Perses. Les Ioniens , les Éoliens , les Cariens , & les autres Nations qui bordent les côtes de l'Asie mineure , formoient un Peuple nombreux qu'on appelloit les Grecs Asiatiques : ils avoient leurs loix , & jouissoient encore d'une entière liberté , quatre cents ans après s'être fixés dans le Pays ; mais ils furent enveloppés dans les conquêtes des Lydiens , & rendus tributaires de Crésus , qui les subjuga , jusqu'à ce que la Lydie elle-même conquise par les Perses , leur Contrée tombant sous cette nouvelle domination , comme partie du territoire des Lydiens , on leur donna des Gouverneurs qu'ils nommoient leurs Tyrans. Ce Peuple à demi-subjugué , & toujours prêt à se révolter , secoua ses chaînes plus d'une fois pendant & après le regne de Cyrus , mais toujours inutilement : les Ioniens surtout , qui étoient aussi puissans qu'aucune autre Colonie de la Grece , ennuyés & contraints de passer d'un Souverain à un autre , ne laissoient échapper , dans ces vicissitudes , aucun avantage qui les rapprochât de la liberté.

L'expédition de Darius Histaspès contre les Scythes pouvoit servir à leur dessein. Ce Prince se mit à la tête d'une nombreuse Armée , & passa le

N

Danube sur un pont qu'il construisit, & dont il confia la garde aux Ioniens, qui devoient favoriser sa retraite avec leurs vaisseaux. Lorsqu'il fut avancé dans le Pays, les Ioniens, qui avoient entre leurs mains son salut & celui de son Armée, délibérèrent s'ils obéiroient aux ordres qu'ils en avoient reçus; ou si, abattant le pont, ils l'exposeroient à toute la fureur de l'ennemi: ils inclinoient pour ce dernier parti, & ils y étoient encore engagés par le Scythe, qui leur conseilloit d'abandonner leur poste, & de rentrer dans le Pays, bien assurés que Darius ne seroit jamais en état de leur faire ni bien, ni mal: mais le fameux Miltiade étoit le principal moteur de cette trahison; il descendoit de Codrus; ses ancêtres s'étoient retirés d'Athènes pendant la tyrannie de Pisistrate, & lui avoient laissé le Gouvernement de la Thrace Chersonese: il leur représentoit les suites avantageuses de cette entreprise: *Voici, leur disoit-il, l'instant de votre liberté, le moment de briser vos fers, ou jamais; & son avis auroit prévalu, sans Histée, Tyran de Milet, qui fit sentir aux autres Tyrans que leur puissance étoit trop foible pour se soutenir d'elle-même; que leur Maître accablé, leur autorité demeureroit sans appui, & que leur sûreté dépendoit entièrement de son salut. Ce raisonnement frappa, & le projet s'évanouit: on favorisa le retour de Darius, que les Scythes contraignirent de rentrer en Asie, & qui, pour se dédommager des pertes qu'il avoit faites, laissa Mégabise en Europe, à la tête de quarantevingt mille hommes, avec ordre de subjuguier la Thrace & les Contrées maritimes, persuadé que cette conquête entraineroit celle de la Macédoine. Ce Général obéit, & dépêcha vers Amyntas, Roi des Macédoniens, sept principaux Officiers*

de l'Armée, pour lui demander la terre & l'eau. Amyntas, qui se méfioit de ses forces, rendit l'hommage qu'on lui demandoit, & donna une fête magnifique aux Députés, qui le prièrent, dans la chaleur du repas, de couronner le plaisir par les marques d'affection qui leur étoient ordinaires, & de les convaincre de la sincérité de son accueil, en mêlant à leurs tables les femmes & les filles Macédoniennes; mais à peine parurent-elles, que les Perses se comportèrent avec toute l'indécence possible. Alexandre, fils d'Amyntas, pria son pere de se retirer, par égard pour son âge & sa dignité, & de lui laisser le soin de châtier, ou d'arrêter l'insolence de ces convives. Alexandre fit sortir les femmes de la salle, sous prétexte de les faire reparoître dans des ajustemens plus galans, & introduisit, à leur place, un même nombre de jeunes hommes déguisés en femmes, & qui tous avoient des poignards cachés sous leurs robes: ils massacrèrent ces étrangers avec leur suite, profitant du moment qu'ils se dispoient à prendre avec eux quelques libertés. Mégabise, qui n'entendoit plus parler de ses Ambassadeurs, envoya Bubarès pour savoir ce qu'ils étoient devenus; mais Bubarès s'éprit de la sœur d'Alexandre, l'épousa, & l'affaire en demeura-là. L'année suivante, Otanès succéda à Mégabise, réduisit Chalcédoine & Bizance, s'empara de Lemnos, & de quelques Isles moins considérables.

Darius s'étoit retiré à Suse avec Histée, qu'il connoissoit pour un esprit inquiet, pour un homme rémuant, fier du service qu'il en avoit reçu au passage du Danube, & qu'il étoit dangereux d'abandonner à ses projets: il le retint auprès de lui, sous les prétextes flatteurs qu'il avoit besoin

de ses conseils, & que sa présence lui étoit agréable. Histée ne s'y méprit point; il pénétra les craintes de Darius, ne regarda sa Cour que comme une honorable prison, & n'épargna aucun moyen de soulever les Ioniens, dans l'espoir qu'il seroit commandé pour les réduire, & que les intérêts du Roi qui finiroient son inaction, le mettroient à portée de travailler aux siens.

Dans ce dessein, il envoya de secrètes instructions à Aristagoras, son Vice-Gérent à Milet. Aristagoras se livra sans peine à un projet qui lui étoit également utile; il avoit proposé à Darius la conquête des Cyclades dans la Mer Egée, & cette entreprise avoit échoué devant Naxe. Quel moyen plus sûr pour se sauver du naufrage, & éloigner le compte qu'on alloit lui demander de sa conduite, que la révolte des Ioniens? Il commença par abdiquer la tyrannie; puis il obtint de la reconnaissance des Miliéniens, les secours nécessaires pour procurer aux autres Cités la liberté qu'il leur avoit donnée. Cette conduite spécieuse soumit le Pays entier à ses ordres: pour se fortifier par Mer, il s'empara de la Flotte des Perses, dont il avoit été Amiral dans l'expédition de Naxe. Persuadé qu'il n'étoit pas encore en état de balancer toutes leurs forces, qui ne tarderoient pas à fondre sur lui, il alla à Sparte, & sollicita Cléomènes de tenter avec lui la conquête de l'Asie; mais ce fut en vain qu'il exagéra les richesses du Pays & la foiblesse des habitans; Cléomènes résista à la tentation; il passa de Lacédémone à Athenes, où il fit valoir les mêmes raisonnemens; ajoutant qu'en qualité de Colonie Athénienne, les Miliéniens avoient droit d'espérer leur secours. Les Athéniens, que les Perses avoient traités durement dans l'affaire d'Hyppias, embrassèrent avec

A. M.
3502.
Olymp.
LXIX.

ardeur l'occasion d'exercer leur ressentiment: ils équipèrent vingt vaisseaux; les Eretriens de l'Eubée en ajoutèrent quatre autres, & Aristagoras tomba avec cette petite Flotte sur les frontières des Perses, & surprit Sardes, capitale de la Lydie. Artapherne, qui en étoit Vice-Roi, se tint fort heureux de s'être retiré dans la citadelle, d'où il vit l'incendie de la Ville, & le massacre des habitans; mais les Lydiens & les Perses ayant eu le tems de se rassembler, chargèrent l'ennemi, le poursuivirent jusqu'au rivage, tuèrent un grand nombre de soldats, & forcèrent le reste à se réfugier dans Ephese & dans les Villes circonvoisines. On ne put jamais rallier les Athéniens après leur défaite; & cette entreprise, qui ne leur fut ni honorable, ni avantageuse, ne servit qu'à augmenter l'animosité des Perses; mais les Ioniens, qui se croyoient trop avancés pour reculer, résolurent de tenter seuls la fortune. Après avoir pris Byzance & quelques Villes sur l'Hellepont, ils marchèrent droit à Chypre, avec un renfort considérable de Cariens, qui avoient fait alliance avec eux; leurs progrès furent arrêtés par une action sanglante, dans laquelle Artabius, Général des Perses, & Onésilas, Général des Chypriens, auteurs de la révolte de cette Île, perdirent l'un & l'autre la vie: les Ioniens eurent quelque avantage sur terre; mais la défaite des Chypriens fut si complète, qu'ils retomberent dans la servitude; un an après en être sortis. Les Ioniens, que ce mauvais succès découragea, se renfermèrent dans leurs vaisseaux, & abandonnerent toute leur conquête au torrent de la victoire. Les Perses eurent bientôt réduit la Carie, la plupart des Villes de l'Hellepont & de la Propontide, Clazomene dans l'Ionie, & Cumes dans l'Eolie. Aristagoras s'en

fuit dans la Thrace; les Thraciens marcherent contre lui, & le taillerent en pieces, lui & toute sa troupe.

Lorsqu'Histiée vit son projet avancé, il crut qu'il étoit tems d'agir par lui-même: quoique Darius le soupçonât, il ne changea point de conduite à son égard; il poussa même la confiance jusqu'à le charger de la pacification des troubles de l'Ionie. Histiée arriva donc à Sardes, où Artapherne le traita de boute-feu, & lui dit, en propres termes, que le foulier qu'Aristagoras avoit chauffé, étoit de sa façon. Se voyant démasqué, incertain où trouver un asyle, il erra de place en place, espérant toujours de rassembler des troupes qui le mettroient en état de suivre ses desseins à force ouverte. Mais un homme qui a embrassé tant de partis, n'a la confiance d'aucun; les Milésiens, ses amis, n'osoient le recevoir dans leur Ville, malgré le besoin qu'ils avoient de sa présence; car la guerre qui languissoit par-tout ailleurs, se continuoît contre eux avec beaucoup de vigueur. Les principaux Chefs des Perses étoient employés contre Milet; elle n'avoit point d'Armée de terre à leur opposer; mais avec les secours de ses voisins, & particulièrement des habitans de Chio, de Lesbos & de Samos, elle étoit en état de mettre en Mer une Flotte de trois à quatre cents vaisseaux. Celle des Perses étoit composée de Phéniciens, de Chypriens, d'Egyptiens & d'Eoliens; & quoiqu'un nombre de vaisseaux deux fois plus grand la rendit supérieure à celle des Milésiens, ils aimerent mieux traiter avec les Tyrans qu'Aristagoras avoit déposés, & les rétablir, à condition qu'ils rappelleroient leurs Citoyens, que de hasarder une action. Dans ces entrefaites, les Samiens, persuadés qu'ils s'oppo-

seroient en vain à la colere des Perses, qui étoient en état d'équiper; même après leur défaite, une Flotte quatre fois plus nombreuse que la première, rompirent l'alliance: les Lesbiens & la plupart des Ioniens suivirent leur exemple, & la Flotte se dispersa: les seuls habitans de Chio firent tête à l'ennemi, & furent défaits. Le Persé, maître de la Mer, ne laissa de ressource au Milésien que dans les murs de sa Ville; mais peu de tems après, Milet fut bloquée, prise, & pillée; la plupart de ses habitans massacrés, & les autres envoyés prisonniers à Suse, avec leurs femmes & leurs enfans. La ruine de cette Ville eût fini la guerre; mais Histiée, qui attendoit l'événement de ce siege pour se décider, se mit à la tête de quelques Lesbiens, s'empara sans peine de Chio, que ses pertes avoient épuisée; & ayant grossi sa troupe des restes des Ioniens & des Eoliens, il entra dans la Misie, méditant une plus grande entreprise. Harpagus campoit dans ce Pays avec un corps de troupes considérable; il défit Histiée, le prit, & l'envoya à Artapherne, qui le fit mettre en croix: on porta sa tête à Darius: ce présent ne fut point agréable à ce Prince, qui lui ordonna des obseques honorables, & le pleura, comme s'il eût bien mérité de son Pays & de son Roi. C'est ainsi que la révolte des Ioniens, qui commença sous Aristagoras, finit par la mort d'Histiée & la ruine de Milet, après avoir duré six ans: le reste des Isles & des Villes fut bientôt reconquis; personne ne les défendoit, & les Ioniens furent subjugués pour la troisième fois; la première fois par les Lydiens, & les deux autres par les Perses.

Tandis que Darius assuroit ses conquêtes, & imposoit un tribut aux vaincus, il tournoit de tems en tems ses yeux sur l'Europe; il fit même

A. M.
3508.
Olymp.
LXXI.

différentes entreprises sur cette partie du Monde, & la fin de la guerre des Ioniens ne fut, à proprement parler, que le commencement d'une chaîne de malheurs qu'il attira sur lui & sur ses successeurs. Deux ans après la prise de Milet, il rappella ses premiers Généraux, & leur substitua Mardonius, son gendre. Mardonius, à la tête d'une Armée de terre & d'une Flotte considérables, entra d'abord en Ionie: pour en attacher les Peuples à l'intérêt des Perses, il la purgea de tous ses Tyrans, & rétablit la Démocratie; ensuite il envoya sa Flotte devant Thafus, Isle fort riche, située aux environs de la Thrace, tandis que l'Armée de terre s'occupoit à soumettre les Provinces de la Macédoine qui ne reconnoissoient pas encore la domination de leur Maître. Ces commencemens furent heureux; mais en côtoyant le Mont Athos, il fut assailli d'une tempête si violente, qu'il perdit trois cents vaisseaux; & vingt mille hommes d'équipage; & peu de tems après, les Briges, Peuples de Thrace, fondirent, pendant la nuit, sur son Armée de terre, qui étoit campée dans la Macédoine, & la mirent en déroute. Mardonius fut blessé dans cette action; mais il rallia ses troupes, fit face à l'ennemi, & le vainquit: il n'osa suivre sa victoire; ils'en revint en Asie avec les restes de sa Flotte & de son Armée.

Ces succès étoient si peu proportionnés à la perte de tant d'hommes & de vaisseaux, que Darius, plus irrité que satisfait, résolut de rentrer en campagne avec de plus grandes forces: la conquête de la Grece parut dès-lors une affaire résolue; plusieurs circonstances concourent à prouver ce dessein. Depuis le siege de Sardes, Darius avoit juré de se venger d'Athenes, & ordonné que toutes les fois qu'il se mettroit à table, on

lui criât: *Sire, ressouvenez-vous des Athéniens.* Les Ioniens auroient plus facilement obtenu grace, quoiqu'ils eussent été les premiers agresseurs: il étoit persuadé que ces Peuples n'auroient jamais eu la témérité de se révolter, s'ils n'avoient été mal conseillés par les Athéniens, qui ne connoissoient pas toute sa puissance, ou qui la méprisoient. Quant aux Insulaires, ils avoient fourni des vaisseaux contre lui, & donné retraite aux Rebelles. Ces mécontentemens réunis étoient des prétextes plus que suffisans pour une guerre Nationale. Ajoutez à cela qu'Hyppias étoit à portée d'aggraver ces injures; & qu'il n'avoit d'autre moyen de recouvrer la tyrannie d'Athenes. Ce n'est pas que la querelle ne se fût bien allumée sans ses soins; le bruit que les principaux Etats de la Grece faisoient dans le Monde, ne pouvoit manquer d'allarmer la grandeur jalouse des Perses, & les Espions que Darius envoya dans la Grece au commencement de son regne, sous la conduite de Démocède, pour en lever un plan exact, prouvent un dessein conçu de la subjuguier. Avant que de travailler à son exécution, il crut qu'il étoit à propos de pressentir les dispositions des Villes: il leur envoya donc demander à toutes la terre & l'eau; cependant il faisoit construire de tous côtés des vaisseaux de guerre & de transport. Les Athéniens & les Lacedémoniens précipiterent les Députés dans des puits, en leur disant qu'ils trouveroient de la terre & de l'eau: on dit que ce fut à l'instigation de Miltiade. Miltiade étoit Athénien; & avoit encore un sujet personnel de haine contre les Perses, qui l'avoient chassé de son Gouvernement de la Chersonese, lorsqu'ils envahirent la Thrace. Les Egénetes, & quelques autres Insulaires, rendirent hom-

mage à Darius. Les Athéniens saisirent cette occasion de leur déclarer la guerre : ils les accusèrent d'avoir trahi la liberté du Pays : on porta l'affaire devant les Spartiates, qui furent indignés de leur procédé ; & Cléomènes marcha sur le champ contre Egine ; bien résolu de punir les Chefs de la révolte ; mais il eut alors malheureusement quelque démêlé avec Démarate, son collègue, qui le desservit sous main, & ruina soudainement ses desseins. Pour se venger de cette perfidie, Cléomènes résolut sa déposition : la naissance illégitime de Démarate lui servit de prétexte. On conjecture qu'Ariston son pere, n'ayant point eu d'enfans de ses deux premières femmes, en prit une troisième déjà mariée à un de ses amis, (les Loix de Lycurgue permettoient ces alliances.) & qu'il en eut un fils qu'il assura n'être point de lui ; sur ce qu'il vint à sept mois : mais dans la crainte que la race de Proclès ne s'éteignit, le Sénat ferma les yeux sur cette affaire. Dans la suite Ariston avoua l'enfant, & le fit héritier de sa Couronne ; il l'étoit déjà de ses vertus. Il est le premier Roi de Sparte qui ait remporté le prix aux Jeux Olympiques. Cléomènes ressuscita les soupçons qu'on avoit sur la naissance de Démarate ; & l'on convint de s'en rapporter à l'Oracle : il corrompit la Pithie, & elle prononça contre son collègue. Sur cet Arrêt, & sur une ancienne retraite hors de l'Attique, dont on lui faisoit un nouveau crime ; Démarate fut déposé. Quoiqu'il eût toujours marqué beaucoup de tendresse pour sa Patrie, il se retira chez les Perses, dont il ne pouvoit manquer d'être bien reçu, dans les circonstances présentes ; aussi lui rendirent-ils tous les honneurs dus à sa dignité & à son caractère. Bientôt après, Cléomènes se démasqua lui-

même : agité des remords qui suivirent l'injustice qu'il avoit faite à son collègue, il se déchira les entrailles dans un accès de frénésie. Leutichide n'eut pas un meilleur sort : convaincu d'avoir trahi sa Patrie, & de s'être laissé corrompre, il mourut en exil.

Leutichide & Cléomènes avoient donné en ôtage aux Athéniens dix des principaux Citoyens d'Egine. Les Eginetes, qui s'en étoient plaints inutilement, interceptèrent un vaisseau qui alloit à Délos, suivant une coutume annuelle qu'on observoit depuis Thésée ; & par représailles, firent prisonniers quelques Citoyens d'Athènes qui s'y trouvoient. Les Athéniens irrités de ce procédé, armerent contre Egine cinquante galeres, après avoir pris des mesures pour qu'on leur livrât la Ville ; mais la Flotte n'étant point arrivée pour seconder à tems les efforts de leur faction, ce projet échoua : il y eut cependant quelque action entre les Flottes : les Eginetes eurent du dessous dans un premier combat ; mais s'étant renforcés, ils en hasardèrent un second ; où ils furent plus heureux. Nous pourrions être mieux informés des particularités de cette guerre ; cependant nous en savons assez pour assurer qu'elle dura quelque tems ; & pour remarquer, en général, que la Grece dut son salut à ces dissensions intestines qui paroissent si favorables aux desseins de l'ennemi commun. Elles instruisirent les Athéniens dans la Marine, & les préparèrent à cette vigoureuse résistance qu'ils firent aux Perses ; ils enleverent, sans peine, l'empire des Mers aux Insulaires, & même aux Eginetes, qui l'avoient possédé pendant vingt ans, & cela dans un tems où tous les yeux & toutes les espérances de la Grece étoient tournés sur eux ; de la Grece, dis-je, à qui ils n'au-

roient pu rendre de grands services sans cette Souveraineté.

Tandis que les Athéniens étoient engagés dans cette guerre, Darius survoit son projet : il leva une Armée de cent mille hommes d'infanterie au moins, (car Justin la fait monter à un nombre six fois plus grand) & de dix mille de cavalerie : il en donna le commandement au Mede Datis, qu'il substitua à Mardonius, celui sous qui la première Flotte avoit été dispersée, & nomma Hyppias & Artapherne son frere, pour les Lieutenans-Généraux, avec ordre de lui amener les Athéniens & les Erétriens prisonniers, & de ravager leur Pays. Cette Armée s'embarqua sur six cens galeres, sans compter les vaisseaux plats qui portoient la cavalerie. Pour faciliter sa retraite, elle s'empara, en croisant la Mer Egée, de Samos, de Naxos, de Délos, & du reste des Cyclades ; elle descendit ensuite dans l'Eubée : les Erétriens aimerent mieux se renfermer dans leurs murs, & congédier quatre mille hommes de secours, qu'on leur avoit envoyés d'Athenes, que de présenter la bataille à une multitude si supérieure. Les Perses monterent six jours de suite à l'assaut, & furent repoussés six fois avec perte : la Ville leur fut livrée le septieme jour : ils y entrèrent, la pillerent & la brûlerent. Delà Hyppias conduisit l'Armée dans l'Attique ; elle campa dans les plaines de Marathon, à dix milles d'Athenes. Les Athéniens, avertis de leur marche, & étonnés de la disproportion des Armées, demanderent du secours aux Spartiates, & élurent en même tems dix Généraux ; chaque tribu en fournit un. Les Lacédémoniens témoignèrent aux Ambassadeurs d'Athenes toute la bonne volonté possible ; mais comme ils célébroient alors une fête, qui ne leur permettoit pas

de se mettre en campagne avant quatre jours, les Athéniens déliberent s'ils attendroient dans leurs murs l'attaque de l'ennemi, à l'exemple des Erétriens, ou s'ils iroient au devant de lui. Miltiade insista sur ce dernier parti, & son avis prévalut, non sans beaucoup de difficulté. Ils sortirent donc au nombre de dix mille hommes ; neuf mille Athéniens & mille Platéens : chaque Capitaine résigna son jour de commandement à Miltiade, que cette marque de distinction chargea de toute la conduite de cette action. Il attendit son jour propre de commandement pour en décider le succès : il s'aperçut d'abord qu'il ne pouvoit conserver à son Armée quelque profondeur, & lui donner un front d'une étendue proportionnée à celui de l'ennemi : il l'adossa donc contre une montagne, pour n'être point enveloppé : elle étoit foible au centre ; mais les ailes en étoient extrêmement fortes ; elles étoient défendues par des arbres qu'il fit abattre, & qui empêchoient la Cavalerie de les prendre en flanc. Malgré les avantages de cette disposition, Datis, plein de confiance dans le grand nombre de ses soldats, résolut l'attaque, avant l'arrivée du renfort des Spartiates. A peine le signal fut-il donné, que les Athéniens, sans attendre le choc des Perses, fondirent sur eux avec tant de furie & de précipitation, qu'on les regarda quelque tems plutôt comme des fous à mépriser, que comme des ennemis à craindre ; mais les Athéniens considérant qu'il étoit question de tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils n'auroient rien fait, s'ils ne s'étoient ouverts un chemin à travers l'ennemi, le désespoir se joignit à la valeur, & suspendit la victoire : l'Armée des Perses tomba sur ce petit corps : il en soutint la charge avec intrépidité ; cependant il cédoit à la multitude, lorsqu'il

A. M.

3314.

Olymp.

LXXII.

que l'aile Athénienne gagna quelqu'avantage. Cela donna le tems au reste de l'Armée de se raffermir : on fit tête de tous côtés, & avec tant de vigueur, que le succès de cette action fut enfin décidé, & que les Athéniens remportèrent une victoire bien moins vraisemblable que vraie. Le Perse en déroute, abandonna son camp, & s'enfuit vers le rivage : le Grec le poursuivit jusques dans ses vaisseaux, dont il prit & brûla quelques-uns. Je n'omettrai point ce que l'on dit de Cinégire : après avoir fait dans le combat des prodiges de valeur, pour empêcher une galère chargée de Perfes de se mettre en Mer, il la retenoit de la main droite sur le rivage ; on la lui coupa : il la saisit de la main gauche, qu'il perdit incontinent ; enfin, il la prit avec les dents, & y mourut attaché. Hérodote estime le nombre des morts à six mille quatre cens du côté des Perfes, & à cent quatre-vingt douze du côté des Athéniens, qui ne perdirent aucun de leurs principaux Officiers, si l'on en excepte Callimaque, qui commandoit une des ailes, & qui mérite de passer à la postérité, moins encore par le courage qu'il montra dans l'action, que par la part qu'il eut dans le dessein. Il n'étoit pas du nombre des dix Généraux qui devoient se succéder au commandement de l'Armée ; mais il avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre, en qualité de Polémarque ; & les opinions étant partagées dans celui qui se tint avant la bataille, ce fut sa voix qui déterminâ les Généraux à marcher au devant de l'ennemi : on croit qu'Hyppias, le tison de cet incendie, périt dans la mêlée : ce n'est pas le sentiment de Suidas, qui assure qu'il échappa, & qu'il alla mourir misérablement à Lemnos. Euclès porta à Athenes la nouvelle de cette victoire : il perdit, en courant, tout son sang, par les blessures

qu'il avoit reçues, & tombant sur le seuil de la première maison qu'il trouva : *Rejouissez-vous, nous sommes vainqueurs*, s'écria-t-il, & mourut. Deux mille Spartiates, à qui la Religion avoit défendu de se mettre en marche avant la pleine Lune, arrivèrent le lendemain de l'action sur le champ de bataille ; & ne servirent qu'à exalter le courage de leurs compatriotes, & à les féliciter de leur succès. On peut compter entre ceux qui se signalèrent dans cette journée, Aristide & Thémistocle, qui commandoient au centre, où les rangs étoient les moins épais, & où l'effort de l'ennemi étoit le plus grand. Leur conduite dans ces circonstances est une bonne preuve de leur mérite, & un gage prématuré de ce qu'on en doit attendre ; mais le principal honneur de cette victoire est dû à Miltiade. Pour toute récompense de sa valeur, on le fit peindre, donnant ses ordres à la tête des dix mille : on vit pendant plusieurs siècles ce tableau, avec d'autres des grands Maîtres, sous le portique où Zénon dicta, dans la suite, ses leçons de Philosophie. Un autre monument de cette action, fut une Némésis sculptée par Thydias : la Déesse avoit un Temple aux environs du champ de bataille ; & par une circonstance remarquable, le bloc de marbre dont on fit sa statue, avoit été apporté par les Perfes, & destiné sans doute à quelque trophée, qui éternisât la victoire qu'ils s'étoient promise.

Après le combat, la Flotte des Perfes fit une tentative sur Athenes ; on tâcha de la surprendre avant que l'Armée fût revenue des plaines de Marathon ; mais la plus grande partie vint à tems pour sa défense. Ce projet échoua, & les Perfes se retirèrent en Asie, n'ayant, pour pallier leur disgrâce, que les prisonniers qu'ils avoient faits en Eré-

trie : on les présenta à Darius , qui leur permit de s'établir sur les bords du Tygre , à de meilleures conditions qu'ils n'espéroient : leur postérité y fleurit , & y conserva sa langue & ses mœurs pendant plusieurs siècles.

Malgré la consternation générale que la descente des Perses avoit répandue , la Philosophie faisoit des progrès continuels sous les successeurs de Thalès & de Pythagore ; & la Poésie avoit ses amateurs , entre lesquels on compte Théognis & Phocylide , dont les écrits n'étoient autre chose que des préceptes moraux que ce dernier puisoit , disoit-on , dans les écrits des Sybilles. Anacréon , né à Téos , dans l'Ionie , mourut alors : c'étoit un homme de plaisir , qui partageoit son tems entre le vin , l'amour & les vers : ennemi déclaré des soins & des affaires , un présent de quatre talens , qu'il reçut de Polycrate , tyran de Samos , dont il avoit la faveur , l'ayant empêché de dormir pendant deux nuits , il renvoya ce trésor , & fit dire à son bienfaiteur , que quelque considérable que fût la somme , elle ne valoit pas la peine de la conserver : l'enjouement de son esprit & la liberté de son caractère brillent dans ses ouvrages ; ses Poésies sont une fidele image de ses mœurs : il est doux dans son expression , simple dans ses pensées , vif dans sa composition , & délicat dans ses plaisanteries : on pourroit comparer sa Muse à quelques-unes de ses Maîtresses , Beautés folâtres & négligées , dont l'art étoit dérobé par les charmes ; il vécut quatre-vingt-quatre ans ; & pour que sa mort ne fût qu'un tout avec sa vie , on a dit qu'il fut étouffé par un pepin de raisin.

CHAPITRE II.

Depuis la bataille de Marathon jusqu'à la retraite de Xercès ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.

TAndis que Miltiade jouissoit dans Athenes d'un crédit & d'une estime que ses concitoyens ne pouvoient refuser à sa dernière victoire , le Sénat fit équiper soixante & dix galères , & lui commanda d'aller châtier les Isles qui s'étoient alliées à la Perse. Les unes se soumirent ; il en réduisit d'autres sans peine ; mais ayant taxé Paros à cent talens , elle aima mieux se défendre que de payer cette somme. Miltiade mit donc ses troupes à terre , ravagea la contrée , & bloqua cette Ville. Cornélius Népos raconte que le feu s'étant mis dans un petit bois pendant la nuit , les Athéniens & les habitans de Paros prirent la flamme pour le signal de la Flotte des Perses , que Miltiade combla ses travaux , brûla ses machines , & leva le siege , quoiqu'il fût fort avancé. Ses ennemis & sur-tout Xantippe , pere de Périclès , firent passer cet accident pour une trahison palliée ; on l'accusa de s'entendre avec les Perses. Il n'étoit point en état de se défendre ; il avoit fait pendant le siege une chute qui le retenoit au lit , & qu'Hérodote nous donne pour la cause de sa retraite. Ses amis comparurent pour lui ; ils insisterent sur les services qu'il avoit rendus ; mais ils eurent beau crier , Athéniens , ressouvenez-vous de Marathon , tous leurs efforts se réduisirent à commuer la peine de mort , en une amende de cinquante talens , dépense qu'on avoit faite en équipant les

vaisseaux qu'il avoit commandés, & en une prison, qui ne finiroit que lorsque cette somme seroit acquittée. De quelque maniere que les Athéniens aient prétendu justifier cette condamnation, il est certain que sa faute y contribua moins que leur crainte; ils ne concevoient pas qu'un homme si verté dans l'art de gouverner, pût se résoudre à vivre en simple particulier: ses talens l'avoient rendu si puissant & si nécessaire, qu'ils tremblèrent, que sous prétexte de défendre la liberté de la Patrie, il n'en devint un jour le tyran. Mais comment pouvoient-ils penser si défavorablement d'un citoyen qui ne leur avoit jamais donné que des exemples de justice & de modération? Il n'y avoit qu'un attentat évident qui pût excuser la persécution de ce Général, à qui ils devoient leur vie, leur fortune, & j'oserois même dire toute leur grandeur future. Il leur apprit à regarder la Perse en face, & les convainquit, par expérience, que la multitude n'est point à l'épreuve du courage & de la discipline. Il demeura quelque tems chargé de cette condamnation; mais sa blessure empira, la gangrène se mit à sa cuisse, & il mourut. Les Athéniens poussèrent le ressentiment jusqu'à lui refuser la sépulture, que Cimôn son fils n'obtint d'eux, qu'en se chargeant de la dette de son pere. Telle fut la fin de Miltiade, victime de la jalousie mal fondée de ses concitoyens: exemple illustre des caprices du sort, & de l'ingratitude de sa patrie.

La Grèce se reposa quelque tems sur les lauriers de Marathon; mais Darius, jaloux de réparer la gloire de ses armes, ordonna de nouvelles levées, & se prépara pendant trois ans à une seconde entreprise. La révolte de l'Egypte, & quelques contestations qui s'élevèrent l'année sui-

vante, entre ses fils, sur la succession au trône, suspendirent le violent orage qu'il annonçoit à la Grèce: enfin tout étoit prêt: il alloit marcher contre les Egyptiens & les Grecs; lorsqu'il mourut: son fils Xercès hérita de sa couronne & de ses desseins.

A peine Xercès fut-il monté sur le trône, que Mardonius le sollicita puissamment à porter la guerre en Europe; il promettoit à ses armes un succès infallible. Cette conquête flattoit l'ambition de ce Monarque; mais la réduction de l'Egypte lui parut d'une toute autre importance: il en vint aisément à bout avec les forces que son pere lui avoit laissées: ayant ensuite confié les rênes de l'Etat à son frere Achéménès, il tourna toutes ses vues sur la Grèce. Comme il déclaroit ses intentions, dans un conseil qu'il tint sur la conduite de cette guerre, d'un ton plein de hauteur & de mépris pour ses ennemis, Artaban, son oncle, loin de flatter sa vanité, encouragé par son âge & son expérience, osa généreusement le dissuader de cette guerre périlleuse. Des réflexions générales sur les caprices de la fortune, & sur l'incertitude des événemens, il passa aux particularités du regne de son pere. «Quelle que soit, lui dit-il, la raison de ses malheurs dans la guerre contre les Scythes, la bataille de Marathon est un témoignage trop récent & trop cruel de la valeur des Grecs, pour les regarder comme des ennemis méprisables; & vous devez prendre, dans une affaire de cette importance, des précautions telles, que si vous ne pouvez répondre du succès, vous n'avez au moins rien à vous reprocher sur votre conduite». Xercès lui répondit, que son discours n'étoit que le résultat de sa lâcheté: qu'il en seroit puni, en ne les accompagnant point, &

qu'il ne partageroit pas avec eux la gloire de cette entreprise : cependant, la réflexion le rapprocha de l'avis d'Artabane, & l'orgueil tempérant son ambition plus que le courage ne l'irritoit, il s'arrêta, jusqu'à ce qu'effrayé par des apparitions & des songes, ou plutôt animé par le fils d'Hyppias, & par d'autres qui avoient intérêt d'allumer cette guerre, il revint à ses premiers desseins : il fit rassembler tous les vaisseaux dispersés sur ses côtes, il épuisa tous ses Etats & toutes les Provinces sur lesquelles il avoit quelque autorité, pour former une armée qui répondit à la grandeur de son projet : quatre ans furent employés à ces préparatifs. Les fils de Datis conduisoient la Cavalerie : Hydarnès étoit à la tête d'un corps d'élite de dix mille Fantassins ; on l'appelloit la *troupe immortelle*, parce qu'on tiroit des autres de quoi l'entretenir toujours complète : le gros de l'Armée, marchoit sous les ordres de Mardonius, qui commandoit en Chef. Les Princes du sang étoient ses Lieutenans : le rendez-vous de l'Infanterie fut à Critale : delà, traversant l'Ali, elle arriva à Célene, Ville de Phrygie, où elle demeura en quartier d'hiver. Pendant ce tems, Xercès envoya des Ambassadeurs demander aux Grecs la terre & l'eau. Sa Flotte aborda dans la Chersonnèse, & pour éviter le danger d'une tempête, telle que celle que Mardonius avoit essuyée sur cette Mer, il fit creuser derrière le Mont Athos un canal d'un mille & demi de long, & quitta Sardes au commencement du Printems. Du haut d'une butte qu'on éleva, par son ordre, dans les plaines d'Abidus, il fit la revue de ses forces, tant de terre que de Mer ; il ne put contenir l'orgueilleuse satisfaction qu'il ressentit en voyant tant d'hommes soumis à sa puissance ; mais les larmes lui vinrent aux yeux,

en pensant que de tant de milliers, il n'y en auroit, dans cent ans, pas un seul vivant. Cela l'embarqua dans une conversation sérieuse avec Artabane, sur les misères & sur la brièveté de la vie. Celui-ci en prit occasion de lui renouveler ses doutes sur le succès de cette expédition ; il lui représenta les inconvéniens qu'il auroit à souffrir, si non de l'ennemi, au moins des élémens ; qu'aucun port n'étant assez vaste pour contenir une Flotte si nombreuse, le moindre accident lui deviendroit fatal, & que la peste, la famine & la confusion seroient sur terre les fleaux nécessaires de cette multitude indisciplinable. Xercès lui répondit que les dangers devoient être proportionnés aux entreprises, & que les accidens étoient au dessus de la prudence humaine : ainsi, quelque bonne opinion qu'il eût de l'intelligence de son oncle en toute autre matière, le trouvant trop indécis pour un camp, il le renvoya à Susse, exercer la Vice-Royauté. Il marchoit contre les Grecs avec tant de confiance, qu'apercevant d'Abidus quelques vaisseaux qui venoient du Pont-Euxin, & qui croisoient l'Hellespont (ils étoient chargés de bleds pour Egine & pour le Péloponnèse) il défendit qu'on les attaquât : *N'allons-nous pas aux mêmes lieux, dit-il, n'avons-nous pas besoin de bleds ? ils ne nous font aucun dommage, ils transportent nos provisions.*

Pour faciliter son passage en Europe, il construisit un pont où la Mer Noire n'a qu'un mille de large : cet édifice ayant été renversé par une tempête, il fit trancher la tête aux ouvriers, fouetter la Mer qui avoit osé se révolter contre son Souverain, & jeter des chaînes aux flots pour s'assurer sans doute de leur obéissance à l'avenir. Il remédia à cet accident par deux ponts de bâ-

teaux, si fortement unis, & si bien ancrés, qu'ils résisterent aux vents, & sur lesquels son Armée fit le trajet: elle employa sept jours & sept nuits. Il paroît que Xercès est le premier qui se servit de cet expédient, dont César & les autres Généraux ont fait grand usage dans la suite. Arrivé en Europe, il ordonna à la Flotte de faire voile au midi, tandis qu'il traverseroit la Chersonnese avec ses forces de terre, qui s'accroissoient à chaque pas: il campa aux environs de Dorisque, dans une vaste plaine, arrosée de l'Hebre: c'est-là qu'il fit le dénombrement de son Armée; mais comme la différence entre les Historiens n'est jamais si grande, que quand il est question de dénombrement, il nous est plus difficile de fixer le nombre de ses troupes, que de conjecturer, par quelques circonstances des préparatifs & de la marche, qu'on ne vit jamais une Armée plus nombreuse: elle étoit au moins de sept cens mille hommes. Hérodote la fait, en partant, de dix-sept cens mille Fantassins, & quatre-vingt mille chevaux, nombre qui s'accrut en chemin de trois cens mille soldats, & auquel il faut encore ajouter huit cens mille hommes qui servoient sur la Flotte, composée de douze cens longs bâtimens, & de trois mille vaisseaux de transport; de sorte que toutes ces forces réunies se montoient à deux millions & demi d'hommes, avec une multitude presque égale de femmes, d'enfâns, d'eunuques, d'esclaves, & d'autres gens de service. Isocrate & Plutarque ont assuré que Xercès avoit transporté en Grece huit millions d'ames: ce calcul les justifie, & ils ont pu dire, sans hyperbole, que cette Armée tarissoit, en buvant, de petites rivières.

La Grece fut alarmée à l'approche de cette tempe; mais elle ne désespéra pas de la dissiper. Dé-

marate; ce dernier Roi de Sparte, dont la retraite chez les Perles avoit rendu les sentimens suspects, avertissoit de tems en tems ses compatriotes, des desseins & des mouvemens de Xercès: il y eut une assemblée générale des Etats dans l'Isthme: on convint de suspendre toute contestation particulière, de se réunir pour la défense de la liberté commune, & de décimer tous ceux qui se ligeroient avec l'ennemi. Cet arrêté n'empêcha pas une grande partie de la Béotie & de la Thessalie, & quelques autres Etats les plus exposés aux irruptions des Perles, de se déclarer pour eux, sur-tout après la retraite des dix mille hommes qu'on avoit envoyés à leur secours, sous la conduite du Spartiate Evénete & de l'Athénien Themistocle. Tout le fardeau de la guerre tomba donc sur les Athéniens & sur les Spartiates. Si-tôt qu'ils apprirent que le Perse avoit traversé la Thrace & la Macédoine, ils résolurent, dans une seconde Assemblée, de s'opposer à ses progrès, & Léonidas, Roi de Lacédémone, fut dépêché avec six mille hommes, pour s'emparer des Thermopiles. Les Thermopiles étoient un défilé de la largeur de vingt-quatre pieds, pratiqué dans les montagnes qui séparoient la Thessalie du reste de la Grece: on y voyoit encore les restes d'un mur, & des portes que les Phocéens avoient construites pour se garantir des incursions des Thessaliens: ces portes, & quelques thermes ou bains chauds, placés à l'entrée du passage, l'avoient fait nommer Thermopiles. On choisit cet endroit comme le plus propre à ôter à l'ennemi l'avantage du nombre & le secours de sa Cavalerie: une autre considération qui se joignit à celle-ci, c'est le voisinage de la Mer, qui les mettoit à portée de communiquer avec leur Flotte. Ce corps, commandé par Léo-

nidas, étoit composé de trois mille Spartiates, & de trois mille tant Béotiens & Corinthiens que Phocéens & Arcadiens. Tous ces petits Etats situés au dedans & au dehors de l'Isthme, fournirent, dans cette extrémité, tous les soldats qu'ils purent lever, chacun proportionnellement à son étendue : chaque Peuple avoit son Chef; mais tous obéissoient à Léonidas.

Quant aux Flottes, il y avoit entr'elles la même disproportion qu'entre les Armées de terre : ils eurent recours aux Insulaires, dont la plupart étoient leurs Colonies ou leurs Alliés; la Sicile seule pouvoit équiper autant de vaisseaux que la Grece entiere; mais Gélon, son tyran, prétendoit commander en Chef: pour les Crétois, ils avoient leurs oracles à consulter. Les Corcyréens affectoient d'être sensibles au danger commun, & parcouraient la côte avec soixante vaisseaux; mais dans le dessein de se joindre au vainqueur, les Athéniens étoient à la tête de la marine. La dernière guerre qu'ils avoient eue contre les Éginètes, les avoient mis en état, les uns & les autres, de secourir le reste de la Grece : le génie pour la Marine s'étoit encore perfectionné sous Thémistocle : sans naissance, mais plein d'ambition, Thémistocle se plaignoit, en entrant dans le monde, que les trophées de Miltiade l'empêchoient de dormir : il proposoit avec hardiesse, & exécutoit avec fermeté tout ce qui tendoit à l'honneur de sa Patrie & à sa gloire particulière : il persuada aux Athéniens de mettre en vaisseaux tout l'argent qu'on avoit tiré des mines, & qu'on devoit distribuer au peuple : c'est ainsi qu'il interpréta l'Oracle, qui leur avoit conseillé de placer toute leur confiance dans des murs de bois. La Flotte Athénienne s'accrut de deux cens vaisseaux : elle étoit composée

de deux cens quatre-vingt, en comptant ceux des alliés, lorsqu'elle mit à la voile; elle s'arrêta vers Artémisium, au septentrion de l'Eubée.

Pendant ce tems, Xercès s'approcha des Thermopiles, moins dans le dessein de combattre, que d'inspirer la terreur, en faisant parade de ses forces. Il trouva Léonidas prêt à le recevoir, & sa petite troupe plus déterminée & plus gaie qu'on n'a coutume de l'être en pareil cas. Il lui fit dire que s'ils vouloient mettre bas les armes, on les accueilleroit en alliés, en amis, & qu'on avoit à leur donner des contrées plus vastes & plus riches que celles qu'ils possédoient. Ces offres furent rejetées avec indignation, & on lui fit réponse que les Grecs avoient besoin de leurs armes, amis ou ennemis, & qu'ils n'ambitionnoient d'autres contrées que celle qu'ils devoient à leur valeur, & qu'ils avoient résolu de conserver comme ils l'avoient acquise. Xercès, étonné de tant de fierté, demanda à Démarate à quoi pensoient ses compatriotes, & s'ils couroient plus vite que les chevaux. Ils combattront, lui dit Démarate, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & il n'y en a pas un qui vouldit survivre à la liberté de son Pays. Ce fut en cette occasion que Diénécès, à qui l'on disoit que les Perses obscurcissoient le Soleil de leurs traits, répondit : *Tant-mieux, nous aurons le plaisir de les combattre à l'ombre.*

Xercès s'avança avec un corps de Médes, ordonna à ceux qui avoient perdu quelques-uns de leurs parens à la bataille de Marathon, de chasser l'ennemi de ce poste, & de venger la mort de leurs amis & de leurs alliés, & l'attaque commença. Le Méde fondit avec impétuosité, & fut repoussé avec perte : on fit un massacre prodigieux de cette multitude indisciplinée : la troupe immo-

telle, qui vint à son secours, ne s'en tira pas plus honorablement : le lendemain, Xercès détacha un corps de ses meilleures troupes, & leur promit de grandes récompenses, si elles s'ouvraient un passage à travers les Spartiates : ce choc fut plus violent, mais aussi inutile que le précédent. Les Grecs, en bataillon serré, soutinrent leur effort ; la confusion se mit entre les assaillans, ils se renversèrent les uns sur les autres ; le massacre n'en fut que plus grand, & le défilé fut comblé de morts. On remarqua que, le premier jour, Xercès tomba trois fois du trône sur lequel il étoit élevé pour observer le combat. Il étoit encore dans la même consternation, lorsque le Trachinien Ephialte abandonna le camp de ses compatriotes, & lui indiqua un chemin coupé sur le bord des montagnes, d'où l'on pouvoit tomber sur l'arrière-garde de l'ennemi. Léonidas, averti que vingt mille Perses occupoient le haut des rochers, conseilla à ses compagnons de se retirer, les conjurant, par le salut de la Patrie, de se réserver pour une meilleure occasion ; ajoutant que, quant à lui, il appartenoit à son Pays plus qu'à lui-même, & qu'il étoit de son devoir de mourir en le défendant. Il ne conserva que trois cents Spartiates, quelques Thespiens & quelques Thébains : ils n'étoient pas mille en tout : *Allons, amis*, leur dit-il, *dinons aussi gaiement que si nous avions tous à souper ensemble dans l'autre Monde*. En effet, ils ne pouvoient se proposer rien de plus généreux, que de remplir l'Oracle, qui avoit déclaré que Sparte seroit prise, ou que son Roi périroit ; & que de venger leur mort, avant que de perdre la vie, en apprenant aux Perses à quel prix ils avoient mis leur liberté. Encouragés, par l'exemple de leur Chef, à vendre chèrement leur sang, & persuadés

que la mort que l'on rencontre dans le camp ennemi est la plus honorable, ils marcherent, à la faveur de la nuit, droit à la tente du Roi, dans le dessein de le surprendre : ils pénétrèrent au milieu de l'Armée, renversant & tuant tout ce qui s'opposoit à leur passage. Les ténèbres augmentèrent le trouble & la confusion des Perses ; ils fondirent les uns sur les autres, & favorisèrent plutôt l'irruption des Grecs qu'ils ne l'arrêterent ; tout plia devant eux ; jusqu'à ce que le jour éclairant leur petit nombre, environnés, assaillis, pressés de tous côtés, ils tombèrent sur des monceaux d'ennemis massacrés, moins vaincus que lassés de vaincre, laissant à la postérité l'exemple d'une intrépidité jusqu'alors inouïe. L'opinion commune est que les trois cents Spartiates périrent dans cette action ; mais on dit qu'Aristodème & Panitès s'absentèrent de l'Armée sur un prétexte frivole ; que celui-là fut marqué d'infamie, & traité avec tant de mépris par ses Concitoyens, qu'ils rompirent tout commerce avec lui ; mais qu'il se comporta si généreusement à la bataille de Platée, qu'il répara son honneur. Quant à Panitès, qu'il fut si sensible aux reproches de ses Concitoyens, qu'il se tua de sa propre main. Le Persé trouva le corps de Léonidas, & le mit en croix ; les Poètes & les Historiens, de son tems ont éternisé sa mémoire : tous ont cru que cette action, où les Perses perdirent plus de vingt mille hommes, & qui eut une si grande influence sur les événemens qui la suivirent, étoit bien au dessus d'une victoire ; & Hérodote a dit qu'aucune bataille gagnée ne faisoit plus d'honneur à la Grece que la défaite des Spartiates.

Quoique Xercès fût maître du passage, il inclinait à tenter la fortune par Mer, plutôt que

d'avancer dans le Pays, sur-tout quand il eut appris de Démarate que Sparte pouvoit mettre sur pied huit mille hommes tels que ceux dont il veoit d'éprouver la valeur. Pour agir de concert avec l'Armée de terre, sa Flotte s'étoit approchée de Sépias, Promontoire de la Magnésie, où elle perdit, dans une tempête qui dura trois jours, quatre cents Soldats, des provisions, quelques Bateaux de transport, avec un nombre proportionné de Matelots. Pour réparer ces défavantages, il commanda deux cens vaisseaux, dans le dessein de surprendre les Grecs, qui étoient à l'ancre dans les détroits de l'Eubée: il employoit contre eux le même stratagème que celui dont ils venoient de se servir aux Thermopiles, à peu près dans le même tems, mais avec un succès bien différent: car sur l'avis de Thémistocle, on mit à la voile pendant la nuit; on fonda sur cette Escadre; trente vaisseaux furent pris, ou coulés à fond; le reste forcé de se mettre en Mer, fut assailli d'une tempête, & submergé, ou brisé contre les rivages. Furieux de ces pertes, l'ennemi se présenta, le lendemain, avec toute son Armée navale; elle formoit un large croissant: il offrit la bataille aux Grecs, qui l'accepterent avec empressement, & soutinrent son effort avec des pertes égales, jusqu'à la nuit qui sépara les combattans. Les Athéniens se firent beaucoup d'honneur dans cette journée; on dut l'égalité du succès à leur valeur; & à cinquante vaisseaux dont ils s'étoient renforcés; cependant ils avoient été si maltraités, qu'ils abandonnerent le champ de bataille pour se radouber; & sur la nouvelle de la défaite de Léonidas, ils crurent qu'il étoit à propos de s'enfoncer dans le Pays.

Les Perses conduisirent leur Flotte à Attémi-

stium, & s'emparèrent de l'Eubée & des Côtes circonvoisines; tandis que Xercès parcouroit la Doride & la Phocide, défolant le Pays, & ravageant tout ce qui se trouvoit sur sa route. Il envoya un détachement à Delphes, avec ordre de dépouiller le Temple d'Apollon, & campa dans la Béotie avec le reste de l'Armée. Lorsqu'il fut sur le point d'entrer dans l'Attique, les Athéniens sollicitèrent leurs alliés de lui faire tête; mais ils se refusèrent à ce dessein, & regardant comme perdu tout ce qui étoit hors de l'Isthme, ils mirent toute leur ressource dans la défense du Péloponnese. Les Athéniens abandonnés de tous côtés, embarquerent leurs femmes, leurs enfans, avec ce qu'ils avoient de plus précieux, & les transporterent à Trézene, à Egine & à Salamine. Xercès mit l'Attique à feu & à sang, & entra dans Athenes, trois mois après sa descente en Europe: le petit nombre d'habitans qu'on y avoit laissés, se retira dans la citadelle, où, prenant à la lettre l'Oracle qui leur avoit prédit qu'ils trouveroient leur sûreté dans des murs de bois, ils se fortifièrent avec des poutres & des solives, & soutinrent un premier assaut: ces malheureux Citoyens résistèrent avec tant de confiance, qu'on prit la citadelle, qu'on brûla le Temple de Minerve, & qu'ils se laisserent passer au fil de l'épée, plutôt que de capituler à quelque condition que ce fut.

Dans cette extrémité, on tint une assemblée générale, où chacun ayant proposé ce que sa crainte ou son intérêt lui suggéra, on résolut de défendre l'Isthme par terre & par mer: ce dessein tenoit à la sûreté particulière de la Laconie; aussi fut-il aisément approuvé par le Spartiate Euribade, qu'on avoit nommé Amiral de la Flotte, malgré les services signalés que la Grece avoit reçus

des Athéniens. Athenes, qui avoit été forcée de céder le commandement à Sparte en des occasions moins importantes, ne jugea pas à propos de le lui disputer alors : l'Armée de terre avoit pour Général Cléombrote, Roi de Lacédémone, & frere de Léonidas : mais lorsqu'il fut question d'abandonner Salamine, Thémistocle s'y opposa avec tant de chaleur, qu'Euribiade le menaça de le frapper : *Eraspe*, répondit Thémistocle, *mais écoute* : puis il ajouta que toute leur espérance étoit dans leurs vaisseaux, que la Flotte de l'ennemi ne pouvoit s'étendre sur les mers étroites dont ils étoient en possession, & qu'il étoit de la dernière conséquence de ménager cet avantage. On lui objecta que les affaires des Athéniens n'étoient plus à comparer à celles des Péloponnésiens, dont toutes les Valles étoient encore libres. Admirante, Chef des Corinthiens, insista particulièrement sur cette différence : il avoit eu l'audace d'interrompre Thémistocle, en lui disant que ceux qui avoient abandonné leur Pays à l'ennemi, n'étoient pas gens à conserver le reste de la Grece par leurs avis ; que dans la délibération présente, où il s'agissoit de l'intérêt public, ils n'avoient pas droit de suffrage ; qu'enfin il ne leur convenoit pas d'ouvrir la bouche, tant que leurs affaires ne seroient pas en meilleur état. Thémistocle indigné de la maniere outrageante dont on lui reprochoit les malheurs de sa Patrie, chargea d'invectives les Corinthiens & leur Général, & repliqua qu'il restoit toujours une Ville aux Athéniens, & que deux cens vaisseaux qui faisoient les forces principales de la Grece, suffiroient à relever les murs d'Athenes, ou à les transporter ailleurs : puis s'adressant à Euribiade, il lui fit entendre qu'Athenes seule étoit plus puissante sur

Mer que le reste de la Grece, & que s'il ne se rendoit à son avis, & qu'il n'y entraîmât les alliés, ses Concitoyens romproient toute alliance, & se sépareroient de ceux qui avoient été les premiers à les abandonner à la fureur de l'ennemi. La crainte de perdre des gens qui soutenoient la plus grande partie du poids de la guerre, eut tout l'effet que Thémistocle en attendoit ; on se rendit à ses raisons ; les Chefs des confédérés se reconcilièrent avec lui ; & le résultat de cette assemblée fut, qu'on se prépareroit à recevoir l'ennemi dans l'Isthme par terre, & dans les détroits de Salamine par Mer.

Dans cet intervalle, Xercès s'approcha de la Mer, pour être à portée des secours qu'il pouvoit recevoir de sa Flotte, qui mouilloit à Phalere, port des Athéniens ; & tandis qu'il concertoit avec ses Généraux, les Grecs changerent encore d'avis, regardant comme une folie d'abandonner un Pays qu'ils possédoient, dans l'espérance d'en recouvrer un autre qui étoit entièrement perdu, ils mirent à l'ancre, & résolurent de faire voile vers l'Isthme. Thémistocle voyant que ses raisons ne prévalaient pas sur leur opiniâtreté, eut recours au stratagème : il dépêcha à Xercès Sicinius, prisonnier Perse, & qui, par conséquent, ne pouvoit être suspect à ce Prince, pour l'avertir que l'Amiral Athénien étoit secrètement dans les intérêts, que les Grecs se préparoient à la fuite, & que s'il tomboit sur eux dans cette confusion, sans leur donner le tems de se séparer, ou de joindre leur Armée de terre, c'étoit fait de leur Flotte. Xercès donna dans cette ruse, il commanda sur le champ, de bloquer, avec deux cents vaisseaux, tous les détroits, & de fermer les passages, jusqu'à ce que le reste de la Flotte fût arrivé. Ari-

ride qui avoit eu beaucoup de peine à passer d'Ægine à Salamine, annonça dans le même moment que les Perses les enveloppoient actuellement, & qu'il falloit se préparer au combat: la réputation que ce Général s'étoit faite à Marathon, jointe à des qualités éminentes, éclipsait la gloire naissante de Thémistocle, & jettoit entr'eux une émulation que la différence de leur caractère attisoit encore. Aristide étoit ferme, constant, paisible; doux, ouvert, sincère, & généreux; on le distinguoit par l'épithète de *juste*. Thémistocle ne se piquoit guere de ces vertus: il étoit adroit, entreprenant, & populaire: jaloux de son rival, il le fit bannir d'Athènes par la voie de l'Ostracisme. La faction étoit si puissante, & la terreur panique si grande, que tandis qu'on ramassoit les suffrages qui servirent à sa condamnation, un manant vint le prier lui-même d'écrire sur son écaille le nom d'Aristide: *Quelle raison avez-vous de vous plaindre d'Aristide? vous a-t-il fait quelque tort*, lui dit-il? *Aucun*, lui répondit cet homme; *mais je suis enquis d'entendre prôner sa justice*. Aristide retourna l'écaille, & écrivit son nom sans repliquer. Il sortit d'Athènes, en souhaitant que ses Concitoyens n'eussent jamais lieu de se ressouvenir de lui: on le rappella, après trois ans d'exil, dans la crainte qu'il ne servit aux Perses à conquérir l'Attique; mais il étoit si loin de ce dessein, qu'avant que l'arrêt de son retour fut publié, il n'oublia rien de ce qui pouvoit encourager ses compatriotes à défendre leur liberté, & pour donner à la Patrie une preuve authentique de son zèle, il contribua, de toute son autorité, à l'élevation de Thémistocle, son plus grand ennemi, sans toutefois perdre de vue l'intérêt & la sûreté publique. Cette conduite généreuse conquit Thémistocle:

Thémistocle: il immola au bien général tout sentiment ambitieux; il fit part à Aristide de ses desseins, & sur-tout de la résolution de se laisser envelopper; & ils se réunirent pour persuader aux autres Généraux de tenir ferme. Ils n'y consentirent que lorsqu'une galere de Ténédos, qui avoit déserté de la Flotte des Perses, vint confirmer ce qu'Aristide avoit annoncé: ne voyant donc d'autre voie d'échapper que celle qu'ils se feroient à travers l'ennemi, ils se préparèrent au combat.

Ils avoient augmenté leur Flotte de trois cens huit vaisseaux de guerre, sans compter les allégés & les vaisseaux de transport; cependant elle n'étoit pas comparable à celle des Perses, qui avoient réparé le dommage qu'ils avoient souffert de la tempête, & qui étoient au moins en aussi bon état que quand ils mirent à la voile. Xercès, élevé sur le rivage, & entouré de ses Secrétaires préparés à écrire les particularités de cette action, donna le signal à son Amiral Ariamènes. Thémistocle exhorta ses Soldats à défendre ce qu'ils avoient de plus cher, sortit de Salamine, & se présenta courageusement à l'ennemi. Les Phéniciens, en qui les Perses avoient toute confiance, faisoient face aux Athéniens. Le reste de la Flotte, disposé dans l'ordre des Nations, conserva sans peine sa forme en pleine Mer; mais lorsqu'elle fut engagée dans les détroits, tout l'avantage de sa multitude s'évanouit, & toute l'adresse & la discipline des Grecs se déploya. L'Amiral Perse, qui commandoit l'avant-garde, fondit avec fureur, & fut coulé à fond au premier choc. Cet accident jeta la terreur & la confusion parmi ceux qui le suivoient; ils se retirèrent sur le champ, & gagnèrent le large; mais vivement poursuivis, les uns furent pris, d'autres frappés par les becs

des vaisseaux Grecs qui s'élançoient sur eux, percés, fracassés, furent coulés à fond ; le frottement réciproque avoit brisé leurs rames : ajoutez que les Ioniens, que Thémistocle avoit séduits, profitèrent de ce désordre pour sortir de la ligne du combat. L'action fut opiniâtre entre les deux autres, & la victoire douteuse, jusqu'à ce que les Chypriens & les Phéniciens poussés sur le rivage, abandonnerent le reste de la Flotte à la fureur des Athéniens, dont elle ne put soutenir l'impétuosité : la confusion se mit entre les vaisseaux ; ils tombèrent les uns sur les autres : les Athéniens poursuivirent ceux qui demeurèrent en pleine Mer ; tandis que les Egétes, qui s'étoient emparés des détroits de l'Attique, fermerent le passage à ceux qui se réfugièrent sur les côtes. C'est ainsi que les Grecs remporterent une victoire complete ; ils prirent ou coulèrent à fond plus de deux cens vaisseaux, & n'en perdirent pas plus de quarante. Théomestor, Phittacès, Capitaines Samiens, & Artémisè, Reine d'Halicarnasse, se signalerent du côté des Perses. Cette Princesse avoit armé quatre vaisseaux : elle assista au Conseil de guerre, où l'on résolut ce combat, qu'elle dissuada, par de puissantes raisons : elle remontra à Xercès la supériorité des Grecs dans la Marine, & le peu de fond qu'il pouvoit faire sur les auxiliaires, l'assurant que s'il se contentoit de border la côte avec sa Flotte, & de poursuivre les avantages que son Armée de terre avoit remportés, bientôt les Grecs seroient contraints de se retirer, & de rentrer dans leurs Villes, où on les écraseroit sans peine. Xercès admira sa prudence ; mais comme elle étoit seule de son avis, on en suivit un autre : cependant, quand on fut aux prises, elle fit preuve d'un courage si supérieur à la résistance

des alliés, que Xercès ne put s'empêcher de dire que les femmes s'étoient battues comme des hommes, & les hommes comme des femmes. Elle se rendit si incommode dans la mêlée, que les Grecs mirent sa tête à prix : pressée vivement par un de leurs vaisseaux, sans espoir de se défendre, & d'échapper, elle alloit tomber entre leurs mains, lorsque prenant son parti brusquement, elle fondit sur un de ses alliés, & l'attaqua avec tant de furie, qu'elle le coula à fond : cela se passa dans la chaleur du combat, lorsque les lignes étant rompues, la confusion ne laissoit presque plus distinguer l'ami de l'ennemi. Cette action donna le change au Grec qui la poursuivoit ; il prit son vaisseau pour un transfuge, & l'abandonna : celui qu'elle venoit de couler à fond étoit commandé par Damasthymès, Roi des Calyndiniens, qui l'avoit maltraitée dans une querelle qu'ils avoient eue sur l'Hellepont : en tournant son stratagème contre ce Prince, elle satisfaisoit à sa vengeance, & pourvoyoit à son salut : on soupçonne Hérodote, qui étoit d'Halicarnasse, d'avoir exagéré le mérite de cette Princesse, & d'en avoir fait l'Héroïne de son Histoire, dans le dessein d'illustrer sa Patrie.

Xercès, étonné de cette défaite, ne savoit plus quelles mesures prendre, lorsque Mardonius s'approchant de lui, lui pallia la perte, chargea la lâcheté des auxiliaires de ce mauvais succès, & lui conseilla de rentrer promptement dans son Royaume, de peur que la renommée, qui grossit ordinairement les faits, ne donnât lieu à quelque révolte : il s'engagea de réduire les Grecs avec trois cens mille hommes d'élite, ou de prendre sur lui toute la honte de l'entreprise, s'il échouoit. Xercès agréa ce conseil, & se persuadant que la

prise d'Athènes, qui étoit le but principal de la guerre, suffisoit à sa gloire, prépara son retour à la tête d'une partie de l'Armée, laissant l'autre à Mardonius, moins dans l'espoir de subjuguier la Grèce, que dans la crainte d'être poursuivi. Telles furent les résolutions prises dans un Conseil de guerre qui suivit le combat. La Flotte toute en désordre, sortit, pendant la nuit, de Phalere, & fit voile vers l'Hellépoint. Les Grecs la poursuivirent; mais l'ayant perdue de vue, ils relâchèrent à Andros, une des Cyclades, où l'on proposa de rompre le pont de bateaux, de couper le passage à l'Armée de terre, & de la tailler en pièces, ou de la contraindre à une paix avantageuse. Mais Euribiade, ou plutôt Aristide, dit Plutarque, craignant que la nécessité ne donnât du courage à l'ennemi, & que ne pouvant demeurer en Grèce que l'épée à la main, il ne s'ouvrit, l'épée à la main, un passage en Asie, combattit cet avis, ajoutant qu'ils n'avoient que trop d'ennemis, sans prendre des précautions pour en accroître le nombre; & que bien loin de rompre le pont qu'ils avoient construit, il vaudroit mieux, s'il étoit possible, leur en fabriquer un second. Themistocle appuya ce discours, & dépêcha sur le champ à Xercès le même Emislaire, dont il s'étoit servi à Salamine, pour lui donner avis que les Grecs intercepteroient son retour, s'il ne précipitoit sa fuite. A cette nouvelle, Xercès remit le soin de l'Armée à ses Généraux, se hâta vers l'Hellépoint, & arriva sur ses bords, après une marche de quarante-quatre jours. La tempête ayant brisé le pont, il se sauva seul dans une barque de pêcheur. Quel revers de fortune! Ce Monarque, qui faisoit gémir, il n'y a qu'un instant, la terre sous le poids de ses Armées, maintenant fuit & sans suite,

n'a pas un domestique qui l'accompagne: celui dont les vaisseaux innombrables couvroient la Mer, & qui prétendit enchaîner les flots, vogue à l'aventure dans une barque de pêcheur; enfin il arrive en Asie: l'Armée, qui avoit ordre de le suivre, harassée d'une marche continuelle, pour comble de malheurs, fut désolée par une famine, avant-couriere de la peste, prédite par Artabane, qui fit de si grands ravages dans cette multitude, qu'elle étoit suivie par une nouvelle Armée de bêtes farouches & d'oiseaux voraces, dont ils étoient la proie à mesure qu'ils perissoient. Ceux qui échappèrent à ce fléau, se rendirent à Sardes, séjour de leur Roi.

CHAPITRE III.

Depuis la retraite de Xercès, jusqu'aux victoires de Cimon, sur les rives de l'Eurimédon; ce qui comprend l'espace de 10 ans.

TEl fut le sort de ces nombreuses Armées: la défaite des Perses donna le tems aux Grecs de respirer, & de pourvoir à leur sûreté. Jusqu'à présent on peut dire qu'ils devoient leur salut à Themistocle: c'est un témoignage que tous les Généraux lui rendirent solennellement. Interrogés aux pieds des Autels, qui d'entr'eux avoit le mieux mérité de la Patrie, chacun répondit, *c'est Themistocle, ou moi*. Les Lacédémoniens enchèrent sur cet éloge: ils le conduisirent à Sparte, & après avoir accordé le prix de la valeur à Euribiade, ils décernèrent celui de la prudence & du commandement à Themistocle: on le couronna

d'olivier : on lui donna la prééminence sur le Roi : on lui fit présent d'un riche char, & trois cens chevaux furent commandés pour l'escorter jusques sur les confins de leur territoire. A ces marques extraordinaires d'estime de la part d'un Peuple sévère & jaloux, toute la Grece tourna les yeux sur cet Athénien, comme sur son libérateur. Quelque tems après, comme il assistoit aux Jeux Olympiques, chacun se le monroit, le regardoit avec admiration, & tout le spectacle retentit de ses louanges. Il fut si sensible à cet applaudissement général, que ne pouvant contenir sa joie : *Je recueille aujourd'hui*, dit-il à ses amis, *tout le fruit de mes travaux*. L'envie se fit entendre au milieu de ce bruit flatteur ; un habitant de Sérîphe lui insinua qu'il étoit moins obligé de ces honneurs à son mérite personnel, qu'à l'éclat de sa Patrie. *Tu as raison*, lui répondit Thémistocle ; *je n'aurois jamais été tant estimé, si j'avois été de Sérîphe ; ni toi, quand tu aurois été d'Athènes*. Après la fuite de Xercès, il alla mettre à contribution les Insulaires qui avoient embrassé son parti : il dit aux habitans d'Andros, qu'il venoit accompagné de deux puissantes Divinités, la Persuasion & la Nécessité. A quoi les Andriens ayant répondu qu'ils en avoient à leur opposer deux autres qui ne l'étoient pas moins, la Pauvreté & l'Impuissance, il bloqua la Ville, mais ses fortifications la mettant en état de tenir long-tems, il fut contraint de se retirer.

Mardonius passa l'hiver dans la Thessalie, & sur les confins de la Macédoine, où ayant renforcé de cinquante mille hommes l'Armée de trois cens mille que Xercès lui avoit laissée, il se mit en campagne. Les Athéniens lui donnoient tant d'effroi, que pour les séparer du reste des alliés,

il leur offrit une paix honorable & l'amitié de son Prince, & s'engagea à relever les murs de leur Ville, à leur donner une somme considérable d'argent, & à les rendre maîtres de la Grece. Les Lacédémoniens alarmés, firent représenter aux Athéniens, par des Ambassadeurs, qu'on leur dépêcha, qu'ils les croyoient trop équitables & trop reconnoissans pour abandonner ceux que leur intérêt seul avoit engagés dans la guerre contre les Perses, & qu'ils espéroient qu'ils ne flétriroient point la mémoire de leurs ancêtres, en devenant les instrumens de la servitude de ceux dont ils avoient été si généreusement secourus ; mais qu'afin qu'ils ne pussent excuser, par leurs besoins, la honte du Traité qu'on leur proposoit, ils pouvoient envoyer à Sparte leurs femmes & leurs enfans, qu'on en auroit soin. Les Athéniens répondirent qu'ils passoient à leurs ennemis, qui ne connoissoient rien au dessus de l'or, de marchander leur amitié ; mais qu'ils ne pouvoient pardonner aux Lacédémoniens d'oublier ce qu'ils avoient souffert en défendant la liberté commune, & de les exhorter au combat pour du pain ; & Aristide faisant rentrer les Députés dans l'Assemblée, les chargea de dire à leurs compatriotes, que tous les trésors du monde ne paieroient pas aux Athéniens la liberté de la Grece. Puis on porta la parole à Alexandre, Roi de Macédoine, & envoyé de Mardonius : en se tournant vers le Soleil, *tant que sa course durera*, lui dit-on, *les Athéniens vengeront sur les Perses le ravage de leur Pays, & la profanation de leurs Temples*. Mais Alexandre insistant & se proposant pour médiateur, on le remercia de ses bonnes intentions, & on lui conseilla, en ami, d'abandonner un dessein qui pourroit l'exposer aux insultes du Peuple.

Sur cette réponse, Mardonius s'empara de l'Attique, & rentra dans Athenes dix mois après sa prise par Xercès. Les habitans se retirerent encore dans Salamine, & dans les places circonvoisines, en attendant les secours des alliés. Ce Général leur réitéra les mêmes propositions : mais ils en étoient si éloignés, que le Sénateur Lycidas, que Démosthène appelle Cyrillus, fut lapidé, pour avoir osé dire qu'elles méritoient quelque attention. Sa femme & ses enfans reçurent le même traitement des femmes Athéniennes. On pressa les Spartiates de se mettre en campagne ; mais toujours déterminés à fortifier l'Isthme, c'étoit des prétextes éternels, & ils temporiserent jusqu'à ce que les Athéniens leur donnerent avis que le peu de part qu'ils prenoient à la cause commune, les engageroit à suivre leur exemple, & à se pourvoir ailleurs ; qu'assurément la défense de l'Isthme ne seroit pas la sûreté du Péloponnese, si ceux qui étoient les Maîtres des Mers qui l'environnent, se réunissoient à l'ennemi. Ces menaces eurent un bon effet, & quand on envoya demander aux Ephores leur dernière résolution, ils répondirent aux Députés, que huit mille hommes étoient actuellement en marche, & qu'on en pourroit encore lever cinq mille sur leur territoire : ces forces se joignirent dans l'Isthme aux autres troupes du Péloponnese. Mardonius en fut averti, & jugea à propos de gagner les plaines de la Béotie ; mais avant que de se mettre en route, irrité de Popiniatreté de Athéniens, il mit le feu dans leur Ville, brûla & démolit tout ce qui étoit échappé à la fureur de son Maître. Les Athéniens sortirent de Salamine, & se réunirent au reste de la Grèce à Eleusis ; l'Armée étoit de cent mille hommes : Hérodote en compte dix mille de plus. Elle sui-

vit Mardonius dans la Béotie, sous les ordres de Pausanias, fils de Cléombrote, & Vice-Roi de Lacédémone, pendant la minorité de Plistarque, fils de Léonidas. Les Perses couvroient les rives de l'Asopus, & les Grecs camperent au pied du Mont Cythéron. Lorsqu'il fut question de se ranger en bataille, les Spartiates garderent le commandement de l'aile droite, qu'ils avoient eu de tout tems ; mais les Tégéens disputèrent celui de l'aile gauche aux Athéniens, alléguant ce que leurs ancêtres avoient fait pour la cause commune. Les Athéniens s'irriterent de cette prétention, & on s'échauffoit de part & d'autre, lorsqu'Aristide s'interposa en faveur de ses compatriotes, & s'adressant aux Spartiates & aux autres Confédérés : « Il n'est pas tems, leur dit-il, de discuter l'importance de ces services qu'on fait sonner si haut ; nous nous contenterons de répondre que le poste ne donne, ni n'ôte la valeur, & qu'en quelque endroit qu'on nous place, nous nous y maintiendrons & ferons notre devoir ; nous sommes ici, non pour disputer contre nos amis, mais pour combattre nos ennemis ; non pour exalter nos ancêtres, mais pour les imiter ; & c'est la bataille qui décidera du mérite particulier des Villes, des Généraux & des Soldats ». Ce discours déterminâ le Conseil de guerre, & les Athéniens commandèrent l'aile gauche.

Après ce contre-tems, il en survint un plus fâcheux. La guerre avoit ruiné les meilleures & les plus riches familles d'Athenes, il ne leur restoit ni autorité, ni crédit. Indignées de cet avilissement, elles se liguerent, & résolurent de trahir la Patrie, ou de changer le Gouvernement. Aristide découvrit le complot : le nombre des conspirateurs croissant de jour en jour, il crut à propos d'en in-

former publiquement ; mais craignant d'aller trop loin dans les circonstances présentes , il se contenta de faire arrêter huit des plus séditieux : on procéda contr'eux ; deux s'échapperent pendant l'instruction de cette affaire. On croit que ce fut une adresse d'Aristide , qui trouva dans cette évasion un moyen de décharger & d'absoudre les complices : » Vous vous justifierez , leur dit-il , sur le champ de bataille : c'est-là qu'on jugera si vous avez trempé dans quelque conspiration , ou si vous êtes demeurés fideles à la Patrie. » Cet acte de dissimulation donna le tems aux coupables de se repentir , & prévint une émeute générale : il crut , dit Plutarque , qu'il étoit bon d'immoler , en quelque façon , la justice à l'intérêt public.

La situation des Grecs étoit avantageuse : retranchés dans des rochers & des lieux escarpés , il n'y avoit de toute l'Armée que trois mille Mégareens , qui campoient dans la plaine. Mardonius envoya contr'eux un gros de Cavalerie , qui les enfonça , & les pressa si vivement , qu'ils firent demander du secours à Pausanias. Comme il étoit nécessaire , & qu'il étoit impossible qu'il fut prompt , Aristide , qui commandoit les Athéniens , leur dépêcha trois cens soldats , qui soutinrent le choc des Perfes avec fermeté , & engagerent une action où Masistius leur Général fut tué. Le nombre des combattans s'accrut de part & d'autre , le combat fut opiniâtre ; mais les Grecs enlevèrent , en triomphe , le cadavre de Masistius , sans avoir fait aucune perte considérable.

Le jour suivant Pausanias abandonna son camp , & s'avança vers Platée , où les deux Armées demeurèrent en présence sept jours entiers. Il n'y eut que quelques escarmouches entre les Grecs & la Cavalerie des Perfes. On avoit prédit aux

deux Armées , que celle qui se tiendroit sur la défensive , demeureroit victorieuse. Cet Oracle suspendit les armes ; mais Mardonius , qui commençoit à manquer de provisions , fixa l'attaque au matin du huitieme jour. Pausanias en fut informé , & mit ses troupes en bataille. Les Athéniens composoient l'aile droite , & faisoient tête aux Perfes : ils connoissoient leur façon de se battre , & les victoires qu'ils avoient remportées sur eux devoient encore ajouter à leur courage. Les Spartiates occupoient l'aile gauche , on les avoit opposés aux Grecs , qui s'étoient ligués avec l'ennemi. Mardonius fit incontinent déplacer les Perfes : ce mouvement fut imité par Pausanias , & le jour se passa à changer de part & d'autre l'ordre de bataille. Les Grecs , qui n'avoient point d'eau , & qui ne supposoient pas qu'on dût en venir si tôt aux mains , décamperent pendant la nuit , & n'observerent pas dans leur retraite tout l'ordre possible. Mardonius prit ce trouble pour les suites de la fuite & de la frayeur , les poursuivit avec toute son Armée , & chargea vigoureusement l'arriere-garde , presque toute composée de Lacédémoniens , dont la marche avoit été ralentie par l'opiniâtreté d'un Régiment , qui refusoit de suivre , sur ce qu'il étoit contraire à la discipline des Spartiates d'abandonner son poste. Cependant ils formerent une espece de bataillon , reçurent l'ennemi avec leur bravoure ordinaire , & soutenus des Tégéens , arrêterent l'impétuosité des Perfes , dont ils firent un grand carnage. Mardonius fut tué dans cette action , de la main du Spartiate Aimnesté. Pendant ce tems , l'allarme parvint au gros de l'Armée , les troupes accoururent par pelotons , & la déroute des Perfes fut générale. Artabase , qui commandoit un corps de

A. M.
3525.
Olymp.
LXXV. 2.

quarante mille hommes, s'enfuit vers l'Hellé- pont, & le reste de l'Armée se renferma dans le camp, & s'y fortifia. Les Athéniens, qui se hâtoient dans l'espérance de partager la victoire, furent arrêtés par un corps de huit mille hommes, composé de Thessaliens & de Thébains, qui avoient pris le parti de l'ennemi : cependant, après une action fort vive, ils percerent, & se joignirent aux Lacedémoniens, qui en étoient à l'attaque des retranchemens ; mais peu versés dans cette partie de l'Art militaire, ils cédèrent aux Athéniens ce périlleux emploi. La breche fut ouverte en un moment ; ils renversèrent tout ce qui s'opposoit à leurs efforts, & l'Armée les suivit. Le massacre fut incroyable, plus de cent mille Perses furent passés au fil de l'épée. Pausanias jugeant qu'ils étoient en trop grand nombre pour les faire prisonniers, ne leur donna point de quartier : on dit que de trois cens mille hommes qui se présentèrent sur le champ de bataille, à peine en échappa-t-il trois mille, outre les quarante mille qui prirent la fuite, sous la conduite d'Artabase. Les Grecs ne perdirent que dix mille hommes tout au plus, & ce petit nombre de morts sert moins à diminuer l'honneur de cette journée, qu'à lui donner de la vraisemblance. Ils en firent les funérailles après le combat. Diodore date de cette victoire l'origine des Panégyriques & des Jeux ; mais on trouve dans l'Histoire de la guerre de Troye des Jeux institués, & les Héros des siècles antérieurs semblent être redevables de leur Divinité à cette cérémonie. On attribue les oraisons funèbres à Solon : cet usage passa d'Athènes dans toutes les autres Villes : on le regardoit comme un puissant aiguillon pour les vivans, & l'on croyoit que le mort en étoit plus heureux, lorsque ses

exploits avoient été célébrés par un Orateur public. C'est ainsi que la Religion aidoit à conserver les noms de ceux qui avoient bien mérité de la Patrie : on répétoit tous les ans ces panégyriques. On institua, à l'occasion de la défaite des Perses, des Jeux, qu'on renouvelloit tous les cinq ans ; on les nomma les Jeux de la Liberté. On offroit encore un sacrifice annuel à Jupiter Libérateur : à cet effet, toutes les Villes de la Grece envoyoiient leurs Députés à Platée, dont les habitans, en mémoire du combat qui s'étoit donné sur leur territoire, avoient le soin immédiat de ces solemnités. On trouva dans le camp des Perses des richesses immenses, dont le partage, dit Justin, commença de corrompre les mœurs : on accorda beaucoup de privilèges aux Platéens, à qui l'on fit encore présent de quatre-vingt talens, en récompense du zèle qu'ils montrèrent, & des services qu'ils rendirent dans cette action. Ils élevèrent de cet argent un Temple à Minerve, qui fut orné des peintures, qui, du tems de Plutarque, c'est-à-dire, six cens ans après avoir été faites, paroissoient encore aussi fraîches qu'au sortir de la main de l'ouvrier. Ils marchèrent ensuite contre les Thébains, qui, après quelque résistance, livrèrent les Chefs de la révolte, que l'on mit à mort.

Le succès de leur Flotte couronna cette victoire. Après la défaite de Salamine, les Perses se retirèrent à Cumes ; mais pour contenir & défendre les côtes de l'Asie, ils firent voile du côté de Samos, au commencement du Printems. Les Grecs se refaisoient alors à Egine : sollicités par des Députés de Chio, de les délivrer de la domination des Perses, ils s'avancèrent jusqu'à Délos : là, tandis qu'ils observoient les mouvemens de

l'ennemi, les Samiens les informèrent des dispositions des Ioniens, & les exhortèrent à paroître en pleine Mer, les assurant que ces Peuples étoient prêts à se révolter, si-tôt qu'ils verroient une Puissance en état de les protéger. On mit donc à la voile, sous la conduite de Leutichide de Lacédémone & de Xantippe d'Athènes : à leur approche, les Perses descendirent à Mycale, Promontoire de l'Ionie, & tirèrent à bord leurs vaisseaux, & les environnerent d'une forte muraille, dont l'accès étoit défendu par un fossé profond : d'ailleurs ils étoient couverts par un corps de soixante mille hommes d'Infanterie, qu'on avoit laissé sous les ordres de Tygrane, pour la sûreté du continent. Leutichide exhorta, par un Héraut, les Ioniens à la révolte, mit ses forces à terre, & se prépara à donner bataille dès le lendemain. Les Perses se méfiant des Ioniens, déarmèrent les habitans de Samos, employèrent les Miliéniens à la défense des passages aux environs de Mycale, & dispersèrent le reste parmi leurs troupes, pour les obliger à combattre conjointement avec elles. L'Armée des Grecs étoit partagée en deux corps; les Athéniens & les Corinthiens suivoient les plaines, tandis que les Spartiates franchissoient les précipices & gagnoient les hauteurs. Le combat commença avec résolution & courage de part & d'autre, & le succès de cette action fut incertain jusqu'au moment de la défection des Miliéniens & des Samiens, qui entraînent avec eux le reste des Grecs Asiaticques. Les Perses firent encore quelques efforts pour conserver leur poste, mais enfin ils furent mis en déroute, poursuivis & massacrés jusques dans leurs tentes. Les Athéniens se rendirent maîtres du champ de bataille, sans le secours des Spartiates, qui n'eurent d'autre

part à cette action, que d'avoir dispersé quelques troupes, qui se retiroient en assez bon ordre. Les Perses perdirent quarante mille hommes, & Tygrane, leur Général, fut tué. Comme ils étoient excités par le desir de recouvrer l'honneur de leurs armes, cette victoire coûta plus cher aux Grecs qu'aucune des précédentes : ce combat se donna le soir du même jour que celui de Platée, & l'on savoit au camp de Mycale la défaite des Perses à Platée, avant l'action. Cette nouvelle ne fut pas inutile au succès : il n'est pas fort important de discuter si Leutichide la reçut par ses intelligences, ou s'il inventa ce stratagème pour encourager ses soldats; l'énorme distance des lieux rend la dernière conjecture plus vraisemblable : ce qu'il y a de certain, c'est que la chose étoit telle que Leutichide l'avoit dite, & que ce bruit répandu dans l'Armée eut un fort bon effet.

Pour rendre cette victoire complète, les Athéniens brûlèrent les vaisseaux des Perses, & chargés de riches dépouilles, revinrent à Samos, où l'on reçut les Ioniens & les Éoliens pour alliés. Comme ce n'étoit pas la première fois qu'on les arrachoit à la domination des Perses, pour les délivrer de la crainte d'un joug dont ils seroient menacés continuellement, on délibéra de les transplanter en Europe : mais les Athéniens, qui prétendoient disposer de ce Peuple, en qualité de Fondateurs, s'opposèrent à ce dessein, s'engagerent à la défense de sa liberté, & il continua d'habiter en Asie. Les Spartiates se retirèrent alors, & laissèrent aux Athéniens le soin de recouvrer la Thrace Chersonese : ils assiègerent Sestus, où quelques Perses s'étoient réfugiés : cette Ville fut prise par famine, & le Gouverneur pendu : la saison étoit avancée; on passa l'hiver dans ce port,

& la Flotte ne rentra dans le Pirée qu'au commencement du printemps.

C'est ainsi que la Grèce se débarrassa de cette nuée d'insectes, qui non moins terrible en apparence, que ridicule dans ses succès, avoit inondé le Pays pendant deux ans entiers. Un bonheur qu'on ne pouvoit se procurer que par tant d'actions sur mer & sur terre, & dont une seule eût été funeste à la Grèce entière; devoit être plus souhaité qu'attendu. Pour rendre compte de ce prodigieux événement, considérons que les maux que les Athéniens avoient soufferts pendant la tyrannie, leur avoient donné des sentimens de liberté si vifs, qu'ils excitoient, jusques dans le simple soldat, un courage qui lui fermoit les yeux sur le danger, & que cette bravoure personnelle étoit dirigée par des Généraux prudents, qui engagèrent presque toujours l'ennemi dans des défilés, qui resserrant le front de son Armée, lui ôtoient tous les avantages de la supériorité qu'il avoit en nombre. Ajoutez à cela l'émulation qui régnoit entre les Etats de la Grèce: quoiqu'elle donnât lieu à quelques démêlés sur la prééminence & le commandement, elle produisoit un merveilleux effet dans l'action; & lorsque l'ennemi commun étoit le seul objet contre lequel elle eût à s'exercer. Cependant toutes ces circonstances réunies ne les auroient jamais conduits à de si grands succès, s'ils n'avoient eu à faire à des gens privés de tous ces avantages, à une multitude amollie par une longue oisiveté, & qui se présentoit au combat sans aucun ordre. Les Perses avoient perdu, long-tems avant cette expédition, ces Généraux formés sous Cyrus, & cet esprit & cette discipline qui leur promettoient de son tems un empire aussi glorieux qu'étendu: toute leur

leur confiance étoit dans leur multitude, & cette multitude leur devint onéreuse, & servit beaucoup moins à accabler l'ennemi, qu'à enflammer sa fureur.

Xercès attendoit à Sardes quelle seroit l'issue de tous ces combats; mais s'apercevant enfin, qu'il n'y avoit plus de remède à de si grands malheurs, il s'enfonça dans son Royaume, & s'abandonna à la mollesse & à toutes sortes de débauches. Nous tirerons le rideau sur les scenes de meurtre, de sacrilege & d'inceste qui furent la cause de sa mort, & qui rendirent la fin de son règne aussi scandaleux que le commencement en avoit été puérile. Ses Sujets, indignés de ses crimes, le massacrèrent: nous nous contenterons de remarquer que, quelque fortunées que ses armes aient été ailleurs, ni lui ni ses successeurs n'osèrent plus les tourner contre les Grecs; & que, quoique la Monarchie des Perses se soit encore soutenue quelque tems, & même avec le titre du plus grand Empire du Monde, elle devoit sa splendeur à son étendue & à ses richesses, plutôt qu'aux grandes actions de ses Monarques. Cette puissance eût moins duré, sans les guerres intestines qui déchirèrent la Grèce, & qui retardèrent la conquête de l'Asie, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

Les Athéniens, rassemblés dans leur Villa, employèrent les dépouilles des Perses à relever ses murs: comme ils en avoient rendu l'enceinte beaucoup plus grande qu'elle n'étoit avant sa destruction, les Lacédémoniens allarmés se dirent, avec quelque raison: » Si nous avons vu fortir tant de prodiges du milieu des ruines d'Athènes, » que ne fera-t-elle point avec ces fortifications? » & ils dépêchèrent incontinent des Ambassadeurs

aux Athéniens, pour les dissuader de continuer des ouvrages qui feroient la sûreté de l'ennemi, & qui deviendroient dans la suite le siège de la guerre; Ces remontrances suspendirent les travaux; mais Thémistocle encouragea ses concitoyens, & se chargea d'aller lui-même les justifier à Lacédémone. Comme il différoit tant qu'il pouvoit son audience, ses longueurs firent soupçonner ses desseins, & les Spartiates renouvelèrent leurs plaintes. Alors Thémistocle les pria de ne pas s'en rapporter à de faux bruits, mais d'envoyer à Athènes, & de s'informer par eux-mêmes de l'état des ouvrages. Dans ces entrefaites, les murs s'acheverent: alors s'adressant aux Ephores, il leur déclara positivement qu'Athènes étoit maintenant en état de fermer ses portes à tout ennemi, étranger ou domestique; qu'ils n'avoient rien entrepris contre le droit des Nations & l'intérêt général de la Grece; enfin, qu'ils savoient se conduire, & qu'ils n'avoient besoin de personne pour les diriger, ou les reprendre; qu'au reste, ses concitoyens n'avoient suivi que ses conseils, & que, quelque traitement qu'ils lui préparassent, ils se ressouvinssent que leurs Ambassadeurs étoient détenus à Athènes. Ce discours demeura sans réplique; il étoit trop vrai. Les Lacédémoniens étouffèrent leur ressentiment, & renvoyerent l'Ambassadeur. On le reçut dans Athènes comme le Triomphateur de Sparte: c'étoit, en effet, le premier échec qu'on donnoit à cette supériorité dont elle s'étoit glorifiée jusqu'alors. Ensuite Thémistocle s'occupa lui-même à fortifier & à étendre le Pirée; il n'omit rien, ni par terre ni par mer, de ce qui pouvoit contribuer à la sûreté de ses concitoyens contre l'étranger, & à leur puissance entre leurs compatriotes. A cet effet, il proposa de brûler la

Flotte des Lacédémoniens, qu'ils avoient reçue dans leur port: l'expédient étoit infaillible; mais Aristide se refusa constamment à cette injustice.

Les Perses possédoient encore quelques Villes en Europe & dans l'Asie mineure. Les Athéniens armerent contre elles trente Vaisseaux, sous la conduite d'Aristide, & les Lacédémoniens vingt autres, sous les ordres de Pausanias. On partit pour l'Isle de Chypre, où l'on délivra plusieurs places des garnisons que l'ennemi y avoit laissées; puis on fit le siège de Byzance, qui fut prise. Le succès de cette expédition énorgueillit Pausanias, dont la journée de Platée avoit déjà suffisamment augmenté la fierté naturelle: il devint d'un accès difficile; il exigea des marques singulieres d'honneur & de respect; enfin, il traita non-seulement ses Officiers; mais tous les Alliés-en général, avec tant de dureté, d'arrogance & de mépris, qu'on chercha l'occasion de s'en défaire, & on la trouva. Il étoit en correspondance avec Xercès: pour faire sa cour à ce Prince, il avoit donné la liberté à quelques Nobles d'entre les Perses qu'on avoit pris sur l'Hellepont, & il avoit chargé l'un d'eux d'une lettre pour ce Monarque, dans laquelle il s'engageoit de lui livrer Sparte & toute la Grece, s'il vouloit lui accorder sa fille. Xercès agréa ce projet, & le renvoya à Artabase, qu'il créa Gouverneur des côtes de l'Asie mineure, afin qu'ils fussent à portée d'en concerter l'exécution: il lui fit même avancer des sommes considérables qui devoient être distribuées à tous ceux qui entroient dans sa conspiration. Ce complot fut découvert, & Pausanias interrogé; mais les preuves de sa trahison n'ayant pas l'évidence requise par les loix, il fut absous & déposé. Le soldat prit en aversion l'autorité des Spartiates, & cette

A. M.
3527.

Olymp.
LXXV.4

haine transféra aux Athéniens le commandement de la Flotte. Les Ioniens, qui les affectionnoient, se mirent sous leur protection; & toutes les Villes de l'Isthme engagées par la douceur, la modestie, & la candeur d'Aristide & de Cimon, aussi remarquables que l'orgueil & l'insolence de Pausanias, qui les avoient révoltées, suivirent l'exemple des Ioniens. Les Spartiates lui nommerent un successeur; mais il étoit trop tard. Les Alliés s'étoient déclarés pour les Athéniens; ils refuserent de lui obéir. Lacédémone ne se vit pas supplantée par Athenes, & le commandement sur Mer perdu pour elle, sans quelque dépit; & quoiqu'il n'éclatât pas, on mit cependant en délibération; si on ne déclareroit pas la guerre. Cet événement ressuscita une vieille prophétie: on les avoit avertis de craindre un commandement partagé; cela s'appliquoit de soi-même aux circonstances présentes, & le sentiment général étoit pour la guerre: mais Hatémaridas représenta que la Marine n'étoit pas proprement le fait des Spartiates, & l'on changea d'avis. A dire vrai, ils n'abandonnerent le projet de cette guerre pour continuer celle d'Asie, que parce qu'ils n'étoient pas en état de lutter contre leurs rivaux.

Le poids de cette expédition tombant sur les Athéniens, on leur permit de taxer toutes les Villes proportionnellement à leur revenu, à l'argent, & au nombre des vaisseaux nécessaires pour la soutenir. Les Alliés avoient contribué jusqu'alors aux frais des guerres; mais il n'avoit pas encore été question d'une taxe proportionnelle; elle fut réglée par Aristide à quatre cens soixante talens, qu'on dépoisoit à Délos dans le Trésor public. Dans les commencemens, la distribution en fut si juste, & la collection si facile, que ce tems

fut appelé le bel âge de la Grece, & comparé au Siecle d'Or. Ce privilege dont la haute opinion qu'on avoit de l'équité d'Aristide avoit revêtu les Athéniens, acheva de les confirmer dans la supériorité qu'ils avoient ravie aux Spartiates: mais ce qui fut alors la marque de leur élévation, fut dans la suite la cause de leur chute: ce tribut monta à six cens talens, & bientôt à mille trois cens, sans qu'on fût ce que ces sommes devenoient.

Cimon, fils de Miltiade, fut chargé de la conduite de cette guerre. J'ai déjà parlé de la piété de ce jeune-homme, qui se chargea de l'amende à laquelle on avoit condamné son pere; mais comme il étoit lui-même insolvable, Callias, riche citoyen, demanda sa belle-sœur en mariage, & s'engagea d'acquitter cette dette. Cimon, qui ne le croyoit pas un parti convenable à la qualité d'Elpinice, ou qui peut-être étoit son époux, (car les Loix de Solon permettoient ces alliances) le remercia; mais Elpinice l'accepta, déclarant qu'elle ne souffriroit jamais que le fils de Miltiade pérît dans le fond d'une prison. Il n'usa de la liberté que pour se consacrer à la Patrie. Il se montra bientôt aussi prudent que Thémistocle, aussi vaillant que son pere, & plus honnête homme que l'un & l'autre. Aristide, charmé de la beauté de son naturel, se chargea de sa fortune. Il préparoit en lui un contre-poids à l'ambition & à l'adresse de Thémistocle, & la faveur de ce protecteur l'éleva bientôt aux premiers emplois. Son Armée s'étant renforcée du secours des Alliés, il entra dans la Thrace, prit Eion, Ville située sur les bords du Strymon, & châtia les Peuples circonvoisins dont elle avoit reçu des provisions. La valeur du Persé Butès, Gouver-

neur de cette Place, est au dessus de tout ce que ses compatriotes firent dans le cours de cette guerre. Dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, il jeta toutes ses richesses dans la rivière, & fit élever un bûcher sur lequel il se brûla lui & toute sa famille. Delà Cimon passa à Scyros, habitée par les Dolopes & les Pélasgiens, pépinière de Pirates, dont la destruction rendit la sûreté au commerce de la Mer Egée : il peupla toutes ces Villes de Colonies Athéniennes : il réduisit les Carysiens de l'Eubée, subjuguâ Naxe, & la punit de sa révolte, en privant ses habitans de la liberté. C'est le premier acte d'autorité par lequel les Athéniens aient attaqué les droits des Alliés. Cette peine devint, dans la suite, aussi commune que les rebellions occasionnées par la taxe qu'ils exigeoient avec tant de rigueur, qu'ils rendirent ce tribut insupportable ; & leur gouvernement odieux.

Pausanias n'avoit point abandonné ses desseins factieux : si-tôt qu'il fut absous ; il reparut sur les côtes sans aucune commission de l'Etat, & renoua, pendant l'expédition de Cimon, ses correspondances avec Artabase. Les Amiraux Athéniens le croiserent, & le contraignirent de se retirer, & les Ephores le sommerent de se présenter à leur Tribunal, sous peine d'être déclaré coupable de trahison. Il obéit, & subit un second interrogatoire. La révolte des Hélotés qu'on l'accusoit d'avoir excitée, étoit la plus forte objection qu'on avoit à lui faire ; mais soit que ses démarches ne fussent pas suffisamment éclairées, ou que ses Juges poursuivissent mollement un homme du sang Royal, & le tuteur de leur Prince ; soit qu'on eût quelque égard aux services qu'il avoit rendus, il s'en tira une seconde fois ; mais il fut

enfin démasqué par un Esclave qu'il avoit envoyé à Artabase avec une lettre pour Xercès. Ils étoient convenus, pour prévenir tout accident, de se défaire des Couriers dont ils se serviroient, aussitôt qu'ils auroient délivré leurs dépêches. Cet Esclave avoit remarqué que de tous ses camarades qu'on avoit envoyés en Asie, aucun n'en étoit revenu ; cela lui donna quelque soupçon : il ouvrit la lettre dont il étoit chargé, & comprit qu'il devoit être massacré, ainsi que tous ceux qui l'avoient précédé. Il remit cette lettre aux Ephores, qui, non contents de cette preuve, voulurent encore trouver la confirmation du crime du propre aveu du coupable. Ils répandirent que l'Esclave avoit cherché sa sûreté aux pieds des autels de Neptune, & qu'il demandoit pardon au Dieu de l'infidélité qu'il avoit commise, en ouvrant la lettre de son Maître. Pausanias ne manqua pas d'accourir au Temple, comme ils s'y étoient attendus. Les Ephores, avec quelques gens de leur suite, s'étoient retirés dans un endroit obscur, d'où ils pouvoient entendre tout ce qui se passeroit entre le Maître & l'Esclave. L'Esclave reprocha à son Maître sa trahison & sa cruauté. Pausanias en convint, tâcha de l'appaiser, & lui promit de bien récompenser son silence. Les Ephores, qui venoient de surprendre dans sa bouche l'aveu de sa trahison, alloient procéder contre lui ; mais il en eut avis, & se retira dans le Temple de Minerve, dont on mura la porte, & où il mourut de faim. On dit que sa mere posa la première pierre. Il ternit, par cette action, la gloire d'avoir sauvé sa Patrie, en remportant une victoire des plus signalées dans l'Histoire des Grecs.

Sa chute entraîna celle de Thémistocle. Ce Gé-

néral Athénien avoit subi la peine de l'Ostracisme quelque tems avant la mort de Pausanias, & vivoit en grande estime à Argos, où il s'étoit retiré : on trouva dans les papiers du Spartiate quelques vestiges de correspondance entr'eux : s'il est vrai qu'il eût trempé dans la trahison, la seule ingratitude de sa Patrie lui fit commettre cette faute : mais, quoi qu'il en soit, l'envie & la malignité des Lacédémoniens, qui n'avoient pas oublié le coup qu'il avoit porté à leur ambition, aggravèrent le fait, & il fut accusé & condamné sans avoir été oui. Si-tôt qu'il en fut informé, il s'enfuit à Corcyre, & delà en Epire : on le poursuivit, & ce ne fut pas sans peine qu'il arriva en Asie : il alla droit à la cour de Xercès. Thucydide assure, contre l'opinion commune, qu'Artaxercès, son fils, étoit alors sur le trône : peut-être n'étoit-il encore que déclaré successeur à l'Empire ; car c'étoit la coutume des Rois de Perse de se nommer un héritier quelque tems avant leur mort : c'est ce que fit Darius avant son expédition, & c'est le seul moyen de concilier les Historiens. Admis à l'audience, il dit au Roi qu'il étoit l'Athénien Thémistocle que ses concitoyens avoient exilé, & qui venoit implorer sa protection ; qu'il avoit, sans doute, fait bien du mal aux Perses, mais qu'il l'avoit bien réparé par les avis qu'ils en avoient reçus de tems en tems, & qu'il étoit maintenant à portée de leur rendre des services plus réels : Ma vie, ajouta-t-il, est en votre puissance ; si vous me la conservez, vous obligerez un homme qui vous la demande ; si vous me la ravissez, vous détruirez le plus grand ennemi de la Grèce. Cette intrépidité étonna le Roi ; mais il n'en obtint alors aucune réponse. Xercès se contenta d'en parler à ses confidens au sortir

de l'audience, comme d'un trésor qu'il venoit d'acquérir : son arrivée lui donna tant de joie, que, pendant la nuit, il s'élança trois fois de son lit en rêvant, & s'écriant, *J'ai conquis l'Athénien Thémistocle* : il le manda le jour suivant ; & au lieu de l'immoler à sa vengeance, comme on s'y attendoit, il lui fit présent de deux cens ducats ; c'étoit le prix qu'il avoit mis à sa tête ; puis il s'informa de l'état de la Grèce : il l'admit, dans la suite, à ses parties de plaisir, & lui donna tant de marques d'estime & d'amitié, que les autres Courtisans en devinrent jaloux. Le dessein de ce Monarque étoit de lui confier la conduite d'une troisième entreprise. Il lui accorda le revenu de trois Villes pour son entretien. On dit qu'après avoir vécu dans l'opulence, il mourut naturellement à Magnésie. D'autres racontent, à sa gloire, qu'ayant obtenu du Roi de ne rien entreprendre contre la Grèce sans son avis, il s'empoisonna, pour ne manquer ni à sa Patrie, ni à son Bienfaiteur. Quelles qu'aient été ses intentions, toutes ses actions sont innocentes : d'abord exilé, puis persécuté par un Peuple ingrat & jaloux, s'il fit sa résidence chez l'ennemi, ce fut plutôt par nécessité que par choix, & l'on est forcé de convenir qu'il sembloit être né pour le salut de la Grèce, & qu'il en fut le plus grand homme. Quelques Auteurs assurent que sa jeunesse fut si dissolue, que son pere le déshérita, ce qui s'accorderoit assez avec une de ses maximes. Il avoit coutume de dire que les chevaux les plus fougueux sont les meilleurs, lorsqu'ils sont une fois domptés. Mais d'autres disent, au contraire, qu'il se livra de bonne-heure aux affaires, & que son pere, qui vouloit l'éloigner du Gouvernement, le conduisit un jour sur le port, & lui dit, en lui mon-

trant les vieilles galères : *Tel est le sort de ceux qui s'immolent au Public ; le Peuple les abandonne , quand il n'en a plus besoin.* La comparaison du pere ne balança pas l'ambition du fils : sa réputation fut bientôt faite : son adresse & ses talens étoient si généralement reconnus , qu'on ne terminoit aucune affaire importante sans ses avis. Il étoit Orateur ; personne ne savoit mieux faire sa cour au Peuple ; ce n'étoit point en lui une étude, c'étoit un don naturel. Du reste, ses mœurs étoient dures, & son éducation négligée. Un jour qu'on lui en faisoit quelque reproche, *il faut convenir*, dit-il, *que je n'entends rien à jouer de la Lyre ; mais je sais d'une petite Ville en faire une grande.* Juge équitable dans les démêlés de citoyen à citoyen, mais partial quand il étoit question de l'intérêt public, ou du sien. Tel il se montra dans l'affaire des murs. Sa cause étoit raisonnable ; mais ses procédés furent pleins de supercherie ; & il ne faut pas regarder sa conduite artificieuse avec un Peuple que la sûreté commune rendoit l'ami & l'allié des Athéniens, du même œil que les stratagèmes qu'il employa contre les ennemis déclarés de la Grece : il se conduisit par un principe qui n'étoit que trop généralement adopté de ses compatriotes : que tout ce qui tendoit à la grandeur du Peuple, étoit bon, & que la fin justifioit suffisamment les moyens. Quoique les Spartiates ne fussent pas plus scrupuleux que lui, jamais ils ne lui pardonnerent cette perfidie : elle fut la cause de sa perte, & le germe de cette haine fatale qui éclata, dans la fuite, entre les deux Républiques. Quel que fut le ressentiment des Spartiates, le traitement qu'il reçut de ses compatriotes, pour qui il avoit tout entrepris avec succès, & qui jouissoient du fruit de ses

travaux, est injuste. Il fut, après Miltiade, le premier auteur de leur salut, & toute sa conduite, pendant ce grand ouvrage, ne mérite que des louanges. Son premier soin fut d'éteindre cet esprit de discorde & de rivalité qui étoit sur le point de tout embraser, lors de la descente des Perses ; il en prévint les suites, en terminant les différends, & réunit les Grecs contre leur ennemi commun. Le desir de dominer étoit un autre sujet de querelle ; il avoit trop d'ambition pour céder à quelqu'un le commandement de la Flotte ; & il étoit trop sensible à l'honneur de sa Patrie, pour souffrir qu'on lui disputât l'empire des Mers : toutefois il abandonna toute prétention ambitieuse, & la passion fut immolée au bien public : c'est en cela que Plutarque lui trouve une vraie grandeur dans l'esprit ; & jamais, ajoute-t-il, il n'eût dompté l'ennemi par son courage, s'il n'avoit su gagner les Alliés par ses condescendances. Il est le premier qui donna aux Athéniens des idées justes de la Marine ; il les mit dans le chemin de cette gloire qu'ils acquirent avec leurs vaisseaux ; il leur assura le commandement sur Mer, dont l'arrogance de Pausanias les avoit mis en possession, & ils firent sous lui le premier pas vers la souveraineté de la Grece. Il posa pour maxime, que la sûreté d'Athènes étoit dans sa Flotte : on ne convint pas d'abord de la vérité de ce principe, & on lui reprocha d'arracher l'épée au Soldat pour lui mettre la rame à la main ; mais on en fut convaincu par l'expérience ; & tant que ses concitoyens suivirent ce plan, & qu'Athènes se conduisit comme Puissance maritime, l'Etat fut florissant. Il avoit du discernement, de la prudence, & de la sagacité. Plutarque dit qu'il pénétrait jusques dans le sein des événemens ; aussi personne n'étoit plus

promptement décidé dans les cas épineux. *Le plus grand talent d'un Général, disoit-il, est de prévoir les desseins de l'ennemi. Oui,* lui répondit Aristide, *cela est fort nécessaire; mais il faut encore qu'il ait les mains pures & le cœur désintéressé.* Thémistocle, choqué de cette réplique, s'en vengea dans la fuite par une plaisanterie: comme on louoit un jour son rival du soin qu'il avoit des deniers publics: *C'est,* dit-il, *le vrai mérite d'un coffre-fort.* Il connoissoit l'usage des talens qu'il avoit reçus de la Nature: la Religion n'étoit chez lui qu'un prétexte qu'il n'employoit, à la vérité, que dans des occasions louables, & qu'il tournoit toujours au bien public. Il n'ignoroit pas l'avantage qu'on pouvoit tirer des signes, des prodiges, des oracles, des songes, & de toute autre révélation divine, & il ne manquoit pas de les interpréter selon les idées qu'il vouloit inspirer au Peuple. Il avoit encore de petites pratiques qui ne lui étoient pas inutiles dans l'occasion: il avoit eu soin de connoître personnellement tous les citoyens, & il avoit l'attention de les saluer par leurs noms. Pour faire parade de sa capacité & de son expédition dans les affaires, tant qu'il fut Amiral, il les renvoya toutes au jour de son départ. Enfin, il y avoit dans sa politique quelque chose de plus délié, de plus caché que dans celle d'aucun autre personnage de la Grece. Convenons cependant que sa prudence au milieu du Sénat, & que sa bravoure sur le champ de bataille, sembloient exclure une certaine subtilité qu'on remarque dans ses plus belles actions.

Aristide mourut à peu près dans le même tems: une preuve évidente de son intégrité & de son mépris pour les richesses, c'est qu'il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles, lui qui avoit été

le Trésorier de la Grece. Quand sa vieillesse ne lui permit plus de supporter les fatigues de l'administration, il s'occupa de l'instruction des jeunes gens: son cabinet étoit une école de Politique, où il préparoit des sujets à l'Etat: il eut une amitié particulière pour Cimon, qui dut à ses avis & à sa protection, le rang qu'il posséda dans la République: on avoit des monumens de sa prudence & de son courage; mais la justice faisoit le fond de son courage: il fut égal dans toutes les circonstances de sa vie, soit qu'il s'agit de l'intérêt public ou du sien, & si parfaitement dévoué à sa patrie, que Valere-Maxime dit, à l'occasion de son bannissement, que la vertu l'accompagna dans son exil, & qu'Athènes fut heureuse de trouver encore un bon citoyen après lui. Il est un grand exemple de la puissance des factions: son mérite & ses services ne mettoient point en danger la liberté publique: il n'avoit aucune de ces vues ambitieuses dont la Patrie pouvoit s'alarmer, & contre lesquelles l'Ostracisme avoit été établi: jaloux de l'honneur seul & de la liberté de ses concitoyens, pourvu qu'on atteignît ce but, il lui étoit fort indifférent que l'Etat lui en eût l'obligation, ou à un autre. Sa conduite, à l'égard de Thémistocle, ne laisse aucun doute sur ce point: il avoit partagé avec lui tous les travaux de la guerre; il l'avoit aidé de ses avis, de ses soins & de son crédit, & il lui abandonna toute la gloire du succès; il lui défera même quelque supériorité dans le Gouvernement. Il eut encore pour Miltiade cette généreuse condescendance à la bataille de Marathon: d'un rang égal à celui de ce Général, Chef comme lui, il avoit son jour de commandement; mais ne considérant que les inconvéniens qui naistroient d'une autorité partagée, il proposa

de la lui résigner en entier ; & ses collegues , vaincus par ses sollicitations , suivirent son avis & son exemple. Ce n'étoit pas qu'il se méfiât de sa capacité , ou qu'il craignît l'ennemi ; car il étoit du nombre de ceux qui appuyèrent Miltiade , & qui conclurent , malgré la pluralité des voix , de marcher au devant des Perses , plutôt que de les attendre. Nous pouvons lui accorder une partie de la gloire de cette journée , sans faire tort à ce Général. C'est dans le même esprit qu'il proposoit souvent son avis sous des noms empruntés , de peur que des jaloufies personnelles & des inimitiés particulières ne croiffent le bien public. Il fit passer plusieurs Loix , selon que les circonstances les rendoient nécessaires : une des plus remarquables , c'est que tout citoyen , sans distinction , pourroit occuper les emplois de la République. Cette innovation étoit entièrement contraire au plan de Solon : il l'introduisit pendant qu'il étoit Archonte ; & ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il crut en ceci favoriser la Noblesse. Lorsqu'il vit que le Peuple se prévaloit des services qu'il avoit rendus dans la guerre contre les Perses , il se persuada qu'il étoit moins dangereux de lui ouvrir la porte au Gouvernement par une Loi , que d'attendre qu'il y entrât par force ; il ne se trompoit pas. Le Peuple fit un meilleur usage de ce privilège qu'on ne l'espéroit. Content de quelques emplois subalternes , jamais il n'aspira aux grandes charges de la Magistrature : cette Loi ne fut pas exécutée dans toute son étendue , & même elle fut insensiblement abolie. Il est vrai que dans des tems orageux , si quelque particulier trouvoit son intérêt à flatter le Peuple , il excitoit ses murmures , & l'exhortoit à recouvrer ses droits. Périclès n'y manqua pas ; il attacha même des honoraires

à ces petites dignités. Ce Peuple , satisfait de ces avantages , & de quelques autres marques d'indulgence , ne pouffa jamais ses prétentions aussi loin qu'elles pouvoient aller , & l'administration ne sortit point des mains de ceux à qui leur éducation , leur fortune & leur naissance l'avoient destinée : c'est ainsi qu'on prévint les suites fâcheuses de cette institution , & qu'on attribua à Aristide tout le bien qui en résultoit. Enfin , il fut le second Architecte de la grandeur des Athéniens ; & si Thémistocle est le plus grand , Aristide est le plus honnête-homme de son tems.

Cimon succéda dans l'administration de la République à ces grands-hommes : encouragé par ses premiers succès , Amiral d'une Flotte plus nombreuse & mieux équipée , il courut les Mers Asiaticques , entra dans la Carie , dont il subjuga toutes les Villes maritimes ; & celles où le Persé avoit mis garnison , furent prises d'assaut , ou lui furent livrées par les intelligences qu'il pratiquoit au dedans. Il ne fut pas moins heureux en Lycie : il pouffa ses conquêtes avec tant de rapidité , que l'ennemi n'eut pas le tems de se reconnoître & de s'y opposer ; & il ne laissa pas un pouce de terre aux Perses , depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie. Sur l'avis qu'une Armée s'avançoit contre lui le long des côtes de la Pamphilie , soutenue d'une Flotte de cent cinquante vaisseaux , il fit voile pour la Chypre. La premiere résistance qu'il trouva fut à Phaselis , Ville habitée par les Grecs : elle lui refusa l'entrée de son port , sous prétexte de neutralité ; mais il la condamna à une amende de dix talents , & la contraignit de réunir ses forces aux siennes.

La Flotte des Perses mit à l'ancre à l'embouchure de l'Eurimédon : elle attendoit un renfort

de Phéniciens, & différoit le combat jusqu'à ce qu'il fût arrivé; mais Cimon se posta de façon à prévenir la jonction, & à les forcer au combat.

A. M. 3534. Ils eurent beau s'enfoncer dans la gorge du fleuve: pressés vivement par les Athéniens, il fallut en venir aux mains: la multitude de leurs vaisseaux balança quelque tems la victoire; mais enfin on les contraignit de s'approcher du rivage: les premiers qui y arriverent, descendirent & abandonnerent leurs vaisseaux à l'ennemi: on dit que les Athéniens en prirent cent; quelques Historiens doublent ce nombre. L'Armée de terre s'étoit avancée sur la côte. Cimon délibéra quelque tems s'il descendroit; mais trouvant ses soldats pleins de résolution, & animés par la victoire qu'ils avoient remportée, il les exposa à un second combat, tout couverts du sang & de la sueur d'un premier. Diodore raconte que, pour favoriser sa descente, il fit prendre à ses meilleures troupes les habits des Perses; qu'elles monterent sur leurs vaisseaux, & que si-tôt qu'elles furent à terre, elles fondirent sur l'ennemi, en poussant un grand cri; qu'on soutint ce premier choc avec fermeté, & que la perte de ces troupes rendit le combat douteux en commençant; mais que les Perses furent à la fin mis en déroute; qu'on fit beaucoup de prisonniers, & qu'on pillà leurs tentes, où l'on trouva de grandes richesses, que Cimon employa à des édifices publics.

Ces deux victoires remportées dans un même jour, faisoient en quelque sorte plus d'honneur à Cimon, que celles de Salamine & de Platée à leurs Généraux. Pour les rendre complectes, il intercepta huit vaisseaux Phéniciens, qui venoient au secours de leurs Alliés, dont ils ignoroient la défaite:

Olymp.
LXXVII.
3.

faite: il les attaqua, les prit, & tout l'équipage fut massacré ou noyé.

Après tant de défaites, les Perses se tinrent heureux de traiter avec les Grecs, à quelque condition que ce fut: on conclut une paix; dont les principaux articles étoient, que tous les Grecs Asiatiques jouiroient de la liberté, & que les Flottes & les Armées des Perses n'approcheroient pas de leur territoire. Plutarque est le seul garant de cette paix; les autres Historiens la renvoient à l'expédition de Cimon contre la Chypre. La haine qui subsista entre les deux Nations confirme cette opinion, & il est fort vraisemblable que ce Traité ne fut pas inviolablement observé; mais comme la guerre ne se continua pas avec la même vivacité, & qu'à proprement parler, les Perses n'eurent plus rien à démêler avec les Grecs, depuis la bataille sur les rives de l'Eurymédon, jusqu'au règne d'Alexandre, nous supposons que la paix fut conclue, & nous finirons ici la guerre des Perses.

Dans le tems de l'expédition de Xercès contre les Grecs, Anaxagoras de Clazomene, qu'on avoit surnommé l'*Esprit*, apporta la Philosophie de l'Ionie dans Athenes. Simonide de Cés cultiva la Poésie; il excella dans plus d'un genre: il chanta les combats de Marathou, des Thermopyles, de Salamine & de Platée: il avoit un talent particulier pour l'Élégie. Catulle appelle ces derniers ouvrages les *Larmes de Simonide*. Mimmerme, contemporain de Solon, fut le premier Auteur de ce Poème. Sa douceur lui parut propre à exprimer les soupirs d'un Amant malheureux. Simonide passé pour l'inventeur de la mémoire artificielle. Sa prudence & ses lumières en d'autres matières lui méritèrent l'estime & l'amitié des

grands hommes de son tems, & particulièrement d'Hieron, tyran de Syracuse.

CHAPITRE IV.

Depuis la paix conclue après les victoires de Cimon, sur les rives de l'Eurimédon, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnèse; ce qui comprend l'espace de 38 ans.

L'ARMÉE Athénienne ne sortit d'Asie que pour entrer dans la Thrace Chersonnèse. Après la réduction de ce Pays, on tomba sur les Thasiens : on les croyoit possesseurs de quelques mines, dont on n'auroit pas été fâché de s'emparer. Cimon les défit par mer, & assiégea leur Ville. Ils sollicitèrent le Spartiate à entrer dans l'Attique, tandis qu'ils soutiendroient le siège; mais ce peuple étoit alors occupé à réparer les ravages d'un violent tremblement de terre, qui avoit renversé la plupart de leurs édifices, enveloppé dans leurs ruines un grand nombre de Citoyens, & donné lieu à la révolte des Hélotés, en qui Pausanias avoit réveillé le sentiment de la liberté : ainsi les Thasiens ne pouvant espérer de diversion, se rendirent après trois ans de résistance. Pour toute récompense de ce service, Cimon fut accusé d'intelligence avec le Roi de Macédoine, sur ce qu'il n'étoit pas entré dans ce Pays, aussi-tôt que les passages lui en avoient été ouverts : il travailla à sa justification. Périclès dit un jour à sa sœur Elpinice, qui le sollicitoit : *Madame, vous n'êtes pas assez jeune pour vous mêler de pareilles affaires.* Il se montra toutefois moins ardent à sa poursuite : il ne parla qu'une

ois contre ce Général, & son discours fut si faible, qu'on ne balançoit pas à l'absoudre. Mais puisque nous avons introduit Périclès sur la scène, que son rôle est annoncé, & qu'il a commencé d'entrer dans l'administration, il est à propos de le considérer plus attentivement, de suivre les degrés qui le conduisirent à la supériorité dans l'Etat, & de remarquer les innovations que l'Etat esuya sous son Ministère. Il sortoit d'une des meilleures familles d'Athènes : il étoit fils de Xantippe, qui se signala contre les Perses, & qui s'étoit rendu puissant dans Athènes, & d'Agariste, petite-fille de Clithène. Son éducation répondit à sa naissance : doué d'un esprit vif, & d'une imagination prompte, il profita des leçons qu'il reçut des premiers Maîtres de la Grèce : disciple d'Anaxagoras, il ne prit des autres que quelques teintures de Philosophie : Anaxagoras lui forma le jugement, l'instruisit dans l'art de gouverner, & lui dévoila par quels secrets ressorts on captive les peuples. On remarqua qu'il ressembloit à Pisistrate, & qu'il en avoit les talens; ce qu'un autre eût peut-être regardé comme un avantage, lui fit craindre d'être soupçonné des mêmes desseins, s'il entroit avec la même ardeur dans les affaires. Ce fut donc dans l'Armée qu'il rendit à la Patrie ses premiers services. A l'exemple d'Aristide, de Thémistocle, & des grands hommes qui l'avoient précédé, il attendit une occasion favorable pour se mêler du Gouvernement. Sa place étoit dans le Sénat : il haranguoit avec une extrême facilité; il s'étoit fait un style abondant, & propre à réfuter toute opinion, vraie ou fautive : c'est ainsi que tout servoit à ses desseins. Son éloquence étoit impérieuse : on le surnomma l'*Olympien*, parce que quand il parloit, on eût dit que Jupiter tonnoit : la beauté

de sa voix, l'air de son visage, son ajustement & son geste lui donnoient une majesté qui étonnoit, & charmoit ceux qui le voyoient, ou qui l'écoutoient. Il n'eut de rival que Cimon, qui s'étoit concilié, par sa candeur, sa libéralité & ses services, l'amour & l'estime de tous ses Concitoyens, & dont le crédit étoit encore appuyé sur des liaisons particulières avec la Noblesse. Périclès prit, au contraire, le parti du peuple; il eut pour lui des condescendances auxquelles il n'eut jamais abaissé la grandeur de son esprit & la sévérité de son caractère, si son ambition eût eu quelque autre ressource. Pour s'égalier à Cimon, dont les richesses entretenoient la libéralité, & dont les libéralités traversoient ses desseins, il puisa dans le Trésor public; il corrompit le peuple avec les deniers de l'Etat, & le gagna par des distributions. Avec ces moyens, dont il pouvoit espérer tout succès, il médita la ruine de l'Aréopage: secondé d'Ephialte, autre créature du peuple, il enleva à ce Tribunal la connoissance de quantité de causes, & le jeta dans le mépris. C'est ainsi qu'il prit l'ascendant sur ses rivaux; & si Cimon eut encore de l'emploi, c'est qu'il étoit nécessaire, & que d'ailleurs la bonté de son caractère en faisoit un émule tranquille: plus content de l'honneur d'avoir servi la Patrie, que jaloux de la récompense de ses services, il ne s'opposoit à quoi que ce fût. Plutarque dit, en faveur de Périclès, que rendant justice à leurs talens différens, il partagea l'autorité avec Cimon, qu'il se réserva l'administration des affaires civiles, & qu'il lui abandonna le commandement des Armées; mais la nécessité fit ce partage plutôt que l'équité: Cimon étoit trop puissant pour être entièrement écarté, & Périclès n'étoit pas en état de suffire seul à tout: il eut donc soin

de l'éloigner du Sénat, & de prévenir, par les emplois qu'il lui donna, les obstacles qu'il pouvoit apporter à son administration.

Les Spartiates implorèrent alors le secours des Athéniens contre leurs esclaves. Ephialte étoit d'avis de les refuser: secourir son rival, dit-il, c'est travailler à son élévation; il est important de briser l'orgueil de Lacédémone, & le seul moyen, c'est de la fixer dans l'abaissement où elle se trouve. Cimon soutint, au contraire, que c'étoit mutiler la Grece, que de souffrir la perte d'un Membre aussi considérable; affoiblir leur propre République, que de la priver d'une Alliée aussi puissante; & il eut ordre de marcher contre les Héliotes. Ils furent bientôt dispersés, & plutôt encore réunis; ils entraînent les Cités voisines dans leur révolte, & s'emparèrent d'Ithome, ancien théâtre de la guerre contre les Messéniens. Les Spartiates empêchèrent aux Athéniens de nouveaux Députés; mais ces Députés furent à peine arrivés, que, soit méfiance ou mépris, leurs Concitoyens changèrent d'avis, & les rappellerent. Quelle que fût la haine des Spartiates, ils en avoient jusqu'alors sauvé les apparences; mais l'injure étoit si grossière, qu'elle décéla cette inimitié qui divisa si longtemps les deux Républiques. Cimon, partisan des Lacédémoniens, fut la première victime du ressentiment des Athéniens: il étoit admirateur de leurs Constitutions, & leur avoit des obligations personnelles: Sparte l'avoit élevé en opposition à Thémistocle; d'ailleurs, il s'étoit fait quelques ennemis, en épousant les intérêts de la Noblesse contre les attentats d'Ephialte & de Périclès. Sur ces prétextes assez légers, il fut banni pour dix ans; mais les accusateurs eurent beau faire, ils ne lui trouverent d'autre crime que celui de ses

Prédécesseurs. Il en avoit trop fait pour sa tranquillité, chez un peuple qui ne craignoit rien tant que les Auteurs de son salut : il subit la peine de l'Ostracisme ; c'étoit la ressource ordinaire du peuple : l'usage en étoit si fréquent, qu'il étoit décidé que quiconque avoit l'honneur d'être condamné à ce Tribunal, étoit, à coup sûr, un grand homme.

Les Athéniens rompirent ensuite toute alliance avec les Spartiates, & en formèrent de nouvelles avec les Argiens & les Thessaliens ; leurs ennemis déclarés : l'esprit de dissention qui regnoit entre ces deux Républiques, se glissa dans les autres Etats de la Grece. Les habitans de Mycenes, tout fiers des services qu'ils avoient rendus dans la guerre contre les Perses, résolurent de recouvrer leur ancienne splendeur, & de secouer la dépendance des Argiens ; mais les Argiens, dont ils excitoient la jalousie, saisirent, pour les humilier, le moment favorable que les Spartiates, embarrassés dans une guerre domestique, ne pouvoient leur secourir, les vainquirent en bataille rangée, & bloquerent leur Ville, qui fit d'abord une assez vigoureuse résistance ; mais épuisée par la longueur du siege, elle fut prise & rasée. Telle fut la chute de Mycenes, qui figura de bonne heure dans la Grece, & qui avoit été le berceau de la plupart de ses Héros. Pendant ce tems, les Hélorés occupoient très-sérieusement les Spartiates : le siege d'Ithome dura dix ans ; mais enfin ils capitulerent, & furent chassés du Péloponnese. Les Athéniens les accueillirent, & les établirent à Naupacte, qu'ils venoient de prendre sur les Locres Ozoles. Il s'éleva, dans le même tems, quelque différend entre Corinthe & Megare. Megare abandonna le parti des Lacédémoniens, & se mit sous la protection des Athéniens, dont elle reçut garnison. Le nou-

vel accroissement que cette alliance faisoit à la puissance d'Athènes, dont les Corinthiens étoient jaloux, les indisposa contre les habitans de Megare. Mais avant que d'en venir aux effets de ces divisions, nous allons parler d'une expédition des Athéniens en Egypte. Ce Royaume venoit de secouer le joug des Perses, à l'instigation d'Inarus, Roi de Lybie. Les Athéniens, sans égard pour le dernier Traité, avoient équipé une Flotte considérable, qu'ils destinoient contre la Chypre. La possession de cette Isle, placée dans les détroits de la Cilicie, de la Syrie & de l'Egypte, leur assuroit la Souveraineté de ces Mers, & les mettoit à portée de s'opposer promptement aux mouvemens des Perses ; mais Inarus, connoissant de quel avantage lui seroit leur secours, les détourna de cette entreprise, en les associant à ses conquêtes, beaucoup plus importantes, leur dit-il, que la réduction d'une petite Isle. On se joignit à lui avec deux cens vaisseaux, & tout en descendant à terre, on livra bataille aux Perses, qu'on mit en déroute, & qu'on poursuivit jusqu'à Memphis : on s'empara des deux tiers de cette Ville ; on bloqua le reste, appelé les murs blancs. Quoiqu'Artaxercès fût à la tête de trois cens mille hommes, il se vit si vivement pressé, qu'il sollicita les Lacédémoniens à entrer dans l'Attique, dans l'espoir que les Athéniens retourneroient à la défense. Les Perses tenterent alors, pour la première fois, de diviser la Grece, & d'en mettre une partie aux prises avec une autre ; mais, soit crainte, soit générosité, les Spartiates rejeterent ses offres. La campagne suivante, Artaxercès se renforça d'un grand nombre de soldats & de vaisseaux, & les affaires changerent de face. Les Athéniens donnerent des assauts continuels aux murs blancs ; mais à l'approche de

Pennemi, ils leverent le siege, & se retirerent à Bilibis de Prosopis, Isle formée par le Nil. Leur Flotte étoit à l'ancre sur le fleuve, & ils soutinrent le siege de la place pendant huit mois; mais les Perses détournant le cours des eaux, mirent le lit à sec, s'emparerent de la Flotte, & passerent l'équipage au fil de l'épée, si l'on en excepte quelques soldats qui se réfugièrent en Lybie. Diodore dit que les Athéniens brûlerent leurs vaisseaux, que ce stratagème rendoit inutiles, & qu'ils se déterminerent à combattre jusqu'à la dernière goutte de sang; mais que les Perses cédant à leur opiniâtreté, traiterent avec eux, & leur accorderent la liberté: ce qu'il y a de vrai, c'est qu'abandonnés des Egyptiens, ils ne furent plus en état de s'opposer à l'ennemi, & que pour achever leur infortune, les Phéniciens intercepterent à Mendésium, une des embouchures du Nil, cinquante vaisseaux qui venoient au secours de leurs Concitoyens, dont ils ignoroient la défaite, & les coulerent à fond.

Les Athéniens consumèrent six ans à cette malheureuse expédition. Pendant ce tems, leurs Concitoyens étoient sérieusement occupés avec leurs voisins: il y eut entr'eux & les Corinthiens, soutenus des Epidamniens, deux batailles rangées; chacun fut vainqueur à son tour. La guerre s'étoit renouvelée contre les Éginetes; ils étoient jaloux de la puissance d'Athènes, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens; & les Athéniens souffroient impatiemment la réputation qu'Égine avoit méritée par les services qu'on en avoit reçus dans la guerre contre les Perses. Il y eut un combat, où les Éginetes perdirent soixante & dix vaisseaux. Léocrate, qui remporta cette victoire, mit ses troupes à terre, & bloqua la Ville. Les Péloponnésiens envoyèrent trois cens hommes

au secours des assiégés. Tandis que les Egyptiens & les Éginetes partageoient les forces d'Athènes, les Corinthiens fondirent sur le territoire de Mégare. Tous les Citoyens qui étoient restés dans Athènes, marcherent contre eux sous la conduite de Myronide: il y eut une première action, où les Corinthiens prétendirent, sans grande raison, avoir eu l'avantage; & dont ils alloient élever un trophée, lorsqu'elle fut suivie d'une seconde, où ils furent entièrement défaits.

Il y eut encore un démêlé d'importance entre les Doriens & les Phociens. Les Spartiates, qui descendoient des Doriens, envoyèrent mille quatre cens hommes à leur secours. Les Phociens ne tinrent guere contre ces forces réunies; mais leur défaite donna lieu à une vive action entre les Spartiates & les Athéniens. Ceux-ci s'apercevant que la crainte d'un nouveau combat arrêtoit l'ennemi dans la Béotie, épuiserent une seconde fois leur Ville, & formerent de leurs soldats & des troupes de leurs Alliés, un corps de quatorze mille hommes: ils rencontrerent les Spartiates aux environs de Tanagra, Ville située dans le voisinage de Thebes. Cimon vint trouver ses Concitoyens; & quoiqu'il fût encore sous la condamnation de l'Ostracisme, il se rangea parmi ceux de sa Tribu; mais l'assemblée des quatre cens le soupçonnant de quelque mauvais dessein, fit défense aux Officiers de l'admettre. Il se retira donc, en conjurant Euthippe & le reste de ses compagnons, accusés comme lui de favoriser l'ennemi, de justifier, sur le champ de bataille, la pureté de leurs intentions. Ils n'y manquerent pas: ils étoient au nombre de cent: ils formerent un corps séparé, & se précipiterent sur l'ennemi avec tant de fureur, qu'il n'en échappa aucun: ils périrent tous les armes à

la main, laissant aux Athéniens la honte de l'injure qu'ils en avoient reçue, & le regret d'avoir perdu tant de braves gens. Après un grand carnage, les Lacédémoniens remportèrent une victoire, qu'ils dûrent à la révolte de la Cavalerie Thessalienne, qui déserta dans la chaleur de l'action: ils ravagèrent ensuite le territoire de Mégare, & rentrèrent dans le Péloponnèse par l'Isthme.

Deux mois après cette défaite, les Athéniens, résolus de se venger, rentrèrent dans la Béotie; dispersèrent ses habitans, & vainquirent les Spartiates, qui étoient restés aux environs de Tanagra. Le combat se donna dans un lieu appelé *Æno-phite*. Quoiqu'il ne nous en reste aucune description, Diodore le regarde comme un des plus fameux de l'antiquité, en ce que les Athéniens avoient à faire au peuple le plus belliqueux de la Grèce, & que n'étant assistés d'aucun de leurs alliés, ils dûrent à leur seule valeur le succès de leurs armes. Après cette victoire, Tanagra fut prise d'assaut, & rasée: on ravagea une grande partie de la Béotie, de la Phocide, & du territoire des Locres Opuncés, dont on emmena cent hommes en otage, & l'on entra dans Athènes, où Myronide fut reçu au milieu des acclamations que méritoit un Général qui avoit fait de si grandes choses en si peu de tems. Cette expédition seule le mit au rang des premiers Capitaines de la Grèce, quoique son nom & ses actions, moins fameux dans l'Histoire, aient conséquemment fait moins de bruit dans le monde. Les Athéniens acheverent alors un ouvrage qui joignoit la Ville avec le port, & qu'ils avoient commencé après la défaite des Corinthiens. Malgré toutes ces querelles incidentes, le siège d'Égine avoit été conduit sans interruption: elle capitula, & les conditions furent

qu'on raseroit ses murs, qu'elle céderoit sa Flotte, & qu'elle paieroit le tribut. Les honneurs que Myronide s'étoit acquis, donnerent de l'émulation à Tolmide. En côtoyant le Péloponnèse avec cinquante vaisseaux & quatre mille hommes d'équipage, il surprit Githée, port de la Laconie, brûla la Flotte des Spartiates, & ravagea leur Pays: il fonda ensuite dans le territoire des Corinthiens, & défit les habitans de Sycione en bataille rangée.

Toutes ces choses se passaient dans le voisinage d'Athènes pendant la guerre d'Égypte; mais un nouvel échec arrêta leurs progrès; ils furent défaits dans la Thessalie, en secourant Oreste qu'on en avoit chassé. Périclès s'embarqua sur les traces de Tolmide; mais son entreprise n'eut pas le même succès: après avoir ravagé les côtes de la Laconie, vaincu une seconde fois les Sycioniens, il fit de nouvelles provisions chez l'Achéen, allié d'Athènes, & partit pour l'Acarnanie, d'où il revint sans avoir rien fait. Depuis la bataille de Tanagra, on appréhendoit une irruption de la part des Lacédémoniens. La mort des compagnons de Cimon à cette journée, l'avoit pleinement justifié: ce Général étoit nécessaire dans les circonstances présentes; on le rappela. Après cinq ans d'exil, Périclès, qui avoit été l'auteur de son bannissement, dicta l'Edit de son rappel. Si-tôt qu'il fut de retour, il fit usage de ses intelligences chez les Spartiates pour le réconcilier avec l'Athénien: sa négociation fut heureuse, & la paix se conclut pour cinq ans. Après ce traité, Cimon s'apercevant que les Concitoyens s'ennuyoient du repos, & craignant que tant de vaisseaux qui croisoient continuellement le Péloponnèse & les Isles, ne donnassent sujet à quelque guerre intestine, proposa une nouvelle tentative sur l'Isle de Chypre. Quelques-uns

difent que Périclès mit cette condition à son retour, & qu'ils étoient convenus qu'il occuperait l'Armée à quelque expédition, tandis que lui conduiroit l'intérieur de la République. Il est vraisemblable qu'il y avoit entr'eux quelque accord de cette nature, à en juger par l'attention de Périclès à détruire, pendant l'absence de Cimon, tout ce que celui-ci avoit fait en faveur de la Noblesse. Quoi qu'il en soit, on arma deux cens vaisseaux, & il partit. Arrivé à la hauteur de Chypre, il en détacha soixante & dix pour l'Egypte. Quoiqu'on eût pris Inarus, & subjugué la plus grande partie du Pays, Amyrtée se défendoit encore dans les marais. Cimon ravagea l'Isle, & mit le siège devant Citium; soit qu'il y fut blessé ou qu'il tomba malade, il chargea ceux qui l'environnoient de cacher sa mort, qu'il sentoit approcher: le secret en fut si bien gardé, que trente jours après son décès, l'Armée se conduisoit encore par ses ordres; elle remporta une victoire, où l'on prit cent vaisseaux, tant Phéniciens que Chypriens & Ciliciens. Ceux qu'on avoit détachés pour l'Egypte, rejoignirent le reste de la Flotte, & l'on fit voile pour l'Attique. Diodore insinue que cette paix mémorable, dont nous avons parlé après la défaite des Perses sur les rives de l'Eurimédon, ne se conclut qu'alors. Comme les Historiens, d'accord sur les articles, ne diffèrent que sur l'époque, nous dirons qu'il est vraisemblable qu'on ne fit que renouveler le même Traité.

Cet esprit de Chevalerie, qui avoit animé jusqu'alors les Héros de la Grece contre l'ennemi commun, s'éteignit à la mort de Cimon. Il fut le dernier & le plus grand d'entr'eux: il avoit porté la guerre jusqu'au centre de l'Empire des Perses; il s'étoit rendu si formidable dans l'Asie Mineure,

qu'aucun Général n'osoit commander dans cette Contrée, aucun soldat paroître en armes à quatre cens stades de la mer. Sa jeunesse fut si débauchée, que, quand il s'offrit au service, le peuple lui refusa de l'emploi. Aristide apperçut un fond de vertu à travers ses excès, le protégea, & le ramena de ses égaremens: il eut part dans toutes les grandes entreprises de son tems, tant sur mer que sur terre: il avoit du discernement; il connoissoit les hommes, & ne manquoit pas d'aptitude pour le Ministère; mais écarté de l'administration civile par Périclès, il vécut & mourut dans un camp: il suivit le projet de Thémistocle, & augmenta beaucoup la puissance Athénienne sur mer. Lorsque les alliés, las de combats, se livroient au Commerce & à l'Agriculture, il favorisoit ce penchant: ils étoient obligés de fournir de l'argent, des vaisseaux & des hommes; ils avançaient de l'argent sans peine; ils étoient assez contens de fournir des vaisseaux; mais ils ne se soucioient plus de servir. Cimon faisoit monter les vaisseaux par ses Compatriotes, qu'il tenoit ainsi perpétuellement en haleine; & leur crédit devint si grand, que ceux qui jusqu'alors avoient été leurs amis, leurs alliés, leurs égaux, se trouverent insensiblement réduits à une condition qui n'étoit guere au dessus de celle de Sujets, de Tributaires & de Vassaux, qu'on ménageoit toutefois tant qu'on avoit besoin de leurs secours. Personne, après Aristide, n'eut plus d'équité & de mépris pour l'or que Cimon: il fit une belle réponse au Perse Rasacès, qui s'étoit réfugié dans Athenes, & qui lui demandoit raison de quelques injures qu'il avoit reçues de la populace, deux coupes pleines de *darius* à la main: lequel des deux veux-tu que je sois, lui dit Cimon, *toi mercenaire ou ton ami?* Mon ami, reprit Rasacès,

cès : *Eh bien*, repliqua Cimon, *reprerids donc ton argent : si je suis ton ami, il sera, sans doute, à mon service quand j'en aurai besoin.* Il étoit officieux & humain; sa table & ses jardins étoient ouverts à tout le monde, mais sans ostentation, & sans dessein de captiver le peuple. Décidé pour la Noblesse, il vouloit toutefois être bien avec tout le monde : s'il y avoit quelque vue politique dans ses égards pour les Citoyens, c'étoit, sans doute, celle d'éteindre, par les bienfaits, cet esprit de faction, toujours prêt à bouleverser l'Etat.

Le Temple de Delphes fut ensuite le sujet d'une querelle qu'on appella la *Guerre Sacrée*. Les Spartiates chasserent les Phociens qui s'en étoient emparés, & le rendirent aux habitans du lieu; mais Périclès, à la tête d'un corps d'Athéniens, y remplaça brusquement les Phociens: on dompta les Béotiens, qui commençoient à secouer le joug; on prit leurs Villes, & on y mit garnison; mais réunis avec leurs voisins, ils tombèrent sur l'Athénien, qui revenoit de son expédition, le taillèrent en piéces à Coronée, tuèrent Tolmide, & firent un grand nombre de prisonniers. Périclès avoit tout tenté pour détourner Tolmide de cette périlleuse entreprise, & ce malheureux succès confirma l'idée qu'on avoit déjà de sa prudence. L'exemple des Béotiens encouragea les peuples de l'Eubée: Périclès marcha contre eux; mais il étoit à peine descendu dans l'Isle, qu'il apprit la révolte de Mégare, & l'irruption des Spartiates sur les frontières de l'Attique. Le danger qui menaçoit Athenes, lui fit abandonner l'Eubée: ne jugeant pas à propos de s'en rapporter au sort des armes, il corrompit le jeune Plistoanax, Roi de Lacédémone, par l'entremise de Cléandridas, que les Ephores lui avoient associé. Périclès rapportant les frais de

cette expédition devant le peuple, mit en compte dix talens pour des dépenses nécessaires; on passa cette somme sans discussion. On l'accusoit d'entretenir à Lacédémone des correspondans dont il payoit les avis. C'est ainsi qu'il éloigna la guerre, jusqu'à ce qu'on fût prêt à la soutenir. Les Spartiates taxerent Plistoanax à une si forte amende, que n'étant pas en état de la payer, il fut contraint de quitter la Patrie. Cléandridas, qui s'étoit enfui, fut condamné à mort. Lorsque l'Attique fut en sûreté, Périclès rentra dans l'Eubée, réduisit l'Isle entiere, & chassa les habitans d'Hestiee, pour avoir massacré l'équipage d'un vaisseau qu'ils avoient pris; il peupla leur Ville d'une colonie d'Athéniens. Enfin, tous les Etats de la Grece, plus fatigués que satisfaits de la vicissitude de ces succès, donnerent les mains à une paix, qui fut conclue pour trente ans, entre Athenes & Lacédémone, & les alliés de l'une & l'autre République. Les Athéniens évacuèrent donc les Villes où ils avoient des garnisons; quant à celles qui ne s'étoient pas encore
A. M. 3557.
Olymp. LXXXIII.
2.

déclarées, on leur accorda la liberté d'entrer, dans l'occasion, au service des deux partis. Diodore de Sicile remarque que la paix fut alors générale. Voyons maintenant ce qui se passa dans Athenes pendant ce long intervalle. Périclès cultivoit plus que jamais la faveur du peuple. La mort de Cimon laissoit un libre cours à ses desseins: on s'en aperçut, & on lui opposa Thucydide, homme prudent & discret, & l'allié de Cimon, moins bon soldat que son rival, mais plus versé dans l'étude des Loix & des intérêts de l'Etat que lui, & dans cette partie, digne émule de Périclès. Il sépara de la multitude les plus illustres Citoyens: il en fit un corps qu'on appelloit la *petite Troupe* ou les *Grands*, par opposition au peuple: cette distinction ne pou-

voit manquer d'exciter quelques troubles ; mais elle seroit de contre-poids dans l'Etat, qui a toujours moins à craindre de la jalousie de deux partis, que de la toute-puissance d'un seul homme. Telle fut alors la conduite de Périclès, qu'il sembloit, dans toutes ses démarches, n'avoir en vue que l'intérêt de l'Etat : il faisoit tous les ans renouveler l'équipage de soixante vaisseaux ; c'étoit une espece d'École de Marine pour la jeunesse : il fit distribuer à ceux qui sortoient de service, les conquêtes qu'on avoit faites. Cette discipline répandit la terreur chez l'ennemi & chez l'allié, & déchargea la Ville de la partie du peuple la plus oisive & la plus remuante. Pour assoupir celle qui restoit, il multiplia les jeux, les fêtes & les spectacles ; & pour les occuper tous, & leur donner une idée des sommes immenses qu'il dépensoit à ses projets, il se mit à embellir la Ville au delà de tout ce que ses prédécesseurs avoient jamais tenté. Il jeta de l'émulation entre les Artistes, & Athenes ne fut bientôt qu'un ornement. Pour juger du reste par un seul trait, il releva & agrandit le Parthénon, ou le Temple de Minerve, que les Perses avoient brûlé, & qui passe encore aujourd'hui, quant à la matière & au travail, pour le plus beau reste de l'antiquité qui soit au monde. Jamais Athenes ne fut tant admirée de l'étranger, & tant enviée de ses voisins. Cette grandeur, cette pompe, cette magnificence dans les bâtimens, présageoient tous les autres excès dans lesquels les Athéniens se jetterent. Les ennemis de Périclès ne manquèrent pas de lui reprocher de dissiper en édifices, un argent destiné à d'autres usages. On lui demanda même en pleine Assemblée ce que les Athéniens, qui n'avoient enlevé de Délos, le trésor de la Grece, que sous prétexte de le mettre à l'abri

à l'abri des Barbares, auroient à se répondre à eux-mêmes & aux alliés, après avoir décrié cette excuse par une dissipation évidente des deniers publics. Il dit, pour sa défense & celle de l'Etat, qu'ils n'avoient point de compte à rendre à ceux qui n'avoient fourni, ni vaisseaux, ni hommes, ni chevaux, tandis qu'eux s'étoient exposés aux derniers dangers : quant à l'argent, qu'en remplissant les conditions dont on étoit convenu, il n'appartenoit plus à ceux qui l'avoient donné, mais à ceux qui l'avoient reçu. Il ajouta qu'il étoit juste que l'Ouvrier se sentit de l'opulence de l'Etat par l'emploi de ses talents & le salaire de son ouvrage ; & que puisqu'ils avoient en abondance des provisions de guerre, il leur étoit libre d'employer le surplus des deniers publics à l'ornement de leur Ville. Ce discours suspendit les murmures ; mais le même sujet l'ayant exposé, dans une autre occasion, aux railleries du parti de Thucydide, il demanda au peuple s'il désapprouvoit sa conduite : on lui répondit qu'oui. *Eh bien,* repliqua-t-il, *qu'on achève les Temples & les autres édifices à mes dépens ; je me charge des inscriptions.* On fut étonné de la grandeur de cette réponse ; & ceux qui lui envioient la gloire de les avoir entrepris, furent les premiers à demander qu'on les achevât aux frais du public.

Six ans après la paix, il s'éleva une contestation entre les Samiens & les Milésiens, à l'occasion de Priene, Ville d'Ionie. Ces derniers ayant été maltraités par leur ennemi, sollicitèrent les Athéniens d'embrasser leur querelle. Périclès pressa cette affaire avec tant de chaleur, qu'on s'en aperçut ; on le crut excité par sa Maîtresse, qui étoit de Milet. Il équipa quarante vaisseaux, descendit à Samos, où abolissant l'Oligarchie, il introduisit le

Gouvernement Démocratique, tel qu'il étoit à Athenes; prit des otages, qu'il conduisit à Lemnos; laissa garnison dans la Ville, & revint: mais quelques Citoyens, qui, sur la révolution que Périclès avoit faite dans le Gouvernement, s'étoient retirés auprès de Pissuthnès, Gouverneur de Sardes, à l'aide des correspondances qu'ils avoient avec les principaux Citoyens de Samos, rentrèrent de nuit dans l'Isle, passèrent au fil de l'épée tout ce qui résista; reprirent leurs otages; livrèrent la garnison à Pissuthnès; engagèrent Byzance dans une alliance, & renouvelèrent la guerre contre les Milésiens.

Périclès, informé de cette surprise, se remit en mer avec soixante vaisseaux, fondit sur l'ennemi avec quarante-quatre, & remporta une victoire complète. Toute la Flotte des Samiens mise en déroute, fut prise ou coulée à fond: elle étoit composée de soixante & dix vaisseaux, dont vingt étoient montés par des soldats. Cette défaite le rendit maître du port; il suivit ce succès, & bloqua la Ville; mais au lieu de presser le siège, il s'avança avec un nouveau renfort au devant de l'Armée navale des Phéniciens, qui venoit au secours des assiégés, qui, profitant de cette diversion, firent une vigoureuse sortie, s'emparèrent du port, dont la garde avoit été affoiblie, & transporterent dans la Ville toutes les provisions nécessaires à sa défense. Mais Périclès ne tarda pas à revenir avec de nouvelles forces: sa Flotte étoit augmentée de celle des Lesbiens & des habitans de Chio: il environna la Ville d'un mur; puis il fit approcher les machines, & battre les remparts: en moins d'un mois, & sans aucune perte considérable, on contraignit l'habitant à une capitulation, dont les articles furent, qu'ils raseroient leurs for-

tifications; qu'ils livreroient leur Flotte; qu'ils paieroient les frais de la guerre, & donneroient des otages. Ce Traité se fit au commencement de la LXXXV. Olympiade. Depuis ce tems, jusqu'à la vingtième année de la guerre du Péloponnèse, Samos demeura l'alliée des Athéniens, & conserva le Gouvernement Démocratique. La réduction de Byzance suivit cette expédition; c'est la plus grande action de Périclès: il s'en glorifioit jusqu'à dire qu'il avoit fait autant en neuf mois devant une des principales Villes de l'Ionie, qu'Agamemnon, en dix ans, devant Troye; mais il trouva devant Samos plus de difficulté & de danger qu'il n'en avoit appréhendé. Les Samiens étoient presque en état de disputer la souveraineté des mers aux Athéniens.

Deux ans après, il s'éleva de grands troubles à Epidamnus: nous nous étendrons sur cette action lumineuse pour la suite de l'Histoire, & le sujet principal de cet incendie dont la Grece entière fut embrasée. Epidamnus, connue dans la suite, sous le nom de Dyrrachium, étoit une Colonie de Corcyréens, qui devenus puissans & factieux, chasserent leurs principaux citoyens. Ces exilés se liguerent avec les Illyriens leurs voisins, & réduisirent les Epidamniens à de si pressantes extrémités, qu'ils implorèrent le secours des Corcyréens, leurs compatriotes. Sur leur refus, l'Oracle les adressa aux Corinthiens, leurs premiers Fondateurs. Les Epidamniens descendoient de Corcyre, & les Corcyréens de Corinthe: & d'ailleurs, Phalius, descendant d'Hercule, qui fixa cette colonie dans Epidamnus, étoit lui-même Corinthien, & plusieurs de ses concitoyens l'avoient accompagné dans cette Contrée. Les Corinthiens, dont ils reconnurent la domination, & à qui ils s'obligèrent de livrer leur Ville, leur accorderent leur

A. M.
3564.
Olymp.
LXXXV.
1.

protection, moins par bonté pour eux, que par haine contre leur ennemi, à qui les richesses & les forces sur Mer, qui l'égalent aux Peuples de Grece les plus puissans, avoient donné l'insolence de secouer toute dépendance, & de refuser jusqu'aux marques de soumission qu'une Colonie doit à sa Métropole. Les Corinthiens envoyèrent de nouveaux habitans à Epidamnus, avec une garnison. Les Corcyréens trouverent mauvais qu'ils entraissent dans ce différend; & conduisant une Flotte devant Epidamnus, ils sommerent les habitans de recevoir les exilés, & de chasser les Corinthiens; & sur leur refus, ils bloquerent la Ville; mais trouvant les Corinthiens disposés à secourir les assiégés, ils proposerent d'en passer par la décision de quelque Ville impartiale du Péloponnese. Les Corinthiens, résolus de rabaisser leur fierté, mirent en Mer une Flotte de soixante & quatre vaisseaux, avec deux mille hommes d'équipage; la Flotte des Corcyréens étoit de cent-vingt: ils en laisserent quarante devant Epidamnus; s'avancerent avec le reste contre les Corinthiens, & les défirent aux environs du Promontoire d'Actium. Pour rendre leur victoire complete, Epidamnus se rendit le même jour: maîtres des Mers, ils tomberent sur les Colonies & les alliés de Corinthe; le Printems suivant, les Corinthiens se disposerent à venger leur disgrâce. Les Corcyréens effrayés des préparatifs qu'on faisoit contre eux, implorerent la justice & le secours des Athéniens: ils insistoient principalement sur l'article du dernier Traité, qui leur permettoit de faire alliance avec tous les Etats qui n'avoient pris aucun engagement avec d'autres. Les Corinthiens porterent en même tems leurs remontrances à Athenes. On écouta les uns & les autres dans

deux assemblées, & l'on conclut que Corcyre étoit trop puissante par ses propres forces, & par la commodité du passage en Sicile & en Italie, pour la soumettre à Corinthe; mais afin qu'on ne les accusât pas, d'un autre côté, d'avoir rompu le Traité de paix, ils ne firent qu'une ligue offensive avec les Corcyréens, & ordonnerent à leur Amiral de ne combattre que lorsqu'on les attaqueroit eux, ou leurs nouveaux alliés. On n'envoya que dix vaisseaux à leur secours: cette petite Escadre étoit moins un renfort pour les Corcyréens, qu'un écueil pour Lacédémonius, fils de Cimon, qui la commandoit. C'étoit un effet de la politique de Périclès, qui s'opposoit à l'élevation de la famille de Cimon; mais ce Ministre craignant qu'on ne le chargeât du mauvais succès, lui envoya de nouvelles forces: elles arriverent trop tard pour rendre quelque service. Les Corinthiens mirent à la voile avec cent-cinquante vaisseaux, tant à eux qu'à leurs alliés. La Flotte des Corcyréens étoit de cent-vingt, tant à eux qu'aux Athéniens; elle étoit à l'ancre entre leur Isle & les côtes d'Epire: jamais les Grecs n'en avoient armé de plus nombreuses les uns contre les autres; aussi le combat fut-il long & opiniâtre; mais sans art & sans ordre, & plus cruel que décisif. Les Corcyréens avoient fait une centaine de prisonniers; mais ils avoient perdu soixante & dix vaisseaux contre trente: cependant, secourus de vingt vaisseaux Athéniens, ils demurerent maîtres du champ de bataille, recouvrerent les débris de leur Flotte, présenterent une seconde fois la bataille à l'ennemi, qui l'élué, & les uns & les autres chanterent victoire, & éleverent des trophées. Si les Corinthiens eurent quelqu'avantage, ils n'en profiterent pas: contents de laisser Corcyre moins victorieuse

que tranquille, ils se retirèrent, & prirent sur la route Anactorium, située dans la baie d'Ambrace. Cependant ils reprochèrent aux Athéniens d'avoir violé un Traité qui leur étoit commun avec le Spartiate, & ce fut le premier prétexte de la guerre générale qui suivit. Les Athéniens nommoient secours des alliés, ce qu'ils qualifioient de rupture de paix: on ne s'en tint pas long-tems à ces distinctions; mais ces premiers prévoyant qu'il en falloit venir à une guerre ouverte, aimèrent mieux attaquer l'ennemi que de l'attendre.

Ils fommerent donc les habitans de Potidée, Ville située dans l'Isle de Pallene, qui appartenoit aux Corinthiens, mais leur tributaire, de démolir les murs qui regardoient Pallene, d'envoyer des otages, de chasser les Magistrats qu'ils avoient reçus de Corinthe, & de n'en plus recevoir. Avant que d'en venir aux dernières extrémités, les Potidéens essayèrent la voie des négociations; mais comme on ne vouloit rien rabattre de ces conditions, ils envoyèrent à Lacédémone des Députés avec les Ambassadeurs de Corinthe. Les Spartiates s'engagerent de fondre dans l'Attique, si-tôt que les Athéniens leur auroient déclaré la guerre: ils ménagerent des intelligences avec Perdiccas de Macédoine. Ce Roi, irrité de la retraite que les Athéniens donnoient à ses freres, engagea les places circonvoisines de la Thrace & de la Macédoine à se révolter, & les Corinthiens leur envoyèrent deux mille hommes, sous la conduite d'Aristée. Les Athéniens persisterent dans leur dessein, & donnerent ordre aux vaisseaux qu'ils avoient aux environs de Potidée, de s'approcher de cette place, & d'avoir l'œil sur les Villes voisines. Cette petite Flotte, composée de trente vaisseaux, n'étoit pas en état de faire tête à Per-

diccas & aux révoltés: on la renforça de quatre autres, & de deux mille soldats, commandés par Callias. Les forces s'étant rassemblées de part & d'autre, il y eut un combat où les Corinthiens firent plier les ailes Athéniennes; mais le corps de l'Armée enfonça Perdiccas. Aristée s'en étant aperçu, abandonna la poursuite des ailes, perça les lignes, & se jeta dans Potidée. Les Athéniens ne perdirent dans cette action que cent cinquante hommes, parmi lesquels il faut compter Callias; la perte fut double du côté de l'ennemi. Après cette victoire, ils reçurent un renfort de seize cens hommes, conduit par Phormion, & assiégèrent Potidée par terre & par mer: ainsi, tandis qu'on faisoit le siege de Corcyre, sur les Athéniens, ils faisoient celui de Potidée sur les Péloponnésiens: ces mouvemens engagerent quelques autres Villes à secouer le joug, à l'exemple de celle-ci, & ce fut encore un sujet des guerres dont nous parlerons dans la suite.

Sur le bruit de cette entreprise, les Corinthiens envoyèrent des Ambassadeurs à Sparte, où l'on écouta leurs plaintes, & celles de tous les Etats qui avoient reçu quelqu'injure des Athéniens. Les Éginetes les accusèrent d'avoir enfreint le dernier Traité, en les privant de la liberté qui leur avoit été accordée; & les Mégaréens, qu'on leur avoit interdit l'entrée des Ports & des marchés de l'Attique; puis les Corinthiens venant à l'appui, & supposant l'équité du ressentiment des Spartiates, tenterent de les émouvoir par le danger du Péloponnese entier, leur reprochèrent de ne rien voir au delà de leur propre intérêt, d'être pleins d'indolence sur le sort des alliés, & de ne pas soutenir la réputation qu'ils s'étoient acquise, & déclarerent que s'ils ne se prêtoient à leur vengeance, ils

feroient contraints d'implorer le secours de ceux qui auroient assez de bonne volonté pour leur en accorder. Quelques Athéniens, que d'autres affaires avoient conduits à Sparte, demandèrent la liberté de réfuter ce que la jalousie & le préjugé sugéroyent au désavantage de leurs concitoyens : on les écouta : ils débuterent par une récapitulation de ce qui s'étoit passé dans la guerre contre les Perses, dont presque tout le fardeau tomba sur les Athéniens, obligés de combattre l'ennemi, & de protéger l'allié, montrèrent comment l'autorité principale leur étoit échue ; ajoutèrent que ce pouvoir étant la récompense de leurs services, ils s'étoient crus obligés de le conserver ; qu'ils avoient eu besoin de forces proportionnées à ce dessein, & qu'ils n'en avoient employé que ce qu'il falloit, & finirent, en conjurant les Spartiates d'abandonner tout injuste soupçon, & de se consulter avant que de s'engager dans une guerre de cette importance ; car quiconque commencera avec les Athéniens, les trouvera tout prêts à continuer. Là-dessus, les Lacédémoniens délibérèrent, & conclurent que la paix étoit rompue, & que les Athéniens étoient les agresseurs. Mais falloit-il leur déclarer immédiatement la guerre ? c'est le point qui restoit à décider. Archidame, un de leurs Rois, homme prudent & paisible, leur fit entendre qu'ils n'étoient pas encore en état de balancer la puissance d'Athènes, & dissuada, non de combattre, mais d'attaquer sans y avoir bien pensé. Sthénélaïdas lui répliqua qu'il n'étoit pas tems de délibérer après l'injure reçue ; qu'il falloit agir & se venger. Cet avis prévalut ; la guerre fut conclue, & les alliés furent informés de cette résolution.

Pendant un an qu'on employa tout entier en préparatifs, les Spartiates, pour conserver les ap-

parences de l'équité, firent plusieurs fois des remontrances aux Athéniens ; ils réveillèrent la vieille histoire de Cylon : c'étoit un coup qu'ils portoient à Périclès, leur ennemi mortel : ils accusèrent ses alliés du côté maternel, d'être souillés de ce sacrilege. Périclès retourna contre eux la mort de Paufanias, & de quelques Hélotés, qui n'avoient point trouvé de sûreté dans les sanctuaires où ils s'étoient réfugiés : mais on les pressoit de lever le siege de Potidée, de permettre aux Éginètes de se gouverner par leurs Loix, & de révoquer le décret contre les habitans de Mégare : on insistoit principalement sur ce dernier article, dont on paroïssoit vouloir faire la raison principale de la guerre. Comme ils ne faisoient aucune réponse satisfaisante à ces instances, on les somma en général de rendre la liberté à toutes les Villes sur lesquelles ils avoient quelque autorité. On ne s'attendoit pas qu'ils y consentiroient ; c'eût été renfermer toute leur juridiction dans l'intérieur de leur Ville : mais on gaignoit du tems, & c'étoit le but de toutes ces fausses négociations. Cependant, les Athéniens s'assemblerent, résolus de rendre une réponse décisive, une fois pour toutes. La matiere fut long-tems débattue, & les opinions étoient partagées, lorsque Périclès s'opposant avec beaucoup de force & d'adresse aux remontrances des Spartiates, prouva que la plupart de leurs demandes n'étoient pas des raisons suffisantes de guerre, & insinua que l'air d'autorité dont on exigeoit d'eux une bagatelle, faisoit sentir qu'on ne s'en tiendrait pas là, s'ils avoient la foiblesse de l'accorder : il ajouta que quant au succès, ils avoient lieu de se le promettre des intérêts différens qui divisoient leurs ennemis, & qui ne leur permettroient jamais de se décider prompte-

ment ; que , d'ailleurs , quand ils seroient prompts dans leurs résolutions , le défaut d'argent en suspendroit toujours l'exécution : pour nous , notre Flotte nous met à portée de faire de puissantes diverfions par la commodité des descentes ; la plus grande partie de nos domaines étant en Isles , nos pertes sur terre ne peuvent être confidérables ; l'Attique seule demeuré exposée aux ravages de l'ennemi. D'où il conclut que la guerre étoit absolument nécessaire , & que moins ils tarderoient à l'entreprendre , plutôt ils en verroient la fin ; que l'Etat devoit ses honneurs à ses plus grands dangers ; & qu'ils avoient , fans doute , résolu de ne le pas transmettre à leur postérité , moins glorieux qu'ils ne l'avoient reçu de leurs ancêtres. Le Peuple donna tête baiffée dans ces raisonnemens , & Périclès fut chargé de répondre aux Lacédémoniens , & de pallier le procédé de la République : » Qu'on accordé , leur dit-il , à nos concitoyens & à nos alliés qui résident à Sparte , les privileges de sujets , & nous sommes prêts à ouvrir nos ports & nos marchés aux Mégariens : nous rendrons aux Cités la liberté dont elles jouissoient avant les alliances , quand les Peuples soumis à la juridiction de Lacédémone seront libres & dispensés de suivre la forme de son Gouvernement : au reste , aussi éloignés de commencer une guerre , que fortement résolus de la continuer contre ceux qui la commenceront , nous desirons que tous nos différends puissent se terminer par un traité de paix.

Après avoir rapporté les prétextes de la querelle & les premiers procédés , nous observerons que Périclès avoit tant d'intérêt à engager les Athéniens dans une guerre , que la plupart des Historiens l'accusent d'être l'auteur de celle-ci. Il est certain qu'il devoit beaucoup à l'Etat , &

qu'on l'avoit menacé plus d'une fois d'exiger des comptes. Son autorité étoit grande ; mais il ne la croyoit pas capable de le garantir des clameurs d'un Peuple qui lui redemanderait éternellement ses revenus : il résolut donc d'écarter cet orage particulier par une tempête générale , & d'éloigner l'examen de sa conduite , en embarquant la République dans une guerre qui le rendit nécessaire. Son neveu Alcibiade lui donna , dit-on , les premières idées de ce projet. Voyant un jour son oncle triste & mélancolique , le jeune-homme lui demanda la cause de son chagrin. *Je songe* , lui répondit Périclès , *à rendre mes comptes. Vous feriez beaucoup mieux* , reprit Alcibiade , *de songer à n'en point rendre.* Périclès avoit , sans doute , un puissant motif d'enflammer la querelle ; car la guerre en étoit une suite nécessaire. Cependant la puissance des Athéniens en fut la vraie cause , & on'en découvrit les premières semences à Platée. Cette journée si glorieuse à la Nation , rompit la subordination entre les Etats , fit éclore les jalousies & les haines , & devint funeste à toute la Grece. Athenes , enflée des victoires contre les Perses , dont elle s'attribuoit le principal honneur , s'égala d'abord à Lacédémone , voulut ensuite la dominer , affecta la prééminence , mit dans ses intérêts la plus grande partie des Alliés , délibéra , & décida seule de ce qui concernoit la Nation en général , se chargea des punitions & des récompenses , & pour tout dire , en un mot , s'empara de la Souveraineté. L'Athénien crut qu'après avoir sauvé la Grece de l'invasion des Barbares , il avoit droit de l'opprimer : il traita durement ses Alliés , se donna le titre de Protecteur , vengea le plus léger mécontentement de tout le poids de sa colère , d'où vient le proverbe d'Aristote , *un voisin Athé-*

nien, & se rendit odieux, non-seulement à ses alliés, mais encore aux Contrées de la Thrace, & à toutes les Isles de la Mer Egée qui s'étoient soumises à ses loix, & qui portoient, à regret, un joug qui s'appesantissoit de jour en jour. Telle fut sa conduite pendant quarante ans, sans que le Spartiate fit de grands efforts pour humilier ce rival. Sa politique étoit, lorsqu'on lui adreſsoit des plaintes, de les renvoyer aux Athéniens, qu'il embarquoit ainsi dans des guerres, qu'il croyoit suffisantes pour affoiblir, & même pour dissiper toutes ses forces, sans qu'il s'en mêlât. L'effet ne répondit pas à son espérance : Athenes n'en devint que plus considérée & plus formidable : sous prétexte de former des engagements plus étroits contre les Perses, Périclès y convoqua tous les Etats de la Grece : c'étoit une marque de prééminence qu'ils n'avoient point encore usurpée. Les Lacédémoniens, sur le point de se voir confondus avec leurs Vassaux, ne jugerent point à propos de donner cet acte solennel de dépendance & de soumission : quoique cette subordination ne fût qu'apparente, elle leur fit sentir la nécessité d'abaisser l'orgueil des Athéniens. Dans ce dessein, & sur les plaintes réitérées des Alliés, ils ne virent d'autre parti à prendre que de leur déclarer la guerre en forme ; en un mot, ces deux Etats étoient ulcérés & jaloux ; tous deux puissans & déterminés à s'emparer de l'Empire de la Grece ; & le prétexte étoit de protéger les Alliés, & de conserver la balance entre les Républiques.

Dans ces tems de troubles, l'Astronome Méton florissoit à Athenes : il est l'inventeur de ce fameux Cycle de dix-neuf ans, qui renferme tout le mouvement Lunaire. Les Anciens s'en servirent pour calculer les nouvelles & pleines Lunes,

& cette découverte fut tellement applaudie des Athéniens, qu'on grava cette période en lettres d'or sur une Place publique. Elle passa des Grecs aux Romains, & des Romains aux Chrétiens. Quelques Auteurs disputent ce Cycle à Méton ; Tite-Live en attribue l'invention à Numa. Pindare mourut alors : il naquit à Thebes, la LXIV. Olympiade. Sa mort est singulière : on dit qu'ayant demandé aux Dieux ce qu'un homme pouvoit désirer de plus précieux en sa vie, il mourut subitement, en s'appuyant sur la tête d'un enfant qu'il chérissoit. Ses ouvrages sont des modèles de la plus grande élévation, & du plus violent enthousiasme dont la Poésie soit capable : ses desseins sont vastes, ses pensées vives & fortes, son expression pompeuse, sa versification rapide, & ses poèmes profonds : il faut presque autant d'attention pour entendre ses écrits, que pour écrire comme quelques autres Auteurs. On accuse sa Muse d'irrégularité & d'écarts dans sa marche ; mais ce désordre est une des grandes beautés de l'Ode, qui se propose d'élever notre imagination, & non de nous former le jugement ; c'est l'image des transports d'un Poète dont l'esprit est trop agité, & les sens trop échauffés pour être méthodique. L'Ode est de toutes les peintures la plus hardie : vous reconnoissez dans quelques coups de pinceau la ressemblance du Héros en général ; mais aucun de ses traits n'y est entièrement exprimé. Pindare excella dans cette partie, & fut nommé le Maître du Sublime & le Prince des Poètes Lyriques. Nous pouvons, sans éclipser sa gloire, parler de Bacchilide, son contemporain : Pindare l'a comparé au corbeau qui croasse dans la moyenne région de l'air, tandis que l'aigle s'élève, & plane au haut des airs.

——*—*—*—*—*—*—*—*

C H A P I T R E V.

Depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse, jusqu'à la paix conclue pour cinquante ans entre les Athéniens & les Lacédémoniens; ce qui comprend l'espace de 10 ans.

LEs Spartiates ne répondirent point aux dernières propositions qu'on leur avoit faites, & les Athéniens se préparèrent à la guerre: les hostilités commencèrent par une tentative sur Platée. Les Béotiens avoient un parti dans cette Ville; on leur en ouvrit les portes, & elle fut surprise par trois cens Thébains; mais ils ne la conserverent pas long-tems. Le gros des citoyens étoit dévoué aux Athéniens; ils s'attrouperent, à la faveur de la nuit, & fondirent sur l'ennemi, qui n'étant point en état de défendre les quartiers dont il s'étoit emparé, fut passé au fil de l'épée. Le secours des Athéniens arriva trop tard; on le reçut en garnison: cette action se passa quinze ans après le Traité de paix, la première année de la LXXXVII^e. Olympiade, & la 3572 du Monde.

La rupture étoit manifeste, & l'on se liata, de part & d'autre, de renouer ses alliances: les Spartiates entraînent dans leur parti tout le Péloponnèse, excepté les Argiens & les Achéens qui gardèrent la neutralité; encore Pellene qui appartenoit à ceux-ci, se déclara-t-elle pour Lacédémone, au commencement de la guerre; le reste en fit autant dans la suite. Ils avoient encore pour eux hors de l'Isthme, les Mégariens, les Phociens, les Locriens, les Béotiens, les Ambroci-

tes, les Leucadiens & les Anactoriens. Les uns fournirent de la Cavalerie, d'autres de l'Infanterie, & la plupart des vaisseaux, dont on croit que le nombre montoit à quatre cens, sans compter ce qu'on en pouvoit tirer de l'Italie & de la Sicile. Les Athéniens avoient, de leur côté, les habitans de Lesbos & de Chio, les Platéens, les Messéniens établis à Naupacte, une grande partie de l'Acarnanie, les Corcyréens, les Zacynthiens, la plupart des Grecs Asiatiques, particulièrement ceux qui occupoient les Villes maritimes, plusieurs Villes de la Thrace, & presque toutes les Cités qui payoient le tribut. Chio, Lesbos & Corcyre fournirent des vaisseaux; le reste, de l'argent & des Soldats. Telle étoit la fureur des uns & des autres, qu'ils implorèrent le secours des Barbares, & qu'ils envoyèrent des Députés au Roi de Perse, contre lequel ils étoient si parfaitement réunis il n'y avoit qu'un instant. La Grèce entière étoit divisée, & chaque Etat avoit pris dans cette querelle le parti qu'il croyoit convenable à ses intérêts: la cause de la justice & la défense de la liberté avoient attaché le grand nombre aux Lacédémoniens; plus de crainte que d'affection retenoit le reste du côté des Athéniens; mais le despotisme qu'ils exerçoient sur leurs Alliés, & ce qu'ils avoient en vaisseaux, en argent & en provisions, suppléoit abondamment à ce qui leur manquoit en nombre d'Alliés.

Après l'affaire de Platée, les Lacédémoniens publièrent le dessein qu'ils avoient d'envahir l'Attique: aussitôt les deux tiers des Villes confédérées envoyèrent leurs troupes dans l'Isthme: elles formèrent un corps de soixante mille hommes. Achidame étoit à la tête de cette expédition: » Tous les yeux de la Grèce, leur dit-il, sont tour-

nés sur nous, & nous avons ses vœux : quelque confiance que nous puissions raisonnablement avoir dans la supériorité de notre Armée, craignons qu'elle ne soit la source de quelque accident, si nous perdons de vue un moment quel est l'ennemi à qui nous avons affaire : il est puissant, & son désespoir est terrible : quoiqu'on tienne pour maxime générale d'entrer hardiment chez l'ennemi, & de porter la guerre dans ses Etats, je crois qu'une prudence ordinaire ne suffit point ici, & qu'il est plus à propos que chacun garde son poste. » Après avoir contenu l'ardeur de ses soldats par ce discours, il tenta de vaincre par des Ambassadeurs l'opiniâtreté des Athéniens : mais ils n'avoient garde d'écouter un ennemi qui demandoit à traiter sous les armes : on renvoya les Députés, & *puisse la Grece*, leur dit-on pour toute réponse, *compter de ce jour ses malheurs* ! Périclès eut avis qu'Archidame, par égard pour lui, (car le droit d'hospitalité formoit entr'eux une espece d'amitié) avoit résolu de sauver ses domaines du ravage général qu'ils alloient faire dans le Pays : il regarda cette attention, qui pouvoit le rendre suspect à ses concitoyens, comme une injure ; & il déclara qu'il donnoit à l'Etat tous ses biens, si l'ennemi les épargnoit : il ordonna aux habitans de la campagne de transporter leurs effets dans Athenes, & de s'y retirer, & releva le courage de ses concitoyens par un long détail de leurs provisions : il leur représenta, qu'outre les revenus ordinaires, le tribut leur fournissoit six cens talens par an ; qu'ils en avoient six mille dans la citadelle ; que leurs Temples renfermoient des richesses immenses, tant en argent monnoyé qu'en vases sacrés, qu'on pourroit s'en servir dans la dernière extrémité, & les restituer à la fin de la guerre :

guerre : enfin, qu'ils avoient trente à quarante mille hommes sur pied ; trois cens vaisseaux dans le port, & beaucoup d'autres avantages qu'on feroit valoir dans l'occasion, & dont ils avoient lieu d'attendre la supériorité. Le Peuple, satisfait de cet état des affaires, fit équiper la Flotte, & sommer les Alliés.

Mais tandis que les Athéniens s'occupoient à ces préparatifs, l'Armée du Péloponnèse entra dans l'Attique sous Cnoé, place frontiere aux environs de la Béotie ; d'où Archidame s'avança dans le Pays, après avoir tenté vainement d'emporter cette Ville d'assaut : on lui reprocha d'avoit trop différé son irruption, & que ses délais avoient donné le tems aux Peuples de se rassembler, & de lui échapper : on ne douta point qu'il n'eût favorisé les Athéniens, quoiqu'à dire vrai il n'eût suspendu sa marche que pour les amener à quelque accommodement : mais sur la réponse qu'on fit à ses Députés, il s'avança dans le Pays, & se posta dans Acharnes, le plus grand Bourg de l'Attique, à sept milles d'Athenes. L'alarme se répandit aussi-tôt dans la Ville, & le Peuple fut sur le point de se révolter contre Périclès, qui refusoit de le mener au combat : il ne le jugea pas à propos ; il ne lui permit pas même de s'assembler, de peur que dans son premier mouvement il ne se portât à quelque résolution extravagante. Cléon qui tentoit de lui dérober la faveur du Peuple, le traita de lâche ; mais il aimoit mieux digérer une injure, que de hasarder une action : toujours attentif aux devoirs de sa charge, il fit fermer les portes de la Ville, & garder les environs : il commanda quelques détachemens de Cavalerie pour empêcher l'approche de l'ennemi : il y eut entre un de ces corps & les Béotiens une

escarmouche, où il fut repoussé avec perte : en même tems, il fit mettre à la voile cent vaisseaux, avec ordre d'infester les côtes du Péloponnèse. Archidame manquant de provisions, & ne pouvant attirer les Athéniens au combat, sortit d'Archarnes, ravagea l'Attique, & rentra dans le Pays que son absence laissoit exposé aux descentes de la Flotte Athénienne, qui s'étoit réunie à celle des Alliés. Elle mit à terre dans la Laconie, & Méthone étoit prise sans le Spartiate Brasidas, qui se jeta dans la Ville avec quelques soldats, & qui repoussa l'ennemi jusques dans ses vaisseaux. Ce service lui mérita le premier dans cette guerre, les éloges publics : delà, suivant la côte, ils descendirent à Elis ; se répandirent dans le territoire, & pillèrent Phéa, après avoir défait ceux qui marcherent contre eux. Une Escadre de trente galeres qu'on avoit envoyée dans l'Éubée, eut le même succès contre les Locres Opunces. Si-tôt qu'Archidame eut évacué l'Attique pour prévenir quelque irruption par Mer, on mit à part cent talens ; on réserva dans le Pirée cent des meilleurs vaisseaux, & l'on défendit à qui que ce fut, sous peine de mort, d'en proposer un nouvel emploi. Sous prétexte que les Éginetes étoient les principaux auteurs de la guerre, on les chassa de leur Ville. Égine étoit un poste qu'il importoit de s'assurer dans les circonstances présentes ; on la peupla d'habitans, dont Athènes regorgeoit alors. Dans le dessein de former une puissante diversion, & de presser Potidée, les Athéniens firent encore alliance avec Sitacle, Roi de Thrace, & Perdiccas, Roi de Macédoine. En croisant les Mers, la Flotte s'empara de plusieurs Villes, & de l'Isle entière de Céphallénie. Tandis qu'ils avoient la liberté d'attaquer

par mer & par terre, ils tomberent sur Mégare avec toutes leurs forces. Jamais Athènes n'avoit rassemblé une Armée si nombreuse devant la même place : on ravagea le territoire, & l'on se retira. Le reste de l'année se passa en irruptions ; la prise du port de Nisée, dont les fortifications s'élevoient à la hauteur des murs de Mégare, est la principale action de cette campagne.

On célébroit, en hiver, les funérailles de ceux qui étoient demeurés sur le champ de bataille. Tel étoit l'ordre de cette cérémonie : les corps étoient exposés sous des tentes pendant trois jours, qu'on accordoit à la piété des parens & des amis : le quatrième, chaque Tribu envoyoit une biere de cyprès, où l'on renfermoit les morts : outre ces cerceuil, il y en avoit un vuide, consacré à la mémoire de ceux dont on ne pouvoit retrouver les cadavres : on les portoit tous au Céramique ; la sépulture commune de ceux qui avoient perdu la vie en combattant, & tout le Peuple accompagnoit le convoi. Par une marque de distinction, on enterra sur le champ de bataille, & les armes à la main, ceux qui périrent à la journée de Marathon. On fermoit la cérémonie par une Oraison funebre : Périclès en fut alors chargé. Le but de son discours étoit d'enflammer le courage de ceux qui restoient, en célébrant la mémoire de ceux qui n'étoient plus, & en exaltant l'honneur qui rejaillit sur celui qui périt généralement au service d'un Pays aussi illustre en tout sens que la République d'Athènes. Il paroît que l'éloge des morts devoit sonner mal dans la bouche de celui qui avoit conseillé la guerre ; cependant jamais personne ne s'acquitta mieux de cet emploi que lui ; & la harangue qu'il prononça dans cette occasion, passe pour un des

beaux morceaux de l'Antiquité. Il n'oublia pas de captiver, à son ordinaire, la bienveillance du Peuple, en attribuant la grandeur de l'Etat à sa prudence, à sa bravoure & à sa discipline; & faisant valoir la bonté des Constitutions Athéniennes: » Nous sommes tous également indépendans, leur dit-il; nous n'obéissons qu'à la loi, dont l'empire sur le pauvre & sur le riche est le même: la porte des dignités est ouverte à tout Citoyen, sans distinction de naissance ou d'état; le seul mérite personnel a la préférence. » Ainsi finit la première année de la guerre du Péloponnèse.

Olymp.
LXXXVII.
3. Archidame rentra dans l'Attique au commencement de la campagne suivante, à la tête de son armée. Athenes fut alors affligée d'une peste qui avoit désolé la plupart des parties du Monde, & qui lui enleva l'élite de ses sujets & de ses soldats. Telle étoit sa violence, que les passans mourroient subitement dans les rues, & que les oiseaux de proie & les bêtes voraces fuyoient les cadavres de ceux qui en avoient été infectés. Sa malignité laissa de cruelles impressions sur ceux qui échappèrent à ses ravages: ils perdirent la mémoire, jusqu'à se méconnoître eux-mêmes & leurs parens. Thucydide, qui en fut attaqué, décrit au long ses funestes effets: il remarque qu'elle acheva de corrompre les mœurs: le Peuple qui, pour détourner ce fléau, eut recours à ses Dieux, s'apercevant que ses prières & ses vœux redoublés ne le garantissoient de rien, & que le mal étoit général, passa du désespoir à la débauche, & chacun employa son argent & son tems comme s'il n'avoit qu'un jour à vivre. On imputa cet accident à Périclès, & l'on crut que la multitude d'habitans qu'il avoit attirés dans la Ville, avoit

corrompu l'air. Tandis que la peste désoloit Athenes, l'ennemi ravageoit l'Attique; cependant Périclès persista dans ses desseins, & refusa constamment d'abandonner toutes les espérances de ses concitoyens à l'événement d'un combat; il se contenta d'embarquer quatre mille Fantassins & trois cens Chevaux, & de mettre à la voile avec cent vaisseaux: cinquante galeres de Lesbos & de Chio se joignirent à cette Flotte: on ravagea les côtes du Péloponnèse, & l'on rentra dans le port, après avoir fait une tentative inutile sur Epidaure. Cette espece de diversion, mais plus encore la crainte de la peste & la défense du Pays, chasserent les Péloponnésiens de l'Attique, après quarante jours d'incursions. Les forces de Périclès tombèrent ensuite sur la Thrace; mais la peste fit de si grands ravages dans le camp devant Potidée, qu'il n'y eut point d'action considérable.

Le Peuple, allarmé de ces pertes, devint furieux: la guerre, la peste & les pillages l'avoient mis à deux doigts de sa ruine: il éleva ses cris contre Périclès, qu'il regardoit comme l'auteur de toutes ses miseres, & fit aux Spartiates des ouvertures qu'ils rejetterent. Dans cet abattement général, Périclès convoqua une assemblée, à dessein d'exciter ses concitoyens à la guerre, & de justifier sa conduite: mais l'Orateur, pour cette fois, ne servit pas utilement le Ministre; les traits de son éloquence glisserent sur des esprits qui n'étoient sensibles qu'à leurs malheurs; & quoiqu'on parût assez résolu pour le présent, cette heureuse disposition se dissipa avec l'impression qui l'avoit fait naître. Les craintes replongerent le Peuple dans sa mauvaise humeur, & Périclès fut condamné à une amende considérable, & privé de l'administration; mais le besoin qu'on avoit de

ses lumières, occasionna bientôt son rappel, & reprit les rênes de l'Etat avec plus d'autorité que jamais.

Dans la même année, Cnémus, Amiral des Spartiates, mit à la voile avec cent vaisseaux, & descendit dans l'Isle de Zacynthe. Les Zacynthiens refuserent d'abandonner les intérêts d'Athenes; leur territoire fut ravagé, & Cnémus rentra dans la Laconie. Quelque tems après cette irruption, Aristée de Corinthe, accompagné de quelques Lacédémoniens, partit pour la Perse: on manquoit d'argent, & les frais de la guerre étoient grands. Ils alloient solliciter ce Souverain de leur ouvrir ses coffres: chemin faisant, ils tenterent de détacher Sitalce, Roi de Thrace, du parti des Athéniens, & de procurer son secours à Potidée; mais livrés par ce Prince entre les mains des Ambassadeurs Athéniens, qui les envoyèrent à leurs concitoyens, ils furent jettés dans des précipices, sans aucune forme de procès. C'est ainsi qu'on se vengea d'Aristée, qu'on accusoit de tous les troubles de la Thrace; quoiqu'on dît que c'étoit pour user de représaille avec les Lacédémoniens qui avoient exercé le même traitement contre quelques particuliers d'Athenes qui trafiquoient dans le Péloponnese. Potidée capitula cet hiver: la garnison fut réduite à cette extrémité, qu'ils se mangeoient les uns les autres, faute de provision: cependant elle ne se rendit qu'à des conditions si honorables, qu'on inquiéta ceux qui commandoient à ce siege, pour ne l'avoir pas prise à discrétion. Athenes peupla cette Ville de ses propres citoyens, & cette expédition qui leur coûta deux mille talens, ferma la seconde campagne.

Les Péloponnésiens ouvrirent la quatrième cam-

pagne par une tentative sur Platée. Les habitans de cette Ville réclamèrent les privilèges que Pausanias leur avoit accordés, lorsqu'il défit les Perses sur son territoire, & ils obtinrent une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils eussent informé les Athéniens de l'état de leurs affaires; mais sur l'assurance positive des Athéniens qu'on enverroit à leur secours, ils firent dire à Archidame qu'ils s'exposeroient à tout, avant que de rompre avec leurs alliés. Aussi-tôt, Archidame investit la Ville, & fit élever une montagne de terre à la hauteur des murs. Les Platéens éleverent leurs murs en même proportion, & minerent la montagne par le pied: ils en tiroient une grande quantité de terre, par un conduit qui pénéroit jusqu'au centre de cet ouvrage, & la montagne s'affaïsoit, tandis que les murs s'exhaussoient: pour plus de sûreté, ils doublerent leurs remparts. Les Péloponnésiens employèrent alors les machines; mais les Platéens en éludèrent l'effet, en leur opposant des poutres suspendues par des cordes: on eut recours au feu; on jeta dans la Ville une si grande quantité de fascines embrasées, de soufre allumé, de poix ardente & d'autres matieres combustibles, qu'elle en fut à moitié brûlée; mais l'incendie fut arrêté, & le Péloponnésien forcé d'en commencer le siege en forme. A cet effet, on environna la Ville d'un long mur, que deux fossés rendoient inaccessible au dedans & au dehors: la saison étoit alors avancée; le gros de l'Armée se retira: on ne laissa dans les retranchemens que les Béotiens & quelques autres; ce qui suffisoit pour défendre les ouvrages, & continuer le blocus. Voici la première description que nous ayons d'un siege conduit avec quelque régularité: tous ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent,

Olymp.
lxxxvii.

4.

commencés sans dessein, & continués sans art; ont toujours été longs & coûteux. Pour se rendre maître d'une place, on l'environnoit; on lui donnoit un assaut général, & on recommençoit jusqu'à ce qu'on l'emportât, ou qu'on levât le siège; on n'en favoit pas davantage: on connoissoit toutefois dans les guerres de Troye & de Thebes, le bélier, les échelles, & les autres machines. Les Grecs trouverent toutes ces inventions en Orient, où elles étoient familières dès le tems même de Moïse, & dont plusieurs Rois des Hébreux s'étoient servis long-tems avant eux; mais ce qui empêcha cette partie de l'Art militaire de se perfectionner en Grece, proportionnellement aux autres, c'est qu'elle étoit en aversion chez les Lacédémoniens, qui avoient des idées particulières de valeur, & qui ne vouloient vaincre l'ennemi qu'en bataille rangée: cependant ce Peuple, convaincu par expérience, des inconvéniens auxquels il étoit exposé, par son ignorance dans l'art d'assiéger, fut contraint de s'en instruire, pour réparer, en quelque sorte, le désavantage qu'il avoit avec des voisins qui n'avoient point goûté la politique de vivre dans une Ville sans murs, & par-tout ouverte aux irruptions: ainsi nous pouvons dater du siège de Potidée les premières connoissances de l'attaque & de la défense des places.

Tandis que les Spartiates assiégeoient Potidée, les Athéniens avoient affaire aux Chalcidéens, habitans de la Thrace, & aux Béotiens, Peuple de la Macédoine, qui, avec le secours d'Olinthe & de quelques autres Cités, les combattirent, les vainquirent, & les poursuivirent jusques devant Potidée, & delà à Athenes. Phormion, leur Amiral, les vengea sur mer de cette disgrâce; il

tomba sur quarante-six vaisseaux Péloponnésiens qui conduisoient des forces de terre contre l'Acarnanie; il en prit douze, & mit le reste en déroute. Ce premier combat se donna devant Nauracte, où les Athéniens étoient à la rade. Les Péloponnésiens ne furent pas plus heureux dans une seconde action; la mauvaise conduite des Chefs & le désordre de la Flotte les priverent de tout l'avantage qu'ils attendoient des grands préparatifs qu'ils avoient faits. Ils n'avoient pas encore souffert ces échecs, quand Brasidas & Cnémus résolurent de surprendre le Pirée: la supériorité qu'Athenes avoit sur mer, la tenoit dans une sécurité dangereuse, & son port étoit assez mal gardé. Dans ce dessein, ils mouillèrent à Mégare, & sortirent de Nisée avec quarante vaisseaux; mais le vent leur étant contraire, & le courage les abandonnant, ils tombèrent sur trois corps-de-garde placés à Budore, Promontoire de Salamine, s'en emparèrent, entrèrent dans l'Isle, & la ravagerent. La flamme des signaux annonça ce désastre aux Athéniens, & leur consternation fut extrême: quant aux Péloponnésiens, ils se retirèrent si-tôt qu'ils s'apperçurent qu'on avoit pris l'allarme.

Au commencement de cet hiver, Sitalce, Roi de Thrace, déclara la guerre à Perdicas, Roi de Macédoine, & entra dans ses Etats à la tête de cent cinquante mille hommes. Les Macédoniens se renfermèrent dans leurs Villes: cette multitude répandit la terreur dans toute la Grece, & les Athéniens se repentirent d'avoir appelé à leur secours un Prince qui pouvoit se rendre leur maître. Phormion rentra victorieux dans Athenes, après avoir pourvu à la sûreté de l'Acarnanie: son retour finit cette campagne, dont les succès ont été partagés.

La perte de Périclès est un des plus grands malheurs qu'Athènes ait soufferts cette année. Plutarque dit qu'il mourut de la peste, mais ce fut dans les langueurs d'une espèce de consomption qu'il s'éteignit. Quelques amis qui environnoient son lit au moment de sa mort, n'en croyant plus être entendus, faisoient l'éloge de sa vertu, de son autorité, & du nombre de ses victoires; car il avoit élevé neuf trophées, en qualité de Général; mais Périclès, qui les avoit attentivement écoutés, leur dit qu'il s'étonnoit qu'ils exaltassent des choses qui lui étoient communes avec tant d'autres, & qu'ils oubliassent un trait beaucoup plus important, c'est qu'il n'avoit jamais fait de peine à personne: en effet, il est surprenant qu'un homme que la multitude des affaires dont il étoit chargé, obligeoit de traiter avec tant d'esprits différens, ne cédât jamais à la passion, & n'abusât point de son pouvoir, & qu'il en usât toujours avec son ennemi, comme s'il devoit un jour devenir un ami. La conduite qu'il tint dans l'Etat lui fait un honneur particulier: ses rivaux sont écartés; l'autorité est toute entière entre ses mains; un autre se croiroit au milieu de sa carrière, & c'est alors qu'il s'arrête. Il avoit assurément de la vraie grandeur dans l'esprit: dirigé par des principes de justice, il eut en aversion les voies arbitraires, & la toute-puissance qu'il exerça dans la République, fut le prix de son éloquence & la récompense de ses talens. Tandis que la fermeté de son administration faisoit la sûreté de la Patrie, la douceur de son caractère garantissoit son administration du nom de tyrannie: tel étoit l'homme d'Etat. Quant à l'homme de Guerre, prompt à prendre les armes, & lent à s'en servir, il différoit l'action jusqu'à ce qu'il fût presque

sur du succès: cette prudence lui fit la réputation de Général compatissant, & ménager du sang de ses concitoyens: il encourageoit quelquefois le soldat, en lui disant qu'il n'épargneroit rien pour le rendre immortel, & suspendoit quelquefois son ardeur, en lui représentant que l'homme n'étoit point un arbre qui repousse quand il est abattu.

L'expérience lui avoit appris qu'il y a moins de fond à faire sur l'intrepidité, que sur la conduite & les stratagèmes: il engagea les Athéniens dans plusieurs guerres; mais son but étoit moins de les rendre terribles au dehors que puissans au dedans. Sa place dans la République étoit au gouvernail; il y fut assis pendant quarante ans: Athènes n'a jamais été plus florissante, & la durée de son ministère prouve combien on en étoit satisfait. Il faut en attribuer la tranquillité à son éloquence, qui, comme un torrent, entraînoit tout ce qui s'opposoit à ses desseins, & triomphoit des passions, que Plutarque appelle *les verroux & les clefs de l'ame*; ce qui demandoit, chez un peuple aussi délié, un talent extraordinaire. Tel étoit son empire sur les esprits, qu'il changea l'essence du Gouvernement. Athènes, disoit-on, n'est plus un Etat Démocratique; l'Attique est le Royaume d'un Citoyen illustre que son éloquence a couronné. La haute opinion qu'on avoit de son intégrité, préparoit l'effet de ses discours: il n'augmenta point ses revenus d'où l'on peut juger qu'il étoit au dessus de toutes idées basses de fortune, & qu'il employa réellement au bien de la République & à l'embellissement de la Ville, les sommes immenses dont il disposa de son autorité privée. En procurant la circulation de l'espèce, peut-être en détournoit-il cours; mais il n'en épuisoit pas la source: on adit que si Pisistrate n'eût pas maintenu sa tyrannie les

armes à la main, il n'y auroit aucune différence entr'eux; mais cette censure releve encore l'idée que nous avons de Périclès. Chaque jour aggrave la perte de ce grand homme: ses successeurs, la plupart égaux en mérite, & rivaux en dignité, rampent sous le peuple, qu'ils n'étoient pas en état de maîtriser, & négligerent le bien public, pour s'occuper de leur intérêt particulier.

Olymp.
LXXXVIII
1.

Aux environs de la moisson, les Péloponnésiens fondirent dans l'Attique pour la troisième fois; mais ils en sortirent après avoir ravagé la campagne. Ce fut alors que toutes les Villes de Lesbos, excepté Méthymne, abandonnerent le parti des Athéniens, qui, jugeant combien cette révolte seroit avantageuse à l'ennemi, affectèrent de n'en rien croire, dans l'espérance que cette inattention les empêcheroit de se déclarer; mais quand on apprit que la plupart des habitans de l'Isle s'étoient retirés dans la Capitale, & qu'ils se préparoient à la guerre, on envoya quarante vaisseaux contre ces rebelles: on comptoit les surprendre occupés d'une fête instituée en l'honneur d'Apollon, & qu'ils célébroient hors de la Ville; mais informés de ce dessein, ils se disposerent à recevoir l'ennemi; tandis qu'ils arrêtoient les Athéniens en pourparlers, ils firent demander un prompt secours aux Spartiates. Les Spartiates renvoyerent l'audience des Députés à l'Assemblée générale de la Grece, lors de la célébration de la prochaine Olympiade: c'est-là que pour justifier leur procédé avec Athenes, & convaincre Lacédémone de leur attachement, les Lesbiens représenterent qu'ils ne trahissoient ni leurs amis ni leurs compatriotes, & qu'on pouvoit les regarder comme des transfuges; qu'ils s'étoient engagés par le Traité qu'ils avoient conclu avec les Athéniens, à leur donner du secours

contre les Barbares seuls; mais qu'on s'en étoit servi pour opprimer les alliés, & captiver la Grece; qu'on n'avoit respecté leur alliance que parce qu'elle étoit utile à ce projet, & qu'ils devoient se méfier de la modération qu'Athenes affectoit à présent, s'ils ne vouloient subir le sort de ses voisins, & devenir la proie de son ambition; que par ces motifs, ils étoient forcés de renoncer à leurs premiers engagements, & d'en former de nouveaux; qu'une révolution si peu préparée, marquoit, à la vérité, plus de courage que de prudence; mais que Sparte n'en devoit être que plus prompte à leur accorder sa protection; qu'en les secourant dans les conjonctures présentes, ils en encourageoient d'autres à les imiter, & se laveroient du reproche qu'on leur faisoit, d'abandonner ceux qui se jettoient entre leurs bras; ils ajouterent qu'ils étoient en état de rendre de grands services; qu'ils avoient des vaisseaux, & que Lacédémone en manquoit; enfin, qu'on n'auroit jamais une occasion plus favorable pour écraser les Athéniens, que la guerre & la peste avoient affoiblis, & dont la Flotte étoit divisée, & les trésors épuisés.

La vérité de ces remontrances & l'adresse des Députés, déterminèrent alors les Spartiates à une alliance qu'ils avoient rejettée au commencement de la guerre. Les ports des Lesbiens étoient bloqués; on résolut d'aller incessamment à leur secours, & de rentrer en même tems dans l'Attique. A cet effet, les Spartiates s'avancerent dans l'Isthme; mais la nonchalance des alliés, & les ravages que trente vaisseaux Athéniens faisoient le long des côtes du Péloponnese, les contraignirent de revenir. Dans ces entrefaites, les habitans de Mytilene hasardèrent une entreprise sur Méthymne, & échouèrent. Pour prévenir ces irruptions,

les Athéniens rassemblèrent de nouvelles forces, & bloquerent Mytylene par terre & par mer : ils avoient alors deux cens cinquante vaisseaux occupés en divers endroits ; leur Flotte, peut-être plus nombreuse au commencement de la guerre, n'avoit jamais été si complète, ni mieux équipée. Il est vrai que les préparatifs & la paie des soldats avoient épuisé leurs finances : les Citoyens d'Athènes se conférerent pour les frais du siege de Mytylene ; ils ramassèrent une somme de deux cens talents, sans compter ce que l'on tira des alliés, qui contribuèrent tous, excepté les Cariens, qui refusèrent de payer la taxe qu'on leur avoit imposée, & massacrerent Sosieles, & la plupart de ceux qu'on avoit commis à sa collection. Il n'y eut d'action remarquable pendant l'hiver, que la sortie des Platéens : on manquoit de provisions dans cette Ville, dont le siege n'avoit point discontinué : deux cens habitans, munis d'échelles, dont ils avoient mesuré la longueur sur l'épaisseur & le nombre des briques qui formoient le mur ennemi, franchirent cet ouvrage à la faveur d'une nuit orageuse, & se réfugièrent dans Athenes.

Olymp. LXXXVII.
2. Les Péloponnésiens rentrèrent dans l'Attique au commencement du printems, sous la conduite de Cléomènes, oncle & tuteur de Pausanias, Roi de Lacédémone, & détruisirent tout ce qui leur étoit échappé dans la première irruption : en même tems Alcidas fit voile pour Lesbos avec cinquante vaisseaux ; mais il s'arrêta si long-tems sur les côtes du Péloponnèse, que le Spartiate Salathus, Gouverneur de Mytylene, sans espoir de secours, & manquant de provisions, résolut de tenter une sortie, & rendit aux habitans les armes qu'on leur avoit ôtées ; mais à peine le Mytylénien fut-il armé, qu'il menaça de capituler, & de livrer la place

à l'ennemi, si l'on ne mettoit en commun tout le bled qui restoit dans la Ville. Ce peuple persistant dans sa demande, ses Magistrats effrayés traitèrent, d'un consentement unanime, avec Pachès, Général des Athéniens, & se rendirent à discrétion ; car tout ce qu'ils en obtinrent, c'est qu'il épargneroit leurs vies jusqu'à nouvel ordre. Les auteurs de la révolte, qui n'espéroient point de grâce, se réfugièrent dans les Temples : on les en arracha, & on les transféra à Ténédos, jusqu'à ce que leur sort fut décidé. Pachès prit encore quelques places : les prisonniers furent envoyés à Athenes, où on les mit à mort, & Salathus avec eux ; quoiqu'il s'engageât de faire lever le siege de Platée, si on lui laissoit la vie. On exécuta deux mille Lesbiens à Athenes, & on ordonna à Pachès de massacrer tous ceux qui restoit à Mytylene, & de jeter dans l'esclavage les femmes & les enfans ; mais les Athéniens, frappés de cette cruauté, revinrent le lendemain aux opinions. Cléon, qui s'étoit emparé des esprits depuis la mort de Périclès, & le premier auteur de ce décret, persista dans son opinion, & dit : « Qu'il falloit un exemple : & que ne feront point, ajouta-t-il, les autres alliés, dont l'obéissance est forcée, & qui ont quelque raison de traiter notre domination de tyrannie, si ces Insulaires, à qui nous avons laissé la liberté, qui se conduisent par leurs loix, & que la multitude de leurs vaisseaux met à couvert de l'ennemi, peuvent se révolter impunément ? Quelles que soient nos constitutions, elles doivent être inviolables ; de mauvaises loix bien observées, sont préférables à de bonnes, que le Magistrat néglige, ou que le peuple méprise ; enfin, rien n'est plus funeste à un Etat qu'une pitié mal placée. » Mais

Diodote, qui avoit toujours combattu son avis, obtint du peuple la révocation du décret, & l'on dépêcha à Mytilene un contre-ordre qui arriva au moment de l'exécution. Cependant on s'empara de leur Flotte, on rasa les fortifications, & l'on consacra aux Dieux la dixième partie de leur territoire. Les Athéniens partagerent le reste, & s'en approprièrent les revenus en entier.

Dans le même tems, Nicias prit & fortifia, pour la sûreté des côtes voisines de Mégare, Minioa, petite Ile qui faisoit face à cette Ville. Après une longue & vigoureuse résistance, les Platéens se rendirent à discrétion: on remit leur sort entre les mains de huit Spartiates, qui s'y transportèrent en qualité de Juges. Sans instruire leur procès en forme, ces Députés leur demanderent quels services ils avoient rendus à Lacédémone & à ses alliés pendant cette guerre. Ils éludèrent la question, & s'étendirent sur ce qu'ils avoient fait, non seulement pour la Nation en général, mais pour les Spartiates en particulier, lors du tremblement de terre & de la révolte des Hélotés; ajoutant que si l'alliance entre Lacédémone & Platée avoit cessé, c'étoit la faute de Lacédémone, qui les avoit renvoyés aux Athéniens, dont l'honneur & l'équité ne leur avoient jamais permis de se détacher. Embrassant ensuite leur défense sans bassesse & sans arrogance, & s'adressant aux Députés avec fermeté: « Tournez les yeux, leur dit-on, sur ces tombeaux, ce sont ceux de vos ancêtres: nous avons satisfait jusqu'à présent à ce que nous devons à leur mémoire; abandonnez-vous la possession de leurs cendres à leurs meurtriers, à ces Thébains qui les ont combattus à Platée? Jetez-vous dans l'esclavage ce pays où la Grece retrouva sa liberté? Renverserez-vous les autels de ces Dieux,

dont

dont vous implorâtes l'assistance contre les Perses, & abolirez-vous les sacrifices qu'on institua en mémoire de leur défaite? C'est à vous que nous avons livré notre Ville, & non pas aux Thébains: si vous avez résolu de nous refuser la grace que nous avons lieu d'espérer en qualité de libérateurs de la Grece, remettez-nous au moins dans l'état où nous étions quand nous avons mis bas les armes, & ne nous abandonnez pas à la fureur de nos ennemis.

Les Thébains s'éleverent contre eux, & repliquèrent avec tant de force, que les Juges leur répondirent encore: « Quels services avez-vous rendus à Lacédémone & à ses alliés dans cette guerre? » Aucun, répondirent-ils. Et les Juges, sur cette réponse, en condamnèrent à mort deux Grecs, avec vingt-quatre Athéniens. Les Spartiates dirent, pour justifier cet arrêt, qu'au commencement de la guerre, ils avoient proposé la neutralité aux Platéens, & que leur refus les mettoit à présent en droit d'exercer contre eux la dernière sévérité; mais il est évident que les Platéens furent immolés à la haine des Thébains; aussi, dans leur défense, reprochèrent-ils aux Spartiates qu'ils abandonnoient la justice pour conserver leurs alliances: « Si votre intérêt, leur dirent-ils, est la mesure de votre équité, nous avons lieu de penser que votre intérêt vous est plus cher que votre gloire. En effet, les Lacédémoniens ne se piquent pas alors de ces principes d'honneur & de justice qui les avoient distingués du reste de la Grece; & dans tout le cours de cette guerre, ils écoutèrent l'intérêt & la passion autant qu'aucun de leurs voisins; cependant il faut convenir que la conduite des Athéniens à Lesbos étoit pour eux un grand exemple de sévérité, & que dans le procédé

V.

des Spartiates avec les Platéens, il y avoit peut-être autant de haine contre les Athéniens, que d'indulgence pour les Thébains.

L'amitié réciproque de ces deux Républiques étoit extrême : elle s'étendoit jusqu'aux alliés, qu'on traitoit avec une rigueur proportionnée aux services qu'ils avoient rendus ; & de part & d'autre, on crut qu'il étoit nécessaire de contenir, par la crainte du châtement, des peuples qu'on sollicitoit sans cesse à la révolte : il y avoit plus de négociations que de combats ; & ceux qui furent exécutés comme rebelles, étoient presque en aussi grand nombre que ceux qui périrent les armes à la main. La mort des Platéens fut suivie de l'esclavage de leurs femmes, & de la perte de leurs biens, dont on accorda aux Thébains les revenus pour dix ans : leur Ville, qu'on détruisit la campagne suivante, demeura long-tems ensevelie sous ses ruines. Tel fut le sort des Platéens, dont l'alliance avec les Athéniens avoit duré quatre-vingt-treize ans. Un peuple qui avoit rendu de si grands services dans la guerre contre les Perses, & qui, sur un Oracle qui déclaroit que la bataille de Platée devoit se donner sur le territoire d'Athènes, avoit généreusement aliéné ses domaines en les annexant à ceux de l'Attique, méritoit assurément un traitement plus doux. Cette preuve extraordinaire de zèle pour la cause commune les avoit distingués du reste des alliés : ils composoient entre les Grecs un ordre particulier : la dignité de Prêtres dont ils étoient revêtus dans les sacrifices qu'on faisoit en mémoire de la défaite des Perses, & dans les prières qu'on adressoit aux Dieux pour la prospérité de la Nation, leur imprimoit un caractère inviolable & sacré. Ils ne manquèrent pas d'appuyer sur cette distinction, & de se représenter dans leurs

défenses comme des Sanctuaires vivans ; mais les Spartiates ne leur pardonnèrent point l'attachement opiniâtre qu'ils avoient eu pour Athènes : enflammés par les Thébains, ils les jugèrent, sans égard pour les services qu'ils avoient rendus, & pour les immunités qu'on leur avoit accordées.

Les Péloponnésiens, qu'on avoit envoyés au secours de Lesbos, voyant cette Isle perdue sans ressource, pensèrent à s'emparer de quelques places sur les côtes d'Asie, dans le dessein d'attirer les Ioniens dans leur parti, ou si ce projet échouoit, de transporter le siège de la guerre dans cette contrée ; mais Alcidas se refusant à cette entreprise, qui lui parut téméraire, & poursuivi par Pachès, ils alloient reprendre la route du Péloponnèse, lorsqu'ils apprirent la révolte de Corcyre : ils firent voile pour cette Isle, dans l'espérance de s'en emparer à la faveur de ces troubles. Ils trouverent le peuple & les Magistrats dans la dernière dissension : le peuple avoit appelé les Athéniens à son secours ; les Spartiates prirent le parti de la Magistrature, & dispersèrent la Flotte des Corcyréens & des Athéniens réunis ; mais ils ne firent aucune entreprise sur la Ville, où leur faction n'étoit pas la plus forte. A l'arrivée d'un renfort de soixante vaisseaux Athéniens, le peuple passa de l'insolence à la fuite, & se porta aux plus affreuses extrémités. Corcyre ne fut en un moment qu'une vaste scène de meurtres ; on se massacra jusqu'aux pieds des autels, sans distinction d'âge, de qualité, d'alliance & de sexe. La mort parcouroit les maisons dans toutes ses formes différentes, & ceux qui professoient la neutralité, étoient les victimes de l'un & de l'autre parti. La Grèce n'offre aucun exemple d'une pareille révolution. Pour désigner une sédition sanglante, on dit dans la suite, en proverbe,

une *sédition Corcyréenne*. Plusieurs Cités, à l'imitation de ces Insulaires, appellerent le Spartiate & l'Athénien dans les démêlés de la Noblesse & du peuple; ce secours leur étoit funeste. Afin qu'elles ne fussent point en état d'entrer dans la contestation des deux Républiques sur la Souveraineté de la Grece, en affectant de les protéger, on combloit leur ruine. Athenes & Lacédémone trouvoient leur avantage dans ces divisions intestines, & les excitoient. Thucydide compare, à cette occasion, les Etats subalternes aux petites rivières qui vont se perdre dans les fleuves qu'elles grossissent.

La querelle de Syracuse & de Léontium troubloit alors la Sicile. Ces deux Villes formerent des alliances, & se préparèrent vigoureusement à la guerre. Les Léontins, originaires d'Ionie, engagèrent dans leur parti les Athéniens, dont ils se disoient alliés; & qui n'étoient pas fâchés d'entrer dans leur Isle: ils avoient en vue de s'en emparer, & de priver les Péloponnésiens des bleds qu'ils entiroient. Ce dessein n'étoit pas nouveau: il paroît que Périclès le désapprouvoit, lorsqu'il leur répondit du succès de la guerre du Péloponnèse qu'il leur conseilloit, s'ils mettoient des bornes à leurs conquêtes, & s'ils n'embrassoient pas plus qu'ils n'étoient en état de porter; cependant on dépêcha vingt vaisseaux; les habitans de Rhégium en fournirent dix autres; & cette Escadre tomba sur l'Éolie, voisine de la Sicile. La peste, qui ne faisoit que de cesser, recommença pendant l'hiver, & fut plus funeste aux Athéniens que la guerre.

Olymp.
LXXXVII

Les fréquens tremblemens de terre qu'il y eut alors en Attique, arrêterent les Péloponnésiens, qui se préparoient à commencer la sixième campagne par une irruption. Les Athéniens armerent

alors deux Flottes; l'une de trente vaisseaux, commandée par Démosthène, étoit destinée contre le Péloponnèse; & l'autre de soixante, sous les ordres de Nicias, devoit descendre à Mélos. Nicias ne fit rien de remarquable à Mélos; il regagna la côte; se mit à la tête de ceux qu'on avoit laissés dans Athenes; défit quelques troupes éparées dans la Béotie, & rentra. Démosthène descendit assez heureusement en Étolie; mais les habitans avertis de sa marche, se rassemblèrent, le combattirent, le mirent en déroute, & tuèrent l'élite de ses soldats: honteux de revenir sans avoir réparé sa disgrâce, il jeta du secours dans Naupacte, qui étoit sur le point de se rendre, se joignit aux Acarnaniens, & défit les Ambraciotes, que les Péloponnésiens, leurs alliés, abandonnerent: cette victoire le remit en faveur, & procura la paix entre les Ambraciotes & les Acarnaniens.

L'année suivante, Agis, fils d'Archidame, entra dans l'Attique. Les Athéniens, résolus de mettre fin à la guerre de Sicile, armerent quarante vaisseaux, dont on donna le commandement à Eurimédon & à Sophocle, avec ordre de relâcher à Corcyre, & d'éteindre entièrement la sédition, s'il en restoit quelque étincelle. La Flotte qui devoit infester les côtes du Péloponnèse, sous les ordres de Démosthène, se joignit à celle-ci. Cet Amiral fit part à ses collègues du dessein qu'il avoit de surprendre Pyle, promontoire escarpé de la Messénie, qui s'élève au dessus d'une petite Isle stérile, dont la baie étoit une retraite assez commode pour les vaisseaux. Le mauvais tems les força d'exécuter ce projet, qu'ils avoient rejeté: Pyle fut prise; le soldat, qui sentit l'avantage de ce poste, se hâta de s'y fortifier; les ouvrages furent achevés en six jours; on en confia la défense à Démosthène;

on lui laissa quatre vaisseaux, & les Généraux se séparèrent. Le Spartiate ne jugeant pas à propos de négliger une perte de cette importance, quitta l'Attique, & s'avança devant Pyle avec toutes ses forces : il en descendit une partie dans Sphactérie, petite Ile voisine : on bloqua le havre, & on attaqua le fort par terre & par mer. Démosthène repoussa vigoureusement cet effort ; il soutint le siège pendant deux jours ; le troisième jour, la Flotte, informée du danger auquel il étoit exposé, revint à son secours : on offrit le combat aux Péloponnésiens ; ils le refusèrent : on entra dans la baie ; on les mit en déroute ; ils perdirent plusieurs vaisseaux ; on leur en prit quatre, & le reste se retira sur le rivage.

Les Spartiates, qui venoient de bloquer les Athéniens dans Pyle, se trouverent alors eux-mêmes renfermés dans Sphactérie. Parmi les Péloponnésiens, quelques Magistrats de Sparte ne voyant aucun moyen de secourir leurs compatriotes, se transporterent sur les vaisseaux Athéniens, demanderent une trêve, pendant laquelle on concluroit dans Athenes une paix générale, & s'offrirent à livrer leur Flotte en otage jusqu'au retour des Ambassadeurs. Les Députés de Lacédémone arrivés à Athenes, représentèrent au Peuple combien il leur seroit glorieux d'accorder la paix à un Etat qui tenoit la paix & la guerre entre ses mains, il n'y avoit qu'un moment : ils insinuerent encore que la bonne intelligence des deux Républiques entraînoit la Souveraineté du reste de la Grece, qui se soumettroit sans peine à leur autorité réunie. Jamais les Spartiates n'avoient été réduits à cette extrémité : ils abandonnoient le titre de Protectors pour partager celui de tyran, ou plutôt pour favoriser la ty-

rannie de leurs rivaux. Rien ne prouve mieux le mauvais état de leurs affaires ; mais Cléon, fier de leurs soumissions, exigeoit que pour préliminaire du Traité, on leur livrât tous ceux qui étoient dans Sphactérie, & fit tant d'autres demandes exorbitantes, que la honte arrêta les Députés. Cette négociation échoua ; la trêve expira, & les Péloponnésiens redemanderent les soixante vaisseaux qu'ils avoient confiés aux Généraux Athéniens ; mais sous le prétexte frivole que la trêve avoit été rompue, & qu'un des principaux articles étoit, que qui la rompoit en un point la rompoit en tous, on garda les vaisseaux.

La guerre se ralluma de part & d'autre ; on poussa vigoureusement le siège de Sphactérie ; mais la résistance des Spartiates étant beaucoup plus longue qu'on ne l'espéroit, les Athéniens se repentirent des obstacles qu'ils avoient apportés à la paix : ils s'en prirent à Cléon, qui répondit à leur reproche que la réduction de cette Ile n'étoit pas aussi difficile qu'on le disoit, & qu'il s'en chargerait si l'on vouloit. Le Peuple le prit au mot, & Nicias lui résigna le commandement, charmé & de se délivrer de la conduite d'une expédition dont il auguroit mal, & d'exposer son rival à toutes les suites d'un mauvais succès. Cléon sentit qu'il s'étoit trop avancé, & chanta palinodie : mais plus il s'excusoit, & plus on le pressoit ; bien ou mal, il falloit se tirer de ce mauvais pas : reprenant donc son air avantageux, il déclara qu'il périroit de la main des Spartiates, ou que, dans vingt jours, ils seroient tous prisonniers dans Athenes. Le Peuple qui connoissoit le personnage, répondit à cette fanfaronnade, par un éclat de rire ; cependant il trompa leur attente, & dégagea sa parole.

On lui donna Démosthène pour collègue : ils descendirent dans l'Isle, surprirent & dépêchèrent les premières sentinelles, & formèrent leur attaque, qu'ils poussèrent, & qu'on soutint avec intrépidité : cependant l'avantage demeura aux Athéniens, & les Spartiates se retirèrent au centre de l'Isle : du centre, ils disputèrent le terrain pied à pied jusqu'aux extrémités : là ils se cantonnèrent dans une forteresse, assise sur une montagne, dont l'accès étoit fort difficile, & se préparèrent à la défendre. Après une action terrible, qui dura la plus grande partie du jour, le chef d'une troupe de Messéniens, qui étoient venus au secours de leurs alliés, découvrit un sentier détourné, qui conduisoit au sommet de la montagne, qui dominoit le fort, d'où il tomba sur l'ennemi avec un puissant détachement. Les Athéniens donnèrent en même tems un assaut général, & les Spartiates attaqués de tous côtés, troubles, abattus, fatigués, se rendirent à discrétion. Les Athéniens se servirent alors du même stratagème que les Perses employèrent aux Thermopyles, & l'on s'attendoit que les Spartiates imiteroient ceux qui combattirent sous Léonidas, & qu'ils périroient tous les armes à la main. A ce sujet, quelqu'un demandoit ironiquement à un des prisonniers, *si ceux qui avoient été tués, étoient de braves gens. Une fleche seroit une chose bien précieuse*, répondit-il, *si elle savoit discerner le brave homme du lâche.* Mais Cléon n'avoit pas résolu de les massacrer tous; il s'étoit engagé à les rendre prisonniers dans Athenes : de quatre cens vingt qui s'enfermèrent dans l'Isle, on n'en mit à mort que cent vingt-huit; le reste fut embarqué pour Athenes, & destiné au supplice, en cas de quelqu'irruption de la part de leurs concitoyens. Les Spartiates, loin

de méditer de nouvelles hostilités, se seroient volontiers prêts à une paix raisonnable; ils sollicitèrent la restitution de Pyle, & la liberté de leurs soldats; mais les Athéniens étoient trop fiers de leur succès, pour entendre à quelqu'accommodement. La défaite des Corinthiens dans l'Isthme acheva de les rendre impraticables. On mit en garnison dans Pyle les Messéniens de Naupacte; c'étoit leur Pays natal. Ennemis déclarés de Sparte, ils ne se contenterent pas d'infester la Laconie; mais ils accueillirent & encouragèrent tous ceux qui partagerent leur ressentiment.

La Flotte passa de Pyle à Corcyre. Les habitans se réunirent aux Athéniens, pour forcer les exilés qui s'étoient réfugiés dans les montagnes, d'où ils infestoient le Pays, à se rendre & à demeurer prisonniers, jusqu'à ce qu'on reçût des ordres d'Athenes, qui décidassent de leur sort; mais à condition que si quelqu'un d'entr'eux s'échappoit, tous seroient privés des avantages du Traité. Les Corcyréens, qui craignoient que les Athéniens n'eussent quelque indulgence pour ces malheureux, en engagèrent quelques-uns à prendre la fuite, & on les leur abandonna tous. La plupart furent mis cruellement à mort, en passant entre leurs lances, comme nos soldats par les baguettes. Les autres prévinrent ce supplice, en s'exécutant eux-mêmes avec des fleches, des cordes, & les autres instrumens qui leur tomberent sous la main. Telle fut la fin de la sédition de Corcyre : de-là les Athéniens firent voile pour la Sicile (c'étoit la destination principale de cet armement) : ils continuèrent la guerre dans cette contrée, mais avec bien moins de succès qu'ils ne s'en étoient promis.

Les Athéniens commencerent la campagne suivante. Nicias se mit en Mer avec une Flotte bien

équipée, & surprit plusieurs places importantes. Telles étoient l'Isle de Cythere, & Thirée, Ville peuplée d'Eginetes, qui s'étoient procuré la protection des Spartiates, par leur haine invétérée contre les Athéniens : la plupart furent mis à mort. Les Grecs de la Sicile inclinoient alors à la paix : on la conclut, à la persuasion du Syracusain Hermocrate, qui persuadé de la mauvaise volonté des Athéniens, les représenta non comme des alliés qui venoient à leur secours, mais comme des espions qui rodoient autour d'eux, & qui n'attendoient, pour s'emparer de leur Isle, que la commodité qu'ils en auroient, lorsque leurs dissensions intestines auroient épuisé leurs forces. Les Athéniens, qui n'avoient plus aucun prétexte pour demeurer en Sicile, justifient cette opinion, en bannissant deux de leurs Généraux, & en condamnant un troisième à l'amende, pour ne s'être pas opposé au Traité. Ce fut en vain qu'ils alléguèrent que le tems de leur commandement étoit expiré. Rien n'étoit plus commun parmi ceux qui se disputoient la faveur du Peuple, que de s'accuser mutuellement de trahison dans les entreprises malheureuses : mais leur punition procédoit de la mauvaise humeur de l'Etat, qui ne trouvoit rien d'impossible dans sa prospérité, & qui regardoit comme perdu tout ce qu'il manquoit à conquérir.

Il y eut à Mégare une sédition, dans laquelle une partie de la Noblesse fut chassée de la Ville. Quelques citoyens, convaincus de la nécessité de se réunir contre l'ennemi commun, qui ravageoit leur territoire, songerent à rappeler les exilés. Plutôt que de consentir à leur retour, les autres résolurent de livrer la Ville aux Athéniens, qui s'approcherent dans ce dessein, mais inutilement. Cependant ils investirent Nisée, s'en emparerent,

& ils espéroient que la prise de ce port entraineroit celle de la Ville. Brasidas, qui faisoit des levées contre la Thrace, vint au secours de Mégare, qui, pour se déclarer, attendit la défaite des uns ou des autres ; mais les Athéniens ayant évité le combat, elle ouvrit ses portes aux Spartiates, à titre de vainqueurs.

Les pros crits s'engagerent, par un serment, à ne point réveiller les injures passées, & on les rétablit ; mais à-peine furent-ils revêtus de leur première autorité, qu'ils en saisirent cent de la faction adverse, & qu'ils obligèrent le Peuple à les condamner à mort. Le Gouvernement de cette Ville étoit une espece d'Oligarchie, qui dura longtemps après cette révolution.

Tel étoit l'état des choses à Mégare, lorsque Brasidas continua sa marche vers la Thrace. Il s'étoit engagé dans cette expédition, à la sollicitation, & sur les promesses de Perdiccas, Roi de Macédoine, qui commençoit à s'alarmer des alliances que les Athéniens avoient formées dans ce Pays. Il traversa la Thessalie, & marcha sur les terres de plusieurs Princes, qui pouvoient lui disputer un passage qu'on ne leur avoit pas demandé. A-peine fut-il arrivé que plusieurs Villes se soumirent, à condition qu'on leur laisseroit leur Gouvernement & la liberté ; les principales étoient Acanthe, Stagire & Amphipolis. Thucydide l'Historien, qui commandoit dans ces Provinces, arrivant trop tard au secours d'Amphipolis, se jeta dans Eion, Ville voisine, qui n'auroit pas manqué de se rendre le jour suivant ; mais la conservation d'Eion ne réparoit pas la perte d'Amphipolis : elle étoit importante pour les Athéniens, qu'elle privoit de tout impôt, & des bois dont ils avoient besoin pour leur Flotte : d'ailleurs, c'étoit

un passage ouvert sur les terres des alliés. On imputa à la négligence de Thucydide la prise de cette place, & ce Général fut banni par l'autorité de Cléon. Il rentra dans Athenes, à la fin de la guerre; mais comme il ne reparoîtra plus sur la scene, & que l'année de sa mort n'est pas déterminée, nous allons placer ici ce que nous savons de plus de la vie & des actions de ce grand Historien.

Thucydide étoit fils du Thrace Olore ou Orole, qui descendoit du fameux Miltiade, dont il portoit le nom. Son éducation & sa fortune répondirent à sa naissance: il possédoit en Thrace quelques mines d'or, qui le rendirent nécessaire & puissant dans cette Contrée. Brasidas hâta la prise d'Amphipolis, par une capitulation avantageuse, pour prévenir l'arrivée de Thucydide, qu'il craignoit. Il passa sa jeunesse à Thurium, sur les côtes d'Italie, où les Athéniens venoient de fonder une Colonie. Nous ne savons rien de ce qu'il fit au dedans ou au dehors de l'Etat avant l'affaire d'Amphipolis, & nous allons cesser de le considérer en qualité de Général. Quelques Auteurs ont imaginé qu'il avoit subi la Loi de l'Ostracisme; mais nous avons remarqué qu'on ne condamnoit point à ce Tribunal ceux qui avoient mal servi la Patrie; mais ceux au contraire qui l'avoient trop bien servie, & dont la puissance effrayoit le Peuple, jaloux de sa liberté. D'ailleurs, l'Ostracisme n'éloignoit que pour dix années, & il est certain que l'exil de Thucydide dura vingt ans. Les circonstances de son retour sont incertaines: nous avons lieu de croire qu'il profita de l'amnistie générale qui suivit l'expulsion des trente tyrans. On suppose qu'il avoit soixante-huit ans, lorsqu'il commença son Histoire, dont il avoit rassemblé les matériaux long-tems avant la fin de la guerre. Il fut témoin

oculaire de la premiere partie des faits qu'il rapporte: quant à ce qui se passa après qu'il eut quitté le service, il étoit à portée de s'en informer exactement, & il n'en épargna pas les moyens. Il y en a qui jugent que son dessein étoit de se borner aux vingt premieres années, & qui ne regardent l'Histoire des six dernières, que comme la suite de la guerre; mais cette opinion ne me paroît pas fondée. Les haines & les hostilités continuerent à être les mêmes entre Athenes & Lacédémone, & il n'y avoit que la chute de l'une ou de l'autre de ces Républiques qui se disputoient l'Empire, qui pût éteindre leur querelle; ce qui arriva en effet, lorsqu'Athenes fut prise; la guerre ne cessa réellement qu'alors: d'où nous devons conclure que l'Histoire de Thucydide est imparfaite. Il s'y prit un peu tard; cependant, à bien compter, il alla jusqu'à quatre-vingts ans, & il lui restoit encore douze ans de vie pour finir son Ouvrage; mais cet intervalle ne suffisoit pas à un Historien si exact, & à un Ecrivain si correct; & si les huit Livres de son Histoire (selon la division présente, car jadis on en comptoit treize) ne sont pas aussi finis que le reste, c'est qu'il n'eut pas le tems de les revoir & d'y mettre la dernière main: cela est plus naturel à penser; que d'attribuer ce dernier Livre à sa fille, à Xenophon ou à Théopompe: je ne dirai rien ici du mérite de cet Historien; j'en ai porté mon jugement dans ma Préface.

La saison étoit avancée; Brasidas suspendit ses conquêtes, & employa le reste de l'hiver à fortifier les places qu'il avoit prises, & en préparatifs contre celles qui restoit à prendre. Les succès de ce Général arrêterent Lacédémone sur le penchant de sa ruine. Ses affaires étoient en si mauvais état, que les Spartiates craignoient que les

Hélotes, encouragés par leurs pertes, ne tentèrent une révolte : on prévint cet accident par un stratagème inhumain : on publia un Edit, qui promettoit la liberté à tous ceux qui prouveroient avoir rendu quelque service à l'Etat. Incontinent, deux mille des plus actifs, & par conséquent des plus inclinés à la révolte, justifient leurs prétentions, & s'assemblerent à la porte des Temples, où couronnés de fleurs, ils attendoient le moment de leur affranchissement : on les fit tous périr ; on ignore seulement de quelle manière on s'y prit, & l'on en commanda sept cens pour l'Armée de Brasidas. Tandis que les Spartiates subjugoient la Thrace, quelques Béotiens, mécontents de leur Gouvernement, qu'ils avoient envie de réformer sur celui d'Athènes, appellerent les Athéniens dans leurs Pays : ils y entrèrent avec toutes leurs forces & toutes celles de leurs alliés, & fortifierent Délium, sur le territoire de Tanagra. Délium étoit consacrée à Apollon, & par conséquent ce début contraire aux usages de la Grèce. Les alliés des Béotiens s'en offenserent, & marcherent contre les Athéniens : il y eut une action fort vive. Pácondas, Chef des Thébains, dépêcha secrètement un détachement de Cavalerie, avec ordre de faire le tour des montagnes, & de charger brusquement l'ennemi en queue, & toute l'Armée Athénienne fut mise en déroute ; Harpocrate, leur Général, fut tué avec deux mille de ses soldats. Les Béotiens mirent ensuite le siège devant Délium, où les Athéniens avoient laissé garnison ; mais après quelques tentatives inutiles, ils construisirent une machine, qui écarta les assiégés de ses murs, & fit une large breche, par laquelle ils entrèrent dans la Ville. Cette machine étoit le grand mât d'un vaisseau, qu'on avoit creusé dans toute sa lon-

gueur, & garni de fer par un bout, auquel on avoit attaché un pot, rempli de soufre & d'autres matières combustibles : à l'autre bout on avoit adapté une paire de soufflets, qui lançoient, avec violence, la flamme contre une partie des murs, couverte de vigne-vierge, & à laquelle l'instrument étoit appliqué. Le nombre des morts ne fut pas grand, & l'on ne fit que deux cens prisonniers.

Cette disgrâce, & l'expédition de Brasidas balancerent en quelque sorte les succès extraordinaires d'Athènes, & déterminèrent l'un & l'autre parti à un accommodement, qui leur donna le tems de réparer leurs pertes. On fit une trêve d'un an, sous prétexte de préparer un Traité de plus longue durée ; mais elle fut à peine expirée, que les Athéniens marcherent avec toutes leurs forces contre Mande & Scione, & s'appliquerent uniquement à la réduction de ces deux places, dont Brasidas avoit occasionné la révolte. Mande fut prise, & Scione bloquée. Pour secourir ces Villes, Brasidas abandonna Perdicas, qui l'occupoit alors à châtier ses voisins, dont il étoit mécontent. Le Roi de Macédoine, offensé de la conduite de ce Général, renouvela sur le champ ses alliances avec les Athéniens.

Dans ces entrefaites, Cléon fit voile pour la Thrace, prit Torone, & envoya sept cens prisonniers à Athènes. Il parut ensuite devant Amphipolis ; mais Brasidas avoit bien pourvu à sa sûreté. Il se préparoit à décamper, lorsque les Spartiates sortirent de la Ville, l'attaquerent, le tuèrent avec six cens des siens, & ne perdirent dans cette action que sept hommes ; mais Brasidas étoit de ce petit nombre : il n'eut, avant d'expirer, que le tems d'apprendre la nouvelle de la victoire.

Après tant d'échecs reçus coup sur coup, les

Olymp.
LXXXII.
2

Olymp.
LXXXIX.
3.

Athéniens songèrent sérieusement à la paix ; la mort de Cléon & de Brasidas firent naître ces heureuses dispositions. Ces Généraux, dirigés par des motifs & des principes entièrement différens, s'étoient toujours accordés à rejeter tout accommodement.

Brasidas avoit de l'intelligence & du courage, de la modération & de l'intégrité : long-tems il fit seul l'honneur de son Pays : personne, depuis Pausanias, n'avoit captivé comme lui la confiance des alliés : sa conduite équitable les avoit tous ramenés sous la domination de Lacédémone, & plusieurs Villes le reçurent dans leurs murs, comme le commun destructeur de la tyrannie des Athéniens. Tous les alliés célébrèrent solennellement ses funérailles ; mais les habitans d'Amphipolis instituèrent encore, en sa mémoire, des Jeux & des Sacrifices ; & l'adoptant pour Fondateur, après l'avoir érigé en Héros, ils anéantirent tous les momens de leur origine. Son éloignement pour la paix étoit moins un effet de son opiniâtreté, qu'un zèle vraiment Spartiate pour l'honneur de son Pays, & un ressentiment violent de l'insolence & du mépris des Athéniens pour ses concitoyens. Il n'eut jamais d'autre but dans toutes ses conquêtes, que de mettre à la raison ces rivaux orgueilleux, moins flattés de la gloire de faire de grandes actions, que de l'espoir de conclure une paix honorable. Je n'omettrai point la généreuse réponse de sa mere à ceux qui lui apportèrent la nouvelle de sa mort. Elle leur demanda s'il étoit mort en homme d'honneur : on lui répondit en faisant l'éloge de sa valeur & de ses exploits, & en le préférant à tous les Généraux de son tems. » Oui, dit elle, mon fils avoit du courage ; mais je ne doute point que Sparte n'ait beaucoup de citoyens plus braves que lui, «

Cléon

Cléon étoit un homme d'une toute autre espèce : dur, insolent, entêté, jaloux, furieux, avare & méchant : quelqu'adresse à se concilier la faveur du Peuple étoit le seul contre-poids à tant de défauts : il s'étoit fait un point capital de flatter les vieillards : avide d'argent, dont, à la vérité, il soulageoit le pauvre d'autant : il avoit de la vivacité dans l'esprit : plaisant au goût de quelques-uns, on le regardoit en général comme un bouffon. Il se soutint par une politique singulière : à peine fut-il en crédit, qu'il écarta du Gouvernement tous ses anciens amis, dans la crainte d'en être supplanté : il abandonna l'Etat à une troupe de brigands, & s'abaiſſa jusqu'à faire la cour à la plus vile populace ; cependant ils en avoient si mauvaise opinion, qu'ils embrasserent souvent le parti de Nicias, son ennemi déclaré. Nicias protégeoit la Noblesse, ménageoit le Peuple, & se faisoit respecter des uns & des autres. Cléon avoit une entière confiance dans sa façon de haranguer ; foible raisonneur, son éloquence étoit emphatique & bruyante ; son style & sa déclamation véhémens ; son geste & son action furieux. Ce ton fanatique introduisit au Barreau, & dans les Assemblées, une licence jusqu'alors inconnue, & les remplit de bruit & de désordre : en Cléon l'homme de guerre étoit aussi méprisable que l'homme d'Etat : peu fait pour les armes, il ne les prit que comme un instrument utile à ses mauvais desseins. La prise de Sphactérie auroit illustré tout autre ; mais ce n'étoit en lui que l'action d'un désespéré, & la suite d'une rodomontade : cependant, fier de ce succès, il se regardoit comme un grand Capitaine, & peu s'en falloit que le Peuple ne le crût ; mais l'expérience le détrompa ; il reconnut bien-tôt qu'il entendoit mieux à diriger ses assemblées,

X

qu'à le conduire au combat, quoiqu'au fond ce fut un homme par-tout également dangereux; dans le camp, plus fanfaron que soldat, & dans la République, boute-feu plutôt que bon citoyen.

Les Lacédémoniens, qui pouvoient traiter alors honorablement, desiroient la paix avec autant d'ardeur que les Athéniens: ils avoient à cœur la captivité des citoyens pris à Pyle; c'étoient les principaux Magistrats de leur Ville, & d'ailleurs, la paix de 30 ans, conclue avec les Argiens, tiroit à sa fin. Argos, Ville forte, sans passer pour l'émule de Sparte, n'étoit point une méprisable ennemie: son intelligence avec ses alliées la mettoit en état de se rendre incommode. Après de longues délibérations, qui les occuperent pendant tout l'hiver, les Spartiates répandirent, pour hâter la conclusion du Traité, qu'ils étoient résolus d'entrer en Attique, si-tôt que la saison le permettroit, & de s'y fortifier. Cette feinte menace rendit les Athéniens plus traitables, & la paix fut conclue pour cinquante ans entre les deux Etats & leurs alliés, après dix ans de guerre. Le principal article fut, qu'on retireroit ses garnisons, & qu'on se restitueroit de part & d'autre les prisonniers & les Villes. Nicias, qui faisoit un contraste exact avec Cléon, son rival, contribua beaucoup à cette paix, qui porta son nom. Ce Général aimoit tendrement sa Patrie & sa propre gloire: quoiqu'il se fût tiré avec succès de toutes les entreprises dont il avoit été chargé, convaincu qu'il devoit beaucoup à sa prudence & à sa bonne fortune, l'espérance d'un plus grand avantage ne lui fit jamais hasarder celui dont il jouissoit.

Æschile, né à Athenes, mourut au commencement de la guerre, ou quelques années après: nous pouvons dater de ce Poète l'origine de la

Tragédie; car les premiers essais de ce Poème n'étoient autre chose qu'un long récit, chanté par le chœur, & les progrès qu'il fit sous Thespis, du tems de Solon, n'étoient pas fort considérables. Thespis introduisit un personnage qui coupoit le chant du chœur par le récit de quelque fait éclatant. Pour Æschile, il changea la face du théâtre; il divisa l'action, il multiplia les rôles, & revêtit ses Acteurs d'habits convenables à leurs caractères. Il est pompeux & sublime; mais quelquefois obscur: son but est d'inspirer la terreur; & quoique ses pieces n'aient pas toute la décence & toute la régularité qu'on remarque dans ses successeurs; il mérite notre éloge pour avoir montré le premier sur la scène quelque exactitude & quelque variété.

CHAPITRE VI.

Depuis la Paix de cinquante ans, conclue entre Athenes & Lacédémone, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnese; ce qui comprend l'espace de 17 ans.

UN des articles du dernier Traité portoit que les Spartiates & les Athéniens auroient droit d'en retrancher, d'y ajouter, & de l'altérer dans l'occasion. Cette clause parut aux Bèotiens & aux autres Peuples du Péloponnese, si vague & si contraire à la bonne-foi, qu'ils refusèrent d'y souscrire; mais, pour effrayer ces rebelles, & lier plus étroitement encore les deux Républiques, Nicias les engagea à former entr'elles une ligue offensive de cinquante ans, mais qui n'en dura

que sept ou huit ; car le Traité qui la précédoit, n'ayant jamais été bien exécuté, la guerre ne fut jamais bien interrompue. Ce fut la faute des Lacédémoniens : le fort ayant décidé qu'ils commenceroient l'accomplissement du Traité, ils firent d'abord l'échange des prisonniers ; ils rendirent les leurs, & on leur renvoya ceux qu'on avoit faits à Pyle. Quant aux places, il faut avouer que leur promesse passoit leur puissance : ils avoient pris plus de Villes que les Athéniens ; mais les Athéniens étoient plus maîtres de celles qu'ils possédoient. Sparte en avoit rendu quelques-unes de celles que les Athéniens avoient conquises sur leurs alliés ; elle avoit accordé la liberté à d'autres, sans autre condition que d'en avoir l'entrée comme amie & comme libératrice ; & quoiqu'elle fût en état de dédommager Athenes de celles-ci, en lui laissant la possession de celles dont elle s'étoit emparée pendant la guerre, il y en avoit d'autres dont elle n'étoit que la protectrice ; & qui ne devoient jamais consentir à rentrer sous la domination des Athéniens, que leur révolte avoit ulcérés. Telle étoit Amphipolis, qu'elle ne put jamais livrer, quoiqu'elle en eût retiré sa garnison ; & employé à sa réduction tous les moyens imaginables, excepté la force ouverte ; dont elle s'étoit engagée d'user en cas d'un refus positif, & de se réunir aux Athéniens pour contraindre tous les alliés à la paix.

Cette nonchalance à remplir les articles, fit suspecter aux Athéniens la droiture de leurs intentions ; & ils retinrent ce dont ils étoient en possession. On entretenoit, à la vérité, quelque correspondance avec eux ; mais, bien loin de procéder avec vigueur contre les mécontents, on leur laissa le tems de se liguer. Les Corinthiens se re-

crierent les premiers contre les Spartiates, dont ils étoient perfidement abandonnés, & s'engagerent avec les Argiens, leurs ennemis déclarés, à qui ils insinuerent que ce Traité de paix entre Athenes & Lacédémone n'étoit qu'un projet d'enchaîner le reste de la Grece. Les Argiens, dont la treve expiroit, & qui s'attendoient, à tout moment, à quelque irruption du côté de Lacédémone, prirent facilement l'alarme ; d'ailleurs, leur puissance, les richesses qu'ils avoient acquises, & tous les autres avantages de la longue tranquillité dont ils avoient joui, leur inspiroient du mépris pour les Spartiates, sur-tout depuis qu'ils avoient médié la paix, après leur défaite à Pyle ; & ils méditerent de leur enlever la Souveraineté du Péloponnese. Dans ces vues, ils députerent douze citoyens avec amples pouvoirs de traiter avec toutes les Cités de la Grece, Athenes & Lacédémones seules exceptées. Mantinée en Arcadie, qui venoit de secouer le joug des Spartiates, entra la première dans leur alliance ; beaucoup d'autres suivirent cet exemple. Les Lacédémoniens s'apercevant que les Corinthiens étoient les auteurs de tous ces mouvemens, les sollicitèrent, par des Ambassadeurs, de les appaiser ; on leur représenta qu'ils ne pouvoient, sans parjure, rompre un Traité qu'ils avoient signé, & qui les engageoit à souscrire aux décisions du grand nombre. Les Corinthiens retorquerent ce prétexte de Religion, en les accusant de n'avoir pas rempli les principaux articles de ce Traité qu'ils objectoient, puisqu'ils en étoient encore à leur faire restituer les places qu'Athenes leur avoit prises : *Comment eux-mêmes, leur dit-on, pouvoient-ils abandonner les Thraces, sans violer un premier serment qui les obligeoit à leur défense ? Que quant à*

L'alliance avec les Argiens, ils prendroient là-dessus conseil de leurs amis & de l'équité, & les Ambassadeurs de Sparte furent congédiés avec cette réponse; & les Corinthiens non-seulement se liguerent avec les Argiens, mais n'épargnerent rien pour entraîner quelques autres Etats dans ce parti. Ils sollicitèrent particulièrement les Mégariens & les Thébains; mais la différence de leur Gouvernement & de celui de Mégare décida Thebes en faveur de Lacédémone. Presque toute cette année se passa en conférences & en négociations; on faisoit des Traités qu'on rompoit pour les renouveler inutilement, & on ne concluoit rien. Athenes & Lacédémone, moins jalouses de leurs voisins, que mécontentes l'une de l'autre, furent, pendant ce tems, abandonnées à leur haine réciproque. Les Athéniens, qui pressentirent que Pyle devoit inquiéter les Spartiates, en proposerent l'échange contre Panactum, que les Béotiens, qui en étoient possesseurs, refusèrent de rendre aux Spartiates, sans une alliance particulière, à laquelle ils consentirent, quoiqu'elle fût contraire au Traité qu'ils avoient fait avec les Athéniens, dont un des articles portoit qu'on ne feroit aucune alliance sans le consentement réciproque des Etats. Cependant les Béotiens demanderent Panactum, sous prétexte qu'on étoit convenu jadis que cette Ville située sur les confins de l'Attique & de la Béotie, n'appartiendroit ni aux Athéniens ni aux Béotiens, mais à l'un & l'autre Peuple.

Olymp.
XC. I.

Les Spartiates qui, pour accomplir un des articles du Traité, venoient d'en entreprendre un autre, se virent encore trompés dans l'affaire de Panactum; ils pallierent le déshonneur de cette négociation, en disant aux Athéniens que la place n'étoit plus en état de servir de retraite aux en-

nemis; mais les Athéniens, persuadés que les Béotiens n'avoient rien fait que du consentement, ou du moins, à l'instigation des Spartiates, leur répondirent, avec indignation, qu'ils avoient rompu le Traité dans ses principaux articles, en faisant alliance avec les Béotiens, en démantelant une Ville qu'ils s'étoient engagés de rétablir, & en ne contraignant pas les alliés à l'accomplissement du reste du Traité.

Les Ephores qui gouvernoient alors à Sparte; & les principaux citoyens d'Athenes, qui ne respiroient que la guerre, presserent une rupture qui n'étoit que trop voisine. Nicias s'étoit chargé de l'emploi de médiateur; mais il étoit croisé par Alcibiade, qui eut trop de part dans ces troubles, pour ne pas insister sur son caractère. Alcibiade étoit fils de Clinias, qui se trouva avec un vaisseau qu'il avoit armé à ses dépens. On avoit confié son éducation à son oncle Périclès, qui fit éclore ces talens supérieurs qu'on lui remarqua dans la suite, & auxquels il dut son élévation. Toutes les passions étoient excessives en lui, surtout l'ambition. Hardi dans ses projets, intrépide dans sa conduite, mais quelquefois factieux & turbulent: son enfance en fournit un exemple. Il s'amusoit à jouer dans la rue avec les compagnons de son âge; une voiture vint à passer: *Arrête, arrête,* s'écrie-t-il au charretier qui marchoit toujours sans l'écouter: alors se couchant devant les chevaux: *Eh bien, avance à présent,* lui dit-il. Il poussa la volupté jusqu'à la débauche, & la débauche jusqu'au mépris de la Religion & des Loix: toujours dominé par ses intérêts; vrai Protée, ses mœurs étoient celles du Pays qu'il habitoit; indolent & luxurieux en Ionie; toujours à cheval ou à table chez les Thraces: chez les Per-

ses, plus magnifique qu'eux; se pliant à la vertu la plus étroite & à la discipline la plus austère, on admiroit à Sparte sa modération, sa frugalité, & son opiniâtreté au travail. On a remarqué que Socrate fut le plus intime de ses amis: c'est moins à l'inégalité de son caractère, qu'à ses métamorphoses, qu'il faut attribuer la différence des jugemens qu'on en a portés. Mais si ses vices étoient grands, ses talens étoient prodigieux; il se faisoit valoir par tant d'endroits, qu'il parut sur la scène avec plus d'éclat que beaucoup d'autres dont le mérite étoit plus solide. La grandeur de sa naissance, la gloire de ses ancêtres, l'immenité de ses richesses, qu'il employoit en fêtes, en présens, & en toute sorte de magnificence, la force de son éloquence qui l'égaloit à Périclès, les charmes de sa personne, un courage extraordinaire, une application infatigable aux affaires de la guerre; tous ces avantages réunis, en lui procurant une foule d'amis & de cliens, lui concilièrent la faveur du Peuple, dont l'indulgence alloit jusqu'à pallier ses plus coupables excès par des noms glorieux: ce dont on eût fait un crime à tout autre, n'étoit en lui qu'un écart de jeunesse, l'effet d'un caractère trop facile: chéri de tous ceux avec qui il avoit affaire, si l'on détestoit le négociateur, on étoit enchanté de l'homme: il fit son coup d'essai devant Potidée; ce fut là que, blessé & vivement pressé par l'ennemi, Socrate le couvrit de son corps, & lui sauva la vie: il rendit à Socrate le même service à la bataille de Délium. Sa réputation commençoit à peine, qu'il fut assailli de la flatterie, & grâce à sa vanité, fidelle compagne de son ambition, on lui persuada, sans peine, qu'il ne seroit pas si-tôt entré dans le Gouvernement, qu'il éclipseroit le reste des Géné-

raux & des Magistrats, & que l'autorité & la réputation de Périclès même ne tiendroient pas contre lui. Il n'eut, en effet, de rivaux que Phocax & Nicias; celui-ci étoit un vieillard d'un caractère décidé: tous ceux qui étoient las de la guerre le chérissoient: Alcibiade crut donc que, ce rival supplanté, il seroit sans émule.

Dans ce dessein, il avoit jusqu'alors conseillé la guerre: ayant remarqué que les Argiens cherchoient une protection contre les Spartiates, il leur fit espérer secrètement une ligue offensive avec les Athéniens; & communiquant par lui-même, ou par ses lettres avec les principaux citoyens d'Argos, il les encourageoit à ne rien appréhender de Lacédémone, & à s'attacher à ses compatriotes, qui romproient incessamment une paix dont ils avoient lieu de se repentir. Il ne manqua pas dans ces conjonctures d'irriter le Peuple contre Nicias & contre les Spartiates, & tout se disposoit à la ligue qu'il avoit promise aux Argiens, lorsque les Lacédémoniens, informés de ce qui se tramoit à Athenes, envoyèrent leurs Ambassadeurs, qui s'étant annoncés avec un plein pouvoir de terminer tout différend, furent accueillis favorablement. Le Sénat les écouta, & ils devoient avoir le lendemain une audience du Peuple: mais Alcibiade, craignant que cette négociation ne ruinât ses desseins, conféra secrètement avec eux, & leur conseilla, en ami, de déguiser au Peuple l'étendue de leur commission, sinon qu'il deviendroit excessif dans ses prétentions, & qu'on leur imposeroit des conditions qu'ils ne pourroient accepter honorablement. Ces Députés, charmés de la prudence & de la sincérité de cet avis, donnerent à Alcibiade toute la confiance qu'ils avoient en Nicias. Le jour sui-

vant, le Peuple étant assemblé, & les Ambassadeurs introduits, il leur demanda obligamment quels étoient leurs pouvoirs, s'ils venoient en qualité de Plénipotentiaires. Ils répondirent que non. Alors, changeant de visage & de ton, il les traduisit comme des fourbes, & exhorta le Peuple à ne rien conclure avec des gens sans autorité. On renvoya les Ambassadeurs, & Nicias, qui ne savoit rien de cette supercherie, se retira confondu & disgracié. Dans l'espoir de rétablir son crédit, il se fit députer une seconde fois à Sparte; mais n'ayant pu réduire cette République aux loix qu'Athènes lui imposoit, on conclut, à son retour, une ligue de cent ans avec les Argiens, les Eléens & les Mantinéens. On ne rompit pas ouvertement le Traité avec les Spartiates; mais il étoit évident que toute cette négociation étoit dirigée contre eux.

Olymp.
XC. 2.

Alcibiade fut ensuite nommé Général: quoiqu'on ne pût louer sa conduite, on admira toutefois, comme un grand trait de politique, d'avoir divisé, ébranlé tout le Péloponnèse, & porté la guerre si loin des frontières de l'Attique, que la victoire ne seroit pas fort avantageuse à l'ennemi, & que sa défaite entraînoit presque sa ruine. Il n'y eut, cette année, rien de remarquable que la contestation des Argiens & des Epidauriens: ceux-ci refusèrent d'envoyer une victime à Apollon, dont les Argiens possédoient le Temple: ce refus devint le prétexte d'une guerre, dont le motif étoit de se garantir des Corinthiens: on fit donc plusieurs irruptions sur leur territoire; mais il n'y eut aucune action considérable, & Alcibiade ne fit que se montrer dans le Péloponnèse, & revenir.

Jusqu'à présent les Lacédémoniens n'avoient

Olymp.
XC. 3.

pas fait de grands efforts pour recouvrer la Souveraineté; mais enfin, se voyant abandonnés de la plupart de leurs alliés, & le reste chancelant, ils résolurent de ne pas laisser empirer le mal. Ils rassemblèrent citoyens, alliés & esclaves, & vinrent camper presque aux portes d'Argos: les Argiens sortirent de leurs murs, & marchèrent contre eux, bien résolus au combat: on étoit sur le point d'en venir aux mains, lorsque deux de leurs Officiers s'avancèrent vers Agis, Roi de Sparte; & ces trois personnes conclurent entre elles une trêve de quatre mois, sans en conférer avec qui que ce fût, & les armées se retirèrent.

Les Péloponnésiens obéirent, à regret, à Agis, & lui reprochèrent de perdre une occasion qu'ils ne retrouveroient plus; car ils tenoient l'ennemi enveloppé avec la plus nombreuse, sinon la plus forte Armée que jamais ils eussent mis sur pied. Les Argiens, de leur côté, insensibles au danger qu'ils avoient couru, n'étoient pas moins irrités contre leurs médiateurs: un d'eux fut obligé de se réfugier au pied des autels, & fut privé de tous ses biens.

Les Athéniens arrivèrent ensuite avec un renfort considérable, & persuadèrent aux Argiens de rompre une trêve conclue sans le consentement de leurs alliés. Sur cet avis, ils assiégèrent Orchomene en Arcadie, & la prirent. Les Lacédémoniens en fureur, imputerent cette perte à Agis, & alloient raser son palais, & le mettre à l'amende, s'il ne leur eût promis de réparer la faute qu'il avoit faite; cependant ils lui donnèrent, en entrant en campagne, un Conseil composé de dix citoyens. Il eut bientôt occasion de laver la tache que sa réputation avoit soufferte dans l'affaire des Tégéens; il livra bataille aux

Argiens, sur le territoire de Mantinée; son aile droite plia; mais le corps de l'Armée qu'il commandoit renversa l'ennemi. Cet avantage donna le tems au reste de se raffermir, & il remporta une victoire mémorable, & qui auroit été plus complete, si les Spartiates avoient fait tout ce qu'ils auroient pu faire. Mais il étoit contraire à leur discipline de poursuivre un ennemi qui fuyoit; ils se contentèrent de s'emparer du champ de bataille. Les Argiens perdirent huit cens hommes, les Spartiates trois cens, & leurs alliés quelques soldats. Agis recouvra son honneur dans cette journée, & l'on accusa la fortune de cette action sur laquelle on l'avoit taxé de trahison & de lâcheté. Les Lacédémoniens se mirent en campagne l'année suivante; mais ils aimèrent mieux traiter avec l'ennemi, que de hasarder un nouveau combat. Ils conclurent avec les Argiens une paix, avec une ligue qui excluait tous les alliés, excepté les Mantinéens, qui se déclarèrent pour Lacédémone, parce qu'ils étoient trop voisins des frontières de la Laconie. Le dessein qu'avoient quelques citoyens d'introduire l'Oligarchie dans Argos, facilita cette alliance: elle y fut établie sur le modele, & à l'aide des Spartiates. La même révolution se fit dans Sy-

Olymp.
XC. 4.

Olymp.
CXI. 1.

Les Athéniens, résolus d'embrasser Mélos dans la domination qu'ils avoient sur le reste des Isles, y descendirent, & sommerent les habitans de se rendre. Ces Insulaires répondirent qu'on ne s'étoit pas attendu qu'ils abandonneraient une liberté qu'ils avoient eu le bonheur de conserver pendant six cens ans; tant qu'ils auroient quelque espérance de la défendre; que la fortune & la force décidoient du succès des armes; que, quant à la fortune, la justice de leur cause leur répondoit de la faveur des Dieux; que pour la force, Mélos étoit une colonie & l'alliée de Lacédémone, qui ne leur refuseroit pas, sans doute, un secours que l'honneur & la consanguinité exigeoient: qu'au reste, si la neutralité convenoit aux Athéniens, ils promettoient de la garder. Il y avoit tant d'art & de modestie dans cette réponse, tant de noblesse & d'ingénuité, qu'elle caractérisoit parfaitement des gens qui connoissoient le prix de la vie, mais qui n'avoient pas résolu de la conserver aux dépens de l'honneur, & qui savoient se servir de leur raison, au défaut de leur épée. Les Athéniens repliquèrent avec hauteur & mépris, qu'entrer en discussion, ce seroit les traiter d'égaux; que leur honneur ne risquoit rien à se soumettre à une puissance telle que la leur; qu'ils envisageassent les dangers qui les menaçoient, & qu'ils décidassent promptement s'ils vouloient leur salut ou non. Ils colorerent pourtant leur procédé de je ne sais quel droit de Souveraineté, qu'ils dérhoient du tems de la guerre des Perses, & tournerent en ridicule les espérances qu'ils fondaient sur les Lacédémoniens. Ils ont borné à eux-mêmes, leur dit-on, la générosité que leurs constitutions prescrivent: l'honneur & l'équité ne sont que des noms qui mas-

quent l'intérêt & l'orgueil, & cette maxime est plus commune à Sparte qu'ailleurs: que quand les Spartiates auroient les meilleures intentions du monde, ils étoient dans l'impuissance de les témoigner, tant qu'eux Athéniens seroient maîtres des Mers; enfin, qu'ils s'attendissent à une ruine prochaine, puisqu'ils échappoient le seul moment de la prévenir. Après cette conférence inutile, les Athéniens commencèrent leurs travaux, qui furent interrompus par deux vigoureuses sorties; mais l'assiégeant s'étant renforcé pendant l'Hiver, on se rendit à discrétion; on passa les hommes au fil de l'épée; on jeta les femmes & les enfans dans les fers, & l'on peupla la Ville d'une colonie de huit cens Athéniens. Le reste du Péloponnèse fut en paix pendant cette année: les citoyens d'Athènes qui demeuroient à Pyle, infestèrent la Laconie, & firent beaucoup de butin. Les Spartiates ne traitèrent pas cette irruption comme une rupture manifeste; mais ils permirent à leurs Sujets d'user de représaille en Attique.

Olymp.
XC. 2.

Dans cet intervalle, les Athéniens tournèrent encore les yeux sur la Sicile: ils avoient reçu, l'an passé, des Députés d'Egeste, qui sollicitoient leur secours contre les Sélinuntiens & les Syracusains. Ils promettoient de grandes sommes d'argent pour les frais de la guerre, & représentoient combien il étoit de l'intérêt des Athéniens de les protéger, s'ils n'aimoient mieux que Syracuse se rendît maîtresse de la Sicile, & se réunît avec le Péloponnèse contre l'Attique. On embrassa avec ardeur le prétexte plausible de secourir des alliés. Alcibiade les entêta de ce dessein, leur persuada de le conduire ouvertement, d'armer une Flotte nombreuse, & de s'emparer tout d'un coup de

cette Isle: il donnoit au Peuple de belles espérances, & se flattoit encore de plus grandes: son ambition ne se bornoit pas à la conquête de la Sicile; il ne se promettoit rien moins que la Souveraineté de la Lybie & de Carthage; il étoit déjà maître en idée de l'Italie & du Péloponnèse; la Sicile étoit, tout au plus, l'Arsenal de la guerre. Les gens sensés tournoient cette expédition en ridicule; mais ils se gardoient bien de déclarer leur avis. Le Peuple en étoit dans un tel enthousiasme, que jeunes & vieux s'atroupoient; les uns traçoient la carte du Pays, tandis que d'autres parcouroient déjà les ports, les places & les mers qui regardoient l'Afrique. On nomma pour Généraux Alcibiade, Nicias & Lamachus, dans le dessein de tempérer l'impétuosité du premier, par la prudence de ses collègues. Nicias voulut se désister de la conduite d'une entreprise aussi périlleuse pour ses compatriotes, que favorable aux Spartiates, qui n'attendoient qu'une occasion de réparer leurs disgrâces; il fit une sortie contre Alcibiade, qu'il traita de jeune imprudent, & qu'il accusa même de n'avoir d'autre but, en allumant cette guerre, que d'entretenir sa magnificence & son luxe aux dépens du Public. Alcibiade repliqua qu'on n'avoit rien à craindre des Lacédémoniens; qu'ils étoient si foibles qu'on les avoit vu risquer à Mantinée toute leur fortune dans une seule action; qu'il étoit nécessaire de tenir continuellement en haleine un Peuple aussi turbulent que l'Athénien, & qu'on ne pouvoit employer plus avantageusement son ardeur que contre des Etats qu'on devoit regarder comme ennemis, & par conséquent prévenir en bonne politique: enfin, que l'opiniâtreté de Nicias déceloit un factieux, ou un lâche. Il ne restoit à Ni-

cias, pour éloigner le Peuple de cette guerre, qu'à lui représenter les préparatifs qu'elle demandoit; mais pour obvier à cette objection, on donna tout pouvoir aux trois Généraux d'ordonner au dedans & au dehors de l'Etat tout ce qu'ils jugeroient de quelque utilité. Nicias fut donc obligé de céder; mais il le fit avec tant de regret, qu'on disoit qu'Alcibiade le pouffoit en Sicile par la tête & par les épaules.

La guerre de Sicile étant décidée, on arma une Flotte de plus de cent trente vaisseaux, de trois mille hommes d'équipage, & pourvue de toute munition. On alloit mettre à la voile, lorsqu'on trouva toutes les statues de Mercure brisées, ou mutilées. Ce sacrilege fut d'un mauvais augure; on l'imputa à des gens mal intentionnés pour l'Etat, & l'on promit des récompenses à celui qui pourroit en découvrir les auteurs. Après d'exactes informations, Alcibiade en fut accusé. Ce crime irrita le Peuple, qui ne jugea pas à propos de suspendre son voyage. On attendit quelques nouvelles circonstances pour lui demander raison de ce sacrilege; il promit de se justifier au retour de son expédition; mais ce fut en insinuant qu'il étoit de la dernière imprudence de confier de si grandes forces à un homme dont on soupçonnoit les intentions, sans exiger des preuves de son innocence: cependant on ne voulut point connoître alors de cette affaire, par égard pour le soldat dont il étoit aimé, & qui refusoit de marcher sans ses ordres.

Toute la Flotte s'assembla à Corcyre, d'où elle fit voile en Sicile. Les Généraux furent partagés sur le lieu de la descente. Lamachus étoit d'avis qu'on allât droit à Syracuse, qu'il croyoit dépourvue & consternée; ajoutant qu'une Armée n'étoit

n'étoit jamais plus terrible qu'au premier aspect, que l'ennemi revenoit ensuite de sa frayeur, & se familiarisoit avec le danger. Mais d'autres raisons prévalurent; on prit le parti de commencer par les petites places; on se contenta de détacher quelques vaisseaux pour examiner la situation & le port de Syracuse; on mit à terre avec le reste de l'Armée, & l'on surprit Catane.

Ce fut alors qu'Alcibiade eut ordre de venir se justifier: ses ennemis avoient profité de son absence pour l'attaquer avec avantage: on avoit informé publiquement contre lui; les accusations étoient graves; convaincu d'avoir déjà profané, dans une assemblée de débauche, les mystères de Proserpine & de Cérès, dont il avoit joué le rôle de Grand-Prêtre, on le croyoit d'autant plus aisément coupable de la dernière impiété. Cette affaire étoit devenue funeste à ses amis; il craignit un pareil traitement, & jugea à propos de se sauver à Sparte; dont il obtint des lettres de faufconduit, après avoir promis de la dédommager, par les services qu'il rendroit, des maux qu'il lui avoit faits quand il étoit son ennemi. Quelqu'un qui le reconnut dans sa fuite; lui demanda s'il n'osoit se fier à ses concitoyens. « Je m'y fierois en toute autre occasion; dit-il; mais quand il est question de ma vie, je ne m'en rapporterois pas à ma propre mere; je craindrois qu'elle n'allât se tromper, & me donner une feve noire pour une blanche. » Quand il apprit qu'il avoit été condamné à mort: « Je me charge, répondit-il, de leur faire connoître que je suis encore vivant. »

Pendant ce tems, Syracuse s'étoit mise sur la défensive; & comme Nicias ne faisoit aucun mouvement, on parla de l'attaquer dans son camp. On lui fit demander s'il n'étoit venu en Sicile que

pour s'établir à Catane. Irrité de ces plaisanteries, il résolut de tout tenter : il n'osoit attaquer Syracuse par terre, faute de Cavalerie; & une descente, à la vue d'un ennemi si bien disposé à le recevoir, ne lui sembloit pas moins dangereuse. Ce fut toutefois à ce parti qu'il s'arrêta, & voici comment il s'y prit. Il engagea un citoyen de Catane d'aller, comme transfuge, avertir les Syracusains que les Athéniens mettoient bas les armes pendant la nuit; qu'ils se retiroient dans la Ville, & qu'on pourroit les surprendre un certain jour marqué, s'emparer de leur camp, de leurs armes & de leur bagage, brûler leur Flotte dans le port, & faire périr tout l'équipage. Les Syracusains donnèrent dans ce stratagème, & s'avancèrent à Catane avec toutes leurs forces. Si-tôt que Nicias en fut averti, il s'embarqua, fit voile pour Syracuse, descendit à terre le lendemain, & se fortifia aux environs de la Ville. Les Syracusains, en fureur, retournèrent, & lui présentèrent la bataille. Il fortifia de ses retranchemens; & après une action fort vive, où il eut l'avantage, il força l'ennemi à rentrer dans ses murs. Les Syracusains perdirent deux cens soixante hommes; & leurs alliés cinquante. Les Athéniens n'étant pas encore en état de former une attaque, passèrent l'hiver à Catane & à Naxe. Pendant ce tems, Syracuse fit demander du secours à Corinthe & à Lacédémone : elle en obtint sur le champ des Corinthiens, & les Spartiates lui en promirent, à la sollicitation d'Alcibiade, qui les encourageoit encore à renouveler la guerre contre les Athéniens, & à se fortifier dans l'Attique.

Cependant Nicias avançoit dans l'Isle; & la plupart des Villes du Continent lui ouvrirent leurs portes : il reçut, l'année suivante, des provisions,

avec un renfort de Cavalerie, & ce fut alors qu'il résolut de bloquer Syracuse par mer & par terre. Ce siège étoit important pour les assiégeans & pour les assiégés; aussi les uns mirent-ils tous leurs soins à l'attaque, & les autres à la défense. Les travaux se conduisirent de part & d'autre avec une régularité qui n'étoit pas alors en usage; mais sans nous arrêter à la scrupuleuse description que Thucydide nous a laissée des lignes, des murs, des remparts, des tours, des palissades, des fossés & des instrumens de guerre, nous nous contenterons de rapporter les principaux événemens de la fin de ce siège.

Nicias crut qu'il étoit important de s'emparer des Epipoles : c'étoit un rocher qui commandoit la Ville : on n'arrivoit à son sommet que par un petit sentier escarpé. Les Syracusains, qui connoissoient les avantages de ce poste, envoyèrent à sa défense un détachement de six cens hommes; mais la descente de Nicias avoit été si secrète & si brusque, qu'il s'en étoit rendu maître avant qu'on s'en fût aperçu. Cette troupe accourut pour l'en chasser; mais elle fut repoussée, & celui qui la conduisoit fut tué avec trois cens de ses soldats.

Nicias construisit un Fort sur ce rocher, & se prépara à investir la Ville, & à lui couper toute communication. L'assiégé faisoit, de son côté, tous ses efforts pour détruire ses ouvrages & les rendre inutiles, & il y avoit de tems en tems quelques légères escarmouches, où l'assiégeant avoit communément l'avantage : cependant, Lamachus, vivement pressé & abandonné de ses soldats, laissa la vie dans une de ces petites actions.

Athènes y perdit beaucoup, & sur-tout Nicias, qui l'avoit choisi pour son collègue, parce qu'il

Olymp.
xci. 3.

aimoit le travail, & qu'il étoit infatigable; juste & naturellement doux dans le commerce; brave & déterminé jusqu'à se distinguer dans l'action; observateur sévère de la discipline, comme on peut en juger par la réponse qu'il fit à un de ses Officiers, qu'il reprenoit de quelque faute, & qui lui promettoit de s'en corriger: *Je le crois*, lui repliqua Lamachus, *les loix de la guerre ne pardonnent pas deux fois*. Son extrême pauvreté affoiblissoit un peu son autorité: lorsqu'il étoit commandé par la République, il étoit obligé de mettre jusqu'à ses fouliers sur l'état de ses besoins. Le mépris de son collègue fut la suite de cette misère, & Nicias le traitoit plus en subalterne qu'en égal, quoiqu'il fût meilleur Officier que lui.

Les Syracusains, résolus de recouvrer les Epipoles, commandèrent un nouveau détachement. Nicias, alors malade, étoit enfermé dans le Fort, n'ayant autour de lui que quelques domestiques: quand il apprit que l'ennemi avoit forcé ses retranchemens, il sortit de son lit, & mit le feu aux machines & à toutes les matieres combustibles qui étoient répandues autour du Fort; ce stratagème réussit: la flamme servit de signal à ses troupes: elles accoururent à son secours, & l'ennemi effrayé se retira en désordre.

Nicias avoit alors le commandement entier de l'Armée, & tout l'assuroit du succès: les Villes, qui jusqu'alors avoient gardé la neutralité, se déclarèrent en sa faveur, & il s'étoit fait la réputation de Général heureux & prudent; ses ouvrages étoient avancés au point, que l'assiégé désespéré prenoit le parti de se rendre, avant que d'être entièrement bloqué, & réduit à la dernière extrémité, lorsque le secours que le Sparte leur envoya, sous la conduite de Gilippe, fit tout-à-

coup changer de face à leurs affaires. Nicias, informé de son arrivée, ne s'embarraffa point de prévenir sa descente, & cette bévue fut si grande, selon Plutarque, qu'il assure que si ce Général eût dépêché un petit détachement contre les Spartiates, & pressé le siege avec le reste de son Armée, Syracuse étoit prise, & la guerre finie; mais fier de ses succès, & ne doutant point de la capitulation des Syracusains, il méprisa Gilippe, & le traita comme un misérable pirate; cette confiance, qui ne lui étoit pas ordinaire, car c'est le seul exemple qu'on en trouve dans toute sa vie, cette confiance, dis-je, lui fut fatale.

Si-tôt que Gilippe fut entré dans l'Isle, il fit dire à Nicias qu'il ne lui donnoit que quatre jours pour en sortir. Nicias ne daigna pas répondre à cette menace, & l'on se prépara de part & d'autre au combat. Gilippe marcha droit aux Epipoles, sur les traces des Athéniens, emporta le Fort, & passa au fil de l'épée tous ceux qui s'y trouvèrent. Il y eut encore deux actions fort vives: la première entre deux murs que les Syracusains avoient élevés pour couper les lignes des assiégeans; Nicias eut l'avantage, ce que Gilippe attribua à la situation du champ de bataille, qui lui avoit ôté l'usage de sa Cavalerie & de ses Archers: le jour suivant, il sortit de ce défilé, renouvela le combat, & remporta la victoire.

Depuis la descente de Gilippe, Nicias avoit toujours été sur la défensive; il perdoit continuellement du terrain, & se retiroit vers la Mer, pour prévenir tout accident, & recevoir plus commodément des provisions. Il s'empara de Plemmyrium, aux environs du grand havre, où il bâtit trois Forts, dans lesquels il se renferma. Pendant ce tems, Gilippe recouvroit les Villes

qui s'étoient révoltées, & la Flotte qu'on attendoit de Corinthe arriva.

Dans ces circonstances, Nicias envoya à Athènes un récit pitoyable de son état : il exposoit à ses concitoyens que l'ennemi avoit tant de supériorité sur lui, qu'il ne pouvoit entreprendre de forcer ses retranchemens ; que d'assiégeant il étoit assiégé ; que les Villes l'abandonnoient ; que les esclaves & les mercénaires désertoient ; que la moitié de son Armée étoit occupée à faire subsister celle qui défendoit les Forts, & que la Cavalerie ennemie avoit rendu ce premier emploi fort dangereux ; que la Flotte n'étoit pas en meilleur état que l'Armée, & que si on ne lui envoyoit incessamment un renfort de vaisseaux, d'hommes & d'argent aussi considérable que les forces qu'il avoit en partant, il abandonneroit la Sicile ; que quant à lui, tourmenté par de violens accès de fièvre, il lui étoit impossible de continuer le service, & qu'on l'obligeroit en le rappelant.

Les Athéniens furent si sensibles à cette lettre, qu'ils nommerent Eurimédon & Démosthène pour Chefs du secours qu'on lui desinoit. Eurimédon partit sur le champ avec dix vaisseaux, & Démosthène devoit partir au commencement du Printems avec des forces plus considérables : ils donnerent en même tems à Nicias, Ménandre & Euthideme pour collègues ; mais on ne le rappella point.

Les Lacédémoniens & les Argiens avoient employé une partie de l'année en irruptions réciproques ; trente vaisseaux Athéniens avoient accompagné les Argiens dans une de ces occasions, & la rupture du Traité étoit évidente. Les haines & les jalousies avoient toujours été vivantes, & jamais les démêlés n'avoient été bien terminés : la

guerre n'étoit pas ouverte entre Athènes & Lacédémone ; mais on ne peut pas dire que les armes fussent parfaitement suspendues. Les Athéniens avoient provoqué plus d'une fois les Spartiates, qui n'avoient pas jugé à propos de répondre ; mais enfin, encouragés par les discours d'Alcibiade, & les mauvais succès de l'ennemi en Sicile, ils en vinrent à des hostilités manifestes.

Pour reprendre le projet qu'ils avoient abandonné l'année passée, ils entrèrent dans l'Attique, & s'emparèrent de Décélée, Ville située à cent vingt stades d'Athènes. Cette place étoit importante aux Athéniens ; c'étoit l'entrée la plus commode de leurs biens, de leurs provisions, & de la plus grande partie de leurs revenus. Les Lacédémoniens s'y fortifièrent, & y laissèrent une garnison. Les Athéniens effrayés, & tenus en échec, se crurent assiégés, & firent garde jour & nuit, dans la crainte d'une surprise ; cependant les Spartiates se contenterent de leur donner des alarmes continuelles, & de faire sur leur territoire de si fréquentes incursions & de si grands ravages, que Diodore de Sicile distinguant cette invasion des précédentes, l'appelle la guerre de Décélée. La misère des Athéniens fut si grande, que vingt-cinq mille de leurs esclaves, presque tous artisans, passèrent chez l'ennemi.

Les affaires n'étoient pas en meilleur état à Syracuse ; on les tenoit assiégés par mer & par terre, il y eut cependant une action dans le grand havre, où ils perdirent trois vaisseaux, en prirent trois autres, & en coulèrent six à fond ; mais Gilippe s'empara en même tems de Plemmyrium & des trois Forts, où les Athéniens laissèrent une somme considérable d'argent, & quantité de provisions, qu'ils ne pouvoient recouvrer qu'en perçant l'en-

nemi, qui avoit mis à l'ancre autour des Forts; ils perdirent encore trois vaisseaux; qu'on surprit dans le bassin.

Les Syracusains résolurent ensuite de tenter la fortune par mer. Nicias évitoit toute action, en attendant du secours; mais Euthydeme & Ménandre, jaloux de se signaler dans leur nouvel emploi, le déterminèrent à combattre: on s'escarmoucha pendant quelques jours; mais enfin l'action devint générale, dans le moment que les Athéniens s'y attendoient le moins: attaqués avant que d'avoir pu se ranger en bataille, leur résistance fut légère; ils se retranchèrent derrière leurs bâtimens de transport; ils perdirent sept vaisseaux, outre un grand nombre de soldats tués ou faits prisonniers.

Le jour suivant, Démosthene arriva avec soixante & treize vaisseaux & quatre mille hommes d'équipage: leurs armes étoient brillantes, leurs drapeaux & leurs voiles déployés: ils ramenoient au bruit des instrumens, & cette Flotte parut dans toute la pompe & l'allégresse d'une Armée victorieuse.

Démosthene, résolu d'en venir promptement à une action décisive, eut beaucoup de peine à faire entrer Nicias dans ses vues: ce Général lui conseilloit de ne se point hâter, & de ne rien hasarder dont ils pussent se repentir dans la suite. » L'ennemi, lui disoit-il, est épuisé; sur le point de manquer de provisions & d'argent, & d'être abandonné de ses alliés, il sera forcé de se rendre, comme il en avoit pris la résolution. » Démosthene lui reprocha ses longueurs, entraîna les autres Officiers dans son opinion, & l'on commença à agir: convaincu que le poste des Epipoles faciliteroit le siège de la Ville, il attaqua les premiers

retranchemens, les força, & tomba sur ceux qui gardoient le haut de la montagne, dans le dessein de les prendre en queue; mais son impétuosité fut arrêtée par un corps de Béotiens, qui soutint le choc avec fermeté, & mit toutes ses troupes en désordre. La chaleur de l'action & les ténèbres de la nuit augmentèrent tellement leur confusion, qu'elles fondirent les unes sur les autres, & la déroute fut universelle: les uns furent mis en pièces entre les rochers; d'autres, qui s'étoient retirés dans la plaine, ou réfugiés dans les forêts, furent massacrés le lendemain par la Cavalerie ennemie: en un mot, les Athéniens perdirent deux mille hommes dans cette attaque.

Démosthene, découragé par ces premiers malheurs, & ne jugeant pas à propos d'exposer le soldat à de nouveaux dangers, proposa d'abandonner l'Isle. Nicias, au contraire, insista sur la continuation du siège: il craignoit apparemment qu'à son retour on ne lui demandât compte de sa conduite, ainsi qu'à ses prédécesseurs, qui, dans la première invasion, avoient consenti à la paix. D'ailleurs, il se croyoit supérieur à l'ennemi; il avoit entretenu jusqu'alors des intelligences dans la Ville, & il ne doutoit pas qu'on ne la lui livrât; cependant il changea d'avis, sur la nouvelle que Gilippe revenoit contre eux avec de nouvelles forces qu'il avoit ramassées en différens endroits de l'Isle; il convint, avec Démosthene, de décamper avec toute la promptitude & le secret possible, & ils alloient mettre à la voile, lorsqu'il se fit une éclipse de Lune. Ce phénomène étoit de mauvais augure; il fit impression sur ces Généraux superstitieux, & le départ fut différé de vingt-sept jours: c'étoit le terme prescrit par les Devins.

Tandis que Nicias s'occupoit à des sacrifices, les

Syracusains, informés de ses desseins, résolurent d'empêcher sa retraite : ils s'approchèrent avec leurs forces de terre & de mer, & leurs enfans tournoient autour de sa Flotte dans de petits bateaux, l'insultoient, & le provoquoient au combat. Il y eut une seconde action dans le grand hayre. Eurimédon, qui commandoit l'aile droite, s'étoit étendu sur le rivage, dans le dessein d'envelopper l'ennemi; mais les Syracusains percerent le centre de la Flotte, & l'attaquèrent si vigoureusement, qu'ils l'acculerent dans un golfe où il fut tué. Ils prirent dix-huit vaisseaux, & mirent l'équipage en pieces. Pour achever la victoire, ils fermerent le hayre par une ligne de vaisseaux, étroitement liés par des ancrs & des chaînes, & formerent une espece de barre qui en défendoit la sortie. Le combat se renouvela, & le nombre des vaisseaux & la fureur des combattans furent plus grands que dans aucun des précédens. L'effort principal des Athéniens étoit dirigé contre la clôture du hayre; mais dans l'impossibilité de la forcer, ils tomberent sur l'ennemi, & se ferrerent contre lui comme s'ils avoient envie d'aller à l'abordage, & de combattre pied à pied. La crainte des becs des vaisseaux ennemis, plus propres au combat que les leurs, inspira à Nicias cette idée, qui anéantissoit cet avantage, déjà beaucoup diminué par le peu d'espace qu'on avoit pour s'élaner. Le champ de bataille étoit trop étroit pour conserver quelque ordre dans l'action; aussi tout fut bientôt en désordre; on se battoit par petites troupes séparées, les unes aux environs du rivage & des forts, & les autres du côté de la mer & de la ligne de vaisseaux. Le hayre n'étoit qu'une vaste scene de sang & de carnage, & on n'y voyoit que des débris d'armes & de vais-

seaux. Après une longue & cruelle résistance, les Athéniens furent mis en désordre, & poussés sur le rivage; ils descendirent à terre, & se réunirent à quelques troupes qu'ils avoient postées sur les bords de la mer, pour les couvrir en cas de besoin. On délibéra si l'on tenteroit une seconde fois de s'ouvrir un passage par mer, ou si, abandonnant les vaisseaux à l'ennemi, on se retireroit par terre. Démocsthene étoit du premier avis, sur ce que leur Flotte étoit encore plus nombreuse que celle des Syracusains; mais tel étoit l'abattement du soldat & du matelot, qu'on ne put jamais les engager à remonter : il fallut s'en tenir au dernier parti, & l'on se prépara à s'éloigner à la faveur des ténèbres.

Hermocrate, Amiral des Siciliens, soupçonnant le dessein des Athéniens, propoisa de s'emparer des passages les plus avantageux, & de couper les chemins à l'ennemi; mais le soldat, transporté de ses succès, occupé d'une fête qu'il célébroit à l'honneur d'Hercule, & plongé dans l'ivresse, s'embarrassoit fort peu de faire la victoire. Il se contenta donc de donner avis à Nicias, de la part des amis qu'il avoit à Syracuse, que les passages étoient gardés, & qu'on s'opposeroit à sa marche. Ce stratagème eut son effet : Nicias différa la retraite de trois jours, & Gilippé eut le tems de la prévenir; enfin les Athéniens abandonnerent leurs vaisseaux, & décamperent dans toute l'horreur & la confusion possibles, avec tous les tristes pressentimens que les circonstances présentes leur pouvoient inspirer. Ils étoient partagés en deux corps : chaque Général en commandoit un : ils ne tarderent pas à être attaqués : l'ennemi, qui remplissoit toutes les avenues de la Ville, lâcha sur eux des détachemens de Cavalerie : on leur présentoit la

bataille, ils l'éluoient; mais ils revenoient à la charge à chaque instant. Le dessein des Généraux étoit d'aller à Catane; mais affaillis & pressés de toutes parts, ils changerent de route, & s'approchèrent de la mer. Le second jour de marche, les Syracusains tombèrent sur l'arrière-garde: elle étoit composée de six mille hommes; sous les ordres de Démosthène: elle fut en un instant environnée de la Cavalerie, & resserrée dans un défilé, où, après une vigoureuse défense, ce Général se rendit à discrétion pour épargner le sang de ses soldats.

Nicias continuoit sa route, sans être informé de la défaite de Démosthène: on l'atteignit le jour suivant, & on le somma de se rendre, comme son collègue avoit fait, lui dit-on. Il demanda du temps pour s'assurer de la vérité; n'en étant que trop certain, il s'offrit à payer tous les frais de la guerre, en lui accordant la liberté de sortir de l'Isle: on rejeta ses offres, & il se prépara au combat, qu'il soutint toute la nuit. Le matin, il continua sa marche vers l'Anarus, voyant toujours à sa suite l'ennemi, à qui le soldat n'étant pas en état de faire tête une seconde fois, les uns furent précipités dans cette riviere, les autres égorgés en étanchant leur soif; & le massacre fut si général, que Nicias perdant tout espoir, se rendit aux mêmes conditions que Démosthène.

On délibéra beaucoup sur le sort de ces Généraux. Gilippe, qui prétendoit en orner son triomphe, demanda qu'on les lui livrât; mais Hermocrate, porté à leur sauver la vie, lui répondit qu'il étoit plus beau de bien user de la victoire, que difficile de la remporter; cependant il fut obligé de céder aux importunités de l'Armée, & de les faire périr. On dit qu'ils se donnerent eux-mêmes

la mort, pour ne point survivre à leur disgrâce.

Démosthène étoit bon Officier & brave soldat: il avoit servi honorablement à Pyle & dans les guerres civiles; mais il eut le malheur d'arriver en Sicile, lorsque les affaires, ou ne pouvoient être réparées, ou demandoient plus de patience qu'il n'en avoit. L'Orateur Démosthène s'est fait honneur de descendre de ce Général, à qui il étoit fort supérieur dans l'administration, mais dont il n'avoit pas les talens dans l'art militaire.

Nicias étoit plus honnête homme que grand: officieux, compatissant, généreux, prudent & zélé pour sa Patrie; mais timide & méfiant plus qu'il ne convenoit à sa dignité. Cet excès de circonspection avoit fait sa fortune. Le peuple prit ce défaut pour des égards & de la déférence: il passa dans le camp quelquefois pour de la finesse & de l'expérience, & quelquefois pour de la modération & de la piété: il fut heureux d'avoir pour collègues un Cléon, un Alcibiade, esprits chauds & bouillans, en un mot ses extrêmes. Ses richesses servirent encore à son crédit: il tiroit des sommes immenses de quelques mines qu'il possédoit à Laurium; il en fit des largesses au peuple; donna des fêtes, & sa magnificence étouffa la mauvaise opinion qu'on avoit de ses talens. Il entretenoit des délateurs & autres gens de cette trempe, avec lesquels il gardoit des mesures, qu'il craignoit enfin, & dont il devenoit la proie; ce qui a fait dire à Plutarque, que sa crainte étoit le revenu des fripons, & son humanité celui des honnêtes gens. Sa méfiance l'avoit emprisonné dans son domestique; il ne mangeoit, ne buvoit, & ne s'entretenoit avec qui que ce fût. Ce voile ne fut pas impénétrable à la méchanceté de ses ennemis, qui l'exposèrent à la raillerie des beaux-esprits & des

plaisans de son tems. Brave dans l'action, aussi vigoureux dans l'exécution que lent à se résoudre, son défaut étoit de délibérer quand il étoit question de combattre : son opinion étoit ordinairement la bonne ; mais elle prévaloit rarement : il ne favoit pas l'appuyer ; aussi fut-il souvent dans le cas d'agir contre son avis & son inclination, & particulièrement dans la guerre de Sicile. Plutarque le loue de s'être opposé à cette expédition ; mais quand elle fut une fois décidée, ses déclamations, ajoute-t-il, ne pouvoient servir qu'à décourager le soldat ; il falloit fondre sur l'ennemi sans délibérer, & brusquer généreusement la fortune. S'il commença la guerre avec nonchalance, sa conduite répara bientôt cette faute, & il vit le succès de fort près ; mais la fermeté l'abandonna, & il finit misérablement : il fit des bévues qui supposent un homme privé de bon sens ; cependant il ne faut pas attribuer tous ses malheurs à son mauvais commandement : on peut en imputer une partie à ses travaux, à sa maladie, & à la peste dont son Armée étoit infectée, & le reste à l'envie & à la mauvaise volonté de ses compatriotes, qui ne purent toutefois s'empêcher de le plaindre ; lorsque, tournant les yeux sur son état, ils virent ce vieillard, qui leur avoit dissuadé cette entreprise, accablé d'infirmités, & abandonné à la merci de la misère & de l'ennemi. On fut si sensible à ses infortunes, qu'on se récria contre les Dieux, qui avoient traité si durement un homme qui s'étoit distingué par son zèle pour leur culte ; mais tout en rendant justice aux vertus du particulier, on accusa le Général d'avoir manqué à son devoir : on fut indigné de ce qu'il s'étoit rendu à discrétion, & son nom ne fut point inscrit dans la liste publique des Généraux qui avoient perdu la vie au service de l'État.

Le nombre de ceux qui décamperent de devant Syracuse, étoit au moins de quarante mille ; six mille furent faits prisonniers, & condamnés aux carrières ; d'où ils sortirent après soixante & dix jours de travaux, pour être vendus comme esclaves ; le reste périt.

Tel fut le siège de Syracuse, que les Athéniens avoient entrepris avec tant d'ardeur, que pour le soutenir, ils avoient épuisé leur pays d'hommes, d'argent & de vaisseaux : on leur reprocha d'avoir transporté Athènes en Sicile : la témérité de cette expédition fut punie par la perte de leurs Généraux, de leur Flotte & de leurs Soldats. Tout fut détruit ou abandonné à la fureur de ceux dont ils avoient si follement attaqué la liberté : ce succès fut moins cruel en lui-même, que par son influence sur leurs affaires domestiques. Ainsi finit la guerre de Sicile, dont celle du Péloponèse ne fut, à proprement parler, qu'une continuation : les Athéniens avoient encore affaire à la plupart des États de la Grèce, & leur ambition faisoit éclore à chaque instant de nouveaux ennemis, qui pouvoient chacun balancer leur puissance.

Cette défaite fut d'abord incroyable aux Athéniens ; mais la certitude les jeta dans la dernière consternation : ils se déchainerent contre leurs Prêtres & leurs Prophetes, qui les flattant de l'espoir de conquérir la Sicile, les avoient engagés dans cette entreprise par de vains prétextes de Religion. Cependant, résolu de faire tête au malheur, ils équipèrent une Flotte destinée au secours des alliés, qui menaçoient de les abandonner : ceux qui jusqu'alors avoient gardé la neutralité, profiterent du mauvais état de leurs affaires pour se déclarer contre eux. Les Spartiates, à qui leur foiblesse donnoit du courage, se préparèrent

à la guerre, & l'on fit tout l'hiver de grands apprêts de part & d'autre.

Par les négociations d'Alcibiade, le Roi de Perse fit cette année une ligue avec les Spartiates, & les principales Villes de l'Ionie se révoltèrent. Les Athéniens employèrent alors à construire des vaisseaux, & à amasser des provisions, les mille talens qu'ils réservoient pour les besoins importants de l'Etat: ils avoient enfermé dans le Pirée vingt vaisseaux Péloponnésiens; mais cette petite Escadre fondit si à propos sur la garde, qu'elle força le passage, & leur enleva quatre bâtimens. A leur descente à Panorme, sur le territoire de Milet, il y eut un combat, où Chalcidée, Général des Spartiates, fut tué. Cette action rendit Alcibiade suspect à Lacédémone: elle envoya même à Astiochus, son Amiral, ordre de s'en défaire: d'ailleurs, Agis, Roi de Sparte, irrité de quelque intrigue qu'il avoit eue avec sa femme, n'étoit pas son ami. Mais son grand crime étoit d'avoir excité la jalousie de quelques Citoyens, qui souffroient impatiemment qu'on lui fit honneur de toutes les affaires de conséquence qui se terminoient avec succès. Secrètement averti des dangers qu'il courroit, il se retira vers Tissapherne, Lieutenant du Roi de Perse, dont il eut bientôt acquis l'estime & l'amitié, & à qui il s'efforça de rendre odieux les Lacédémoniens, dont il avoit abandonné les intérêts. Il lui conseilla de ménager son argent avec eux, & d'établir la balance entre Athenes & Sparte, afin qu'elles pussent se consumer mutuellement, & devenir la proie de son maître, qui s'en empareroit sans peine, lorsqu'elles auroient épuisé leurs forces l'une contre l'autre. Cet avis affoiblit les secours que Lacédémone recevoit de la Perse, & prévint la ruine d'Athenes. Il négociait

étoit en même tems son rappel avec ses compatriotes, dont les forces principales étoient à Samos: il s'engageoit à leur concilier l'amitié de Tissapherne, à condition qu'on reformeroit l'administration qui étoit en de mauvaises mains, & qu'on diminueroit le grand nombre des Magistrats. Phrinique, Général Athénien, s'opposa fortement à son retour: il avertit Astiochus qu'Alcibiade traitoit avec Tissapherne, & s'offrit à lui livrer la Flotte & l'Armée, mais cette trahison, découverte par la bonne intelligence d'Astiochus & d'Alcibiade, échoua, & Phrinique fut massacré sur la place publique.

Cette année commença par la révolte & la ré-^{Olymp.} duction de plusieurs Villes sur les bords de l'Hel-^{XClv. 22} lespont; puis, pour conclure le Traité projeté entre Alcibiade & ses Concitoyens, on anéantit la Démocratie dans quelques Villes, & bientôt après dans Athenes. Cette révolution fut préparée par le massacre d'Androclès, & de tous ceux qui paroissoient trop ardens pour les intérêts du peuple. Le nombre des Magistrats fut réduit à quatre cens, & le Gouvernement devint Oligarchique. Ce fut l'ouvrage du Conseil des dix. Pour se mettre à l'abri des injures du peuple, ils en obtinrent la permission de proposer tout ce qu'ils jugeroient à propos, sans encourir les peines de la loi. Pisandre eut grande part dans cette innovation, mais Antiphon en avoit dressé le plan. Antiphon ne le cédoit en talens & en vertus à aucun de ses contemporains: il pensoit juste, & s'exprimoit avec précision: il craignoit de se distinguer dans les assemblées du peuple, que son mérite & son éloquence avoient alarmé: il n'en étoit pas moins utile à sa Patrie; mais il déroboit à sa connoissance les services qu'il lui rendoit. On le con-

sultoit, & l'on suivoit ordinairement son avis, & dans les démêlés des particuliers, & dans les affaires les plus importantes de l'Etat.

Lorsqu'on lui fit son procès au sujet des innovations qu'il avoit proposées, il se défendit avec fermeté, & l'examen de sa vie lui fut honorable. Les quatre cens, autorisés par les loix, entrèrent dans le Sénat, entourés de gardes, armés de poignards, & congédièrent les cinq cens, après leur avoir payé ce qui leur étoit dû par l'Etat. Emprisonner, bannir & proscrire ceux qui n'étoient pas favorables à son établissement, ce fut le premier usage que ce nouveau Tribunal fit de son autorité. Ils envoyèrent ensuite des Députés à Lacédémone, pour traiter de la paix avec Agis, qui, loin de se prêter à quelque accommodement, s'approcha d'Athènes, dans l'espérance de profiter de la consternation présente, mais la résistance opiniâtre du peuple le contraignit de se retirer à Décelée.

L'armée, qui étoit à Samos, se recia contre les cruautés qu'on exerçoit dans Athènes, rappella Alcibiade, à la persuasion de Thrásibule, & le créa Général, avec pouvoir de rentrer dans le Pirée, & d'écraser les nouveaux Tyrans. Ce procédé lui parut violent; il reparut d'abord devant Tisapherne, & lui fit entendre qu'il étoit maître de traiter avec lui comme ami ou comme ennemi. C'est ainsi qu'il se servit des Athéniens pour effrayer Tisapherne, & de Tisapherne pour contenir les Athéniens. Dans ces entretiens, les quatre cens envoyèrent à Samos justifier leur administration; la Flotte inclinoit à condamner à mort les Députés, & persistoit dans son projet; mais l'opposition d'Alcibiade sauva la République; car rentrer dans l'Attique, c'étoit abandonner à l'en-

ne mi l'Ionie & l'Hellepont, dont il n'auroit pas manqué de s'emparer, tandis que les Athéniens se seroient massacrés dans leur propre Ville. Il y eut alors quelques troubles dans l'Armée des Lacédémoniens: l'Amiral Astiochus eût été tué par des alliés, qui demandoient leur paie, s'il ne se fût réfugié en lieu de sûreté: on le déposa, & Mindare lui succéda dans le commandement de la Flotte. Les Spartiates s'étoient déjà plaints de Tisapherne, qui leur donna de nouveaux sujets de mécontentement en retenant des vaisseaux Phéniciens qui venoient à leur secours; cette augmentation de force pouvoit les mettre en possession des mers, & finir la guerre. Quels que fussent les desseins de ce Général, le service qu'il rendit aux Athéniens étoit grand: on l'attribua aux négociations d'Alcibiade. Les innovations occasionnèrent dans Athènes tant de factions & de troubles, que les quatre cens songerent moins à poursuivre la guerre qu'à pourvoir à leur sûreté: ils fortifierent le côté du Pirée qui commandoit l'entrée du port, & résolurent d'ouvrir les portes aux Spartiates, plutôt que de s'exposer à la fureur de leurs Concitoyens. Dans ces conjonctures, les Lacédémoniens jugerent à propos de s'avancer avec quarante-deux vaisseaux, sous la conduite d'Hégelandridas; ils engagèrent au combat Tymochare, qui n'en avoit que trente-six; dont la plupart furent pris ou coulés à fond, & le reste dispersé. Pour surcroît de malheur, toute l'Eubée, excepté Orée, abandonna leur parti: on tiroit de cette Isle plus de provisions que de l'Attique entière, & ce poste étoit si commode pour forcer le Pirée, que les Athéniens, qui manquoient de vaisseaux & de soldats, ne furent point, même après la défaite en Sicile,

dans une consernation si grande qu'alors : les factions divisoient le peu de forces qui leur restoient, & ils ne pouvoient s'attendre qu'à une ruine prochaine; mais les longueurs & la méfiance des Lacédémoniens firent leur salut.

Le premier effort des Athéniens, pour s'éloigner du précipice, fut de déposer les quatre cens, & de confier le Gouvernement à quatre mille; Thucydide croit qu'ils avoient trouvé le juste milieu entre la tyrannie du petit nombre, & les désordres de la multitude. Pisandre, & le reste de ceux qui composoient l'Oligarchie, se réfugièrent chez l'ennemi à Décélée, si l'on en excepte Aristarque, qui se jeta dans Cénœ avec quelques soldats, & livra cette Ville aux Béotiens. Ils équipèrent ensuite la Flotte la plus nombreuse qu'ils purent; ils en confièrent le commandement à Thrasile, & à Thrasibule, qui livrèrent bataille à Mindare sur les côtes de l'Hellepont; & le défirent dans un lieu qu'on appelloit *Cyna-Séma*, ou le tombeau d'Hécube; la perte fut grande du côté des vainqueurs; mais ce succès tira le peuple de son abattement, & ranima les esprits; c'étoit toujours un grand avantage. Il y eut une seconde action aux environs d'Abydus, qui dura depuis le matin jusqu'au soir; mais Alcibiade survint avec dix-huit vaisseaux, mit l'ennemi en fuite; & malgré le secours de Pharnabaze, qui couvroit, avec des forces de terre, les vaisseaux qui on repoussoit sur le rivage, il décida cette journée en faveur de ses Concitoyens. Les Athéniens recouvrèrent les bâtimens qu'ils avoient perdus, en prirent dix à l'ennemi, & élevèrent un trophée. Après cette victoire, Alcibiade rendit visite à Tissapherne, qui le fit saisir & conduire à Sardes, en lui déclarant qu'il avoit ordre de son maître de faire la guerre

aux Athéniens. Il ne s'attendoit pas à cet accueil, mais Tissapherne, qui craignoit que les Péloponnésiens ne portassent leurs plaintes à la Cour de Perse, comptoit se laver de toute accusation par cette injustice. Alcibiade s'enfuit à Clazomene, après trente jours de détention; & bientôt après, il fondit sur la Flotte du Péloponnese, qui étoit à l'ancre à l'entrée du port de Cizique: il perça les lignes avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, & poursuivit ceux qui se sauverent à terre, dont il y eut un grand nombre de massacrés, parmi lesquels on trouva Mindare. L'Athénien s'empara de la Flotte de l'ennemi; se rendit maître de Cizique & de l'Hellepont; & chassa bientôt le Lacédémonien du reste des mers. On intercepta des lettres qu'on envoyoit aux Ephores; en voici le contenu: *Tout est perdu: Mindare est tué; le soldat manque de vivres; & nous ne savons quel parti prendre.*

Après la défaite des Péloponnésiens, Agis sortit de Décélée, & s'avança jusques sous les murs d'Athènes: Thrasile convoqua le citoyen & l'étranger, se mit à leur tête, & marcha contre l'ennemi; mais la retraite du Spartiate ne fut pas assez prompte: les troupes légères tomberent sur son arriere-garde, & la mirent en pieces: Agis apercevant ensuite une flotte chargée de bled, qui faisoit voile pour le Pirée, il conclut qu'il bloquerait en vain Athènes par terre, tant que son port seroit libre, & qu'elle pourroit recevoir des provisions par mer. Cléarque eut ordre de se mettre en mer avec quinze vaisseaux. Il en perdit trois devant quelques corps-de-gardes Athéniens, placés sur l'Hellepont: le reste arriva sain & sauf à Byzance.

Thrasile, à qui on avoit décerné le commandement de cinquante vaisseaux, en récompense

des services qu'il avoit rendus dans la dernière campagne, fit voile pour Samos, de Samos à Colophon; qu'il surprit; de Colophon, il passa en Lydie, & se montra devant Ephèse; mais il fut repoussé par Tissapherne avec désavantage. Il aperçut dans sa retraite vingt-quatre vaisseaux Syracusains: il les poursuivit, & en prit quatre avec tout l'équipage, qu'il envoya à Athenes. La flotte se rassembla à Sette, d'où elle fit voile pour Lampsaque, qu'on fortifia: il y eut, dans une tentative, qu'on fit sur Abydus, une vive action entre Alcibiade & Pharnabaze. Pharnabaze fut maltraité; l'hiver se passa en excursions sur le continent, & l'on s'occupa à ravager le territoire des Perses.

Olymp. 2. Alcibiade ouvrit cette campagne par le siege de *scii. 1.* Chalcédoine, dont les habitans avoient envoyé leurs bleds & leurs bestiaux aux Bythiniens leurs voisins; il s'avança sur les frontieres des Bythiniens, & les fit menacer par un héraut. Son approche les effraya; ils lui livrerent toutes les provisions des Chalcédomiens, & firent alliance avec lui. Il revint ensuite devant Chalcédoine, qu'il environna d'un mur, qui s'étendoit de la mer à la mer, & barra la riviere. Le Lacédémonien Hypocrate, Gouverneur de la Ville, fit une sortie, où il fut tué, & sa troupe repoussée. Les ouvrages que les Athéniens avoient construits empêcherent l'approche de Pharnabaze, qui tenta vainement de secourir l'assiégé. Les Athéniens s'emparerent encore, par adresse ou par force, de Salembrie, de Byzance, & de quelques autres places.

Olymp. 2. Le succès de cette campagne fit naître à Alcibiade le desir de revoir Athenes, dans un tems qu'il pouvoit y reparoitre avec tant d'honneur. Sur le décret de son rappel, il fit voile pour le Pirée: ses vaisseaux étoient couverts de boucliers

& parés de dépouilles: un grand nombre de bâtimens pris sur l'ennemi, & chargés des enseignes & des ornemens de beaucoup d'autres qu'on avoit fracassés ou coulés à fond, suivoient ce triomphe: tous ensemble formoient une flotte de deux cens vaisseaux. Pour le recevoir, le Peuple s'assembla sur le port; il descendit au milieu des acclamations; tous les yeux étoient attachés sur lui; la foule l'environnoit, le couronnoit de guirlandes, & le proclamoit le plus grand Général des Athéniens, déclarant, à haute voix, que la sentence de son exil étoit injuste, & rendue par des Magistrats qui avoient abusé de leur autorité, & qui ne le valoient, ni pour l'éloquence, ni pour les vertus militaires; que non content d'avoir employé les revenus publics à l'avantage de l'Etat, il avoit encore sacrifié sa fortune au bien général, qu'il étoit cruel pour un homme comme lui, de caresser des ennemis qui mettoient continuellement ses jours en danger, & qui par son éloignement avoient empêché les services qu'il étoit en état de rendre à la patrie & à ses amis, & prévenu la réforme du Gouvernement, dont il connoissoit si bien les défauts. Ces réflexions réveillèrent la mémoire de leurs calamités passées, qu'ils imputerent entièrement à son absence, & tout d'un tems ils attribuerent à sa conduite le bonheur de leur situation présente. Bientôt après, Alcibiade lui-même, dans une assemblée du Sénat & du Peuple, exposa les peines qu'il avoit souffertes, & se plaignit de leur procédé; mais il glissa sur ce point avec toute l'adresse & toute la modestie possibles; il n'accusa que la fortune & son mauvais génie. On le créa Généralissime sur terre & sur mer, comme le seul homme capable de rendre à l'Etat son ancienne splendeur; on lui restitua ses revenus,

& l'on ordonna à Eumolpe & aux Héros sacrés, de l'absoudre des malédictions qu'ils avoient prononcées solennellement contre lui. Tous obérent, excepté le Grand-Prêtre Théodore, qui répondit qu'il ne l'auroit chargé d'aucune imprécation, s'il n'avoit point fait de mal à la République. Telle étoit la prévention du petit peuple, qu'il ne souhaitoit rien tant que de lui déléguer la Souveraineté : on alla jusqu'à lui conseiller de se mettre au dessus de l'envie & de l'autorité de gens qui ne cherchoient qu'à bouleverser l'Etat : il ne paroît pas qu'il ait prêté l'oreille à ces avis ; mais les principaux citoyens en furent tellement alarmés, qu'ils firent équiper incessamment une flotte de cent vaisseaux, lui laisserent le choix de ses Officiers, & hâterent son départ le plus qu'ils purent ; ainsi, trois mois après son entrée dans Athènes, il fit voile pour Andros, dont il subjuga les habitans, & delà il passa à Samos, qu'il destinoit à être le siege de la guerre.

Les Lacédémoniens, résolus de faire de plus grands efforts que jamais, proportionnerent leurs préparatifs à l'état de leurs affaires, & cherchant un Général qu'on pût opposer à Alcibiade, ils jetterent les yeux sur Lyfandre. Lyfandre descendoit des Héraclides : sa naissance ne l'avoit point soustrait à l'éducation sévère des Spartiates, & il avoit payé le tribut à la discipline & aux mœurs de son Pays : brave, entreprenant, & prêt à sacrifier tous les plaisirs à l'ambition, il avoit encore une fermeté qui lui rendoit aisés tous les états de la vie : insinuant, adroit, intéressé, son bien particulier étoit la seule mesure de sa justice : fourbe dans tout le cours de sa vie, on a dit de lui qu'il trompoit dans les jeux de l'enfance, & qu'il se parjuroit dans les affaires : il avoit pour

maxime, que quand la peau du Lion étoit trop courte, il falloit l'allonger avec celle du Renard.

Pour satisfaire à son nouvel emploi, il se mit en mer, laissa la flotte à Ephese, & passa à la Cour des Perses : il se plaignit à Cyrus de la trahison de Tissapherne, en obtint que la paie de ceux qui servoient sur la flotte seroit augmentée, mit entièrement ce Prince dans les intérêts de Lacédémone ; & revint à Ephese. Alcibiade, que quelque affaire appelloit à Phocée, laissa le soin de la flotte à Antiochus, son Vice-Amiral, avec ordre exprès d'éviter une action, quoiqu'on le provoquât : mais à peine fut-il parti, qu'Antiochus s'avança de lui-même avec deux galeres jusqu'à l'entrée du port d'Ephese, & n'épargna rien pour engager l'ennemi au combat. Lyfandre lui détacha d'abord quelques vaisseaux, la flotte Athénienne vint à son secours : le Spartiate mit la sienne en ordre de bataille, chargea l'ennemi, & remporta une victoire complete : Antiochus fut tué, & quinze vaisseaux perdus. A cette nouvelle, Alcibiade rassembla le reste de la flotte devant Samos, & présenta la bataille à Lyfandre, qui se contenta du succès de la premiere action : cependant cette défaite occasionna la disgrâce d'Alcibiade, & ce Général, qu'on respectoit, il n'y a qu'un moment, jusqu'à l'adoration, injustement soupçonné d'avoir négligé son devoir, fut révoqué. On peut dire que la gloire qu'il s'étoit acquise, fut la cause de sa ruine : le peuple avoit une si haute idée de ses talens, qu'il ne le croyoit pas capable d'échouer ; quelque chose qu'il entreprit, & ses ennemis jetterent sur son intégrité des soupçons d'autant plus vraisemblables : on ne se contenta pas de l'accuser de malversation ; on lui imputa encore la mauvaise conduite des autres Officiers : il

se retira dans un Fort de la Chersonnese, qu'il avoit construit. Conon, un des dix Généraux qui lui succéderent dans la conduite de la guerre, trouvant la flotte en fort mauvais état, en détacha soixante & dix vaisseaux, sortit de Samos, & ravagea le Pays ennemi.

Olymp.
xciii. 3.

Lyfandre, dont le tems étoit expiré, fit place à Callicratidas : *Je vous remets*, lui dit-il, *une Flotte que ma victoire a rendu maîtresse des mers. J'en conviendrai*, lui répondit Callicratidas, *si vous voulez vous avancer jusqu'à la hauteur de Samos, & me résigner le commandement à Milet*. Lyfandre repiqua qu'il n'avoit plus rien à faire où il n'avoit plus droit de commander. Le nouvel Amiral fit son coup d'essai dans l'Isle de Lesbos contre Méthymne, qu'il prit d'affaut : il fit dire à Conon qu'il l'empêcheroit bien d'*adultérer* (1) la mer : cependant l'Athénien mit à la voile. Callicratidas le poursuivit jusques dans le Port de Mytilene : sa Flotte étoit de cent soixante-dix vaisseaux : il en prit trente à l'ennemi, & l'enferma dans la Ville dont il fit le blocus : quelque tems après, il intercepta dix ou douze bâtimens qui venoient au secours de l'assiégé. Sur la nouvelle que les Athéniens avoient ramassé toutes leurs forces, qui consistoient en une Flotte de cent cinquante vaisseaux, il en laissa cinquante des siens à Etéonique, avec ordre de continuer le siege de Mytilene, & s'avança avec cent vingt contre l'ennemi, qu'il trouva à Arginuse, à la hauteur de Lesbos. Son Pilote lui conseilla de se retirer, parce qu'ils étoient inférieurs en nombre : *Sparte n'en sera pas moins peuplée*, lui dit-il, *quand*

(1) Le Grec dit *μοιχεύω*, l'Anglois *whoring*, & Amiot traduit *adultère*.

nous ferons tous morts. Le combat fut opiniâtre, il dura jusqu'à ce que Callicratidas se précipitant à travers l'ennemi, fut coulé à fond, & le reste de la Flotte dispersé. Les Péloponnésiens perdirent, à cette journée, soixante & dix vaisseaux, & les Athéniens vingt-quatre, avec la plus grande partie de l'équipage. Les Commandans de la Flotte Athénienne, en récompense de cette victoire, furent immolés à l'ingratitude de leurs concitoyens. Dans le récit qu'on fit au Sénat de cette action, on les accusa d'avoir laissé périr dans les eaux des hommes qu'ils auroient pu conserver, & ils furent incontinent jettés dans les fers, pour être interrogés devant le Peuple ; ils répondirent qu'ils s'étoient reposés de ce soin sur d'autres, & particulièrement sur Thérámene, leur accusateur, tandis qu'ils s'occupoient à la poursuite de l'ennemi ; mais qu'une violente tempête qui survint alors, avoit apparemment empêché qu'on n'exécutât leurs ordres. Cela parut si raisonnable & si satisfaisant, qu'une partie des Juges se leverent, & proposerent de les renvoyer absous : mais les factieux demanderent justice dans une seconde assemblée, & le tumulte fut si grand, que Socrate eut seul assez de courage pour déclarer qu'il ne feroit rien de contraire aux loix, & assez de fermeté pour se refuser à toute cette procédure : cependant, après de longues altercations, de dix Généraux on en condamna huit, & de ces huit six furent mis à mort : on compte, entre ces derniers, Périclès, le fils de l'illustre citoyen du même nom.

Après cette défaite, les alliés mirent tout leur espoir en Lyfandre, & sollicitèrent son retour à l'Armée. Pour les obliger, sans enfreindre les loix, qui défendoient de conférer deux fois le comman-

Olymp.
xciii.

dement à la même personne, on le donna pour collègue à Aracus, avec les pouvoirs d'Amiral, mais avec le titre simple de Vice-Amiral. Il partit donc, après avoir obtenu de Cyrus tout l'argent dont il avoit besoin : il répara la Flotte, surprit quelques Isles voisines de l'Attique, & de-là faisant voile pour l'Hellespont, il assiegea Lampsaque, & s'en empara. Dans ces entrefaites, la Flotte Athénienne, composée de cent quatre-vingt vaisseaux, s'avança de Sestos à Egos-Patamos, & se trouva en présence de l'ennemi, qui étoit aux environs de Lampsaque. Lyfandre fit ranger ses troupes sur leurs bords, & leur ordonna d'être fort attentives au signal. Le lendemain matin, les Athéniens, en ordre de bataille, vinrent au devant de lui; mais il n'accepta pas leur défi. Le jour suivant, ils se présentèrent encore : Lyfandre souffrit leur bravade quatre jours de suite : le cinquième jour, il commanda quelques vaisseaux légers pour les suivre, & l'informer de leur descente à terre : sur leur avis, il fit suspendre un bouclier à la proue de son vaisseau (c'étoit le signal qu'il avoit indiqué); les forces de terre passèrent sur la Flotte, & il mit à la voile avec toute la promptitude possible. Conon aperçut le premier l'ennemi; il se hâta de rassembler ses gens; mais ils étoient si dispersés, qu'il se vit obligé de s'enfuir à Chypre avec huit vaisseaux. Lyfandre fonda sur le reste, s'en empara, & revint triomphant à Lampsaque, avec trois mille prisonniers qu'on mit tous à mort, excepté le seul Adimante, un des Amiraux qu'on soupçonna d'avoir livré la Flotte.

Après ce succès, Lyfandre employa quelque tems à assurer ses conquêtes par terre : une bonne partie des Athéniens s'étoit jettée dans les Villes

voisines; il les somma, sous peine de mort, de retourner à Athenes : son dessein étoit de surcharger cette Ville d'habitans, & de la prendre par famine, si elle refusoit de lui ouvrir ses portes. Ce revers fut si prompt & si grand, que les Athéniens sans provisions & sans Flotte, bloqués par mer & par terre, & abandonnés de tous leurs alliés, excepté des Samiens, s'attendoient à tous les malheurs qui le suivirent : cependant ils résolurent de soutenir le siege, & de défendre leur Ville; jusqu'à ce que le manque de vivres les contraignit de demander la paix à Agis, ce qu'il ne tarda pas : mais Agis leur répondit qu'il n'avoit aucun pouvoir pour traiter avec eux, & les renvoya aux Ephores, à qui ils s'offrirent à livrer toutes leurs places, excepté leur Ville, le Pirée & les longs murs. Les Ephores leur dirent, pour toute réponse, que s'ils desiroient sincèrement la paix, ils eussent à proposer quelque chose de mieux : on leur avoit insinué, avant que de les admettre à l'audience, qu'il ne falloit pas qu'ils s'attendissent à conserver les longs murs : mais Archistrate avoit ordre de conclure la paix, à quelques conditions, qu'il plairoit aux Lacédémoniens d'imposer.

Théramene s'adressa à Lyfandre; il se flattoit d'amener ce Général à quelque Traité raisonnable; mais après trois mois de négociations inutiles, il fut obligé d'aller à Sparte, où la plupart des alliés insistoient sur la destruction entière des Athéniens : mais le Spartiate leur répondit qu'on ne détruiroit point une Ville qui avoit rendu de si grands services à la Nation dans les tems les plus fâcheux de la Grece; & la paix fut conclue, à condition que les longs murs & les fortifications du Pirée seroient rasés; qu'ils ne se réserveroient de toute leur Flotte que douze vaisseaux, que

les exiles seroient rappelles; qu'ils s'engageroient avec eux dans une ligue offensive & défensive, & qu'ils seroient dans toutes leurs expéditions par mer & par terre. Quand on vit à Athenes les articles du Traité, on demanda à Thérámene comment il avoit pu accepter des conditions si contraires aux desseins de Thémistocle, & abandonner aux Lacedémoniens des murs qu'il avoit élevés contre eux. « Je n'ai point perdu de vue, répondit-il, l'intention de Thémistocle; il construisit ces murs pour la conservation de cette Ville, & c'est par la même raison que j'ai permis qu'on les démolit: que penserons-nous des Spartiates, si les murs font la sûreté d'une Ville? » En tout autre tems on n'eût pas été content de cette réponse; mais l'extrémité où l'on étoit réduit, ne permettoit pas de délibérer si l'on accepteroit ou non ce Traité: cependant on en différa l'exécution tant qu'on put, mais Lyfandre descendit dans le Pirée, & fit les fortifications, au bruit des instrumens, & avec des démonstrations de joie, telles que si la Grèce eût recouvré la liberté de ce jour.

A. M.
3600.

Ainsi finit, la quatre-vingt-treizieme Olympiade, & la 3600. année du Monde, une guerre qui avoit duré vingt sept ans entiers, qui coûta beaucoup de sang & d'argent; & pendant laquelle chaque parti éprouva de cruelles alternatives, & donna des preuves d'une résolution qu'ils auroient pu employer avantageusement contre leurs ennemis communs. La supériorité fut long-tems incertaine, par la raison que les Athéniens se dommageoient sur les mers, dont ils étoient maîtres, des pertes qu'ils faisoient sur terre; & sans le secours des Perses, dont les coffres leur étoient ouverts, sur-tout après les dernières conquêtes

d'Alcibiade, jamais les Péloponnésiens n'auroient eu de si grands succès.

Les effets de cette révolution dans Athenes & dans les autres Etats, seront la matiere des Chapitres suivans; mais nous ne finirons pas celui-ci sans payer le tribut que nous devons à la mémoire de ceux à qui les Lettres & la politesse dûrent leurs progrès, au milieu du tumulte de la guerre & des armes: la plupart d'entr'eux étoient employés au service de la Patrie, dont ils faisoient la gloire par leurs écrits, dans le même tems qu'ils la défendoient avec leurs epees.

Sophocle poussa la Tragedie à un point de perfection: pour son coup d'essai il surpassa Eschile, dont il étoit elevé. Ils avoient l'un & l'autre du génie; mais Sophocle étoit plus maître du sien: moins sublime, mais plus éloquent & plus clair, il manioit encore les passions avec plus d'adresse, & ses piéces où la terreur & la pitié se succèdent avec beaucoup d'art, faisoient sur le Spectateur des impressions plus agréables que celles d'Eschile; il en fut appelé l'Abeille. Il fait conduire & dénouer: en intéressant le coeur à l'action principale, il observa plus exactement la regle de l'unité: on dit que le succès de la dernière piéce lui causa tant de joie qu'il en mourut. Euripide, son rival, le prit sur un ton moins haut; mais plus travaillé & plus correct, plus sententieux & plus moral, attentif à instruire autant au moins qu'à plaire, le bon sens & la belle nature suppléerent dans ses Ouvrages à l'invention & à la grandeur qui leur manquent. Après la dernière défaite des Athéniens devant Syracuse, on accorda la liberté à quelques prisonniers, pour les récompenser du seul plaisir qu'on avoit eu à leur entendre reciter quelques-uns de ses vers: rien ne fait plus d'honneur à ce Poète.

Dans le même tems, Phrynique, Aristarque, Cratinus & quelques autres faisoient fleurir la Comédie. Le premier & le plus singulier d'entr'eux fut Aristophane : la hardiesse de ses plaisanteries, dont les Athéniens s'amusoient, les alarma quelquefois : la superstition étoit leur foible ; ce fut par cet endroit délicat qu'il les attaqua ; mais il faut convenir que ce ne fut pas avec beaucoup de délicatesse ; il n'entendoit pas cette raillerie fine & légère, si nécessaire dans la bonne Comédie, & si rare dans l'ancienne, qui représentoit les objets sur la scène, sans déguiser ni les personnes ni les noms. Aristophane excella toutefois dans ce genre ; & quelque progrès que le Comique ait fait après que cette licence eut été restreinte par les Loix, nous regarderons ce tems comme le regne de la Poésie en Grece. Aucun Art ne s'avança plus rapidement & plus sûrement à la perfection : les commencemens furent consacrés à la Religion, au Gouvernement & à la Philologie ; mais lorsque les superstitions & les connaissances multipliées n'eurent plus besoin de ce véhicule, les Muses se défirent de leur serieux, & prirent l'air de politesse & de gaieté qui leur est naturel. Jamais idiôme ne fut plus convenable à la Poésie que le Grec : il est doux & sonore, expressif & nombreux : la multitude des dialectes, qui dénigreroit toute autre Langue, étoit une des beautés principales de la Langue Grecque : ces avantages déterminèrent les esprits de ce côté, tout le monde voulut être Poète & bon Poète ; la variété des mesures égala celle des sujets, la Poésie devint un art, & les Ecrits de ce siecle servirent de modele à tous les âges suivans.

Socrate fut le Prince des Philosophes de ce siecle : nous en parlerons plus particulièrement à l'occasion

l'occasion de sa mort, qui arriva quelque tems après : nous ne passerons pas sous silence les noms d'Hérodote & de Thucydide, dont les Ecrits ont fait tant d'honneur à la Grece : le premier passe pour le Pere de l'Histoire, & le second pour le modele des bons Historiens.

CHAPITRE VII.

Depuis la fin de la guerre du Péloponnese, jusqu'à la mort de Socrate ; ce qui comprend l'espace de 5 ans.

J Amais victoire n'avoit été plus fatale aux Athéniens que celle de Lyfandre : s'ils ne furent point abattus de la violence de ce coup, ils ne purent jamais se remettre parfaitement de l'ébranlement qu'ils en avoient reçu : abandonnés à la merci d'un ennemi auquel ils venoient d'insulter, ils passèrent, en un moment, des espérances les plus brillantes, dans la situation la plus désespérée : avoir accepté les conditions qu'on leur avoit imposées, ou s'être rendus à discrétion, c'étoit à peu près la même chose : ainsi nous daterons de la défaite des Perfes à Mycale, la décadence de la Souveraineté d'Athenes, qui commença immédiatement après cette journée, & qui continua soixante & treize ans. Le vainqueur eut la générosité de ne pas éteindre le nom d'un Peuple qu'il avoit tant redouté. Les Spartiates dirent qu'ils ne vouloient pas qu'on eût à leur reprocher d'avoir crevé un des yeux de la Grece. Cela s'accorde avec ce que Plutarque raconte de Lyfandre, que quand il eut envoyé à Lacedémone la nouvelle de la

prise d'Athènes, les Magistrats lui répondirent qu'il suffisoit de l'avoir prise : cependant il est certain qu'ils laisserent dans cette Ville des vestiges de leur conquête : une des principales, ce fut d'obliger le Peuple à dissoudre l'Oligarchie, & à se soumettre au gouvernement de trente Citoyens, qu'on appella les trente Tyrans. Lyfandre fut le seul auteur de cette innovation, qu'il introduisit encore à Samos & dans quelques autres places qui lui ouvrirent leurs portes, après la réduction des Athéniens, dont elles étoient tributaires : il établit dans la plupart d'entr'elles un Décemvirat, dont il prescrivit la forme, & qu'il composa de ses créatures : c'est un joug qu'il fit subir aux ennemis de Lacédémone, & à ses alliés indistinctement ; & c'est ainsi qu'il lui procura, ou plutôt qu'il se procura à lui-même la Souveraineté de la Grece entière.

Après s'être assuré de ses conquêtes, Lyfandre revint en triomphe à Lacédémone : il étoit suivi des vaisseaux Athéniens & de beaucoup d'autres, & il apportoit quinze cens talens en argent, une grande quantité de riches dépouilles, avec des couronnes d'or & d'autres présens qu'il avoit reçus des Villes : il envoya l'argent à Sparte dans des sacs, sur lesquels il avoit apposé le sceau ; mais Gilippe, qu'il avoit chargé de ce convoi, ouvrit les sacs par le fond, en tira autant d'argent qu'il voulut, & les referma ; mais ne s'étant point apperçu que chaque sac portoit une note de la somme qu'il contenoit, son vol fut découvert : pour éviter le châtement ou la honte d'une action si lâche, il s'exila volontairement, & ne reparut plus.

Ce ne fut pas tout, il étoit question de savoir s'il étoit permis de recevoir ce trésor dans la

Ville, sans enfreindre les loix : ce n'étoit pas l'avis des citoyens les plus sages & les plus expérimentés : l'exemple de Gilippe, qui venoit de sacrifier à l'argent sa conscience & la gloire de ses actions, confirmoit leur opinion : en effet, Gilippe étoit un homme de réputation ; il s'étoit parfaitement bien tiré de la guerre de Sicile, où il avoit commandé, & c'est lui qui avoit empêché les Athéniens de s'emparer de cette Isle : les Ephores statuerent donc que le ser continueroit d'être la seule monnoie courante dans l'Etat. Les amis de Lyfandre s'opposèrent à ce Decret ; on revint aux opinions, & il fut annullé, ou tout au moins reçu avec tant de modifications, que l'argent entra dans la Ville pour être employé dans les besoins publics, avec défense aux particuliers d'en faire usage, sous peine de mort. Cette Ordonnance étoit entièrement contraire au dessein de Lycurgue, qui ne défendit l'or & l'argent que pour anéantir l'avarice & le luxe. Plutarque observe qu'en interdisant aux particuliers l'usage de l'argent, on prévenoit moins le danger des richesses, qu'on ne le favorisoit en s'en servant dans les besoins de l'Etat ; que la défense ne devoit qu'accroître les desirs ; & que si le mal ne perçoit pas encore dans les actions, la mauvaise impression étoit faite sur les cœurs. Quel que fût le prétexte d'avoir de l'argent, ils en avoient ; l'avantage étoit incertain & le danger présent : en peu de tems ils en connurent le prix aussi-bien que leurs voisins, & employèrent les voies les plus injustes & les plus tyranniques pour en acquérir. Diodore de Sicile dit qu'ils exigèrent un tribut de toutes les Villes de leur dépendance, & qu'ils resserroient dans leurs coffres plus de mille talens par an. Quoi qu'il en soit, il est certain

que l'érection de ce trésor fut une innovation dans le Gouvernement : la vue seule des richesses suffisoit pour échauffer les esprits, & préparer la corruption des mœurs : en un mot, si ce n'étoit pas s'affranchir du joug de cette vertu rigide qui les distinguoit du reste des Grecs, c'étoit au moins le secouer. Lyandre résolu de satisfaire sa vanité, à quelque prix que ce fût, lui sacrifia les constitutions de l'Etat, & opéra ce changement : il fit jeter en bronze sa statue & celle des principaux Généraux : il combla ses partisans de ses libéralités ; il encouragea les Poëtes par ses présens, & ils composèrent, à son honneur, des chants de triomphe, & employèrent tout leur savoir à sa louange. Telle étoit l'idée que les Grecs, en général, avoient conçue de ses talens, qu'ils lui élevèrent des autels, & lui immolèrent des victimes comme à un Dieu.

Dans ces entrefaites, les trente d'Athènes, au lieu de tendre au but de leur institution, & de former & publier une compilation nouvelle des Loix, commencèrent par user du pouvoir despotique qu'ils avoient sur la vie des citoyens ; & quoiqu'ils ne formassent, avec beaucoup d'autres Magistrats, qu'un seul Tribunal, ils ne se servirent de leurs collègues que pour confirmer leurs décrets, & exécuter leurs ordres. Ils usèrent d'abord de quelque circonspection, & ne proscrirent que l'espece de citoyen la plus détestée & la plus vile, tels que les délateurs de profession : ils colorèrent, par ces actes apparens d'équité, le dessein formé de se rendre Souverains ; mais convaincus de la nécessité d'un secours étranger, ils demandèrent des gardes à Lacédémone, jusqu'à ce qu'ils eussent purgé la Ville des esprits factieux & mal-intentionnés, & qu'ils eussent affermi dans

l'Etat le nouveau Gouvernement. Lyandre leur envoya des gardes ; ils corrompirent, par argent & par adresse, Callibus qui les commandoit ; il se prêta à toute leur cruauté ; rien ne les arrêtoit plus, & l'on vit bientôt couler le sang de tous ceux que les richesses, l'intérêt ou le mérite rendoient suspects.

Critias, résolu de se venger de ce Peuple qui l'avoit banni, fut le plus fougueux de ces Magistrats. Thérémene, un d'entr'eux, se recria le premier contre ces procédés violens ; mais de peur qu'il n'entraînât la multitude, trois mille citoyens revêtus sur le champ d'une partie de leur autorité, désarmèrent le reste. Enhardis par ce nouvel accroissement de pouvoir, chacun choisit sa victime, dont on destina les revenus à l'entretien de la garnison. Nicérate, fils de Nicias, homme puissant & riche, & d'un caractère doux & officieux, fut une des premières : le Peuple le pleura. Indignés contre Thérémene, que leur projet avoit rempli d'horreur, ils jugèrent à propos de s'en défaire. Critias l'accusa devant le Sénat d'être mal-intentionné pour le Gouvernement, & prenant delà occasion de justifier leurs procédés ; il dit qu'il étoit nécessaire d'arracher à ce Peuple cette liberté, dont il étoit infatué depuis si long-tems ; qu'il ne falloit, ni s'attendre à opérer des révolutions dans un Etat, sans répandre de sang, ni s'étonner qu'ils eussent tant d'ennemis ; mais qu'un collègue qui les abandonnoit étoit impardonnable, & qu'il falloit user de la dernière sévérité contre celui qui trahissoit une autorité qu'il s'étoit engagé de défendre en la partageant. Thérémene lui répondit avec tant de sens & de force, que le Sénat inclinoit en sa faveur. Critias s'en appercevant, & considérant

que comme Thérémene étoit du nombre des trois mille, il avoit droit de faire instruire son procès en forme, & d'en appeller au corps entier des Magistrats, pour le soumettre à la Jurisdiction immédiate du Sénat, il effaça son nom de la liste. Thérémene leur fit remarquer sur le champ, que le nom de tout autre d'entr'eux n'étoit pas plus difficile à rayer : soit qu'ils n'eussent point le même danger à craindre, soit qu'ils fussent effrayés par des gardes que Critias avoit placés à l'entrée du Sénat, personne ne s'opposa à l'opinion des Tyrans, qui profitant du silence qui regnoit dans l'assemblée, condamnerent à mort Thérémene : il fut exécuté avec de la ciguë. Après avoir avalé la potion qu'on lui présenta, il dit, en jettant ce qui restoit dans la coupe, *voilà pour cet honnête homme de Critias*. De tous les Sénateurs, Socrate, dont il avoit été le disciple, osa seul prendre sa défense ; il tenta de l'arracher des mains du bourreau ; & si-tôt qu'il fut mort, il sortit, & bravant les trente, il exhorta les Sénateurs & le Peuple à la vengeance. Critias, qui avoit aussi étudié sous lui, alarmé de cette audace, lui défendit d'instruire la Jeunesse. Soit que ces Tyrans respectassent son mérite, ou fussent étonnés de son intrépidité, ils ne songerent pas alors à procéder contre lui : mais enfin cette généreuse liberté lui coûta la vie, comme nous le dirons dans la suite. Le Peuple parut oublier de quelle affreuse compagnie Thérémene étoit membre, & le regretta plus qu'on ne devoit s'y attendre : mais il faut considérer qu'il étoit le seul en qui ils pouvoient avoir quelque confiance, & qui pût s'opposer à la tyrannie ; c'étoit par amitié pour Critias qu'il étoit entré dans l'assemblée des trente, & il ne cessa d'agir, de concert avec lui, que quand il

s'aperçut de ses desseins ; il rompit alors, & s'y opposa fortement.

Il montra dans tous les démêlés de la Noblesse & du Peuple, de l'activité sans emportement ; plus attentif à se concilier la faveur des deux partis, qu'à rendre à poursuivre la ruine de l'un ou de l'autre : ses ennemis l'appelloient par cette raison, le brodequin, chaussure qui convenoit à l'un & à l'autre pied : s'il changea souvent de parti, ce fut moins par inégalité que par prudence : c'étoit un homme qui savoit ce que c'est que gouverner & tyranniser : son goût pour l'Oligarchie étoit connu : il se réunit à Lysandre & à Antiphon, pour introduire le Gouvernement des quatre cens. Il avoit alors formé quelque plan de cette nature : car il proposa d'ajouter quelque membre aux trente désignés par Lyfandre ; ce nombre ne lui paroissoit pas suffisant à l'administration. D'un autre côté, il n'approuvoit point l'institution des trois mille ; il pressentoit que ce n'étoit qu'armer une partie des citoyens contre l'autre ; conformément à la douceur de son caractère, il inclinoit pour quelque système modéré, par lequel on restreignit le pouvoir de la multitude, mais sans l'anéantir : quels que fussent ses desseins, il n'avoit pas assez d'autorité parmi ses concitoyens pour les mettre en exécution : il ne fut que la victime de ses bonnes intentions : il eut le malheur de tremper dans la condamnation des Amiraux, après la défaite d'Arginuse : c'est la seule tache qu'il ait imprimée à sa mémoire.

Après avoir levé cet obstacle, les tyrans exercèrent leurs cruautés avec une fureur que leur sécurité avoit encore augmentée, & se défirent de tous ceux qui pouvoient nuire à leurs desseins. Tandis que la mort & les rapines désoleoient Athe-

nes, les restes malheureux de ses concitoyens tournèrent les yeux sur Alcibiade, & se repentirent de leurs mauvais procédés à son égard; sur l'expérience qu'ils avoient de sa bonté (car oubliant leurs injustices, il les avoit déjà secourus dans leurs extrémités), ils espérèrent qu'il reviendrait avec joie, s'ils le rappelloient.

L'exactitude avec laquelle les Tyrans s'informerent de ses desseins & de ses démarches, est un grand indice de l'appréhension qu'ils en avoient. Enfin, Critias représenta à Lyfandre, qu'il falloit abandonner le nouveau Gouvernement, ou faire périr Alcibiade; & ses remontrances furent si pressantes, que le Spartiate donna des ordres pour qu'on s'en défît. Alcibiade résidoit alors dans un petit village de la Phrygie, occupé de quelques négociations avec Pharnabafe, qu'il ménageoit, dans le dessein de se concilier les bonnes grâces d'Artaxercès son maître. Lyfandre le demanda à Pharnabafe mort ou vif, & le sollicita si vivement, qu'il paroïssoit en faire une condition essentielle de l'alliance des Spartiates & des Perses. Pharnabafe y consentit, & confia l'exécution de son dessein à son frere & à son oncle: ils environnerent la maison où il demouroit avec Timandre sa maîtresse, & y mirent le feu. Alcibiade tenta de l'éteindre avec des habits & des nipes, mais inutilement: se couvrant donc avec sa robe de sa main gauche, & saisissant son épée de la droite, il s'élança au milieu des flammes, & leur échappa. Les assassins ne jugerent pas à propos de l'attendre; ils se retirèrent & le tuèrent de loin, à coups de fleches. Les uns attribuent ce meurtre à la jalousie de Pharnabafe, d'autres au ressentiment de quelques Gentilshommes, dont il avoit débauché les sœurs. Quelques-uns disent qu'informé de l'ex-

pédition que Cyrus préparoit contre son frere, il en fit confidence à Artaxercès, dans le dessein de se concilier la faveur de ce Prince, & de procurer du secours à sa Patrie; ce qui rendit sa mort nécessaire. Mais quelle qu'en soit la cause, on convient des circonstances, & l'on peut dire que la fin de cet homme singulier fut encore un de ces caprices qu'il essuya de la fortune pendant toute sa vie: elle ne fit que seconder, par la variété des événemens qu'elle lui fit éprouver, la bizarrerie de la nature, qui avoit rassemblé dans son caractère les contradictions les plus étonnantes, en réunissant les extrêmes du vice & de la vertu, si toutefois ses talens méritent le nom de vertus, & si c'est quelque chose de plus; en les examinant de près, qu'une façon particulière de se faire valoir; car il faut convenir qu'on remarque dans toute sa conduite plus de finesse & d'adresse, plus d'ostentation & de popularité, que d'honneur & d'intégrité, que de zèle & d'amour pour son Pays. Valere Maxime pousse la sévérité jusqu'à mettre en question, s'il ne nuit pas plus à l'État par ses grandes vertus, que par ses mauvaises qualités: il séduisit avec celles-là ses concitoyens, & les ruina, dit-il, avec les autres: il gagna leur confiance, & s'en servit pour les embarquer dans ces projets ruineux. Telle fut cette expédition malheureuse contre la Sicile, dans laquelle ils consumèrent, sans succès, des flottes & des armées, dont ils avoient grand besoin dans l'Attique même. Alcibiade commença la ruine des Athéniens, & Lyfandre l'acheva; & ce fut moins par envie de s'illustrer, que de se rendre nécessaire, & de distraire le Peuple de l'examen de sa conduite. Avidé de présents, il en recevoit de toutes parts, & en connoissoit bien l'usage: c'étoit assurément bien moins en vue d'a-

masser des richesses, que d'entretenir son luxe ; & de se conserver, par ses libéralités, la faveur de ses concitoyens. Il aimoit naturellement le plaisir ; cependant il le sacrifia toujours à son ambition. Personne ne fut jamais aussi capricieux, aussi violent, aussi singulier que lui dans ses débauches. D'une inégalité prodigieuse, il n'étoit jamais que ce qui convenoit à son intérêt, qui varioit d'un moment à l'autre : aujourd'hui pour l'Oligarchie, demain partisan furieux de la Démocratie. Le desir de se venger de sa Patrie, le jette dans le parti des Spartiates, & celui de se reconcilier avec elle le ramene dans les intérêts des Perses. Il est vrai que le Peuple ne fut pas plus constant dans sa conduite à l'égard d'Alcibiade. Selon ses dispositions, ou le besoin qu'il avoit de ses services, on le regardoit comme le meilleur des citoyens, ou comme le plus méchant des hommes ; on le caressoit & on l'adoroit, ou on le détestoit, & on le persécutoit ; enfin, ils en faisoient un si grand cas, qu'ils ne se croyoient en sûreté ni avec lui ni sans lui. Plutarque observe que ses ennemis n'eurent jamais d'avantage sur lui que pendant son absence ; ce qu'il faut attribuer à l'adresse de ses remontrances, aux graces de sa personne, & à la force de son éloquence, à laquelle Cornélius Népos dit qu'on ne pouvoit résister. Il surprenoit avec ces talens le grand nombre des citoyens ; mais les plus sages & les plus puissans d'entr'eux pénétoient ses desseins, & se tenoient sur leurs gardes. Nous n'oublions pas ce que Timon le Misantrophe leur en avoit prédit : un jour qu'Alcibiade avoit harangué avec succès, & que toute l'assemblée s'occupoit à le féliciter ; Timon, au lieu de l'éviter, comme il avoit coutume de faire en pareil cas, s'approcha avec les autres,

& le prenant par la main : » Courage, mon fils, lui dit-il, puisses-tu maintenant gagner la fureur de ce Peuple ; car tu lui feras quelque jour beaucoup de mal. « Il touchoit à peine à sa quarantième année lorsqu'il fut tué : dans ce court intervalle, il fut tour-à-tour la terreur & l'appui non-seulement de son Pays ; mais encore des autres contrées de la Grece & de l'Asie ; & sa puissance ne pouvoit qu'augmenter, s'il eût été aussi attentif à conserver les bonnes graces du Peuple, qu'il étoit adroit à se les concilier ; mais il n'entendoit rien à faire durer le bonheur ; aussi ne parut-il jamais plus grand que dans l'adversité ; elle mit ses bonnes qualités dans tout son jour ; & comme il ne la méritoit pas, elle rendit sa fin déplorable : on le regretta ; aussi périt-il dans un tems où l'on avoit grand besoin de sa présence. Après avoir effleuré ce grand-homme lorsqu'il parut sur la scene, je viens d'ajouter les réflexions que ses actions ont dû me fournir, & que j'ai cru nécessaires à la connoissance parfaite de son caractère.

Les habitans d'Athenes ne pouvant supporter plus long-tems le Gouvernement sévère des trente, sortirent en troupe de la Ville, & toute la Grece fut parsemée, en un moment, d'Athéniens exilés ; mais les Spartiates ayant fait défense aux autres Villes de les recevoir, ils se retirèrent à Thebes, dans Argos, & dans quelques autres Villes où ils pouvoient vivre en sûreté.

Thrasibule, qui leur avoit rendu de si grands services dans la guerre du Péloponnese, qu'on faisoit dépendre tous les succès d'Alcibiade, de la bonne intelligence qui regnoit entre eux, s'opposa le premier au torrent : son mérite, que les qualités brillantes d'Alcibiade avoient jusqu'alors éclipsé, parut dans tout son jour ; & la destruc-

tion des Tyrans fit connoître à toute la Grece ce qu'il valoit. Il préfida dans une assemblée que les Concitoyens tinrent à Thebes, & dont le résultat fut qu'on feroit un généreux effort pour recouvrer la liberté, quelque danger qu'il y eût à le tenter. Dans ce dessein, accompagné d'une partie des trente, comme dit Cornélius Népos, ou plutôt des soixante & dix, comme dit Xénophon, il s'empara de Phile, Fort construit sur les frontieres de l'Attique. Les Tyrans prirent incontinent l'alarme, & se mirent en marche à la tête des trois mille & de la Garde Spartiate, tenterent de chasser les rebelles de cette place, & furent repoussés avec perte. Ne pouvant l'emporter d'assaut, ils prirent le parti d'en faire le siege; mais mal pourvus pour cette entreprise, une grande quantité de neige survint pendant la nuit, & les força de rentrer dans Athenes, ne laissant devant Phile qu'une partie de leur garde, pour garantir le Pays des incursions. Ce premier succès augmenta la troupe de Thrasibule de sept cens compagnons de ses desseins: avec ce renfort, il fondit sur les gardes, & les mit en déroute, après en avoir tué à peu près cent-vingt: les trente tomberent alors dans une grande consternation; & craignant d'être trahis par le petit nombre d'habitans qui restoient dans Athenes, ils les contraignirent d'en sortir. Ils fortifierent ensuite Eleusis: c'étoit une place de retraite qu'ils se préparoient en cas de quelque accident; mais afin que ces nouveaux exilés ne se joignissent pas à Thrasibule, sous prétexte de faire le dénombrement de la garnison, ils les passerent en revue les uns après les autres, & massacrerent tous ceux qui étoient en état de porter les armes: ils tenterent ensuite de corrompre Thrasibule: ils lui offroient une place entre eux, avec la liberté

de dix exilés qu'il désigneroit; mais à condition qu'il congédieroit le reste, & qu'il entreroit dans leurs desseins. Il répondit généreusement à ces propositions, que son bannissement lui feroit plus d'honneur, que toute leur autorité & tout leur pouvoir n'en feroit aux trente, & qu'il ne déposeroit les armes, que quand tous les Citoyens seroient de retour dans Athenes, & rétablis dans la liberté & les droits de leurs ancêtres.

Dans ces entrefaites, il rassembla une petite Armée de mille hommes, à la tête de laquelle il sortit de Phile pendant la nuit, & s'empara du Pirée. Les trente accoururent avec toutes leurs forces; mais Thrasibule profitant de l'avantage de son poste, mit sa troupe en bataille, leur représenta l'équité de la cause pour laquelle ils alloient combattre, & les succès qu'ils avoient déjà remportés, & marcha droit à l'ennemi, qu'il vainquit sans peine. Cette action fut plus considérable par les suites qu'elle eut, que par le nombre de ceux qui y périrent; il n'y eut que soixante & dix morts, parmi lesquels il faut compter Critias & Hyppomaque, deux des principaux Tyrans.

Ce combat fut suivi d'une suspension d'armes, & l'on en vint à des pour-parlers par rapport aux corps morts. Thrasibule prit occasion de reprocher à ceux qu'il venoit de vaincre, la crainte qu'ils avoient de lui: » Pourquoi, leur dit-il, fuyez-vous un vainqueur que vous devez regarder comme le défenseur de la liberté publique? Mon Armée n'est pas composée d'ennemis, mais de Citoyens; nous ne venons, ni pour piller, ni pour voler, mais pour vous rétablir dans vos biens ». Il les conjura ensuite par les droits de la Religion, du Sang & des Loix, de se réunir; il leur rappella qu'ils avoient jadis servi dans le même camp,

& combattu sous les mêmes étendards. » Si vous avez résolu, leur dit-il, de souffrir patiemment le joug qu'on vous a imposé, du moins ayez quelque pitié de vos Concitoyens, qui n'ont été bannis que parce qu'ils n'ont pu se résoudre à vivre en esclaves dans leur Patrie. Il finit; en s'engageant à les rétablir dans leur première liberté, s'ils vouloient le recevoir dans le pays. Il est vraisemblable qu'on a confondu ce discours avec un autre de même espece, & sur la même matière, qu'on attribue à Cléocrite; mais il est certain qu'il fit de si grandes impressions sur les trois mille, particulièrement sur ceux qui avoient été les principaux instrumens de la fureur des trente; que de retour dans la Ville, ils eurent honte d'avoir sacrifié leur Patrie à l'avarice d'une poignée de Tyrans, & qu'ils conclurent la déposition de ces Magistrats, qui se retirèrent aussitôt à Eleusis. Ils conférerent ensuite l'administration à dix Citoyens, dont chaque Tribu fournit le sien.

Olymp.
&civ. 2.

Cette révolution ne termina pas les malheurs d'Athenes: les dix suivirent exactement la trace des trente: la tyrannie n'étoit point anéantie, elle n'étoit que restreinte dans un plus petit nombre: les mêmes jalousies subsistoient, les mêmes troubles, les mêmes divisions, & conséquemment les mêmes injustices, les mêmes rapines & les mêmes cruautés: la plupart des trois mille avoient eu trop de part dans les désordres de la première administration, pour changer de conduite; il n'y avoit que la destruction entière de ceux qui s'étoient emparés du Pirée, qui pût les assurer de l'impunité. Dans ce dessein, ils entretenirent correspondance entre les trente qui s'étoient jetés dans Eleusis, & s'adresserent ensemble aux Spartiates pour en obtenir de nouveaux secours. Ly-

sandre approuva leur demande; il représenta que se révolter, & dissoudre le Gouvernement qu'ils avoient établi, c'étoit faire injure à Lacedémone: & on leur accorda cent talens, avec ordre à Lyfandre de marcher en qualité de Général, & à son frere Lybys en qualité d'Amiral, & de bloquer le Pirée par mer & par terre. Il s'avança donc avec un corps de Péloponnésiens, tandis que Lybys fermoit l'entrée du port, & coupoit les vivres à Thrasibule: ce Général & sa troupe se trouverent alors réduits à la dernière extrémité.

Les choses en étoient-là, lorsque Pausanias, Roi de Sparte, obtint la permission de conduire à Lyfandre un nouveau corps de troupes: son dessein n'étoit pas de le secourir, mais d'examiner sa conduite: il lui envioit la gloire de subjuguier deux fois les Athéniens. Il s'avança donc; résolu de tirer la guerre en longueur, & de traverser son collègue, plutôt que de lui donner du secours, & de lui procurer quelque avantage: ainsi ce que quelques-uns regardent comme un acte de commiseration pour les Athéniens, n'étoit qu'un trait de jalousie contre Lyfandre. Il faut remarquer que quand on exigea des alliés les troupes nécessaires à cette expédition, les Béotiens & les Corinthiens, qui s'étoient montrés jusqu'alors les plus cruels ennemis des Athéniens, refuserent de servir, alléguant que leur serment ne leur permettoit pas de prendre les armes contre ceux qui n'avoient point enfreint les articles du Traité. Supposant que les Spartiates avoient médité la conquête de l'Attique, ils craignirent que la réunion de cette Province à leurs domaines ne les rendit trop puissans: cette jalousie, qui se répandit bientôt dans tous les autres Etats, commença dès-lors à germer dans Thebes & dans Corinthe.

Avant que d'en venir à aucun acte d'hostilité, Pausanias fit sommer ceux qui étoient dans le Pirée de rentrer chacun dans leur maison; mais sur leur refus, il rangea sa troupe, fit une légère attaque; & se disposant à ouvrir la tranchée, il s'avança pour reconnoître le terrain. L'ennemi fit une sortie, & donna si furieusement sur son arrière-garde, qu'il fut obligé d'en venir à une action, où l'on combattit, de part & d'autre, avec beaucoup de valeur & d'opiniâtreté: les Athéniens furent mis en déroute, après avoir perdu cent cinquante hommes, & Pausanias éleva un trophée; mais au lieu d'user de sa victoire, il fit dire secrètement aux vaincus de lui dépêcher des Ambassadeurs, à lui & aux Ephores qui l'accompagnoient, & de proposer quelque accommodement.

La Ville & le Pirée envoyèrent donc des Députés, & la paix fut conclue, à condition que chacun rentreroit chez soi, excepté les trente & les dix, avec onze de ceux qui avoient commandé dans le Pirée; & que si quelqu'un ne se trouvoit pas en sûreté dans la Ville, il lui seroit libre de se retirer à Eleusis. Après ce Traité, Pausanias retira son Armée, & ceux qui étoient dans le Pirée, entrèrent en armes dans Athenes, où Thrasibule reprocha aux Citoyens d'avoir eu la lâcheté d'appeler les Spartiates à leur secours; ajoutant que s'ils vouloient rétablir l'ancien Gouvernement, ils n'auroient rien à craindre de lui. On suivit ses avis; on choisit des Magistrats, comme on avoit coutume de faire avant cette révolution, & l'on revint à la Démocratie.

Mais on commençoit à peine à respirer, que les restes de la faction qui subsistoient dans Eleusis, rassemblèrent des troupes, & méditerent de nouveaux troubles: toute la Ville marcha contre eux;

on attira les Chefs dans une entrevue; & on les mit en piéces: leur destruction conduisit à un accommodement; & de peur que le ressouvenir des miseres passées n'engendrât de nouvelles querelles, on publia une amnistie générale, & chacun s'engagea par serment à les oublier: cet article fut religieusement observé, la tranquillité rentra dans Athenes, & les Citoyens réunis ne formerent qu'un corps.

Ainsi finit la révolte, trois ans après les innovations, qu'on avoit apportées dans le Gouvernement. L'Etat éprouva, pendant cet intervalle, des convulsions plus cruelles que la guerre: quatorze cens Citoyens du premier ordre avoient été mis à mort sans être entendus, & plus de cinq mille avoient été forcés de se retirer dans le Pirée. Xénophon remarque que cette division intestine coûta plus de Citoyens à l'Etat en huit mois, que la guerre du Péloponnese n'en avoit fait périr en dix ans: l'ambition de Lyfandre fomenta long-tems cet incendie, que les trente avoient allumé; mais la prudence & l'intrepidité de Thrasibule l'éteignit à la longue. Après avoir délivré le pays de l'étranger, de concert avec Alcibiade, il eut seul la gloire de supprimer ses ennemis domestiques, & de remettre Athenes dans son premier état: il montra dans ces conjonctures toute la modération nécessaire pour appaiser & rapprocher les esprits; ce serment d'oubli fut un modèle pour les siècles suivans, & Cicéron le recommandoit aux Romains, lorsque l'assassinat de Jules-César divisoit la République en factions.

Les autres Etats partagerent la tranquillité qui régnoit dans Athenes; ou plutôt supporterent patiemment le joug des Spartiates, qui possédoient alors la Souveraineté de la Grece, & qui per-

Olymp.
xciv. 3.

suadés qu'ils ne pouvoient la conserver que les armes à la main, ne s'occupoient qu'à éterniser la guerre. Ils prirent parti dans une querelle qui s'éleva entre le Roi des Perses & son frere. Nous allons donc passer en Asie, & parler de l'expédition de Cyrus, dans laquelle une partie de leurs forces, avec un autre corps de Grecs, fut employée: nous entrerons d'autant plus volontiers dans le récit des conquêtes de ce Prince, qu'en examinant de près ses actions, on conviendra sans peine que l'antiquité a peu de Héros qu'on puisse lui comparer.

Olymp. xciv. 4. Darius, sur le point de mourir, fit approcher de son lit ses deux fils Artaxercès & Cyrus: il désigna le premier pour son successeur, & il donna le commandement des Armées au second, qu'il avoit déjà revêtu du Gouvernement des Provinces maritimes les plus considérables. Après la mort de Darius, Tissapherne, qui avoit accompagné Cyrus dans son Gouvernement, l'accusa de trahison à son frere; mais Artaxercès lui conserva la vie, & le confirma dans ses dignités, à la sollicitation de Parisatis, sa mere. A peine Cyrus fut-il de retour dans ses Provinces, qu'il résolut de se venger de l'injure qu'il prétendoit avoir reçue, & de détrôner son frere: à cet effet, il entra en négociation avec les Grecs & les Barbares, & recruta ses garnisons des meilleurs soldats de Péloponnese: les raisons qu'il avoit de se méfier de Tissapherne, servirent de prétexte à ces préparatifs; cependant il s'étoit emparé de toutes les Villes de l'Ionie, si l'on en excepte Miler, qu'il tenoit bloqué par mer & par terre, afin, disoit-il, de rétablir dans leurs privilèges quelques Citoyens que Tissapherne avoit exilés sur des soupçons mal fondés. Tant que le Roi s'imagina que

ces levées ne regardoient que Tissapherne, (& l'exactitude avec laquelle Cyrus continuoit de lui envoyer le tribut de ces Villes, l'entretint longtemps dans cette erreur) il ne se mit guere en peine de cette querelle.

Cyrus ménagea, dans le même tems, des intelligences avec Cléarque, Aristippe, & quelques autres Grecs exilés de leur Patrie, ou dégoûtés du service, & forma, par leur secours, trois petites Armées; une dans la Chersonnese, une autre sur les côtes de l'Hellepont, & la troisième en Thessalie. Lorsque son projet fut mûr, il épuisa ses garnisons, rassembla toutes ses forces à Sardes, & répandit le bruit qu'il alloit châtier les Pisidiens, qui infestoient ses Provinces; mais Tissapherne jugeant, avec raison, que ces troupes étoient trop considérables pour une si petite entreprise, communiqua ses conjectures au Roi, qui prit l'alarme, & se prépara à la défense.

Le rendez-vous des troupes étoit à Sardes, comme nous l'avons dit: en voici le dénombrement. Il y avoit quatre mille Grecs tirés des garnisons, commandés par Xénias; le Béotien Proxene en avoit amené deux mille autres: Sophanète de Sümphalie étoit à la tête de mille; l'Achatein Socrate, de quatre cens, & le Mégareen Phasion de sept cens. Ces troupes réunies formèrent un corps de huit mille deux cens hommes, avec lesquels Cyrus traversa la Lydie, & se joignit à Colosse, Ville de Phrygie, au Thessalien Ménon, qui commandoit une troupe de quinze cens hommes, à la place d'Aristippe: de-là il passa à Célène, où Cléarque le Lacédémorien vint le trouver avec deux mille soldats, Sosias de Syracuse avec mille, Socrate l'Arcadien avec trois cens; ainsi il avoit à

la solde treize mille Grecs, dont six mille étoient légèrement armés.

Lorsqu'ils furent arrivés à Tarse, capitale de la Cilicie, ils commencèrent à comprendre que le dessein de Cyrus étoit de les conduire en Perse, & de combattre son frère: ils refusèrent de le suivre; mais Cléarque, le seul que Cyrus eut mis dans sa confiance, les appaisa, en leur persuadant qu'ils couroient plus de danger à se retirer qu'à avancer, & ils marchèrent, à condition qu'on augmenteroit leur paie d'un tiers. Ils trouverent à Issus, la dernière Ville de la Cilicie, trente-quatre vaisseaux Péloponnésiens, & vingt quatre que Cyrus avoit employés au blocus de Milet, & le Spartiate Chérifophe renforça l'Armée de sept cens hommes qu'il avoit pris sur les vaisseaux; quatre cens, qui étoient à la solde d'Abrocomas, l'abandonnerent, & se joignirent à Cyrus: cet Abrocomas gouvernoit les bords de l'Euphrate; il s'avançoit au secours du Roi avec une Armée de trois cens mille hommes; mais il n'arriva qu'après la bataille.

Lorsque Cyrus fut arrivé sur les côtes de la Phénicie, Xénias & Phasion abandonnerent l'Armée, & se sauverent sur un vaisseau Marchand. Cyrus ne fut pas aussi sensible à cette perte qu'on s'y attendoit; il se contenta de dire aux autres Officiers, qu'il ne prétendoit retenir personne à son service; ni les priver de ce qu'ils y avoient amassé; qu'il dépendoit de lui de poursuivre, & de punir les transfuges; mais qu'il étoit si éloigné de ce dessein, qu'il leur renverroit leurs femmes & leurs enfans qu'il avoit en otage. Ce généreux procédé fit dans son parti ceux qui le suivoient qu'à regret.

Lorsque l'Armée fut devant Thapsaque, Ville

située sur les bords de l'Euphrate, il déclara le dessein qu'il avoit de combattre son frère: le soldat murmura, reprocha à ses Officiers le silence qu'ils avoient gardé, & refusa de marcher, jusqu'à ce que Cyrus leur promit de les récompenser de leurs services à Babylone, & de leur continuer leur paie jusqu'à leur retour en Ionie: Ménon acheva de les apaiser, & Cyrus lui fit un présent considérable.

Ils traverserent ensuite la Mésopotamie, & entrèrent enfin dans la Province de Babylone. Au retour des espions qu'on avoit envoyés pour reconnoître l'ennemi, Cyrus assembla les Officiers Grecs, & leur dit: « Mes amis, ce n'est point faute de troupes que je vous ai choisis; mais j'ai cru qu'un petit nombre de Grecs étoit préférable à une multitude de Barbares; justifiez donc la bonne opinion que j'ai de vous, & montrez-vous dignes de la liberté dont vous jouissez, & que je regarde, ainsi que vous, comme le plus grand de tous les biens; considérez à qui vous avez affaire, & rien ne sera capable de vous décourager: l'ennemi est nombreux, à la vérité, attendez-vous à le voir fondre sur vous avec de grands cris; mais si vous surmontez cet abord effrayant, vous aurez honte de la foiblesse de ses efforts; ne vous démentez point, & vous reverrez votre Patrie couverts d'une gloire dont vos Concitoyens seront étonnés & jaloux; mais je me flatte que la plupart jouiront du parti que je leur ferai, & ne m'abandonneront jamais ». Un Samien prit la liberté de lui dire, que la grandeur de ses promesses étoit proportionnée au danger de l'entreprise; mais qu'il craignoit, ou qu'il ne s'en souvint plus, ou qu'il ne fût pas en état de les tenir après la ba-

taille. Cyrus lui repliqua, que le Royaume de son père étoit si vaste, que le chaud & le froid en rendoient chacun une des extrémités inhabitable. » Si je suis victorieux, ajouta-t-il, tout ce que ces deux climats renferment, sera la récompense de mes amis, & j'aurai plus à donner que je ne trouverai de gens pour recevoir; quant à vous, Grecs, je vous promets à chacun une couronne d'or. Ces assurances les contenterent. Cléarque lui demanda ensuite, s'il croyoit que son frere acceptât la bataille: » Oui, sans doute, lui répondit Cyrus; s'il est fils de Darius & de Parisatis & mon frere, il ne perdra pas ses Etats sans se défendre. »

Cyrus fit ensuite la revue de son Armée, qu'il trouva composée de dix mille quatre cens Grecs, armés de pied-en-cap, & de deux mille cinq cens autres, légèrement armés, avec un corps de troupes de différentes Nations de cent mille hommes. On apprit, par des déferteurs, que celle d'Artaxercès étoit de douze cens mille hommes, outre un corps d'élite de six mille chevaux. Voici comment Cyrus disposa ses troupes: il donna à Cléarque le commandement de l'aile droite des Grecs, à Ménon celui de l'aile gauche, & marcha en ordre de bataille, attendant avec impatience le moment de l'action; mais ayant trouvé libre un passage qu'il croyoit que l'ennemi lui disputeroit, il s'avança avec un peu plus de sécurité & moins d'ordre. Arrivé dans l'endroit désigné pour son camp, il découvrit l'Armée du Roi, qui s'approchoit comme un nuage épais de poussière, & il se prépara à la recevoir. Il ordonna à Cléarque de marcher droit au centre; car le succès de la bataille dépendoit de celui de cette attaque; mais comme la multitude de l'ennemi étoit si grande, qu'une seule de ses ailes couvroit le front entier

de l'Armée de Cyrus, Cléarque ne jugea pas à propos d'abandonner les bords du Fleuve, dans la crainte d'être enveloppé. Plutarque lui reproche d'avoir occasionné, par son refus, la mort de ce Prince, qui fut obligé d'exécuter lui-même ce qu'il ordonna vainement à cet Officier. Lorsque l'ennemi fut à quatre ou cinq cens pas, les Grecs invoquerent le Dieu des Combats, & fondirent en poussant de grands cris. Les Barbares prirent la fuite, avant que les Grecs fussent à portée de les frapper de leurs javelots: on les poursuivit sans se troubler; les soldats s'exhortant mutuellement à conserver leurs postes. Cyrus s'aperçut bien de l'avantage des Grecs; cependant il ne sortit point de sa tranquillité, malgré les acclamations de ceux qui l'environnoient, & qui déjà le saluoient Roi. Il découvrit enfin son frere, qui commandoit au centre de l'Armée: dans la crainte qu'il ne tombât sur les Grecs, & qu'il ne les mît en pieces, il marcha droit à lui à la tête de six cens chevaux, & tua de sa propre main Artagerse, qui conduisoit la troupe d'élite: il ouvrit cet escadron, & s'y précipita; mais tous ses soldats l'abandonnerent, excepté quelques domestiques avec lesquels il fondit sur le Roi, à qui il lança son javelot, en s'écriant, *je le vois*: il l'atteignit à l'estomac, & reçut en même tems un coup au dessous de l'œil, dont il mourut sur la place: huit de ceux qui l'avoient suivi, furent massacrés à ses côtés: Artaxercès lui fit couper la tête & la main droite, & marcha droit au camp, sur les traces d'Artaxercès, Général de la Cavalerie, qui s'enfuit aussi-tôt qu'il apprit la mort de son Maître. Les Grecs, de leur côté, s'étoient partagés, les uns pilloient le camp d'Artaxercès, tandis que les autres poursuivoient une partie de son Armée qui avoit lâché le pied,

& l'on chanta victoire de part & d'autre. Le Roi retourna sur eux dans le même ordre de bataille qu'auparavant ; mais les Barbares s'enfuirent une seconde fois à l'approche des Grecs, qui succombant à la fatigue de cette journée, retournerent dans leur camp à l'entrée de la nuit : ils ne favoient ce que Cyrus étoit devenu, & ils attendoient ses ordres pour renouveler l'action, & rendre la victoire complete ; mais une consternation générale les faisoit en apprenant sa mort, & ils songerent moins à retourner contre l'ennemi qu'à pourvoir à leur sûreté.

Tel fut le succès de la bataille de Cunaxa en Assyrie : elle se livra sur les bords de l'Euphrate, à cent lieues de Babylone. Telle fut la mort de Cyrus, victime de son ambition ; ses bonnes qualités méritoient un meilleur sort ; & il est vraisemblable, à en juger par les circonstances de cette action, qu'il seroit venu à bout de son entreprise, s'il eût été moins ardent à exposer sa vie. Xénophon nous a laissé de ce Prince un portrait achevé ; mais pour ne pas entrer dans les affaires des Perses, plus que mon sujet ne me le permet, je me contenterai d'ajouter, après cet Historien, qu'aucun Général de son tems, Grec ou Barbare, ne fut si généralement aimé : il le représente avec toutes les qualités d'un Monarque, & d'un successeur digne du grand Cyrus.

Les Grecs, au milieu des troubles qui les agiterent après la bataille, offrirent la couronne à Ariæus, qu'ils traitoient en vainqueur, & qu'ils regardoient comme Général de l'Armée ; depuis la mort de Cyrus. Dans le même tems, Artaxercès les fit sommer de mettre bas les armes, & de se rendre à discrétion, leur représentant qu'ils étoient dans le cœur de ses Etats ; qu'environnés

de vastes rivières & de nations innombrables, il leur étoit impossible d'échapper à sa vengeance, & qu'ils n'avoient rien de mieux à faire qu'à céder à la nécessité. Tandis qu'ils délibéroient entr'eux sur la réponse qu'ils avoient à faire, Proxène demanda aux Hérauts à quels titres Artaxercès exigeoit leurs armes : « Si c'est à titre de vainqueur, dit-il, elles doivent être en sa puissance ; si non, que prétend-il nous donner en échange ? » Xénophon le secondant, ajouta qu'il ne leur restoit que leurs armes & leur liberté, & qu'ils ne pouvoient conserver l'une sans les autres. Cléarque dit encore que si le Roi étoit disposé à les recevoir en amis, ils seroient plus en état de le servir avec leurs armes que sans elles ; & que s'il étoit leur ennemi, ils en avoient besoin pour se défendre. D'autres le prenant sur un ton moins fier, répondirent qu'ils le serviroient avec la même fidélité que Cyrus, s'il vouloit les employer & les mettre en possession de l'Egypte : cependant ils convinrent de demeurer dans leur camp, & d'être traités comme ennemis, sur le premier mouvement qu'ils feroient, soit qu'ils avançassent, soit qu'ils se retirassent. C'est ainsi qu'ils éludèrent les propositions d'Artaxercès, qu'ils suspendirent sa poursuite, & qu'ils gagnèrent du tems.

Dans ces entrefaites, ils reçurent la réponse d'Ariæus, dont le précis étoit, que la Noblesse de Perse, puissante & nombreuse, ne souffriroit jamais qu'il occupât le trône ; qu'il retournoit en Grece ; & que si leur dessein étoit de l'accompagner, ils eussent à se rendre dans son camp pendant la nuit, & qu'on se mettroit en marche à la pointe du jour ; ce qui fut fait. Il n'y eut que la Thrace-Milthocyte qui se soumit à Artaxercès, avec une troupe de trois cens hommes & de qua-

rante chevaux: le reste des Grecs, réuni à Ariæus, décampa de grand matin; ils avoient continué leur marche jusqu'au coucher du Soleil, lorsqu'ils apperçurent le Roi qui s'avançoit sur eux; mais les Députés qu'on leur envoya le matin, dissipèrent l'alarme du soir. Cléarque leur répondit que ses troupes manquoient de provisions, & que dans ces circonstances, il leur étoit plus avantageux de combattre que de traiter. Pour prévenir leur désespoir, le Roi les fit conduire dans des villages, où ils trouverent des provisions en abondance. Après trois jours de repos, Tissapherne vint à eux, & leur dit qu'il avoit obtenu de son maître la permission de les reconduire dans leur Patrie; qu'en reconnaissance de ce service & des bontés du Roi, ils devoient se prêter à l'accommodement qu'il espéroit ménager entre eux & lui. Cléarque lui répliqua qu'ils avoient marché sous les ordres de Cyrus, sans aucune connoissance de l'expédition à laquelle ils étoient destinés; que sa mort finissoit tous les engagements qu'ils avoient pris; qu'ils n'avoient aucunes vues particulières sur Artaxercès ni sur son Pays, & qu'ils étoient prêts à s'en retourner sans se servir de leurs armes, supposé qu'on ne s'opposât point à leur retour. Tissapherne leur donna la parole du Roi, & leur promit la liberté des passages, & toutes les provisions nécessaires sur la route; il s'offrit même à retourner avec eux dans son Gouvernement.

En effet, quelques jours après, ils se mirent en route, & Tissapherne les conduisoit; mais la marche continuelle des Barbares, qui ne campoient jamais qu'à une lieue de distance d'eux, fit naître la méfiance & les soupçons. Arrivés au bout de cinquante jours, sur les rives du Zabab, pour prévenir une rupture ouverte, Cléarque eut une con-

sérence avec Tissapherne; il lui réitéra, entr'autres choses, la promesse d'observer fidèlement la treve dont ils étoient convenus; de lui rendre, dans la suite, tous les services qui dépendroient d'eux, & de le regarder à jamais comme l'Auteur de leur salut. Tissapherne lui répondit qu'il étoit ravi d'un éclaircissement qui ne manqueroit pas d'établir entr'eux la bonne intelligence; qu'en effet, ils avoient eu dans une route aussi longue plusieurs occasions de les écraser; mais qu'il avoit toujours écarté l'orage, dans l'espérance de faire sur eux, par de bons offices, ce que Cyrus avoit fait avec de l'argent. Le résultat de cet entretien fut, que quelques Officiers de Cléarque avoient jeté entr'eux de la méfiance par de mauvais discours, & qu'ils paroïtroient tous devant Tissapherne, afin de reconnoître les coupables: il soupçonnoit particulièrement Ménon du dessein de le supplanter. Le lendemain, sous prétexte d'acheter des provisions dans le camp des Perses, il le conduisit à Tissapherne, avec Proxene, Agias & Socrate, trois autres des principaux Officiers, accompagnés de vingt Capitaines & de deux cens soldats. Sur un signal dont on étoit convenu, on introduisit les cinq Généraux dans la tente de Tissapherne, où on les retint en arrêt, tandis qu'on mettoit en pièces ceux qu'ils avoient laissés dehors; & même quelques compagnies de Cavaliers se débänderent dans la plaine, & massacrèrent tous les Grecs qu'ils rencontrèrent. Dans cette confusion & ce carnage, les Perses les sommerent une seconde fois, au nom du Roi, de mettre bas les armes, leur insinuant que Cléarque, accusé par Proxene & Ménon, du dessein de rompre la treve, avoit été mis à mort, & qu'on avoit envoyé au Roi ses assassinateurs, pour recevoir la récompense de

ce service. Mais Xénophon soupçonnant quelque perfidie de la part des Perses, demanda qu'on leur rendit Proxene & Ménon; qu'ils étoient innocens, qu'ils étoient amis communs, & les seuls dont ils pussent prendre les avis qui leur étoient nécessaires dans les conjonctures présentes. Les Perses ne sachant que répondre, s'en retournerent. Un moment après, Nicéarque, un de ceux qui avoient suivi les cinq Généraux, arriva dans le camp des Grecs, le ventre ouvert d'une large blessure, retenant ses entrailles avec ses mains, & leur découvrit la trahison de Tissapherne & toutes ses suites. Artaxercès fit trancher la tête à Cléarque, à Proxene, à Agias & à Socrate; Ménon fut mis à mort après un an de tourment; on ne fait pas où il mérita cette cruelle distinction: au reste, on pourroit dire qu'il étoit digne, par son caractère, d'un sort aussi extraordinaire.

Ménon étoit originaire de Thessalie: l'avarice & l'ambition furent ses grandes passions; mais son ambition étoit l'esclave de son avarice, & l'intérêt le seul aiguillon qui l'invitât à la gloire: il ne rechercha l'amitié des Grands que pour se mettre à couvert des châtimens: il ne connoissoit point de moyens plus sûrs pour arriver à ses fins, que le mensonge, la fraude & le parjure: il regardoit la candeur & la sincérité comme les vertus d'un sot: il n'aima personne; ses caresses n'étoient que des embûches: il ne railla jamais ses ennemis; mais il se fit toute sa vie un jeu de ses amis: il ne tenta jamais rien sur la fortune des premiers: il savoit bien qu'ils étoient sur leurs gardes: quant à ceux-ci, il profita de leur confiance, pour les ruiner: il se faisoit autant d'honneur de ses vices & de ses perfidies, qu'un autre de ses vertus & de son équité: il entra en liaison avec les grands-

hommes, en corrompant leurs favoris: il se sou tint dans le camp, en commettant les mêmes crimes que le soldat: on le craignoit, par le mal qu'il étoit capable de faire, & il falloit lui avoir obligation de celui qu'il ne faisoit pas: il entra dans les bonnes grâces d'Artaxercès, en lui profitant sa jeunesse; c'est par la même voie qu'il obtint d'Aristippe le commandement dans l'Armée: quelques Auteurs croient qu'Artaxercès lui fit grâce, d'où ils inferent qu'il conspira contre la Grèce: cette hypothese n'est pas incompatible avec ses principes; cependant elle me paroît mal fondée.

Le Spartiate Cléarque passa pour un des grands Capitaines de son tems: il rendit à sa Patrie de grands services pendant la guerre du Péloponnèse: il avoit un goût décidé pour l'Art militaire: les plaisirs ne sont pas plus ruineux pour les autres, que cette passion le fut pour lui: lorsque la paix fut conclue, il demanda la permission de marcher contre les Thraces, & de les punir de quelques dégâts qu'ils avoient commis dans la Chersonnese: à peine fut-il parti, que les Ephores révoquerent les ordres qu'il en avoit reçus, & le rappellerent; mais il continua sa marche malgré la sentence de mort qu'on prononça contre lui, défit les Thraces en bataille rangée, ravagea leur Pays, & fit durer la guerre jusqu'à ce qu'il fut entré au service de Cyrus, qui le choisit préféra blement à beaucoup d'autres, pour commander les Grecs dans cette expédition. En effet, ses talens étoient dignes d'une entreprise aussi hardie: il avoit de la sévérité dans le regard, & trop de fermeté dans le discours: il punissoit cruellement dans sa colere; mais plus ordinairement avec modération. Observateur exact de la discipline, il

disoit qu'un soldat devoit craindre son Officier plus que son ennemi : les troupes ne desiroient point d'autre Général le jour de l'action ; alors, plein de douceur pour elles, il réservoir toute sa férocité pour l'ennemi ; mais le danger passé, il reprenoit son austérité naturelle : les soldats le suivoient par inclination ; mais ils vivoient avec lui comme des écoliers avec leur maître d'école ; il en obtenoit tout par la crainte du châtement ; & pour le peindre, en un mot, c'étoit un homme qui savoit beaucoup mieux commander qu'obéir.

Le Béotien Proxene étoit d'un caractère ambigueux : cette passion l'engagea dans l'entreprise de Cyrus ; mais elle fut toujours subordonnée aux principes d'honneur & de vertu. Capable de commander, mais le contraste de Cléarque, poussé jusqu'à l'excès, il ne savoit pas se faire obéir, lors même qu'il le falloit : il craignoit de perdre l'affection du soldat, plus que le soldat ne craignoit de perdre la sienne : il croyoit qu'il suffisoit à un Général de commander le bien, sans punir le mal : c'est par cette raison qu'il eut l'amitié de tous les gens d'honneur, & qu'il fut la dupe de tous les fripons.

Agias étoit d'Arcadie, & Socrate de l'Achaïe : leur conduite dans l'Etat & à l'Armée a été sans reproche.

Depuis la bataille de Cunaxa, les Grecs avoient montré tant de résolution, & s'étoient conduits avec tant de prudence, que les Perses désespérant de les vaincre à force ouverte, eurent recours à ce lâche stratagème, dont le succès coûta la vie à leurs Généraux : cette perte les jeta dans la dernière consternation : ils furent sur le point de se disperser ; ils s'attendoient à tout moment à se voir attaqués dans leur camp ; l'Armée du Roi

étoit à leurs côtés ; des rivieres immenses les environnoient ; ils avoient à traverser un monde d'ennemis ; à six ou sept cens lieues de leur Pays ; sans Officiers ; dépourvus de provisions & des moyens d'en avoir ; n'ayant point de chevaux, & par conséquent dans l'impossibilité de poursuivre l'ennemi, quand même ils auroient le bonheur de le vaincre, & de lui échapper, si malheureusement ils en étoient vaincus. Dans ces réflexions affligeantes, ils passèrent la nuit sans dormir, & sans espoir de revoir jamais leur Pays.

Ce fut alors que Xénophon se signala. Proxene, dont il étoit intime ami, l'avoit appelé en Asie ; & l'avoit présenté à Cyrus, dont il reçut des marques particulières d'affection ; mais jusqu'alors il n'avoit servi qu'en qualité de volontaire. Il assembla les Officiers, & leur représenta combien leur situation étoit affreuse ; que, s'ils tomboient une fois entre les mains des Perses, il n'en falloit point attendre de quartier ; que leur bravoure personnelle étoit donc leur unique ressource, & qu'ils n'avoient qu'à pourvoir à leur sûreté sans perdre de tems. Puis il leur conseilla de substituer de nouveaux Officiers à ceux qu'ils avoient perdus, & de se résoudre à faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. On donna donc Timasion pour successeur à Cléarque, Xanthide à Socrate, Cléonor à Agias, Phyléas à Ménon, & Xénophon à son ami Proxene. Ensuite il releva leur courage par un long panegyrique de leurs ancêtres, & leur proposa de brûler leurs tentes, leurs bagages, & tout ce qui pourroit les incommoder en route, & de marcher en bataillon carré, afin de faire face à l'ennemi de quelque côté qu'il se présentât. On suivit ses avis. Chérifophe se mit à la tête de l'avant-garde, & Timasion & Xénophon conduisirent l'arrière-garde.

Ils dirigerent leur marche à la source des grandes rivières, remontant jusqu'à ce qu'ils trouvassent un endroit guéable; mais ils n'avoient pas fait grand chemin, lorsqu'ils furent attaqués par une troupe d'Archers & de Frondeurs, commandés par Mithridate, qui les prit en queue: on leur tua quelques hommes, qui pesamment armés, & sans chevaux, firent peu de résistance. Pour prévenir cet inconvénient, Xénophon donna des frondes à deux cens Rhodiens, & monta cinquante hommes sur les chevaux qui conduisoient auparavant le bagage. Mithridate ne tarda pas à revenir à la charge avec une troupe plus nombreuse; mais il fut repoussé avec perte, & cette poignée de monde fit la sûreté du reste des troupes jusqu'à Larisse, Ville pauvre, située sur les bords du Tygre. Delà on s'avança à Meptile, autre Ville ruinée. A quatre lieues de Meptile, Tissapherne les atteignit avec toute l'Armée; mais il fut contraint de se retirer après quelques escarmouches. Il alla s'emparer d'une hauteur, sur laquelle il crut que les Grecs seroient obligés de passer; mais Xénophon se mit à la tête d'un détachement, fit une diligence extrême, & s'empara du sommet d'une montagne qui commandoit cette éminence, chassa l'ennemi, & fit passage au reste des troupes, dans une plaine où ils trouverent des provisions en abondance, malgré les précautions de Tissapherne, qui brûloit & ravageoit tout le Pays qui se trouvoit devant eux.

Mais leur retraite devint plus dangereuse que jamais: ils étoient arrêtés d'un côté par le Tygre, & de l'autre s'élevoient des montagnes inaccessibles, habitées par les Carduques, Peuple farouche & belliqueux, qui avoit taillé en piéces une Armée entiere de trente-huit mille Perses, qui

étoit engagée dans ces passages difficiles. Cependant, ne pouvant traverser le fleuve, fatigués de bateaux, animés par l'esperance d'entrer dans les plaines fertiles de l'Arménie, ils résolurent de franchir ces montagnes. Les Barbares prirent aussitôt l'alarme; mais n'ayant point eu le tems de se rassembler, ils s'emparèrent seulement du sommet des rochers, d'où ils lancerent des traits sur les Grecs, & détachèrent des cailloux dans les défilés qu'ils remplissoient. Ces attaques étoient sans relâche, & quoique les pertes ne fussent pas considérables, accablés d'une défense continuelle, épuisés par la faim, fatigués par le mauvais tems, ils souffrirent plus dans ces sept jours de marche, qu'ils n'avoient souffert des Perses pendant tout le tems de l'expédition.

Ils arrivèrent enfin sur les bords du Centrite, qui séparent les montagnes des Carduques de l'Arménie: alors ils avoient à dos les Carduques, & devant eux cette profonde riviere, bordée d'un corps de troupes bien résolues de leur en disputer le passage: cependant ils passerent avec tout leur bagage, & entrèrent en Arménie les armes à la main. Tiribaze, qui gouvernoit ces Provinces, leur offrit des provisions & la liberté des passages, à condition qu'ils ne ravageroient point le Pays; mais son dessein étoit de les attaquer dans les montagnes, & de les tailler en piéces. Informés de cette perfidie, ils tombèrent sur lui, le défirent, & pillerent sa tente. Bientôt ils atteignirent l'Euphrate, qu'ils traverserent à sa source; ils entrèrent ensuite dans les déserts de l'Arménie, où la plupart périrent dans les neiges, & le reste eut beaucoup à souffrir du froid & de la faim. Ils s'arrêtèrent sept jours dans des villages, où ils se rafraichirent, avant que de traverser les contrées des

Phasiens, des Taches & des Chalybes, qui passoient pour les plus courageux d'entre les Barbares. Les Grecs forcerent les passages dont ils s'étoient emparés, traversèrent leurs montagnes, & gagnèrent les plaines. Des bords de l'Harpase, ils arrivèrent sous les murs de Gymnias, Ville riche & puissante. Le Gouverneur de la Province les reçut favorablement, & leur donna un guide, qui les mit en quatre jours sur le bord de la mer. Ce fut alors que le soldat fondit en larmes, & poussant des cris de joie, courut embrasser ses Officiers, qui l'avoient conduit sur les frontières de plusieurs colonies grecques, dont ils avoient lieu d'espérer du secours pendant le reste de leur marche. Ils ne se tromperent point: les Macrons habitoient la Province où ils alloient entrer: ces Peuples se présentèrent d'abord en armes, mais quand ils apprirent qu'ils avoient à faire à leurs compatriotes, ils leur apportèrent des provisions, & leur ouvrirent les passages: ils franchirent ensuite les montagnes de la Colchide, sans presque aucune difficulté, & arrivèrent à Trapeze, colonie grecque établie chez les Sénapéens, qui habitoient les Provinces de la Colchide qui bordent le Pont-Euxin.

Accablés des fatigues d'une si prodigieuse marche, ils résolurent d'achever la route par mer: ils envoyèrent Chérifophe demander des vaisseaux à l'Amiral des Spartiates: l'Armée subvint aux incursions qu'elle fit sur les Barbares, en attendant son retour: trente jours se passèrent sans en apprendre de nouvelles: le Pays étoit épuisé. Ils prirent donc le parti d'embarquer les femmes, les vieillards, les malades, & une partie de leur bagage sur des bateaux qu'ils avoient pris à Trapeze, & de continuer leur route par terre: en

trois jours, ils arrivèrent à Cérase, autre Colonie Grecque: ils firent alors le denombrement de leurs forces: de dix mille ils étoient réduits à huit mille six cents; le reste étoit mort de fatigue, de maladie, ou de blessures.

Arrivés sur les frontières des Mosynæciens, ils éprouverent, de la part de ces Peuples, une vigoureuse résistance, & ils en furent repoussés avec perte, mais encouragés par Xenophon, ils se rallierent, prirent la Capitale de cette Province, se rendirent maîtres du Pays, & continuèrent leur route le long des côtes, jusqu'à Cotyora: le champ de bataille jusqu'à Cotyora on compte six cents vingt lieues, qu'ils firent en huit mois de tems; & en cent vingt-deux jours de marche: la division se mit alors entr'eux, d'autres accidens en diminuèrent le nombre, & ils se séparèrent. C'est apparemment pour cette raison que Xenophon finit ici leur retraite: mais comme il est bon de voir quelles difficultés ils rencontrèrent aux portes de la Grece, & avant que de rentrer dans le service de leur Pays, nous allons suivre le récit que nous en a laissé cet Auteur.

Les habitans de Cotyora refusèrent de les recevoir, ils se mirent donc à ravager le Pays, & vécurent à discrétion, jusqu'à ce qu'à la médiation des Sinopeens, dont cette Ville étoit tributaire, on leur fournit des provisions. Pendant les quarante-quatre jours qu'on passa devant Cotyora, on forma une espèce de Conseil de guerre pour examiner les abus & les injustices qui s'étoient commis dans l'Armée, soit par les Officiers, soit par les Soldats, depuis la mort de Cyrus, & les punitions qui en avoient été faites. On accusa Xenophon d'avoir maltraité quelques Soldats; mais il démontra qu'il n'avoit rien fait, que ce que l'ob-

servation de la discipline exigeoit, & il fut absous d'un consentement general. Il avoit formé le projet de fixer les Grecs dans cette Contrée, & d'y fonder une Colonie. Quelques-uns l'approuvoient; mais les ennemis le contraignirent à y renoncer, en répandant parmi les troupes que ce n'étoit qu'un prétexte honorable pour les abandonner, & parmi les habitans, qu'à dessein de les subjuguier. Ce bruit eut un bon effet. Les naturels du Pays se rendirent officieux, leur conseillèrent de prendre la mer comme le chemin le plus sûr, & s'offrirent à leur prêter des vaisseaux de transport, & n'épargnerent rien pour hâter leur départ.

Ils s'embarquerent par un vent favorable, & arrivèrent, le jour suivant, à Sinope, où Chérifoppe leur amena quelques vaisseaux, mais au lieu de leur distribuer l'argent qu'ils en attendoient, il leur dit qu'ils ne toucheroient leur paie qu'après le trajet du Pont-Euxin. Cette réponse occasionna des murmures & des mécontentemens: les troupes ne vouloient qu'un Général, & sollicitoient vivement Xenophon d'accepter le commandement. Il le refusa constamment: bien plus, il fit tomber leur choix sur Chérifoppe même. Il n'en jouit que six ou sept jours, il fut depouillé devant Héaclee, pour avoir tenté de mettre cette Ville à contribution: c'étoit une Colonie Grecque. Xenophon ne voulut point entrer dans cette affaire: de sorte que l'Armée, frustrée du pillage qu'elle s'étoit promis, se révolta, & se partagea en trois corps: les Arcadiens & les Achaïens composoient le plus nombreux; il étoit de quatre mille quatre cens hommes commandés par des Officiers qu'ils avoient créés: Chérifoppe étoit à la tête de deux mille hommes: Xenophon en com-

mandoit autant, parmi lesquels il y avoit quarante chevaux; c'étoit toute leur Cavalerie.

Le premier corps obtint des vaisseaux d'Héaclee, & fit voile pour Calpe, port de Bythime. Chérifoppe conduisit les troupes par terre, & céda ses vaisseaux à Xenophon, qui mit à la voile, arriva sur les confins de la Bythime, & continua sa marche à travers cette Contrée. Les Arcadiens descendirent à terre pendant la nuit, & pillèrent quelques villages: les habitans prirent les armes, taillèrent en pièces deux Régimens, & environnerent une montagne sur laquelle le reste s'étoit retiré. Dans cet intervalle, Xenophon, informé de leur situation, marcha à leur secours, brûlant tout ce qui se trouva de combustible sur la route, ce qui jeta une si grande terreur parmi les ennemis, qu'ils décamperent pendant la nuit. Cet accident réunit les Grecs, & ils camperent sur le port de Calpe, où ils rétablirent les choses dans leur premier état, substituèrent Neon à la place de Chérifoppe, qui mourut dans ce Pays, & discernèrent peine de mort contre quiconque proposeroit la division de l'Armée: mais comme ils manquoient de vivres, ils furent obligés de se répandre dans les villages, où la Cavalerie de Pharnabaze réunie aux habitans, en tua huit cens: le reste se retira sur une montagne, & fut secouru, & dégagé par Xenophon, qui les conduisit ensuite à travers une large forêt, où Pharnabaze, résolu de lui disputer le passage, avoit posté ses troupes: ils le défirent entièrement, & continuerent leur marche vers Chrifopolis de Chalcedoine, après avoir fait un butin considérable, & de Chrifopolis à Byzance.

Pharnabaze, qui craignoit que les Grecs ne fussent assez forts pour le chasser de son Gouver-

nement, entra en négociation avec Cléandre, Gouverneur de Byzance, & avec Anaxibius, Amiral des Spartiates, & employa tous les moyens possibles pour hâter leur départ. A cet effet, Anaxibius les attira hors de la Ville, sous prétexte de les passer en revue, & leur dit qu'ils trouveroient des provisions en abondance dans tous les villages de la Thrace, & qu'il auroit soin, lorsqu'ils seroient arrivés dans la Chersonnese, qu'on les remboursât de leur paie; mais ils furent si mécontents de cette promesse, qu'ils rentrèrent en tumulte dans la Ville, & mirent les habitans dans une alarme excessive. Ils s'adressèrent ensuite à Xénophon: *Il estiens*, lui dirent-ils, *de vous rendre puissant & de nous enrichir; ne nous faites pas perdre l'occasion de nous procurer tout ce qui nous manque.* Pour appaiser ce premier mouvement, il feignit de céder à leurs desirs: puis les ayant rassemblés sur une large place de la Ville, il leur représenta les suites fâcheuses de ce pillage, qui ne manqueroit pas d'irriter les Spartiates qui possédoient la Souveraineté de la Grece, & dont les Athéniens étoient alliés; que ce procédé exposeroit la Patrie à une guerre dangereuse, & les conduiroit à une perte inévitable, puisqu'ils se feroient l'entrée de la Grece, & qu'ils ne trouveroient point de retraite dans les Contrées qu'ils avoient traversées. Il ajouta que cette action souilleroit entièrement la gloire de leurs travaux: n'avez-vous donc épargné tant de Villes barbares que pour sacrager la première que vous rencontrez habitée par vos alliés, & massacrer vos amis? Cette harangue changea brusquement la disposition des esprits, & ils sortirent de la Ville sans commettre le moindre désordre; ce qu'il faut attribuer à Xénophon, qui joignit dans cette occa-

son une preuve extraordinaire de sa douceur, de son humanité & de la force de son éloquence, à toutes celles qu'on avoit déjà de sa prudence & de son courage. C'est le témoignage avantageux qu'on lui rend dans une lettre de Chio, qu'un Philosophe de cette Ville écrivoit à un de ses amis: *J'ai été témoin*, leur dit-il, *de l'adresse avec laquelle Xénophon a apaisé la fureur du soldat: je n'ai pu m'empêcher d'aller remercier ce Général, à qui nous devons notre salut: sa présence m'a frappé: je n'ai point trouvé en lui cet homme terrible & sévère que j'imaginai: il est d'une figure avantageuse, & d'une conversation agréable: nous nous sommes entretenus sur différens sujets, & je vous assure qu'il sait parfaitement bien réduire en pratique la Philosophie, dont la connoissance lui est familière.*

Les troupes apaisées, Xénophon se défit du commandement, prit congé d'elles, & rentra dans la Ville, dans le dessein de s'embarquer pour Athènes; mais à peine les Grecs furent-ils arrivés dans les villages voisins, qu'ils se partagèrent d'opinions sur la route qu'ils avoient à tenir. Cette division détermina Xénophon à les rejoindre; ils le reçurent avec toutes les démonstrations possibles de joie. Dans ces entrefaites, Seuthès, Roi des Odrisiens, Peuple de Thrace, s'adressa à ce Général, & promit de bien récompenser & l'Officier & le soldat, s'ils vouloient passer à son service: il accepta ses offres, & combattit pour ce Prince, qui remporta, avec leur secours, de si grands avantages sur ses ennemis, que toute la Contrée accepta sa domination.

A peine Seuthès fut-il rétabli dans ses Etats, que Thymbron, Général des Spartiates, leur donna avis qu'il avoit ordre de l'Etat de déclarer la guerre à Tissapherne, & qu'on leur feroit tous

les avantages convenables, s'ils vouloient entrer dans cette entreprise. Seuthès, qui n'étoit pas en état d'acquitter ses promesses, & qui n'avoit plus besoin de leur secours, les encouragea à accepter les offres de Thymbron : ils n'étoient déjà que trop enclins d'eux-mêmes à embrasser la cause de leur Pays, outre qu'ils trouvoient encore une occasion de se venger de la trahison de Tissapherne. Ils s'engagerent donc dans les intérêts du Spartiate avec tant de chaleur, qu'un Arcadien l'accusa de ne les avoir si constamment éloignés de ce service, que pour s'enrichir aux dépens de leurs travaux & de leurs vies; que quant à lui, il donneroit le peu qu'il avoit pour le voir lapider. Un autre appuya ces griefs, & cet autre fut suivi d'un troisième. Xenophon se leva, & fit voir que toutes ses vues avoient toujours été dirigées au bien de l'Armée; que quant à lui personnellement, il n'avoit pas reçu les récompenses qu'on lui avoit promises, pas même à la concurrence des Officiers subalternes : il en prit Seuthès à témoin; il leur rappella, sans affectation, ses services passés, qu'ils n'oublieroient jamais, disoient-ils, au milieu des dangers, lorsqu'ils lui prodiguoient les noms de Père & de Libérateur; & finit par leur reprocher la méchanceté la plus noire & la plus vile ingratitude. On fut satisfait de ses défenses; la voix générale se fit entendre en sa faveur, & les plaintes cessèrent. On se prépara donc à la nouvelle expédition : il s'embarqua avec eux, & fit voile pour Lampsaque dans la Myrie; delà ils entrèrent dans la Troade; & croisant le Mont Ida, ils arriverent à Antandros, suivirent la côte, & gagnèrent la plaine de Thebes, qui les conduisit à Pergame dans la Lydie. C'est là que Xenophon, à la tête d'un détache-

ment de trois cens hommes, fit prisonnier un Seigneur Perse, & s'empara de son équipage, où il trouva une somme considérable d'argent. Le jour suivant, Thymbron arriva, prit le commandement, & les incorpora dans son Armée.

Ainsi finit la mémorable expédition des dix mille, qui, malgré les obstacles qu'ils eurent à sur-
A. M. 3605.
monter à chaque pas, firent, dans un espace de dix-neuf mois, depuis leur départ jusqu'à leur arrivée à Pergame, une route d'environ quatre à cinq cens milles (1). Il est vrai qu'à la revue de leurs forces à Cérèse, ils n'étoient plus que huit mille six cens; qu'après la guerre de Thrace, ce nombre fut réduit à six mille, tant par les pertes qu'on fit au service de Seuthès, que par celles dans les incursions : cependant il est étonnant qu'un nombre aussi grand que celui qui parvint sur les frontières de la Grece, eût échappé aux dangers; qu'après la mort de Cyrus, qui les jeta dans la dernière consternation, seuls ils aient eu le courage de continuer la guerre, d'obliger le Perse à demander la paix, & à leur fournir des provisions; qu'après le massacre de leurs Officiers, ils se soient senti l'audace de marcher à la face d'une Armée nombreuse, qui ne put les dompter ni par force ni par adresse; qu'ils aient traversé un Empire immense, environnés d'une infinité de Nations barbares, à qui il falloit disputer le passage à travers des rochers inaccessibles, & arrêtés par des rivières, telles que l'Euphrate & le Tigre; & cela plutôt en conquérans qu'en aventuriers désespérés, malgré la fureur d'un Roi puif-

(1) Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

sant, à la tête d'une Armée victorieuse. Ce sont des circonstances qu'on auroit peine à croire, si Xénophon ne les avoit racontées avec tant d'exactitude & de modestie, qu'on ne peut douter que d'une chose, s'il s'est acquis plus d'honneur par la part qu'il eut dans cette expédition, que par le récit qu'il nous en a laissé.

Mais il est tems de rentrer dans la Grece, que nous avons laissée sous la domination des Spartiates, qui, contents au dedans de l'hommage des différens Etats, méditoient d'autres desseins, & se préparoient à étendre leurs conquêtes au dehors. Les Ioniens leur en offrirent l'occasion: ils étoient alarmés de la puissance de Tissapherne, à qui Artaxercès avoit accédé le gouvernement de toutes les Villes qu'il possédoit dans ces Contrées, en récompense des services qu'il en avoit reçus dans la guerre contre Cyrus, son frere: ils appellerent les Spartiates à leur secours; ils n'eurent pas de peine à les déterminer: on leur envoya un corps de quatre mille Fantassins, & de trois cens Cavaliers Athéniens, sous les ordres de Thymbron, qui se montra sur le champ au milieu d'eux, mais qui n'osa tenir la campagne qu'après l'arrivée du reste des dix-mille à Pergame. Avec ce renfort il s'empara de cette Ville, & de quelques autres mal fortifiées, & mit le siège devant Larisse. Les Ephores le rappellerent avant la prise de cette Ville, & le bannirent pour avoir souffert que le Soldat pillât les Contrées des alliés: Dercyllidas lui succéda.

Pendant l'expédition des dix-mille & la nouvelle guerre d'Asie, Athènes en paix avec ses voisins, commençoit à se remettre des troubles qui l'avoient agitée: cependant il étoit resté dans les cœurs un levain qui fermenta pendant quelque

tems, & qui donna lieu à la mort de Socrate, deux ans après l'expulsion des trente. Son principal accusateur fut Anytus, qui engagea dans son complot contre ce Philosophe, Mélite & Hycon. Mélite porta sa plainte, qui contenoit en substance, que Socrate ne reconnoissoit pas les Dieux de l'Etat; qu'il introduisoit un culte nouveau, & qu'il corrompoit la Jeunesse. Socrate répondit qu'il avoit assisté, comme tout autre citoyen, aux sacrifices & aux solemnités de la Religion, & qu'il en attesloit Mélite lui-même. Quant aux nouvelles Divinités qu'on l'accusoit d'introduire, il nia le fait: il convint qu'une voix divine, qu'il appelloit son démon, l'accompagnoit perpétuellement; qu'il en recevoit de fréquens avis; qu'elle lui découvroit l'avenir, & qu'il avoit souvent usé de cette assistance céleste à son avantage & à celui de ses amis: qu'au reste, il devoit cette faveur du Ciel à la regularité de sa conduite & à la pureté de ses mœurs, & qu'on ne pouvoit lui faire un crime de la récompense que les Dieux accordoient à sa vertu. Quant au dernier point de l'accusation, dans laquelle on lui reprochoit sa passion pour les jeunes-gens, il répondit que tout le but de ses conversations avec eux, étoit de leur graver dans le cœur des principes d'honneur & de vertu; que n'étant point autorisé dans cet emploi par l'Etat, il étoit forcé de s'insinuer dans leurs compagnies par adresse, & de se servir, en quelque façon, pour les retirer du vice, des moyens usités par ceux qui les y plongeient.

Il est difficile de décider si cette accusation étoit bien ou mal fondée, & jusqu'où Socrate y avoit donné lieu; mais il est certain que le zele & la superstition qui regnoit alors dans Athènes, ne lui permit jamais de braver le culte reçu, & qu'il

fauva du moins les apparences ; & nous pouvons conjecturer , par les discours qu'il tenoit à ses amis , qu'il méprisoit au fond de l'ame toutes ces opinions monstrueuses , tous ces mysteres ridicules qui n'avoient d'autre fondement que les imaginations des Poëtes , & qu'il étoit parvenu à la connoissance d'un seul & vrai Dieu. Sur cette croyance , & sur l'intégrité de ses actions , quelques Auteurs ont jugé à propos de le placer entre les Philosophes Chrétiens : en effet , sa conduite devant ses Juges est plus digne d'un Martyr Chrétien que d'un Païen impie : il comparut avec cette modeste confiance qui naît de l'innocence , & dans la contenance d'un homme qui vient décider ses Juges , & non d'un criminel qui leur demande grace.

Les preuves qu'on apportoit contre lui étoient trop foibles , mais la faction assez puissante pour le rendre coupable. On poursuivit cette affaire en forme ; toute la procédure étoit appuyée sur son irréligion ; mais sa mort étoit résolue : son inflexible vertu , qui le rendit quelquefois singulier , & qui ne lui permit jamais d'approuver ce qu'il jugeoit contraire à la Justice , ou aux Loix , sans égard pour les tems ni pour les personnes , lui avoit attiré la haine & la mauvaise volonté de bien des gens : on avoit eu la liberté , quelques années auparavant , de le jouer dans une Comédie appelée les *Nubes* : Aristophane en étoit l'Auteur ; il le traduisit sur la scene comme un impie : les uns disent qu'il la composa par quelque animosité personnelle , & d'autres qu'il ne fit qu'user de la licence des Poëtes de son tems , & que son but étoit de tourner tous les Philosophes en ridicule dans la personne de Socrate : mais l'opinion commune est que le Poëte servit les desseins d'A-

nytus , qui regardoit Socrate comme un homme dangereux , & qu'il falloit décrier parmi le Peuple , pour le perdre plus sûrement à la première occasion qui s'en présenteroit. Cela s'accorde assez avec les propositions qu'il lui fit au commencement de cette affaire , lorsqu'il doutoit encore du succès de son accusation : il lui insinua que s'il pouvoit se résoudre à parler moins librement des Dieux , & à ne point censurer l'administration , il arrêteroit la poursuite , & le sauveroit. C'étoit dans les mêmes vues qu'on lui avoit auparavant interdit la société des jeunes gens ; ceux qui gouvernoient , souffroient impatiemment qu'il les instruisit , & leur ouvrit les yeux sur les fautes qu'ils commettoient ; mais ce n'étoit pas un homme qu'on pût effrayer , ou corrompre : en un mot , il avoit trop de droiture & de sincérité pour son siècle , aussi fut-il la victime de la méchanceté de ceux dont sa probité lui avoit fait des ennemis.

C'étoit un privilege des accusés , de demander , après la conviction , l'adoucissement de la peine. Non , dit Socrate , ce seroit m'avouer coupable : il prit donc le parti de braver ses Juges : il fut condamné , d'une voix unanime , à boire de la ciguë : ce qui ne s'exécutoit que trente jours après la sentence. Il posséda , pendant ce tems , la même tranquillité d'ame & la même sérénité d'esprit , s'entretenant avec ses amis , qui corrompirent son geolier , mais il refusa de s'échapper de la prison , regardant ce stratagème comme une vile infraction des Loix. Il avoit alors soixante & dix ans , à propos de quoi il dit qu'il se trouvoit heureux de quitter la vie , quand elle commence à devenir incommode , & lorsque la mort étoit plutôt un bien qu'une peine. Cela s'accorde avec ses dernières paroles à son ami Criton ; sur le point

d'expirer : ne manquez pas, lui dit-il, de sacrifier le cog à Esculape : c'étoit l'offrande qu'on faisoit à ce Dieu, lorsqu'on guérissoit de quelque maladie. Les Athéniens convaincus de son innocence, imputerent dans la fuite tous les malheurs de la République à l'injustice de cette condamnation. Pour écarter la vengeance céleste, ils se crurent obligés de donner des marques de repentir proportionnées à la faute qu'ils avoient commise : ils revoquerent, au milieu des lamentations publiques & solennelles, l'arrêt de sa mort, & condamnèrent ses accusateurs : ils portèrent à sa mémoire & à ses cendres un respect qui tenoit de la vénération : ils lui éleverent une statue, & lui consacrerent un autel.

Il naquit la quatrième année de la soixante & dix-septième Olympiade : sa famille étoit obscure : son pere lui mit dans sa jeunesse le ciseau à la main, & le destinoit à suivre la profession de Statuaire qu'il exerçoit ; mais il se tourna bientôt du côté de la Philosophie Naturelle, où il fit des progrès rapides. Peu satisfait d'une science pleine d'opinions, & vuide de certitude, il s'adonna à la connoissance de l'homme : il étudia les passions, il creusa le cœur, plus attentif à le régler qu'à exercer la raison, & à former les mœurs qu'à aiguiller l'esprit. On a dit qu'il avoit un penchant naturel au vice ; si cela est, on peut ajouter qu'il l'avoit surmonté jusqu'à se faire une habitude de la vertu : il n'en étoit que plus propre à la communiquer aux autres. Il est le premier qui fixa les notions du bien & du mal, & il faut le regarder comme le Fondateur de la Philosophie Morale. Sa vie & sa doctrine furent une leçon continuelle de vertu : il infusoit ses maximes avec candeur & modestie, avec aisance & affabilité ; temperant la sécheresse

de ses préceptes par le sel de la plaisanterie ; car il n'ignoroit pas que le plus sûr moyen de persuader, c'est de plaire ; c'est par cette raison qu'il dépouilla la Philosophie de cette austérité dont elle étoit revêtue de son tems. S'il sortoit quelquefois de sa modération, c'étoit par animosité contre les Sophistes ; il ne pouvoit souffrir qu'ils en imposassent aux jeunes gens par une teinture superficielle des Sciences ; aussi ne perdoit-il aucune occasion de répondre à leurs faux raisonnemens, & d'abaissier leur orgueil. Quant à sa façon de raisonner, elle étoit juste & particulière : il commençoit par douter, par faire quelques questions, comme un homme qui veut s'éclaircir, & qui prétend s'instruire : il tiroit des réponses qu'on lui avoit faites, des conclusions auxquelles il étoit impossible de se refuser : il vous conduisoit insensiblement d'absurdités en absurdités jusqu'au point où il avoit résolu de vous réduire, & vous rendoit, par des comparaisons familières, la vérité si claire, qu'elle en devenoit presque l'objet des sens. L'étude ne remplissoit pas si parfaitement son tems, qu'il ne fût d'ailleurs qu'un membre oisif dans la République : il fit plusieurs campagnes dans le Péloponnèse ; il assista aux actions de Potidée, de Delium & d'Amphipolis, où il eut le bonheur de sauver Alcibiade & Xenophon d'entre les mains des ennemis, & où il donna de si bonnes preuves de son courage, qu'on disoit de lui qu'il ne s'enfuyoit pas comme un autre, mais qu'il mesuroit le terrain pied à pied, faisant toujours face à l'ennemi. Il consacra une partie de son tems à la Musique & à la Rhétorique ; il avoit encore la réputation de bon Poète : on assure même qu'il mit la main aux ouvrages d'Euripide. Mais ces études étoient plutôt son amusement que son occupation : l'Orator

de l'avoit appellé *le plus sage d'entre les hommes*; il fit, après la mort, toute la réputation d'Athènes; la multitude de ses Sectateurs y établit l'empire de la Philosophie; après qu'elle eut perdu la souveraineté de la Grèce.

CHAPITRE VIII.

Depuis la mort de Socrate, jusqu'à la paix d'Analcidas; ce qui comprend l'espace de 12 ans.

DERCYLLIDAS, à qui l'on avoit transféré le commandement de l'Armée de Thymbron, s'apercevant qu'il auroit à combattre en même tems Tiffapherne & Pharnabaze, profita de leur méintelligence pour entrer en négociation avec celui-là, qu'il regardoit comme le plus à craindre, dans le dessein d'attaquer celui-ci avec plus de vigueur & d'avantage. Après avoir préparé, par une paix, le succès de son expédition, il entra dans la Province de Pharnabaze: la plupart des Villes d'Asie ouvrirent leurs portes à sa présence: quelques-unes résistèrent, mais faiblement, & il surprit les autres; de sorte qu'il se rendit maître, tant par adresse que par force, de neuf Villes, en moins de huit jours; il conclut ensuite une trêve, pendant laquelle il se retira dans la Bythinie; où il employa le reste de l'hiver à faire des provisions en ravageant cette Contrée.

La campagne suivante, continue ce Général, il passa dans la Thrace; après avoir renouvelé la trêve qu'il avoit faite avec Pharnabaze, il ferma l'Isthme de la Chersonnese par un long mur, qui mettoit les Villes voisines à couvert des incursions

A. M.
3606.
Olymp.
XCY. 2.

Olymp.
CXV. 3.

des

des Barbares: delà revenant en Asie, il s'empara d'Atarne, place forte de l'Ionie, habitée par des exilés de Chio. Cette expédition l'occupa sept mois & davantage. Sur la nouvelle que Tiffapherne & Pharnabaze réunis s'avançoient contre lui, il se mit en marche, dans le dessein de les combattre; mais il y eut une entrevue, dans laquelle Dercyllidas demanda la liberté des Villes Grecques, s'engagea d'évacuer le pays, & l'on conclut, à ces conditions, une suspension d'armes, jusqu'à ce que ces Gouverneurs eussent reçu de nouveaux ordres de leur Maître.

Tandis que ces choses se passaient en Asie, les Spartiates cherchèrent querelle aux Eléens, sur leur attachement inviolable aux anciennes alliances qu'ils avoient contractées avec Athènes, Argos, & d'autres Etats ennemis de Lacédémone, & pour ne les avoir point admis, avec le reste des Grecs, à la célébration des Jeux Olympiques. Sur ces prétextes, & d'autres non moins frivoles, on les somma d'abandonner la juridiction qu'ils exerçoient dans les Villes originairement libres, ou de se préparer à la guerre en cas de refus. Les Eléens répondirent qu'ils avoient acheté de leur sang la Souveraineté qu'on prétendoit leur arracher, & qu'eux seuls avoient droit de disposer, comme ils en aviseroyent, des Villes dont ils étoient maîtres. Aussi-tôt Agis, un des Rois de Lacédémone, partit, avec ordre de mettre le pays à feu & à sang. Leptis, & quelques autres Cités, se révolterent, encouragées par sa présence; il s'avança donc jusqu'au port d'Elis; sans presque avoir rencontré d'obstacle; & il étoit sur le point de s'en emparer, & de l'abandonner au soldat, lorsque les habitans demandèrent à capituler; & se soumettant aux conditions qu'on avoit exigées au com-

D d

mencement de la guerre, ils consentirent à démanteler leurs Villes, & à laisser les autres Cités dans l'indépendance. C'est ainsi que les Eléens entrèrent dans l'alliance des Spartiates. Le peu de fondement de cette querelle montre combien l'ambition de ceux-ci étoit ingénieuse, & avec quelle ardeur ils faisoient les occasions d'exercer leur pouvoir, dans la crainte de perdre, avec cet esprit, & cette discipline auxquels ils devoient leur élévation, les titres de Protectors & d'Arbitres de la Grèce; mais cette politique, poussée à l'excès, les jeta dans les maux auxquels ils prétendoient remédier, & fut la cause de leur ruine & de celle de leurs voisins.

Cette expédition dura deux campagnes, après lesquelles Agis revint à Sparte, & mourut. On célébra ses funérailles avec pompe, & on lui éleva un monument plus superbe qu'à aucun de ses prédécesseurs. Il avoit un fils, appelé Léothyclide, dont la légitimité suspectée, donna lieu à son oncle Agéfilas de lui disputer le trône de son pere, sur lequel la protection de Lyfandre plaça celui-ci. Le regne d'Agéfilas commença par une conspiration: les Ephores, dit-on, en furent informés, & se saisirent de Cinadon, un des Chefs. Cet homme, questionné sur les raisons qu'il avoit eues de conspirer, répondit qu'il n'avoit pu souffrir qu'il y eût dans Lacédémone un Citoyen plus puissant que lui, & fut exécuté avec la plupart de ses complices.

Dans ces entrefaites, les Spartiates alarmés des préparatifs que les Phéniciens faisoient pour le service des Perses, résolurent d'envoyer de nouvelles troupes en Asie: la liberté des Grecs Asiatiques avoit coutume de servir de prétexte en pareil cas; on n'en chercha pas d'autre. Lyfandre

fut l'auteur de cette entreprise: dans le dessein d'établir dans ces contrées le Décevirat, forme de Gouvernement pour laquelle il avoit toujours eu de la prédilection, il se seroit volontiers chargé du soin de la conduire; mais il se désista d'un commandement qu'Agéfilas paroïssoit desirer, & que ce Prince n'obtint qu'après de longues altercations. Il boïtoit; & un Oracle qui annonçoit aux Spartiates la ruine prochaine de l'Etat; lorsque le sceptre seroit boïteux, lui avoit ôté la confiance de ses sujets: cela avoit déjà fait une difficulté à sa succession au trône; cependant, en considérant qu'il étoit plus dangereux pour la République de boïter que pour le Roi, on le dépêcha avec huit mille hommes, & des provisions pour six mois.

Arrivé à Ephese, Tissapherne l'amusa quelque tems, sous prétexte qu'il attendoit des dépêches du Roi son maitre; cependant ce Gouverneur rassembla une Armée considérable, & fit dire au Spartiate qu'il eût à abandonner incessamment l'Asie, ou à se préparer à la guerre. Agéfilas, indigné de cette supercherie, entra dans la Phrygie, s'empara de plusieurs Villes, & marcha contre lui; cependant il n'osa risquer une action, faute de Cavalerie; mais quelque tems après, s'étant pourvu d'un nombre de chevaux, qu'il exigea des Villes qu'il mit à contribution, il engagea les Lieutenans de Tissapherne au combat, & remporta une victoire signalée sur les bords du Pactole, où il força le camp ennemi, où il trouva beaucoup d'or & d'argent, & fit une grande quantité de riche butin. Tissapherne étoit alors absent de l'Armée; ce qui rendit sa fidélité suspecte au Roi, qui le regardant comme l'auteur de cette défaite, & de quelques autres accidens, lui fit trancher la tête.

L'année suivante, le commandement fut confié à

Tithrauste, qui n'épargna rien pour amener Agéfilas à la paix : il lui représenta que l'auteur de la guerre, Tissapherne, son prédécesseur, avoit été puni comme il le méritoit ; que quant à lui, il avoit des vues tout-à-fait différentes, & qu'il étoit prêt à souscrire à la liberté des Grecs Asiatiques, à condition qu'ils paieroient le tribut, & que les troupes Lacédémoniennes se retireroient. Agéfilas lui répondit qu'il ne pouvoit rien sans ordre de l'Etat ; cependant Tithrauste fournit cinquante talens pour la subsistance de l'Armée, & obtint, en attendant qu'il en reçût, qu'elle rentreroit en Phrygie. Agéfilas étoit en marche, lorsque les dépêches de Lacédémone arrivèrent : on approuvoit sa conduite, & on lui donnoit plein pouvoir de créer un Amiral qui pût agir de concert avec lui. En conséquence, il exigea des Insulaires & des Villes maritimes cent cinquante vaisseaux, dont il donna le commandement à Pisandre, son beau-frère. Pisandre étoit un homme violent & ambitieux, & dont les talens ne répondoient point à l'importance de sa charge, eu égard à Conon, Amiral plein d'expérience & de circonspection, à qui il alloit avoir à faire.

Cependant ces grands préparatifs des Spartiates donnerent aux Perses de nouvelles alarmes : n'ayant pu, ni par la voie de la persuasion, ni par celle des menaces, chasser Agéfilas de leur pays, ils recoururent à des moyens plus efficaces, & songerent à éloigner le siège de la guerre par quelque diversion : ils n'ignoroient pas combien le pouvoir tyrannique de Lacédémone la rendoit odieuse aux autres États : ils crurent donc qu'il étoit tems de réveiller en eux le sentiment de la liberté, & de les soulever contre cette République. Dans ce dessein, Timocrate fut dépêché pour la Grece : Tithrauste

lui enjoignit de conférer avec les Orateurs & les Magistrats des principales Villes, & accompagna ses instructions de cinquante talens, qui, bien employés, répondoient du succès de sa négociation. C'est à cette occasion qu'Agéfilas, parlant, dans la fuite, de son rappel, dit qu'il avoit été chassé de l'Asie par trente mille Archers ; il faisoit allusion à la figure empreinte sur la monnoie des Perses : quelques Historiens font honneur à Conon de cette diversion. Il est vrai que, dans l'espoir de réparer, avec le secours des Perses, les désastres de son pays, il fit tout son possible, pendant sa retraite en Asie, après sa défaite à Egos-Potamos, pour se concilier leur bienveillance, & qu'il n'échappa aucune occasion de les irriter contre les Spartiates, & de croiser les desseins de ces ennemis ; de sorte que si Agéfilas ne pénétra pas dans l'Asie, & n'étendit pas ses conquêtes jusqu'au Mont-Taurus, ce fut, dit Cornélius Népos, Conon qui l'arrêta : il se signala même par des exploits personnels contre ce Général, si l'on en croit Justin ; mais ces Ecrivains, en contradiction entre eux, & avec les autres Historiens, ne méritent pas d'être crus sur ces faits, qu'ils nous ont rapportés avec aussi peu d'exactitude que de fondement. Nous n'avons même aucune raison d'assurer que cet Amiral ait continué le service après le retour d'Agéfilas en Grece. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il employa tout le crédit qu'il avoit à la Cour des Perses pour en obtenir un armement en faveur de ses compatriotes, & qu'il contribua beaucoup à la ligue des autres Etats de la Grece contre Lacédémone, s'il n'en fut pas le principal instrument.

Timocrate s'adressa d'abord aux Thébains : ils goûterent ses propositions, & reçurent ses pré-

iens. La négociation eut le même succès dans Argos & dans Corinthe, & ces Etats en engagèrent d'autres à élever la voix contre les Spartiates, à dessein de les réunir. On remarquera que ce fut alors pour la première fois que les Grecs se laisserent corrompre par l'or des Barbares; tant il est vrai qu'ils étoient déjà menacés de perdre cet esprit d'unanimité & de justice, ces sentimens d'honneur & de zèle qui les avoient animés dans les premières guerres contre les Perses. Il ne paroit pas qu'on eût encore osé marchander leur bras & leur pays; on étoit persuadé qu'on le tenteroit en vain: les Perses ne les regardoient pas comme des ennemis qu'on pût désarmer avec de l'argent: ils avoient remarqué, dans tout le cours de leurs démêlés, que la même ame remuoit le corps entier, dont les membres suspendoient leurs divisions, & se réunissoient dans les communs dangers; que l'amour de la liberté & la défense du pays étoient les seuls principes qui les guidaient; & que la franchise, le courage & l'incorruptibilité formoient le caractère de la Nation. Tels étoient, en effet, les Grecs dans ces tems héroïques, & tels ils auroient continué d'être, si, contents de la gloire qu'ils s'étoient acquise dans leurs pays, ils eussent résisté à l'ambition de se rendre formidables, en étendant leurs limites avec leurs conquêtes. Mais bientôt ils envoyèrent des Colonnes au loin; ils portèrent leurs armes de tous côtés; ils se familiarisèrent avec l'étranger; & si, par ces moyens, les sciences, la politesse & les arts firent en Grece des progrès plus rapides, le luxe & la mollesse les suivirent de près, & les peuples se livrèrent aux délices des richesses & aux charmes de la volupté. Frappés de la pompe & de la magnificence des Perses, ils en reçurent de

funestes impressions dès le premier pas qu'ils firent en Asie; & quoique dans toutes leurs expéditions contre ces peuples, ils aient toujours paru dirigés par des sentimens de gloire, & qu'ils se soient conduits en vrais Grecs, on peut toutefois leur reprocher une ardeur trop marquée à s'enrichir par le sac des Villes dont ils s'emparèrent. En un mot, ils étoient maintenant possédés de la passion des richesses, & cette corruption se manifesta par de cruels effets. Bientôt ils vendirent les prétentions qu'ils avoient en Asie, & d'autres, profitant de leur avidité, achetèrent, pour ainsi dire, la Grece même, & l'envahirent. Les Spartiates, fermement attachés à la sévérité de leur discipline & de leurs loix, résistèrent quelque tems à la contagion; mais le mal étant devenu général, ils cédèrent à l'exemple de leurs voisins, & le rendirent universel. Ce fut alors que chaque Etat, & même dans chaque Etat, les principaux Citoyens se livrant à des vues particulières, sans aucun égard pour l'intérêt public, on vit éclore cette dissention & ces haines réciproques qui les aveuglerent sur les dangers de la Nation, & sur les moyens de les éviter.

Les Thébains, qui avoient embrassé les premiers les intérêts des Perses, se remuèrent les premiers en leur faveur: pour fortifier leur alliance avec les Athéniens, ils leur envoyèrent des Ambassadeurs, chargés de longues remontrances sur l'état présent des affaires: après quelques adroites insinuations sur le zèle & l'affection que Thebes avoit toujours eu pour Athenes, ces Députés se déchaînerent contre le despotisme des Spartiates, & leur représentèrent, en concluant, qu'il étoit tems, ou jamais, de briser le joug, & de recouvrer leur ancienne splendeur & leur première autorité. Les Athéniens n'avoient point eu de part

dans les distributions des Perſes ; mais il ne falloit aucune précaution pour les déterminer à une rupture, dont ils attendoient l'occafion depuis fi long-tems.

Une piece de terre, qui fit éclore une querelle entre les Phociens & les Locres Opunces, donna lieu au premier acte d'hoſtilité par lequel la rupture éclata : ils invoquerent les uns & les autres la juſtice & le ſecours de leurs alliés : les Locres avoient été les agreſſeurs, à l'inſtigacion des Thébains : une animoſité particulière contre Thebes, que les Spartiates jugerent à propos de déceler alors que pluſieurs Etats armoient contre cette Ville, les jetta dans le parti des Phociens : ils ordonnerent à Pauſanias de ſe mettre en marche avec les troupes du Péloponneſe, & de ſuivre les traces de Lyſandre, à deſſein d'entraîner de leur côté les autres Villes de la Béotie, où ce Général avoit déjà rafſemblé des forces conſidérables, avec leſquelles il inveſtiſſoit Haliarte : les Thébains s'avancerent promptement avec toutes les troupes, & tomberent ſur Lyſandre avant la jonction : Pauſanias n'ayant pas eu le tems de le ſecourir, il perdit la bataille & la vie.

Ainſi périt ce grand-homme, après tant de ſervices rendus à ſa Patrie, qu'il éleva ſur les ruines d'Athènes, à laquelle il donna le plus violent échec qu'elle eût jamais reçu ; qu'il éleva, diſ-je, à un degré de puiffance qu'elle n'avoit point encore atteint, & qu'elle n'atteignit jamais depuis : au reſte, non moins puiffant ſur les Spartiates, que les Spartiates l'étoient ſur les Aſiatiques & ſur le reſte des Grecs, ils recevoient de lui la loi qu'ils les avoient mis en état de donner à leurs ennemis & à leurs alliés : les conſtitutions de l'Etat reſtreignoient ſuffiſamment l'autorité des Rois ;

mais les pratiques de cet eſprit intrigant, & le pouvoir dont il jouiſſoit, en conſidération de ſes exploits, acheverent de l'anéantir, lors même qu'à la tête des armées on avoit le moins de droit de leur demander raiſon de leur conduite. L'expédition contre les Aſiatiques, dans laquelle il accompagna Agéſilas, en fournit une bonne preuve : c'étoit à lui qu'on faiſoit la cour ; tout rouloit ſur lui, & l'on n'achevoit rien d'important qu'il n'y mit la première ou la dernière main. Cette prééminence fut pouſſée au point de devenir injurieufe pour le Roi, qui ſe vit contraint d'en prendre connoiſſance, & de l'occuper ſur les côtes de l'Helleſpont, pour n'en être pas éclipsé plus long-tems. C'étoit peu pour lui d'avoir abrogé l'autorité des Rois, & établi ſon Décemvirat dans tous les Pays de conquête : il ſe frayoit encore une route au trône, où il comptoit ſe placer, en altérant la ſucceſſion des Héraclides. Ceci n'eſt point une conjecture : après ſa mort on trouva la preuve de ce projet dans un diſcours qu'il avoit écrit ſur le Gouvernement, & que Leocratidas eut la généroſité de ſupprimer, en diſant qu'il étoit indigne des Spartiates d'accuſer les mânes d'un citoyen à qui l'Etat avoit de ſi grandes obligations. C'étoit, ſans contredit, un Général plein de bravoure & d'expérience ; mais l'ambition, la vanité, la diſſimulation, l'avarice & la trahiſon faiſoient le fond de ſon caractère. Avec ces mauvaiſes qualités, on ſera peut-être ſurpris qu'il ſe ſoit ſoutenu ſi long-tems chez un Peuple auffi jaloux que le Spartiate, & ſous un Gouvernement auffi ſévère que le leur ; mais ſon intérêt dominoit ſa fierté : il ſavoit plier dans l'occafion, & céder aux circonſtances. Etoit-il néceſſaire de tamper ? ce n'étoit plus un inflexible Lacédémone.

nien : doux & traitable , patient & fournis ; il faisoit sa cour avec une adresse , qui peu conforme aux mœurs du Pays , n'étoit pas ordinaire en ses compatriotes. C'est en opposition à ses vices , & à la bassesse de ses principes , qu'on lui a comparé Callicratidas , aussi grand Général , mais plus honnête-homme que lui. Callicratidas étoit ouvert , généreux , sincère , équitable & modeste ; incapable d'user d'aucune supercherie , quelque bien qu'il en pût revenir. Lyfandre étoit si jaloux de son mérite , que quand il eut ordre de lui résigner le commandement de la Flotte , il n'oublia rien de ce qui pouvoit flétrir l'homme & déconcerter le Général : il poussa la malignité jusqu'à le priver du reste des deniers destinés à la paie des matelots. Dans une conjoncture aussi critique , il y avoit plus que de la petitesse dans cette action : c'étoit presque trahir l'intérêt de la Patrie , & mettre son salut en danger ; ainsi , tout bien considéré , Lyfandre , avec tous ses grands exploits , ne passera jamais pour un bon citoyen. Ses compatriotes apprirent à abuser , à son exemple , du pouvoir qu'ils tenoient de lui. Ce fut son insolence & sa vanité , ses procédés cruels & tyranniques , malqués du prétexte de rétablir la liberté , qui rendirent Lacédémone odieuse à ses voisins : ils furent encore le germe de la mauvaise opinion qu'on conçut du Gouvernement de Lacédémone , & la semence des alliances qu'on forma contre elle , & qui la conduisirent à sa ruine ; mais quelques vertus les avoient tellement aveuglés sur les suites funestes de sa conduite , qu'ils rendirent tous les honneurs possibles à sa mémoire ; ils condamnerent même à l'amende quelques jeunes-gens , qui abandonnerent ses filles , qu'ils étoient sur le point d'épouser , parce que leur père ne leur avoit pas

laissé la fortune qu'ils en attendoient. Il est certain qu'il ne se réserva rien du butin qu'il fit dans la guerre contre les Athéniens ; preuve suffisante de mérite chez les Spartiates. Un témoignage plus fort du regret qu'ils eurent de la perte de ce Capitaine , c'est que le seul Agéfilas leur parut digne de le remplacer. Agéfilas eut ordre d'abandonner la guerre d'Asie , qu'il faisoit avec succès , & de venir au secours de sa Patrie.

Pausanias n'arriva donc qu'après l'action , sans oser rien entreprendre : il se contenta de redemander les corps de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille , & qu'il n'obtint qu'à condition qu'il évacueroit le Pays. Les Spartiates regarderent cette conduite comme une tache pour la Nation , & le condamnerent à mort. Mais il s'enfuit à Tégée , où il mourut.

Agéfilas s'occupa sur la fin de la campagne à ravager le Gouvernement de Pharnabaze ; à Dascyllum , le quartier d'hiver de ce Général , il prit & pilla sa tente : cependant il lui accorda une entrevue , dans laquelle Pharnabaze lui représenta que , quoique l'honneur de son maître & la conservation de son poste eussent exigé de lui quelques actes d'hostilité , il ne s'étoit jamais déclaré l'ennemi particulier des Spartiates ; qu'il leur avoit même rendu de bons offices dans la guerre contre les Athéniens , & qu'il étoit résolu de ne rien entreprendre à leur désavantage , autant qu'il le pourroit , sans s'exposer à perdre le commandement. Sur ces protestations , Agéfilas sortit de sa Province , descendit dans la plaine de Thebes , & se préparoit à s'avancer dans le Pays , lorsqu'il apprit que la Grece étoit en armes , & qu'il reçut ordre de rentrer dans la Laconie. Il obéit sur le champ : cet hommage qu'il rendit aux loix de

son Pays, a fixé l'attention des Historiens : c'étoit en effet marquer un grand empire sur soi, que de s'arrêter au milieu de sa carrière, & abandonner tout, par déférence pour les Ephores, qui le rappelloient dans le tems qu'il poursuivoit avec succès une guerre avantageuse à l'Etat, & qu'il pouvoit se promettre la destruction entiere de l'Empire des Persés. Il ne laissa que quatre mille hommes en Asie, pour y conserver les postes dont il s'étoit rendu maître, jusqu'à ce que les affaires de la Grece lui permissent de revenir & de pousser ses conquêtes.

Mais les Spartiates ne purent attendre son retour : le danger pressoit, & ils étoient sur le point de se voir assaillis de tous côtés. Le Corinthien Timolaüs conseilla d'entrer dans la Laconie, de tomber sur eux, & de les écraser avant qu'ils pussent rassembler leurs alliés : « Ils se mettront en marche seuls, dit-il ; mais ils ramasseront des forces en chemin faisant, & leur nombre deviendra si grand, que nous ne serons plus en état de les arrêter : semblables aux rivières foibles & guéables à leurs sources ; mais dont les ruisseaux élargissent le lit, grossissent les eaux, & augmentent la rapidité proportionnellement à la longueur de leurs cours. » Cet avis parut raisonnable, & on résolut de le suivre ; mais le tems qu'on perdit à contester sur le commandement & sur l'ordre de bataille, suffit aux Spartiates pour rassembler les habitans d'Elis, de Sycione, d'Epidaure, de Trézène, & quelques autres, au nombre d'environ quatorze mille Fantassins & de treize cens chevaux. Ces troupes marcherent sous les ordres d'Arifodeme, tuteur d'Agésipolis, jeune Roi de Lacédémone. Les Athéniens, suivis des Argiens, des Béotiens, des Corinthiens & des Eubéens, étoient

au nombre de vingt-deux mille Fantassins & de deux cens Cavaliers. Les deux Armées camperent aux environs de Sycione, & à si peu de distance l'une de l'autre, qu'on en vint bientôt à un combat régulier. A peine l'action fut-elle engagée, que les alliés de Lacédémone furent mis en déroute ; mais les Spartiates défendirent leurs postes avec tant de fermeté, & tombèrent avec tant de fureur sur les Athéniens qui formoient l'aile gauche, qui répondoit à leur droite, qu'ils remportèrent une victoire qu'ils ne durent qu'à leur valeur. Ils laissèrent à peine huit hommes sur le champ de bataille ; perte peu proportionnée à celle de l'ennemi & de ses alliés.

Sur la nouvelle de cette victoire, qu'Agésilas reçut à Amphipolis, il renvoya Dercyllidas en Asie, pour affermir les Villes confédérées dans l'alliance, & continua sa marche avec toute la diligence possible, mais non sans quelque opposition. Les Thrales, Peuples de Thrace qui avoient vendu le passage sur leur territoire à Xercès, lui demandèrent cent talens & cent femmes : « Que ne viennent-ils donc, répondit ironiquement Agésilas, recevoir ce qu'ils exigent ? » Il en fit un grand massacre tout en continuant sa route. Il demanda le passage au Roi de Macédoine, qui lui fit répondre qu'il y penseroit. « A la bonne heure, répondit Agésilas ; mais je passerai tandis qu'il y pensera. » Ce laconisme déplut aux Macédoniens ; mais n'étant pas encore en état de marquer du ressentiment, ils ne troublèrent point sa marche : enfin, il arriva dans la Béotie, après la défaite d'un corps de Cavalerie Thessalienne qui l'avoit chargé en queue. Ce fut là qu'on l'informa qu'il s'étoit passé une grande action sur mer.

Artaxercès avoit équipé une Flotte, à la solli-

citation de Conon, qui la commanda de concert avec Pharnabaze. Ces Amiraux, instruits que la Flotte des Spartiates & de leurs alliés, composée de cent-vingt bâtimens, étoit aux environs de Gnide, firent voile pour la Chersonnese, avec quatre-vingt-dix vaisseaux. Pisandre, l'Amiral des Lacédémoniens leva l'ancre, & fondit sur eux; le premier choc lui fut avantageux; mais une partie de la Flotte des Perses secourut l'autre si à propos, que le combat changea totalement de face, & que les alliés de Sparte ne songerent qu'à la retraite. Pisandre désespéré, mais non découragé de cette défection, se précipita à travers l'ennemi, & trouva la mort qu'il cherchoit, après avoir fait des prodiges de valeur. Le reste de la Flotte se hâta vers le continent: Conon la poursuivit, prit cinquante vaisseaux. Les autres s'étoient déjà renfermés dans le port de Gnide.

Agéfilas apprit ce détail; mais jugeant à propos, sinon de le supprimer, au moins de le déguiser, il se hâta d'attirer l'ennemi au combat, avant que le bruit de cette défaite ne se répandit, & ne refroidit ses troupes encore échauffées du succès de la dernière action. Il se réunit donc aux alliés, & marcha contre les Athéniens, qui campoient dans la plaine de Coronée. Les Thébains commencèrent l'attaque avec assez de chaleur; cependant ils furent repoussés, & contraints de céder à l'opiniâtreté d'Agéfilas, qui, quoique dangereusement blessé, ne cessa de combattre qu'il n'eût vaincu. Toute complète que fut sa victoire, elle ne termina pas les hostilités, qui se perpétuèrent par les incursions réciproques des Spartiates en Attique, & des Athéniens en Laconie.

Les Corinthiens, dont le territoire étoit le théâtre de la guerre, infectés par l'ennemi, furent

chargés par leurs alliés, désolés de tous côtés, inclinèrent à la paix que rejettoient leurs Magistrats & quelques citoyens corrompus par les Perses. Cette dissention occasionna dans Corinthe un massacre, que les Spartiates ne manquèrent pas de mettre à profit, en se joignant à une partie des mécontents pour écraser l'autre. On introduisit dans la Ville un corps de leurs troupes. Praxitas, qui les commandoit, défit un grand nombre d'Argiens, qui étoient accourus au secours de leurs amis, passa au fil de l'épée les Béotiens qui occupoient le port Léchée, & démolit une partie de leurs fortifications, que les Athéniens releverent. Cependant Agéfilas ravageoit la contrée des Argiens, & son frere Téléutias, pour lors Amiral, pénétrant dans le Golphe, s'empara de leurs vaisseaux, & détruisoit leurs Arsenaux.

Pour arrêter ces ravages, les Athéniens grossirent leur Armée d'un renfort, conduit par Iphicrate, dont l'expérience étoit infiniment au dessus de son âge. Il avoit acquis à vingt ans de si grandes connoissances dans l'Art militaire, qu'on n'avoit jamais conçu de plus grandes espérances d'aucun Général.

Iphicrate étoit sur le point d'arriver, lorsque les Béotiens & quelques autres firent sonder Agéfilas sur la paix. D'abord il rejetta leurs propositions avec dédain; mais la nouvelle que le Général Athénien avoit dispersé les forces qu'il avoit laissées à Léchée, le rendit plus traitable, & les Députés moins soumis. En représaille de ses hauteurs, ils lui demanderent ironiquement la liberté de retourner à Corinthe. Agéfilas les congédia, renforça la garnison de Léchée, & revint à Sparte, après avoir perdu, par sa dernière action, tout

L'honneur qu'il s'étoit fait dans le cours de cette campagne. Son absence facilita les succès d'Iphicrate ; il reprit toutes les places dont Praxitas & son beau-frere s'étoient emparés.

La guerre se continua en escarmouches & en incursions : les Achéens, alliés des Spartiates, furent particulièrement infestés : ils demeurèrent exposés à la fureur des Acarnaniens, encouragés & soutenus par les Athéniens, dont ils étoient alliés ; mais Agéfilas porta le fer & le feu dans l'Acarnanie, & finit cette querelle.

C'est ainsi que les Spartiates se maintinrent, eux & leurs alliés, pendant quelque tems, à peu près dans le même état : leur puissance sur terre n'étoit encore ni considérablement augmentée, ni déchuë, mais les affaires maritimes tendoient à la décadence : les suites fatales de la journée de Gnide commençoient à se déclarer. Les Villes d'Asie, sur lesquelles ils avoient étendu leur juridiction, profitant du désastre de leur Flotte, & des embarras qu'ils avoient alors sur les bras, se révolterent, à la sollicitation de Pharnabase, & chasserent leurs Gouverneurs, à condition qu'on leur laisseroit la liberté de suivre leurs loix. Conon seconda Pharnabase dans cette négociation ; il insinua même à ce Général, que le meilleur moyen de s'affurer des Grecs Asiatiqes, c'étoit de briser leurs fers. On tenta la même révolution dans Seste & dans Abyde ; mais la présence de Dercyllidas garantit ces Provinces.

Olymp.
xcvii.
1.

L'année suivante, Pharnabase & Conon poursuivirent les avantages de leur dernière victoire : ils descendirent sur les côtes de la Laconie avec une Flotte qu'ils avoient exigée des Villes voisines de l'Hellespont, & les ravagerent. Après cette expédition, Conon représentant à Pharnabase
que

que le plus grand mal qu'il pût faire aux Spartiates, c'étoit de rétablir le Pirée, & de relever les murs d'Athenes, il en obtint cinquante talens pour les frais de ces ouvrages, auxquels ils firent employés, avec la permission de faire voile pour sa Patrie, & d'y conduire sa Flotte.

Les Spartiates effrayés de la guerre qu'ils avoient à leurs côtés, & plus encore de la perte prochaine de la Souveraineté de la Grece, que les Athéniens pouvoient se promettre des avantages qu'ils avoient eus sur eux, dépêcherent Antalcidas pour traiter de la paix avec les Perses. Cet Ambassadeur s'adressa à Térabaze, Gouverneur de Sardes, & s'offrit à lui livrer toutes les Villes qu'ils possédoient en Asie, à condition qu'on accorderoit une entière liberté aux Insulaires & au reste des Grecs. Ces propositions ne pouvoient manquer d'être favorablement écoutées : mais les Athéniens & leurs alliés alarmés, envoyèrent aussi des Députés, à dessein de croiser la négociation, & de défendre leurs intérêts, & il survint tant de difficultés sur les prétentions relatives de tous ces Etats, que Térabaze ne se croyant pas suffisamment autorisé par ses instructions présentes pour conclure séparément avec les Spartiates, le Traité fut suspendu ; mais, par un effet de la bonne volonté, ou plutôt de la politique de ce Gouverneur, qui songeoit à rapprocher, par la crainte, les autres Etats des propositions que Sparte lui faisoit, il fournit à cette République de quoi entretenir une Flotte en mer.

Olymp.
xcvii. 2.

Les Spartiates obtinrent encore de Térabaze la perte de Conon. Pour satisfaire à ses instructions, l'Ambassadeur Lacédémonien ne manqua pas de le rendre suspect, & de le peindre comme le tison d'une guerre qu'il n'avoit allumée que pour sou-

tenir les Athéniens aux dépens des Perses. Le fait étoit vrai, & Antalcidas lui donna tant d'évidence, que Térabaze jugea à propos de se saisir de cet Amiral, & de le resserrer, jusqu'à ce qu'il fût de son Maître comment il en devoit disposer. Cet Athénien attendoit alors à Sardes l'événement des négociations. Quelques Historiens disent que Térabaze l'envoya à Artaxercès, qui le fit mettre à mort; d'autres, qu'il s'échappa de la prison, & que ce Gouverneur favorisa sa fuite: mais cette opinion n'est pas vraisemblable; car Conon ne reparut ni dans la Grèce, ni dans la Perse: d'où nous concluons qu'il mourut alors victime d'un zèle mal-entendu, qui lui ferma les yeux sur ce que les conjonctures présentes lui permettoient, ou ne lui permettoient pas; il s'étoit volontairement exilé chez les Perses: il en avoit obtenu la faveur & la confiance; la protection & des secours: en les intéressant dans sa querelle, il avoit dissipé la Souveraineté des Spartiates, & réparé, à leurs frais, les désastres des Athéniens; mais non content de ces avantages, il s'avisâ de comploter en même tems contre ses bienfaiteurs; il médita de leur enlever des Villes, d'annexer les Provinces entières d'Ionie & d'Éolie aux domaines d'Athènes, & cela sous prétexte de les soustraire à la tyrannie de Sparte, & de les conserver à la Perse. Cet artifice fut dévoilé, & l'on ne trouva point dans ces procédés la reconnaissance qu'on avoit lieu d'attendre des services qu'il avoit reçus. A vrai dire, on ne peut justifier cette action que par un faux principe, qui n'étoit que trop accrédité chez les Grecs, pour qui rien n'étoit sacré, lorsqu'il s'agissoit de la gloire ou des intérêts de la Patrie. Ce sentiment anéantissoit en eux les notions les plus communes de la Justice: les Spar-

tiates, si rigides en toute autre circonstance, étoient si relâchés sur cet article, que l'utile n'avoit rien de déshonnête pour eux. Au reste, Conon prétendoit peut-être, par cette conduite singulière, se laver de l'affaire d'Égos - Potamos. Cornelius-Népos assure qu'il n'étoit pas à l'Armée lors de cette action, & que son absence fut la cause de la défaite: mais l'opinion la plus naturelle & la plus authentique, c'est qu'il commanda, & que se voyant accablé par Lyfandre, il prit la fuite avec huit ou neuf vaisseaux, & se retira en Chypre. Cela s'accorde avec ce que nous savons d'ailleurs, que la honte & la crainte l'empêchèrent de rentrer dans Athènes, où il ne reparut, en effet, que plusieurs années après cet échec, lorsqu'il crut que ses services avoient suffisamment effacé cette tache. Sa trahison étoit la seule chose qu'on pût lui reprocher: on avoit de bonnes preuves de son courage & de sa capacité: les Spartiates, dont il étoit devenu la terreur, résolus de s'en défaire, à quelque prix que ce fût, s'abaisserent aux plus viles soumissions pour obtenir sa perte: la frayeur qu'il avoit répandue dans leur Armée, fut la cause de la paix honteuse qu'ils conclurent avec les Perses: enfin, nous pouvons regarder Conon comme le premier auteur de la ruine des Lacédémoniens, dont la décadence commença sous son commandement.

Térabaze porta lui-même en Cour les offres qu'on lui faisoit, & rendit compte à Artaxercès de ce qu'il avoit déjà fait, dans le dessein d'en recevoir de nouvelles instructions sur ce qui lui restoit à faire. Sur ces entrefaites, Struthas fut envoyé dans l'Asie-Mineure, avec ordre de veiller à la sûreté des places maritimes. Ce nouveau Général, indigné de l'expédition d'Agéfilas, n'a-

voit pas pour les Spartiates toute la bonne volonté de son prédécesseur. Thymbron eut ordre de marcher contre lui : il étoit à la tête d'un corps de troupes assez considérable, & ses premiers pas furent heureux ; mais s'étant imprudemment écarté, dans l'espoir de faire du butin, Struthas le surprit, mit son détachement en déroute, & le tua. Diphridas plus prudent, ou plus expérimenté, rassembla les restes de l'Armée, & se maintint dans la possession des Villes que Thymbron avoit subjuguées.

Olymp.
xcvii.
4-

La forme du Gouvernement partageoit alors les Rhodiens en deux factions ; les uns, appuyés des Athéniens, étoient pour la Démocratie ; & les autres, encouragés par les Spartiates, demandoient l'Oligarchie. Ces derniers dispersés par leurs antagonistes, & chassés de l'Isle, portèrent leurs plaintes à Lacédémone, & Ecdique accourut à leur secours avec huit vaisseaux : mais ces forces n'étant pas suffisantes pour une entreprise considérable, l'Amiral Téléutias partit avec vingt-sept vaisseaux, & rétablit l'Oligarchie, avec les exilés. Cette révolution importoit trop aux Athéniens, pour en négliger les suites : ils comprenoient bien que leur Souveraineté dans cette Isle dépendoit de la forme du Gouvernement : ils dépêchèrent donc Thrasibule, avec ordre de remettre les choses dans leur premier état. Avant que de rien tenter sur Rhodes, Thrasibule passa en Thrace, où il engagea deux Princes de la Perse dans les intérêts d'Athènes : ensuite il s'affura de Byzance, de Chalcis, & de quelques autres Villes situées sur les côtes de l'Hellepont, & vint châtier les Lesbiens, qui tous, excepté les habitans de Mytilène, s'étoient jettés dans le parti des Spartiates ; Après ces premiers succès, il fit voile

pour Rhodes. Il avoit, en chemin faisant, levé quelque tribut dans Aspende : les habitans de cette Ville, maltraités dans la fuite par ses soldats, se souleverent, & le massacrèrent dans sa tente.

Telle fut la fin de cet illustre citoyen, qui mérita le nom de *Liberateur d'Athènes*, à d'aussi justes titres qu'aucun de ceux qui la défendirent dans la guerre des Perses : nous n'avons, pour en être convaincus, qu'à considérer cette Ville sous la tyrannie des trente ; lorsque du petit nombre qui échappa aux dangers d'une longue guerre, les uns furent massacrés, & les autres bannis, & leurs biens confisqués ; lorsque l'administration n'étoit qu'une suite de rapines & d'injustices ; lors enfin, que le peu d'honnêtes-gens qui restoit, contens de gémir sur la perte de la liberté, n'osoient rien entreprendre pour la recouvrer. C'est dans ces conjonctures que Thrasibule s'éleve seul, pour ainsi dire, contre la puissance de trente Tyrans réunis. Nous avons déjà remarqué avec quelle prudence, quel zèle, quelle intrépidité il se conduisit : ajoutons une réflexion que d'autres ont déjà faite ; c'est que l'extrême difficulté de son entreprise en fit le succès. Les trente regarderent ses premiers efforts avec tant de mépris, qu'ils négligerent leur sûreté : cependant le dessein de Thrasibule s'avançoit, & le nombre de ses compagnons se multiplioit ; enfin, les oppresseurs le voyant en état de résister, lui offrirent une place dans leur assemblée. Mais pouvoient-ils supposer qu'un homme capable de former & de pousser un projet tel que le sien, acceptât d'autres conditions que l'anéantissement de la tyrannie & la liberté de son Pays ? Son amour pour la Patrie, son attachement à ses intérêts, son courage & sa confiance le mettent de niveau avec les plus grands

hommes de son tems. Les actions de la plupart d'entr'eux ont peut-être fait plus de bruit dans le monde ; mais elles n'ont point un mérite plus solide & plus vrai que les siennes : aussi Cornelius Nepos dit-il de lui, que si la vertu n'a pas besoin du relief de la fortune pour mériter nos hommages, Thraſibule doit avoir la premiere place entre les Héros.

Les Spartiates envoyerent alors Anaxibius avec quelques vaisseaux & peu d'argent, pour réparer les pertes qu'ils avoient faites sur l'Helleſpont : mais les Athéniens, attentifs à conſerver les places que Thraſibule avoit recouvrées, commanderent Iphicrate avec huit vaisseaux & douze cens hommes d'équipage, qui presque tous avoient servi sous ses drapeaux dans l'expédition de Corinthe. Avant qu'il y eût eu d'action conſidérable, Iphicrate surprit Anaxibius dans une embuscade qu'il lui tendit sur la route d'Abyde : le Spartiate voyant qu'on fondoit sur lui : *Pensez à vous*, dit-il à ses soldats ; *pour moi, il faut que je périſſe ici* ; en effet, il fut tué avec un grand nombre d'autres braves gens qui perdirent la vie à ses côtés.

Olymp.
xcvii.
4.

Tandis que ces choses se passaient au loin, les Æginetes infestoient les côtes de l'Attique : les Athéniens descendirent dans l'Isle, & les tenoient, pour ainsi dire, bloqués par mer & par terre ; mais ces Insulaires, assistés des Spartiates, qui avoient excité la querelle, les repousserent, & renouvelerent leurs incursions. Chabrias marcha contre eux, & les humilia par une victoire qui rendit la sécurité à ces mers. Ensuite il eut ordre de secourir Evagoras, Roi de Chypre, & l'ami du Peuple d'Athènes : les Spartiates profiterent de son absence, & formerent le dessein d'entrer dans le Pirée ; ce que Télautias exécuta pendant la nuit : la plupart des Mariniers étoient à terre : il

s'empara de plusieurs vaisseaux marchands, & de trois ou quatre bâtimens, il en coula à fond, & en fracassa autant qu'il put, dans le peu de tems qu'il mit à cette action ; & ayant jetté la Ville dans une consternation générale, il se retira, en ravageant la côte, pillant tout ce qui lui tomba sous les mains, & emmenant avec lui jusqu'à des bateaux de Pêcheurs.

C'est ainsi que ces deux Républiques piraterent long-tems l'une sur l'autre, sans en venir à une action générale & décisive. Mais enfin, les Athéniens harassés de tous côtés, les Spartiates chargés de plus de garnisons qu'ils n'en pouvoient entretenir, & abandonnés de leurs alliés, & les autres Etats épuisés d'argent & rassasiés de la guerre, s'accorderent à faire la paix avec les Perses. Térabaze avoit reçu de la Cour plein pouvoir de traiter avec eux. On conclut donc, à condition que toutes les Villes des Grecs Asiatiques rentreroient sous la domination des Perses, sans en excepter les Isles de Clazomene ; que les Athéniens conſerveroient dans Lemnos, Imbrus & Sciros, la juridiction qu'ils y exerçoient de tems immémorial, & que le reste de la Grece jouiroit d'une entiere liberté. Les seuls Thébains refuserent de souscrire à ces articles, & d'abdiquer le droit qu'ils avoient sur les Villes de la Béotie ; mais ils abandonnerent dans la suite des prétentions qu'ils n'étoient pas en état de défendre, & signerent le Traité.

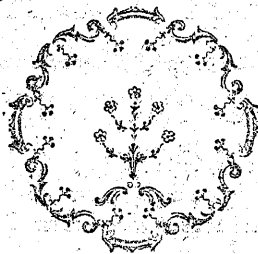
On date communément cette paix, appelée la Paix d'Antalcidas, de la seconde année de la quatre-vingt-dix-huitième Olympiade : » si toutefois, dit Plutarque, la ruine & le déshonneur de la Grece mérite le nom de paix. « On abandonnoit, par ce Traité, tout ce qu'Agéſilas avoit conquis, & tout ce que les Grecs avoient possédé dans l'A-

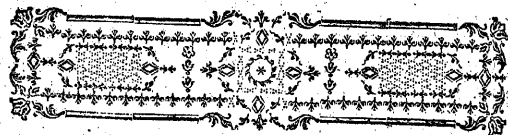
A. M.
3618.

Olymp.
xcviii.
1.

fie , depuis l'origine de la Nation. C'étoit plus que le Perse n'espéroit , & n'eût osé demander , si le Spartiate , à sa honte éternelle , n'en eût fait les premières ouvertures , dans la crainte que les Athéniens ne revendiquassent la Souveraineté de la Grece. Pendant plusieurs siècles , on avoit regardé ces Colonies Asiaticques , comme des Provinces de Grece ; c'étoit sous prétexte de défendre leur liberté , & de les maintenir dans leurs droits , qu'on avoit entrepris la dernière guerre. En concluant la paix , les Spartiates sacrifioient donc une partie de la Grece , pour se conserver la tyrannie sur l'autre : c'étoit aussi leur projet , & Antalcidas fut un homme digne de le conduire. Arrivé à la Cour des Perses , pour hâter la conclusion du Traité , son premier soin fut de se conformer à leurs coutumes : toujours prêt à se livrer à leurs plaisirs , il poussa la complaisance jusqu'à jouer le rôle de Bouffon , & à parodier dans une danse ridicule Léonidas & Callicratidas , dont les noms étoient en vénération chez les Spartiates , pour avoir été dans leur tems la terreur & le fléau des Barbares. C'est en prostituant ainsi le caractère d'Ambassadeur , & en immolant , avec la liberté de son Pays , la gravité des mœurs , qu'il se concilia la bienveillance d'Artaxercès , dont il reçut des marques particulières de faveur & de distinction ; ce qui doit étonner , en égard à l'aversion naturelle que ce Prince avoit pour les Lacédémoniens , qu'il regardoit comme les plus impudens de tous les mortels. Malgré les honneurs & les caresses qu'il dut à la triste négociation dont il étoit chargé , il subit le sort commun à tous les Agens de cette espece. Les Spartiates réduits à la dernière extrémité , le députerent une seconde fois à la Cour des Perses , pour en obtenir quelques se-

sours. Artaxercès , dont il s'étoit flatté d'avoir les bonnes grâces , le reçut avec froideur & mépris. De retour à Lacédémone , il essuya le même traitement de la part de ses compatriotes. Enfin , effrayé du pouvoir & de l'autorité des Ephores , il prit le parti de se laisser mourir de faim.





HISTOIRE DE GRECE.

LIVRE TROISIEME.

Des affaires de Grece depuis la Paix d'Antalcidas, jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine ; ce qui comprend l'espace de 51 ans.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis la Paix d'Antalcidas, jusqu'à la Bataille de Leuctre ; ce qui comprend l'espace de 17 ans.



ELLE étoit la nature du dernier Traité, que quoique conclu particulièrement avec les Perfes, les Grecs se trouvoient engagés à l'exécuter entr'eux : un des principaux articles portoit même, que les Etats contractans se réuniroient avec le Roi de Perse, pour subjuguier les réfractaires, au cas qu'il

il y en eût. Les Spartiates, que les désastres de la Grece n'empêchoient point d'affecter le Despotisme, expliquèrent bientôt cette clause au gré de leur intérêt ou de leur passion, & s'armèrent contre leurs voisins, sous prétexte qu'ils étoient les auteurs du Traité, & qu'ils servoient de caution aux Perfes.

Ils commencerent par les Mantinéens. Un an après la paix, Agésipolis, Roi de Lacédémone, eut ordre de raser leurs fortifications ; ce qu'il exécuta, en dirigeant contr'elles le cours d'une riviere, qui traversoit la Ville. Bientôt les murs battus & minés menacerent ruine, & les habitans, sans espoir de soutenir le siege, demanderent à capituler. Cimon avoit jadis employé le même stratagème contre Eion, Ville située sur les bords du Strymon. Les Mantinéens furent chassés de leur Ville, & dispersés dans des villages : triste effet de la vengeance des Spartiates, irrités de ce qu'ils avoient pris parti contr'eux dans les dernieres guerres, & résolus de les réduire dans un état à n'en avoir plus rien à craindre. S'ils en usèrent moins sévèrement avec quelques petits Etats qui n'étoient pas moins coupables que les Mantinéens, on remarqua toujours, à leurs hauteurs, qu'ils prétendoient être obéis. On les vit, à la vérité, quelquefois venger les injures, rappeler les exilés, appaiser les différends, & persuader, par ces actes de justice, qu'on leur devoit la liberté, & qu'ils songeoient moins à leurs avantages particuliers, qu'au bien des Peuples qu'ils contraignoient à ratifier le Traité ; mais cette politique n'étoit qu'un moyen plus adroit de se les attacher, dans le tems même qu'ils en obtenoient une subordination dont ils étoient jaloux. Les grands Etats ne furent pas à l'abri de leurs entreprises : ils force-

rent les Corinthiens à retirer les garnisons qu'ils avoient dans Argos, & ils délivrèrent les Villes de la Béotie de la domination des Thébains. Cette conduite rétablit un peu leur réputation, & dit s'isa, pour le moment, la haine qu'ils avoient encourue pendant la dernière guerre.

De tous les Peuples à qui ils eurent affaire, aucun ne leur résista si vigoureusement que les Olynthiens: leur fortune avoit été brusque & brillante: ils s'étoient rendus maîtres de toutes les places circonvoisines; ils avoient envahi une grande partie de la Macédoine; Pella, capitale de ce Royaume, & beaucoup d'autres Villes étoient en leur puissance: heureux imitateurs de la politique des Spartiates, ils avoient presque chassé Amyntas de ses Etats, sous prétexte de délivrer ces contrées de sa tyrannie. Les habitans d'Acanthe & d'Apollonie, dans la nécessité d'accepter le joug, ou d'implorer du secours, s'adressèrent aux Spartiates, qui voyant la grandeur d'Olynthe d'un œil jaloux, prirent ces Villes sous leur protection, & leur dépêchèrent deux mille hommes, sous les ordres d'Eudamidas, qui reprit Potidée, & fortifia quelques endroits de la Thrace, tandis que Phæbidas son frere s'avançoit avec un corps de troupes plus considérable.

Olymp.
361x. 3. Mais il lui survint en route un accident important, par l'influence inopinée qu'il eut sur les affaires de la Grece; arrivé sous les murs de Thebes, il trouva cette Ville divisée en deux factions; Isménias étoit à la tête de l'une, & l'autre obéissoit à Léontiade: tous les deux étoient Polémarques, ou Gouverneurs de la Cité; mais Léontiade, dont le cœur étoit Spartiate, livra la citadelle à Phæbidas; ne pouvant espérer de l'emporter autrement sur son collègue: Isménias fut incontinent

faisi, & tout son parti dissipé: la plupart de ses adhérens se retirèrent dans Athenes, au nombre de quatre cens. Ce coup de main fit grand bruit dans cette contrée, & dans tout le reste de la Grece: les Spartiates en rougirent: ils ne pouvoient accuser les Thébains d'aucune infraction; ils avoient religieusement observé le Traité, depuis qu'ils l'avoient accepté: leurs démêlés domestiques n'avoient rien de commun avec les affaires publiques; & Phæbidas n'ayant aucun ordre de s'en mêler, alloit éprouver le ressentiment de sa République, lorsqu'Agésilas, qui peut-être étoit du complot, prit sa défense, présenta cette action sous des jours favorables, & conclut qu'il importoit peu par quel ordre elle eût été faite, pourvu qu'elle fût avantageuse à l'Etat; ajoutant qu'en pareil cas, il étoit ridicule d'attendre des ordres. Ces raisonnemens étoient dans les principes dit Gouvernement; aussi l'entreprise fut-elle approuvée, & cependant l'auteur puni. Phæbidas, dit Plutarque, fut, par une contradiction manifeste, privé de sa dignité, & condamné à une amende de dix mille dragmes. Polybe, en accusant les Étoliens d'un pareil procédé, les compare aux Spartiates, qui, lorsque Phæbidas, sans égard pour la justice & la foi des Traités, s'empara de la citadelle de Thebes, punirent la trahison, & n'évacuerent point la place; comme si le châtimement du coupable réparoit, dit-il, sa faute, & que l'amende de Phæbidas dédommageât les Thébains de la perte de leur citadelle. Je vais rapporter, à cette occasion, une réflexion du même auteur, sur la conduite des Spartiates, qui annoncerent, dans la proclamation de la paix, la liberté à toutes les Villes, sans rappeler aucun des Gouverneurs qu'ils y avoient placés: sur quoi

il ajoute que c'est le comble de la folie & de la méchanceté, que de prétendre qu'un homme n'a qu'à fermer les yeux pour empêcher les autres de l'appercevoir.

Cependant les Spartiates demeurèrent en possession de la citadelle, assurèrent l'administration à Léontiade, & lui donnerent, pour collègue, Archias, un de ses complices : ils informèrent ensuite contre Isménias, qui fut accusé d'avoir reçu de l'argent des Perses, entretenu des correspondances avec eux, & occasionné les troubles de l'Etat. Isménias interrogé sur ces griefs par trois Commissaires Lacédémoniens, assistés des Députés des grandes Villes, fut condamné à mort.

Les Spartiates assurés des Thébains, continuèrent la guerre contre les Olynthiens : on donna le commandement à Téléutias, qui les défit avec le secours d'Anupétas, sous les murs mêmes d'Olynthe, ravagea le Pays, & revint en quartier d'hiver. La campagne suivante, les Olynthiens plus heureux, taillèrent en pièces une partie de l'Armée des Spartiates, & maltraitèrent le reste, qui s'étoit avancé jusqu'aux portes de leur Ville, où Téléutias périt. On accuse ce Général d'avoir montré, dans cette occasion, plus de passion & d'emportement qu'il ne convenoit à sa dignité. Quoi qu'il en soit, il avoit jusqu'alors bien mérité de sa Patrie, en remplissant avec honneur les postes de Commandant & d'Amiral : il étoit riche & libéral. Au retour de sa première expédition, les troupes l'environnerent, & le couronnerent de guirlandes ; tant il s'en étoit fait aimer. Aussi Xenophon dit-il, qu'il est plus à estimer par son adresse à se concilier l'affection du soldat, que par les richesses qu'il posséda, ou que par les dangers qu'il courut. Quel que fut son mérite per-

sonnel, nous ne pouvons disconvenir qu'il ne dut une bonne partie de sa fortune & de son élévation à la protection d'Agésilas, son beau-frere.

Aussi-tôt qu'on apprit la mort de Téléutias, on lui nomma pour successeur Agésipolis. Ce nouveau Général trouva les restes de l'Armée en fort mauvais état : cependant, après avoir rassemblé les troupes que la dernière action avoit dispersées d'un & d'autre côté, il prit Torone, Ville alliée des Olynthiens, & ravagea le Pays ; mais peu fait aux fatigues de la guerre & à l'inclémence des saisons, les chaleurs lui causerent une fièvre dont il mourut : il fut regretté d'Agésilas, qui avoit toujours vécu avec ce collègue en bonne intelligence. Lorsqu'Agésipolis monta sur le trône, il y eut entr'eux quelque émulation secrète, que son rival ne laissa pas subsister : son ambition fut alarmée. Le jeune Prince étoit d'un caractère doux & facile, mais indolent & ennemi des affaires. Agésilas cultiva ces dispositions favorables à ses vues ; & pour l'écartier de l'administration, il occupa de chevaux & de chiens, l'embarqua dans des intrigues galantes, & poussa cette lâche politique jusqu'à lui donner le goût des plus infâmes plaisirs.

Polybiade succéda à Agésipolis, assiégea Olynthe, & la prit par famine. Il imposa aux habitants les conditions suivantes, » que les amis & les ennemis de Lacédémone seroient aussi les leurs, » & qu'ils entreroient dans toutes ses guerres en » qualité d'alliés. « Olymp.
C. 1.

Cette guerre dura trois ans, & finissoit à peine, que les Spartiates marcherent contre les Phliasiens, pour avoir maltraité quelques exilés, qu'ils venoient de rétablir ; & que leurs concitoyens mirent à l'amende, parce qu'ils avoient imploré leur

protection. Les Ephores cédèrent à leurs sollicitations, déclarèrent la guerre, & ordonnerent à Agéfilas de rendre justice aux exilés, & de châtier les factieux. Sur le refus de livrer la citadelle, ce Général assiégea la Ville: les Phliasiens se défendirent avec courage; ils emprisonnerent même, dans le commencement du siège, quiconque osoit parler de capitulation; mais enfin, réduits à la dernière extrémité par la disette des vivres, ils envoyèrent des Députés aux Ephores, pour en obtenir les plus douces conditions qu'ils pourroient; cependant Agéfilas mit garnison dans la Ville, & revint dans la Laconie, après avoir employé plus de dix-huit mois à cette expédition.

Sous prétexte de travailler à l'exécution du Traité, en rendant aux Cités la liberté, & en rétablissant la balance entre les Etats, les Spartiates étoient parvenus à un degré de puissance qui les rendit supérieurs à tous leurs rivaux; mais un échec imprévu troubla la sécurité dont ils jouissoient: les Thébains, fatigués du joug qu'ils portèrent depuis plus de quatre ans qu'on s'étoit emparé de leur citadelle, tenterent de le briser, au hasard de se perdre. Ceux qui s'étoient réfugiés dans Athenes, entretenoient une correspondance secrète avec les restes de leur parti, & quelques citoyens bien intentionnés. Phillidas, Secrétaire des Polémarches, étoit de ce nombre; il leur conseilla d'introduire dans la Ville un nombre compétent d'exilés, & Charon, un des principaux citoyens, leur offrit sa maison pour retraite. Le jour est fixé, les exilés sortent d'Athenes; douze des plus intrépides s'offrent à entrer dans Thebes, tandis que leurs compagnons attendront, à quelque distance, l'issue de leur entreprise. Le jeune & brave Pélopidas se présenta le premier: la

part

part qu'il eut dans ce projet & dans son exécution, annonçoit à sa Patrie les services qu'elle en devoit espérer dans la suite. Il fut suivi de Mellon, qu'on dit avoir concerté la révolution avec Phillidas. Ces Chefs & leur dix associés se déguisèrent en Payfâns, se répandirent dans la campagne avec des chiens & des instrumens de chasse, passèrent sans être soupçonnés, entreurent dans la Ville, & se rendirent chez Charon, où trente-six de leurs Confédérés ne tardèrent pas à les rejoindre. On étoit convenu que Phillidas donneroît le même jour une fête à Archias & à Philippe, les deux Gouverneurs: que les Spartiates avoient mis en place; & que pour la rendre complète, il engageroit les plus belles femmes de la Ville à en faire les honneurs. Tout étant ainsi disposé, les conspirateurs se partagèrent en deux bandes; l'une, commandée par Charon & Mellon, devoit attaquer Archias & sa troupe: en effet, lorsqu'ils furent commença à s'emparer des convives, ils entrèrent dans la salle, leurs armures couvertes d'ajustemens de femmes, & leurs visages de feuilles de pampre & de lierre, & massacrerent Archias, Philippe, & tous ceux que désigna Phillidas. Un instant avant le massacre, Archias reçut un Courier d'Athenes, qui le conjura, au nom de la personne qui l'envoyoit, d'ouvrir sur le champ les dépêches, qui contenoient une affaire importante; c'étoit le détail de la conspiration; mais ce Gouverneur, occupé d'un plaisir, les mit à l'écart, & lui répondit en souriant: *à demain les affaires*; ce qui devint dans la suite un proverbe. Pélopidas & Damaclide, à la tête de la seconde bande, allèrent droit chez Léontiade, qui dormoit; alors ils escaladerent sa maison. Léontiade prit

Ff

Palarme, se leva, les reçut à la porte de la chambre, les armes à la main, & poignarda Céphisdore, qui se présenta le premier à ses coups; mais Pélopidas fondit sur lui, & le tua, après un combat opiniâtre. On expédia, sur le champ, Hypate, son voisin & son ami; les deux troupes se rejoignirent ensuite, & firent avertir les exilés qu'ils avoient laissés dans l'Attique, de se hâter.

Cependant la Ville entroit en rumeur; en un moment toutes les maisons furent illuminées, & les rues pleines de citoyens: ils couroient sans savoir où ils alloient; & ils attendoient avec impatience, que le jour vint distinguer l'ennemi de l'ami, & les éclairer sur le parti qu'ils avoient à prendre. Mais les exilés arrivèrent alors, se montrèrent en armes, & Pélopidas à leur tête; les Prêtres, les mains chargées de couronnes, les environoient, proclamant la liberté; & exhortant le Peuple qui s'étoit assemblé, à combattre pour ses Dieux & pour sa Patrie. Ce début étoit heureux; mais le difficile restoit à faire. Les Spartiates étoient en possession de la citadelle, où ils avoient placé une garnison de quinze cents hommes, sans compter un grand nombre de citoyens, qui leur étoient dévoués; & qui s'y étoient retirés dans le trouble de la nuit passée.

Plutarque, après avoir suivi fort exactement les premières démarches des exilés, passe légèrement sur le reste de l'entreprise; il se contente de dire que Pélopidas, secondé de Charon & de Melon, bloqua la citadelle, & la reprit; avant que le Spartiate pût secourir la garnison; mais il n'est pas raisonnable de croire que cette action fut l'affaire d'un jour, & l'ouvrage d'un si petit nombre de soldats.

Diodore de Sicile peut suppléer à ce que Plu-

tarque paroît avoir omis. Il raconte que les Athéniens envoyèrent le lendemain au secours de Pélopidas, quatre mille hommes d'Infanterie & deux mille chevaux, & que ces troupes, réunies à celles des autres Villes de la Béotie, formèrent un corps de sept mille hommes, avec lequel Pélopidas investit la citadelle, qui se rendit au bout de quelques jours, faute de provisions. D'autres assurent que la garnison capitula, plus par crainte que par nécessité, & que les Spartiates mirent à mort celui qui la commandoit. La citadelle reprise, tout étoit fait: les Thébains recouvrèrent ainsi leur ancienne liberté, & posèrent le premier degré de leur grandeur future.

Cette action a tant de ressemblance avec l'affaire de Thrasibule, soit que l'on considère le nombre & le courage des auteurs, les dangers & la conduite des entreprises, ou qu'on les compare dans le succès, & dans les suites, qu'on l'appella sa *Sœur*. Celle-ci fut le modèle de Pélopidas, lorsqu'il exhorta ses compagnons d'exil à fuir la dépendance servile où ils vivoient, & à se soustraire au caprice de ces Orateurs, dont l'éloquence toute puissante les tenoit dans de perpétuelles alarmes. « Thrasibule, leur disoit-il, sortit de Thebes, & vint anéantir la tyrannie dans Athenes: retournons sur ses pas; sortons d'Athenes, & allons mettre Thebes en liberté ».

Les Spartiates, furieux de la perte d'une place qu'ils avoient usurpée, envoyèrent contre les Thébains le Roi Cleombrote, dans le fort de l'hiver. Il marcha, & revint, après avoir défait quelques partis peu considérables, laissant Sphodrias, Gouverneur de Thespies, à la suite de ses desseins. Les Athéniens, qui craignoient que la protection qu'ils accorderoient aux Thébains, ne leur mit les

Spartiates à dos, leur refuserent du secours; mais les Thébains, qui seuls ne se trouvoient pas en état de faire tête aux Spartiates, essayèrent de jeter de la méfintelligence entre Athenes & Lacédémone, & de décider, par cette ruse, les Athéniens en leur faveur: conséquemment, ils attirèrent secrètement en négociation Sphodrias, & lui conseillèrent de surprendre le Pirée: action, disoient-ils, qui vous comblera d'honneur, & que l'Etat, qui y verra son avantage, ne manquera pas d'approuver. Sphodrias, ambitieux & brave, mais indifférent & mal avisé, céda à des présents, accompagnés de louanges qui flattoient sa vanité: il s'approcha d'Athenes, à la faveur des ténèbres, résolu de commencer son attaque de grand matin; mais s'étant mis trop tard en route, le jour le surprit aux environs d'Eleufis, & fit échouer son dessein. Cependant les Athéniens, passant de la crainte à l'indignation, jetterent en prison les Ambassadeurs de Sparte; mais l'Etat désavoua l'entreprise, & rappella son auteur, pour rendre compte de sa conduite. Agéfilas, à la sollicitation, dit-on, de son fils Archidame, qui étoit en intrigue avec Cléonime, fils de Sphodrias, prit sa défense, représenta qu'on alloit perdre un brave homme, & que la République avoit besoin de pareils Officiers, & il fut absous. Cet attentat, commis sans aucun motif, & dans une paix profonde, n'étoit pas différent de celui de Phæbidas, quoiqu'il n'eût pas le même succès: toutefois Sphodrias s'en tira avec impunité; preuve éclatante de la partialité du Ministère, lorsqu'il étoit question de ses intérêts. Le ressentiment précipita, sur le champ, les Athéniens dans le parti des Thébains: ce fut avec une vraie affection qu'ils conclurent entre eux une alliance, où ils entraînent beau-

Olymp.
C. 3.

coup d'autres Villes, qui ne pouvoient supporter plus long-tems la tyrannie des Spartiates.

Pour contenir ces places, qui se révoltoient pour la première fois, les Spartiates rabattirent un peu de leur sévérité naturelle: ils envoyèrent Agéfilas & Cléombrote tour-à-tour dans la Béotie; mais ils ne firent que se montrer, & ravager le Pays, au péril de leurs soldats: ils y perdirent l'un & l'autre beaucoup de monde, entre lesquels nous nommerons Phæbidas, qui, depuis l'affaire de la citadelle, commandoit la garnison de Thespies, & quelquefois l'Armée, lorsque les Rois de Sparte en étoient absens.

L'Athénien Chabrias se distingua parmi ceux qui se signalèrent contre les Spartiates: il avoit commandé sur mer & sur terre, & on le regardoit comme le meilleur Officier de son tems, & le seul qu'on pût opposer à Agéfilas, qui venoit d'entrer dans la Béotie, avec dix-huit mille hommes d'Infanterie & quinze cens chevaux. Ce Général étoit si redouté des Thébains, que tout leur courage se réduisant à demeurer sur la défensive, ils s'emparèrent d'une montagne voisine de la Ville. Agéfilas les fit provoquer au combat par un détachement de soldats armés à la légère, mais ce fut en vain. Il mit donc toute son armée en ordre de bataille, à dessein de les forcer dans leur poste; mais Chabrias, qui commandoit les mercenaires des Thébains, fit avancer sa troupe dans une forme singulière: le soldat étoit ferré; il avoit un genou tendu en avant, & l'autre plié en arrière, son bouclier à ses pieds, & sa pique prête à frapper. C'est ainsi qu'Agéfilas trouva ses gens disposés à le recevoir: ils l'attendirent avec une fermeté qui valoit bien un défi; mais il jugea à propos de se retirer, & se contenta de ravager le Pays. Ce stra-

Olymp.
Cl. 1.

Olymp.
Cl. 2.

tagème parut extraordinaire, & fit tant d'honneur à Chabrias, qu'on lui éleva une statue figurée dans cette posture.

Les Spartiates, qui n'avoient rien fait qui répondit aux pertes & aux frais de leur expédition, résolurent de tenter fortune sur mer: ils équipèrent une Flotte de soixante-dix vaisseaux, dont ils donnerent le commandement à Pollis, qui tâcha d'intercepter une grande quantité de bleds qui faisoient voile pour Athenes, qu'il tenoit, pour ainsi dire, bloquée; mais Chabrias, informé de ce dessein, tomba sur lui, le défit, & introduisit les bleds dans le Pirée.

Chabrias, sans attendre qu'on l'attaquât, alla mettre le siège devant Naxe. Pollis vint au secours des Insulaires, & il s'en suivit une action fort vive, qui finit par la défaite des Spartiates, dont la Flotte fut entièrement dispersée. Les Athéniens perdirent à cette journée dix-huit vaisseaux, & les Spartiates trente-deux; vingt-quatre furent coulés à fond, & il y en eut huit de pris. Chabrias, comblé de gloire, rentra dans le Pirée, chargé de dépouilles: c'étoit, depuis la guerre du Péloponnèse, la seule victoire navale que les Athéniens eussent remportée sans le secours des Perses: elle leur fit naître le dessein de rétablir leur Marine, & de recouvrer la Souveraineté des mers. En effet, ils équipèrent une seconde Flotte, qu'ils destinerent contre le Péloponnèse; ils en donnerent le commandement à Timothée, fils de Conon, & l'héritier des vertus de son père. Le nouvel Amiral engagea dans l'alliance des Athéniens plusieurs places maritimes, les unes par force, & les autres par persuasion. Pour suspendre ces succès, les Spartiates dépêcherent contre lui Nicoloque. Ce Nicoloque étoit d'un caractère bouillant; il ne se don-

Olymp.
Cl. 3.

na pas le tems que toute sa Flotte fut réunie pour en venir à une action. Timothée le défit, & éleva un trophée: ceci se passa aux environs de Leucade.

Les Thébains, profitant de ces divisions, reprirent toutes les Villes de la Béotie, & envahirent la Phocide: perdant, de jour en jour, de cet effroi que le Spartiate leur avoit inspiré, ils en vinrent jusqu'à l'attaquer, & il y eut entre eux de fréquentes actions: ce n'étoient point des combats réguliers & décisifs; mais les Thébains acquéroient du courage & de l'expérience dans ces petites rencontres, dont ils se tiroient presque toujours avec avantage, grâce à la valeur de Pélopidas; & l'on peut dire qu'ils se préparoient dans ces escarmouches aux grands exploits dont nous aurons bientôt occasion de parler. Dans une de ces actions, qui se passa aux environs de Tanagra, Pélopidas tua de sa propre main le Chef des Spartiates; mais ce qui lui arriva quelque tems après dans le voisinage de Tégyre, est plus digne d'attention.

Résolu de surprendre Orchomene, dont la garnison étoit Lacedémonienne, il se mit en marche avec trois cens Fantassins & quelques Cavaliers; mais, sur l'avis que les Spartiates s'avançoient avec un renfort, il jugea à propos de se retirer. Ce renfort interrompit sa marche aux environs de Tégyre: aussi-tôt il ordonna à sa Cavalerie d'abandonner l'arrière-garde, de s'avancer, & d'engager l'action, mettant tout son espoir dans son Infanterie. L'attaque fut terrible de part & d'autre: Théopompe & Gorgoléon, qui commandoient les Spartiates, y perdirent la vie: les troupes qui les environnoient furent taillées en pièces ou mises en déroute, & le reste effrayé ouvrit un passage aux Thébains. Mais Pélopidas n'étoit pas homme

à laisser sa victoire imparfaite, en abandonnant le champ de bataille : le massacre redoubla, & ne finit que lorsque les Spartiates furent totalement dispersés. Cette retraite lui fit plus d'honneur, qu'il n'en eût recueilli de la réussite de ses premiers desseins : les Spartiates n'avoient point encore essuyé une pareille disgrâce : ils étoient alors trois contre un, & soit dans les guerres contre les Barbares, soit dans les querelles intestines de la Grece, il étoit inouï qu'ils eussent été battus à égalité de nombre ; cependant il faut observer que les trois cents soldats de Pélopidas étoient l'élite de l'Armée des Thébains : on les appelloit, par une marque de distinction, le *Bataillon Sacré* : aussi remarquables par leur affection mutuelle que par leur courage, on les nommoit encore la *Troupe d'Amis*. On en raconte beaucoup de faits qu'on peut se dispenser de croire, mais dont on peut inférer que c'étoit un corps de braves gens, qui s'étoient juré une amitié éternelle, & déterminés à réparer les uns pour les autres jusqu'à la dernière goutte de leur sang. On dit que Gorgidas, un des Gouverneurs de la Béotie, qui eut beaucoup de part dans les grandes actions de son tems, l'initia de concert avec Pélopidas. Son emploi étoit de garder la citadelle ; mais on les faisoit marcher dans les cas extraordinaires, & on les distribuoit parmi les autres troupes, afin que leur exemple les encourageât : mais Pélopidas les croyoit plus utiles & plus forts lorsqu'ils étoient en corps ; & depuis cette journée, où l'on eut de si grandes preuves de leur valeur, on ne les dispersa plus, & ce Général combattit toujours à leur tête. Ils passèrent pour invincibles, jusqu'à la bataille de Chéronée, où la Phalange Macédonienne les mit tous en piéces. On dit que Philippe, parcourant

le champ de bataille le lendemain de l'action, & les voyant tous étendus les uns à côté des autres, admira leur courage, & donna des larmes à leur sort. La journée de Tégyre apprit aux Grecs, dit Plutarque, que les vertus militaires n'étoient pas toutes confinées sur les rives de l'Eurotas, & que la bravoure étoit de tous les pays où les habitans, nourris dans des principes d'honneur & d'équité, s'effraient plus d'une légère disgrâce que d'un grand danger.

Les Athéniens ouvrirent les yeux sur le succès des Thébains ; ils craignirent d'en avoir trop fait. Quel que fut leur ressentiment, ils n'avoient pas intention d'élever un Etat sur les ruines d'un autre : cette réflexion les inclinoit à un accommodement. Artaxercès, alors en guerre avec les Egyptiens, avoit besoin d'un renfort qu'il ne pouvoit exiger des Grecs, sans avoir terminé leurs querelles intestines. Il leur envoya donc des Ambassadeurs, chargés de renouveler la paix d'Antalcidas. Les seuls Thébains apportèrent quelque difficulté à cette négociation : ils abandonnoient à regret la juridiction qu'ils avoient recouvrée sur les Villes de la Béotie ; car la teneur générale du Traité étoit toujours la même : il étoit dit que chaque Cité se gouverneroit selon ses loix particulières : on avoit seulement ajouté que chacun retireroit ses garnisons ; ce qui fut ponctuellement exécuté par des Commissaires nommés à cet effet.

Pendant cette tranquillité passagere qu'Artaxercès venoit de procurer aux Grecs, il en engagea vingt mille à servir pour lui contre les Egyptiens. Dans l'espace de deux ans, employés aux préparatifs de cette guerre, Pharnabazé, à qui son Maître en avoit confié la conduite, rassembla une Armée de deux cens mille hommes, sans compter

les vingt mille Grecs, & mit en mer une Flotte capable de seconder efficacement ces forces de terre. Il fit ensuite demander aux Athéniens le rappel de Chabrias, qui servoit chez les Egyptiens en qualité de Volontaire, & le commandement pour Iphicrate; ce qui lui fut accordé sur le champ. Le rendez-vous général des troupes fut à Acre, qu'on appella, dans la suite, Ptolémaïde: c'est-là qu'on résolut le siège de Pélusium, une des embouchures du Nil, & la porte la plus commode de la Contrée; mais les Egyptiens, avertis, de longue-main, de se préparer à la défense, rendirent cette place inaccessible & par terre & par mer. Ce projet échoué, Pharnabase se présenta devant Mendésium, autre embouchure du Fleuve, descendit à la tête de trois mille hommes, & s'en empara, après une vigoureuse résistance de la part des assiégés. Iphicrate, de son côté, emporta la citadelle, fit prisonniers tous ceux qui s'y étoient retirés, & proposa, dans son premier transport, d'aller droit à la capitale de ce Royaume; mais Pharnabase crut assurer le succès de cette entreprise, en la différant jusqu'à l'entière réunion des forces; cependant Iphicrate insista; & pour terminer tout délai, il s'offrit à faire le siège avec ses troupes seules; mais le refus du Général des Perses fut constant, & l'ardeur d'Iphicrate ne servit qu'à dévoiler la jalousie de son collègue. Tandis qu'ils agitoient ce projet avec chaleur, les Egyptiens jetterent une forte garnison dans Memphis, s'avancèrent avec le reste de leurs troupes, disputèrent le terrain à l'ennemi, & l'arrêtèrent jusqu'à ce que les inondations du Nil le chasserent du Pays.

Telle fut la fin de cette expédition, & de presque toutes celles des Perses: mal concertées, plus mal conduites, & toujours suspendues par des dé-

lais, l'occasion s'échappoit, tandis que les Généraux attendoient des ordres qui leur déliaient les mains, & l'on échouoit. On dit qu'Iphicrate, mécontent des opérations de cette campagne, demanda à Pharnabase, d'où lui venoit cette lenteur à suivre des projets qu'il étoit si prompt à proposer. De ce que, lui répondit le Persé, je suis maître de ma parole, & le Roi de mes actions. La méfintelligence fut, dans cette occasion, l'écueil de leur entreprise; cependant Pharnabase, de retour en Asie, en jeta toute la honte sur Iphicrate, qui ne jugea pas le lieu propre à sa justification: l'exemple de Conon le rendit circonspect, & il ne songea qu'à hâter son retour. Pharnabase porta contre lui quelques plaintes à Athènes, & on lui promit de le punir, selon qu'on le trouveroit coupable; mais ses compatriotes furent apparemment satisfaits de sa conduite; car, quelque tems après, ils le nommerent Amiral: ce nouvel honneur est un témoignage suffisant de leur approbation.

Cependant plusieurs Villes de Grece, & particulièrement du Péloponnèse, que la négociation d'Artaxercès avoit rétablies dans une indépendance totale, indignées des cruautés qu'elles avoient souffertes sous les Administrateurs que les Spartiates leur avoient nommés, se remplirent de tumultes & de séditions, chasserent ces citoyens, confisquerent leurs biens, & se porterent à de si grands désordres, que les Spartiates & les Athéniens furent obligés de s'interposer de concert, en faveur de ceux dont ils avoient éprouvé l'affection; & récemment embrassé la querelle. Ces mouvemens particuliers firent éclore, un an après la paix, une seconde guerre, mais qui ne fut ni si longue, ni si générale que la première.

La rupture éclata par des troubles que la faction Lacédémonienne excita dans Corcyre & Zacynthe. Les Magistrats Zacynthiens, chassés par le Peuple, se réfugièrent sur les vaisseaux de Timothée, qui les remit dans l'Isle, où ils se fortifièrent dans un château, dont ils s'emparèrent, & qu'ils défendirent avec son secours. Les mêmes mouvemens se firent à Corcyre: cette Isle importoit au recouvrement & à la conservation de la Souveraineté des Mers. Les Spartiates, sous prétexte de secourir leurs amis, mais dans le dessein de s'en emparer, dépêchèrent une Flotte sous les ordres de Mnasippe. Ce projet fut découvert, & les habitans se réunissant contre un ennemi commun, se mirent sous la protection des Athéniens. Cependant les Spartiates descendirent dans l'Isle, & assiégèrent la place, avant qu'on pût venir à son secours: mais les assiégés réduits à l'extrémité par le manque de provisions, sortirent en désespérés, & tombèrent sur Mnasippe, qui fut tué dans cette action avec une grande partie de ses Soldats. La Flotte Athénienne, commandée par Iphicrate & par Timothée, arriva dans ces entrefaites, prit neuf vaisseaux à l'ennemi, & apaisa les troubles.

Ce fut alors que les Thébains, mécontents des habitans de Platée, pour avoir recherché l'alliance & la protection des Athéniens, leurs anciens amis, marchèrent contre eux, & détruisirent leur Ville. Thespies eut, peu de tems après, le même sort. Les Athéniens, irrités de la ruine de deux villes qui avoient si bien mérité des Grecs pendant la guerre contre les Perses, rompirent avec les Thébains, & les affaires de la Grece changerent totalement de face.

Les Athéniens & les Spartiates songeoient à con-

clure la paix entr'eux, & à la donner aux Etats subalternes, dont ils avoient sacrifié jusqu'alors la tranquillité à leurs intérêts. Les Républiques & les Villes jouissoient à peu près de l'indépendance, la cause prétendue de leur inimitié, dont la Souveraineté de la Grece étoit le fondement réel. Ceux-ci avoient été contraints d'abdiquer le Despotisme qu'ils avoient usurpé; les autres étoient satisfaits de cette marque de soumission, & avoient recouvré presque tout ce qu'ils avoient perdu sur mer: enfin, les choses en étoient réduites à une balance assez juste, mais qu'on ne devoit qu'à leur épuisement. Les succès qu'ils avoient eus les uns & les autres dans des guerres dont ils avoient fait tous les frais, & couru tous les dangers, ne les avoient point empêchés de se dénuer d'hommes & d'argent, & ils inclinoient à renouveler les premiers Traités: d'ailleurs, les conjonctures étoient favorables: la guerre d'Egypte occupoit entièrement Artaxercès, & la Grece n'avoit rien à craindre du côté de l'Asie. Dans ces dispositions générales à la paix, les Athéniens entrerent en négociation; mais les Thébains, qui n'entendoient plus qu'on les traitât en subalternes, annoncèrent leurs prétentions d'un ton de hauteur qui écartera toute idée d'accommodement avec eux.

Le Thébain étoit naturellement ferme & robuste; on l'accusoit d'être pesant & grossier. Il semble que des Généraux tels qu'Epaminondas & Pélopidas, & des Ecrivains tels que Pindare & Plutarque démentent suffisamment ce reproche, & le proverbe qu'on en fit. Cependant il faut avouer que la conduite de ce Peuple, peu digne des habitans d'une Ville assez ancienne pour avoir soutenu un siege avant la guerre de Troie, ne

réponoit point à l'espérance qu'on en avoit conçue sur les exploits, tant historiques que fabuleux, de ses Fondateurs & de ses Héros. Mais on sera moins étonné de sa foiblesse, si l'on considère qu'ayant abandonné les intérêts de la Béotie dans la guerre contre les Perses, & trahi la cause commune, en se réunissant aux Barbares, après la défaite de leurs innombrables Armées, la puissance & le ressentiment des Athéniens le tinrent dans de continuelles alarmes, & qu'appréhendant que, sous prétexte de punir sa défection, on n'envahit son Pays, il invoqua les Spartiates, qui, plus jaloux de conserver l'ennemi des Athéniens, que d'exterminer l'allié des Perses, oublièrent que le Thébain avoit été, sinon l'auteur de la descente des Asiatiques; au moins la cause de leur acharnement, & firent alliance avec lui. Ils n'obligèrent pas des ingrats, & cet allié leur rendit de grands services pendant le cours de la guerre du Péloponnèse. Nous avons dit plus haut à quelle occasion cette union s'étant rompue, les Thébains eurent recours aux Athéniens: ils avoient pour règle constante de s'allier à l'un de ces Etats, quand ils étoient en dissension avec l'autre, & pour l'ordinaire ils inclinoient la balance du côté qu'ils se déterminoient: mais leur sécurité étoit l'unique avantage qu'ils avoient retiré jusqu'alors de ce contre-poids. Engagés enfin, par leurs intérêts, dans les dernières guerres, ils se disciplinèrent, & leur ambition s'éveilla: c'est une obligation qu'ils eurent aux fréquentes incursions des Lacédémoniens: la politique de ceux-ci ne leur permettoit pas de combattre trop souvent le même ennemi, de peur, disoit Lycurgus, qui en avoit fait une loi expresse, qu'il n'apprit à se défendre: mais la haine dont Agéfilas étoit

animé contre les Thébains, l'emporta sur la politique & sur les loix: il se mit lui-même à la tête des troupes, & marcha contre eux, au refus de Cléombrote, son collègue, qui s'opposoit à cette guerre, & qu'il s'étoit excusé d'accompagner, par le privilege de ses années. Cet empressement lui attira un vif reproche de la part d'Antalcidas: *les Thébains*, lui dit-il, après une action où il avoit été blessé, *vous ont dignement récompensé de leur avoir appris à combattre*. Ce Peuple aguerrî ouvrit les yeux sur ses forces, forma des desseins, & à l'exemple des autres Etats, profita des conjonctures pour étendre ses limites aux dépens de ses voisins.

Ce Pélopidas, qui avoit brisé le joug des Spartiates, fomenta l'esprit qui commençoit à les agiter. Epaminondas le seconda: Epaminondas, qui étoit de toutes les qualités d'un homme d'Etat, vivoit en simple particulier, s'occupant dans la solitude de la pratique de la vertu & de l'étude de la Philosophie, & ne paroissant en public que pour refuser des dignités que les autres poursuivoient avec chaleur: mais ses compatriotes, convaincus de son mérite, l'arrachèrent enfin à l'obscurité qu'il affectoit, & le placèrent à la tête de leurs troupes. Ces Généraux avoient contracté une amitié que le tems, l'uniformité de sentimens, & le zèle pour le bien public, avoient cimentée: ils s'étoient trouvés plus d'une fois sur le même champ de bataille; mais la supériorité du rang que Pélopidas tenoit à l'Armée, avoit transporté sur lui seul une gloire qu'il auroit dû partager avec Epaminondas: cependant celui-ci en avoit assez fait pour se distinguer, & Thebes qui les regardoit alors comme ses Ministres & ses Généraux, les mettoit de niveau.

Le Traité proposé par les Athéniens alloit être conclu, lorsque les Thébains demandèrent à y être compris, & désignés sous le nom de Béotiens. Les Contractans rejetterent cette prétention, & Agéfilas insista sur ce qu'ils eussent à rendre aux Villes la liberté, & à mettre la Béotie dans l'indépendance. Epaminondas, revêtu de la qualité d'Ambassadeur, lui répondit que les Spartiates n'avoient qu'à leur donner l'exemple, puisque leur droit sur la Laconie n'étoit pas mieux fondé que celui des Thébains sur la Béotie; ajoutant (moins en faveur de ses concitoyens que des Grecs en général) que Lacédémone s'étoit agrandie par des usurpations; & que pour conclure une paix solide & durable, il étoit nécessaire de réduire tous les Grecs à l'égalité. Ces remontrances étoient justes; cependant Agéfilas en fut tellement irrité, qu'il raya, sur le champ, les Thébains du Traité, & leur déclara la guerre.

Les Spartiates & leurs alliés désapprouverent la vivacité de ce procédé, & les Ephores, tout en décrétant la guerre contre les Thébains, taxerent Agéfilas de n'avoir écouté que le desir de se venger de son rappel d'Asie, qu'ils avoient occasionné, & d'avoir marqué, dans cette conjoncture, plus de ressentiment que de prudence. Cependant Agéfilas, dans le dessein de les priver de toute alliance, avoit conclu la paix avec les autres Etats; mais le Traité, en étoit conçu en termes si généraux & si vagues, qu'il se ménagea pour la suite la liberté de l'observer, ou de le rompre. Cela quadra avec le discours qu'il tint aux autres Ambassadeurs, en les congédiant: » Nous finirons, à l'amiable, tout ce qui pourra s'ajuster par cette voie; les armes décideront du reste;

car il ne faut pas s'attendre, leur dit-il, qu'un Traité puisse pourvoir à tout.

Ce fut en vertu de ces négociations, que les Thébains se trouverent isolés. Les Ephores ordonnerent aussitôt de nouvelles levées dans la Laconie, & commanderent à Cléombrote, qui campoit dans la Phocide avec dix mille Fantassins & mille Chevaux, d'entrer dans la Béotie. Les Thébains tomberent alors dans la dernière consternation; on les croyoit perdus; cependant ils se préparèrent à la défense. Epaminondas, qu'ils avoient nommé Général, leur demanda six collègues, dont il forma son Conseil de guerre.

Cependant Cléombrote faisoit diligence, & s'avancoit comme à une victoire certaine. Arrivé sur les frontières de la Béotie, pour justifier ses procédés, il somma les Thébains de rendre la liberté à toutes les Villes de la Province, de rebâtir Platée & Thespies, qu'ils avoient démolies, & de rembourser les habitans de tous les dommages qu'ils avoient soufferts. Epaminondas lui fit répondre que les Spartiates n'avoient rien à demander dans la Béotie, ni les Thébains de compte à rendre de leur conduite.

Il n'étoit plus question que de se préparer au combat: les Thébains sortirent de leur Ville: éfrayés par des prodiges qu'ils mesinterprétoient, Epaminondas les rassura, en leur disant avec Homere (1), qu'un heureux présage accompagne toujours celui qui marche pour la Patrie. Un subit éclat de tonnerre, qu'ils regarderent comme un avis des Dieux, fut un de ces fâcheux augures: ils sonderent leur Général sur l'impression qu'il en avoit reçue; mais lui, plus attentif à l'en-

(1) Εἰς αἰετὸς ἄριστος ἀμυνεσθαι πρὸ πατρῆς.

nemi qu'au tonnerre : *Je suis étonné*, leur dit-il pour toute réponse, *qu'entre tant de postes avantageux, les Spartiates n'en aient pu trouver un* : cependant, pour prévenir le mauvais effet de la superstition, & d'une crainte panique, il combattit ces augures, en leur en opposant de contraires, & appliqua si adroitement à l'occasion présente, quelques vieilles prédictions qu'il se rappella, que le soldat, rempli de confiance, ne respiroît que le combat : on délibéra s'il falloit marcher à l'ennemi, ou l'attendre. Le Conseil de guerre, composé d'Epaminondas & de cinq des collègues qu'il avoit choisis, étoit partagé, mais Pélopidas survint, dit-on, & décida, par son suffrage, qu'on iroit à l'ennemi. Les Armées se rencontrèrent dans la plaine de Leuctre, Ville de Béotie.

Archidame, fils d'Agéfilas, conduisit à l'Armée les nouvelles recrues; les troupes se monterent, après la jonction, à vingt-quatre mille hommes d'Infanterie : les Thébains étoient à peine six mille. La même disproportion regnoit entre leur Cavalerie, mais il faut convenir que celle des Thébains, mieux disciplinée, l'emportoit par la qualité des chevaux.

Epaminondas s'appliqua à réparer, par les A. M. avantages de la disposition & la vigueur de l'attaque, l'inégalité du nombre des troupes. Il se mit à la tête de l'aile gauche, qui répondoit à la droite de l'ennemi que Cléombrote commandoit : c'est là qu'il dirigea toute la force du choc, persuadé que la défaite des Spartiates emporteroit la déroute du reste de l'Armée. Il renforça donc ce côté avec l'élite de ses soldats & toute la grosse Infanterie; ce qui lui donna cinquante hommes de profondeur contre douze : le Bataillon Sacré, commandé par Pélopidas, bordoit encore cette

aile, qu'il couvrit de sa Cavalerie, à l'exemple de l'ennemi : mais comme cette disposition affoiblissoit considérablement son aile droite, il ordonna à ceux qui la composoient, de seindre, au commencement de l'action, un mouvement de retraite; de se présenter de biais au combat, & d'éviter, en se repliant, l'impétuosité de l'attaque. C'est ainsi qu'il parvint à défendre, avec l'aile droite, le flanc droit de l'aile gauche, & de se ménager un corps de réserve en cas de besoin : il s'avança lui-même obliquement, dans le dessein de détacher du reste de l'Armée les Spartiates qu'il avoit en tête; mais loin de donner dans ce stratagème, ils changèrent leur ordre de bataille, & déployèrent leurs ailes pour l'envelopper. Tandis qu'ils ouvroient & remplissoient leurs lignes, Epaminondas profitant de ce mouvement, engagea l'action avec sa Cavalerie : Pélopidas partit en même tems avec une vitesse incroyable, & chargea si brusquement les Spartiates, que leur expérience les abandonna, eux qui, de tous les Grecs, savoient le mieux revenir d'une surprise, & réparer les accidens de cette espece. Leur Cavalerie, trop faible pour la Cavalerie Thébaine, se renversa sur l'Infanterie, qu'elle rompit, & mit en confusion; & les Thébains s'avançant, à la faveur de ce désordre, percerent les rangs, & s'ouvrirent un chemin jusqu'à Cléombrote. La bravoure ordinaire des Lacédémoniens suspendit quelque tems la victoire; mais enfin, Cléombrote fut tué, & à ses côtés, Dinon, Sphodrias, son fils Cléonime, & beaucoup d'autres Officiers de distinction qui s'étoient assemblés autour de leur Roi. Le desir de venger sa mort, & d'enlever à l'ennemi son corps, qu'ils ne pouvoient lui abandonner sans se couvrir de honte, ranima

la fureur des Spartiates : mais Epaminondas aimoit mieux leur céder cet avantage, que de s'exposer, en le leur disputant, à perdre la gloire de cette journée. Tandis qu'on emportoit Cléombrote, il tomba sur l'aile gauche, commandée par Archidame, & composée d'alliés, qui, sans s'être volontairement embarqués dans cette querelle, comptoient toutefois, sur la foiblesse des Thébains, s'emparer du champ de bataille, & subjuguër ces rebelles, pour m'exprimer avec Diodore de Sicile, sans se couvrir de poudre : mais confternés de la défaite des Spartiates & de la mort de Cléombrote, ils prirent la fuite : le reste de l'Armée les imita : Epaminondas les poursuivit, rendit la victoire complète, demeura maître du champ de bataille, & éleva un trophée. Cette action coûta quatre mille hommes aux Spartiates, l'élite de leurs troupes : mille étoient habitans de Lacédémone, & quatre cens, citoyens de Sparte. Les Thébains ne perdirent en tout que trois cens hommes.

Tout répondit au dessein & à la conduite d'Epaminondas : ce combat & celui de Mantinée passent pour des chefs-d'œuvre de l'Art militaire. M. le Chevalier de Folard nous a laissé dans son Commentaire sur Polybe, des plans de ces actions, auxquels les curieux pourront avoir recours. Cette bataille se donna vingt jours après la conclusion de la paix : c'est la plus vive action qui se soit jamais passée de Grecs à Grecs ; aussi est-elle remarquable par le nombre des morts. Dans les plus sanglans combats des Spartiates & des Athéniens, lorsqu'il étoit question de l'empire de la Grèce, & que l'animosité étoit à son dernier période, les vaincus ne perdirent jamais

plus de quatre à cinq cens hommes. Cette journée fit plus d'honneur aux Thébains, qu'à aucune République n'en avoit recueilli d'une seule victoire. La joie d'Epaminondas en fut si grande, qu'il ne put la contenir : il sortit de son affiette ordinaire ; mais un moment de réflexion le ramena bientôt à cette égalité philosophique qu'il professoit : on lui remarqua même, le lendemain, tant de tristesse & de mélancolie, que cette alternative excita la curiosité de ses amis : *Je me suis trop livré*, leur dit-il, *à la douceur de la victoire, & j'en porte aujourd'hui la peine.* Cet empire sur ses mouvemens n'approche pas de celui que les Spartiates montrèrent après leur défaite. Je doute que l'Histoire offre un exemple de fermeté comparable à celui-ci.

On célébroit à Sparte une Fête qui y avoit attiré un grand nombre d'Etrangers, lorsqu'on apprit la défaite de Leuctre. Les Ephores, qui, sur le récit de cette action, devoient en pressentir toutes les suites, donnerent toutefois des ordres pour que la solemnité du jour ne fût point troublée ; & après avoir envoyé dans chaque famille intéressée les noms de leurs morts, ils se mêlèrent aux jeux, & conduisirent les cérémonies, comme s'il n'eût été question de rien. Le lendemain, qu'on fut instruit des circonstances de l'action, les parens de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille, s'assemblerent sur la place, & se féliciterent mutuellement avec une espèce de satisfaction. Les peres de ceux qui avoient survécu, se renfermerent, au contraire, dans leurs maisons, ou si quelque affaire les contraignoit d'en sortir, on lisoit sur leur visage la honte qu'ils avoient de les avouer pour leurs fils. Les femmes encherirent sur cet héroïsme ; elles se visitèrent,

& remplirent les Temples comme aux jours de triomphe, tandis que les autres attendoient leurs enfans dans le silence & dans l'affliction.

Cependant, en général, cette disgrâce les alarma, & ils ne voyoient aucun moyen d'en revenir : ils étoient sans soldats, & leurs alliés les abandonnoient, pour ainsi dire, à la merci du vainqueur : mais ils tombèrent dans le désespoir, lorsqu'ils apprirent que l'ennemi avoit résolu d'entrer dans le Péloponnese. Il se fit alors un cri général : ils se rappellerent les Oracles qui leur avoient annoncé qu'ils souffriroient sous un Roi boiteux, & ils se repentirent d'avoir couronné ce boiteux, au préjudice de son neveu Léotychide. Toutes ces réflexions ne diminuèrent point l'autorité d'Agésilas : c'étoit le seul homme capable de les tirer du précipice, où sa témérité les avoit plongés : ils mirent donc en lui toute leur espérance, & s'abandonnerent sans réserve à sa conduite.

On délibéra d'abord sur ce qui concernoit ceux qui avoient lâché le pied ; ce point étoit important : la loi les excluait de tout emploi, & les déclaroit infames : c'étoit un déshonneur que de s'allier avec eux : ils étoient condamnés à paroître en public, la tête à moitié rasée, & couverts d'habits rapiécetés de différentes couleurs : quiconque les rencontroit en rue, avoit droit de les injurier, & même de les frapper, sans qu'ils eussent celui de se défendre. Tel étoit la rigueur de ces décrets : on ne doutoit pas que les coupables, presque tous jeunes gens de famille, ne songeassent à en suspendre l'exécution, en excitant quelque tumulte : d'ailleurs, comment se résoudre à sacrifier tant de soldats, tandis qu'ils manquoient de citoyens pour refaire leurs batail-

lons. Dans cette perplexité, ils donnerent plein pouvoir à Agésilas de modifier, ou d'abroger les loix anciennes, & d'en former de nouvelles, telles que les circonstances actuelles les exigeoient. Agésilas n'abolit ni ne changea les loix anciennes : il se contenta de déclarer qu'elles dormiroient tout le jour, mais qu'elles se réveilleroient le lendemain avec toute leur autorité ; & cet expédient garantit de l'infamie, & conserva au service de l'Etat un grand nombre de citoyens.

CHAPITRE II.

Depuis la Bataille de Leuctre, jusqu'à celle de Mantinée ; ce qui comprend l'espace de 8 ans.

APRÈS avoir rendu le droit de porter les armes à ceux qui prirent la fuite à la bataille de Leuctre, Agésilas entra dans l'Arcadie, s'empara d'une petite Ville du domaine des Mantinéens, & ravagea ce territoire, évitant avec soin toute entreprise périlleuse ; car son seul but étoit de tenir les troupes en haleine, de ranimer leur courage, & d'annoncer à l'ennemi que le sort de Lacédémone n'étoit pas entièrement désespéré.

Cependant les Thébains, ardens à profiter de leur victoire, la firent proclamer dans Athènes par un Héraut, qu'ils envoyèrent le front ceint d'une couronne, & qu'ils chargerent de demander du secours : mais les Athéniens, plus contens de partager l'Empire de la Grece, en s'assurant de la Souveraineté des Mers, que de les transporter en entier aux Thébains, en se liguant contre les Spartiates, congédièrent le Héraut, sans lui donner

Olymp. audience. Dans ces vues, ils firent entendre aux
Ell. 3. Lacédémoniens qu'ils eussent à se départir d'un
 despotisme qu'ils affecteroient ridiculement après
 la destruction de leurs forces; & prenant sur eux-
 mêmes le soin de maintenir la paix, les Députés
 des autres Villes convoqués dans Athenes, en re-
 nouvelerent le Traité en leur nom & au nom
 de leurs Confédérés; mais les Thébains persiste-
 rent dans leur opposition: les Eléens, qui préten-
 doient avoir une juridiction immédiate sur quel-
 ques Villes, suivirent leur exemple; & d'autres
 États à portée de recevoir du secours des Thé-
 bains embrasèrent encore ce parti, moins par
 inclination que par intérêt; & Thebes devint l'a-
 syle de tous ceux qu'alarmoit la puissance de
 leurs voisins, & particulièrement celle des Spar-
 tiates.

Cette ligue donna lieu aux Mantinéens de
 relever leur Ville; ce qu'ils exécuterent avec le
 secours des Eléens, & d'une partie des Peuples
 d'Arcadie. Pausanias raconte, qu'à la persuasion
 d'Epaminondas, les Arcadiens dispersés se rassem-
 blerent dans une grande Ville, qu'ils bâtirent, &
 nommerent Mégalopolis; mais Diodore de Si-
 cile retarde cet événement de deux ans, en le
 renvoyant au tems de leur ruine par les Spar-
 tiates. Tel fut le raisonnable usage que firent ces
 Peuples de l'impuissance des Lacédémoniens;
 mais nouvellement rétablis, ils jouissoient à peine
 des privilèges du Traité qui leur permettoit de se
 gouverner par leurs propres loix, que le caprice
 & l'orgueil firent éclore entr'eux, ainsi que dans
 quelques autres États, des dissensions plus funes-
 tes que l'esclavage dont ils étoient sortis.

Les Tégéens avoient formé un projet de réu-
 nion avec le reste des Arcadiens: ils ne devoient

composer ensemble qu'une République; le pouvoir
 absolu auroit résidé dans une assemblée de dix
 mille: c'est-là qu'on eût décidé de toutes les ma-
 tieres relatives à la paix & à la guerre: mais l'exé-
 cution de ce plan occasionna des factions & des
 tumultes, dans lesquels il y en eut un grand nom-
 bre de tués, & quatorze cens de bannis; & pour
 comble de malheurs, le Spartiate entra dans le
 Pays, & en fit le siege de la guerre. A la faveur
 de ces divisions intestines, Agéfilas envoya con-
 tre eux un corps de quinze cens hommes, sous
 les ordres de Polytrope. Ce Général s'empara
 d'Orchomene, Ville amie de Lacédémone, & y
 établit garnison. Lycomedes s'avança sous les
 murs de cette Ville, & lui présenta la bataille.
 Le Spartiate, quoique trois fois plus foible en
 nombre, l'accepta, perdit deux-cens hommes, &
 périt. Le vainqueur ne doutant point que les La-
 cédémoniens, irrités de cette disgrâce, ne rassem-
 blassent contre lui de plus grandes forces, songea
 à s'assurer des secours, avant que de poursuivre
 les avantages de sa victoire: il invoqua les Athé-
 niens, qui, dans la décadence actuelle des Spar-
 tiates, ne jugeant point à propos, en bonne politi-
 que, d'appuyer leurs ennemis, rejeterent cette al-
 liance, comme ils avoient auparavant rejeté cel-
 le des Thébains, auxquels il eut recours sur ce
 refus, & qui le reçurent à bras ouverts. Cette
 alliance rendit formidable aux Spartiates la ligue
 qui se formoit contre eux.

Tandis que les troubles causés par la forme
 nouvelle du Gouvernement, désoloient les Arca-
 diens, les Argiens furent livrés à des dissensions plus
 cruelles. Les Orateurs, ou, pour mieux dire,
 les Démagogues, souleverent le Peuple contre
 les Nobles, qui, pour se garantir de l'orage qui

les menaçoit, méditerent l'abolissement de la Démocratie; mais sur des soupçons, on en faisoit quelques-uns, qu'on mit à la question, & dont on arracha, par la voie des tourmens, le détail de cette conspiration, & trente des plus coupables furent massacrés, sans autre forme de procès. On inventa contre les autres différentes accusations, que les Orateurs aggravèrent, & seize cens des premiers & des plus riches habitans furent exécutés, & leurs biens confisqués: mais ces éloquens boute-feux, frappés des cruautés qu'ils avoient occasionnées, ou plutôt effrayés d'un désordre où ils pouvoient être enveloppés, suspendirent leurs proscriptions, & furent tous massacrés par le Peuple, qui les soupçonna d'avoir abandonné sa cause. Aucune Ville de Grece n'avoit encore éprouvé une si sanglante sédition; ils s'entr'assommèrent à coups de massue, d'où vint le nom de *Scytalisme*, par lequel on désigna cette dissension. Cet échec ébranla cette Ville, qui auroit pu, par sa puissance & par ses richesses, disputer auparavant l'Empire de la Grece à Jason, qui, pour encourager les Theffaliens à s'en emparer, leur représentait que les Argiens s'étoient tellement affoiblis dans leurs querelles intestines, qu'il ne leur restoit plus de rivaux.

Ce Jason, avec de grands desseins, de la connoissance dans l'Art Militaire, & quelque autorité à Pheres, se fit déclarer Général des Theffaliens, entraîna, par le poids de cette dignité, la plupart des Villes voisines dans son alliance, & les Thebbains s'adresserent à lui pour avoir un secours qu'ils n'avoient pu obtenir des Athéniens: il leur offrit un corps de troupes considérable; mais ils n'en reçurent que de stériles avis: au lieu de joindre l'Armée, il leur conseilla d'user, avec modé-

ration, de leur avantage, & de craindre le désespoir de l'ennemi; persuadant, d'un autre côté, aux Lacédémoniens de reprendre haleine, & d'abandonner la campagne, jusqu'à ce qu'ils eussent occasion d'y rentrer sous de meilleurs augures: préférant alors le rôle de médiateur à celui d'allié, il conclut entre ces Peuples une paix, dont les Historiens parlent si diversement, qu'on ne peut assurer qu'elle fut antérieure ou non à la bataille de Leuctre: sa politique étoit d'empêcher les uns & les autres de s'élever sur les ruines de ses antagonistes, & de se rendre assez puissans pour croiser un projet appuyé sur ses distributions, ses stratagèmes & son éloquence, & qu'il étoit sur le point d'achever. Ardent à poursuivre l'objet de son ambition, Jason étoit encore attentif à sauver les apparences, & à se conserver la réputation d'homme équitable: s'il lui arrivoit de harceler ses voisins & de démembler leurs Etats; « c'est, disoit-il pour excuse, qu'on ne peut être juste dans les grandes choses, sans blesser la justice dans les petites. » Son Armée étoit composée de vingt mille chevaux, & de vingt mille fantassins, armés de pied-en-cap, sans compter les troupes légères: avec ces forces, il étoit en état de faire la loi au reste de la Grece; mais Polydore & Polyphron, ses freres & ses successeurs, le firent assassiner, & l'arrêterent lorsqu'il touchoit à son but. Peu de tems après, Polyphron tua Polydore, qu'Alexandre son frere ou son neveu, massacra, sous prétexte de venger la mort de son pere. Alexandre s'empara donc de Pheres, où il exerça la tyrannie; mais ayant occasion d'en parler dans la suite, nous nous contenterons de remarquer ici que les Theffaliens perdirent, à la mort de Jason, l'influence qu'ils avoient eue sur les affaires de la

Grece, avec l'esper d'en posséder, à leur tour, la Souveraineté.

Outre les Arcadiens, les Thébains engagerent encore dans leur alliance les Phociens, les Locres, les Eubéens & les Arcarnaniens : quelques petits Etats de la dépendance de Thebes, situés dans son voisinage, prirent aussi les armes contre Lacédémone, & entrèrent dans le Péloponnèse, sous prétexte de secourir l'Arcadie : tous ces Peuples, réunis au reste des confédérés, formerent une Armée de quarante à cinquante mille hommes, sans compter un grand nombre, que l'esper du pillage attachoit à la suite du camp : & l'Armée des Thébains se montoit, en tout, à soixante-dix mille combattans. Les Généraux Epaminondas & Pélolidas la divisèrent en quatre corps, qui fondirent dans la Laconie en même tems, & par quatre endroits différens : le rendez-vous général étoit à Sellésie, d'où l'on s'avança vers Lacédémone, mettant tout à feu & à sang. Agéfilas s'occupoit alors à la poursuite des Arcadiens, après la défaite de Polytropé ; mais informé de l'irruption des Thébains, il revint à Sparte, dont il trouva les citoyens dans une consternation d'autant plus grande, que dans l'espace d'environ six cens ans, depuis que les Doriens s'étoient emparés du Pays, en qualité de descendans d'Hercule, aucun ennemi n'avoit osé paroître devant leur Ville ; ce qui fit dire à Platon, que l'approche de Sparte étoit aussi redoutable que l'entrée du Temple des Furies ; & à Agéfilas, que les Lacédémoniens n'avoient jamais vu la fumée des feux ennemis ; discours qui ne demeura pas alors sans réplique. On rapporte encore, à ce sujet, un mot d'Antalcidas : il disputoit de la valeur des deux Nations avec un Athénien, qui

se vantoit que ses compatriotes avoient chassé, plus d'une fois, les Spartiates des rives du Céphise : « Cela est vrai, répondit-il ; pour nous, nous n'avons jamais eu la peine d'éloigner les Athéniens des bords de l'Eurotas. Mais cette fierté n'étoit plus de saison ; Epaminondas, à la tête de son infanterie, venoit de traverser cette riviere, quoique les eaux fussent alors plus hautes qu'à l'ordinaire ; cependant les Spartiates profiterent de cette circonstance, tombèrent sur lui, & lui tuèrent beaucoup de monde ; mais rien ne put l'arrêter ; & il s'avança jusqu'aux fauxbourgs de Lacédémone. Agéfilas eut beaucoup de peine à suspendre la fureur & le désespoir des habitans, prêts à se précipiter pêle-mêle à travers l'ennemi : il montra, dans cette occasion, une prudence qui ne lui étoit pas ordinaire, en sacrifiant la violence de son caractère au salut de sa Patrie : il s'occupa d'abord à calmer les esprits, & à les remettre dans leur assiette, pour veiller ensuite à la défense de la Ville. Dans cette extrémité, on proposa la liberté à tous les Héliotes qui serviroient & formeroient des compagnies, & dix mille d'entre eux acceptèrent l'offre ; Xénophon réduit ce nombre à six mille ; opinion d'autant plus vraisemblable, qu'il ajouta, que lorsque cette troupe d'esclaves parut en armes, les Spartiates effrayés à son aspect, pour s'en assurer, jugerent à propos de jeter contre eux un grand nombre de mercenaires & d'autres soldats.

Les Thébains, à dessein d'attirer l'ennemi dans un combat régulier, formerent une espee de camp aux environs de la Ville, mais Agéfilas, retiré sur une hauteur qui s'élevoit au milieu de Lacédémone, ne songeoit qu'à se défendre. Il fallut donc se résoudre à l'attaque ; mais toutes

les avenues étoient si bien gardées, qu'on trouva dans cette entreprise plus de difficulté qu'on n'en avoit prévu : on débuta par une irruption que la Cavalerie Lacédémonienne foutint avec fermeté, tandis que trois cens Fantassins sortant brusquement d'une embuscade où ils étoient placés, accouroient à son secours. L'assiégeant surpris, fut repoussé avec dommage, & perdit l'envie de tenter un nouvel assaut. Dès-lors on s'en tint à bloquer la Ville, & à défier au combat l'assiégé, qui répondoit froidement, qu'il ne l'éviteroit pas, quand il trouveroit son avantage à l'accepter. On eut beau injurier Agésilas, en l'appellant le lion de cette guerre, & l'auteur des malheurs de son Pays; il digéra tous ces reproches personnels, comme l'effet de la rage d'un ennemi qui voit avorter ses desseins, & ne perdit jamais de vue le but qu'il s'étoit proposé, persuadé que le salut de Sparte ne dépendoit pas moins de l'empire qu'il auroit sur lui, que de son attention à prévoir tout autre danger. La bravoure d'Nicholas mérite bien nos éloges. Il commandoit un de ces détachemens préposés à la défense d'un passage important; mais se trouvant trop foible pour soutenir l'effort de l'ennemi, il renvoya tous ceux de ses soldats dont la jeunesse promettoit à la Patrie encore de longs services; & à l'exemple de Léonidas, se dévouant à la mort pour le bien public, il périt avec le reste, après une vigoureuse résistance. Les Thébains ne voyant aucun jour à de plus grands succès, levèrent le siège, & rentrèrent dans l'Arcadie; après avoir raccagé le Pays.

Cette expédition ne répondit pas à ses préparatifs. Epaminondas, pour lui donner quelque relief, proposa le rétablissement de la postérité des

Messéniens, qui chassés du Péloponnèse par les Spartiates, trois cens ans auparavant, s'étoient répandus dans la Sicile, en Italie, & en d'autres Contrées, où leurs usages, leurs mœurs, & leur langue, avec son dialecte, s'étoient conservés. Du consentement général des alliés, on les invita à rentrer dans leur Pays originaire : ils y revinrent en foule; & en peu de mois leur Ville fut rebâtie, peuplée, & revêtue de son ancienne splendeur : ils avoient besoin d'une forte garnison, on la leur donna, & ces nouveaux habitans diviserent entre eux leur ancien territoire. Le rappel d'un Peuple qui avoit si glorieusement figuré dans les premiers tems de la Grèce, fit honneur à Epaminondas, & accrût les malheurs des Spartiates, que ce Peuple frustra, sinon de la plus vaste, au moins de la plus fertile Province du Pays; après l'avoir si long-tems possédée, & s'en être fait une barrière de ce côté. Agésilas ressentit vivement cette perte, & ce fut dans la suite la seule raison qu'il eut de continuer la guerre contre les Thébains, qui lui demandoient la paix : ce refus opiniâtre consumma presque la ruine de Lacédémone.

Le retour des Thébains pensa être trouble par Iphicrate, que les Athéniens envoyèrent au secours des Spartiates, à la tête de douze mille hommes, & qui, pour avoir séjourné trop long-tems à Corinthe, n'arriva qu'après l'expédition : il eût sans doute infesté leur retraite, s'il se fut emparé de Cenchrée, passage important; mais cette négligence rendit sa marche inutile, & sa conduite blâmable en tout point : ce sont les premiers reproches que ce Général ait mérités.

Arrivés à Thebes, Epaminondas & Pélolidas, au lieu des récompenses qu'on devoit à leurs ser-

vices, furent constitués prisonniers d'Etat, pour avoir exercé le commandement quatre mois au delà du tems prescrit par les loix, c'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin de leur expédition. Le crime étoit capital; on instruisit leur procès, & ils furent interrogés. Les avantages qu'ils avoient procurés à la Patrie, plaidoient en leur faveur; mais aussi c'étoit la seule excuse qu'ils pussent apporter d'une si manifeste infraction des constitutions du Gouvernement. Ils s'avouèrent donc coupables, & se soumirent à la décision de leurs Juges. Leurs ennemis avoient tout mis en œuvre pour irriter le Peuple contre eux. Epaminondas s'en aperçut, & ils alloient être condamnés à mort, lorsqu'il se leva, & leur rappelant la bataille de Leuctre, & ces exploits par lesquels ils avoient sauvé la Ville & rendu la liberté aux Grecs, il demanda, pour toute grâce, qu'on inscrivit sur son tombeau, qu'il avoit perdu la vie pour avoir conservé l'Etat. Ce reproche fut efficace: le Peuple rougit de son ingratitude, loua sa conduite, & le déchargea. Pélopidas fut aussi absous; mais ce Général, d'un caractère emporté, & dont les avis de ses meilleurs amis accroissoient encore la violence, se vengea de cet affront sur Ménéclide, assez habile harangueur, mais très-mauvais citoyen, & le principal auteur de cette affaire. Ce Ménéclide fut un de ceux qui se rassemblèrent chez Charon, lorsqu'on reprit la citadelle; mais ne se croyant pas assez considéré par la part qu'il avoit eue dans cette entreprise, il s'occupoit à inventer des calomnies, & à entretenir des accusations contre ses supérieurs: il vint à bout de faire exclure du Gouvernement Epaminondas pour un an. Quant à Pélopidas, qu'il ne haïssoit pas moins, mais que le Peuple ché-

rissoit

rissoit davantage, il changea de manœuvre, & tenta de le perdre, en élevant Charon contre lui. Voici comment il s'y prit: on avoit employé à Thebes un fameux Peintre de Cizique, que la fédition mit en fuite avant que d'avoir achevé son ouvrage. Ménéclide proposa de le placer, tel qu'il étoit, dans quelque lieu public, avec une inscription qui immortalisât la mémoire d'une prétendue victoire de Charon à Platée. Cette action, qui s'étoit passée quelque tems avant la bataille de Leuctre, n'étoit qu'une légère escarmouche, où il y eut quarante Spartiates de tués; mais le dessein de Ménéclide, en illustrant cette journée, étoit d'éclipser la gloire de celle de Leuctre, & de faire pièce aux deux Généraux qui y commandèrent. Pélopidas s'éleva donc contre cette demande; mais avec art & décence, accordant à Charon les égards & les louanges qu'il méritoit; mais exposant en même tems toute la méchanceté & toute l'impertinence du procédé de Ménéclide, que le Peuple indigné, taxa à une si forte amende, qu'il ne se trouva pas en état de la payer; mais il ne cessa pas, pour cela, de mériter, dans la suite, l'épithete de perturbateur de la tranquillité publique.

Pour en revenir aux Spartiates, délivrés, contre toute espérance, d'un formidable ennemi, la terreur & le trouble qu'ils avoient éprouvés, le sentiment des pertes qu'ils avoient faites, & la crainte des malheurs qui les menaçoient encore, les mirent en mauvaise humeur, exciterent entre eux des factions & des murmures; & dans ces tristes dispositions, Agéfilas ne trouva guère moins de difficulté à les gouverner, qu'il en avoit eu à les défendre. Il y eut une occasion entr'autres, où il fit preuve d'une adresse & d'une présence

H h

d'esprit peu communes. Deux cens mécontents s'étoient emparés du Temple de Diane, situé dans un endroit avantageux, qu'on appelloit *Ifforion*; Agéfilas, incertain sur les suites d'une conspiration dont il ne connoissoit pas le fond, ne jugea pas à propos d'employer la force contre eux; mais enveloppé dans son manteau, accompagné d'un seul domestique, il s'approcha des rebelles, & lorsqu'il fut à portée d'en être entendu: « Vous avez mal pris mes ordres, leur dit-il: mon dessein n'étoit pas qu'on se rassemblât tous dans ce lieu; mais qu'on se dispersât les uns ici & les autres là, leur montrant, en même tems, différens quartiers de la Ville. « Ils s'y rendirent sans le moindre soupçon, & sur le champ, quelques troupes se saisirent du poste qu'ils avoient abandonné: on prit une quinzaine de ces conspirateurs, qui furent exécutés la nuit suivante. Cette rédition fut suivie d'une plus dangereuse, dans laquelle un grand nombre de citoyens s'étoient engagés, & délibéroient, dans des assemblées nocturnes, de la dissolution du Gouvernement. Cette faction étoit si puissante, qu'il y auroit eu autant d'imprudencé à en attendre les suites, qu'à employer les loix pour les prévenir. Agéfilas changea donc de batterie: il obtint le consentement des Ephores, pour faire mettre à mort les coupables, sans aucune forme de procès; chose inouïe dans Lacédémone, mais que les conjonctures présentes rendoient nécessaire; car toutes ces révoltes précéderent ou suivirent immédiatement l'expédition des Thébains, qui les tenoit dans une consternation que la desertion des mercenaires & des Hélotés augmentoit de jour en jour.

Après avoir surmonté ces dangers domestiques, & repoussé les Thébains, les Spartiates commen-

cerent à respirer, à chercher des secours chez leurs voisins, & à pourvoir à leur sûreté pour l'avenir: ils reçurent des Corinthiens & des autres habitans du Péloponnèse, quelques troupes auxiliaires; mais ils fondoient tout leur espoir sur Athenes, à qui ils avoient cédé formellement la Souveraineté des Mers, à dessein de l'attacher à leurs intérêts. Les Athéniens, plus attentifs à réprimer les Thébains, qu'à relever les Spartiates, ne firent point tout ce qu'ils en attendoient; ils insistèrent sur le partage du commandement sur la Flotte & dans le Camp, ce qu'ils appellerent, aller de pair avec eux; & l'on fut obligé de se rendre à des conditions dont ils refuserent de se départir. Chacun d'eux commanda alternativement, de quatre en quatre jours.

A peine cet accord fut-il fait, que les Arcadiens rentrèrent en campagne. Pallene, en Laconie, fut emportée d'assaut, trois cens Spartiates, qui composoient la garnison, passés au fil de l'épée, & le Pays saccagé. Les Argiens & les Eléens se joignirent à eux, & les Thébains leur envoyèrent Epaminondas, à la tête de sept mille fantassins & de cinq cens chevaux. Les Athéniens, mieux intentionnés, dépêcherent Chabrias pour lui disputer le passage: il se rendit à Corinthe, où ses troupes & celles des Spartiates & de leurs alliés formèrent une Armée de vingt-deux mille hommes, en comptant deux mille hommes de renfort, qui débarquerent de Sicile, & qui ne furent pas inutiles. Epaminondas s'avança, résolu de se faire jour, les armes à la main; mais on avoit pris contre lui les mêmes précautions dont on se servit autrefois contre Xercès: il trouva l'Isthme fermé d'un long mur, & coupé par un profond fossé. Après avoir tenté vainement d'attirer au combat

Olymp.
CIII. 12

un ennemi trois fois plus nombreux que lui, il examina les ouvrages ; & s'apercevant que le côté que les Spartiates avoient à défendre étoit plus foible que le reste, il y dirigea son attaque, qu'il poussa avec tant de bravoure & de force, qu'il s'ouvrit un passage, après une action fort vive : il se répandit ensuite dans le Pays, qu'il désola : Sycione, & quelques autres Cités subjuguées, il s'avança vers Corinthe : après quelques légères escarmouches, toutes ses forces se rassemblèrent devant cette place, qu'il assaillit avec tant de vigueur, que l'habitant étoit au désespoir, lorsque Chabrias s'offrit à l'ennemi, soutint le choc, & à la faveur du poste qu'il occupoit, & des renforts perpétuels qui lui venoient de la Cité, repoussa les Thébains avec perte. Ils abandonnerent Corinthe & le Péloponnese, & Chabrias eut tout l'honneur de cette retraite.

Epaminondas encourut la disgrâce du Gouvernement, qui désapprouva une partie de sa conduite dans cette expédition : sans faire attention avec quelle bravoure il avoit forcé le poste des Spartiates, on l'accusa de les avoir ménagés, lorsqu'il étoit en sa puissance de les poursuivre & de les massacrer : ses ennemis aggravèrent ce soupçon, & il fut écarté de l'administration, & réduit à la vie de simple particulier, sous prétexte qu'il avoit trahi les intérêts de la Béotie : cette accusation fut suivie d'un châtement aussi sévère que si elle eût été bien fondée ; mais il eut bientôt occasion de se laver de cet injuste reproche, par des services importans.

Nous ne voyons point que le partage du commandement entre les Athéniens & les Spartiates ait produit, pendant l'irruption des Thébains, d'autre effet que de ralentir les efforts de la li-

gue opposée. Les Arcadiens, enflés de leurs succès & des services qu'ils avoient rendus, dédaignerent, à l'instar des Athéniens, la subordination qu'exigeoient les Thébains. Lycomedes de Mantinée, qui les avoit commandés dans les dernières guerres, fomentoit en eux ces sentimens d'ambition : cet homme, qui méritoit leur confiance par ses talens, sa naissance & sa fortune, leur représenta que le Péloponnese entier leur appartenoit, à titre de ses premiers habitans ; qu'ils étoient le Peuple le plus nombreux de la Grece ; qu'ils devoient déjà à leur puissance & à leur bravoure le premier rang entre les auxiliaires ; qu'ils avoient fait tout le succès des Spartiates contre les Athéniens, & des Thébains contre les Spartiates ; que la fortune avoit constamment suivi le côté qu'ils avoient embrassé, & qu'il étoit tems de devenir Spartiates, ou de partager le commandement avec les Thébains. Ces remontrances furent applaudies, & disposerent ces Peuples à tout entreprendre : cependant la jalousie refroidit les Thébains à leur égard ; & les Eléens, à qui ils refusoient de rendre quelques Villes que les Spartiates leur avoient usurpées, les menaçoient d'une rupture.

On commençoit à s'échauffer, lorsque le Roi de Perse, que les dissensions de la Grece frustrerent de quelques secours dont il avoit besoin, tenta de les terminer : il étoit question de rendre Messene aux Spartiates ; ce point étoit important. Les Thébains rejeterent cette proposition, & les négociations échouerent. Philisque d'Abyde, qui s'en étoit chargé, revint en Asie, laissant au service des Spartiates deux mille mercénaires, avec de l'argent pour leur paie ; la Sicile leur en fournissait en même tems deux mille autres.

Agéfilas fit transférer à son fils Archidame le commandement, que sa vieillesse ne lui permettoit plus d'exercer. Archidame marcha contre les Arcadiens, s'empara de Cairas, & fit passer la garnison au fil de l'épée, en représaille de ce qu'ils avoient fait la campagne dernière en Laconie: delà, s'avancant vers Parrhasie, il en ravagea le territoire: accourant ensuite au secours des Siciens, dont les Messéniens avoient interrompu la marche, il chargea si brusquement les Arcadiens, qui s'étoient réunis aux Argiens, pour lui disputer les passages, qu'il les mit en déroute, & remporta une victoire dont nous ignorons les détails: on dit que les Spartiates ne perdirent pas un seul homme, & que l'ennemi en laissa dix mille sur le champ de bataille: on désigna ce combat par une épithète dérivée d'une rare circonstance: c'est de n'avoir point coûté de larmes au vainqueur. La nouvelle de cette action remplit les Spartiates d'une joie qu'ils ne purent contenir. Depuis la défaite de Leuctre, qui fit sur eux une telle impression, qu'on dit que les hommes n'osoient plus regarder leurs femmes en face, ils n'avoient eu aucun avantage considérable sur leurs ennemis: ce succès les ressuscita, pour ainsi dire; ils sortirent de leur Ville, & se répandirent sur les bords de l'Eurotas, rendant grâces aux Dieux, qui rétabliroient Lacédémone dans son ancienne splendeur, en effaçant de ses habitans la tache qu'ils reçurent à cette journée. Plutarque remarque que cet excès d'allégresse déceloit le mauvais état de leurs affaires: on voyoit bien que ce n'étoit plus le tems où les victoires leur étoient si familières, que le soldat n'en étoit point orgueilleux, ni le citoyen réjoui; ce tems, où dans les cas extraordinaires, on sacrifioit à peine un coq; ce tems de

la guerre du Péloponnèse, où celui qui leur apporta la nouvelle de la victoire de Mantinée, n'eut qu'un morceau de viande salée pour toute récompense. Ce n'est pas ainsi qu'on reçut celle-ci: le vieil Agéfilas, suivi de tout le Peuple, vint au devant de son fils, & l'embrassa; le Sénat & les Ephores l'attendoient, les yeux baignés des larmes qu'ils répandoient de joie.

Les Thébains & les Eléens ne furent point du tout affligés d'une disgrâce qui punissoit si bien l'arrogance mal placée des Arcadiens: ce malheur fut suivi de plusieurs autres.

Cependant, par les soins & les talens de Pélopidas, s'élevoit de jour en jour la grandeur des Thébains, & s'accroissoit avec la confiance de leurs voisins: ils s'étoient rendus médiateurs dans les différends que la succession au trône de Macédoine avoient suscités. Pour assurer la paix dans ce Royaume, ils prirent en otage d'abord 30, ensuite 50 jeunes gens des familles les plus distinguées: le frere du Roi, ce Prince si connu sous le nom de Philippe & de Pere d'Alexandre, étoit du nombre des premiers.

Les Thessaliens invoquerent leur protection contre la tyrannie d'Alexandre de Pheres, & ils chargerent Pélopidas d'annoncer à ce Souverain les intentions de l'Etat, & de le mettre à la raison. De retour de Macédoine, Pélopidas partit pour la Thessalie. Il s'approchoit de Pharsale, dans le dessein de punir la trahison de quelques mercénaires, qui l'avoient abandonné, lorsqu'Alexandre parut devant cette place, à la tête d'une nombreuse Armée. Le Général Thébain n'avoit que quelques troupes Thessaliennes; mais s'imaginant que le Phéréen venoit se justifier des accusations intentées contre lui, & rassuré

contre toute violence, par l'autorité de ses concitoyens, sa réputation personnelle, & le caractère d'Ambassadeur dont il étoit revêtu, il s'avança sans soldats & sans armes, accompagné de son collègue Isménias. Alexandre, qui les tenoit en sa puissance, les fit saisir & conduire à Pheres. Polybe regarde la confiance de Pélopidas en ce Prince scélérat & perfide, comme une imprudence impardonnable. Dans les premiers jours de la captivité de ces Généraux, tout le monde eut la liberté de les voir; le Tyran s'étoit flatté de briser leur orgueil, en les exposant en spectacle; il se trompa: Pélopidas lui fit dire qu'il étoit ridicule de tourmenter & de mettre à mort de braves citoyens, dont l'innocence devoit le rassurer, & d'épargner un homme qui sauroit bien le punir de ses forfaits, si jamais il échappoit de ses mains. Alexandre, étonné de cette intrépidité, demanda pourquoi Pélopidas étoit si pressé de mourir: « C'est, repliqua le Thébain, pour hâter ta ruine, en aggravant sur toi la haine des Dieux & des hommes. » Dès-lors il fut sequestré; personne ne le vit que Thébé, femme du tyran, dont les récits que les geoliers faisoient de sa bravoure, avoient excité la curiosité. Les larmes lui vinrent aux yeux, tout en entrant dans sa prison. « Que je plains votre épouse, lui dit-elle. » Vous vivez avec Alexandre, lui répondit-il, sans être sa prisonnière; c'est vous qui me faites pitié. » Cette réplique l'affecta vivement; elle devint sensible aux outrages de son époux, & dans les fréquentes visites qu'elle rendit à Pélopidas, elle eut occasion de s'en plaindre. Il ne manqua pas de l'irriter, & ses exhortations réitérées conduisirent cette femme, par degrés, jusqu'à la fureur. On pourroit soupçonner Thébé d'avoir été conduite par l'a-

mour dans le cachot de Pélopidas; quoique nous n'osions assurer que ces visites eussent un autre motif, que celui de partager ses peines, de lui communiquer les siennes, & de méditer la vengeance qu'elle en tira dans la suite.

Les Thébains, indignés de l'insulte qu'ils avoient reçue dans la personne de leur Ambassadeur, envoyèrent une Armée dans la Thessalie; mais le malheur, ou l'inexpérience des Généraux servit Alexandre dans cette expédition. Contraints de se retirer sans avoir rien entrepris, il les poursuivit, leur tua beaucoup de monde, & c'étoit fait du reste de l'Armée, sans la présence d'Epaminondas. Disgracié par le Gouvernement, il servoit alors comme simple soldat: pour arrêter des pertes qu'on attribuoit à l'incapacité des Officiers, les troupes le forcèrent de prendre le commandement: il composa l'arrière-garde de la Cavalerie & de l'Infanterie légère, & chargeant & repoussant l'ennemi alternativement, l'Armée fit retraite en bon ordre. Arrivés dans la Béotie, les Généraux furent taxés à une amende de dix mille dragmes, & Epaminondas chargé de réparer le déshonneur de cette campagne. Alexandre fut effrayé de son retour; mais Epaminondas, qui préféreroit le salut de Pélopidas à tout autre avantage, dans la crainte que le Tyran, réduit à l'extrémité, ne déchargeât sa fureur sur son prisonnier, se contenta de le tenir en alarme, & de l'amener à quelque satisfaction, en lui montrant son Armée prête à fondre sur lui. Cette conduite lui réussit; mais jugeant qu'un homme qu'il regardoit comme l'horreur du Genre-humain, étoit indigné de l'alliance des Thébains, il ne lui accorda qu'une trêve de vingt jours, pendant laquelle Pélopidas & Isménias furent mis en liberté.

Epaminondas se retira, après s'être conduit dans toute cette affaire avec tant de courage & de capacité, d'intelligence & de modération, qu'il recouvra la faveur & la bonne opinion de ses concitoyens. L'oubli généreux qu'il fit de leur injuste soupçon, n'est pas la moindre partie de son éloge.

Pélopidas ne perdit pas dans sa prison tout le fruit de ses succès : il applanit, par la haute idée qu'il donna du courage & de l'intégrité des Thébains, les difficultés d'obtenir la Souveraineté de la Grece ; mais toutes leurs forces ne répondant pas à la grandeur de cette entreprise, il fallut avoir recours à la Perse. Les négociations que les Spartiates venoient de commencer avec cette Cour, leur servirent de prétexte : ils proposèrent à leurs Confédérés d'y députer des Ambassadeurs chargés du soin de défendre leurs intérêts. Les Arcadiens, les Eléens & les Argiens agréèrent cet avis, & les Thébains nommerent Pélopidas. Les Athéniens, informés de ces mouvemens, envoyèrent aussi leurs Députés. Ce congrès montre combien les Grecs avoient dégénéré de la vertu de leurs ancêtres : ce n'étoit pas la première fois que des particuliers, ou quelques Etats avoient lâchement imploré la médiation des Asiatiques ; mais toute la Grece rassemblée, d'un consentement général, à la Cour des Perses, pour former leurs demandes ; & discuter leurs intérêts en présence de ce Monarque étranger, c'est ce qu'on n'avoit point encore vu. La paix d'Antalcidas avoit préparé ce prodige d'ignominie : ce Traité étoit un présage que les Grecs porteroient le joug, & se gouverneroient un jour par les Edits d'un Roi, dont leurs prédécesseurs avoient si glorieusement reprimé les efforts ; & que ces mêmes Spar-

tiates qu'il voyoit alors à ses pieds, avoient fait trembler sur son Trône, lorsqu'Agéfilas porta le fer & le feu jusques dans le centre de son Empire.

Arrivé dans la Perse, où la réputation de ses exploits l'avoit prévenu, il fit sa cour avec tant d'art, que le Roi le distingua des autres Ambassadeurs par des marques particulières d'honneur & d'estime. Admis à l'audience, il représenta que, depuis la bataille de Platée, les Thébains avoient été constamment attachés à la couronne de Perse, & que cet attachement inviolable étoit la seule cause de la haine des Spartiates. Insistant ensuite sur la bataille de Leuctre & le ravage de la Laconie, il fit entendre que les Arcadiens & les Argiens n'avoient été défaits que pour n'avoir pas été secourus par les Thébains. Le Prince l'écouta favorablement ; il agréa son discours, sa personne lui plut. Thebes lui parut une Ville sur laquelle il pouvoit compter, & ses demandes lui furent accordées. Elles portoient en substance, que toutes les Villes seroient confirmées dans la liberté dont elles jouissoient en vertu du dernier Traité ; que Messene, en particulier, seroit indépendante de Lacédémone ; que les Athéniens défermeroient leur Flotte, & que les Thébains continueroient d'être considérés comme les anciens amis & alliés des Perses.

Cette négociation fit honneur à Pélopidas. Dans le dessein d'en recueillir les fruits, les Thébains convoquèrent chez eux les Députés des autres Villes ; mais quand on les somma de jurer l'accomplissement du Traité, ils répondirent qu'ils étoient assemblés, non pour en ratifier les articles, ce qui passoit leur autorité, mais pour en prendre connoissance. Lycomedes se levant en faveur des Arcadiens, représenta que le siege de

la guerre devoit être le lieu du serment. Enfin, les Thébains voyant que les choses ne tournoient pas à leur gré, s'adresserent à chaque Ville en particulier, dans l'espoir de les ramener à leurs vues, par la crainte de leurs armes; mais les Corinthiens leur répondirent positivement, qu'ils ne prévoyoient pas que ce Traité pût avoir lieu: d'autres suivirent cet exemple, & toute cette affaire en demeura-là. Artaxercès, qui ne pouvoit appuyer leurs prétentions, sans s'attirer le reste de la Grece sur les bras, les abandonna; car ces Peuples, moins offensés de la partialité des Perses que des projets de leurs alliés, & instruits, par ce que les Thébains avoient déjà fait, de ce qu'ils étoient capables d'entreprendre, inclinoient à se réunir contre eux, & à les traiter comme des ennemis communs. Les Athéniens étoient mécontents de l'article qui restreignoit leur puissance sur Mer, & ils en témoignèrent leur ressentiment, en condamnant à mort Timagoras, un de leurs Députés: il fut accusé d'avoir croisé son collègue, en agissant de concert avec Pélolidas; & comme il avoit partagé les bienfaits & la faveur du Prince avec l'Ambassadeur Thébain, on en conclut qu'il avoit trahi les intérêts de ses concitoyens.

Olymp.
ciii. 2.

Les Thébains persisterent dans leurs desseins; mais ils essayèrent de nouveaux moyens pour vaincre la résistance des Arcadiens & des autres Peuples du Péloponnèse; ils embarquerent dans la querelle les paisibles Achéens leurs voisins. Epaminondas parut subitement dans leur Contrée les armes à la main, les subjuga sans peine, & les contraignit d'agir de concert avec lui. Les Arcadiens, infestés d'un côté par les Achéens, & de l'autre, par les Spartiates, se plaignirent, &

reprocherent leurs malheurs aux Thébains. Ce mouvement produisit encore de nouveaux troubles dans le Péloponnèse; mais assoupis aussi-tôt qu'excités, la seule Ville de Sycione en ressentit quelques effets remarquables. Euphron, homme adroit & citoyen puissant, s'empara de la Souveraineté, sous prétexte d'établir la Démocratie; il avoit à Lacédémone des intérêts particuliers; il entretenoit, en même tems, des intelligences avec les ennemis de cette République; & sacrifiant l'un à l'autre parti, il parvint à la Tyrannie par le meurtre & l'exil des principaux d'entre les Nobles & les Magistrats, & se soutint jusqu'à ce que la révolte du Peuple entraîna sa ruine: il fut assassiné à Thebes par une troupe de citoyens qu'il avoit bannis, & qui conspirerent contre lui.

Les Phliasiens, alliés des Thébains, que leur situation exposoit particulièrement aux injures de l'ennemi, eurent beaucoup à souffrir de la révolution d'Euphron. Ce Tyran de Sycione les attaqua, & leur attira sur les bras le corps entier des Arcadiens & des Argiens. Ils étoient perdus sans ressource, sans le secours des Athéniens commandés par Charès: ils le reçurent à tems; cependant ils avoient déjà soutenu le siege, & fait une défense plus vigoureuse que ne promettoit une petite Ville, environnée d'un aussi nombreux ennemi. Leur attachement inviolable aux intérêts des Spartiates avoit occasionné cette guerre; en effet, ni les dangers qu'ils avoient courus, ni les malheurs qu'ils avoient essuyés, n'avoient jamais rompu la première alliance qu'ils avoient contractée avec eux, & cette fidélité étoit sans exemple.

Ce n'étoit pas sans peine que les Athéniens

avoient suspendu la ruine de ce petit Etat, & ils étoient mécontents de ce qu'aucun de leurs alliés ne les avoit secondés dans cette entreprise. Les Arcadiens profiterent de cette conjoncture pour leur proposer une alliance. Après avoir mûrement examiné si ce nouvel engagement ne croit point celui qu'ils avoient avec les Spartiates, on convint qu'il étoit important à l'un & à l'autre Etat d'arracher les Arcadiens aux Thébains, & l'on conclut un Traité par lequel les Athéniens s'engageoient à fournir un corps de Cavalerie, en cas de quelque incursion dans l'Arcadie de la part des Spartiates, sans cependant être tenus d'accompagner les Arcadiens, en cas d'incursion en Laconie. Cette négociation fut commencée & finie par Lycomedes, qu'une troupe d'exilés affaiblirent dans son retour d'Athènes. Lycomedes formoit de grands desseins, & les savoit exécuter; mais son ambition avoit plongé ses compatriotes dans des troubles interminables, & il étoit, sans contredit, l'auteur de tous leurs désastres.

Les Athéniens, enhardis par cette nouvelle alliance, commirent un attentat odieux sur la liberté des Corinthiens: ils méditerent de s'emparer de leur Ville, où ils avoient mis garnison, à titre de protecteurs & d'amis; mais ce projet fut découvert, & leurs troupes congédiées. Chares s'approcha vainement avec sa Flotte, sous prétexte de terminer les différends qui les divisoient: on le remercia de ses offres de services, en lui fermant l'entrée du port. Ces procédés réciproques rompirent l'union qui regnoit entre ces deux Etats, & furent une espece de déclaration de guerre. Dans ces circonstances, les Corinthiens jugerent à propos de pourvoir à leur sûreté,

en faisant la paix avec les Thébains. Les Spartiates étendirent le consentement qu'on leur en demanda, à tous leurs Confédérés, déclarant toutefois que, quant à eux, ils ne mettroient bas les armes que quand ils auroient recouvré sur la Messénie toute l'autorité de leurs ancêtres. Cependant les Corinthiens, les Philiens & quelques autres, traiterent avec les Thébains, à condition que chaque Peuple seroit indépendant. Artaxercès reprit alors la qualité de médiateur, & tenta d'établir en Grece une paix générale; ce qu'il exécuta. Tous les Peuples se désarmèrent, tous jusqu'aux Lacédémoniens: c'est-là ce qu'on appelle la fin de la guerre de Béotie, qui dura cinq ans après la bataille de Leuctre. Les Historiens ne font point d'accord sur la date précise des événemens compris entre la paix d'Artaxercès & cette fameuse journée: nous nous contenterons donc d'assurer que la plupart des faits que nous venons de rapporter, se sont passés dans l'intervalle de ces cinq années.

Le dernier Traité n'avoit que le nom & les apparences d'une paix: conclu sans bonne foi de la part des contractans, dans les circonstances présentes, il ne pouvoit procurer une longue tranquillité; les accroissemens de la puissance des Thébains ne manquèrent pas de soulever les grandes Républiques; & les petits Etats étoient tellement impliqués dans cette querelle, soit par leurs propres intérêts, soit en qualité d'alliés, que les troubles recommencerent l'année suivante. Les Eléens, qui contestoient depuis long-tems la Souveraineté de Triphalie, qui leur appartenoit, & que la vicissitude des armes avoit transportée aux Arcadiens, appellerent les Lacédémoniens à leur secours: les Athéniens se rangerent du côté des Arcadiens,

ravagerent l'Elide, & s'emparèrent de quelques Villes.

Olymp. CIV. La campagne suivante, ils engagèrent les Piséens à revendiquer, sur un prétexte fabuleux, le droit de présider aux Jeux Olympiques; conséquemment, ceux-ci se chargèrent de la conduite de cette solemnité. Les Eléens, résolus de conserver un honneur qui leur appartenait, au milieu des exercices, fondirent avec toutes leurs forces sur les Arcadiens, les mirent en déroute, & détruisirent un corps de deux mille Argiens; mais leur fureur & leur intrépidité cédèrent à la multitude; on les repoussa, & ils furent obligés de se retirer. Ils rentrèrent dans leur Ville, au bruit des applaudissemens de tous les Peuples de la Grece, que cette fête avoit assemblés, & qui conservant sur leurs têtes les guirlandes dont ils étoient couronnés, demeurèrent les spectateurs de cette action. Ce ressentiment des Eléens surprit d'autant plus, qu'ils ne passaient pas pour un Peuple guerrier, & qu'ils en étoient alors à leur coup d'essai. Cependant les Piséens, maîtres du champ de bataille, continuèrent les Jeux; mais les Eléens refusèrent d'inscrire cette Olympiade, & d'en conserver la mémoire dans leurs annales.

Au milieu de ces troubles, Epaminondas, attentif aux progrès & à la grandeur de ses concitoyens, tourna ses vues du côté de la Mer, & leur montra la Souveraineté des Mers, comme une conquête aussi facile que la supériorité qu'ils avoient sur la Terre. » Les Athéniens, leur dit-il, avec deux cens vaisseaux, cédèrent dans la guerre contre Xercès, le commandement aux Spartiates, qui n'en avoient que dix. » Le Peuple agréa ses propositions, & lui donna ordre de partir pour Rhodes, Chio & Byzance; de confirmer ces Peuples

plés dans leur alliance, & de solliciter leur secours, tandis qu'on équiperoit une Flotte de deux cens vaisseaux. Ce fut en vain que, pour croiser son voyage & sa négociation, les Athéniens mirent à la voile un puissant armement, commandé par Lachès; il partit & réussit; mais la part que les Thébains furent obligés de prendre dans les contestations de leurs voisins, & la mort d'Epaminondas, qui ne tarda pas d'arriver, anéantit tous les projets qu'ils avoient formés, & l'espoir qu'ils avoient conçu de ravir aux Athéniens l'empire de la Mer.

Tandis que ces négociations les occupoient, les Orchoméniens, d'intelligence avec quelques Thébains fugitifs, formèrent le dessein d'établir l'Aristocratie sur les ruines de l'ancien Gouvernement; mais ce complot fut découvert, & trois cens cavaliers d'Orchomene, qu'on avoit chargés de son exécution, furent saisis, par ordre des Magistrats, & condamnés à mort. Cette Ville fut incessamment assiégée, les hommes passés au fil de l'épée, les femmes & les enfans chargés de fers, & la Ville rasée: on fut étonné de cet acte de cruauté, que les Thébains n'auroient point commis sans doute, si Epaminondas, ou Pélolidas les eût commandés dans cette expédition. Ces Généraux, remplis d'humanité pour tous ceux qui tombèrent en leur puissance, ne répandirent jamais le sang de ceux qu'ils avoient vaincus, & ne prièrent point de la liberté les Villes qu'ils avoient prises.

Les Theffaliens, las de gémir sous la tyrannie d'Alexandre de Phères, se soulevèrent contre lui: mais vaincus dans plusieurs combats, ils implorèrent l'assistance des Thébains, qui dépêchèrent à leur secours sept mille hommes, sous la

conduite de Pélopidas. Ils étoient sur le point de se mettre en marche, lorsqu'il survint une éclipse. Selon l'ignorance & la superstition de ces tems, le Peuple en présagea de si grands malheurs, que Pélopidas ne jugea pas à propos d'embarquer un si grand nombre de ses compatriotes dans une expédition généralement désapprouvée. Quant à lui, que le phénomène menaçoit particulièrement (car les Augures le considérant comme le Soleil des Thébains, avoient annoncé sa mort), il partit sans effroi, à la tête de trois cens Cavaliers, qui le suivirent de plein gré, se joignit aux Thessaliens, & campa à la face d'Alexandre, qui commandoit une Armée de vingt mille hommes. Dans le voisinage d'un lieu nommé Cynocéphale, au milieu d'une plaine, s'élevoient deux montagnes, poste avantageux, où chaque parti tenta de placer son Infanterie. C'est-là que Pélopidas, à la tête de sa Cavalerie, chargea l'ennemi, le dispersa, & le poursuivit dans la plaine; mais Alexandre, du haut des montagnes qu'il occupoit, écrasoit les Thessaliens qui avoient entrepris de le forcer. Pélopidas fut obligé d'abandonner la poursuite des fuyards, pour leur donner du secours: ranimés par sa présence, ils chargerent l'ennemi à deux ou trois reprises, le troublèrent enfin, & le mirent en fuite. Fier de ses succès, il jeta ses regards de tous côtés, cherchant des yeux Alexandre: il l'aperçut à la tête de l'aile droite: alors encourageant ses soldats, & leur ayant inspiré la même fureur dont il étoit animé, il marcha droit au Tyran, qui se retira, & s'enfonça dans les rangs. Désespérant de l'attirer par ses défis dans un combat singulier, il fondit sur sa troupe, & massacra, de sa propre main, quiconque s'opposoit à son passage: cependant ceux

qui n'étoient pas à portée de ses coups, faisoient pleuvoir sur lui une grêle de traits; son armure en fut criblée; & il étoit couvert de blessures, lorsque d'autres l'acheverent avec leurs piques. Les Thessaliens se hâterent de descendre des montagnes pour l'arracher au danger qu'il couroit; mais arrivant trop tard pour son salut, assez tôt pour sa vengeance, ils tombèrent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité, Fantassins & Cavaliers, que sa déroute fut complete: ils lui tuèrent trois mille hommes dans la poursuite; toutefois ils ne crurent pas avoir vaincu, & ne virent point de succès qui pût les dédommager de la perte de leur Général. Les Thébains qui l'avoient accompagné, arrosèrent son corps de leurs larmes, & l'appellerent, dans les accès de la douleur la plus sincère & la plus tendre, leur protecteur, leur pere, & l'auteur de tout ce qu'ils avoient d'excellent & de grand. Les Thessaliens & les autres alliés, non contents de joindre leurs regrets à ceux de ses compatriotes, leur disputèrent encore dans les marques d'honneur & d'estime qu'ils rendirent à sa mémoire: tous les soldats oubliant de se dépouiller de leurs armes, de débrider leurs chevaux, & même de panser leurs blessures, avancèrent, & s'empresèrent à ramasser autour de lui les dépouilles de l'ennemi: ils se couperent les cheveux, & la crinière à leurs chevaux, & se renfermerent dans leurs tentes, sans allumer de feux, & sans prendre de rafraichissemens. Dans toutes les Villes par où le corps passa, les Prêtres, les Magistrats, & les Peuples allerent à sa rencontre avec des couronnes, des armures d'or & des trophées. Les Thessaliens demanderent aux Thébains, comme une faveur singulière, la permis-

tion de l'inhumér entr'eux : *C'est nous*, disoient-ils d'une manière pathétique, *qui perdons le plus à sa mort ; cet honneur nous doit être réservé : vous regrettez un grand Général, & nous avons cela de commun avec vous : mais c'en est fait de notre liberté ; permettez que nous lui rendions les derniers devoirs ; nos chagrins sont trop grands pour nous envier cette faible consolation.* Les Thébains acquiescerent à leur demande, & les Theffaliens célébrèrent ses funérailles avec pompe. Il faut cependant avouer que sa mort méritoit moins d'éloge que de pitié : son devoir ne lui permettoit pas de se précipiter, comme il fit, au milieu des dangers : il est vrai, qu'outre la violence de son tempérament, qu'il n'étoit pas toujours maître de réprimer, la cause de la liberté que les grands Etats avoient lâchement abandonnée, l'animoit alors d'un zèle extraordinaire. Les Spartiates, loin de prendre les armes en faveur des opprimés, faisoient la cour, & fournissoient alors des Officiers à l'oppressé de la Sicile, & les Athéniens à la solde de cet Alexandre qu'il combattoit, venoient de lui élever une statue. Pélopidas crut donc qu'il étoit tems de songer à sa gloire & à celle de son Pays, en montrant à toute la Grece que les Thébains étoient les seuls défenseurs des Peuples affligés, & les destructeurs du Gouvernement arbitraire. C'est dans ces motifs qu'il commença cette expédition : d'ailleurs, il devoit avoir un vif ressentiment du traitement indigne qu'il avoit souffert de la part d'Alexandre, & embrasser, avec toute l'ardeur dont il étoit capable, l'occasion de se venger du Tyran, en déracinant la tyrannie.

Pélopidas étoit d'une des meilleures familles de Thebes : né possesseur d'une fortune considérable, il en fit part à tous ceux qui avoient besoin de

son secours, & qui le méritoient. Il jetta d'abord les yeux sur Epaminondas : ses largesses ne pouvoient avoir un plus digne objet ; mais il ne put jamais lui faire accepter un présent : ce refus le détermina à imiter la vie frugale & laborieuse de son ami ; il mit, à son exemple, dans sa table & dans ses habits une simplicité qu'il conserva jusques dans les premiers emplois de l'Etat. Malgré cette régularité & cette apparente économie, l'attention continuelle qu'il donnoit aux affaires publiques, porta le dérangement dans ses affaires domestiques : la dissipation de son bien fut une suite naturelle de sa négligence ; & comme il avoit une famille nombreuse à pourvoir, ses amis lui représenterent que l'argent étoit une chose très-nécessaire : *Oui, pour cet homme-là*, répondit-il en leur montrant du doigt un certain Nicodeme aveugle & boiteux. Il y avoit entre Epaminondas & lui une grande conformité de mœurs : ils ne différoient qu'en ce que l'un se plaisoit aux exercices du corps, & l'autre aux occupations de l'esprit : ils avoient même penchant à la vertu, & même amour pour la Patrie. Ces rapports lièrent entr'eux une amitié, dont le siège de Mantinée, qui suivit de près la paix d'Antalcidas, est la date, selon Plutarque. Les Thébains agissoient dans cette action de concert avec les Spartiates. Epaminondas & Pélopidas firent tête à l'ennemi, malgré la déroute de leur aile, & combattirent à côté l'un de l'autre, jusqu'à ce que Pélopidas blessé tomba dans la foule des morts. Epaminondas, qui le crut tué, ne voulut point abandonner son corps à l'ennemi, & tint ferme, malgré les blessures qu'il avoit reçues : enfin, Agésipolis accourut de l'autre aile, les secourut, & les sauva tous deux. Cet événement

précéda, sans doute, le siège de la Ville; du moins le récit de Pausanias donne lieu à cette conjecture; mais les Historiens n'en font pas tous mention, & il n'est détaillé chez aucun: cependant cette circonstance de leur vie est suffisamment attestée pour être crue, & trop remarquable pour être omise, quoiqu'il ne soit pas évident que ces Généraux se soient signalés de si bonne heure à l'Armée. Leur amitié fut durable & sincère, quelque fondement qu'elle ait eu: sans jalousie pour le commandement, & sans rivalité dans l'administration, il faut attribuer le succès de leurs entreprises à la parfaite union & à la grande intelligence qui regnoit entr'eux: on a mis ces vertus en opposition à cet esprit de dissension, d'envie & de haine qui divisa toujours Aristide & Thémistocle, Périclès & Cimon, Nicias & Alcibiade, qui, grands dans toute autre chose, se montrèrent si petits dans les continuel efforts qu'ils firent pour se supplanter mutuellement, se haïssant plus cruellement les uns les autres que les ennemis de leur Pays: ils immolèrent quelquefois leur jalousie & leur haine au bien de l'Etat. Mais les grands hommes dont nous parlons maintenant, n'eurent point occasion de faire de pareils sacrifices: sans intérêts particuliers, au dessus de toutes basses considérations, la gloire de l'Etat étoit leur unique projet: qui que ce fût qui fit le bien public, ils étoient satisfaits, & ils se réjouissoient des succès d'un autre comme des leurs. Quant à Pélolidas en particulier, il étoit actif, vigoureux, infatigable, entreprenant, & si heureux qu'il n'a jamais perdu de bataille: telles étoient pour lui l'estime & l'affection du Peuple, qu'il fut élu Gouverneur de la Béotie treize fois de suite, ou, suivant Dio-

dore de Sicile, depuis la délivrance de la Cadmée jusqu'à sa mort, sans interruption. Enfin, le second personnage de l'Etat, & quelquefois le premier, personne ne joua un plus grand rôle que lui dans l'affaire de la citadelle. Ce fut en vain qu'il tenta d'engager Epaminondas dans cette entreprise; elle parut odieuse & sanglante aux yeux de ce Philosophe: » J'entrerois volontiers, lui dit-il, dans votre conspiration, si le reste des Conjurés étoit aussi modéré que leur Chef; mais je prévois que dans les excès auxquels la passion & la vengeance emporteront la plupart d'entre eux, le sang des coupables ne coulera pas sans être grossi de celui des innocens ». Cependant il approuva ce projet, qu'il regarda comme inspiré par l'amour de la liberté, & contribua par ses éloges au succès d'une action à laquelle il refusoit son bras.

Pour venger la mort de Pélolidas, & mettre les Thessaliens en état de profiter de leur victoire, les Thébains leur dépêchèrent un renfort de sept mille Fantassins, & de six cents Chevaux, avec lequel ils dissipèrent les restes de l'Armée d'Alexandre. Cette défaite contraignit le Tyran à restituer les Villes qu'il avoit prises sur les Thessaliens, à retirer ses garnisons de toutes celles dont il s'étoit injustement emparé, & à s'engager, par serment, à fournir des troupes aux Thébains, toutes les fois qu'il en seroit requis. Ils lui permirent, à ces conditions, de rentrer dans ses Etats, où il vécut encore sept ans: mais enfin, devenu odieux à tous ceux qui l'environnoient, il fut égorgé dans son lit par sa femme & par ses frères: son cadavre fut traîné dans les rues, foulé aux pieds, & abandonné aux chiens: traitement digne de celui qui fit enterrer des hommes vivans, qui

se récréoit à en percer à coups de traits, d'autres qu'il faisoit couvrir d'une peau d'ours & de sanglier, & qui dépeupla par le fer des Villes entières, ses amies & ses alliées. Ce monstre laissa toutefois échapper une étincelle d'humanité, mais dont il ne pensa guere à se faire un mérite: il assistoit un jour à la représentation de la *Troade* d'Euripide: entraîné & attendri par le jeu d'un fameux Comédien, il sortit brusquement du théâtre, & fit commander à l'Acteur de continuer son rôle: il eut honte, sans doute, de donner des larmes aux malheurs d'Hécube & d'Andromaque, après s'être fouillé, sans remords, d'une infinité d'assassinats.

Olymp.
CIV. 2.

Mais pour revenir aux Thébains, ils travailloient sans relâche à l'accroissement de leur puissance, & ne perdoient aucune occasion de profiter de la foiblesse & des divisions des autres Etats. Les Arcadiens leur donnerent, en particulier, un prétexte fort plausible d'agir: ce Peuple étoit alors en dissention par rapport à quelque argent consacré qu'ils avoient tiré du Temple d'Olympie, & employé, pendant leur démêlé avec les Eléens, à la paie d'un corps d'élite, qu'on appelloit les Eparites. Les Mantinéens se récrierent contre ce sacrilege, & engagerent une partie de l'assemblée des dix-mille, dont les Arcadiens avoient eu l'agrément, à se rétracter, & à déclarer l'action impie, & capable de les diffamer à jamais, & d'attirer la colere des Dieux sur leur postérité. Les Tégéens & les Mantinéens, les plus enflammés dans cette querelle, causerent un si grand trouble parmi le reste des Arcadiens, que ceux-ci jugerent à propos, pour la tranquillité publique, d'accommoder cette affaire entr'eux & avec les Eléens: mais ceux qui les gouvernoient,

craignant qu'on ne leur demandât compte de cet argent qu'ils avoient touché, crurent que le seul moyen de prévenir cet examen, étoit d'augmenter la dissention: dans cette vue, ils donnerent avis aux Thébains que les Arcadiens alloient se jeter dans le parti des Spartiates, s'ils ne se hâtoient d'arrêter leur révolte; & ordonnerent en même tems à un Officier Thébain qui résidoit à Tégée, de se saisir de quelques habitans, sous prétexte de faction: en conséquence de cet ordre, il en fit reserrer plusieurs, qu'il constitua prisonniers d'Etat; mais qui, sur le cri que cette violence occasionna, furent incontinent absous & relâchés. Les Arcadiens poursuivirent en même tems à Thebes la déposition de cet Officier, qu'ils accusoient d'avoir tenté de troubler la bonne intelligence qui regnoit entre les deux Etats, en se mêlant imprudemment de leurs affaires particulieres; mais les plus sensés d'entr'eux, qui sentoient combien il y avoit du danger à appeller dans leurs différends une Puissance étrangere, n'épargnerent ni les protestations, ni les autres moyens qu'ils imaginèrent, pour empêcher les Thébains d'entrer sur leur territoire: mais eux, qui n'attendoient qu'une occasion de reparoître en armes dans le Péloponnese, n'avoient garde de manquer celle-ci: Epaminondas n'en fit pas même un secret, & leur dit, pour toute justification, qu'ils avoient allumé la guerre entre les Thébains & les Athéniens, & par conséquent trahi la cause commune, en traitant avec les uns sans le consentement des autres; cependant qu'il marcheroit incessamment au secours des amis de la Béotie, & qu'il jugeroit dans le Péloponnese de la fidélité des Arcadiens. Ce discours fut prononcé d'un ton si despotique & si fier, qu'il révolta ceux qui affectionnoient le

plus la cause des Thébains. Quant aux Mantinéens, & quelques autres qui avoient à cœur le bien public, & la sûreté générale du Péloponnese, ils en conclurent qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & qu'il falloit se précautionner contre tout ce qui pouvoit arriver de pis.

Sur le champ, ils donnerent avis aux Spartiates & aux Athéniens du danger dont ils étoient menacés, & implorèrent leur assistance. Ceux-ci prirent l'alarme, & formèrent une ligue offensive avec les Mantinéens. Pour prévenir toute contestation sur le commandement, on arrêta que chacun commanderoit sur son territoire. Les Arcadiens étoient sensibles à ce point d'honneur; mais la facilité avec laquelle les Spartiates consentirent alors à un partage qu'ils avoient disputé aux Athéniens, jusqu'à s'exposer à une ruine totale, prouve combien ils étoient effrayés d'une nouvelle descente dans le Péloponnese.

Cependant Epaminondas se mit en marche à la tête des Béotiens, de quelques Eubéens, & d'un corps de Cavalerie Thésalienne, s'attendant à la jonction des Argiens, des Messéniens & de plusieurs autres, en arrivant dans leurs Contrées. Lorsqu'il fut entré dans le Péloponnese, il s'arrêta quelque tems à Nemée, Ville située sur le territoire d'Argos, dans le dessein de tomber sur les Athéniens, & de les empêcher de joindre leurs confédérés; mais informé qu'ils feroient le trajet par mer, il s'approcha de Tégée, & cette Ville, avec la plus grande partie de l'Arcadie, se déclara pour les Thébains. Les Spartiates imaginant que les premiers révoltés feroient naturellement les premiers attaqués, désignèrent Mantinée pour le rendez-vous général de leurs forces, & de celles de leurs alliés.

Mais tandis qu'ils se fortifioient devant cette place, Epaminondas persuadé que cette expédition avoit épuisé Lacédémone, se mit en marche pendant toute la nuit, dans le dessein de la surprendre; mais Agéfilas, qui s'avançoit du côté de Mantinée, informé en route de ce mouvement d'Epaminondas, fit avertir les habitans de se mettre en défense, en attendant qu'il vint à leur secours; ce qu'il fit avec tant d'activité, que le Thébain trouva ce Général dans sa Ville, tout prêt à le recevoir. Diodore de Sicile attribue à Agis ce que nous rapportons d'Agéfilas: quoi qu'il en soit, il est constant qu'Agéfilas eut beaucoup de part dans la défense de Lacédémone: le peu d'habitans qui y étoient restés, se postèrent le plus avantageusement qu'il étoit possible dans le tems & les conjonctures présentes; & les vieillards & les enfans monterent sur les toits, pour infester l'ennemi avec des pierres & des traits. Epaminondas s'aperçut, à cette disposition, que son projet avoit été découvert; cependant il assaillit la Ville en différens endroits; mais il trouva par-tout la même résistance. Agéfilas, jugeant à l'acharnement de l'assiégeant que pour cette fois sa prudence ne sauveroit pas l'assiégé, mit toute sa ressource dans un coup de désespoir, se présenta à l'ennemi, les armes à la main, & le repoussa avec une valeur peu commune dans un homme de son âge; mais on ne peut disputer à son fils Archidame une grande partie de la gloire de ce siège: il se mit à la tête d'une centaine d'hommes, & se trouva par-tout où l'attaque étoit la plus terrible: il traversa l'Eurotas, à la face des Thébains, & s'empara d'une hauteur, d'où chargeant avec fureur ses soldats, qui, pour me servir de l'expression de Xénophon, respiroient le feu, & qui commandés

par Pélolidas, avoient tout récemment taillé en pieces les Spartiates, malgré les avantages de la situation & du nombre, il les mit en déroute. Mâdas, fils de Phæbidas, jeune-homme vigoureux & bien fait, d'une figure & d'une taille avantageuse, & à peine au dessus de l'adolescence, se signala par sa bravoure: il s'occupoit à se frotter, lorsque l'alarme se répandit dans la Ville: il sortit de la maison presque nud; & tenant une pique d'une main, & une épée de l'autre, il se précipita à travers l'ennemi & le repoussa. Les Ephores lui décernerent une couronne, en récompense de sa valeur; & le condamnerent à mille dragmes, pour s'être présenté au combat sans toutes ses armes.

Les Spartiates, & la plupart de leurs alliés avoient abandonné Mantinée. Epaminondas désespérant d'emporter Lacédémone, retira son Armée, & s'avança vers cette place, qu'il jugeoit alors sans défense: en effet, les troupes qui s'y étoient rassemblées, campoient ailleurs; & ses habitans, profitant de l'éloignement de la guerre pour faire leur récolte, s'étoient répandus dans la campagne: résolu d'en faire le siege, il dépêcha sa Cavalerie, qui surprit ce Peuple dispersé, & qui trouva les choses dans l'état qu'il les avoit prédites; mais six mille Athéniens, dans l'ignorance de ce qui s'étoit fait devant Sparte, avoient passé la Mer, traversé l'Isthme, & venoient de se rendre à Mantinée, où ils espéroient se réunir au reste des alliés. Sans prendre le tems de se reposer, ou de rafraîchir leurs chevaux, ils marcherent contre les Thébains, & leur livrerent bataille: après une action opiniâtre, & quelque perte de part & d'autre, les Thébains se retirerent, & les Athéniens firent la sécurité des habitans dispersés. Cette rencontre fut vive; mais elle

ne décida rien; & l'on doit la regarder comme une violente escarmouche & le prélude de ce qui la suivit, plutôt que comme une victoire. Cependant, cet avantage fut d'une conséquence immédiate pour les Mantinéens, & ils étoient perdus sans ce secours miraculeux. Hégéloque, qui commandoit les Athéniens, s'illustra pour avoir osé faire tête aux Thébains, qui lui étoient supérieurs en nombre, & que la Cavalerie Thessalienne appuyoit.

Epaminondas fut mortifié du mauvais succès de ses dernières entreprises; il craignit que la confiance de ses alliés, & la gloire de ses premières actions n'en souffrissent, & se crut obligé, pour l'honneur de son Pays & pour le sien, & pour la tranquillité de ceux dont il s'étoit rendu protecteur, de hasarder quelque chose: il n'avoit pas de tems à perdre; celui qu'on lui avoit accordé pour cette expédition étoit sur le point d'expirer. Enfoncé dans le Pays d'un ennemi attentif à ses mouvemens, & bien résolu de se défendre, il étoit difficile de se retirer sans combattre; & d'ailleurs, éviter une action, c'étoit abandonner & sacrifier ses alliés. Ces considérations le déterminèrent à en venir incessamment aux mains, & à se rendre maître du Péloponnese, par une victoire décisive, ou à périr honorablement.

Dans ce dessein, il se prépara à attaquer les Spartiates, qui s'avançoient au secours des Mantinéens: cette conjoncture rendit l'action générale: l'Armée des Thébains étoit de trente mille Fantassins, & de trois mille chevaux, & surpassoit de plus d'un tiers l'Infanterie & la Cavalerie, tant des Lacédémoniens & des Athéniens, que du reste de leurs alliés. Comme le territoire des Mantinéens étoit le siege de la guerre, ils formerent

A. M.
3642.

Olymp.
CIV. 2.

l'aile droite avec les Spartiates ; les Athéniens occupèrent l'aile gauche ; & les Achéens, les Eléens, & le reste des confédérés, furent placés au centre. Les Thébains & les Arcadiens, pour faire tête à l'aile droite de l'ennemi, composèrent l'aile gauche de leur Armée ; les Argiens occupèrent l'aile droite, & les Eubéens, les Corcyrens, les Sycioniens, les Messéniens, les Theffaliens, & le reste des alliés, formèrent le corps de l'Armée.

Dans cette disposition, Epaminondas feignit un mouvement de retraite, ordonnant ensuite à ses troupes de s'arrêter, & de mettre bas les armes, comme s'il eût eu dessein de camper à quelque distance de l'ennemi. Il espérait, en différant le combat, par ce stratagème, ralentir la fureur des Spartiates & de leurs alliés, & tomber sur eux à l'improviste ; ce qui arriva à peu près selon son attente. Lorsqu'il s'avança sur eux, ils avoient abandonné leurs armes, & quitté leurs chevaux ; & ils étoient en si grand désordre, qu'à peine eurent-ils le tems de se remettre en bataille : cependant ils revinrent de cette surprise, & soutinrent l'attaque avec fermeté. Epaminondas attendoit, ainsi qu'à la bataille de Leuctre, du choc de son aile gauche, tout le succès de cette action : elle étoit composée de ses meilleures troupes, & ses premières lignes des meilleurs soldats : ils étoient étroitement ferrés, & formoient un corps qui s'allongeoit en pointe, telle, pour m'exprimer comme Xénophon, que le bec d'une galère. C'est dans cet ordre qu'ils tomboient sur l'ennemi, & qu'ils ne manquoient jamais de l'enfoncer. La Cavalerie engagea le combat ; l'attaque fut vive & opiniâtre ; mais les Athéniens, qui essuyèrent, infortunés par les frondes & les traits des Theffaliens, & prêts à succomber sous le nombre des Thé-

bains, furent contraints de se retirer, & de découvrir leur Infanterie ; mais ils se retirèrent en bon ordre, & sans qu'on pût les enfoncer : ils tombèrent même sur un détachement d'Eubéens & de mercénaires, qui avoient ordre de les charger en queue, & le mirent en pièces. Les Argiens & la Cavalerie Thébaine préférèrent vivement le reste des Athéniens ; mais secourus par quelque Cavalerie Eléenne, dont on avoit fait un corps de réserve, ils conservèrent leur poste ; quant à la Cavalerie qui bordoit leur aile gauche, elle céda, après une vigoureuse résistance, & se couvrit avec l'Infanterie.

L'Infanterie en vint ensuite aux mains, & combattit avec une fureur incroyable, sur-tout les Spartiates & les Thébains, que l'événement concernoit en particulier, & dont la bravoure répondoit alors à son importance. Leurs lances ayant été brisées par la violence du choc, ils se chargèrent, l'épée à la main, & combattirent front à front, sans que l'un ou l'autre parti ralentît sa rage, & cédât un pouce de terrain. Epaminondas rassemblant alors une troupe de ses plus intrépides soldats, se mit à leur tête, fondit sur la Phalange Lacédémonienne, & blessa son Général du premier javelot qu'il lança : ses soldats, transportés de la même ardeur, dispersèrent, en un moment l'ennemi, & en firent un si grand massacre, qu'ils ne marchèrent bientôt que sur des cadavres ; mais tandis qu'ils travailloient à augmenter la déroute, les Spartiates se rallierent, & tournant leur désespoir contre ce Général, ils firent pleuvoir sur lui une nuée de traits. Epaminondas en arracha plusieurs de son corps, & les leur renvoya ; mais il fut enfin blessé mortellement d'un coup de javelot, qu'il reçut, dit-on, de Gryllus,

filz de Xénophon, qui perdit aussi la vie dans la même action. D'autres attribuent la mort d'Epaminondas au Spartiate Anticrate, à qui l'on accorda, en récompense de ce service, l'exemption de toutes charges & de toutes taxes publiques; Plutarque assure qu'un de ses descendans jouissoit encore, de son tems, des mêmes immunités. Les Thébains renouvelèrent l'attaque après la mort de leur Général, & enleverent son corps à l'ennemi, malgré la vigoureuse résistance des Spartiates. Cependant cet échec termina le combat, & les Armées se séparèrent, comme d'un consentement réciproque. Xénophon parle de cette action; ainsi que d'une bataille rangée: il dit que les uns & les autres éleverent des trophées, & se redemanderent leurs morts; qu'il n'y eut aucune Ville prise, point d'avantage considérable obtenu, & que les choses demeurèrent dans le même état après cette bataille qu'auparavant. Malgré l'exacitude de cet Historien dans le reste de son Ouvrage, on le soupçonne d'avoir affoibli, en faveur de ses compatriotes, l'éloge des Thébains, qui demeurèrent assurément en possession de la victoire, quoique le désordre & l'abattement où ils étoient, ne leur permirent pas d'en profiter. La défaite des Eubéens, & de quelques autres que les Athéniens taillèrent en piéces, en se retirant, a donné lieu à l'ennemi de leur disputer l'honneur de cette journée.

Epaminondas fut transporté vivant dans sa tente: aussi-tôt qu'il eut recouvré la parole, il demanda si l'ennemi s'étoit emparé de son bouclier. On lui répondit qu'il étoit en lieu sûr; on le lui présenta, & il le baisa. Ensuite il s'informa qui avoit remporté la victoire. *Les Thébains*, lui répondirent ses amis qui l'environnoient: *Cela*
suppose,

suppose, tout va bien, dit-il. Mais lorsqu'on tenta d'arracher de son corps la pointe du javelot dont il avoit été frappé, il s'évanouit, pour ainsi dire, entre les bras de la victoire, & mourut en comblant sa Patrie de louanges & de bénédictions.

Il y a dans ces circonstances quelque chose de grand & d'héroïque, qui rend sa mort digne de la fermeté d'esprit & de l'égalité de tempérament qu'il conserva dans toutes les actions de sa vie. A le considérer en qualité de Général, de Ministre ou de Philosophe, il n'étoit pas seulement, comme Cicéron l'estime, le premier homme de la Grece; mais on peut dire qu'aucune Contrée n'avoit produit, dans aucun siècle, un aussi grand homme que lui. Il réunissoit toutes les vertus particuliéres qui avoient illustré les autres, sans partager leurs défauts: favorisé par la Nature des plus heureuses dispositions, il eut encore tous les avantages d'une belle & savante éducation: il apprit la Rhétorique & la Philosophie, & fit ses autres exercices, sous les meilleurs Maîtres de son tems. La maison de Polymnis son pere, le rendez-vous de tous les habiles gens, étoit une des excellentes Ecoles de la Grece. Il est vrai que cet accueil qu'il faisoit aux Arts & aux Sciences, le jetta dans des dépenses excessives, & que, quoiqu'issu d'une des premières familles de Thebes, il mourut si pauvre, qu'il ne laissa pour toute fortune à son fils que l'éducation qu'il lui avoit donnée. Tels furent cependant en Epaminondas la modération des desirs & le mépris des richesses, qu'il mourut sans laisser de quoi fournir aux frais de ses funérailles, après avoir vécu sans ressentir l'incommodité des besoins. Sa Philosophie étoit en ceci réelle & pratique; & pauvre par choix,

il le fut sans affectation & sans vanité. Il eut, dit Justin, la même indifférence pour la renommée que pour la fortune; il n'affecta point la popularité, pour se procurer des applaudissemens & des honneurs; sa modestie l'auroit écarté pour jamais de l'administration des affaires, si ses compatriotes n'eussent fait violence à cette vertu, pour le revêtir des premiers emplois de l'Etat. L'honneur de son Pays fut son principal motif dans toutes ses entreprises. La réponse qu'il fit à ses amis, sur le point de mourir, marque cependant quelque sensibilité pour sa propre gloire: en déplorant la perte qu'ils alloient faire, ils le plaignoient de ne point laisser de postérité: » Vous vous trompez, leur dit-il, je laisse pour éterniser ma mémoire, deux filles illustres, les victoires de Leuctre & de Mantinée ». Comme on lui demandoit dans une autre occasion, qui de lui, de Chabrias ou d'Iphicrate, étoit le plus grand Général. » On ne peut décider cette question, répondit-il, qu'après notre mort ». On reconnoit, à ces traits & à quelques autres, qu'il s'estimoit ce qu'il valoit, & que sans être avide d'éloges, il n'étoit pas ennemi de la louange. Avare seulement de son tems, il le consacroit tout entier au bien public & à la culture de son esprit: il avoit l'utile en vue jusques dans ses amusemens; & la course, la lutte, & tous ces exercices qu'on ne pratique communément que par récréation, ou par vanité, étoient pour lui des instructions militaires: il ne vouloit point dans ses troupes d'hommes replets, & il congédia un soldat, par la raison, dit-il, qu'il lui faudroit trois ou quatre boucliers pour se couvrir. Doué du génie de la guerre, il avoit profondément étudié la théorie de cet art, avant que de se mettre en œuvre: on

peut conjecturer, à son ordre de bataille & à son attaque aux journées de Leuctre & de Mantinée, qu'il entendoit particulièrement la *Tactique*: mais ce qui l'éleve au dessus des Généraux de son tems, ce sont les difficultés qui s'opposoient à ses succès. Il servoit un Peuple plongé dans la mollesse & dans l'oisiveté, & qui sembloit s'être dévoué à l'esclavage. Le Thébain, sans réputation & sans intelligence dans l'Art militaire, n'avoit eu quelque part dans les dernières guerres que par occasion & par attachement à ceux qu'il jugeoit en état de le protéger: ce n'étoit point un sentiment d'honneur & de liberté, mais l'intérêt seul qui lui mettoit les armes à la main: il avoit peu de troupes; encore manquoient-elles d'ardeur, de discipline & d'Officiers. Au contraire, les Généraux antérieurs à Epaminondas, conduisoient aux combats un soldat rompu dans l'exercice, endurci à la fatigue, fait aux dangers, brûlant de zèle, encouragé par ses compatriotes, & fier de ses victoires. Tels étoient l'Athénien & le Spartiate, dont les Chefs n'avoient qu'à continuer le service, tel qu'ils le trouvoient ordonné, & suivre un chemin frayé pour arriver à la gloire. Epaminondas n'avoit aucun de ces avantages; mais son amour pour la Patrie, son courage & sa force d'esprit suppléerent à tout ce qui lui manquoit. Il créa, pour ainsi dire, des soldats, & forma une Armée, qui, conduite par ses ordres, & animée par son exemple, annonça bientôt au reste de la Grèce que les Thébains n'avoient plus besoin de Protécteurs. Ils se mirent à la tête des Auxiliaires & des Confédérés, & se virent sur le point de posséder, à leur tour, la Souveraineté. A la vérité, Pélopidas leur avoit ouvert la carrière, & ce Général seconda Epaminondas dans

toutes ses entreprises ; mais, sans celui-ci, l'ouvrage seroit demeuré fort imparfait. Ce fut la hardiesse avec laquelle il affronta le Spartiate à la bataille de Leuctre, qui entraîna sa défaite. Jamais homme, ni même aucun Etat, n'avoit tant humilié ce Peuple orgueilleux : s'il n'acheva pas sa ruine, il fut tellement ébranlé par les échecs qu'il lui donna, qu'il ne put recouvrer dans la suite sa première splendeur & son ancienne autorité. Il avoit appris à ces Lacédémoniens, disoit-il, en mépris de cette brièveté despotique dont ils usoient dans le discours, à allonger leurs monosyllabes. Grand dans le camp, il étoit plus grand encore dans le Sénat, dans la Société, & dans son Domestique : au dessus de tout intérêt particulier, rien ne put ralentir son zèle pour la Patrie, ou corrompre son intégrité. Les Perses, convaincus qu'il étoit important de l'avoir pour ami, lui firent proposer une somme considérable d'argent par Diomédon de Cizique. Celui-ci s'adressa d'abord à Mycithe, qui reçut cinq talents, & s'engagea à tenter Epaminondas, avec qui il avoit des liaisons étroites ; mais Epaminondas rejetta, avec indignation, les offres qu'on lui faisoit ; & déclarant que toutes les richesses du Monde ne balanceroient jamais à ses yeux l'intérêt de son Pays : » Vous, dit-il à Diomédon, si vous avez jugé de mes sentimens par les vôtres, vous ne me connoissez pas, je vous pardonne ; mais croyez-moi, ne vous exposez point à être soupçonné de vous adresser à d'autres : quant à vous, Mycithe, rendez sur le champ l'argent que vous avez reçu, ou je vous dénoncerai ». Je ne parlerai point de sa tendre & généreuse amitié pour Pelopidas ; elle est suffisamment connue. Epaminondas étoit grave & sententieux, & cependant affa-

ble : il avoit de la commiseration ; il savoit supporter une injure, & la continence étoit encore une de ses vertus : la plus stricte équité & un amour de la vérité si grand, qu'il la respectoit jusques dans la plaisanterie, couronnoient cet admirable assemblage de belles qualités : il étoit éloquent, & il avoit fait plus de progrès dans la connoissance des Etres, que la plupart des Philosophes de son tems à qui cette étude convenoit par état : mais c'est un mérite dont il faisoit peu de cas, & qu'il possédoit sans ostentation : on a dit de lui, que personne ne savoit plus, & ne parloit moins. Les sciences faisoient sa passion favorite ; & l'on doit s'étonner qu'il se soit si parfaitement livré au service de l'Etat, avec une aversion naturelle pour les affaires ; qu'un homme enseveli dans la retraite, & absorbé dans ses livres, soit, sans sortir de son assiette, brusquement transporté sur un théâtre aussi tumultueux que la Béotie ; qu'il se montre tout d'un coup capable de traiter des intérêts de son Pays avec l'Etranger, de gouverner au dedans ses compatriotes, & de commander avec succès leurs Armées contre leurs ennemis réunis ; c'est un exemple unique. Epaminondas étoit capable de tout, & rien n'avoit échappé à son application. Mais l'ombre de son cabinet & sa chere solitude le retenoient en vain, quand la Patrie l'appelloit à son aide ; il accouroit à sa voix ; & telle étoit son activité, que personne n'exécuta jamais tant & de si grandes choses en si peu de tems. Après avoir remué les Thébins, il résolut de les conserver dans cette favorable disposition : *Si je suis votre Général*, leur dit-il, *vous devez être mes Soldats* : il leur représentoit encore que la Béotie, pays plat, étoit un vrai champ de bataille, dont ils ne devoient espérer de rester

les maîtres que les armes à la main. C'est par ces principes & cette conduite qu'il devint l'appui de son Pays, & le modele des grands Capitaines de son tems & des âges suivans. Philopémen, qu'on nomma le dernier des Grecs, se l'étoit proposé, & copia de fort près sa bravoure, sa conduite & son intégrité; mais né d'un caractère violent & dur, il transporta dans la société l'austérité du camp. Epaminondas, au contraire, d'un commerce affable & doux, n'étoit terrible qu'en présence de l'ennemi. Enfin, la gloire de Thebes fut si grande sous son ministère, que celle des Etats voisins en fut éclipsée; & son élévation si prompte, qu'on a dit qu'Epaminondas naquit, & que la puissance de Thebes éclata. On verra dans la suite, qu'on pouvoit ajouter qu'Epaminondas mourut, & que la gloire des Thébains disparut.

CHAPITRE III.

Depuis la Bataille de Mantinée, jusqu'à la fin de la Guerre des Alliés; ce qui comprend l'espace de 7 ans.

LA bataille de Mantinée est la plus grande que les Grecs se soient jamais livrée entr'eux: toutes les forces de la Grece étoient rassemblées sur le champ de bataille, & partagées selon leurs différens intérêts: il étoit question de la Souveraineté, & l'opiniâtreté des combattans fut proportionnée au prix de la victoire: mais la mort d'Epaminondas, l'ame des Thébains & de leurs desseins, les priva des avantages de cette journée: tout leur espoir s'évanouit, & leur chute fut aussi prompte

que leur élévation. S'ils appuyerent encore leurs prétentions, & ne perdirent pas entièrement le rang qu'ils tenoient entre les principaux Etats, leurs efforts sans vigueur & sans succès étoient plutôt des signes d'existence & de vie, que des actions dirigées à la Souveraineté. Epaminondas blessé dans l'action, & transporté dans sa tente, apprenant que tous ceux qu'il estimoit dignes de lui succéder, n'étoient plus, leur conseilla de profiter des circonstances pour conclure une paix honorable: c'étoit leur unique but, & leurs ennemis autant & plus épuisés que les Thébains eux-mêmes, ne s'en éloignerent pas. On conclut donc une paix, dont les principaux articles furent que chacun garderoit ce qu'il possédoit, & que toute dépendance seroit anéantie. Les seuls Lacédémoniens refuserent de ratifier, & ce Traité, & la Ligue offensive & défensive qui le suivit, parce que les Messéniens y étoient compris. On traita Agéfilas, l'auteur de cette opposition, comme un homme difficultueux, & déraisonnablement entêté de la guerre, n'ayant alors, pour la continuer, d'autres ressources que des impôts onéreux. A l'occasion de ses desseins opiniâtres sur la Messénie, le Peuple lui reprocha les pertes sur terre & sur mer que l'Etat avoit souffertes sous son regne.

Cette censure publique ne le corrigea pas, & la dernière entreprise de sa vie, peu importante pour ses compatriotes, & moins honorable encore à lui-même, n'en est que plus blâmable. Tachos étoit en guerre avec les Perses, sur lesquels il avoit usurpé l'Egypte: il appella à son secours Agéfilas, qui se laissa tenter par la vanité de commander, & partit pour l'Egypte. A son arrivée, les premiers Officiers de la Cou-

Olymp.
CIV. 3.

ronne vinrent le saluer, & tout le Pays accourut pour considérer un homme dont la réputation avoit fait tant de bruit dans le Monde: ils s'attendoient à voir un Prince majestueux, & ils ne trouverent qu'un petit vieillard, d'une figure ignoble, mal peigné, mal vêtu, étendu sur l'herbe, rejetant leurs présens & leurs mets, & renvoyant leurs parfums & leur encens aux Esclaves. Il joignit l'Armée des Egyptiens: elle étoit composée de quatre-vingt mille hommes & de dix-mille mercénaires, parmi lesquels il y avoit mille Spartiates. Agéfilas s'étoit vainement flatté d'obtenir la qualité de Général: Tachos ne lui confia que la conduite des troupes auxiliaires, donna à l'Athénien Chabrias celle de la Flotte, & se réserva le commandement général: il traita, d'ailleurs, Agéfilas avec tant de hauteur, & d'une manière si indigne du rang & de la grandeur de ce personnage, qu'il embrassa le parti de son fils, ou plutôt de son neveu Nectanebe, qui avoit abandonné son oncle, & s'étoit fait déclarer Roi. Ils avoient le Peuple pour eux; ils chasserent Tachos de son Royaume; mais à peine furent-ils délivrés de cet ennemi, qu'ils en eurent un autre à combattre. Un nouveau compétiteur de Nectanebe marcha contre lui avec une Armée de cent-cinquante mille hommes, & le bloqua dans une de ses villes: les travaux étoient fort avancés & les lignes de circonvallation s'achevoient, lorsque Nectanebe se mêlant avec les Grecs, sortit par la porte qui regardoit les ouvrages imparfaits, rangea ses troupes en bataille, tomba sur l'ennemi, & le mit en déroute. On dut cette victoire à l'avis & à la conduite d'Agéfilas: ce ne fut pas la seule qu'il remporta: il ne cessa de vaincre, que lorsque Nectanebe fut

tranquille possesseur du Royaume. Diodore rapporte le fait autrement: il suppose qu'Agéfilas se réconcilia avec Tachos, & qu'il le rétablit dans ses Etats; mais ce récit n'est pas naturel, & cette opinion n'est pas générale.

Agéfilas se fit honneur dans cette expédition, en qualité de Général; mais le reste de sa conduite ne mérite que du mépris: il ne passa en Egypte que par des vues d'intérêt, qu'il rejetta vainement sur les besoins de l'Etat: il ne convenoit point à un Roi de Sparte, à un homme de son âge & de son caractère, de vendre ses services à un Barbare, & de commander une troupe de mercénaires sous un rebelle; ce fut une bassesse que d'obéir à Tachos, & une perfidie que de l'abandonner & de se joindre à son ennemi. Agéfilas ne manqua pas de mauvaises raisons pour colorer ces actions, & d'alléguer l'intérêt de la Patrie, le bouclier des Spartiates; mais de quelques prétextes qu'il se servit, il ne se justifia point, & Plutarque appelle son alliance avec Nectanebe, une vraie trahison: ce jugement est d'autant plus juste, qu'Agéfilas n'avoit aucun ordre précis de l'Etat qui gênât sa conduite. Nectanebe le congédia l'hiver suivant, chargé de présens, & comblé des marques de sa reconnaissance: il lui fit donner deux cens talens, avec lesquels il partit pour le Péloponnèse; mais le mauvais tems le jeta sur une côte déserte d'Afrique, appelée la Baye de Ménélas, où il tomba malade, & mourut la quatre-vingt-quatrième année de son âge, & la quarantième de son regne.

Agéfilas fut un homme si extraordinaire, ce fut un mélange de tant de qualités, bonnes & mauvaises, que je crois qu'il est à propos de s'étendre sur son caractère, & de le considérer de plus près que nous ne l'avons fait dans le cours de cette

Histoire. En entrant dans le monde, il trouva les esprits prévenus contre sa personne & ses prétentions; son air spirituel & sa bonne humeur pallierent les désagrémens de sa personne; les plaisanteries qu'il en faisoit, ôtèrent aux autres la liberté de l'imiter; cependant il ne souffrit point qu'on le peignît pendant sa vie, & défendit qu'on le fit, ou qu'on élevât sa statue après sa mort; ce qui prouve qu'il étoit sensible à ses défauts. De plus grandes difficultés à surmonter l'attendoient sur la route du trône; son esprit, son adresse & ses amis en vinrent à bout. On peut dire que Lyfandre lui mit la couronne sur la tête; on l'a taxé d'ingratitude, pour avoir écarté dans la suite ce bienfaiteur, sur un prétexte assez léger; mais ce fut la faute de Lyfandre: il abusa des services qu'il avoit rendus à Agésilas, & se conduisit à l'égard de ce Prince avec tant d'arrogance, qu'il est excusable d'avoir congédié un homme qui se rendoit insupportable. Lyfandre, plein de ressentiment, suscita contre lui une faction puissante, qu'Agésilas étouffa par une voie singulière: il dispersa les Chefs, en donnant aux uns des emplois qui les éloignoient de Lacédémone, & en faisant exiler les autres pour cause de malversation dans ceux qu'ils occupoient. Dans la suite il les rappella tous, & les contraignit, par cette conduite, à devenir ses amis.

Il fut élevé avec plus de dureté qu'on n'a coutume d'en mettre dans l'éducation des héritiers de la couronne: soumis aux loix, en qualité de particulier, il n'en fut que plus ardent à les protéger, lorsqu'il fut assis sur le trône; il fit sa cour aux Ephores, & poussa les égards pour le Sénat jusqu'au respect: il augmenta insensiblement son pouvoir, par la déférence qu'il eut pour leur au-

torité; & le sceptre acquit entre ses mains des prérogatives auxquelles ses prédécesseurs n'auroient osé aspirer: mais enfin, sa popularité devint suspecte; on regardoit les citoyens comme un bien de l'Etat; conséquemment, l'empire qu'il avoit sur eux fut traité comme un monopole, & les Ephores le condamnèrent à une amende. Il se fit remarquer par sa tempérance & sa modération; il observa la frugalité & la simplicité des premiers Spartiates jusqu'à l'affectation; il ne permit point à sa femme & à sa fille de se distinguer par la parure; il demeura dans la même maison qu'Aristodeme avoit habitée six cens ans avant lui, & ne souffrit jamais qu'on en rebâtît les portes, que le tems avoit démolies. Cette austérité n'alloit pas jusqu'à la misanthropie; il avoit de la douceur dans l'esprit, & sa conversation étoit pleine d'agrémens: il aimoit passionnément ses enfans; il se prêtoit quelquefois à leurs amusemens: il dit à un de ses amis, qui le surprit courant avec eux à cheval sur un bâton, gardez-moi le secret jusqu'à ce que vous soyez pere: il en usa généreusement avec ses ennemis, ne dégradant jamais leur mérite, oubliant aisément leurs injures, & n'employant jamais contre eux des moyens injustes: il chérissoit ses amis jusqu'à la partialité; il se croyoit obligé de les protéger en toute occasion, sans s'informer s'ils avoient tort ou raison: pour en juger, on n'a qu'à jeter les yeux sur la lettre qu'il écrivit à Idrieus, Prince de la Carie: » Si Nicias est innocent, lui dit-il, renvoyez-le: s'il est coupable, renvoyez-le, en ma considération: innocent ou coupable, renvoyez-le toujours. « C'est dans le même esprit qu'il parla en faveur de Phæbidas, & de Sphodrias; l'affaire étoit cependant de toute autre importance; car

la guerre de Leuctre fut, pour ainsi dire, une suite de la conduite & de l'impunité de ces Généraux : » Peser si exactement les raisons, disoit-il, quand il est question d'un ami, c'est chercher un prétexte pour l'abandonner ». Personne ne vouloit paroître plus équitable en toute autre occasion : il dit à quelqu'un qui s'étendoit beaucoup sur la grandeur du Roi de Perse, en quoi faites-vous consister cette grandeur ? pourquoi feroit-il plus grand que moi, si je suis aussi équitable que lui ? Il insinuoit par-là, que la justice étoit la règle de toutes ses actions. Sa conduite dans les affaires n'en étoit pas une bonne preuve : le Prince & le Particulier étoient deux hommes différens. Il fit peu de fautes dans sa vie privée, & presque toutes par excès de bonté. A la tête d'une Armée ou sur le trône, ses passions étoient plus violentes, & ses fautes plus inexcusables : l'ambition qu'on lui remarqua dans sa jeunesse, & qui le rendit usurpateur, le domina pendant toute sa vie, & éteignit en lui toute autre considération : cependant il gouverna les trente premières années avec tant de modération, que le Peuple l'estima & l'honora. Dans sa vieillesse, il devint haut, bourru, impatient, plus ennemi du repos que jamais, méditant continuellement des entreprises, ne respirant que la guerre, & ne se trouvant bien que dans un camp. Et franchement il avoit tous les talens d'un grand Général ; il étoit vigilant, actif & brave : il supportoit patiemment le froid & le chaud, & se comportoit en tout comme un simple soldat : il savoit encourager les troupes ; c'est dans cette vue qu'il leur celoit ou qu'il affoiblissoit la nouvelle d'une défaite, & qu'il y substituoit quelquefois celle d'une victoire. Pour dérober ses desseins à l'ennemi, il les publioit ; façon plus adroite

de le tromper & de le surprendre : il savoit se poster avantageusement, attaquer à propos, & se procurer, par adresse, ce qu'il ne pouvoit obtenir de vive force : il étoit maître de son impétuosité naturelle, & se possédoit parfaitement dans l'action ; tranquille, ardent ou désespéré, selon que l'occasion l'exigeoit : il en donna de bonnes preuves à la défense de Sparte : sa conduite dans cette conjoncture importante fut grande, fut héroïque : convenons cependant qu'il ne fit que ce qu'il devoit à son Pays, dont il avoit sacrifié les intérêts à sa vengeance & à sa haine contre les Messéniens & les Thébains. Ses compatriotes, convaincus de sa capacité, le nommerent Amiral & Général dans l'expédition d'Asie, honneur qu'ils n'avoient fait à personne avant lui : son pouvoir s'accrut en même proportion que la bonne opinion qu'ils avoient de lui : il devint tout-puissant, & se rendit si nécessaire, qu'il falloit ou le soutenir, ou tomber avec lui. Quoiqu'il eût conservé Lacédémone, cependant, cette Ville épuisée d'argent & de soldats, penchoit à sa ruine, lorsqu'il mourut. L'orgueil de Lyfandre commença, & l'opiniâtreté d'Agésilas acheva le malheur des Spartiates. Le premier les rendit odieux à leurs voisins, & l'autre les rendit méprisables ; & l'on peut dire, en général, que cet Etat avoit droit de reprocher sa chute aux deux plus grands hommes qu'il eut produits.

La mort d'Epaminondas, & la paix qu'elle occasionna, ralentiront le zèle des principaux Etats de la Grece, & les jetterent dans une sécurité funeste, mais particulièrement les Athéniens. Délivrés de l'ennemi qui les tenoit en haleine, ils s'abandonnerent aux plaisirs, & ne respirerent que jeux, fêtes & spectacles : le penchant qu'ils avoient

à ces amusemens, étoit grand de sa nature. Périclès le rendit excessif : il captiva la faveur du Peuple, en favorisant ses inclinations, & mit son administration à l'abri d'un dangereux examen, en l'attachant à des objets qui ne lui plaisoient que trop. Les choses alloient alors jusqu'à l'extravagance : la passion pour le Théâtre étoit si violente, qu'elle suspendoit les affaires, & qu'elle étouffoit tout sentiment de gloire. Les Poëtes & les Comédiens avoient toute la faveur, & jouissoient des applaudissemens & de l'estime qu'on devoit à ceux qui avoient exposé leur vie pour la défense de la liberté : les deniers destinés à l'entretien des Flottes & des Armées se consommoient en spectacles : les Danseurs & les Chanteuses se gorgeoient des mets les plus délicats, tandis que les Généraux avoient à peine sur leurs bords du pain, du fromage & des oignons : enfin, les frais du Théâtre étoient si grands, que Plutarque dit que la représentation d'une Piece de Sophocle ou d'Euripide coûtoit plus à l'Etat que la conduite d'une guerre contre les Barbares. Pour y fournir, ils prirent sur ce fond qu'on avoit séquestré, avec peine de mort contre quiconque oseroit en proposer un emploi différent de celui auquel il étoit destiné. On ne se contenta pas de révoquer ce décret ; on en fit un autre, qui défendit, sous les mêmes peines, de proposer la reversion de ce fonds à ses anciens usages. En dissipant les revenus publics en de si misérables emplois, en entretenant les inutiles & les fainéans aux dépens du Soldat & du Matelot, ils sembloient avoir perdu toute cette prudence & cet esprit qui les animoient dans la guerre contre les Perses, & dans le tems qu'ils dépouillerent leurs maisons pour équiper leurs Flottes, & que les femmes lapides

rent un homme pour avoir proposé d'appaiser le grand Roi (c'est ainsi qu'ils l'appelloient) en payant le tribut, & rendant les hommages qu'il exigeoit. Tandis qu'ils s'endormoient dans la mollesse, sans crainte d'être troublés par leurs anciens ennemis, ils se virent, tout d'un coup, assaillis par un Peuple obscur & barbare : c'étoit le Macédonien. Quoiqu'entreprenant & belliqueux, il ne s'étoit point encore mêlé des affaires de la Grece : il est vrai que ses divisions intestines, à l'occasion de la succession au trône, & que les guerres qu'il avoit eues à soutenir contre les Illyriens, les Pæoniens, & d'autres voisins redoutables, l'avoient suffisamment occupé ; mais toutes ces circonstances concoururent à le tirer de l'obscurité, en le préparant à ces événemens qui changerent totalement la face de la Grece. Pour se mettre au fait de cette révolution, il est à propos de jeter les yeux sur les affaires des Macédoniens, & de les lier avec celles des Athéniens.

Les premiers Rois des Macédoniens descendoient des Grecs ; mais les actions de ce Peuple, par qui la Grece entiere fut subjuguée, & le nom des Grecs presque anéanti, seroient, pour entrer dans cette Histoire, de meilleurs titres que l'origine de ses Rois. Semblables à la plupart des Colonies de la Grece, qui adopterent les coutumes & les mœurs des Contrées où elles s'établirent, & rompirent tout commerce avec le Pays maternel, les Macédoniens passerent pour Barbares, & ne furent considérés comme Peuples de Grece que sous le regne de Philippe : aussi n'en ai-je parlé jusqu'à présent qu'en passant, selon que les guerres qu'ils ont eues, ou les alliances qu'ils ont faites, les secours qu'ils ont reçus des Grecs, ou les tributs que les Grecs en ont

tirés, ou quelques affaires de cette nature m'en ont donné sujet; c'est la loi que je me suis prescrite: si je n'ai point détaillé l'Histoire de la plupart des Peuples originaires de la Grèce, proportionnellement au rang qu'ils ont tenu dans le Monde, c'est que j'ai cru qu'il falloit en traiter séparément, ou les renvoyer à l'Histoire des Peuples avec lesquels ils ont été plus étroitement liés.

Les Macédoniens portèrent ce nom longtemps avant que les Grecs passassent dans la Macédoine: ils en avoient encore eu d'autres, qu'ils avoient reçus de leurs Fondateurs & des principaux Habitans de la Contrée: mais ce que nous savons de ces Fondateurs n'est pas moins fabuleux, ni moins sujet à caution, que ce qu'on dit des premiers Législateurs de la Grèce. Le premier Roi de Macédoine dont on ait quelque connoissance certaine, est Caranus, originaire d'Argos, & le seizième dans la succession des descendans d'Hercule: c'est sur cette tradition que Philippe se prétendoit allié d'Hercule, & s'arrogeoit les honneurs divins; vanité qu'il poussa fort loin, mais moins encore que son fils. On dit que Caranus conduisit, sur l'avis de l'Oracle, une troupe de ses compatriotes dans cette Contrée, où il s'établit, & regna: mais Hérodote, que tous les Ecrivains des siècles suivans contredisent, nous donne Perdicas pour le premier Roi de Macédoine. M. Newton concilie ces Auteurs par une conjecture fort vraisemblable: c'est que Caranus & Perdicas fondèrent ensemble le Royaume; qu'ils étoient contemporains, & tous les deux de la famille Royale d'Argos, d'où ils se sauvèrent en même tems, & s'arrêterent dans la Macédoine, qu'ils divisèrent entr'eux,

tr'eux, & qui fut réunie sous la domination seule de Perdicas, après la mort de Caranus; enfin, qu'il faut dater la fondation de ce Royaume aux environs de la XLVI. ou XLVII. Olympiade. On peut, dès ce tems, regarder les Macédoniens comme une Colonie de la Grèce; car on remarque que quelques-uns des successeurs de Perdicas s'appellerent Amyntas, nom commun parmi les Argiens; & nous savons qu'un autre de leur Roi fut admis aux Jeux Olympiques, en faveur de son origine: mais quelques privilèges qu'ils aient réclamés en qualité de Grecs, on ne cessa de les traiter de Barbares, que quand ils eurent porté leurs armes en Asie, & donné atteinte aux libertés de la Grèce. Caranus regna vingt-huit ans, & ses descendans gouvernerent jusqu'aux tems dont nous parlons: mais ces Rois, occupés à se garantir des incursions de leurs voisins, n'ont rien fait de remarquable: leurs regnes ne sont qu'un cours rapide de meurtres & d'usurpations.

Amyntas, second du nom, & le seizième dans la succession au trône depuis Caranus, eut beaucoup de peine à s'y maintenir: il est père de ce Philippe dont nous ne tarderons pas à parler. Il étoit en guerre avec les Illyriens & les Olinthiens, lorsqu'il mourut. Il eut trois fils d'Euridice, sa femme, Alexandre, Perdicas & Philippe, qui tous succéderent à leur pere, chacun à son tour. Il laissa de plus un fils naturel, appelé Ptolomée Alorite. Quelques Auteurs lui donnent encore une femme qu'ils nomment Gigée, & dont ils assurent qu'il eut trois fils, Archélas, Argée ou Archidée, & Ménélas qui fut assassiné par Philippe. Mais cette opinion n'est pas vraisemblable; car Euridice survécut à Amyntas, & fit un rôle considérable sous les regnes suivans. Ale-

xandre & Perdicas eurent des compétiteurs; Pausanias & Ptolomée, son frere, disputèrent à Alexandre un sceptre que leur pere avoit usurpé, & que Pausanias lui-même avoit déjà possédé; on dit que Ptolomée assassina Alexandre, regna trois ans; & périt de la main de Perdicas. Pausanias fut chassé du trône par Iphicrate, que les Athéniens avoient envoyé dans cette Contrée, pour préparer le siege d'Amphipolis. Euridice le présenta devant ce Général Athénien d'une maniere fort touchante: tenant un de ses fils entre ses bras, & l'autre sur ses genoux, elle le conjura, par la bienveillance mutuelle des deux Nations, & par l'amitié personnelle que son époux avoit eue pour lui, de prendre ces orphelins sous sa protection, & de les défendre contre l'usurpateur. Mais cette tendresse maternelle ne s'accorde point avec ce que Justin nous dit d'elle: il raconte que s'étant éprise de son gendre, qu'on croit être Ptolomée, elle fit massacrer ses deux fils pour le placer sur le trône, & qu'elle avoit auparavant attenté à la vie de son mari, dans le même dessein. Quant à Ptolomée, ce que nous en favons de plus vraisemblable, c'est que Perdicas & lui s'en rapportèrent à Pélopidas sur leurs prétentions au trône; que Pélopidas adjugea la couronne à Perdicas; & que pour la sûreté de Perdicas, il emmena en otage à Thebes, Philippe avec beaucoup d'autres. On dit que son pere & son frere Alexandre le donnerent aussi en otage aux Illyriens. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il étoit à Thebes, lors de la mort de Perdicas; & l'opinion commune est, que celui-ci périt dans un combat contre les Illyriens.

La mort de son frere le rappella dans la Macédoine: ce fut alors qu'il eut occasion d'exer-

cer ces talens qui le mirent au dessus de tous les prédécesseurs, & même de tous les Grecs de son tems: cependant il faut convenir qu'il apprit d'eux à desirer la gloire; & d'Epaminondas à l'acquérir: il réunissoit à ces avantages un génie capable des plus grandes entreprises, comme on en peut juger par les difficultés qu'il trouva sur la route du trône, ayant à peine vingt-trois ans, & par la maniere dont il les surmonta. Perdicas avoit laissé un successeur; ainsi le sceptre ne passoit point immédiatement à Philippe: cependant, sur la nouvelle de la mort de Perdicas, il sortit furtivement de Thebes, arriva dans la Macédoine; & profitant de la consternation d'un Peuple exposé aux dangers qui accompagnent presque toujours la minorité des Rois, il se fit déclarer tuteur de son neveu, & bientôt après, Roi. La situation des affaires demandoit un homme tel que lui: les Macédoiens étoient environnés d'autant d'ennemis qu'ils avoient de voisins: les Illyriens, encouragés par la dernière victoire qu'ils avoient remportée, se dispoient à marcher contre eux avec une puissante Armée; les Pæoniens faisoient des irruptions continuelles; & Pausanias, appuyé des Thraces, & Argée des Athéniens, lui dispuoient en même tems la couronne: les Athéniens envoyèrent à Argée une Flotte considérable, & trois mille hommes de troupes.

Dans ces circonstances, au milieu de tant d'ennemis, sur un trône mal affermi, son premier soin fut de s'assurer de son Peuple, de gagner son affection, & de rassurer les esprits vraiment abattus; car on avoit perdu plus de quatre mille hommes dans la dernière action contre les Illyriens. L'adresse de ses remontrances &

la force de son éloquence ne furent pas infructueuses dans cette occasion : il s'appliqua ensuite à les instruire, à les exercer, & à réformer leur discipline. Ce fut alors qu'il institua la *Phalange Macédonienne* : cette troupe marchoit au combat si ferrée, qu'elle pouvoit soutenir le choc de l'ennemi, sans en être ébranlée; usage pratiqué par les premiers Grecs : elle étoit composée, à peu près, de seize mille hommes. Le nom de *Phalange* étoit commun à toutes les Compagnies, & se donnoit fréquemment au corps entier de l'Infanterie; mais celle que Philippe inventa, formoit, selon la description que Polybe nous en a laissée, un carré oblong de quatre cents hommes de front, sur seize cents de profondeur : leurs javelots n'excédoient que de trois pieds la ligne sur laquelle ils étoient rangés : ceux dont la distance du front rendoit les armes inutiles, s'appuyoient sur les épaules de ceux qui les précédoient, & servoient, par leur masse & par leur effort, à donner de la vitesse au corps entier, dont le choc en devenoit plus violent & plus invincible.

Xénophon mourut cette année, la quatre-vingt-dixième de son âge. Malgré le succès de son expédition contre les Perses, il fut exilé pour l'avoir entreprise; car les Athéniens, qui regardoient Cyrus comme l'ami des Spartiates, ne jugeoient pas à propos de lui accorder des secours contre son frere Artaxercès : cependant il se détermina à rentrer dans la Perse, se joignit à Agésilas, & lia avec ce Général une amitié qui a duré tant qu'ils ont vécu. On ignore laquelle de ces deux expéditions est celle qui occasionna son bannissement; mais il est certain qu'il encourut par l'une & l'autre, la disgrâce de ses concitoyens, qui le regarderent dès-lors comme un

homme mal intentionné : soupçon qu'il n'avoit mérité par aucune action. Il est vrai qu'il étoit grand admirateur des mœurs & des constitutions de Lacédémone, & qu'il pensoit assez mal de la Démocratie d'Athènes. De retour en Grece pour la seconde fois, il fit son séjour à Scillonte, Ville située sur le territoire des Eléens, mais du domaine des Spartiates. Lorsqu'Epaminondas envahit la Laconie, il le rentra à Corinthe, où il passa le reste de la vie. C'est au loisir dont il jouit alors, que nous devons presque tous ses Ouvrages; preuves authentiques de la multiplicité de ses talens & de l'étendue de ses connoissances. Aussi grand Capitaine, aussi bon Philosophe, aussi grand Orateur, aussi bon Historien qu'aucun autre de son tems, il entendoit encore la Politique, le Manege, la Chasse, l'Agriculture & la Peinture : il possédoit tous les agrémens du corps, & son vilage étoit une image de la candeur & de la simplicité qui regnent dans ses écrits.

Nous avons fait l'éloge de son Histoire, en parlant des Auteurs dont nous avons tiré cet abrégé : nous nous contenterons de remarquer ici, que c'est le seul Historien que la Grece puisse compter parmi ses Philosophes : c'est par cette raison, sans doute, qu'il saisit la Nature beaucoup mieux qu'aucun de ses contemporains : ses idées & sa diction sont claires : il tenoit de Socrate, sous qui il avoit étudié, la justesse d'esprit & la beauté de l'ordre qu'on lui remarque. Rien de plus héroïque que l'amitié qu'il eut pour son Maître : cela lui fut commun avec Platon, qui, d'ailleurs, ne vécut pas avec lui en trop bonne intelligence : ils étoient, cependant, l'un & l'autre d'un caractère doux & sociable, & n'avoient d'autres ennemis

que ceux que leur mérite leur avoit suscités. Diogene-Laerce dit que la jalousie d'Auteur fut la cause de leur inimitié ; & l'on ajoute, pour confirmer son opinion, que Xénophon n'écrivit sa *Cyropédie*, que pour contraster avec la *République de Platon*. Les Savans disputent entr'eux, s'il faut regarder cet Ouvrage de Xénophon comme une Histoire exacte, ou comme un Roman infructif. Il faut convenir que le caractère qu'il nous a laissé d'Agéilas, sent un peu le panegyrique ; les liaisons intimes qu'il eut avec ce Prince, le rendirent indulgent sur ses défauts ; il relève sa bravoure personnelle & ses autres vertus particulières, & à juste titre ; mais il ne dit pas qu'en qualité d'homme public, il avoit abusé de l'importance de ses services pour étendre son autorité au delà des bornes que Sparte avoit prescrites à ses Rois, & que son opiniâtreté avoit conduit sa Patrie au bord du précipice.

Après que Philippe eut réglé l'intérieur de son Royaume, il songea à écarter les tempêtes qui le menaçoient de tous côtés. Après avoir arrêté, par argent & par des promesses, les efforts des ennemis les plus voisins, il marcha contre les Athéniens, qui s'avançoient à Méthone pour secourir Argée : il leur livra bataille & les défit. La mort d'Argée, qui fut tué dans l'action, termina la querelle ; car il permit aux Athéniens, qui étoient alors en sa puissance, de rentrer dans la Grèce. Ils furent si sensibles à cette preuve de modération, qu'on conclut la paix avec lui ; paix qu'il ne respecta qu'autant de tems qu'il lui en fallut pour vaincre ses autres ennemis, & faire la sûreté de ses Provinces.

Olymp.
CV. 2.

Aussitôt il marcha contre les Péoniens ; & les subjuga : il fondit ensuite sur les Thymiens ; il en

tua sept mille en bataille rangée, & les contraignit d'abandonner tout ce qu'ils avoient conquis en Macédoine. Non-content de barricader son Royaume du côté de la Thrace, pour plus grande sûreté, il jugea qu'il falloit s'emparer d'Amphipolis, Ville située sur le Strymon, poste avantageux, & la clef de ses Etats : il en connoissoit toute l'importance, & il s'en rendit maître au commencement de son regne. Les Athéniens regardoient Amphipolis comme une de leurs Colonies, & la perte de cette Ville leur parut si importante, que quand ils embrasèrent la défense d'Argée, ils songeoient moins à ses intérêts qu'à leurs. Leur dessein étoit d'obtenir la restitution d'Amphipolis, en donnant un Roi à la Macédoine. Philippe s'en aperçut ; & pour garder avec eux quelques mesures, il prit un milieu entre conserver cette place & la restituer ; ce fut de l'ériger en Cité libre : il permit donc aux habitans de secouer le joug de leurs premiers Maîtres, comme s'ils s'affranchissoient eux-mêmes de leur ancienne servitude : mais ils ne jouirent de leur liberté, qu'autant qu'il plut à Philippe, qui ne tarda pas à les subjuguier, grâce à la négligence des Athéniens, qui leur refusèrent du secours, sous prétexte qu'ils romproient la paix qu'ils avoient conclue avec Philippe, l'année précédente ; mais le motif de ce refus n'étoit autre que la promesse que Philippe leur fit de leur livrer la Ville ; promesse qu'il ne leur tint pas. Il n'en demeura pas là ; il s'empara de Pydna & de Potidée : les Athéniens avoient garnison dans celle-ci, il l'en chassa, & la congédia avec tant de marques de bonté, qu'il paroissoit toujours éviter une rupture ouverte ; mais cette affectation ne dura qu'autant qu'elle étoit nécessaire à ses desseins ; cependant

il ne négligeoit rien pour les affoiblir, & les éloigner de ses frontieres. Il assigna aux Olynthiens, les ennemis déclarés de son pere, Pydna & tout son territoire : il n'étoit pas tems de réveiller une vieille querelle avec une Ville qui avoit été assez riche & assez puissante pour résister pendant trois ans aux forces de la Macédoine & de Laécédémone réunies. Il jugea donc à propos d'acheter sa bienveillance, & de la tranquilliser par des présens, tandis qu'il amusoit les Athéniens d'une fausse paix, jusqu'à ce qu'il pût les attaquer les uns & les autres avec avantage. Il supplantait encore, par ce stratagème, les Athéniens, qui, pour se maintenir dans ces Contrées, recherchoient alors l'alliance des Olynthiens. De quelque côté qu'Olynthe se portât, elle étoit capable d'incliner la balance; aussi Philippe & les Athéniens n'épargnerent-ils rien de ce qui pouvoit l'engager dans leurs intérêts.

Il prit ensuite Crinide, qu'il agrandit, & qu'il appella de son nom Philippi. Cette Ville est fameuse par la défaite de Brutus & de Cassius : il y avoit aux environs de cette Ville des mines d'or, auxquelles il fit travailler, & dont il tira des sommes immenses : elles lui produisoient mille talens par an ; ce qui alloit alors au delà des revenus d'Athènes, l'Etat le plus riche de la Grece. Ce trésor n'étoit pas inutile entre les mains d'un homme qui connoissoit la valeur & l'usage de l'argent : ces revenus le mirent en état d'entretenir dans son Royaume un corps de troupes considérable, d'avoir un grand nombre d'espions & de partisans chez l'étranger, & ces mines furent la source de la plupart de ses succès.

Les Athéniens étoient trop occupés de leur côté, pour songer à croiser les progrès de Phi-

lippe. Deux factions partageoient l'Eubée; l'une appella les Thébains, qui ne demandoient pas mieux que d'avoir le pied dans l'Isle; & l'autre eut recours aux Athéniens, à qui cette affaire paroissoit trop importante pour la négliger, (cette Isle faisoit une partie de leurs revenus, sans parler de beaucoup d'autres avantages qu'ils en tiroient): cependant, comme ils ne s'y portoit pas avec toute la vigueur qu'elle demandoit: « A quoi pensez-vous, leur dit Timothée? les Thébains sont dans l'Eubée, & vous êtes ici; ils agissent, & vous délibérez; vous ne courez pas au Pirée; vos voiles ne sont pas tendues, & vous n'êtes pas partis. » Ce discours vif & pressant eut l'effet qu'il en attendoit: en quatorze jours, la flotte fut équipée, & l'on se mit en mer: on chassa les Thébains; on termina la querelle des habitans, & l'on reprit la souveraineté qu'on avoit toujours exercée sur eux. Démosthene rapporte cette partie du discours de Timothée, & s'en sert pour exciter les Athéniens dans une occasion semblable, lorsque Philippe ravageoit les Provinces de la Thrace, qui leur appartenoient.

Ces troubles étoient à peine apaisés, que Byzance, & les Isles de Chio, de Co & de Rhodes, se révolterent, se liguerent ensemble, & donnerent lieu à la guerre des alliés. Charès & Chabrias eurent ordre de partir sur le champ, & de les réduire: on s'avança d'abord contre Chio, dont Chabrias, qui commandoit la Flotte, força le Port; mais abandonné par les autres vaisseaux, il fut enveloppé en un moment, & son vaisseau criblé par les bâtimens ennemis: l'équipage se précipita dans la mer, & tâcha de se sauver à la nage; mais ce Général croyant qu'il étoit indigne de lui & de sa dignité d'abandonner son poste,

fit tête à l'ennemi ; & se défendit jusqu'à ce qu'il fut blessé mortellement. Cornélius Népos, d'une opinion contraire à tous ceux qui ont parlé de cette expédition ; assure qu'il seroit alors comme simple soldat : si cela est, sa conduite en paroît moins blâmable ; car en qualité de Général, il n'est pas possible de justifier son imprudence & son desespoir : cette action est bien d'un homme qui disoit, qu'une Armée de cerfs, commandée par un lion, étoit plus terrible qu'une Armée de lions, commandée par un cerf. Il avoit une autre maxime, qui marquoit plus de vigilance & de circonspection qu'il n'en falloit espérer sur la première : c'est que le meilleur Général étoit celui qui étoit le mieux instruit de ce qui se passoit chez l'ennemi. La bravoure qu'il montra dans cette dernière conjoncture ; & dont on avoit déjà d'autres exemples, & le zèle qu'il fit paroître pour le service de sa Patrie, lui mériteront toujours une place parmi les hommes illustres dans les beaux jours de la Grèce.

Charès fit quelque tentative sur l'Isle avec les forces de terre ; mais il se retira, sur la nouvelle de la mort de son collègue ; & la campagne finit. On commença, l'année suivante, par des préparatifs qui annonçoient une guerre sanglante : les Alliés formèrent une Flotte de cent vaisseaux ; fondirent sur la plupart des Isles dépendantes d'Athènes, les ravagerent ; & firent le siège de Samos. Les Athéniens dépêchèrent à son secours Charès, avec une Flotte de soixante vaisseaux, qu'on renforta dans la suite de soixante autres, sous la conduite d'Iphicrate & de Timothée, qu'on lui donna pour collègues : ces forces se réunirent ; & les Généraux convinrent d'assiéger Byzance : les Alliés abandonnerent Samos pour la secourir, & les deux Flottes se rencontrèrent sur l'Hellepont :

Olymp.
CV. 4.

on alloit en venir aux mains, lorsqu'il s'éleva une violente tempête ; malgré laquelle Charès proposa d'avancer, & de forcer l'ennemi au combat ; mais Iphicrate & Timothée s'y opposerent : là-dessus Charès écrit à Athènes, les accuse de trahison ; on les rappelle ; & on leur demande compte de leur conduite.

Charès eut alors le commandement entier & libre de la Flotte ; mais au lieu de suivre ses dessein contre les Insulaires, sur l'espoir d'une récompense considérable, il courut au secours d'Artabaze, Gouverneur de quelques Provinces de l'Asie Mineure, qui venoit de se révolter contre le Roi de Perse son Maître ; & qu'une Armée de soixante & dix mille hommes, qu'on avoit envoyée contre lui, tenoit dans une situation fâcheuse : il joignit ses forces aux siennes, & ils défirent l'ennemi. Le Roi de Perse irrité de ce procédé, menaça les Athéniens d'envoyer au secours des Insulaires une Flotte de soixante vaisseaux ; ce qui les jeta dans une si grande alarme, qu'ils conclurent la paix, à des conditions dont les Insulaires furent entièrement les maîtres. Le principal article de ce Traité fut, qu'ils seroient dorénavant libres & indépendans : ainsi finit la guerre des Alliés, qui ne dura que trois ans, sans aucune action digne des préparatifs qu'on avoit faits de part & d'autre.

On apprit d'abord, avec quelque joie, le succès de l'expédition de Charès, d'autant que les troupes qu'on y avoit employées, avoient toujours été à la solde d'Artabaze : c'étoit la seule raison dont ce Général pouvoit pallier cette entreprise ; mais le ressentiment du Roi de Perse les jeta dans un autre excès. Charès fut accusé de trahison, pour avoir passé les ordres de l'Etat, &

Olymp.
CVI. 2.

abandonné le service de son Pays : cependant, à l'aide de quelques amis qu'il avoit parmi le Peuple, il se tira de cette affaire.

Iphicrate & Timothée furent moins heureux, quoiqu'ils ne fussent point coupables ; ils avoient refusé d'attaquer pendant une tempête, & d'aller à combattre l'ennemi & les éléments ; c'étoit tout ce qu'on avoit à leur reprocher : mais Chares agrava tellement la chose, qu'ils furent interrogés en forme, révoqués & mis à l'amende : c'est ainsi que Diodore de Sicile rapporte ce fait, que d'autres Auteurs racontent différemment, & avec des circonstances plus remarquables : ils ajoutent que Timothée, taxé à cent talens, qu'il n'étoit pas en état de payer, se retira à Chalcis, où il mourut. Le Peuple se repentit d'en avoir usé si sévèrement avec lui, (il se repentoit assez ordinairement, quand il étoit trop tard.) & lui remit la neuvième partie de la taxe qu'on lui avoit imposée. Son fils Conon paya les dix talens qui restoit, & on les employa à réparer les murs : on fit alors une réflexion, qui n'étoit pas à l'honneur des Athéniens : c'est que ces murs, qu'on avoit élevés des dépouilles que l'aient avoit remportées sur l'ennemi, se réparoient avec une taxe qu'on exigeoit injustement du petit-fils.

Iphicrate, qui craignoit le sort de Timothée, introduisit dans l'Assemblée un grand nombre de jeunes gens, armés de poignards, qu'ils avoient soin de faire briller de tems en tems aux yeux des Juges, dans le cours de l'examen. Cette menace eut l'effet qu'il en attendoit : les Juges furent intimidés, & Iphicrate absous. Comme on lui reprochoit dans la suite ce procédé violent : « Après avoir fidèlement servi ma Patrie, il y auroit eu de la folie, dit-il, à ne pas tenter de me servir utile-

ment moi-même » : & certes, quel qu'injurieux que fût ce stratagème à l'équité publique, les jalousies & le caprice du Peuple le rendoient excusable : il étoit perpétuellement en alarmes, quelques mesures qu'on prit avec lui : sans égard pour les Généraux, il les oublioit si-tôt qu'il n'en avoit plus besoin : le tems de leur emploi expiré, il les approuvoit ou les censuroit, selon que leur faction étoit la plus puissante ou la plus foible : enfin, ils étoient abandonnés à la merci du premier petit Démagogue, qui avoit assez d'art pour soulever la multitude. Faut-il s'étonner, après cela, si la plupart d'entr'eux ; dégoûtés du service de leur Patrie, se retirèrent dans un exil volontaire, ou prirent de l'emploi chez l'étranger, de sorte qu'à peine Athènes trouvoit-elle des Généraux pour ses Armées ? Il faut regarder ce défaut dans le Gouvernement, comme une des causes principales de la décadence de la République, qui va commencer à se faire sentir. Cornélius-Népos date de ce tems, le déclin de la puissance de ce Peuple, & remarque que Chabrias, Iphicrate & Timothée, furent ses derniers Capitaines : cependant, il faut convenir que la Grèce eut encore après eux des hommes qui se signalèrent par les services qu'ils rendirent à l'Etat ; mais il est certain qu'ils ne furent pas en assez grand nombre, & qu'ils ne se succéderent pas assez rapidement, pour conserver l'ancienne discipline dans les troupes, échauffer les citoyens de l'esprit dont leurs ancêtres étoient possédés, & soutenir la gloire de la Nation.

Pour ce qui est d'Iphicrate, soit qu'il ait abandonné le service, soit que l'Etat ait cessé de lui donner de l'emploi, il n'en est plus question : on dit cependant qu'il parvint à une grande vieillesse ;

Diodore assure qu'il mourut avant la bataille de Chéronée, qui se livra dans la cxi^e. Olympiade; mais il ne fixe le tems, ni ne rapporte les circonstances de sa mort; ainsi, nous pouvons supposer qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite. Quoi qu'il en soit, l'Etat perdit beaucoup en lui: il avoit été chargé de différentes affaires, qu'il avoit terminées avec un succès digne de sa prudence & de son adresse: il servit utilement son Pays, & le servit à tems: il se fit moins de réputation par ses exploits, que par son exactitude & sa sévérité à faire observer la discipline qu'il réforma: il étoit perpétuellement sur ses gardes, & laissoit aux accidens, pour le surprendre, le moins de tems qu'il pouvoit: lorsqu'on lui demandoit par quelle raison il fortifioit son camp dans un Pays qui appartenoit à des Alliés: C'est que, *je n'y pensois pas*, disoit-il, est la plus mauvaise excuse qu'un Général puisse apporter: ses troupes étoient si rompues dans les exercices, & si dociles à ses ordres, que, lorsque le signal étoit donné, elles savoient ce qu'elles avoient à faire, & s'en acquittoient d'elles-mêmes, comme si chaque soldat eût été un bon Officier: cela se fit remarquer dans l'action de Corinthe, où il arrêta les progrès d'Agésilas, qui alloit inonder tous les Etats des Alliés d'Athènes: ses troupes étoient connues & distinguées dans l'Armée des Grecs, sous le nom de *Troupes d'Iphicrate*, comme les soldats de Fabius parmi les Romains: il comparoit les parties d'une Armée aux membres du corps humain: l'Infanterie légère, c'étoit les mains; la Cavalerie, les pieds; le corps de l'Armée, la poitrine; & le Général, la tête: il donna au soldat des armes & des habits plus commodes, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Malgré toutes les preuves qu'on a de sa

vigilance & de son application, on l'accuse d'indolence & d'emportement; ce qui n'entre point dans le caractère d'un homme de fortune, & qui ne devoit la plus grande partie de son élévation qu'à lui-même. Il étoit sans naissance: quelques Historiens nous le donnent pour fils d'un Cordonnier: sa conduite ne se ressentit point de la bassesse de son extraction: il répondit fièrement à un des descendans d'Harmodius: *Il est vrai que je suis le premier de ma famille; & que vous êtes le dernier de la vôtre*. Il faillit dans un combat, où il fut blessé, un ennemi corps à corps, & l'emporta tout vivant, & en armes, dans son vaisseau: outre les emplois que son mérite personnel lui procura, il eut encore le bonheur d'épouser la fille de Cotys, Roi de Thrace, dont il eut un fils, appelé Méxithée, qui se fit plus d'honneur d'être né d'un citoyen d'Athènes, que d'une Princesse de Thrace. Comme on lui demandoit à qui de son père ou de sa mère il avoit le plus d'obligation: *A ma mère*, répondit-il; *car mon père a fait tout ce qu'il a pu pour me rendre Thrace; & ma mère, tout ce qu'elle pouvoit pour me rendre Athénien*. Outre les vertus d'un homme de guerre, Iphicrate eut encore les qualités d'un grand Orateur: il assembloit chez lui compagnie, & se faisoit un plaisir de déclamer devant elle. Plutarque lui reproche d'être sorti, en cela, de son état, & de s'être donné un ridicule: il ajoute qu'un jour, vaincu par l'éloquence de son antagoniste: *Mes adversaires*, dit-il, *ne regardant point la cause comme perdue, ont les bons Acteurs; mais ma Pièce est la meilleure*.

Dans une expédition contre ce Cotys dont nous avons parlé, Timothée fit un butin de la valeur de cent talens, qu'il remit dans le Trésor public, sans en réserver la moindre partie: on

rappella ce trait , à la honte de ses accusateurs , lorsqu'il fut condamné à une amende de cent talens , & contraint d'abandonner Athenes , parce qu'il n'étoit pas en état d'acquitter cette somme : il fut aussi sensible à cette disgrâce , que le peut être un homme qui n'en avoit point encore effuyé. Jusqu'alors il avoit réussi dans toutes ses entreprises ; ce qui donna lieu à quelque jaloux de son bonheur , de le peindre dormant , & la Fortune à ses côtés qui jettoit des filets sur les Villes. Il ne prit point la chose en raillerie : il répondit hardiment , que la Fortune n'avoit aucune part dans ses victoires ; & qu'il les devoit toutes à ses talens. Plutarque dit que la Déesse , choquée de cette vanité , l'abandonna , & que rien ne lui réussit depuis. Pour lui donner le titre de Général heureux , il suffiroit qu'il eût rendu la Souveraineté des Mers aux Athéniens , & il faut avouer qu'il y contribua ; mais Conon , son pere , avoit préparé cette révolution à la journée de Gnide. Plusieurs circonstances concoururent ensuite à diminuer la puissance des Spartiates : nous avons vu comment les Athéniens profiterent du désordre de leurs affaires ; dans le tems même qu'ils étoient unis avec eux par les alliances les plus étroites. Timothée égala son pere les armes à la main , & entendit beaucoup mieux le gouvernement & les affaires : il s'étoit fait un grand fonds de connoissances , & possédoit particulièrement l'art de bien parler.

Alexandre-le-Grand naquit la premiere année de la CVI^e. Olympiade. En recevant la nouvelle de sa naissance , Philippe apprit que Parménion , son Général , venoit de remporter une victoire considérable sur les Illyriens , & qu'il avoit été couronné dans les Jeux Olympiques. Il écrivit lui-même

même au Philosophe Aristote qu'il avoit un fils , & lui en recommanda l'éducation de la façon du monde la plus flatteuse : *Je suis moins obligé aux Dieux , lui dit-il , de m'avoir donné un successeur , que de me l'avoir donné du vivant d'Aristote.*

CHAPITRE IV.

Depuis la Guerre des Alliés , jusqu'à la fin de la Guerre des Phociens ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.

LA fin de la Guerre des Alliés fut le commencement d'une autre plus importante & plus longue : on l'appelle la *Guerre des Phociens* , ou la *Guerre Sacrée*. La Nation entiere entra dans cette querelle , dont la Religion étoit le motif : en voici le sujet. Les Phociens labourerent une piece de terre qui appartenoit au Temple d'Apollon : leurs voisins se récrierent contre ce sacrilege : l'affaire fut portée devant les Amphyctions , qui condamnerent les Phociens , & les taxerent à une amende considérable : ils n'étoient point en état d'acquitter la somme ; ils appellerent de la sentence , citerent Homere , & soutinrent que la direction du Temple , & l'administration de ses revenus leur avoient anciennement appartenu.

Philomele , un des principaux citoyens d'entre eux , & le tison de cet incendie , les excita à prendre les armes , & se mit à leur tête. Il s'adressa d'abord aux Spartiates , que les Amphyctions avoient aussi condamnés à une amende , à la sollicitation des Thébains , pour s'être emparés de la citadelle après la bataille de Leuctre. Cette conformité les dispoisoit assez à faire alliance avec

lui ; mais ils ne jugerent pas à propos de se déclarer ; cependant ils l'encouragerent à suivre son dessein , & lui fournirent secrètement de l'argent. Philomele leva des troupes , & s'empara du Temple. De tous ses voisins , les Locres furent les seuls qui lui firent quelque résistance ; il les défit , & biffa le décret des Amphyctions qu'on avoit gravé sur les colonnes du Temple. Pour confirmer son autorité , & pallier ses procédés , il crut devoir consulter l'Oracle , & se munir d'une réponse favorable : il vainquit les refus de la Prêtresse par ses menaces , & elle lui dit qu'Apollon lui permettoit de faire tout ce qu'il voudroit ; ce qu'il prit , & divulgua comme un oracle décisif.

Les Amphyctions s'assemblerent une seconde fois , & déclarerent la guerre en forme aux Phociens. La querelle devint générale , & chacun prit le parti qui convenoit à ses intérêts. Les Athéniens , les Spartiates , & quelques autres habitans du Péloponnese se déclarerent pour les Phociens ; & ils eurent contre eux les Locres , les Thessaliens , les Thébains , & les autres Etats circonvoisins. Avant que d'entrer en campagne , Philomele s'engagea solennellement à ne pas toucher aux richesses du Temple , & jura de n'avoir eu d'autre dessein , en s'en emparant , que de rétablir le Pays dans ses anciens privilèges. Mais le besoin leva bientôt ses scrupules ; il puisa dans le trésor de quoi soutenir ses alliances , & commencer la guerre : avec cette ressource il put augmenter la paie de ses soldats , & se faire une nombreuse armée : il marcha contre les Locres avec dix mille Fantassins & autant de Chevaux , & les battit , malgré le renfort qu'ils avoient reçu des Thébains : il vainquit aussi les Thessaliens & leurs voisins ; mais les Thébains arrêterent ses progrès

avec un corps de treize mille hommes : ils avoient été les plus ardens à poursuivre la condamnation des Spartiates & des Phociens ; ils furent les plus zélés à les combattre ; ils s'acharnerent contre eux avec toute la fureur dont on est possédé dans une guerre de Religion. Ayant surpris un grand nombre de soldats mercénaires des Phociens qui fourageoient , ils les condamnerent à mort , & les exécuterent comme des sacrileges. Les Phociens usèrent de représaille , & leur apprirent à observer plus exactement les loix de la Guerre ; mais quelque tems après , attaqués par les Thébains dans des lieux couverts de bois , & accablés sous le nombre , ils furent presque tous massacrés. Philomele , poursuivi jusqu'au bord d'un précipice , aima mieux se jeter du haut d'un rocher , que de tomber entre les mains des ennemis. Justin dit qu'il périt dans le combat. Quoiqu'il en soit , il fit une si vigoureuse résistance dans cette action , & se conduisit jusqu'alors avec tant de prudence , que si sa cause eût été plus juste , il pouvoit entrer en parallèle avec les plus grands hommes de son tems ; mais il jouoit le rôle d'un misérable aventurier , qui dénoit intrépidement les hommes & les Dieux ; & qui , pour défendre ses impiétés , avoit enveloppé son Pays dans une guerre sacrilege.

C'est ainsi que se passerent les deux premières années de cette guerre. Dans ces entrefaites , Philippe étendoit & fortifioit ses frontieres , en s'emparant de toutes les places qui lui convenoient , ou qui l'incommoient. Méthone étoit du nombre des dernières ; c'étoit le refuge de ses ennemis : il la prit d'assaut , la démantela , & ajouta son territoire aux domaines de la Macédoine : il perdit un oeil dans ce siege , d'un coup de fle-

che : il supporta les circonstances de cet accident plus impatiemment que sa blessure. Un nommé Aster, d'Amphipolis, si habile tireur qu'il tuoit les oiseaux à la volée, lui offrit ses services : *Quand j'aurai guerre avec les hirondelles*, lui dit-il ; *je vous donnerai de l'emploi.* Cet homme choqué de cette réponse, se jeta dans la Ville, & lui lança une fleche avec cette inscription : *A l'œil droit de Philippe.* Philippe la lui renvoya avec cette autre : *Si je prends la Ville, Aster sera pendu ;* & il étoit homme à lui tenir parole : depuis ce tems, il ne parla jamais de l'œil, & ne put entendre prononcer le mot *Cyclope.*

Olymp. CVI. 4. Les Thébains crurent que la mort de Philomèle éteindroit la guerre, & se retirèrent ; mais Onomarque, intéressé à la continuer, lui succéda. Les Amphycions l'avoient taxé à différentes sommes qu'il n'étoit point en état d'acquitter : il rassembla le reste de ses troupes, en leva de nouvelles, fit battre de la monnoie, avec laquelle il s'attacha ses alliés, & en enleva quelques-uns à l'ennemi. Les Theffaliens, les plus formidables d'entre eux, s'étoient engagés à garder la neutralité ; mais Philippe les entraîna dans son parti, en les délivrant de leur Tyrân. Lycophron de Pheres, après avoir trempé dans l'assassinat de son frere Alexandre, lui succéda en qualité de libérateur, & gouverna d'abord avec assez de modération ; mais il suivit bientôt les traces de ses prédécesseurs, & ses sujets implorèrent le secours de Philippe. Lycophron, de son côté, eut recours aux Phociens, & la querelle qui leur étoit particulière, devint générale. Onomarque commença donc ses hostilités, autant en faveur du Tyrân, que de la cause des Phociens ; il prit quelques Villes, & entra dans la Béotie. Pour arrêter ses progrès,

les Thébains marcherent contre lui ; mais les conjonctures où ils se trouvoient, n'étoient pas favorables à leur dessein : ils venoient d'envoyer quatre mille hommes au secours d'Artabaze, sous la conduite de Pammenès, qui fit honneur à sa Patrie ; cependant ils s'en tirèrent avec succès.

Onomarque fut plus heureux contre Philippe : il remporta sur lui de grands avantages dans deux différentes rencontres, & jeta parmi ses troupes une si grande terreur, qu'elles refusoient de retourner au combat : cependant on en vint à une action générale : les deux Armées étoient chacune de vingt mille hommes : six mille Phociens demeurèrent sur le champ de bataille, & trois mille furent faits prisonniers. Onomarque fut des premiers, Philippe fit pendre son cadavre, & jeter dans la mer tous les prisonniers, comme des sacrileges. Ce châtement donna une haute opinion de sa Religion, dont il fut alors tirer bon parti ; & les Theffaliens qui recouroient leur liberté par ce moyen, le regarderent comme une preuve de sa justice & de sa générosité. Lycophron s'éclipça dans la déroute générale, & abandonna Pheres avec son frere Pitholaius. Il reparut, quelque tems après, à la tête des Phociens, & tenta de se rétablir dans la Souveraineté. Les Theffaliens méritoient bien le service que Philippe leur rendit ; il devoit la victoire à leur Cavalerie. Ils eurent part dans toutes celles qu'il remporta dans la fuite ; aussi ne rompit-il jamais l'alliance qu'il avoit faite avec eux.

Onomarque laissa le commandement à son frere Phaillus, qui se soutint par les mêmes voies que ses prédécesseurs. Il avoit beaucoup d'argent en sa disposition ; il augmenta le nombre de ses alliés par des distributions considérables, & celui

de ses troupes par une augmentation de paie. Il entra dans la Béotie; mais maltraité par les Thébains dans trois actions différentes, il revint sur les Locres: il eut plus de succès contre eux; il leur prit des Villes; mais quelque tems après, il tomba en langueur, & mourut.

Un différend qui survint entre les Spartiates & les habitans de Mégalopolis, fut sur le point d'arrêter le cours de cette guerre. Ces derniers, qui seuls n'étoient point en état de faire tête à l'ennemi, appellerent à leur secours les Argiens, les Sycioniens, & les Messéniens; les Thébains se joignirent encore à ceux-ci; & ces Peuples réunis étoient en état de balancer les forces de Lacédémone, malgré le renfort de trois mille hommes d'Infanterie qu'elle exigea des Phociens, & celui de Cavalerie qu'elle reçut de Lycophron & de son frere Pitholais. Tous ces préparatifs annonçoient une longue querelle; cependant, après la prise d'une ou de deux Villes, & quelques actions, assez vives à la vérité, on fit une treve, & les Armées se séparèrent.

Phalécus, fils d'Onomarque, eut le commandement après la mort de Phaëllus: comme il étoit fort jeune, on lui donna Mnasiéas pour collègue: il périt dans le premier combat qu'il donna: cependant des irruptions réciproques, & quelques escarmouches, firent durer la guerre: les frais de cette expédition avoient épuisé les finances des Thébains, & ils étoient réduits à la dernière extrémité, malgré le butin considérable qu'ils avoient fait; lorsqu'ils demandèrent du secours au Roi de Perse, qui leur avança trois cens talens.

Olymp.
CVII. 2.

Jusqu'à présent Philippe n'avoit presque point eu de part dans cette guerre; ce n'étoit qu'en qualité de protecteur des Thessaliens qu'il avoit

combattu Onomarque: mais peu satisfait des avantages qu'il avoit remportés sur ce Général, & de l'estime qu'il s'étoit acquise par ses autres exploits, il étendit ses vues, & médita la conquête de la Grece. Sous prétexte de marcher contre les Phociens, il fit une tentative sur les Thermopiles, qu'il appelloit la clef du Pays. Ce passage introduisoit immédiatement en Attique; aussi les Thébains prirent-ils l'alarme, & le prévirent. En attendant une occasion favorable, il continua ses conquêtes dans la Macédoine, & étendit ses frontieres du côté de la Thrace, s'emparant de toutes les Villes qui bordoient l'Hellepont, & préparant, par de nouvelles expéditions, celle qu'il avoit résolue contre les Grecs.

C'est Démosthene qui fit échouer l'entreprise de Philippe sur les Thermopiles. Démosthene se distingua sur la fin de la guerre des alliés, lorsqu'Athènes s' alarma des préparatifs de la guerre: c'est lui qui, pour conserver la balance dans la Grece, conseilla à ses concitoyens de protéger Rhodes & Mégalopolis contre Thebes, Lacédémone, ou quelqu'autre ennemi que ce fût, si la puissance de cet ennemi étoit capable, en s'accroissant par cette conquête, de leur donner de l'ombrage. Le rôle qu'il va faire est extraordinaire; la part qu'il aura dans les affaires publiques est si grande, que la connoissance particulière de cet homme prodigieux ne peut qu'embellir & éclairer l'Histoire de son tems. Ce motif & le desir de lui rendre justice, ne me permettent pas de glisser sur son caractère: il doit la bonne partie de sa réputation à son éloquence; mais non moins éclairé Magistrat & bon Citoyen que grand Orateur; si l'on considère le succès des ambassades dont il fut honoré, des alliances qu'il for-

ma, des Traités qu'il conclut, & de toutes les négociations où il fut employé ; si l'on considère le zèle & l'intégrité qui se manifestent dans toutes ses actions, on conviendra que l'Art oratoire, le fondement de son élévation, n'étoit peut-être pas son plus grand talent, & que cette qualité n'eut sur les autres que l'avantage de les perfectionner & de les produire.

La Nature lui avoit préparé bien des obstacles à surmonter, avant que d'être aussi grand Rhéteur qu'il le devint. Il avoit la prononciation vicieuse, la voix & la poitrine foibles, & la déclamation désagréable : le travail & l'opiniâtreté vainquirent ces défauts. Pour fortifier sa voix, il déclamoit sur des lieux élevés ; il corrigea sa prononciation avec de petits cailloux qu'il mettoit dans sa bouche ; il reforma son geste devant un miroir, & se donna toutes les grâces de la déclamation, à l'aide des meilleurs Comédiens de son tems : cette partie de l'Art oratoire lui paroissoit essentielle. Si son extérieur étoit cultivé, ses discours ne furent pas négligés : il se forma sur Thucydide, dont il transcrivit l'Histoire huit fois de sa propre main. Pour se rendre assidu à l'étude, il se rasoit la moitié de la tête, & s'enfermoit dans un souterrain jusqu'à ce que ses cheveux fussent revenus, & qu'il pût se présenter avec décence. Il avoit encore l'habitude de haranguer sur le bord de la mer, afin que le bruit des flots l'accoutumât au tumulte des assemblées populaires, dont il est une fidelle image.

On reconnoît à ces soins qu'il n'étoit pas un Orateur ; & ses succès nous apprennent jusqu'où le travail peut conduire, en dépit de la nature. L'ambition lui fut encore un puissant aiguillon : il n'avoit que seize ans, lorsqu'il entendit Calli-

trate dans une affaire importante : il étoit question de savoir, si Oroe étoit du domaine d'Athenes, ou de Thebes : Callistrate parloit pour les Athéniens : les applaudissemens qu'il reçut, enflammerent le jeune Démosthène, & le décidèrent, dès ce moment, pour l'Art oratoire. Deux ans après cet événement, il fit son coup d'essai contre les tuteurs, qui avoient dissipé son patrimoine, dont il recouvra une partie : ce succès l'encouragea à parler dans une assemblée publique ; mais il s'en acquitta si mal qu'il fut sifflé : il se hasarda une seconde fois ; on ne l'écouta pas plus favorablement ; & il se retiroit confus & désespéré, lorsque Satyre l'aborda, & lui conseilla de continuer : il lui fit réciter quelques vers de Sophocle, ou d'Euripide, que ce Comédien répéta avec tant d'ame, d'esprit & d'emphase, que son élève s'apperçut aisément que l'élocution lui manquoit entièrement : mais il l'acquiesça avec sa persévérance & les instructions de son Maître, & se corrigea de toutes les mauvaises habitudes qu'il avoit contractées. Il n'est pas évident qu'il faille attribuer ce trait à Satyre ; il semble qu'on l'a confondu avec les Comédiens Andronique & Néoptolème, qui n'étoient pas moins fameux que lui ; mais on convient que tous les trois contribuèrent à former Démosthène.

Corrigé de ses défauts, il reparut en public avec tant de succès, que le Peuple accouroit des extrémités de la Grece pour l'entendre : il passa pour le modele des Orateurs : il n'eut point d'égal parmi ses compatriotes, & les Romains n'ont eu que Cicéron qu'on lui pût comparer. Lequel de ces deux Orateurs mérite la préférence, c'est une question que les Anciens ont agitée, mais qu'ils n'ont osé décider : ils se sont contentés

d'opposer leurs beautés, & de montrer qu'ils étoient l'un & l'autre parfaits dans leur genre. Mais pour me borner à Démosthène, je dirai que son éloquence est grave & sévère comme son caractère; mais vigoureuse & sublime, hardie, puissante & impétueuse: il est plein de métaphores & d'apostrophes: il invoque les Dieux, les Astres, les Elémens, & les Mânes de Salamine, de Marathon, d'un ton si pathétique, qu'on le croit inspiré: s'il n'est pas insinuant & flatteur, comme il convient quelquefois à un Orateur, ce n'est pas qu'il manque d'art & de délicatesse; il en a dans l'occasion; il sait remuer le Peuple, & se servir de ses préjugés pour l'amener à son but, même par les efforts qu'il paroît employer pour l'entraîner d'un autre côté: mais il faut convenir que la véhémence dans l'action & dans l'expression forme son caractère distinctif; qualité qui manquoit particulièrement aux Orateurs de son tème: telles étoient l'insolence & la hauteur, les caprices & les jalousies, l'indolence & la corruption du Peuple, qu'il n'y avoit que l'esprit & la fermeté, l'emportement & l'énergie de Démosthène qui pussent le réveiller, l'effrayer, & le prévenir contre les dangers qui le menaçoient.

Mais l'éloquence de Démosthène n'eût point eu cet empire sur lui, si l'opinion qu'on avoit de son intégrité, n'en eût préparé les impressions; c'est elle qui donnoit du poids & de la force à tout ce qu'il disoit; c'est l'idée qu'on avoit de sa sincérité & de son désintéressement particulier, qui lui procuroit l'attention de ses concitoyens, & qui les déterminoit: c'est-là ce qui faisoit dire à Philippe, *que cet Orateur pouvoit plus contre lui, que toutes les Flottes & les Armées de la Grece, & qu'il n'avoit d'ennemi que Dé-*

mosthène. Il ne manqua pas de le tenter par des offres; mais il les rejetta toutes; & Plutarque dit que tout l'or de la Macédoine ne l'auroit pas corrompu. Cette inflexible intégrité se démentit un peu sous les regnes suivans; l'inégalité de sa conduite donna lieu à ses ennemis de l'accuser de trahison; & il fut condamné à l'amende, emprisonné, & dans la suite envoyé en exil. Quelques Auteurs regardent cette accusation comme une calomnie sans fondement; mais le fait est si généralement reconnu, & détaillé avec tant d'exactitude, qu'il est difficile d'y répondre. Voici comment on le raconte: Harpale, Officier d'Alexandre, ayant pillé une partie du trésor de son Maître, dont il avoit la garde, se fit une somme considérable, & se retira chez les Athéniens. Dans la crainte d'encourir l'indignation d'Alexandre, & de s'attirer une guerre, on délibéra si on le recevroit, & l'avis de Démosthène étoit qu'on le congédiât; mais Harpale leva toutes les oppositions, en distribuant son argent aux Orateurs. Entre les richesses qu'il leur étaloit, Démosthène fixa ses yeux sur une coupe d'or dont il demanda le prix, après en avoir admiré le travail & la beauté. L'intelligent Harpale la lui envoya pendant la nuit, accompagnant ce présent de vingt talens en argent. Le lendemain, Démosthène se présenta dans l'assemblée, la tête affublée d'un morceau de drap; & au lieu de parler sur l'affaire en question, comme on s'y attendoit, il fit signe, de la main, qu'il avoit perdu la voix: mais la libéralité d'Harpale avoit transpiré. Il voulut alors se défendre; le Peuple furieux refusa de l'écouter. Dans ce tumulte, un Plaissant se leva, & dit: *Eh quoi, Messieurs, n'écouteriez-vous pas l'Échançon d'Alexandre? D'autres ajoutoient, que*

L'Orateur avoit été attaqué, pendant la nuit, d'une esquinancie d'or, & l'on fabriqua un terme (*) pour désigner cette maladie. Démosthène, que ses concitoyens avoient estimé, & même respecté jusqu'à la vénération, ne put soutenir leur mépris; il fut d'autant plus sensible à leurs investives, qu'il s'étoit piqué d'une vertu plus austère, & que son intégrité étoit la base de la confiance qu'on avoit en lui. Il faut convenir qu'il aimoit l'argent, & cette fois n'étoit pas la première qu'il recevoit furtivement des présens. On l'accusoit encore de mettre sur mer, espece de trafic qui déshonoroit alors. Zénon brava dans la suite ce préjugé, au hazard de décrier sa Philosophie. Démosthène paya donc le tribut à la corruption de son tems. Il est vraisemblable qu'il eût eu moins de passion pour les richesses, s'il eût eu moins d'ambition; & qu'il ne désira les unes que pour satisfaire à l'autre. En ceci, l'Homme d'Etat imita Périclès, que l'Orateur avoit pris pour modèle. Démosthène n'avoit pas, comme lui, l'administration des deniers publics; aussi le Peuple n'en obtint-il pas d'aussi considérables distributions. Cependant il fit travailler aux murs de la Ville; il équipa des vaisseaux, racheta des prisonniers, maria quelques filles, que l'indigence retenoit dans le célibat, donna des spectacles & des fêtes, & n'oublia rien de tout ce que sa fortune lui permettoit: cet usage des richesses excusé, en quelque sorte, la soif d'en acquérir. A ce défaut, on en peut ajouter un autre, de son propre aveu; c'est la lâcheté. Quelles contradictions dans le caractère de ce grand homme! Celui qui s'opposoit avec une fermeté héroïque à toutes les brigues des ennemis de l'Etat,

(*) Ἀρρυσίαρχυ.

étrangers ou domestiques; celui qui brava cent fois avec intrépidité la fureur d'un Peuple assemblé, craignoit la mort sur le champ de bataille: il juroit, dit Plutarque, par ceux qui périrent à Marathon, qu'il ne les imiteroit pas. Ce qui doit étonner davantage, c'est qu'il refusa la vie quand on la lui offrit, & que personne ne mourut jamais plus bravement. Les taches dont je viens de parler, obscurcirent un peu la beauté de son caractère; & Phocion qui lui succéda, quoique soupçonné d'entrer dans les intérêts du Macédonien, & son inférieur à tous égards, mérita, par plus d'équité & plus de valeur, la réputation de plus grand homme. Cependant, on peut dire que Démosthène rendit plus de services à l'Etat qu'aucun de ses contemporains; il fut le rempart d'Athènes & de la Grece en général, & l'écueil de la plupart des desseins de Philippe, auxquels il est tems que nous revenions.

Les deux années suivantes de la guerre des Phociens se passerent en escarmouches & en irruptions, & il n'y eut aucune action considérable; nous remarquerons seulement que Philippe y avoit eu quelque part. Lorsqu'il s'aperçut que les Athéniens lui fermoient l'entrée de la Grece, il tourna ses armes contre les places éloignées qui dépendoient d'eux, en qualité de conquêtes ou de colonies: il tomba sur les Olynthiens, qu'il avoit toujours regardés de mauvais œil, quoiqu'il les eût ménagés, tant qu'il avoit été occupé à d'autres expéditions; mais alors leur perte fut résolue. En s'avançant vers leur Ville, il leur fit dire, en deux mots, ou qu'ils eussent à en sortir, ou à le chasser de la Macédoine. Incontinent, les Olynthiens firent demander du secours aux Athéniens; l'affaire fut mise en grande délibération. Démosthène ap-

puya leur demande ; & dévoilant ; à cette occasion , l'artifice & les desseins de Philippe , il se déchaina contre lui avec toute la fureur possible , & n'oublia rien de ce qui pouvoit enflammer le Peuple : il le peignit comme un usurpateur injuste , un orgueilleux tyran , & un perturbateur du genre humain , comme un homme sans religion & sans foi , sans principes d'honneur & d'intégrité , & sans égard pour les loix humaines ou divines. Quant aux dangers qu'ils en avoient à craindre , il le représenta comme un Prince vigilant , infatigable , intrépide & fortuné , qui se procurait , par les richesses , les succès dont il désespéroit les armes à la main , & qui n'oubloit rien pour corrompre ceux qu'il n'avoit pu vaincre. Mais de peur que cette image effrayante ne décourageât le Peuple , & qu'on n'osât songer à se défendre contre un ennemi si redoutable , il retourna la médaille , & le montra présomptueux , imprudent , téméraire , formant des projets sans fondement , & mesurant la grandeur de ses desseins , bien moins sur celle de ses forces , que sur l'étendue de son ambition. Toutes ces peintures différentes de Philippe étoient proportionnées aux impressions que l'Orateur se propoisoit de faire. Mais pour avoir des idées justes du caractère de ce Prince , nous devons adoucir les traits & les couleurs que l'Orateur emploie dans la chaleur de son zèle & de son action : ces exagérations étoient nécessaires pour réveiller un Peuple assoupi par les plaisirs , & séduit par d'autres Orateurs ; car Philippe avoit ses partisans , qui combattoient contre Démosthène.

Démade étoit un des plus habiles & des plus zélés : raisonneur vif & subtil , il parloit bien & sur le champ : il avoit cet avantage sur Démof-

thène , dont on disoit que les ouvrages sentoient l'huile & la lampe. Comme on demandoit à Théophraste ce qu'il pensoit de ces deux Orateurs , il répondit que Démosthène étoit digne d'Athènes , mais qu'Athènes n'étoit pas digne de Démade. Ce n'est pas que celui-là ne se soit signalé dans quelques occasions par des discours impromptus ; mais ce n'étoit ni son talent , ni sa coutume : aussi disoit-il que parler devant un Peuple sans être bien préparé , c'étoit lui manquer de respect ; qu'il y avoit quelque chose d'oligarchique dans cette méthode ; que c'étoit entraîner par la force , au lieu de gagner par la persuasion. Quel que fût le mérite & l'esprit de Démade , on ne peut le regarder que comme un mauvais citoyen : il répondit à ce reproche , qu'il avoit quelquefois parlé contre lui-même , mais jamais contre la Patrie ; il ne s'excusoit pas toujours ; d'autres fois il faisoit gloire de sa vénalité. Il disoit un jour à un Comédien qu'on avoit gratifié d'un talent pour avoir excéllé dans son rôle , qu'il n'étoit pas extraordinaire qu'on lui eût donné un talent pour avoir parlé , puisqu'il en avoit reçu , lui , dix pour se taire. Son intempérance fut la cause de cette lâche prostitution : il aimoit naturellement les repas & la profusion ; & c'est pour cette raison qu'Antipater le comparoit dans sa vieillesse aux animaux sacrifiés , dont tous les membres sont consumés , excepté le ventre & la langue. Démosthène & Démade ne vécurent en bonne intelligence que quand leurs desseins s'accorderent : mais la jalousie de profession , & la différence d'intérêts & de caractères ne leur permirent jamais d'être vraiment amis ; ils en vinrent même à une haine ouverte , qui coûta la vie à Démosthène.

Hyppéride eut , à peu près , les mêmes vertus

& les mêmes vices que Démaïde : ses discours étoient plus médités : il parloit avec le même esprit & le même sel, mais avec un peu moins de vivacité : on l'égalé communément à Démosthène, & on le compte parmi les dix principaux Orateurs de ce tems, quoique Plutarque n'en fasse aucune mention. Il eut beaucoup de peine à se concilier la faveur du Peuple. Homme sans foi, & sans égard pour les liaisons qu'il formoit, il ne les respecta qu'autant qu'elles alloient à ses fins : il n'eut pas grande part dans les affaires avant le regne d'Alexandre : voulant alors allier les rôles de traître & de bon citoyen, il devint la victime de sa politique & du ressentiment d'Antipater. Chef des assemblées du Peuple, il usa des mêmes ruses que ses collègues ; c'étoit de travailler à leur intérêt particulier, d'irriter le Peuple, & de le séduire par des déclamations, jusqu'à ce qu'on l'eût embarqué dans une guerre inutile, ou amené à une paix honteuse. Mais tôt ou tard ils furent tous récompensés comme ils le méritoient : le Peuple se vengea des uns, & les autres furent enveloppés dans les ruines de leur Patrie. Ce fait fut remarquable dans Athenes, qui étoit le siege de l'Eloquence, & qui abondoit alors en Orateurs célèbres. Mais ce qui faisoit la gloire de cette République devint la cause générale de sa chute, & de celle des autres Etats de la Grece qu'elle entraîna.

Mais pour revenir à Démosthène, la fermeté de sa conduite balança long-tems la puissance de Démaïde & de ses autres rivaux : il l'emporta sur eux dans l'affaire des Olynthiens : on leur donna du secours : il ne fut, à la vérité, ni aussi prompt ni aussi considérable que leurs besoins l'exigeoient. Démosthène représenta au Peuple, avec toute l'adresse

dressée dont il étoit capable, qu'ils étoient engagés d'honneur à protéger leurs alliés ; que leur salut dépendoit de la défense d'Olynthe, & que le siege d'Athenes suivroit immédiatement la prise de cette Ville. Il ne manqua pas de tomber ensuite sur leur indolence & leur insensibilité, à laquelle il attribua toute la grandeur de Philippe, & de les précautionner contre l'éloquence & la trahison de leurs Orateurs : puis il leur conseilla de réformer les abus, de rétablir l'ancienne discipline, de servir eux-mêmes dans leurs Armées, de suspendre toute haine particulière, de se réunir contre l'ennemi commun, & de fournir aux frais d'une guerre nécessaire.

Ce dernier point étoit le plus important, & c'est ce qui donna lieu aux derniers troubles. On avoit employé, comme nous l'avons remarqué plus haut, aux frais du Théâtre, les fonds destinés à la Guerre : cette somme alloit à mille talents par an, dont on distribuoit la plus grande partie aux citoyens, pour les dédommager de leurs entrées aux Spectacles ; & l'on regardoit alors, comme une espece de droit, cette gratification qui commença sous Périclès, & qui se trouvoit indirectement confirmée par une loi, qui défendoit, sous peine de mort, de proposer le retour des fonds à leurs premières destinations. C'est ce désordre des finances qui nécessitoit les impôts extraordinaires qu'on levoit dans toutes les occasions pressantes, & dont la distribution étoit si inégale, & la collection si difficile, qu'ils supplétoient rarement aux besoins où on les avoit exigés. Les riches se plaignoient qu'on jettoit tout le fardeau sur eux, & qu'on dissipoit les deniers publics en fêtes & en spectacles, pour le plaisir des citoyens subalternes, qui se tranquilli-

soient dans l'aissance, & ne rendoient aucun service à l'Etat. A quoi ceux-ci replicoient que les riches jouissoient des honneurs & des premiers emplois de la République; à leur exclusion; qu'il étoit juste de les dédommager par d'autres endroits: & comme ils avoient la loi pour eux, & la force de la maintenir, on ne leur fit que des remontrances inutiles. Démosthene, qui n'avoit en vue que le bien des uns & des autres, fonda le Peuple, & toucha cette matiere, mais avec précaution: il demanda des Commissaires, non pour établir de nouvelles loix, il n'y en avoit déjà que trop; mais pour revoir les anciennes, & anéantir toutes celles qui leur paroïtroient préjudiciables à l'Etat: il appuya en même tems sur la nécessité de ramasser des forces, indiqua l'argent des spectacles, comme le seul qu'on pût employer à leur entretien, & conclut formellement à la cassation du décret qui concernoit ce fonds. Mais pour ne pas s'exposer à la condamnation portée par la loi dont il demandoit l'abrogation, il se contenta d'ajouter que tel étoit son avis.

Telle est la substance des trois fameuses Oraisons de Démosthene, à l'occasion de l'Ambassade des Olynthiens, qui leur demandoient du secours: la premiere n'eut aucun effet: à la seconde, on leur envoya Charès avec trente vaisseaux & deux mille soldats; mais ces troupes, composées de mercenaires & d'étrangers, ne rendirent presque aucun service; ce qui donna lieu à de nouvelles remontrances de la part des Olynthiens, qui desiroient qu'on leur envoyât des Athéniens sur lesquels ils pussent compter. Charès partit une seconde fois avec soixante & dix vaisseaux, deux mille Fantassins, & trois cens Cavaliers, tous citoyens d'Athenes.

Le blocus d'Olynthe n'avoit pas été suspendu, & ils auroient sans doute tiré de grands avantages du second renfort; mais la prise de la Ville prévint son arrivée. Philippe corrompit Euthycrate & Lathene, deux des principaux Magistrats, qui la lui livrèrent: il y entra, la pilla, & enveloppa les habitans dans le reste du butin: il y trouva deux de ses freres naturels qu'il fit mourir: sa jalouse avoit déjà fait subir le même sort à un troisieme. Justin dit que le séjour qu'ils faisoient dans cette Ville, détermina particulièrement Philippe à l'assiéger: il en rapporta de grands trésors, qu'il destina à la réduction des autres Villes, par les intelligences qu'il y pratiqueroit. Olynthe étoit un poste important; il donna des marques publiques du plaisir qu'il eut d'en être maître, & fit célébrer, à cette occasion, des jeux, des fêtes & des spectacles, & distribuer des présens à ceux qui y assistèrent.

Cette année, la premiere de la CVIII. Olympiade, est remarquable par la mort de Platon, qui arriva subitement dans un repas qu'il donnoit à ses amis, à l'occasion du jour de sa naissance, qui commençoit la quatre-vingt-unieme de son âge. Il étoit issu du sang des Rois par son pere, & descendoit de Solon du côté maternel. L'Homme de naissance est moins connu dans le Monde que le Philosophe. Il fut disciple de Socrate; mais il avoit l'imagination plus vive & plus brillante; la diction plus sublime & plus fleurie, & le style plus nombreux & plus abondant que son Maître. Au lieu de se renfermer, à son exemple, dans la Morale, il embrassa toutes les parties de la Philosophie; & se fit instruire dans chacune d'elles. Pour se perfectionner, il voyagea dans l'Italie, la Sicile, l'Egypte & la Perse. On croit

qu'il connut les livres de Moïse en Egypte, où les Juifs étoient en grand nombre, quelque tems après leur captivité : c'est pour cette raison que Clément l'Alexandrin l'appelle le *Moïse de la Grece*. La lecture de ses Ouvrages ne permet pas de douter qu'il avoit des notions distinctes de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'Âme. On a prétendu, sur des conjectures assez légères, y découvrir des idées de la Trinité & des autres Myſteres du Christianisme. Quel que fût le mépris qu'il eût pour la Religion de son pays, le sort de Socrate l'empêcha de se déclarer : il exposa ses opinions dans des dialogues, & sous des noms empruntés : on dit qu'il ne suivit la méthode de son Maître que par une extrême modestie, par méfiance de lui-même, & par vénération pour Socrate, à qui il fait dire ce que lui-même avoit pensé. Il rapporta de l'École de Pythagore l'usage des Nombres; & c'est des Egyptiens qu'il emprunta le Symbole & l'Allégorie. Mais cette partie de ses Ouvrages est trop métaphysique & trop mystérieuse : telle est encore sa doctrine des Idées, toujours assez mal entendue, malgré les longues dissertations des Savans. Au retour de ses voyages, on le sollicita d'entrer dans le Gouvernement; mais préférant la vie tranquille & contemplative d'un Philosophe aux agitations d'un Homme d'Etat, il continua ses études jusqu'à la fin de ses jours. L'état de Philosophie étoit honoré de son tems, & Platon ne dédaigna pas de faire des leçons de Philosophie. Son École étoit dans l'Académie, hors d'Athenes; c'est par cette raison qu'on l'appella le Fondateur de la Secte Académique. On peut conjecturer, par son mépris pour les richesses, qu'il exerça sa profession sans intérêt : il partagea entre ses freres, son bien qui étoit considé-

nable, ne se réservant qu'une maison de campagne, avec un petit jardin. Son application à l'étude ne lui avoit rien communiqué de la tristesse & de la dureté si communes à ceux de son espece : il étoit affable & gai; il aimoit la raillerie; mais il ne vouloit pas qu'elle choquât; elle ne devoit servir, selon lui, qu'à animer la conversation. Il prescrivit cette loi à ses disciples, & il leur recommanda expressément de sacrifier aux Grâces. Il fut aussi généralement chéri & souhaité par la douceur de ses moeurs & de son caractère, qu'admiré & estimé par l'étendue de ses connoissances. Les Rois & les Républiques lui éleverent des autels avant & après sa mort : sa mémoire fut sacrée, sa doctrine suivie, & les Chrétiens s'accorderent avec les Païens pour lui donner le nom de *Divin*.

Tandis que Philippe assiégeoit Olynthe, la guerre des Phociens se continuoît; la dissipation des richesses du Temple fut telle, qu'on nomma des Commissaires pour en informer, & Phalécus fut déposé; cependant, on lui rendit le commandement, après qu'on eut fait justice de ses agens. Un nommé Philon, convaincu d'avoir recelé la plus grande partie des sommes qu'on avoit soustraites, fut condamné à mourir à la question. Dans le fort des tourmens, il déclara plusieurs complices, à qui la restitution de l'argent qui leur restoit, ne sauva pas la vie. Le prix de ces vols se montoit, tant en argent qu'en riches offrandes, & autres choses consacrées à l'usage du Temple, à plus de dix mille talens; somme immense, & plus forte, à ce qu'on dit, que celle qu'Alexandre trouva dans les coffres des Perses.

Philippe avoit affecté d'observer la neutralité dans presque tout le cours de cette guerre; mais

il étoit aisé de conjecturer, par la part qu'il y avoit prise, qu'il n'avoit pas dessein d'en demeurer-là. Il donna le tems aux deux partis de se harasser & de s'épuiser, afin d'embrasser avec sûreté celui qui seroit le plus favorable à ses intérêts. Effectivement, les Thébains n'étant plus en état par eux-mêmes de continuer la guerre avec avantage, lui demandèrent du secours. On peut croire qu'il ne fit pas difficulté de leur en accorder : cette conjoncture s'accordoit trop parfaitement avec ses desseins, pour la négliger ; & les Thébains ne prévoyoiént pas, sans doute, combien cette protection leur deviendroit fatale, & à toute la Grece. Appeller dans le Pays un Prince qu'ils devoient regarder comme un ennemi commun, & qui n'attendoit qu'une semblable occasion pour y entrer, c'étoit sacrifier tout à leur haine invétérée contre les Phociens ; c'étoit abdiquer toutes les marques d'une Souveraineté à laquelle les victoires d'Epa-minondas leur avoit donné droit de prétendre ; c'étoit renoncer à la liberté, & se précipiter de soi-même dans l'esclavage. Quant à la Nation en général, les suites étoient encore plus fâcheuses : ils engagèrent les Thessaliens, qui ne s'étoient jamais séparés de Philippe, depuis son avènement à la Couronne, d'entrer dans la nouvelle alliance ; & leur exemple entraîna tous ceux qui se croyoient opprimés par leurs voisins. On eut recours à Philippe comme à un libérateur commun, sur tout lorsqu'admis dans l'assemblée des Amphictions, il fut initié dans leurs affaires : en un mot, ce sont les Thébains qu'il faut regarder comme les premiers ouvriers des chaînes de la Grece.

En formant ces engagements avec les Thébains, Philippe considéra que les Phociens étoient pro-

tégés des Athéniens & des Spartiates, & crut qu'il étoit important d'agir secrètement, & de bien prendre ses mesures. Dans ces entrefaites, les Athéniens, fatigués d'une guerre désavantageuse, & où ils avoient perdu une partie de ce qu'ils possédoient dans la Thrace, le firent pressentir sur la paix. C'étoit précisément ce qu'il desiroit ; & Esiphon & Phrynon, qu'on avoit chargés de cette négociation, rapportèrent qu'il ne s'en éloignoit pas. Là-dessus, Démosthene partit, à la tête de neuf autres Ambassadeurs ; ils traitèrent alors avec Antipater, Parménion & Euriloque, selon l'étendue de leurs commissions ; mais ils revinrent incessamment, avec plein pouvoir de conclure. Démosthene avoit promis, dans sa première ambassade, à quelques prisonniers Athéniens, de les racheter à ses dépens : il profita de l'occasion pour dégager sa parole ; mais ses collègues, au lieu de se hâter de terminer avec Philippe, s'arrêtèrent en chemin & dans la Macédoine, & trois mois s'écoulerent avant qu'ils atteignissent ce Prince, pendant lesquels il ravagea le reste des domaines des Athéniens dans la Thrace. Ils arrivèrent enfin, & Philippe agréa le Traité ; mais il ne manqua pas de prétextes pour en suspendre l'exécution, jusqu'à ce que son Armée fut avancée dans la Thessalie, & à portée de tomber sur les Phociens, & ce ne fut qu'alors qu'il crut à propos de le ratifier.

Tous ces délais, qu'il obtint en corrompant les Ambassadeurs, tinrent les Athéniens dans l'incertitude, jusqu'à ce qu'il fut en état d'accomplir ces desseins. Cependant la paix se fit ; le Peuple fut content, & les Ambassadeurs ne manquèrent pas d'exalter, à leur retour, le succès de cette négociation. Echane, un d'entr'eux, s'étendit par-

ticulièrement sur la candeur & la sincérité de Philippe, à qui il étoit entièrement dévoué, & se rendit, sur la parole de ce Prince, garant de l'accomplissement de plusieurs choses qui n'étoient point stipulées dans le Traité; savoir, que Thespiés & Platée seroient repeuplées; qu'il se contenteroit de subjuguier les Phociens, sans les détruire; qu'il feroit un parti raisonnable aux Thébains; qu'on leur assureroit à eux la possession d'Orope, & que celle de l'Eubée compenserait la perte d'Amphipolis. Mais Démosthène, avec sa franchise ordinaire, montra au Peuple le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur les promesses dont Philippe les amusoit, dit-il, pour les distraire du dessein qu'il avoit de s'emparer de la Phocide; ce qu'ils ne devoient point souffrir, à moins qu'ils ne fussent résolus à tout perdre. Ce qu'il dit alors, ne fit aucune impression: ils vouloient être trompés, & Eschine profita bien de cette fautive disposition: c'étoit un Orateur du premier ordre, & de la force de Démosthène. Ces deux grands hommes eurent une occasion particulière de se mesurer & d'étaler leurs talens aux yeux de la Grèce entière: on avoit chargé Démosthène, entr'autres choses, de faire réparer les murs d'Athènes: ce qu'il exécuta en partie à ses dépens. Pour lui marquer sa reconnaissance, le Peuple lui décerna une couronne d'or. Eschine, jaloux de la gloire de son rival intenta une action contre Ctésiphon, l'auteur de ce décret, fondée sur ce que Démosthène n'avoit pas rendu compte à l'Etat, & n'étoit pas en droit de recevoir la récompense de ses services. Cette contestation, qui s'éleva pendant la 68. Olympiade, à peu près dans le tems de la bataille de Chéronée, fut poursuivie immédiatement après cette action, & terminée à la sollicitation d'Es-

chine, qui comptoit profiter du discrédit de Démosthène. Elle avoit été suspendue pendant plusieurs années, après la mort de Philippe; cependant, Démosthène remporta la couronne, autant par la force de son éloquence, que par l'équité de sa cause: le dépit d'Eschine en fut si grand, qu'il alla passer le reste de ses jours dans un exil volontaire.

Un autre Orateur célèbre, qui inclinoit encore le Peuple à la paix, en le confirmant de la meilleure foi du monde, dans la bonne opinion qu'il avoit de Philippe, ce fut Isocrate: la plupart des grands hommes de son tems avoient été ses disciples: sa timidité naturelle & la foiblesse de sa voix ne lui permirent jamais de parler en public; cependant, il ne s'étoit pas entièrement éloigné des affaires; il donnoit son avis par écrit, & c'est ainsi qu'il s'adressa à Philippe, en qui il avoit quelque confiance, & dont il se concilia l'amitié, sans lui sacrifier les devoirs d'un bon citoyen: il lui exposa les avantages qu'il pourroit retirer du Traité qu'il venoit de conclure avec les Athéniens, & lui dit que le meilleur usage qu'il en pût faire, c'étoit de terminer les différends qui divisoient les autres Etats, & de donner une paix générale à la Grèce; qu'en les réconciliant les uns avec les autres, & en leur laissant leurs libertés & leurs loix, il auroit leur affection; & se feroit plus d'honneur qu'il n'en devoit attendre de toutes ses conquêtes. Il lui conseilla ensuite de tourner ses armes contre la Perse, expédition digne de son ambition, & lui insinua, en même tems, que les Grecs sont tout prêts à se réunir avec lui contre cet ancien ennemi, & que leur secours rend le succès infaillible. Il lui rappelle, à cette occasion, l'entreprise des dix mille, & leur glorieuse retraite,

& celle d'Agéfilas, qui eût subjugué tout cet Empire, si les divisions de son Pays ne l'eussent pas arrêté au milieu de sa course. Il ajoute que les citoyens prévenus le regardent comme un Prince plein d'artifices & de desseins, & répandent que, de quelque prétexte qu'il colore son approche de l'Attique, il n'a d'autre projet que de se rendre maître de la Grece; mais que, quant à lui, il ne regarde ces discours que comme des bruits injurieux & sans fondement, & se garde bien de supposer qu'un Prince qui se fait gloire de descendre d'Hercule, le libérateur de la Grece, puisse se proposer de la réduire en esclavage. Il l'exhorte à démentir ces conjectures par des actions généreuses & désintéressées, de gouverner ses sujets avec équité, & de donner la paix à ses voisins; enfin, de mettre des bornes à ses vues sur l'Europe, & d'étendre ses conquêtes en Asie. Le but de ce discours étoit de détourner Philippe de toute entreprise, capable d'alarmer les Grecs, & le bon Isocrate croyoit que la douceur & les louanges opéreroient sur Philippe. Démosthene entendoit mieux les affaires, & connoissoit trop bien l'homme, pour s'imaginer qu'un esprit inquiet, qu'un Prince ambitieux qui avoit fomenté, pendant tout le tems de son règne, des divisions en Grece, dans le dessein d'en tirer avantage, se laissât persuader, par des oraisons, de renoncer à des projets concertés depuis si longtems & si voisins du succès: cependant l'expérience d'Isocrate, qui avoit alors quatre-vingt-huit ans, & sa sincérité, donnerent beaucoup de poids à son opinion, & le Peuple, combattu par Eschine & les autres Pensionnaires de Philippe, le vit tranquillement entrer dans la Phocide & s'emparer des Thermopiles.

Philippe ne décela pas ses desseins en entrant

dans la Grece; il s'avança, comme il en étoit convenu avec les Thébains, pour finir la guerre des Phociens; ce qui fut bientôt fait. Sa présence & son nom répandirent la terreur dans cette Province; & quoiqu'on eût reçu un renfort de mille Spartiates, commandés par Archidame, on évita le combat, & on lui demanda la paix, à quelque condition que ce fût. Il permit à Phalécus de se retirer dans le Péloponnese avec huit mille mercenaires; mais tous ceux qui avoient pris les armes, & qui habitoient la Phocide, furent livrés à sa discrétion. La maniere dont il en disposeroit, intéressoit toute la Grece: il ne jugea pas à propos de décider leur sort de son autorité privée: il les renvoya aux Amphycions, qui s'assemblerent à cet effet, mais sur lesquels il avoit tant d'influence, qu'ils ne firent que sceller ses décisions: ils ordonnèrent que toutes les Villes de la Phocide seroient démolies; que ceux qui s'étoient enfuis, & qui, conséquemment, étoient les plus coupables, seroient chargés d'imprécations & proscrits; que ceux qui étoient restés, seroient dispersés dans des villages, & qu'on tireroit sur eux un tribut de 60 talents, jusqu'à la concurrence de l'argent qu'on avoit enlevé du Temple. Ils furent encore chassés de l'assemblée des Amphycions, où ils avoient double voix. Philippe se fit accorder leur privilege; circonstance importante, qu'il faut regarder comme la base de toute cette autorité qu'il exerça dans la suite sur les Grecs, de concert avec les Thessaïens & les Thébains: on lui adjugea en même tems, la Surintendance des Jeux Pithiens, dont on priva les Corinthiens, pour avoir secouru les Phociens. C'est ainsi que Philippe termina, sans tirer l'épée, une guerre qui partageoit la Grece depuis dix ans, & se fit universellement estimer & ap-

plaudir, pour avoir vengé l'honneur de la Religion, sans compter les autres avantages qu'il tira de ce succès. Diodore de Sicile, qui est plein de vénération pour les Dieux, & qui ne manque ni de crédulité ni de superstition, en fait honneur au zèle de Philippe, qui n'étoit, à dire vrai, qu'une hypocrisie toute pure: il s'étend ensuite sur les punitions qui affligèrent ceux qui participèrent à ce sacrilège: il remarque que la vengeance divine s'étendit jusques sur les femmes qui s'étoient servies de bracelets & d'autres ornemens, dont on avoit dépouillé les autels: il pousse même la dévotion, jusqu'à attribuer l'esclavage où tombèrent les principales Villes de la Grece, sous Antipater, à la même profanation.

CHAPITRE V.

Depuis le commencement de la Guerre des Phociens, jusqu'à la Bataille de Chéronée; ce qui comprend l'espace de 8 ans.

Philippe satisfait des avantages qu'il devoit à sa politique, ne jugea pas à propos d'irriter les Grecs par quelque entreprise nouvelle, & de hasarder l'honneur de cette expédition: il revint en triomphe dans ses Etats, où nous le laisserons occupé contre les Illyriens, ses anciens ennemis, pour passer aux affaires de la Sicile. Quoique cette Isle ne fût point, à proprement parler, une partie de la Grece, cependant, les révolutions qu'elle éprouvoit alors, entrent naturellement dans l'Histoire des Grecs, qui en étoient les principaux auteurs. Nous allons jeter un coup d'œil sur l'Histoire de cette Contrée, sans nous arrêter

aux fables de ses premiers âges; car la Sicile eût aussi des géans & des monstres: tels étoient les Cyclopes & les Lestrigons, qu'on nous donne pour les premiers habitans. Quant aux Sicanien, qui leur succéderent, on ne fait s'ils étoient originaires d'Espagne, ou naturels du Pays, qui fut ensuite habité par les Siciliens, que les Pélasgiens avoient chassés du territoire de Rome, & qui ne trouvant point à s'établir commodément dans le Continent, entrèrent dans cette Isle, où ces aventuriers se rendirent si puissans, qu'elle en reçut le nom qu'elle a conservé jusqu'à présent.

Trois cens ans après l'invasion des Siciliens, une troupe de Grecs s'incorporèrent avec eux: c'étoient les Chalcidiens de l'Eubée. Quelques Corinthiens marchèrent sur leurs traces, & s'emparèrent de Syracuse, qui, malgré la rivalité des Cités circonvoisines, indépendantes les unes des autres, & libres comme elle, devint, par la multitude de ses habitans & la beauté de son port, la Métropole de l'Isle. Ces Villes étoient originellement gouvernées par le Peuple; mais à mesure que la puissance des principaux citoyens augmenta, on vit éclore l'Aristocratie, qui dégénéra dans la suite en tyrannie; & quelques-uns de ces tyrans, plus entreprenans que les autres, aspirèrent, de tems en tems, à la conquête de l'Isle entière.

Tel fut l'état orageux de la Sicile, long-tems auparavant, & long-tems après la première descente des Grecs. Le Gouvernement de Syracuse ne fut point à l'abri des révolutions. Selon fut son premier tyran: profitant des dissensions du Peuple & des Magistrats, il s'empara de la Souveraineté, sous prétexte de rétablir ceux-ci dans leurs dignités. Il fit un bon usage de son pouvoir, & se signala dans la paix & dans la guerre par

quelques actions. Il embellit & fortifia la Ville, agrandit son territoire, & sauva l'Isle entiere de la puissance des Carthaginois, que sa commodité pour leur Flotte, la fertilité du sol & les richesses des habitans, acharnoient à sa conquête. Sous le prétexte ordinaire de terminer leurs différends, ils avoient jetté dans l'Isle une grande quantité de troupes; mais on pénétra & l'on prévint leur dessein: les Villes se réunirent pour la défense de la liberté commune, & les Carthaginois, attaqués & défaits, perdirent, à ce qu'on dit, cent cinquante mille hommes dans cette expédition. On fit honneur de cette retraite à Gélon; & le Peuple, en récompense de ses services, & par affection pour ses vertus, accorda la Souveraineté à Hiéron & à Thrasibule, ses freres. Hiéron en jouit onze ans, & Thrasibule dix mois. Les Syracusains, à qui leur administration devint odieuse, les déposerent l'un & l'autre, & recouvrerent leur premiere liberté, qu'ils avoient conservée environ soixante ans, lorsqu'ils passerent sous la tyrannie de Denis-le-Vieux, qui exerça sur eux, pendant trente-huit ans, un despotisme qu'il avoit acquis par sa bravoure, qu'il eût dû perdre par sa cruauté, mais qu'il conserva par quelques qualités avantageuses au Peuple. Il augmenta considérablement les forces navales, & se montra plein d'ardeur à continuer la guerre contre les Carthaginois. Il s'étoit appliqué à l'Art oratoire, & ce mérite ne fut pas inutile à ses desseins, sur-tout lorsqu'il entra dans l'administration, en qualité de simple citoyen: il aima la Poésie à un point qui le rendit ridicule: jaloux de la réputation de bon Poète, il arrachoit, par des récompenses ou des peines, des applaudissemens qu'on ne pouvoit sincèrement accorder à la perfection

de ses ouvrages; enfin, il paroissoit plus content de lui-même, après avoir écrit quelques vers insipides, qu'après avoir remporté une victoire éclatante sur les ennemis de son Pays. Il eut pour successeur un de ses fils, qui n'hérita que des vices & du nom de son pere: la douceur de son caractère fit espérer à ses amis, qu'ils le corrigeroient de ses défauts, qu'ils regardoient comme l'effet d'une mauvaise éducation. Dion & Platon y donnerent tous leurs soins. Dion étoit son beau-frere: il s'est signalé par son zele pour le Pays, & par ses vertus, & c'étoit un des plus grands hommes de la Sicile, pour ne pas dire de la Grece, même dans ses beaux jours; mais la sévérité Lacédémonienne, dont il faisoit profession, ne s'accordoit pas avec l'emploi dont il étoit chargé. Platon, son collegue, avoit plus de douceur: ils réunirent leurs efforts pour donner au jeune Prince quelque teinture de la Littérature & des Sciences, & pour lui inspirer des principes de modération & d'équité; mais la nature & les flatteurs furent les plus forts; il se replongea bientôt dans l'indolence & la sensualité, d'où leurs instructions l'avoient arraché. La disgrâce & l'exil de Dion furent les suites de sa rechûte: cependant, Dion revint, chassa le tyran, qui se refugia en Italie, & mit les Syracusains en état de recouvrer leur liberté; mais au lieu de profiter de l'occasion, ils chercherent querelle à leur libérateur, & sur quelques jalousies mal fondées, le traiterent avec la dernière inhumanité: il oublia toutefois leur ingratitude, & travailloit encore à les tirer d'embarras, lorsqu'il fut tué par l'Athénien Calippe, qui l'avoit secouru contre Denis, auquel il succéda après la mort de Dion. Calippe posséda la Souveraineté pendant un an.

Denis rentra dans Syracuse, après dix ans d'absence; mais ce ne fut pas pour long-tems: ses malheurs, au lieu de le rendre plus prudent & meilleur, en l'aigrissant, avoient augmenté sa férocité. Le Peuple eut recours à Icétas, originaire de Sicile, & Souverain des Léontins. Il époula leur querelle; & dans le dessein de succéder au tyran, il s'adressa secrètement aux Carthaginois, qui s'approchèrent de l'Isle avec une Flotte nombreuse. Les Syracusains alarmés, ne savoient quel parti prendre, ni à qui se confier, entre l'esclavage sous lequel ils gémissaient, & les dangers dont ils étoient menacés: leur mésintelligence les avoit précipités dans ces extrémités: incapables de distinguer leur ami de leur ennemi, ils avoient tous les caprices d'un Etat libre, sans en avoir la puissance; en un mot, ils ne savoient ni obéir, ni se gouverner par eux-mêmes.

Dans ce désastre, ils tournerent les yeux sur la Grece; & s'adressant aux Corinthiens, leurs fondateurs & les protecteurs de la liberté, ils en reçurent une réponse favorable, & l'on dépêcha à leur secours, un petit corps de troupes, sous la conduite de Timoléon. Ce Général étoit d'une des meilleures familles de Corinthe, & entr'autres grandes qualités, on lui avoit toujours remarqué une aversion particulière pour la tyrannie.

Il avoit un frere aîné appelé Timophane, qu'il aimoit passionnément, & qui lui avoit sauvé la vie dans une action contre les Argiens, au hazard de perdre la sienne. Timophane avoit le commandement des Gardes de la Ville: il se servit des prérogatives de cet emploi pour changer le Gouvernement, & se faire déclarer Roi. Timoléon employa tous les moyens imaginables pour le dissuader de cette perfidie: il engagea deux de

ses

ses amis à joindre leurs sollicitations aux siennes; mais Timophane les écouta d'abord en plaisantant: ils insisterent; il se fâcha. Timoléon s'apercevant enfin que les prieres & les amitiés, que les raisons & les menaces étoient inutiles, s'éloigna en pleurant; & se couvrit le visage, tandis que ses compagnons le tuaient. Diodore de Sicile dit que Timoléon le tua de sa propre main sur la place publique; il accompagne ce fait de quelques autres circonstances: mais le récit que Plutarque nous en a laissé, & qu'il avoit tiré des Historiens contemporains, a plus de vraisemblance, & fait plus d'honneur à Timoléon. Les uns ont regardé cette action comme le dernier effort de la vertu, & d'autres comme un affreux homicide. Lorsque Timoléon lui-même la considéra de sang froid, il se sentit déchiré de remords; il s'abandonna au désespoir, & résolut de se laisser mourir de faim; mais cédant à l'importunité, ou plutôt à la violence de ses amis, il prit quelque nourriture, & promit de vivre, à condition qu'on lui permettroit d'abandonner le service public, & de se retirer dans quelque campagne déserte, ce qu'il fit. Il y passa douze ans, sans autre compagnie que sa douleur & ses regrets.

Il étoit de retour à Corinthe, lorsqu'on lui donna le commandement des troupes qu'on envoyoit à Syracuse: il avoit toujours vécu dans la retraite, & il n'en sortit que pour satisfaire à ce qu'il devoit à sa Patrie. Sur le point de s'embarquer, on lui fit remarquer que sa conduite dans cette expédition décideroit le monde sur l'affaire de son frere: que, selon qu'il s'en acquitteroit bien ou mal, il auroit délivré son Pays d'un Tyran; ou trempé ses mains dans le sang d'un frere.

O O

Dans ces entrefaites, on reçut des lettres d'Icétas, qui le dissuadoit de cette entreprise, dont il lui exposoit les dangers & l'inutilité; l'avertissant qu'il seroit arrêté par les Carthaginois, que la lenteur des Corinthiens l'avoit obligé d'appeler à son secours contre le Tyran: à cette nouvelle, Timoléon eut ordre de partir, sur le champ, avec dix vaisseaux.

^{Olymp.} Arrivé sur les côtes d'Italie, il apprit qu'Icétas ^{CVIII.} s'étoit emparé de la plus grande partie de Syracuse; qu'il avoit renfermé le Tyran dans la citadelle, & que les Carthaginois avoient ordre de s'opposer à sa descente: en effet, il trouva à Rhégium une Escadre de vingt vaisseaux qu'ils avoient détachés de leur Flotte: il reçut en même tems, des Députés d'Icétas, qui lui mandoient que les troubles de la Sicile étoient apaisés; que son secours étoit maintenant superflu; cependant, qu'en cas qu'il voulût renvoyer ses vaisseaux & ses troupes à Corinthe, il pouvoit se transporter à Syracuse, & partager ses conquêtes. Ce n'étoit pas le dessein de Timoléon; mais ne pouvant faire mieux, il seignit de céder à la nécessité, & de se prêter à ses offres: il exigea seulement, pour la forme & la justification de sa conduite, que ce Traité se fit authentiquement en présence des habitans de Rhégium, leurs amis communs. Les principaux citoyens de Rhégium étoient dans ses intérêts, & cette demande n'étoit qu'un projet concerté entr'eux & Timoléon, pour favoriser son passage. On convoqua donc le Peuple. Les Députés d'Icétas, les Chefs des Carthaginois, & Timoléon comparurent dans l'Assemblée; mais au lieu de traiter de l'affaire en question, on en agita une d'une toute autre nature: le tems se passa; neuf vaisseaux Corinthiens sortirent du

port, & se mirent en mer. Timoléon, secrètement averti, trouva moyen de s'échapper dans la foule, monta sur le vaisseau qui restoit, joignit ceux qui l'avoient précédé, & descendit à Tauroménum en Sicile. Andromaque, Gouverneur de cette Ville, l'attendoit sous les armes, & réunit ses troupes aux siennes. Les Villes qui prirent son parti, n'étoient pas en grand nombre: on se méfioit généralement des Généraux étrangers; on étoit revenu de leurs promesses, & l'on savoit, par expérience, qu'ils devenoient des Tyrans plus fâcheux que ceux dont ils prétendoient délivrer les Peuples. Les Syracusains avoient un peu meilleure opinion de Timoléon, il étoit leur unique espérance; mais ils n'en attendoient pas grand secours, Icétas étant en possession de la Ville, Denis de la citadelle, & les Carthaginois de leur port.

Il fit son coup d'essai devant Adranum, petite Ville aux environs du Mont Etna. Les habitans étoient partagés en deux factions; l'une avoit appelé Timoléon, & l'autre Icétas. Celui-ci jugea qu'il étoit essentiel de prévenir l'ennemi, & se mit, sur le champ, en marche avec un détachement de quatre mille hommes. Timoléon, charmé de l'occasion qu'il avoit d'avancer dans le Pays, ne se hâta pas moins; toutes ses forces se montoient à douze cens hommes: il arriva pendant que l'ennemi s'occupoit à dresser ses tentes; il le chargea brusquement, & le mit en déroute: Icétas perdit neuf cens hommes & tout son bagage; trois cens furent tués, & six cens faits prisonniers.

Ce premier succès le mit en crédit, & grossit son parti. Adranum, & la plupart des Villes voisines, lui ouvrirent leurs portes. Mamerque, Tyran

^{Olymp.}
CIX.

de Catane, fit alliance avec lui, & Messine se déclara en sa faveur. Cela avança les affaires à Syracuse. Denis, qui ne voyoit aucune ressource, aima mieux livrer la citadelle, & se mettre entre les mains de Timoléon, qu'il regardoit comme un homme d'honneur, que de devenir la proie d'Icétas, qu'il méprisoit depuis l'action d'Adrane. Timoléon commanda donc quatre cens hommes pour s'emparer de la citadelle; ils y entrèrent furtivement & par pelotons; ils y trouverent deux mille soldats, des magasins remplis de provisions, & des armes pour soixante & dix-mille hommes.

Olymp. CIX. 2. On conduisit Denis dans le camp de Timoléon, d'où il fut transféré à Corinthe, où il excita la curiosité publique. On accourut en foule pour voir un homme qui avoit fait tant de bruit en Sicile, & dont le nom étoit devenu formidable en Grece. Il vit ce concours sans se déconcerter, & se présenta devant ce Peuple sans crainte & sans fierté. Au lieu de songer à relever sa fortune, il passa le reste de sa vie dans la débauche, fréquentant les cabarets & les mauvais lieux, & courant les rues avec des prostituées: réduit à la dernière misère, il finit par être Maître d'École.

Icétas, effrayé des progrès de Timoléon, sollicita de nouveaux secours chez les Carthaginois. Ils lui envoyèrent Magon, avec une Flotte de cent-cinquante vaisseaux & de soixante mille hommes d'équipage. Après avoir bloqué la citadelle, il se mit en marche avec ce renfort du côté de Catane, où Timoléon s'étoit renfermé: mais à peine fut-il arrivé devant cette Ville, qu'il apprit que le Corinthien Léon, qui commandoit dans la citadelle, avoit fait une sortie; que la plu-

part des assiégeans avoient été massacrés, & le reste mis en fuite; qu'il s'étoit emparé d'un des principaux quartiers de la Ville, & qu'il l'avoit fortifié de longs murs qui s'étendoient jusqu'à la citadelle. Il revint sur le champ à Syracuse, où Timoléon ne tarda pas à le suivre avec un renfort de deux mille Fantassins & deux cens Esclaves qu'on lui avoit envoyés de Corinthe.

Il n'avoit que quatre mille hommes à opposer à une Armée formidable; mais un événement singulier releva son courage. Tandis qu'il campoit devant Syracuse, quelques-uns de ses soldats se lièrent avec des mercénaires qui servoient sous Icétas, & leur reprocherent l'alliance qu'ils avoient faite avec les Carthaginois: ils leur représentèrent qu'ils étoient originaires du même Pays, & que leurs intérêts devoient être les mêmes; qu'ils travailloient à mettre la Sicile entre les mains des plus vils & des plus inhumains des Barbares, & qu'ils exposoient leurs jours pour des gens qu'ils devoient naturellement regarder comme leurs ennemis communs. Ce discours se répandit bientôt dans le camp de Magon. Ce Général, dans la crainte d'être trahi & livré aux Corinthiens, embarqua ses troupes, & partit si brusquement, que les soldats de Timoléon en plaisantèrent, & firent proposer par un héraut une récompense à quiconque pourroit leur donner des nouvelles de la Flotte des Carthaginois. Magon, désespéré de la faute qu'il avoit commise, se tua, & le Peuple furieux attachâ son cadavre à une croix.

Pour profiter de cet avantage, Timoléon se disposa à attaquer la Ville de trois différens côtés; ce qu'il exécuta le jour suivant avec tant de vigueur & de succès, que les troupes d'Icétas plie-

rent, & que Syracuse fut emportée du premier assaut. Plutarque dit qu'il n'y eut pas un Corinthien de blessé ni de tué. La première chose qu'il fit après sa victoire, fut de sommer les habitans de démolir la citadelle, qu'il appelloit le nid des Tyrans, & en un moment il fut obéi : ils étendirent leur fureur jusques sur les palais & les tombeaux de leurs Usurpateurs ; ils en disperferent les cendres, & détruisirent tout ce qui pouvoit en conserver la mémoire. Tandis qu'il travailloit à rétablir le Gouvernement & les Loix, il s'aperçut qu'il restoit peu d'habitans pour jouir des fruits de ses travaux : les divisions intestines, l'oppression des Tyrans, & les guerres contre les Carthaginois, en avoient tellement diminué le nombre, que la Ville étoit presque déserte, & que l'herbe croissoit dans les rues. Tel étoit le sort des plus grandes Villes de la Sicile : mais à la sollicitation de Timoléon, & de ceux qui survécurent à leurs malheurs, les Corinthiens repeuplèrent Syracuse. On publia dans la Grèce, dans l'Asie, & dans toutes les Isles qui appartenoient à la Grèce, que Syracuse avoit recouvré sa liberté, qu'on y transporterait tous ceux qui voudroient s'y établir, & qu'ils partageroient les terres avec les Naturels du Pays. Ces avantages rassemblèrent un corps de dix mille hommes, qui, réunis à ceux qui s'étoient retirés, ou qui avoient été exilés, & à d'autres qui avoient suivi Timoléon, formèrent une colonie de soixante mille nouveaux citoyens. Le procédé généreux des Corinthiens est remarquable : lorsqu'il étoit en leur puissance de s'emparer de Syracuse, ils se contenterent de la défendre & de la repeupler, & préférèrent l'honneur de la fonder une seconde fois, à celui de la conquérir.

Après avoir relevé les affaires de Syracuse, Timoléon parcourut les autres Contrées de la Sicile, & leur procura la liberté. Arrivé à Léontium, il força Icétas de rompre ses alliances avec les Carthaginois, fit raser les fortifications, & le réduisit à la simple qualité de particulier. Leptines d'Appollonie se mit entre ses mains : il lui conserva la vie, & le fit transférer à Corinthe.

Il n'avoit pas entièrement déraciné le gouvernement arbitraire, lorsque les Carthaginois, résolus de conserver les places qui leur étoient encore attachées, & de réparer les disgrâces de leur dernière expédition, envoyèrent une Armée de soixante & dix mille hommes, avec une Flotte de deux cens vaisseaux, sans compter mille vaisseaux de transport, chargés d'armes, de chars, d'instrumens de guerre, & de toutes sortes de provisions. Ces forces descendirent au Promontoire de Lilybée, sous le commandement d'Hamilcar & d'Asdrubal, & répandirent une consternation si générale, que Timoléon ne trouva que douze mille soldats assez hardis pour le suivre. Plutarque réduit cette Armée à six mille hommes, & dit que de ce petit nombre, mille l'abandonnerent en route.

Cependant il marcha droit à l'ennemi, dans le dessein de lui livrer bataille, avant qu'il eût fait quelques progrès dans l'Isle. Il le surprit au passage du Crimésé, & ordonna à sa Cavalerie de le charger dans ce désordre ; mais il fut contraint d'abandonner cette attaque, qui l'exposoit à la course des chars qui couvroient le front de l'Armée Carthaginoise. Il sonna la retraite, rassembla toutes ses forces, & prit l'ennemi en flanc. A peine l'action fut-elle engagée, qu'il survint un violent orage : le vent, la pluie, la grêle, & les

Olymp.
CLX. 3.

Olymp.
CX. 1.

éclairs frappoient au visage des Carthaginois, & donnoient si furieusement sur eux, qu'ils ne pouvoient, ni voir, ni entendre, ni garder leurs postes. Timoléon profitant de cette conjoncture, redoubla ses efforts, pénétra dans leurs rangs, fit un carnage horrible, & mit le gros de l'Armée en déroute. Ceux qui se disperserent dans les plaines furent pris & passés au fil de l'épée; on en tua un grand nombre, qui s'efforçoient de grimper au haut des montagnes; ceux qui s'enfuirent vers le Crimée, tombant les uns sur les autres, se précipiterent pêle-mêle dans ses eaux; d'autres, emportés par les ruisseaux & les torrens que l'orage avoit formés, engagés dans la vase par la pesanteur de leurs armes, ne purent ni s'en servir, ni s'en débarrasser. Tout sembloit conspirer à la défaite entière des Carthaginois. La plupart des Auteurs sont d'accord sur les principales circonstances de cette action; ils ne diffèrent que sur le nombre des prisonniers & des morts. Ceux qui exaltent le plus les avantages de cette victoire, disent qu'il y eut treize mille hommes de tués, dont trois mille étoient citoyens de Carthage, des familles les plus puissantes & les plus distinguées & de la bravoure la mieux constatée; on les regardoit comme la troupe sacrée de Pélopidas, & ils portoient le même nom; on fit quinze mille prisonniers, & l'on se fit de tout le bagage, où l'on trouva une grande quantité d'or & de vaisselle d'argent, & beaucoup de provisions.

Après cette victoire, Timoléon rentra dans Syracuse; mais tandis qu'il travailloit à perfectionner le gouvernement de cette métropole, les racines de la tyrannie qui n'avoient pas été parfaitement arrachées dans les autres parties de l'Isle, commençoient à s'y reproduire. Cet Icétas,

qu'il croyoit avoir suffisamment humilié, se joignit aux Tyrans de Catane & de Messine, Mamerque & Hyppon, & tous trois inviterent les Carthaginois à reparoître & à favoriser leur révolte; on leur dépêcha soixante & dix vaisseaux, sous la conduite de Giscon, qui engagea quelques Grecs à son service. Cette expédition, aussi malheureuse que la précédente, ne servit qu'à hâter la fin de la guerre. Icétas, Mamerque & Hyppon prirent les armes à l'arrivée de ce renfort. Timoléon les poursuivit l'un après l'autre, dispersa leurs troupes, les prit, & les fit mettre à mort; les femmes & les enfans d'Icétas furent condamnés & exécutés à Syracuse. On trouva Timoléon peu généreux, de ne s'être pas interposé en leur faveur; mais il faut considérer cette action comme l'effet du ressentiment d'un Peuple qui n'avoit pas oublié qu'Icétas avoit fait précipiter dans la mer la femme, la sœur & le fils de Dion.

Au milieu de ces succès, les Carthaginois lui demanderent la paix, & s'offrirent à rompre toute alliance avec les Tyrans de Sicile: c'étoit le vrai moyen de les étouffer. Timoléon signa la paix; & l'extinction entière de la tyrannie, & le recouvrement de la liberté publique suivirent ce Traité.

Ce grand ouvrage accompli, Timoléon se dépouilla de toute autorité, & préféra la vie tranquille d'un particulier de Syracuse, au milieu d'un Peuple nombreux qui jouissoit d'un bonheur qu'il lui avoit procuré, à la souveraineté de la Sicile & aux triomphes qui l'attendoient en Grece. Il fut honoré & chéri des Syracusains, qui, en mémoire des services qu'ils en avoient reçus, statuerent que dans toutes les guerres qu'ils auroient à l'avenir, ils seroient commandés par un Cotin-

Olymp.
CX. 2.

thien. Tant que Timoléon vécut, ils ne firent aucun Traité, ne créèrent aucune Loi, & ne souffrirent aucune innovation dans le Gouvernement, fans l'avoir consulté. Nous renverrons à sa mort, qui arriva deux ans plus tard, ce qui nous en reste à dire.

Pendant les premiers troubles de la Sicile, Philippe affermit ses conquêtes sur les Grecs, & s'avança dans l'Illyrie; & tandis que Timoléon détruisoit les Tyrans, il porta ses armes dans la Thrace & l'Hellepont contre les alliés & les Colonies des Athéniens. Cette expédition donna lieu à de nouveaux mouvemens, dont nous aurions pu parler dans leur tems; mais j'ai mieux aimé revenir sur mes pas que d'interrompre le récit de ce qui se passoit en Sicile. Au commencement de la première année de la CIX^e. Olympiade, Philippe entra dans la Thessalie, dissipa les restes de la tyrannie, & mit dans ses intérêts ces Peuples & leurs voisins.

Après s'être assuré de la Thessalie, il passa, l'année suivante, dans la Thrace avec quelque dessein sur la Chersonnese. Les Athéniens avoient toujours possédé cette presqu'Isle; mais Cotys, qui regnoit dans ces Contrées, venoit de la leur enlever, & l'avoit laissée à son fils Cherfoblepte. Cherfoblepte, qui ne se voyoit pas en état de faire tête à Philippe, la rendit aux Athéniens, ne se réservant que Cardie, la capitale; mais les Cardiens, qui craignoient de retomber sous la puissance des Athéniens, se mirent sous la protection de Philippe, qui venoit de vaincre Cherfoblepte, & de le dépouiller du reste de ses Etats. Diopithe, que les Athéniens avoient envoyé dans la Chersonnese en qualité de Général, regardant le procédé de Philippe avec les Cardiens, comme

un acte d'hostilité contre ses compatriotes, fonda sur les côtes de la Thrace, & en rapporta un butin considérable. Philippe, qui campoit dans la partie septentrionale du Pays, n'étoit pas à portée de se venger de cette irruption. Il en porta ses plaintes à Athenes, comme d'une atteinte qu'on donnoit à la paix: ses créatures aggravèrent l'affaire; & Diopithe fut accusé d'avoir renouvelé la guerre sans les ordres de la République, d'exercer des actes de Pirates, & de mettre les alliés à contribution. Quelque bien fondée que fût la dernière partie de cette accusation, c'étoit à l'Etat qu'il falloit s'en prendre: on manquoit de fonds; on envoyoit les Généraux sans argent & sans provisions, & on les rendoit responsables de tous les accidens qui naissoient de leurs besoins. Cette dureté dégoûtoit du service, ou contraignoit ceux qui se trouvoient employés, à ravager, à piller, & à commettre des hostilités dont ils auroient rougi dans toute autre conjoncture. Démosthene entreprit la justification de Diopithe, dans un discours qu'il prononça sur l'état de la Chersonnese. La défense de ce Général étoit son dessein principal; cependant il se jeta dans un si grand détail des affaires présentes des Athéniens & des autres Peuples de la Grece, que nous en ferons l'analyse, afin que le Lecteur s'instruise, d'un coup d'œil, de ce que cet Orateur répéta, à peu près, en mêmes termes dans les autres harangues qu'il prononça contre Philippe & ses partisans.

Il représente au Peuple que le besoin contraignit Diopithe à faire tout ce dont on l'accuse, & qu'il n'a fait que suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui tous ont mis à contribution les Insulaires & les Alliés Asiaticques; qu'en récompense des sommes qu'on en a tirées, on les a mis à l'a-

bri des Pirates, & qu'on a protégé leur commerce, que, bien loin de poursuivre ce Général pour avoir procuré, par cette industrie, une subsistance à ses troupes, que l'Etat ne pouvoit leur fournir, il faut incontinent lui envoyer un renfort, & prendre d'autres arrangemens pour les payer : qu'au reste, quelles que fussent les exactions & les violences dont on l'accusoit, c'étoit leur Officier; qu'ils avoient droit de le rappeler quand ils le jugeroient à propos, & de le punir comme il le méritoit; mais que dans les circonstances présentes, cette accusation lui paroît plus artificieuse que bien fondée; que le but des accusateurs étoit d'empêcher qu'on n'éclairât les desseins, & qu'on ne suivit les mouvemens de Philippe, qui parcourroit la Thrace & l'Hellépoint avec une puissante Armée, ravageant leurs domaines, corrompant leurs alliés, & irritant contre eux les Grecs & les Barbares; que le premier agresseur étoit celui qui se servoit de semblable pratiques; & que, parce que Philippe ne bloquoit pas le Pirée, & ne portoit pas le fer & le feu en Attique, il ne falloit pas se croire plus en sûreté.

Pour les engager à prendre les armes, il leur représente, avec un art admirable, que le danger étoit plus grand pour eux que pour leurs voisins. » Ne vous imaginez pas, leur dit-il, que Philippe en usera avec vous comme avec le reste des Grecs, & qu'il se contentera de vous plonger dans la servitude : non, son dessein est de vous détruire & de vous anéantir : il n'ignore pas qu'un Peuple, accoutumé depuis si long-tems à commander, n'obéira jamais, & que vous êtes incapables de supporter l'esclavage; il fait que les efforts continuels que vous ferez pour briser vos

chaînes, le tiendroient dans des alarmes continues, & lui donneroient plus d'inquiétude que le reste du monde : persuadez-vous donc qu'il ne tend à rien moins qu'à votre destruction & à votre ruine entière.

Il tombe ensuite sur l'éloquence funeste des Orateurs qui s'étoient chargés de justifier les procédés de Philippe; il développe, avec adresse, la fausseté de leurs raisonnemens, & démasque avec hardiesse leur zèle simulé & leur lâcheté : il avertit le Peuple, que c'est en vain qu'il espère obtenir quelque avantage au dehors, tant qu'il nourrit dans son sein les pensionnaires & les créatures du Macédonien, ces ennemis domestiques, qui, semblables aux rochers cachés sous les eaux, feront un jour l'écueil de la République : il leur démontre ensuite que la conduite insolente de Philippe est une suite de la trahison de ces harangueurs, qui lui ont épargné la peine d'employer contre eux les fausses démonstrations de bienveillance & d'affection avec lesquelles il a séduit les autres Etats. Les Theffaliens, dit-il, en sont un bel exemple : avant que de les précipiter dans l'esclavage, il leur sema le chemin de fleurs, en les délivrant des Tyrans qui les opprimoient, & en leur rendant entre les Amphictions, la place dont ils étoient privés. Les Olinthiens ne sont-ils pas tombés dans le piège que ses faveurs leur avoient caché ? c'est après leur avoir cédé Potidée qu'il leur a donné des chaînes : les Thébains sont maintenant sous son joug; mais il l'avoit préparé, en les mettant en possession de la Bœotie, en ravageant le territoire des Phociens, leurs ennemis, & en les délivrant d'une guerre onéreuse & longue. Pourquoi, ajouté Demosthène, ne s'est-il pas avisé de vous tenter

par des marques de condescendance & d'amitié ? Pourquoi ne s'est-il pas appliqué à vous séduire par des bienfaits prétendus ou réels ? Mais, au contraire, pourquoi rompt-il les Traités, dissout-il les alliances, & s'empare-t-il de vos Provinces à force ouverte, sans dissimulation & sans excuse ? Il rend ensuite raison de cette différence des procédés de Philippe ; il soutient qu'il ne garde aucune mesure, & ne fauve aucune apparence, que parce qu'il fait bien qu'il y a parmi les Athéniens des gens tout prêts à prendre son parti, & à justifier sa conduite. Athenes, s'écrie Démosthène, est la seule ville de Grece où un homme puisse employer impunément son éloquence & sa voix à l'apologie, & même à la louange de l'ennemi commun.

Il s'étend ensuite sur l'artificieuse & lâche persécution que ces Orateurs exercent contre leurs compatriotes : » Ces gens, dit-il, qui n'ont aucune sensibilité pour l'intérêt public, peuvent reprendre, censurer, condamner sans crainte, & tout à leur aise : ils ont, contre le danger, des ressources toutes prêtes dans un fonds inépuisable de flatterie & de dissimulation : leurs opinions suivent le goût & l'humeur du Peuple ; ils en changent continuellement, uniquement occupés à lui cacher ou à lui déguiser les miseres de l'Etat ». Il peint ensuite l'honnête homme & le vrai citoyen ». Le bien du Peuple, dit-il, est la seule chose qu'il ait en vue ; aussi s'oppose-t-il à ses penchans, combat-il ses opinions, & n'a-t-il point de complaisance funeste pour ses caprices : il donne son avis avec toute la droiture dont il est capable, & se rend garant & de l'équité de ses conseils, & de leurs succès ». Démosthène ne se fait pas une application directe de cette peinture ; mais il est aisé de

conclure par ce qui suit, qu'il est persuadé qu'elle lui convient. » Je pouvois, dit-il, Messieurs, aussi bien que beaucoup d'autres, flatter, accuser, proférer, & pratiquer l'art misérable de captiver votre faveur ; mais cela est au dessous de moi : je n'ai ni avarice, ni ambition : vous avez accordé la préférence à mes rivaux, parce que je me suis fait un devoir de vous dire, de vous répéter des vérités qui ne sont pas de votre goût ; mais ces vérités sont telles, que si vous les méditez, elles vous procureront l'avantage sur vos ennemis : il est indigne d'un bon citoyen de songer à son élévation particulière, lorsque l'Etat touche à sa ruine ».

Après s'être efforcé de leur dessiller les yeux, & de les arracher à la séduction des autres Orateurs, il les presse d'agir : » C'est à moi de proposer, leur dit-il ; c'est à vous de résoudre & d'exécuter ». Il finit, en les exhortant à pourvoir aux besoins de l'Etat, à mettre leurs Armées en bon ordre, à dépêcher des Ambassadeurs de toutes parts, à informer tous leurs amis des dangers qui menacent la Nation, à négocier & à conclure tout ce qui peut être avantageux à la République, mais sur-tout à être sans pitié pour ceux qui se prostituoient, par l'espoir des récompenses, à l'ennemi de leur Pays.

Quel que fut l'effet de ces remontrances, les progrès de Philippe ne se ralentirent point : il songeoit alors à tirer parti des troubles qui divisoient le Péloponnese : tandis que le reste de la Grece s'occupoit avec l'étranger, les Spartiates réparèrent leurs pertes domestiques, recouvrèrent leurs forces, & les tournerent, à leur ordinaire, contre leurs voisins. Ils persécutoient alors les Argiens & les Messéniens. Ces Peuples s'allierent

avec les Thébains, & se mirent tous sous la protection de Philippe. Le seul moyen pour les Spartiates de balancer ces forces, & de pourvoir à leur sûreté, c'étoit de traiter avec les Athéniens, qu'ils ne manquèrent pas de solliciter vivement; mais Démosthène s'emparant alors des esprits, & se servant de toute la politique dont il étoit capable, souleva les Athéniens, & détacha Philippe de sa triple alliance, sans en venir à une rupture ouverte.

Cette tempête ne fut pas plutôt apaisée, qu'il s'en éleva une autre, qui menaçoit directement les Athéniens. Philippe fit une tentative sur l'Eubée: cette Isle étoit puissante & commode pour entrer en Attique; il y avoit long-tems qu'il méditoit de s'en emparer: pour en venir à bout, il corrompit quelques-uns des principaux habitans, qui l'introduisirent dans l'Isle avec un corps de Macédoniens: il démolit quelques places, en fortifia d'autres, & constitua quelques Gouverneurs, qui commandoient, en son nom, & sous son autorité. Plutarque, ou Clitarque d'Erétrie, fit avertir les Athéniens que l'Isle étoit perdue, s'ils n'accouroient à son secours. Ils dépêchèrent sur le champ quelques troupes, sous les ordres de Phocion. Dans cet intervalle, Plutarque changea d'avis & de parti, & fit tête à Phocion. Ce Général ne se déconcerta point, lui livra bataille, le mit en déroute, & rentra dans Athenes, après avoir remporté une victoire éclatante. On donna pour successeur à Phocion, Molosse, qui ne le valoit pas, & qui se laissa faire prisonnier. Cependant, il ne paroît pas que cette entreprise ait été avantageuse à Philippe; & nous ferons honneur à Phocion de la conservation de l'Eubée.

Phocion avoit donné, long-tems avant cette action,

action, des preuves de courage & de capacité: mais il parut alors, pour la première fois, en qualité de Général, & commença à prendre part au Gouvernement. Il avoit les talens convenables à ces deux emplois; aussi n'en approuvoit-il pas le partage: il vouloit qu'on réunît l'administration civile & militaire dans la même personne, comme elle l'avoit été jadis dans Solon, Aristide & Périclès. Il étudia la Philosophie sous Platon & Xénocrate, & ne le cédoit à personne dans l'Art Oratoire: il n'avoit ni la pompe, ni l'abondance des Orateurs de son tems: cependant, on l'écoutoit avec plus de plaisir que la plupart d'entre eux: son style étoit fort & serré, vuide de mots & plein de sens: il alloit droit au but. Un jour que le Peuple étoit assemblé, ses amis, qui le trouvoient rêveur & pensif, lui en demandèrent la raison; *Je cherche*, leur dit-il, *à parler le moins que je pourrai*. Démosthène en étoit tacitement jaloux, & l'appelloit la *coignée de ses périodes*. Ses mœurs & sa diction étoient tout-à-fait laconiques. Toujours maître de sa contenance, on ne l'entendit jamais ni éclater de rire, ni crier: farouche à force d'être grave & sévère, on n'étoit point tenté de l'approcher, quand on n'en étoit pas connu. Cette sévérité extérieure ne touchoit point à son caractère: il étoit doux & sociable, compatissant & officieux; l'appui des malheureux, lors même qu'ils avoient été ses ennemis. Il répondit à ses amis, qui lui reprochoient d'avoir parlé en faveur d'un méchant homme, *que l'innocence n'avoit pas besoin d'Avocat*. Dans le camp, il étoit légèrement vêtu, & marchoit ordinairement les pieds nus. Sa vie n'étoit guère moins dure dans son domestique: sa femme, qui se distinguoit par son esprit & par sa vertu, dit à

une Ionienne, qui lui étaloit ses bijoux : *Pour moi, je n'ai d'autre ornement que mon époux, qui commande les Athéniens depuis vingt ans.* Père malheureux, il avoit un fils, qu'il fut obligé d'envoyer à Sparte, afin que la sévérité de l'éducation corrigeât le penchant qu'il lui remarquoit à la débauche & à l'intempérance; ce qui donna lieu à Démade de l'accuser publiquement du dessein d'introduire dans Athenes la discipline de Lacédémone. Il avoit, à la vérité, assez mauvaise opinion des mœurs de ses compatriotes; il auroit volontiers travaillé à les réformer; mais son exemple étoit la seule digue qu'il pût opposer au torrent; & dans une corruption si générale, cette ressource étoit bien foible: cependant il se fit craindre & respecter de ceux même qui n'étoient pas tentés d'être ses imitateurs: on en faisoit un si grand cas, qu'il fut élu Général quarante-quatre fois, & toujours en son absence. Quoiqu'il n'évitât point le service & les emplois, il ne les briguoit pas; il ne fit jamais lâchement sa cour au Peuple; il s'opposa, en toute occasion, à ses caprices, & n'eût jamais pour lui de condescendance contraire au bien & à la sûreté publique. L'Oracle avoit dit, dans une réponse aux Athéniens, qu'ils avoient un citoyen qui ne ressembloit point aux autres. Comme on cherchoit qui ce pouvoit être: *C'est moi*, dit Phocion; *rien de tout ce que dit ou fait ce Peuple, ne me plaît.* Dans une autre occasion, son avis ayant été généralement approuvé: *Je souhaite*, dit-il à ses amis, *que ce que je viens de proposer soit bon.* Il étoit si ferme dans ce qui lui paroissoit équitable, qu'il se feroit plutôt exposé à passer pour lâche, que de conseiller une guerre injuste. Comme le soldat le pressoit d'engager l'action dans une conjoncture

désavantageuse: *Il n'en fera rien*, dit-il; *vous auez autant de peine à me rendre brave à présent, que j'en aurois à vous rendre prudents.* Il aimoit la paix, & ne confidéroit la guerre que comme un moyen d'y parvenir. Il tenta, dans plusieurs négociations particulières, de terminer la guerre avec les Macédoniens: il prit le caractère de Médiateur; mais la modération avec laquelle il traitoit les ennemis de sa patrie, fit soupçonner ses intentions, & lui coûta la vie. Il acquit l'affection & l'estime de Philippe, d'Alexandre & d'Antipater; & il eût été comblé de leurs présens, s'il en eût voulu accepter. Antipater disoit à cette occasion: *J'ai deux amis à Athenes, Phocion & Démade: le premier refuse tout, & l'autre n'est jamais satisfait.* Enfin, on peut dire de Phocion, qu'il étoit le plus sage & le plus honnête homme qu'Athenes eût produit; mais la rigidité de sa vertu, & la singularité de son caractère, ne lui permirent jamais de se plier aux mœurs de son siècle. Plutarque le plaint de n'avoir pris le gouvernail, que lorsque la République étoit sur le point d'échouer.

Philippe, découragé par la lenteur de ses progrès dans l'Eubée, revint en Thrace, résolu de ruiner les affaires des Athéniens dans cette Contrée, d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs provisions. La dernière année de la cinquième Olympiade, il mit le siège devant Périnthe, placée forte de la Propontide, & fermement attachée aux Athéniens: il l'investit avec une Armée de trente mille hommes, éleva ses ouvrages à la hauteur des murs, & l'assaillit avec toutes ses machines. Les habitans n'étoient pas oisifs de leur côté; & quand il eut ouvert une breche, capable de l'introduire dans la Ville, il se trouva vis-à-vis d'un nouveau mur. La vigoureuse défense des

assiégés, & la situation avantageuse de la place, tirèrent le siège en longueur, & les habitans de Byzance eurent le tems de venir à leur secours.

Pour couper cette communication, Philippe divisa son Armée, assiégea Byzance avec une partie de ses troupes, & laissa l'autre devant Périnthe. Ces procédés violens alarmèrent la Grèce & la Perse: les Lieutenans des Provinces maritimes eurent ordre d'aller au secours de ces Villes, avec toutes les forces qu'ils pourroient rassembler: les Isles de Chio, de Cos & de Rhodes, entrèrent dans ce dessein, & les Athéniens commencèrent à se remuer. Jusqu'alors Démosthène avoit tenté vainement de dissiper leur léthargie, & de leur persuader que la première attaque de Périnthe étoit une rupture ouverte de la paix; mais enfin, on ouvrit les yeux & les oreilles, & Charès mit à la voile avec une Flotte. Ce Charès, mauvais citoyen, & médiocre Officier, étoit digne du choix des créatures de Philippe: il répondit à leur attente; les alliés d'Athènes, qui bordoient les côtes de l'Helléspont, en firent si peu de cas, qu'ils lui refusèrent l'entrée de leurs ports; mais le danger pressoit: le Peuple sentit la nécessité de nommer un Général, en qui l'on pût avoir quelque confiance, & Phocion eut ordre de partir avec un renfort.

Jusqu'à présent Philippe s'étoit efforcé de palier ses desseins, & avoit gardé quelques mesures avec les Athéniens; mais lorsqu'il s'aperçut qu'ils avoient pris l'alarme, & qu'ils armoient contre lui, il leur écrivit une lettre, où il leur reprocha l'infraction du Traité, & se plaignit de quelques injures qu'il prétendoit en avoir reçues. Ses plaintes sont si adroites, ses menaces & ses reproches si bien ménagés; ce sont des faits si variés, & des

inductions si plausibles; il regne dans tout cet écrit un air de majesté si frappant, qu'on doit le regarder comme un des plus beaux morceaux de l'Antiquité: son but étoit de fournir des motifs à ses partisans, pour défendre ses intérêts dans l'assemblée, & d'empêcher le Peuple, s'il étoit possible, de pousser les choses à l'extrémité: il insistoit surtout, sur ce qu'on avoit irrité les Perses contre lui, ce qu'il imputoit aux Athéniens. Nous ne connoissons pas toute la part que les Athéniens ont eue dans cette négociation; mais il est certain que dans le dessein d'abaissier la puissance de Philippe, Démosthène avoit préparé le Peuple à faire une alliance avec la Perse, & qu'il la pressoit. D'ailleurs, Pausanias assure qu'Apollodore, Athénien, commanda les Perses qui marchèrent dans cette occasion. Sur ce fondement, Philippe se crut suffisamment autorisé à parler aux Athéniens, comme il le fit. Il leur dit qu'en appelant les Perses, & cela pendant qu'ils étoient en paix, ils avoient montré plus de haine contre lui, que dans le tems de leurs démêlés; qu'il ne reconnoissoit point dans ce procédé leur prudence & leur politique ordinaire, & qu'ils avoient abandonné la pratique constante de leurs ancêtres & la leur. Il leur rappela ensuite le dessein qu'ils avoient conçu, de l'engager à joindre ses forces à celles de toute la Grèce, pour combattre ces Perses, ces Barbares, qu'ils regardoient alors comme leurs ennemis communs. Ces noms de *Barbares* & d'*Etrangers*, qu'il prodigua aux Perses, n'étoient qu'une façon adroite de les décrier par rapport à lui, & de lier ensemble les intérêts de la Grèce & de la Macédoine. Démosthène prévint l'impression que cette lettre pourroit faire sur le Peuple, en développant les faux raisonnemens dont

elle étoit tissue : ils portoient tous sur la supposition, que les Athéniens étoient les agresseurs ; mais il étoit évident que Philippe avoit pris leurs places, intercepté leurs provisions, attaqué leurs alliés, & tenté chaque jour quelque usurpation, & cela pendant une paix profonde, & avant que les Athéniens se fussent mis en état de lui résister. Voilà ce qu'il y avoit de vrai, & c'est ce que Démosthène crut qu'il étoit important de prouver, sans s'amuser à suivre Philippe pied à pied, & à réfuter les accusations dont il les chargeoit. Il dit au Peuple, que le ton de cette lettre ne convenoit point avec les Athéniens ; que c'étoit une déclaration ouverte de guerre ; qu'il leur en avoit fait une semblable par ses actions, il y avoit longtemps ; & qu'en concluant la paix avec eux, il n'avoit jamais eu d'autre dessein que de les désarmer, pour les surprendre & les accabler plus facilement. Il se déchaîne ensuite contre leur indolence & leur imbécillité ; il leur reproche la patience avec laquelle ils écoutent des Orateurs qui sont à la solde de Philippe, & leur conseille de nommer d'autres Généraux ; car ceux qui ont ruiné leurs affaires, ne sont pas, sans doute, en état de les rétablir. Phocion insista sur ce dernier point, & on le désigna pour successeur de Chares.

Les Byzantins le reçurent avec toutes les marques possibles de confiance & d'affection ; & Phocion, de concert avec eux, obligea Philippe de renoncer à son entreprise sur Byzance & sur Périnthe : il lui prit encore quelques vaisseaux, recouvra plusieurs places où il avoit laissé garnison, ravagea le plat pays, & le chassa de l'Hellepont. On dit que les Perses avoient fait lever le siège de Périnthe avant l'arrivée du nouvel Amiral : quoi qu'il en soit, les habitans de cette place, &

ceux de Byzance, attribuerent entièrement leur délivrance aux Athéniens ; ce qu'ils attestèrent solennellement, en leur permettant de s'établir & de se marier dans leurs Villes, & en leur accordant des immunités & des privilèges dont les citoyens même ne jouissoient pas : de plus, on leur éleva des statues, & on leur consacra des couronnes : les habitans de la Chersonnese leur dédièrent des autels, & leur décernèrent une couronne, en mémoire des services qu'ils en avoient reçus. Le nom de Philippe étoit si redouté dans ces Contrées, que les Peuples croyoient ne pouvoir donner trop de preuves de gratitude à leurs libérateurs. Quant à ce Prince, cet échec, où il perdit une bonne partie de ses troupes, est le plus grand qu'il ait essuyé : il eut recours à son artifice ordinaire ; il berça les Athéniens de l'espérance de la paix, & les embarqua dans des négociations qui durèrent deux ans, armant toujours, & commettant sans cesse de nouvelles hostilités : la suite de ces procédés fera voir qu'on ne pouvoit rien terminer avec lui, que les armes à la main.

Sans attendre la réponse des Athéniens aux propositions de paix qu'il leur avoit faites, il marcha contre Athéas, Roi de Scythie, sous prétexte que ce Prince ne l'avoit point dédommagé des secours qu'il lui avoit donnés dans les guerres contre les Istriens. Les Scythes lui livrèrent bataille : il les vainquit, malgré la supériorité qu'ils avoient en nombre, & fit sur eux un butin considérable, qui consistoit principalement en femmes, enfans & bestiaux : il y avoit, entr'autres choses, vingt mille juments. A son retour, quelques Peuples de Mæsie prétendirent partager ces dépouilles, & lui disputèrent le passage : il y eut une action sanglante, dans laquelle son cheval fut tué sous lui, & lui-

même si considérablement blessé, qu'il seroit tombé entre les mains de l'ennemi, sans le secours de son fils Alexandre, qui l'avoit accompagné dans cette expédition, & qui donna, dans cette conjoncture, des présages de ce qu'il seroit un jour.

Cependant les Athéniens délibérèrent sur la paix qu'on leur avoit proposée, & le Peuple partagé suivoit les différens sentimens de ses Magistrats. Phocion opinoit pour la paix; mais Démostenes concluoit pour la guerre, & son avis prévalut. Philippe voyant que les Athéniens refusoient de traiter avec lui, & qu'ils en venoient aux hostilités, qu'ils avoient bloqué ses ports, & coupé tout commerce à la Macédoine, forma de nouvelles alliances, particulièrement avec les Thébains & les Thessaliens, qui pouvoient seuls ouvrir un passage à ses troupes: il pressentit en même tems, qu'il seroit difficile de les engager dans sa querelle, & de les tourner directement contre les Athéniens, & combien ce procédé leur paroitroit odieux. Pour en venir à ses fins, il résolut donc d'exciter quelques différends entre les Etats de la Grèce, d'obtenir des Thessaliens & des Thébains le passage, en qualité d'allié de l'un ou de l'autre parti, & d'agir ensuite en ennemi de la Nation.

Les Locres Ozoles, qui confinoient avec les Phociens, donnerent occasion à ces nouveaux troubles: on les accusa de s'être emparés de quelques domaines qui appartenoient au temple de Delphé: c'étoit un sacrilège que leurs accusateurs avoient déjà commis avant eux. L'affaire fut portée devant les Amphyctions, qui, pour décider la querelle, jugerent à propos de descendre sur les lieux: mais ces Juges insultés & attaqués par les Locriens, furent obligés de prendre la fuite. On fut en armes en un moment, & il y

avoit toute apparence qu'on alloit commencer une seconde guerre sacrée: mais le zele n'étoit plus le même que jadis; la querelle cessa presque tout en naissant, & ne fit qu'avancer les desseins de Philippe. Eschine, que ce Prince avoit mis dans ses intérêts, & qui s'étoit fait députer pour l'assemblée des Amphyctions, le servit, à son gré, dans cette occasion: s'apercevant que la guerre trainoit en longueur, & que les alliés ne se pressoient pas de contribuer, il proposa d'employer des troupes étrangères, & de taxer pour leur paie les Etats qu'ils représentoient, ou, pour éviter la dépense & la peine, de choisir Philippe pour Général. On donna, tête baissée, dans cet artifice, & Philippe fut nommé Général. On lui dépêcha des Ambassadeurs qui le sollicitèrent de venir, & de venger l'injure qu'on faisoit aux Dieux, & qui lui déclarerent que l'assemblée des Amphyctions qui l'avoit élu, lui donnoit en même tems plein pouvoir d'agir comme il jugeroit à propos.

On persuada sans peine à Philippe d'accepter des offres qui le conduisoient à l'accomplissement de ses desseins: il ne tarda pas à rassembler ses troupes, & à se mettre en marche; mais, au lieu d'aller châtier les Locriens, il tomba brusquement sur Elatee, capitale de la Phocide, & s'en saisit. La situation de cette Ville lui étoit doublement avantageuse; il tenoit en échec les Thébains, dont il commençoit à devenir jaloux; & il étoit à portée de marcher contre les Athéniens: mais ce procédé le démasquoit, & le dénonçoit à toute la Grèce pour ce qu'il étoit.

Les Athéniens apprirent cette nouvelle sur le soir: incontinent les trompettes sonnerent l'alarme, & l'étonnement & la terreur se répandirent dans toute la Ville. Le lendemain matin, on tint

une assemblée, à laquelle tous les Orateurs & tous les Généraux se trouverent; on attendit long-tems que quelqu'un s'expliquât sur l'état présent des affaires; mais la confirmation retenoit tout le monde dans un profond silence. Le Crieur public demanda, à l'ordinaire, si quelqu'un avoit à parler? On ne répondit rien. Il répéta plusieurs fois la même question, mais inutilement. Enfin, Démosthène se leva, & tâcha de dissiper leurs craintes, & de les encourager à la défense. L'alliance de Philippe avec les Thébains étoit la principale cause de leur effroi; & c'est sur ce point que Démosthène insista: « Si ces Peuples, leur dit-il, lui étoient aussi parfaitement attachés que vous vous l'imaginez, il ne seroit pas maintenant dans Elatée; il seroit devant Athènes »: puis il ajouta que cette dernière action ouvrirait enfin les yeux aux Thébains, qu'il avoit déjà trompés; qu'à la vérité, il en avoit réduit quelques-uns par argent & par adresse, qu'il s'étoit avancé avec ses troupes pour encourager ses partisans, & pour intimider ses ennemis; mais que ceux-ci formoient le plus grand nombre; qu'ils s'étoient toujours opposés à ses desseins, & qu'ils continueroient sans doute, si l'on se mettoit en devoir de les appuyer. Il proposa donc que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, sortissent d'Athènes, & s'assemblassent à Eleusis, pour engager, par leur exemple, le reste des Grecs à défendre la liberté, & pour annoncer aux Thébains qu'on étoit prêt à leur donner du secours; que quant à la haine invétérée qui subsistoit entre Athènes & Thebes, il conseilloit au Peuple de la dissimuler, & d'oublier, pour le moment, le ressentiment des injures passées, qui n'étoit bon qu'à empêcher l'union, ou du moins,

à retarder la correspondance qui leur étoit nécessaire pour leur conservation mutuelle. Il conclut encore à envoyer des Ambassadeurs à tous les Etats de la Grèce, sur-tout aux Thébains, qui seroient la première conquête de l'ennemi, & qui formoient la première barrière des Athéniens, & de rendre nationale l'affaire présente. L'avis de Démosthène passa d'un consentement unanime; on en dressa un acte en forme, auquel on ajouta seulement, qu'on équiperait une Flotte de deux cens vaisseaux, qui mettroit à l'ancre aux environs des Thermopiles.

Il n'y avoit pas de tems à perdre: on dépêcha vers les Thébains Démosthène à la tête de quelques Députés; ils devoient se trouver vis-à-vis des Ambassadeurs de Philippe; Pithon étoit leur Chef. Né à Byzance, les Athéniens lui avoient accordé le droit de Bourgeoisie; mais alors il avoit embrassé le parti de Philippe. Il étoit grand Orateur, & on avoit jugé à propos de l'opposer à Démosthène. Les Macédoniens parlèrent les premiers, en qualité d'amis & d'alliés des Thébains. Après un long éloge des vertus de Philippe & des services que Thebes en avoit reçus, ils passerent aux injures qu'elle avoit souffertes des Athéniens; dans l'espoir d'exciter leur reconnaissance pour lui, & leur indignation contre eux. Ils les tentèrent encore par les richesses qu'ils trouveroient dans l'Attique, & par la conservation de leur Pays, qui, devenant le siege de la guerre, s'ils faisoient alliance avec les Athéniens, ne manqueroit pas d'être ravagé. Enfin, ils conclurent à ce que les Thébains, ou se joignissent avec Philippe dans la conquête de l'Attique, ou gardassent la neutralité, se contentant d'accorder le passage à ses Armées à travers la Bœtie. Démost-

thene employa dans sa republique à Pithon, les mêmes raisonnemens dont il s'étoit servi pour convaincre les Athéniens, que Philippe étoit l'ennemi commun de la Grece, & leur dit que, quels que fussent ses prétextes, ses actions dévoient les déceler : il insista sur la prise d'Elatee, & leur démontra que la ruine d'Athenes entraînoit celle de Thebes; que Philippe iroit d'une Ville à une autre, de Province en Province, & ne s'arrêteroit que quand il seroit maître de la Grece entiere.

Les Thébains inclinoient à la neutralité; la mémoire de leurs calamités passées leur étoit présente, & les blessures qu'ils avoient reçues dans la guerre contre les Phociens, saignoient encore: mais Démosthene s'empara de leurs esprits; la force de son éloquence les troubla, les jeta dans une espece d'enthousiasme, & les entraîna: oubliant donc les dangers qui les menaçoient, la reconnoissance qu'on avoit droit d'attendre d'eux, & toutes les considérations que la prudence leur suggéroit, ils firent alliance avec les Athéniens.

Démosthene avoit à faire à un homme éloquent; il le devint à proportion; l'émulation se joignit au zele du bien public, pour l'enflammer; & il ne put s'empêcher, dans la suite, de se glorifier de la victoire qu'il avoit remportée sur Pithon: » J'ai résisté, dit-il, à l'impétueux Pithon, & ce torrent ne m'a point entraîné «: il tiroit plus d'honneur du succès de cette négociation que d'aucune autre, & il en parloit comme de son chef-d'œuvre de politique. Dans un tems où Philippe avoit résolu la destruction d'Athenes, & où les Athéniens n'avoient aucune ressource immédiate que la résistance des Thébains, l'alliance

avec eux étoit, sans contredit, de la dernière importance. Aussi Démosthene, attentif à se rendre justice, remit-il souvent sous les yeux du Peuple le pressant danger dont il les délivra. » C'est moi, leur dit-il, qui ai dispersé ce tonnerre qui grondoit sur vos têtes, & qui, par un zele infatigable pour le Public, ai surpassé tout ce qu'on nous vante des plus célèbres Orateurs des premiers âges. Il avoit ordinairement plus de modestie qu'il n'en montra dans cette occasion; mais il faut remarquer que ce sont les insinuations adroites & dangereuses d'Eschine, qui le forçoient à étaler dans tout leur jour les services qu'il avoit rendus.

Philippe, abandonné par les Thébains, demanda la paix aux Athéniens; mais l'appaas étoit trop grossier pour s'y méprendre, & les esprits trop ulcérés pour entendre à quelque accommodement que ce fût. On se prépara donc au combat, de part & d'autre; mais avant que d'en venir à l'action, il essaya un nouveau stratagème: il corrompit l'Oracle, & tenta d'effrayer l'ennemi par des augures & des prédictions. Pour en écarter l'impression, Démosthene les traita avec le dernier mépris: ce fut alors qu'il accusa la Pithie de *philippiser*; il rappella aux Thébains cet Epaminondas, & aux Athéniens ce Périclès, qui se laissoient gouverner par la raison & le bon-sens, & ne se laissoient pas séduire par des imaginations superstitieuses, qu'ils auroient regardées comme le manteau de la lâcheté. L'ardeur que les Athéniens avoient pour la guerre, les mit aisément au dessus de ces terreurs paniques; & le dernier Traité que Démosthene avoit conclu, lui avoit donné tant d'ascendant sur ses compa-

triotés & sur les Thébains, qu'ils se soumièrent les uns & les autres à ses décisions.

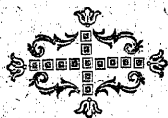
Olymp.
CX. 3.

Démofthène se mit en campagne, & campa aux environs de Chéronée dans la Bœotie. Philippe se présenta sur le champ de bataille avec trente mille Fantassins, & deux mille Chevaux. Son Armée étoit peu supérieure en nombre à celle des Athéniens; mais elle l'étoit beaucoup par l'expérience & la valeur des Chefs. Son fils Alexandre commandoit l'aile gauche; mais comme il étoit fort jeune, on plaça, à ses côtés, les meilleurs Officiers de l'Armée. Philippe commandoit l'aile droite. Les Athéniens faisoient tête à Philippe, & les Thébains à Alexandre. L'action commença au lever du Soleil: on montra, de part & d'autre, tant de valeur & de fermeté, que la victoire fut long-tems incertaine: mais Alexandre tombant avec fureur sur les Thébains, mit en pièces la troupe sacrée, & dispersa le reste de cette aile. Les Athéniens furent aussi repoussés par Philippe; mais raffermis en un moment, ils revinrent à la charge, & pénétrèrent jusqu'au centre de l'Armée. Lyficle, qui commandoit avec Charrès, croyant la bataille gagnée, s'écria: «*Allons, amis, poursuivons-les jusqu'en Macédoine*». Philippe observant ce qui se passoit, & s'apercevant que Lyficle, qui pouvoit l'attaquer en flanc avec avantage, s'occupoit à le poursuivre en défordre, dit tranquillement à ceux qui l'environnoient, les Athéniens ne savent pas vaincre, & se retira sur une petite éminence, d'où il fondit sur eux, les prit en flanc & en queue, & les mit en déroute. On dit que Démofthène jetta ses armes, & fut des premiers à s'enfuir; & pour ajouter du ridicule à sa lâcheté, on raconte que son habit s'étant accroché à un buisson, il se crut ar-

rêté par un ennemi, & qu'il demanda quartier. Les Athéniens perdirent trois mille hommes dans cette action; mille furent tués, & deux mille faits prisonniers. La perte fut à peu près égale du côté des Thébains.

Philippe fut sensible, jusqu'à l'excès, au plaisir de cette victoire: dans la chaleur d'une fête qu'il célébra à cette occasion, il vint sur le champ de bataille, insulta aux morts & aux prisonniers, & se mit à danser, en chantant ridiculement le commencement du décret que Démofthène avoit dicté contre lui en forme de déclaration de guerre. Démade eut la hardiesse de lui reprocher ce procédé peu généreux: *La Fortune*, lui dit-il, *t'a donné le rang d'Agamemnon, & tu joues le rôle de Thersite*. La vérité de ce discours le frappa, & le changea totalement: il ne s'offensa point de cette liberté; au contraire, Démade reçut la liberté sur le champ, & ce Prince le traita dans la suite avec distinction, & même avec amitié. Il renvoya les autres Athéniens sans rançon. Le trouvant dans de si favorables dispositions, ils lui demandèrent encore leur bagage. Il faut, dit Philippe, que ces gens ne croient pas avoir été vaincus. On dit de Démade qu'il avoit métamorphosé Philippe, & pour m'exprimer avec Diodore, qu'il avoit répandu sur son caractère toutes les grâces d'Athènes. On lui fait honneur de la liberté des prisonniers; & Philippe même convint, en quelque occasion, que les liaisons qu'il avoit eues avec les Orateurs Athéniens, avoient beaucoup influé sur ses mœurs. Ce n'est pas ainsi que Justin représente sa conduite après la bataille: il dit que Philippe s'efforça de dissimuler sa joie; qu'il affecta de la modération & de la pitié; qu'il se garda bien d'insulter aux prisonniers; qu'il refusa les

couronnes, les parfums & les sacrifices; qu'il défendit toutes fortes de fêtes, & qu'il s'abstint de tout ce qui pouvoit marquer l'autorité d'un vainqueur, de peur de paroître insolent aux vaincus. Mais ce portrait, ainsi que quelques autres, ne lui ressembloit qu'après ses liaisons avec Demade. Il est vrai que lorsque son premier transport fut passé, & qu'il fut revenu à lui-même, il traita les Athéniens avec beaucoup d'humanité, & qu'il renoua la paix avec eux, dans le dessein de les ménager. Il en usa plus sévèrement avec les Thébains, qui avoient refusé son alliance. Un Prince qui vouloit dominer ses alliés aussi souverainement que ses sujets, n'étoit pas homme à pardonner à ceux qui l'avoient abandonné dans une conjoncture si critique. Aussi payerent-ils non-seulement la rançon de leurs prisonniers, mais encore la permission d'enterrer leurs morts. On ajoute qu'il dépeupla Thebes par la mort & l'exil des principaux auteurs de l'alliance, & qu'il prit les intérêts des exilés qu'il rappella, & dont il fit des Juges & des Magistrats, avec puissance de vie & de mort sur ceux qui les avoient bannis; & qu'après avoir exercé ces châtimens, il plaça dans leur Ville une forte garnison, & leur accorda la paix.



——*—*—*—*—*—*—*—*

CHAPITRE VI.

Depuis la Bataille de Chéronée, jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine; ce qui comprend l'espace d'un peu plus d'un an.

LA plupart des Athéniens se rassurèrent après cette défaite, sur la modération avec laquelle Philippe usa de sa victoire; mais ceux qui se piquoient de quelque pénétration, en craignirent les suites, & furent plus mécontents que jamais de leur situation. Isocrate, sur-tout, frappé de la perte qu'ils avoient faite, & convaincu que Philippe n'en demeureroit pas-là, se laissa mourir de faim, plutôt que de survivre à la liberté de son Pays; ce qui ne laisse aucun doute sur la droiture de ses intentions. Sa mort justifie ses liaisons avec le Macédonien: il avoit dessein de servir la Patrie; mais il ne savoit pas avec quel homme il avoit à traiter. Peu versé dans les affaires publiques, mais le premier Rhéteur de son tems, sa vraie place étoit moins au Sénat que dans une Ecole: il s'étoit fait tant d'argent par ses leçons, qu'on le contraignoit de construire & d'entretenir une galere à ses dépens. Plutarque blâme son inaction, & le traite comme un pédant, qui se consumoit sur des livres, tandis que toute la Grece étoit en armes; qui, dans le tems qu'il falloit aiguïser sa lance & son épée, & éclaircir son bouclier, s'amusoit à ranger des mots, & à cadencer des périodes: Quelle terreur, dit-il, ne devoient point inspirer le bruit des armes, & le mouvement d'une légion, à un homme qui employoit trois

Olympiades à composer une seule Oraison, & dont l'oreille s'effrayoit à la rencontre de deux voyelles, ou d'un mot dur à la prononciation ! Quoi qu'en dise Plutarque, Hocrate fut admiré, respecté, non-seulement comme un grand maître dans son Art, mais comme un homme entièrement dévoué à sa Patrie.

Les ennemis de Démosthene ne manquèrent pas de l'accuser de toutes les disgrâces qu'on avoit essuyées, mais le Peuple ne rabattit rien de la bonne opinion qu'il en avoit conçue : il fut absous des imputations dont on le chargeoit, & rétabli dans l'administration des affaires ; on se reposa totalement sur lui du soin de pourvoir à la sûreté publique ; & par une marque particulière de distinction, on le choisit entre les Orateurs, pour prononcer l'éloge funebre de ceux qui étoient restés sur le champ de bataille. Ordonner à celui qui avoit conseillé la guerre, de célébrer la mémoire des morts, c'étoit approuver authentiquement ses services. Il faut dire, à l'honneur du Peuple, que contre son ordinaire, il distingua parfaitement, dans cette occasion, le zèle & l'intention du succès.

On attribua cette défaite à la mauvaise conduite des Généraux Lycicle & Charès. Le premier fut mis à mort, à la poursuite de Lycurgue, homme puissant parmi le Peuple ; juge sévère, mais accusateur plus terrible encore : » Lycicle, lui dit-il, vous commandiez, & mille citoyens ont été tués, & deux mille faits prisonniers ! vous commandiez, & on a élevé un trophée à la honte de cette Ville, & de la Grèce entière asservies ! Tout cela s'est fait, & vous vivez à vous jouissez de la lumière, vous osez paroître dans ce Barreau, vous, Lycicle, qui êtes devenu le monument de la honte &

de l'honneur de votre Pays. Ce Lycurgue étoit un des grands Orateurs de son tems ; ses mains ne se sentoient point de la corruption générale ; il avoit disposé pendant douze ans des revenus de l'Etat avec beaucoup d'intégrité, & il jouit pendant toute sa vie de la réputation d'homme d'honneur. Il avoit mis la marine & les arsenaux en meilleur état, chassé d'Athènes les fainéans, & établi quelques loix salutaires. Afin qu'on pût examiner & censurer librement sa conduite, il fit attacher à un pilier un registre de tout ce qui s'étoit passé sous son administration : il poussa l'exactitude si loin, que pendant sa dernière maladie, il se fit transporter dans le Sénat, rendit un compte général de ses actions, réfuta ses accusateurs, revint à la maison ; & mourut. Il ne crut point que la sévérité de son caractère dût l'empêcher de protéger le Théâtre : malgré la licence incommode des Poètes de son tems, il le regardoit comme une Ecole où le Peuple pouvoit se policer & s'instruire : il jeta de l'émulation entre les Poètes tragiques, & fit élever les statues d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide. Il eut trois fils, tous indignes de lui. Par égard pour la mémoire de leur pere, Démosthene parla pour eux, & les tira de la prison, où leur mauvaise conduite les avoit renfermés.

On ne voit pas que Charès fut enveloppé dans la poursuite de Lycicle, quoiqu'à en juger sur son caractère, il fût au moins aussi coupable que lui. C'étoit un homme sans talens, ou qui n'avoit tout au plus que le mérite d'un soldat ordinaire. Timothée disoit de lui, qu'il étoit plus propre à porter le bagage d'un Général, qu'à l'être. En effet, il étoit fort & vigoureux, & c'est à cette qualité qu'il dut, en quelque façon, la faveur du Peuple.

Moins fait pour la gloire que pour les plaisirs, il traînoit, à sa suite, une troupe de Musiciens, qu'il défrayoit aux dépens du soldat. Malgré son extrême médiocrité, il avoit une haute idée de lui-même : vain, bruyant, fanfaron, prêt à tout entreprendre, ne doutant jamais du succès, & ne réussissant jamais : ses promesses passèrent en proverbe, pour des promesses futiles. Malgré sa petitesse, Charès avoit des partisans parmi le Peuple & dans le Sénat, & fut souvent employé à l'exclusion de beaucoup d'autres, qui valaient mieux que lui. Sa haine contre le vrai mérite fut le fondement des accusations qu'il intenta contre Iphicrate & Timothée : nous avons parlé de cette procédure honteuse à l'Etat. Enfin, Charès, méchant homme & mauvais Officier, ne fit aucun honneur, & ne rendit à son Pays, ni au dedans, ni au dehors, aucun service réel.

Olymp.
CX. 4. Timoléon mourut cette année, la dernière de la CX. Olympiade, après avoir supporté patiemment la perte de la vue, dont il fut privé quelque tems avant que de mourir. Pour alléger son affliction, & lui témoigner leur respect & leur gratitude, les Syracusains le visiterent en troupes, & lui amenèrent tous les étrangers, à qui ils se faisoient un plaisir de montrer leur illustre bienfaiteur. Cet accident ne suspendit point son attention aux affaires publiques : dans les occasions intéressantes, on le portoit dans une espece de chaise : il paroissoit sur le Théâtre, au bruit des acclamations & des bénédictions du Peuple, & donnoit son avis, qu'on ne manquoit jamais de suivre. Il fut universellement regretté ; le Public se chargea de sa pompe funebre, & l'on institua, en son honneur, des Jeux annuels. Il fut cher aux Syracusains, moins encore par les grandes actions qu'il avoit

faites en leur faveur, que par la préférence qu'il donna à la Sicile sur la Grece, en vivant & mourant au milieu d'eux, comme leur pere commun & leur compatriote, sans égard pour les honneurs qui l'attendoient à Athenes. Prudent & modéré, autant qu'heureux & vaillant, il sut s'arrêter à tems, & goûter les fruits de la victoire. C'est presque le seul des grands hommes de la Grece, qui, content de ses succès, se soit acheminé tranquillement au tombeau, sans s'exposer à devenir la victime de son ambition, ou de l'ingratitude de ses concitoyens. Plutarque met une grande différence entre ses exploits, & ceux de ses contemporains. On remarque, dit-il, dans les actions de Timothée, d'Agéilas, de Pélopidas, & même d'Epaminondas, modèle de Timoléon, une opiniâtreté, un travail, & des efforts qui en diminuent le mérite & l'éclat, mais telles que la Poésie d'Homere, & les Peintures de Nicomaque, outre la grandeur & la force qu'elles ont de commun avec les autres actions, celles de Timoléon ont encore une aisance qui leur est particulière ; en effet, nous ne pouvons ni trop admirer ni trop louer la facilité de ses progrès en Sicile. Avec une poignée de soldats, il chassa les Tyrans, dispersa les Flottes & les Armées des Carthaginois, & prit Syracuse, une des plus fortes places du monde, & devant laquelle la Grece entiere avoit échoué : cependant, il faut convenir qu'elle n'étoit pas si bien fortifiée, & qu'elle ne fut pas alors aussi bien défendue qu'au tems de la guerre du Péloponnese. Au milieu des applaudissemens qu'il recevoit, deux Syracusains, gens populaires, intentèrent quelques accusations contre lui : ils attaquèrent sa conduite, en qualité de Général : un d'entr'eux demanda qu'il fut sommé de compa-

roître, & qu'il donnât caution : le Peuple fut choqué de cette insolence, & crut devoir se dispenser, en pareil cas, des formalités ordinaires de la Justice ; mais Timoléon ne souffrit point qu'on l'excusât de l'observation des loix, après avoir tout fait pour y soumettre les autres ; il se présenta, on exposa le fait, qu'il traita de pure calomnie ; & sans s'occuper à y répondre, il rendit grâces aux Dieux, de ce qu'ils avoient exaucé ses vœux, puisqu'il avoit assez vécu pour mettre les Syracusains en liberté de dire tout ce qu'ils jugeoient à propos. Ils jouirent de ce bonheur pendant vingt ans ; mais l'abus qu'ils en firent, donna lieu à la tyrannie d'Agathocle, qui les replongea dans leur première servitude.

La bataille de Chéronée fut décisive, & nous pouvons dater de ce tems le déclin de la liberté de la Grèce. Philippe ne tira pas de sa victoire tous les avantages qu'il en pouvoit obtenir : il se contenta de répandre l'alarme dans tout le Pays, & de préparer les Peuples, par la terreur de ses armes, à une soumission plus entière. Il méditoit, depuis long-tems, une expédition contre les Perses ; & comme il ne pouvoit se promettre quelque succès sans le secours des Grecs, il les engagea à réunir leurs forces aux siennes, sous prétexte de les venger des irruptions des Barbares, mais le motif principal de cette entreprise, étoit de se faire déclarer Général.

Des affaires de famille arrêterent les préparatifs de cette guerre. Philippe n'étoit pas aussi heureux dans son domestique, qu'à la tête de ses Armées ; il avoit pour épouse Olympias, femme turbulente, vindicative, jalouse, & dont la fidélité lui étoit fort suspecte ; il la répudia, & couronna Cléopâtre, niece d'Attale, un de ses principaux

Officiers, qui avoit de la jeunesse & des charmes. Attale, transporté de l'honneur que Philippe faisoit à sa famille, s'écria, dans la chaleur du repas, que les Macédoniens n'avoient qu'à rendre grâces aux Dieux, que la nouvelle Reine donneroit à son Roi un successeur légitime. Alexandre, sensible au déshonneur de sa mere, & outré de cette injure personnelle : *Quoi ! lui dit-il, me prends-tu pour un bâtard ?* & lui lança, en même tems, sa coupe, qu'Attale lui renvoya. « Philippe étoit assis à une autre table : irrité de ce qui se passoit en sa présence, il tira son épée, & courut sur son fils, qu'il regardoit comme l'auteur de la querelle ; mais comme il étoit boiteux, il tomba, & la compagnie eut le tems de s'interposer. Alexandre ne s'apaisoit point ; on eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter sur lui-même ; & loin de se soumettre à son pere, il le railla sur sa chute. *Le plaisant Général,* dit-il, *pour conduire les Macédoniens de l'Europe en Asie, qui ne peut aller d'une table à une autre, sans risquer de se casser le cou !* Il quitta la Cour, conduisit sa mere en Epire, & se retira dans l'Illyrie. Mais le Corinthien Démarate, qui avoit l'estime & la confiance de Philippe, lui représenta, dans la suite, qu'il y avoit eu de sa part autant de vivacité, que d'imprudence de la part de son fils, & ce Prince le chargea de ramener Alexandre.

Cet accident fut suivi d'un plus fatal. Philippe donna sa fille Cléopâtre en mariage à Alexandre, Roi d'Epire, & frere d'Olympias. Pour ajouter à la solemnité des noces, & préparer les esprits à l'expédition qu'il avoit à cœur, il ordonna une fête magnifique, à laquelle il invita les premiers citoyens de la Grèce, en reconnaissance de ce qu'ils l'avoient choisi pour leur Général. La plu-

part des Villes en prirent occasion de flatter sa vanité par des hommages & par des éloges : on lui envoya des couronnes d'or, & Athenes ne montra pas moins d'empressement & de zèle que les autres. Quelques pompes publiques succéderent aux divertissemens ; Philippe y assista : il étoit vêtu de blanc, & ses Gardes & la Noblesse l'accompagnoient en forme de procession : on portoit, à la tête de ce cortège, douze statues, d'un travail admirable ; mais une treizième effaçoit en richesse & en beauté toutes celles qui la précédoient : elle représentoit Philippe lui-même, au nombre des Dieux. Au milieu de la solemnité, parmi les cris de joie d'une multitude infinie de spectateurs, dans le moment que sa statue se présentoit sur le théâtre, Pausanias, jeune Seigneur Macédonien, troubla la cérémonie : mais reprenons cet événement de plus haut. Attale ayant invité Pausanias à un repas, l'enivra, en jouit, & le profita à d'autres. Pausanias en porta ses plaintes à Philippe, & lui en demanda justice. Ce Prince ne jugea pas à propos d'écouter une accusation intentée contre son oncle ; mais pour appaiser le jeune homme, & faire cesser sa poursuite importune, il lui donna un emploi considérable dans ses Gardes. Pausanias n'estimant point que cet honneur réparât l'injure qu'il avoit reçue, avoit étouffé son ressentiment, jusqu'à ce qu'il eût occasion de se venger sur la personne même du Roi. Elle s'offrit au milieu de la pompe qu'on célébroit. Philippe avoit ordonné aux Gardes, qui l'environnoient, de marcher à quelque distance, afin que le Peuple pût le distinguer avec facilité : ils formoient autour de lui une large enceinte, dont il occupoit le centre. Cette disposition étoit favorable au dessein de Pausanias ; il en profita ; il

s'approcha de Philippe, le frappa de son poignard, & l'étendit mort sur la place. Il avoit médité sa fuite, & il se fut échappé ; mais un de ses pieds s'étant embarrassé dans un cep de vigne, il fut pris & mis en pièces. On accusa Olympias d'avoir mis le poignard à la main de Pausanias, & d'avoir fait préparer les chevaux sur lesquels il devoit se sauver : on soupçonna même Alexandre d'avoir trempé dans ce meurtre. Quant à sa mère, elle parut s'en applaudir, & n'avoir d'autre crainte, que de ne pas donner des preuves assez claires de la part qu'elle y avoit eue. Tandis qu'elle assistoit aux funérailles du Roi, on mit, par son ordre, une couronne d'or sur la tête de l'assassin, dont le cadavre étoit attaché à une croix. Elle eut soin de le faire inhumer quelques jours après ; elle lui éleva même un monument, & institua une fête annuelle en son honneur : elle consacra le poignard dont il s'étoit servi : ensuite elle tourna toute sa rage contre Cléopâtre ; elle massacra son fils entre ses bras, & cette Princesse malheureuse se perdit. On juge aisément, à ces cruautés, que cette femme donna plus que son consentement à l'assassinat de son époux, & que pour satisfaire sa fureur, elle se servit du ressentiment de Pausanias.

On apprit dans toute la Grece, avec beaucoup de joie, la mort imprévue de Philippe ; mais surtout à Athenes, où le Peuple se ceignit de guirlandes, & décerna une couronne à Pausanias. Les Athéniens sacrifièrent aux Dieux, en action de grâces de leur délivrance, & chanterent des hymnes de triomphe, comme s'il eût perdu la vie en combattant contre eux. Ces transports ne leur firent point ; c'étoit insulter lâchement aux cendres d'un Prince, devant qui ils venoient de s'avilir, par des respects outrés. Au reste, le Peuple

ne fit que suivre l'exemple de Démosthène, qui, sur la première nouvelle de la mort de Philippe, s'habilla richement, & parut dans l'assemblée avec une couronne de fleurs à la main, & la joie peinte sur le visage, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il eût perdu sa fille. Plutarque, qui condamne la conduite des Athéniens en général, dans les conjonctures présentes, fait servir cette circonstance à la justification de Démosthène, en qui le bonheur de l'Etat étouffa, dit-il, le sentiment de ses chagrins domestiques. Cependant, il me semble qu'il pouvoit témoigner son zèle pour le Pays sans manquer aux bienfaisances, & qu'une joie plus modérée ne lui auroit pas fait moins d'honneur, ni à la République.

Philippe mourut la quarante-septième année de son âge, & la vingt-cinquième de son règne, pendant lequel il ne se reposa point qu'il n'eût changé la face des affaires, & dans la Grèce & dans la Macédoine. Personne n'eut plus d'ambition que ce Prince; mais personne ne fut mieux la vaincre, ou la déguiser; il tendoit à ses fins par des voies imperceptibles qui les déroboient, & qui n'en étoient que plus sûres: toutes ses passions portoient un masque séduisant: les droits de la justice & de l'humanité, le bonheur des Peuples, la réparation des injures, la défense des innocens, & la destruction des Tyrans, étoient les prétextes ordinaires dont il se servoit pour travailler à sa propre grandeur, & détruire la liberté publique.

Son caractère s'accordoit merveilleusement au rôle difficile qu'il avoit à faire: c'étoit un mélange d'ambition & de prudence qui se corrigeoient réciproquement: l'ambition formoit les desseins, la prudence les exécutoit: prévoyant sans être irrésolu, résolu sans être violent; ce

A. M.
3668.
Olymp.
CXI.

juste tempérament fut la source de tous ses succès. Quand son parti étoit pris, il ne l'abandonnoit jamais de vue, & ne le communiquoit à personne: il ne se découvroit qu'autant qu'il étoit nécessaire: il avoit des favoris, mais il n'avoit point de confident. Ministre, Général & Trésorier, il possédoit toute la capacité, la vigilance & l'activité de ces différens Officiers, & ses projets & leur exécution ne dépendoient jamais que de lui. Un des grands avantages qu'il avoit sur les Athéniens, au sentiment de Démosthène, c'est qu'il étoit impénétrable dans ses délibérations, & toujours maître de ses actions; au lieu que dans les Républiques, les matières les plus importantes étant discutées & décidées dans des assemblées populaires, les résolutions deviennent publiques, & ceux qui sont chargés de l'exécution ont les mains liées. C'est ainsi que les plus beaux projets sont sans effet, sur-tout quand l'ennemi connoît, aussi-bien que Philippe, les constitutions républicaines, & le parti qu'on peut tirer de ces inconvéniens.

Tout moyen lui étoit bon, s'il conduisoit au but: il ne manquoit jamais d'expédient, il en avoit de toute espèce & pour chaque occasion: il connoissoit toutes les routes qui menotent à ses fins; mais il ne suivoit ordinairement que les plus écartées & les moins connues: il trompoit pour le seul plaisir de tromper, & se tenoit moins honoré du succès du combat, que de celui d'une négociation: aussi n'employoit-il jamais la force qu'au défaut de l'adresse; cependant, quand il en falloit venir aux mains, personne ne montrait plus d'intrepidité & tant de prudence. Plutarque, qui le compare avec Epaminondas, ne lui rend pas justice quand il dit, qu'il n'avoit aucune des vertus de ce grand homme, & qu'il compte la

lâcheté parmi ses défauts. Il ne donna jamais lieu à ce reproche, que Démosthène, son plus grand ennemi, a bien réfuté, lorsqu'il le peint un œil arraché, la nuque brisée, les bras & les jambes hachés, & qu'il ajoute : » Oui, j'ai vu ce Philippe qui n'étoit, de la tête aux pieds, qu'une longue blessure, tout prêt à se précipiter au milieu des dangers, & à sacrifier à la gloire le reste de son corps ». Le soldat fait à la peine, encouragé par son exemple, & animé de son esprit, ne trompoit jamais son espérance : il avoit le secret de gagner son affection ; il l'appelloit son camarade, & le traitoit comme tel ; mais cette familiarité ne relâchoit point la discipline, & n'ôtoit rien à son autorité. Les troupes avoient acquis sous ses ordres tant d'expérience & de fermeté, que les Macédoniens passoient alors pour avoir autant de supériorité sur les Grecs, que les Grecs en avoient sur les Perses : c'est de ces soldats que Clytus parloit, lorsqu'il dit à Alexandre, que c'étoit avec les troupes de Philippe qu'il avoit vaincu. Le jeune Héros fut sensible à ce reproche, & cette brusque sincérité coûta la vie au vieillard.

Si le caractère de Philippe eût été soutenu, & qu'il se fût montré par-tout ailleurs tel qu'il étoit sur le champ de bataille, peu de Princes lui seroient comparables ; mais ses ruses, ses subterfuges, sa profonde dissimulation, son avarice, sa trahison, & ses parjures, ont obscurci ses bonnes qualités, & jetté du soupçon sur ses vertus militaires. Cependant il faut convenir qu'il ne le cédait à aucun Général de son tems, & qu'il avoit encore d'autres talens : il étoit doué d'une grande pénétration, & d'un jugement sain ; il avoit de la prudence, & il s'étoit fait un grand fond de Belles-Lettres, & d'autres connoissances. Il écri-

voit, & parloit avec facilité, justesse & dignité, mais avec un peu trop d'art & de subtilité : il y avoit de la fausseté dans tous ses discours. Sans égard pour sa parole ni pour son serment, il promettoit toujours plus qu'il n'avoit dessein de tenir : il avoit pour principe, qu'il falloit amuser les enfans avec des jouets, & les hommes avec des sermens. Malgré l'impiété de ses maximes, il faisoit parade de Religion : un Officier l'avertissoit, tous les matins, qu'il étoit mortel : les Grecs, ainsi que ses Sujets, dupes de son hypocrisie, l'appellèrent dans leur Pays pendant la guerre des Phociens. Son intérêt decidoit ses liaisons : elles se bornoient à quelques engagemens avec des scélérats dont il avoit besoin pour quelques scélérateffes, & ne duroient qu'autant qu'ils étoient utiles à ses desseins. Telle fut sa conduite avec ceux qui lui vendirent leur Pays : il acquitta le prix qu'il avoit mis à leurs services, & les congédia. Il aimoit la trahison, & haïssoit le traître : nous en avons un exemple remarquable dans les deux Magistrats qui lui livrèrent Olynthe : cette perfidie les jetta dans un mépris général : injuriés, même par les soldats, ils eurent recours à Philippe, qui leur fit une courte, mais cruelle réponse : *N'écoutez pas*, leur dit-il, *cette canaille grossiere, qui ne sait appeller les choses que par leurs noms*. Il avoit une adresse particuliere pour diviser deux amis, & pour s'infinuer dans leur confiance. Son grand artifice dans la guerre contre les Grecs, fut de semer des jaloussies, de fomenter des querelles, & d'armer un Etat contre un autre : c'est ainsi qu'il entra dans leur alliance, & qu'il les sépara d'intérêts : le reste n'étoit pas difficile. Les Atheniens lui donnerent plus de peine que les autres : il étoit perpétuellement en guerre

ou en négociation avec eux ; & quoiqu'ils passassent pour plus adroits, plus attentifs à leurs intérêts, & plus pénétrants que leurs voisins, cependant il trouva moyen de les amuser, & de les confondre, de leur en imposer, de les séduire, de les corrompre, & de les diviser.

Son ambition lui laissoit encore du tems à donner au plaisir, qu'il poussa jusqu'à la débauche ; c'est de ce seul côté de son caractère qu'il se soit montré sans réserve : il se plongeoit dans l'ivresse ; il invitoit les autres à l'intempérance, & s'y abandonnoit : aussi sa Cour étoit-elle pleine de Parasites, de Comédiens, de Pantomimes & de Bouffons, qui possédoient ses bonnes grâces, & qui partageoient ses largesses : cependant, au milieu de ces excès, il en rougissoit. S'il se portoit à quelque injustice, il souffroit patiemment qu'on l'en reprît : un jour qu'il sortoit d'un long repas, une femme se présenta sur son passage, & lui demanda justice ; il écouta le fait, & décida contre elle. *J'en appelle*, lui dit cette femme. Comment, *de votre Roi ?* lui répondit Philippe ; & *à qui en appelez-vous ?* *A Philippe à jeun*, lui repliqua-t-elle. Il revint sur cette affaire, & retracta son jugement. Une autre femme sollicitoit une audience depuis long-tems ; il la remettoit de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avoit pas le tems de l'écouter. *Si vous n'avez pas le tems de me rendre justice*, lui dit-elle, ennuyée de tant de délais, *cessez donc d'être Roi*. Sans s'offenser de ses reproches, il répondit, sur le champ, à sa plainte, & devint dans la suite d'un accès plus facile pour ses Sujets. Une autre fois on lui conseilloit de punir un fort honnête homme qu'on accusoit d'avoir mérité de lui : *Examinons d'abord*, dit-il, *si nous ne lui en avons point donné sujet*. Il apprit que c'étoit un malheu-

reux qui avoit mérité ses bontés, & qui ne les avoit jamais ressenties, & il le tira de la misère. L'aïfance fit changer de ton à cet homme, & il n'avoit que les louanges de Philippe à la bouche ; ce qui fit naître à ce Prince la réflexion que l'amour & la haine des Peuples étoient en la puissance des Rois. Outre les marques de clémence & de modération que nous avons mêlées dans le récit de ses actions, nous pourrions en rapporter d'autres de sa facilité à digérer les injures, pour me servir de l'expression de Longin.

Ce mélange de bonnes & de mauvaises qualités le conduisit à ses fins : il commença la destruction de la liberté de la Grece, & posa les fondemens de la gloire de son fils. Je ne fais même, si, comparant les actions de Philippe & d'Alexandre, on ne trouvera pas que l'étendue des conquêtes de celui-ci ne compense pas les difficultés des conquêtes de celui-là : car il étoit assurément plus aisé de subjuguier l'Asie avec les secours de la Grece, que de renverser avec les Macédoniens la puissance des Grecs, qui avoient vaincu tant de fois les Asiaticques. Nous dirons donc hardiment qu'Alexandre étoit plus grand Conquérant que son pere ; mais que Philippe étoit plus grand homme que son fils, & qu'ils étoient faits l'un & l'autre pour les entreprises qu'ils méditerent. Si Philippe avoit eu le tems d'entrer en Asie, sa valeur circonspecte n'auroit point eu, sans doute, le même succès que l'impétuosité d'Alexandre, qui entraîna, comme un torrent, tout ce qui s'opposa à son passage, & traversa comme un éclair tout l'Empire des Perses. Quoi qu'il en soit, il paroît extraordinaire que Philippe ait songé à cette expédition, avant que d'avoir achevé la conquête de la Grece : c'étoit son premier plan,

& rien n'étoit plus facile que de le remplir. Après la bataille de Chéronée, les Athéniens & les Thébains tendoient le col à un joug qu'ils ne pouvoient rejeter. Quoique les Spartiates eussent gardé la neutralité, on peut supposer qu'ils auroient suivi leur exemple. Après la défaite de leurs compatriotes, pour essayer quel goût ils prendroient à sa domination, Philippe leur écrivit une lettre pleine de fierté. Archidamé, Roi de Lacédémone & fils d'Agésilas, lui fit dire en réponse, *que s'il mesuroit son ombre, il ne la trouveroit pas plus grande depuis sa victoire, qu'elle ne l'étoit auparavant.* Ils ne répondirent à une autre lettre de même espèce que ces deux mots, *Denis à Corinthe.* Cependant ils n'étoient point en état de soutenir seuls une guerre contre Philippe, & les Républiques subalternes étoient trop foibles, ou trop indolentes, trop éesunies, ou trop effrayées pour entrer dans quelque ligue : mais soit que Philippe vit du danger à employer contre les Grecs la force ouverte, & qu'il se promît de les gagner par la modération; soit qu'il fût satisfait d'avoir brisé leur orgueil, & de jouir de l'honneur de présider dans leur grande assemblée, & de les conduire au combat en qualité de Général, il est certain qu'il abandonna le plan de ses conquêtes, & qu'il négligea les avantages de sa dernière victoire. Si les Grecs avoient eu une étincelle de l'esprit qui animoit leurs ancêtres, ils auroient pu recouvrer leur première liberté; mais alors, sans courage & sans force, ils devinrent aisément la proie de ses Successeurs.

F I N.

TABLE.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

Contenus dans le troisieme Volume.

I N T R O D U C T I O N. pag. 29

L I V R E P R E M I E R.

CHAPITRE I. <i>Du Royaume de Sycone, qui a duré</i>	1000 ans.	39
CHAP. II. <i>Des Royaumes d'Argos & de Mycenes, qui ont duré environ 800 ans.</i>	43	43
CHAP. III. <i>Du Royaume & de la République de Lacédémone, depuis sa fondation, jusqu'à la fin des guerres contre les Messéniens; ce qui comprend environ 800 ans.</i>	79	79
CHAP. IV. <i>Du Royaume & de l'Aristocratie de Corinthe, jusqu'à la destruction du trône; ce qui comprend environ l'espace de 900 ans.</i>	118	118
CHAP. V. <i>Du Royaume de Thebes, qui a duré 322 ans.</i>	126	126
CHAP. VI. <i>Du Royaume & de l'Etat d'Athenes, depuis sa fondation, jusqu'à l'expulsion d'Hyppias, & à l'extinction de l'Autorité Royale; ce qui comprend environ l'espace de 1046 ans.</i>	133	133

L I V R E S E C O N D.

CHAPITRE I. *Depuis l'expulsion d'Hyppias, jusqu'à*

<i>la Bataille de Marathon ; ce qui comprend l'espace de 20 ans.</i>	188
CHAP. II. <i>Depuis la Bataille de Marathon, jusqu'à la Retraite de Xercès ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.</i>	209
CHAP. III. <i>Depuis la Retraite de Xercès, jusqu'aux victoires de Cimon, sur les rives de l'Eurimédon ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.</i>	229
CHAP. IV. <i>Depuis la paix conclue après les victoires de Cimon, sur les rives de l'Eurimédon, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponnese ; ce qui comprend l'espace de 38 ans.</i>	258
CHAP. V. <i>Depuis le commencement de la guerre du Péloponnese, jusqu'à la paix conclue pour cinquante ans entre les Athéniens, & les Lacédémoniens ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.</i>	286
CHAP. VI. <i>Depuis la paix de cinquante ans, conclue entre Athenes & Lacédemone, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnese ; ce qui comprend l'espace de 17 ans.</i>	323
CHAP. VII. <i>Depuis la fin de la guerre du Péloponnese, jusqu'à la mort de Socrate ; ce qui comprend l'espace de 5 ans.</i>	369
CHAP. VIII. <i>Depuis la mort de Socrate, jusqu'à la paix d'Antalcidas ; ce qui comprend l'espace de 12 ans.</i>	415

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. <i>Depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à la Bataille de Leuctre ; ce qui comprend l'espace de 17 ans.</i>	442
CHAP. II. <i>Depuis la Bataille de Leuctre, jusqu'à celle de Mantinée ; ce qui comprend l'espace de 8 ans.</i>	471
CHAP. III. <i>Depuis la Bataille de Mantinée, jusqu'à</i>	

<i>la fin de la guerre des Alliés ; ce qui comprend l'espace de 7 ans.</i>	518
CHAP. IV. <i>Depuis la guerre des Alliés, jusqu'à la fin de la guerre des Phociens ; ce qui comprend l'espace de 10 ans.</i>	545
CHAP. V. <i>Depuis le commencement de la guerre des Phociens, jusqu'à la Bataille de Chéronée ; ce qui comprend l'espace de 8 ans.</i>	572
CHAP. VI. <i>Depuis la Bataille de Chéronée, jusqu'à la mort de Philippe de Macédoine ; ce qui comprend l'espace d'un peu plus d'un an.</i>	609

Fin de la Table du troisieme Volume.

